

Le Cerf de la Viéville, Jean. Comparaison de la musique italienne et de la musique française.. s.d..

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

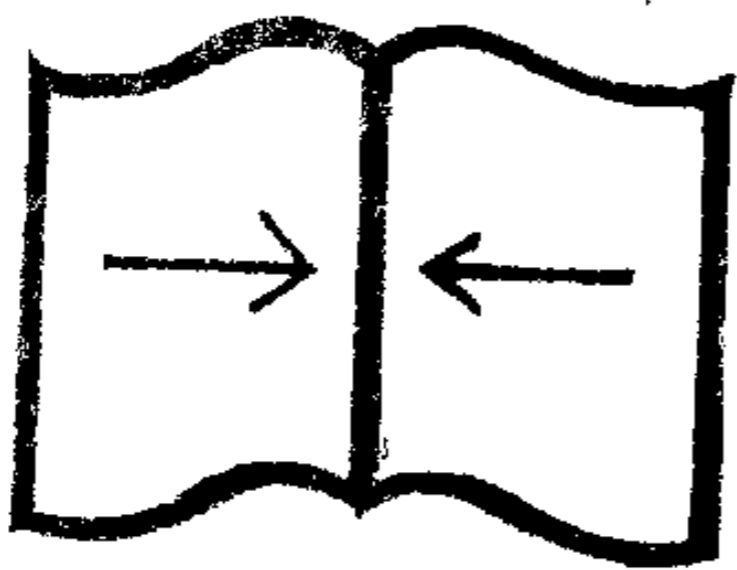
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

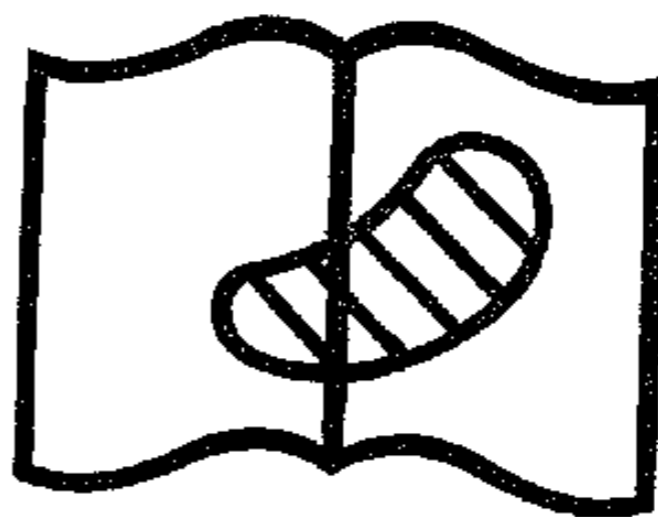
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

CE DOCUMENT A ÉTÉ MICROFILME  
TEL QU'IL A ÉTÉ RELIÉ



RELIURE SERREE  
Absence de marges  
intérieures



Illisibilité partielle

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU  
DOCUMENT REPRODUIT

M. J. Lopez de la Herreria

V 2681.  
4.

25310



Avertissement pour Livre  
aucc ordre Les Livres de m<sup>r</sup>. L'abbé  
Raguenet touchant la musique  
Italienne, et les différentes parties  
de celuy cy.

1<sup>o</sup> Il faut d'abord Livre le parallele de  
La musique Italienne et française par m<sup>r</sup>  
L'abbé Raguenet.

2<sup>o</sup> Puis Livre ensuite la premiere  
partie de ce Tome, jusques a la page 183.  
qui est la critique du parallele.

3<sup>o</sup> Il faut Livre ensuite la d'effence du  
Parallele par led. s<sup>r</sup> Raguenet.

4<sup>o</sup> Enfin Il faut Livre la response a la  
d'effence du Parallele, qui est comprise  
dans les 53. dernieres pages de ce volume.

5<sup>o</sup> a l'égard de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> parties  
de ce volume, on les peut Livre en quel  
ordre on voudra. Elles contiennent divers  
traitez tres curieux, mais la critique  
m'en seroit un peu trop salee et trop  
severe.

# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE.

ET DE LA

MUSIQUE FRANCOISE.

Où, en examinant en détail les avantages  
des Spectacles, & le mérite des  
Compositeurs

DES DEUX NATIONS

On montre quelles sont les vraies beautés  
de la Musique.

PREMIERE PARTIE

Qui contient trois Dialogues & une  
dans lesquels on réfute le Livre intitulé:  
*Parallele des Italiens & des François, en  
ce qui regarde la Musique & les Opera.*

par M. l'abbé Nagnuet Bibliotheca. Seb. de

Seconde Edition. *Burgard ecclesiae mel-*

*de plus musices prefecti  
et Canonici.*  
Auteur de ce Livre, et d'une  
une petite brochure se nomme

*la Vieille de Senause Il avoit  
une charge a Roüen où il mourut Lan 1706.*

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, au  
Saint-Esprit. 1705.



---

# P R E F A C E

J'AVOIS plusieurs fois fait réflexion, que quoique nous ayons en nôtre langue assez de Traitez de Musique, nous n'en avons point qui entre dans une discussion des beautez de nôtre composition. Ce ne sont que des traitez de mécanique & d'artisan ; si je puis parler ainsi : des Traitez qui enseignent séchement les règles, & desquels aucun n'enseigne à sentir le cas qu'on doit faire des Pièces où ces règles sont pratiquées : desquels aucun ne conduit les honnêtes gens à juger en gros du prix d'une symphonie & d'un air. Je concevois qu'il y auroit quelque mérite & quelque gloire à donner le premier des Traitez de ce genre-ci.

Lorsque je vis le *Parallele des Italiens & des François*, il me sembla que ce seroit une conjoncture favorable pour en hasarder un ; & qu'en réfutant ce *Parallele*, qui est un Abregé des principes du méchant goût, on s'ouvriroit une carrière, qui peu à peu pourroit mener loin. Je fis trois Dialogues. Mais quand je les eus achevez, je fus pris d'une juste crainte de n'être pas capable de cette entreprise. Je les laissai là, & je demeurai plus d'un an

## P R E F A C E.

Les y songer. Enfin une rencontre particulière les fit paroître. Ils ont été goûtés de quelques gens. Je me suis enhardi à poursuivre mon dessein. Je donnerai une seconde & une troisième Parties, & peut-être une quatrième, de cette *Comparaison de la Musique Italienne ; & de la Musique Française* ; & sous ce titre, j'aurai lieu de parcourir tout ce qui regarde une science de goût & d'homme du monde. Ce n'est pas que je me fie à mes forces beaucoup plus que je ne faisois, ( cependant j'ai étudié de nouveau & les règles de la composition & la plûpart des Auteurs, qui ont parlé de la Musique ancienne & moderne. ) Au contraire, je voi mieux aujourd'hui qu'auparavant les difficultez de cette entreprise.

Virg.  
 Georg.  
 liv. 3.

*Sed me \* Parnassi deserta per ardua  
 dulcis*

*Raptat amor, juvat ire jugis qua nulla  
 priorum,*

*Castaliam molli divertitur orbita clipeo.*

Mais j'avoué premierement que la nouveauté & la beauté du projet m'animent à risquer quelque chose. En second lieu, je pourrai du moins montrer une espece de chemin à quelqu'un plus habile que moi, & l'engager à venir suivre une route à laquelle il n'auroit pas songé. Enfin j'ai esperé que j'aurois droit d'apliquer à

## P R E F A C E.

la Musique, les idées dont je me suis rempli dans les bons Auteurs de l'antiquité; & si une étude fort attentive de leur goût, jointe à un assez grand usage de nos Spectacles & de nos Concerts, & à un très-long commerce avec toute sorte de Musiciens, peut servir à mon dessein: Je puis peut-être en remplir une petite partie. La seule grace que j'ai à demander, est qu'on veuille bien croire, qu'étant obligé de critiquer & de juger quelquefois, m'étant mis dans cette nécessité & dans ce train-là, je ne le fais jamais avec aucun sentiment de passion ni de vanité. Je suis fâché de ne pas trouver dans nôtre langue assez de termes pour adoucir l'air de décision. Si on me reprend à mon retour, j'aurai autant de plaisir à voir les critiques d'autrui, lors qu'elles me paroîtront bonnes, que j'en ai eu à voir les miennes, que j'ai crûes telles. Quant aux faits que je rapporte, la manière dont les rétracterai, dès qu'on m'apprendra que je me suis trompé, montrera que je les avois assurément rapportez de bonne foi.

Cette première Partie avoit été d'abord mal imprimée. On ne mit point le titre au haut des pages, parce qu'il parut trop long. La ponctuation & l'ortographe y furent fort négligées, & il s'y glissa quantité de fautes. Cette seconde Edition a les mêmes

## P R E F A C E.

desagrémens. Comme on n'avoit point fait d'Errata la première fois, les mêmes fautes se sont retrouvées ici, & il y en a quelques-unes de plus. De mon côté, je n'ai point voulu corriger deux ou trois pensées sur des points de Musique où j'ai manqué de justesse, deux ou trois fautes purement de moi, que je reconnus bientôt. Je dois croire qu'il m'en échapera d'autres dans les Parties suivantes. Lorsque j'aurai donné toutes mes quatre Parties, & que j'aurai scû & concilié les jugemens du Public, je tâcherai de les mettre toutes quatre à même tems en un état moins indigne de lui. Il me sera plus facile de corriger tout ensemble. Je suis persuadé, comme l'Auteur de *l'Art de Penser*, que *les premières Editions des Livres ne doivent être que comme des essais informes, que ceux qui en sont Auteurs proposent aux personnes de Lettres, pour en apprendre leurs sentimens.* Quand un Livre n'est pas bon & demeure sans succès, qu'importe qu'il ait été bien imprimé? Si le mien est de quelque utilité, il s'en fera une Edition complete plus exacte que celles-ci, dont je n'ai pû prendre soin.

2. disc.  
p. 18.

M'étant servi, & ayant à me servir encore de tous les termes de Musique, je dois rendre compte de la manière dont je croi que quelques-uns des plus douteux doivent s'écrire.

P R E F A C E.

Mr l'Abbé R. dit des *Basses-contres*. Je demandai en passant s'il falloit un *s* au pluriel de ce mot là? (Je m'expliquai mal, Je devois mettre, faut-il une *s* à la dernière syllabe de ce mot-là?) J'ai vû depuis que les Journalistes de Paris écrivent comme lui. Je ne puis me persuader que ce soit écrire correctement. *Contre* est là adverbe. *Basse-contre*, c'est-à-dire comme le \* remarque Mr Ménage, *Basse contre la taille* : *Bassi tenor*. Or les adverbess ne se déclinent point. Je croirois qu'il en est de *haute-contre* & *basse-contre* comme de *revenant-bon*, & de plusieurs autres mots semblables. On doit dire des *revenans-bon* & non des *revenans-bons*, selon \* Mr de Lîle Corneille. Je voudrois de même décliner les mots *haute*, *basse*, & mettre une *s* à la fin au pluriel, & laisser l'adverbe *contre* indéclinable.

Observ.  
sur la  
langue  
Franc. etc.  
1. p. 64.

Rem. de  
Vaugelas  
avec des  
notestons.  
2. p. 500.

*B mol*, *B carre*, autres mots indéclinables, ce me semble. Je ne croi point qu'on puisse dire des *B mols*, comme fait Mr Sauveur, (au moins dans l'extrait de ses principes d'Acoustique & de Musique du Journal de Trevoux) \* on change la voyelle *a* en *i* dans les *dieses*, & en *o* dans les *b mols*, & comme fait Nivers dans la 2. page de son Traité de la composition, cinq dépendans, qui sont les *b mols* & les *dieses*. Je dirai toujours *b mol* & *b carre*, tant au plu-

12m  
1704.  
p. 906.

## P R E F A C E.

Oeuv. de  
Desp.  
tom. 2.  
p. 106.

riel qu'au singulier, comme on dit des *Opera*, des *Te Deum*, des *impromptu*, &c. Mr Despreaux qui avoit écrit des *Operas*, en ayant été repris par Mr Perraut, avoie dans ses belles \* *Réflexions*, qu'il pourroit bien s'être trompé. Et le Vers de Benferade :

    Tout retentit de *Te Deums*,  
est souvent cité par les honnêtes gens, parce qu'ils en rient.

*Fauzet*, *fausset*, j'ai écrit *fausset*. Mal. Mr Despreaux & tous les bons Auteurs, écrivent *fausset*, & l'analogie le veut ainsi. Du moins, je m'imagine que *fausset* vient de l'adjectif féminin *fausse*. Une voix de fausset, comme qui diroit une voix presque *fausse*.

*Demi-ton*, *semi-ton*. Quantité de Musiciens disent *semi-ton*, sur tout les gens d'Eglise. Mr Brossard dans son Dictionnaire, & Nivers dans son Traité, ne parlent point autrement. Le P. Buffier dans sa Dissertation du Journal de Trevoux, Octobre 1703, & Mr Sauveur, parlent de même. Que ne disent-ils aussi tous un *hemi-ton*, comme Cardan fait toujours? Ils me pardonneront de ne les pas suivre en cela. Je ne doute point qu'il ne faille dire *demi-ton*, & c'est ainsi que parlent tous les gens du monde. Pourquoi parler grec & françois, quand nous pouvons parler françois tout-à-fait? Disons-nous un *semi-jour*, une *semi-heure*? Je



## P R E F A C E.

voit même que le mot *Semi-Pelagiens*, qui étoit autrefois généralement en usage, perd son cours. Depuis douze ou quinze ans, beaucoup de bons Auteurs ne disent plus que *Demi-Pelagiens*.

Une *Sixte*, une *Sexte*. *Sixte* est encore assez commun. Mr Brossard le dit, les Journalistes de Trévoux le disent après lui; & si j'ai la mémoire bonne, le P. Buffier le dit aussi en particulier dans sa petite Dissertation. Je leur demande encore pardon, si je croi *Sixte* inexcusable. *Sexta*, *Sexte*, & le grand usage est en cela conforme à l'analogie. Nivers ne dit que *Sextes*; c'est le terme de tous ceux qui y prennent garde, & le Dictionnaire de Trévoux ne connoît pas même *Sixte*. Mais j'ai oïi dire une *sixième* à bien des gens du monde, à bien des femmes sur tout: il est rare qu'une femme dise autrement, & je le trouve plus doux. Il a l'air moins Latin & plus François. Je compterois en accords de composition, comme on compte au Piquet: tierce, quarte, quinte, sixième, septième, &c. Cependant quand on y joint un adjectif, je dirois *Sexte*, parce qu'il est plus court: *Sexte majeure*, *Sexte mineure*. Du *sol diesis* au *mi b mol*, il y a une *Sexte diminuée*. Du *mi b mol* à l'*ut diesis*, il y a une *Sexte superflüe*. *Diese*, *diesis*. Voici de tous les mots de Musique, celui qui me paroît souffrir le

P R E F A C E.

plus de difficulté. Richelet ne met que *diese*. Le Dictionnaire de Trevoux, le meilleur de tous nos Livres sans doute, pour les termes de Musique, en mettant *diese* avant que de mettre *diesis*, semble le préférer à *diesis*. Mr Perraut l'Académicien écrit \* *diese*, Mr Perraut le Médecin son frère le dit \* encore plus absolument. Mr Brossard, Nivers, Mr Sauveur, le P. Buffier, les Journalistes de Trevoux & de Paris, & la plus grande partie des Musiciens, ne connoissent que *diese*. En voila beaucoup. D'un autre côté, Chapelain & Mr de Lîle Corneille, deux Grammairiens de profession, desquels l'autorité est forte, sont pour *diesis*. Mr Chapelain dit, (ce sont les mots \* de Mr de Lîle Corneille.) *qu' alors ces solecismes sont des élégances comme des diesis*, &c. Et j'avois ramassé plusieurs autres autoritez pour *diesis* que j'ai perduës. L'Afflard, qui est de Versailles, dit toujours *diesis*; & j'ai crû observer, que presque toutes les femmes & tous les gens du grand monde disent de même *diesis* communément: l'usage, qui décideroit s'il étoit constant, selon la grande règle de Vaugelas, est donc douteux. *Diesis* a sans doute été le mot primitif, *dis'ois*, *séparation*, *division*, pourquoi le changer? D'ailleurs, nous avons vû que c'est assez le génie de nos termes de Musique d'être indéclinables. Vaugel.

Paral.  
tom. 4.  
p. 269.  
Traité de  
la Mus.  
des anc.  
essais de  
Iby.  
tom. 2.

Rem. de  
Vaug.  
tom. 1.  
p. 140.

X d'Argentan  
en norman  
die et musicien.  
de la chap. de  
a Versailles

## P R E F A C E.

Las ; après Quintilien , convient que ces mots singuliers embellissent une langue ; & il me paroîtroit que *diesis* a quelque chose de plus piquant que *diesē*. Quoi qu'il en soit , j'ai crû pouvoir m'attacher tout-à-fait à *diesis* , je le dis au singulier & au pluriel , & on me permettra de ne point parler d'une autre maniere.

*Diesē* ou *diesēe*. M<sup>r</sup> Sauveur parle ainsi à tout moment : Je croi que celui-ci ne se doit point pardonner : Si on se permet de dire *diesē* , on dira bien-tôt *bemolisē* & *becarisē* , & il n'y aura point de fin à ces vilains mots factices. J'ai toujours oüi dire, même aux Musiciens les moins corrects : *Un ut diesis , un fa diesis : L'ut diesis est un des plus beaux tons de la Musique ; De l'ut au fa diesis , il y a un triton , une quarte superflue ;* & je croirois que ce sont là de ces façons de parler singulieres & extraordinaires, qui, selon Quintilien & Vaugelas, sont la beauté d'une langue.

*Replique.* Il est françois sans difficulté. *La neuvième n'est que la replique de la seconde.* Mais Nivers , l'Organiste de saint Sulpice , ne connoît point d'autre terme pour dire cela , ni plusieurs autres Musiciens non plus. Cependant *répétition* signifie la même chose , il est usité aussi , il est plus juste pour le sens , plus intelligible & plus doux ; & par là je ne balancerois

## P R E F A C E.

*Remarq.  
sur la  
lettre O.*

point à le préférer à *replique*. Richelet a écrit \* : *L'octave est la répétition du premier son*. Deux lignes au dessous il dit encore *répétition, & point replique*.

On voudra bien que je finisse cette Préface par une Epitaphe de Lulli, que je ne mettrai point dans le Dialogue où je ferai la Vie de cét excellent Musicien, parce qu'elle m'a semblé trop longue. J'aurois voulu qu'elle n'eût eu que quatre Vers.

### E P I T A P H E D E L U L L I.

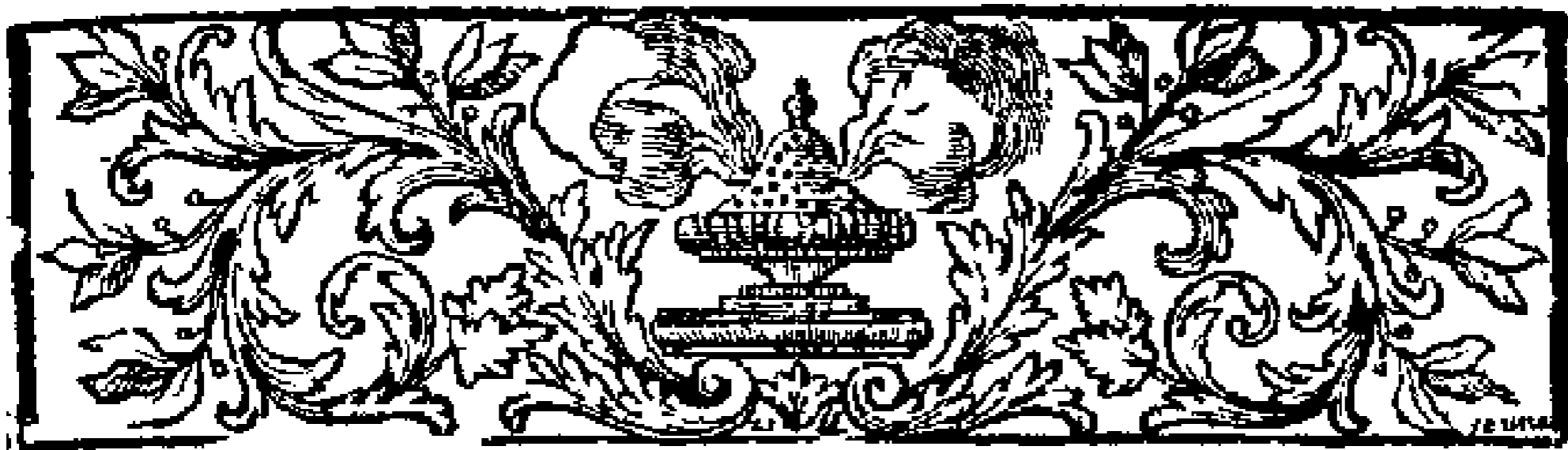
*Les Fig.  
de son  
Tombeau  
Je suppose  
son Tom-  
beau dans  
quelque  
salle d'O-  
pera.*

**C**elui, que ces *Muses*, en larmes,  
Pleurent ici de tous leurs yeux,  
Né pour elles, conduit pour elles en ces  
lieux,  
Y fit dans ses Concerts triompher tous leurs  
charmes,  
Son Art, de la raison vainqueur,  
Fut l'amour du siècle où nous sommes,  
Et ses chants, ses doux chants, tant qu'il  
sera des hommes,  
Sçauront charmer l'oreille, & pénétrer le  
cœur.

### T A B L E.

<b>P</b> remier Dialogue.	Page 1
Second Dialogue.	p. 43
Troisième Dialogue.	p. 86
Lettre à Mr de la F.	p. 151

COMPA-



# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANCOISE.

PREMIER DIALOGUE.



N a souvent besoin de s'amuser, & l'on s'amuse, non pas à ce qui pourroit être fort utile ; mais à ce qui ne donne gueres de peine. Une des trois personnes qui vont parler dans ces conversations s'avisa le lendemain de les écrire. Elles amuseront peut-être encore quelqu'un aussi peu occupé que lui.

Le Chevalier de.... qui vouloit entendre à son aise *Tancrede*, qui réussissoit à Paris, à ce qu'on lui avoit mandé, fut de bonne heure prendre sa place

ce dans l'amphitéâtre d'un Opera de Province. Il trouva dans un petit coin écarté un homme envelopé d'un manteau rouge, & une femme dont les coiffes étoient abaissées, auprès desquels il se mit. Et il révoit en attendant qu'on commençât, quand tout à coup cette femme éclata de rire. Le Chevalier se tourna, & il vit que c'étoit une belle personne que son cousin le Comte du B... qui étoit l'homme d'à côté d'elle; avoit épousée depuis 3 ou 4 mois. Mr. le Chevalier de... ne regarde gueres les gens, dit-elle. Eh! Madame, répondit le Chevalier, qui vous auroit cruë là? Est-ce votre place? Passe pour Mr. le Comte du B... Musicien profond & attentif. Nous y sommes venus l'un & l'autre, dit le Comte, dans le même dessein que vous, qui est apparemment, Mr. le Chevalier, de pouvoir écouter l'Opera nouveau, hors du tumulte & du babil du Théâtre & des Loges: & Madame, qui n'étoit point habillée, a de plus été bien aise de se cacher. Mr. le Comte, dit le Chevalier, vous avés beaurdire, & colorer les choses, ce n'est pas là une partie de Mari: & je vous avertis que s'il y avoit seulement six mois complets que les nôces fussent passées, j'irois le dire à gens qui en riroient avec moi; mais il vous sied si bien d'aimer encore le particulier & le mystere

des Amans, que je vous promets d'être discret. Oh ! pour cela , reprit la Comtesse , Mr. le Chevalier de.... prend fort bien les choses , & on a grand besoin de sa discrétion. Madame , répondit celui-ci , je voudrois être en la place de mon cher cousin , j'aimerois autant le tête à tête que lui. Quand au soin que vous avés û d'abbaisser vos coiffes , quoique cela nous ôte à l'un & à l'autre le plaisir de vous voir , nous vous en remercions en faveur de la Musique ; car nous en écouterons tous deux avec moins de distraction. Finissons, Monsieur, dit la Comtesse , hé bien , vous venés voir *Tancrede* , en esperés vous quelque chose?.. Beaucoup, Madame , on m'en a écrit de Paris des merveilles , & je veux, avant qu'il soit 8. jours , vous en entendre chanter 4. ou 5. airs qui vous feront plaisir aujourd'hui , & que vous apprendrés bien vite : vous nous consolérés de ne les avoir pas entendus dans la bouche de la Maupin. Non , dit le Comte. Il vaudra mieux, je croi , que Madame s'en tienne aux petites chansons que son Maître lui montre à present , quoique composées ici. Fort bien , répondit le Chevalier , à cause que vous en avés fait les paroles , & que vous êtes bien aise que Madame.... Vous me croyés plus fin & plus galant que je ne suis , interrompit Mr. du B... c'est seulement que je n'ai.

pas bonne opinion des Opera nouveaux ; & , ne vous en déplaife , les gens de bon goût font comme moi. Mr. le Chevalier, avés vous vû un petit Livre nouveau intitulé , *Parallele des Italiens & des François , en ce qui regarde la Musique & les Opera ?* Oüi..... Souvenés-vous donc comment l'Auteur parle des Pièces qui se font depuis la mort de Lulli. Je l'ai bien remarqué, repliqua le Chevalier, & j'ai dans ma poche ce Livre là , que j'ai lû tantôt. Mais faites vous grand fond sur cet Ouvrage , & prétendés-vous que l'autorité en soit bien forte ? Affurément, dit la belle Comtesse ; est-ce que Mr. le Chevalier de... ne le trouve pas fçavant & bien écrit ? . . Pour fçavant , non , Madame, si vous voulés bien me pardonner d'être d'un autre sentiment que vous , ou plutôt d'un autre sentiment que celui que Mr. votre Mari vous a inspiré : & pour bien écrit , comme il vous plaira ; mais je croirois que , pour bien écrire, il faut écrire plus naturellement que ne fait l'Auteur. Il ne nous connoît gueres , Madame , & il nous prend pour de bons badauts , nous autres gens du monde , pour qui son Livre est fait ; s'il compte que *ses voix rossignolantes ; ses haleines infinies* , & tous les autres grands mots nous enchanteront. Mr. l'Abbé R. car on dit que c'est lui , est devenu trop Italien dans ses voyages d'Italie. Il



Page 5

Mr. l'Abbé R. soutient dans son Livre des opinions hardies & nouvelles. Vous entendés & vous expliqués à merveilles, Madame, répondit Mr. de... mais il ne faut pourtant pas que cette Approbation singuliere & raisonnée vous prévienne si fort contre moi. Mr. de Font. peut avoir ses vûës. Les Musiciens François sont des *anciens* pour nous, en comparaison des Italiens, & d'ailleurs Mr. de Font. n'a intérêt d'élever les François au dessus des autres Peuples que pour la Poësie, la Physique & autres sciences de son ressort: ainsi il a bien pû abandonner la gloire de la France sur la Musique, sans que cela soit décisif. Et parbleu, Madame, croyés moi, Si le *Parallele* étoit vrai en tout, le beau Sexe n'y gagneroit pas. Vous êtes toujours vif, Monsieur, dit le Comte du B... mais il faut entrer dans le détail des opinions de Mr. l'Abbé R. puisque vous avés le Livre sur vous, examinons-le, jusqu'à ce qu'on joüe l'ouverture de *Tancrede*. Nous verrons vous & moi si le *Parallele* est aussi peu juste que vous le pensés. Volontiers, dit Monsieur de... cela amusera Madame. Alors il tira le Livre de sa poche, & le Comte s'approcha de lui avec une bougie que la Comtesse s'étoit fait apporter pour lire les paroles de *Tancrede*, dont elle avoit pris un exemplaire en entrant.

Le Chevalier se disposa donc à attaquer le *Parallele*, & passant les six premières pages qui ne sont qu'un Avant-propos, il lût d'abord ces paroles de la septième, qui l'avoient frappé. *Il y a peu de Tragedies ou de Comedies qui soient plus belles que la plûpart des Opera de Quinaut.* Madame approuve-t-elle, dit-il, cette première exageration de Mr. l'Abbé R.

*Qui va voir l'Opera seulement pour les vers.*  
Boiss. epi. 9.

Il y a certainement mille belles choses dans les Opera de Quinaut. Presque par tout une douceur infinie, souvent une tendresse fort touchante, quelquefois du sublime & du grand. C'est sans doute nôtre premier Poëte Lyrique, quoi qu'en ait dit dans ses *Fa-ctums* le malicieux Furetiere, qui en fut justement blâmé. Mais enfin tels que sont les Opera de Quinaut, vont-ils du pair avec *Cinna*, *Rodogune*, *Andromaque*, *Iphigenie*, *Alcibiade*, *Tiridate*, &c. & les passions, car c'est dequod parle l'Abbé R. y sont-elles exprimées de même? Quant aux Comédies, je ne sçai pourquoi il les met là, si ce n'est qu'il veuille comparer le burlesque de *Thecée* & d'*Alceste*, avec ce que Moliere a fait de meilleur. Mr. l'Abbé R. auroit tort: bien loin que Quinaut pût tirer de fort grandes louanges de ses paroles plaisantes & bouffonnes: la plus grande

publia au retour ses *Monumens de Rome*. Les Conservateurs de Rome, à qui il le dédia, lui ont envoyé pour récompense des Patentes de Citoyen Romain, surquoi s'étant échauffé de nouveau, il nous vient vanter les Opera d'Italie avec des hyperboles de la dernière reconnoissance; mais nous ne goûtons point ce stile en ce país-ci. Comment diantre, il est toujours en convulsion, & jamais Vendeur d'Orvietan ne s'est tant tourmenté à imaginer des termes magnifiques pour relever l'excellence de ses drogues. Franchement du tems que Monsieur R. faisoit l'Histoire de Cromwel, sans la sçavoir, & sans y mettre que deux verités, (comme disoit le feu Roi Jâques) il ne peignoit pas plus juste qu'aujourd'hui; mais il me semble qu'il écrivoit mieux. C'est là parler d'un ton assés ferme, reprit la Comtesse. Pour moi qui veux devenir Musicienne, j'ai lû aussi le petit Ouvrage de Mr. l'Abbé R. je ne m'y connois pas; mais j'ai remarqué une chose qui m'empêche de vous en croire tout à fait, & sur le stile & sur le fond du Livre: de la bonté desquels ce que je vous vais dire m'avoit persuadée, avant que j'usse rien lû. Oh! Madame, s'écria le Chevalier, que dites-vous là? Vous êtes donc Dame qui vous laissés d'abord prévenir, & qui êtes si aisée à gagner! Je m'en souviendrai, Madame

& je tâcherai d'en profiter. Vous riés, dit-elle ; mais sçachés que je ne me laisse prévenir que par des choses qui le méritent , & d'un poids aussi grand que celle dont je veux vous parler : c'est l'*Approbation de Mr. de Fontenelle* , que M. l'Abbé R. a fait mettre à la tête de son *Parallele*. En effet , dit le Chevalier , elle est fort en vûë , & placée fort habilement. C'est où les Theologiens mettent les Approbations des Evêques & des Docteurs de Sorbonne qu'ils ont obtenues pour leurs Ouvrages , & celle de Mr. de Fontenelle en tient là lieu. Après cela , il n'y a pas moyen de soupçonner le *Parallele* d'être heretique en Musique , ni en belles Lettres. Cela est trop vrai pour vous , reprit le Comte ; car peut-être ne sçavez vous pas que Mr. de Fontenelle ne s'y connoisse : lui qui a fait tant de belles paroles d'Opera. Et tant d'Eglogues si tendres & si galantes , ajouta la Comtesse , & le charmant portrait de Clarice. Il dit donc en propres termes dans son Approbation qu'il a crû que le *Parallele* sera tres-agreable au Public , pourvu qu'il soit capable d'équité. Il me paroît que Mr. de Font. entend par agreable , le stile & le fond du Livre. Car s'il n'entendoit pas tous les deux , il ne s'aviferoit pas de parler de l'équité du Public , de laquelle il ne semble douter , & qu'il ne sollicite ainsi adroitement , que parce que

louange qu'il ait peut-être méritée est d'avoir eu enfin le bon sens de purger de ces fades boufonneries nos Opera, où nous les avions introduites à l'imitation des Italiens. Mr. l'Abbé R. en dit donc là un peu trop. Il n'est permis, ou plutôt il n'est pardonnable d'outrer les louanges que quand on en donne à sa Maîtresse, & c'est trop en donner aux Opera que de les comparer à de bonnes Tragedies, & que de dire qu'à en déclamer les paroles sans les chanter, ils plairoient autant que les autres Pieces de Théâtre qui ne se chantent point. Les Opera ont beau être excellens dans leur genre : la jolie comparaison de Furetiere est toujours vraie, & ce n'est que du droguet, qui tire la principale beauté de la broderie que le Musicien met dessus.

Passons, passons, cria le Comte, que dit ensuite Mr. l'Abbé ? une verité fort juste, & qui ne sera pas contestée. Que les Opera des Italiens sont de pitoyables rapsodies, sans liaison, sans suite, sans intrigue : s'il avoit ajouté, & sans bon sens & insupportable à ceux qui en ont, on ne pourroit pas mieux parler. Il finit cet article en répétant que les nôtres sont des Ouvrages d'une suite, d'une justesse & d'une conduite merveilleuse. Il falloit qu'il en nommât quelques-uns de ce caractère : on lui montreroit qu'il ne les a pas bien examinés. La langue or-

*pinnaire où je tombe aux Opera, dit Mr. de S. Evremont, vient de ce que je n'en ai jamais vû que de méprisables dans la disposition du sujet.* Ce que je reprens ici, ajouta le Chevalier, vous montre le goût que j'ai pour la simple vérité. Les exagerations me révoltent lors même qu'elles me sont favorables. Pourquoi Mr. l'Abbé ne se contente-t-il pas de dire que les paroles de Quinault sont d'ordinaire excellentes, & la conduite de ses Pièces quelquefois assés bonnes ? Après cela l'Abbé R. louë nos *basses-contres*, ( faut-il une S au plulier de ce mot là ? ) & il dit que l'on les entend quelquefois, s'abîmer dans un creux profond & qu'elles ébranlent une bien plus grande quantité d'air que les autres. Il avouë que nos Opera l'emportent sur ceux d'Italie, pour les Chœurs, pour les divertissemens, pour les violons, pour les hautbois, pour les danseurs, pour les pas, & pour les habits. Comment, pour tout cela, dir la Comtesse ! ... Oüi, Madame... Mais vraiment, c'en est beaucoup, je n'ai point remarqué qu'il nous cede tant de choses, & nous pourrions presque nous consoler du reste.... Madame, Mr l'Abé R. ne prétend pas aussi nous desespérer tout à fait : mais il nous vendra pourtant bien cher ces petits avantages qu'il nous laisse, & il trouvera bien encore moyen de nous mettre aux piés les Italiens. Mais, je ne doi pas oublier un

endroit de cette page 20. qui m'a encore hoqué. Il parle de Lulli & de Beauchamp. *n n'avoit rien vû , dit-il , de semblable sur le théâtre , avant ces deux grands Hommes.*

Trouvés-vous bon , Mr le Comte , qu'il raite ainsi également Beauchamp & Lulli? S'il veut appeler Beauchamp un grand homme , je le veux bien , quoi que ce ne fût pas un danseur de tres-bon air , il étoit plein de vigueur & de feu , personne n'a mieux dancé en tourbillon , & personne n'a mieux scû que lui faire danser. Mais je ne puis souffrir qu'on le mette au Niveau de Lulli. Il me paroît , Madame , que c'est à peu près comme si je confondois avec vous Mademoiselle Marton , votre femme de Chambre & que je disse , en parlant de vous & d'elle : je viens de voir deux belles personnes.

Venons au fait , dit le Comte... nous y voila , Mr l'Abbé R. commence par dire , pag. 23. que la langue Italienne a par les voyelles , un grand avantage sur la langue Françoisse , pour être chantée , il en allegue deux raisons. La premiere , qu'on ne scauroit guères faire de cadences ni de passages agréables sur les syllabes ou se trouvent nos voyelles , dont la moitié sont muettes. La seconde , qu'on n'entend qu'à demy nos mots , au lieu qu'on entend très distinctement tout ce que disent les Italiens. Il a raison , dit le Comte , voyons comment

vous vous défendez sur ces deux articles là vous allez voir, Mr le Comte, répondit le Chevalier, que je suis homme sincère & nullement entêté. Je ne nie point que les Italiens n'ayent plus de facilité que nous à faire des passages & des cadences sur la plupart de leurs voyelles, & je vous avouerai encore de bonne foi que je conviens avec Mr l'Abbé R. que nos diphthongues, *comme dans les mots gloire, chaîne &c.* font un son confus, assez peu propre aux passages & aux cadences : mais je répons que tous ces roulemens, tous ces passages, étant des agrémens peu naturels, & dont il ne faut user qu'avec sobriété, c'est un fort petit désavantage pour nôtre Langue que de n'y être pas si propre que l'Italienne, à qui cet avantage là a été & est encore bien funeste.... Quoi, Chevalier, vous voulés dire que les roulemens ne sont pas une des principales beautés de la Musique ! .... Assurément, Monsieur, je le dis. C'est une de ses beautés les plus médiocres & les plus communes : pour preuve de quoi vous avés dû remarquer que les Musiciens ignorans en parlent toutes les Pièces de leur façon : on y en trouve à chaque Mesure. Lulli, tout Italien qu'il étoit.... Hé bien, Lulli, interrompit le Comte, Lulli ne prenoit-il pas plaisir à s'en servir, & n'en ornoit-il pas sa Musique ? Souvenés-vous d'Isis.

*Il est*



*Il est armé du tonnerre ,  
Mais c'est pour donner la Paix.*

De Roland.

*Ce n'est qu'aux plus fameux Vainqueurs  
Qu'il est permis de porter votre chaîne.*

Et de cent autres de cette force & de cette longueur là. Lulli, reprit le Chevalier, se sert rarement de ces grands roulemens, & trois ou quatre fois, tout au plus, dans un Opera. Cela montre bien qu'il n'en croyoit pas l'usage si avantageux ni si nécessaire : & , comme je voulois vous le dire, tout Italien d'origine qu'il étoit, il avoit si peu de goût & de talent pour les doubles, que quand il avoit la condescendance d'en mettre quelqu'un dans ses pièces, il le faisoit faire par son beau-pere Lambert : témoin le bel air de la Grotte de Versailles.

*Dans ces deserts paisibles, &c.*

Dont le double est de celui-ci. Mr. le Marquis de P. nous a chanté plusieurs fois un air admirable de Lulli qui commence par

*Non vi è più bel piacer ;*

Ce sont des paroles Italiennes, comme vous voyés, & cependant Lulli n'a pas daigné les embellir du moindre petit roulement : tant ce Musicien fécond & original faisoit peu de cas de ces sortes d'agrémens. Un homme d'esprit que vous connoissés tous deux, & qui sçait bien la Musique, dit là-dessus plaisamment, qu'il en est des

Musiciens amateurs & faiseurs de doubles & de passages, comme des mauvais Cuisiniers qui tâchent de se fayer par le sel & par le poivre. Pour moi, dit la Comtesse, j'en étois autrefois folle; mais il me semble que je ne les aime plus tant à présent... C'est, Madame, que vôtre bon goût s'est bientôt lassé de ces beautés fausses, qui ne charment que des Musiciens novices ou gâtés. J'espère que vous remettrez en cela Mr. le Comte dans le bon chemin, comme vous avés déjà fait en bien d'autres choses.

La prononciation distincte est le second avantage que Mr. l'Abbé R. attribue à la langue & aux chanteurs Italiens. Je me garderai bien de lui passer celui-là. Tout au contraire. Je soutiens que les Chanteurs Italiens prononcent mal, & même qu'ils ont beaucoup moins de facilité, que les nôtres; à bien faire entendre ce qu'ils disent. Pourquoi, Monsieur, dit la Comtesse? Premièrement, Madame, parceque les Chanteurs Italiens serrent tous les dents & n'ouvrent point assés la bouche; excepté dans leurs roulemens, où ils la tiennent ouverte des quarts-d'heure entiers, sans remuer la langue, ni les lèvres. Mais quand ils récitent, quand ils disent quelque chose, ils ne l'ouvrent point. On croiroit que ce n'est rien que de bien ouvrir la bouche. Cependant c'est là un défaut

naturel & commun à tous les Chanteurs du monde , comme ne pas tourner assés les piés est le défaut de presque tous les Danseurs. Il n'y a qu'en France où l'on sçache ouvrir, comme il faut , la bouche en chantant. Tous les autres Peuples , sans exception , manquent en cela : les Italiens autant & plus que les autres. Et par conséquent il faut que leurs Chanteurs prononcent moins distinctement que nos François. J'entens que nos François qui ont eu de bons Maîtres , & qui sçavent chanter.

Reste à vous montrer qu'on entend & qu'on comprend les paroles Italiennes avec plus de difficulté que les nôtres. Ce sont des Vers qu'on chante. Or leur Poësie aime les élisions , & en est toute remplie. Ce qui fait que plusieurs sillabes étant mangées & confonduës les unes dans les autres : le discours devient nécessairement obscur , & le sens difficile à attraper, quand le Musicien chante , & chante vite. Par exemple.

*La speranza tutt' inganna ,  
E dà tutti si s'amar , &c.*

Il est clair que s'il y avoit , *inganna tutti è dà tutti si fa amar*. Cela seroit plus intelligible. Je choisís exprés à Madame deux élisions aisées : mais c'en est assés pour lui faire concevoir que quand il s'en rencontre de plus importantes & de plus équi-

voques , qu'il s'en rencontre deux ou trois dans le même Vers , comme cela est permis , & qu'avec cela le Chanteur serre le dents & chante un air vif & brusque : ils n'est pas possible que l'esprit des Auditeurs le suive , & comprenne aisément , & dès la première fois , ce qu'il veut dire. Ajoûtés que la langue Italienne , pleine d'expressions alambiquées , de métaphores , de comparaisons , a encore une construction , une phrase renversée : & puis jugés , s'il vous plaît , si nôtre langue Françoise , toujours simple , naturelle & claire , ne se fait pas entendre plus aisément.

Qu'appellez-vous une construction & une phrase renversée , dit la Comtesse? .... C'est , Madame , que les Italiens ne suivent point , comme nous , l'ordre naturel des mots & de l'expression. Nôtre langue a seule cet avantage , qui lui donne une clarté & une netteré particulière. La langue Italienne , semblable à la Grecque , à la Latine , & à presque toutes les autres , trouve de l'élegance à transposer les mots d'une phrase , à mettre à la fin le nom & le verbe , qui doivent être au commencement , selon l'ordre du sens & de la pensée : & à placer au commencement ce qui devrait être à la fin. Et pour n'aller point chercher d'exemple plus loin que dans les deux petits Vers que je vous ai cités. ...

*La speranza tutti' inganna,  
E dà tutti se f' amar.*

Nous dirions nous , *l'esperance trompe tout le monde , & se fait aimer de tout le monde.* Vous voyés que les Italiens disent , *l'esperance tout le monde trompe , & de tout le monde se fait aimer.* Voilà l'ordre de la phrase renversé , & certainement cela nuit à la clarté. Comme la plûpart des paroles Italiennes que nous chantons sont faites à Paris , & qu'elles ont le tour & la phrase Francoise , nous ne trouvons gueres de ces transpositions ni de ces élisionslà ; mais si vous entendies de la Poësie véritablement Italienne , vous y en trouveriés à tout moment qui vous feroient de la peine. Je vous demande pardon, Madame , de me servir de termes de Grammaire , dont.... Mais , mon ami , interrompit Mr. du B... qui commençoit à s'échauffer. Tu nous en donnes bien à garder avec tes renversemens & tes élisions. Est-ce que tu prétens me faire accroire qu'il n'y en a point dans nôtre langue ? Des transpositions , fort peu , répondit le Chevalier , & presque jamais dans les Vers chantans. J'avouë qu'il y a des élisions.

*Que vous ferés croire à la fin ,  
Que c'est l'amour qui vous éveille.*

Croire à la fin. L'amour, pour le amour.

*Dans un bois solitaire & sombre*

*L'indifferent Atys se croyoit seul un jour.*  
Solitair' & sombre. L'indifferent, pour le  
indifferent.

Mais je répons à cela qu'il y en a infiniment moins, ce qui est en comparaison de la multitude des élisions Italiennes, comme s'il n'y en avoit point en François. En second lieu dans nôtre langue je ne sçache gueres qu'il y ait d'élisions sur des noms monosyllabes, excepté sur les articles. Ainsi quand on mange un mot de 2, de 3, de 4, syllabes : les premières déterminent celle qui est mangée, & la font entendre. Au regard des articles : nous ne faisons des élisions que sur les articles du singulier, *le & la.*

*L'amour. L'indifferent. L'inconstant.*

Et l'on ne peut gueres s'y tromper, car l'épithete marque d'ordinaire le genre de l'article, & même aide à concevoir d'abord la pensée ; mais en Italien, les articles pluriels, *le*, souffrent des élisions tout comme les singuliers, & ce qu'il y a de pis, ils sont mangés à toute heure, par d'autres mots, que par des épithetes : ce qui produit une bien plus grande obscurité. Jugés ce que ce peut être quand l'élision tombe sur un verbe d'où dépend tout le sens de la phrase : comme dans nôtre exemple. *Si f' amar.* On ne sçait si le Chanteur a dit, *si d'amar,*

*si p'amar*, &c. & l'on ne sçait par consé-  
quent si cela signifie, l'esperance peut être  
aimée, doit être aimée, &c. de même lors  
que c'est quelqu'un des pronoms *vi, ti, mi,*  
*ci*, qui est mangé, imaginés-vous combien  
il est difficile de ne pas prendre l'un pour  
l'autre. En François nous mangeons *me* &  
*te*; mais nous ne mangeons jamais *vous,*  
*nous*. Et lors que c'est quelque adverbe,  
quelque particule, quelque conjonctive  
essencielle sur qui les élisions Italiennes se  
font, (car elles se font encore sur tout cela,  
& point en nôtre langue.) Imaginés-vous  
quels plaisans contresens, quels galima-  
thias cela peut faire. L'esprit d'un specta-  
teur, déjà distrait & partagé par les sons &  
par les accords de la Musique, est encore  
obligé de courir jusqu'au bout d'une lon-  
gue phrase pour tâcher d'en démêler la  
pensée. Ne voila-t-il pas une langue qui  
a de grands avantages pour être mise en  
chant? Si elle n'étoit pas respectable par  
la mémoire d'Eve nôtre grand' mere, qui  
parla, dit-on, Italien dans le Paradis ter-  
restre, & sous la protection des femmes, à  
qui Charles-Quint disoit que l'Italien con-  
venoit par préférence, j'irois plus loin. Et  
je vous soutiendrois peut-être que cette  
langue est moins une langue qu'un ramage  
puénil & badin, incapable de fournir des  
termes vifs & expressifs à toutes les gran-

des passions , & sur ce pié là moins propre à la Musique , non seulement que le Grec , le Latin & le François ; mais même que l'Espagnol & l'Arabe. Mais la considération des Dames me retient. On vous en est obligé , repartit la Comtesse ; cependant pour nos Opera il me semble que comme ils roulent presque toujours sur l'Amour , dés que la langue Italienne lui est favorable , cela nous suffit. Votre étude auroit quelque peine à prouver qu'un Opera en paroles Arabiques pût mieux valoir... Eh ! croyés-vous , Madame , que l'Arabe n'ait pas toute la douceur nécessaire à la Musique ? Ne vous souvenés-vous point de cette jolie Chanson Arabesque , qui est dans un des Romans de Gomberville ?

\* *Jabalon dayemo lhochub :*

*D'ayemo-lxashri nattoyab.*

Nous avons connu une belle fille grande liseuse de Romans , qui ayant trouvé ces paroles dans Gomberville , y avoit fait elle-même un air , & elle les chantoit sans cesse , pendant l'absence de quelqu'un , que j'aurois bien voulu être. Où le voilà allé , avec son Arabe ! dit le Comte. Je conçois , Mr le Chevalier , que les chansons Arabes auroient une commodité , pour les Dames , à qui vous les apprendriés. C'est qu'elles pourroient les chanter , quelque sens que vous y missiés , en présence de qui que ce



fût, sans scandaliser personne. Après quoi, je doute que nous en voyons la mode, non plus que des airs Grecs ou Latins. Ainsi parlons de l'Italien. Soit, reprit le Chevalier, l'Italien gizoüille donc joliment sur l'amour: cette langue a des mots doux & flatteurs qui l'expriment à merveilles. Oüi, l'amour naissant, l'amour plein d'espoir, l'amour hûreux, ou du moins l'amour qui ne sent que des peines aimables. Cela est fort bien. Mais les Dames, & surtout les Heroïnes d'Opera sont-elles touÿjours bonnes? Quand il leur plaît de livrer leurs Amans de Theatre au dépit, à l'envie, à la colere: ou plûtôt au desespoir, à la rage & à la fureur, comment faire avec de l'Italien, si cette langue ne donne point de termes convenables à ces passions violentes? On y est encore tres-embarassé, lorsqu'il en faut tirer des paroles d'une expression modeste & grave, & lors qu'il y a de la Magic & de la Diablerie sur le tapis, le moyen que le Musicien applique à des paroles badines & emmiellées, de ces tons forts qui portent de la frayeur, de l'horreur dans l'ame des Auditeurs? Il est pourtant vrai, avec la permission de Mr. l'Abbé, que la langue Italienne a l'inconvénient de cette douceur fade & excessive, de cette puérilité effeminée. Ses  $\chi$  fréquens, ses terminaisons perpétuelles en e, en i, en o,

&c. lui ôtent la gravité, la vivacité noble, & les expressions énergiques. Mais, mon cher Comte, avançons & tirons nous de ces minucies. Car, comme dit Mr. l'Abbé R. *ce n'est là proprement que le matériel de la Musique.*

On ne s'étonnera point, dit-il, page 30. que les Italiens trouvent que nôtre Musique berce, & qu'elle endort : qu'elle est même, à leur goût, tres platte & tres insipide, quand on considerera la nature des airs François & celle des airs Italiens. Il dit vrai. Il n'est nullement étonnant que les Italiens trouvent nôtre Musique platte & insipide, & Mr. l'Abbé en donne une raison fort sensible. C'est que dans nôtre Musique tout est doux, facile, coulant, lié, naturel, suivi, uni & égal, & chés les Italiens tout le contraire. Au moins, Monsieur, dit la Comtesse, vous ne vous plaindrez pas que Mr. l'Abbé n'expose pas le fait de bonne foi.... Non, je vous assure, Madame : il a ici une sincérité tres louable.

Mais, Madame, sur ce portrait, lesquels des Italiens ou de nous, vous paroissent le plus dans le bon goût & dans le bon chemin ? Et vous, Comte, qui êtes si sçavant & si délicat en bonne chere, avec lequel aimeriez-vous mieux vivre, ou d'un homme qui ne vous feroit manger que des daubes, des patisseries, des ragoûts, des

confitures , & qui ne vous feroit boire que des Vins muscats , de l'Eau de Cete & du Pitrepite : ou d'un autre à la table duquel on ne serviroit que du Vin de Tonnerre ou de Silleri , des potages excellens ; mais gueres de consommés , de la viande blanche , admirable chacune en son genre , peu d'entremets , des plus beaux fruits & des compotes ? Oh , dit la Comtesse , je choisis pour lui. Il retient place , pour toute sa vie , à la table de celui-ci.... Voilà le fait , Madame. Nous sommes les gens qui nous nous nourrissions de tout ce que la nature nous donne de plus délicieux & de plus exquis , & qui mangeons même quelquefois des morilles & des truffes ; mais qui n'aimons gueres les liqueurs , les sauces ni l'épice. Et les Italiens sont les gens à pâtisseries , à ragoûts & à confitures ambrées , & qui ne mangent que de cela. Ce qu'il y a de seur , dit la jeune Comtesse , en riant , c'est que vous vivrés plus long temps qu'eux.... Je le croi , Madame , & que nôtre Musique sera plus long-tems goûtée & estimée que la leur. Mais , reprit le Comte , à ne point sortir de vôtre Comparaison , quelque favorable qu'elle vous paroisse , vous devés toujours m'avoüer que les ragoûts , & ce que vous nommés les sauces , ont quelque chose qui flatte , qui pique davantage le goût que de simple viande

blanche : & ce qui est plus important pour les Italiens , & plus embarrassant pour toi , tu ne peux pas t'empêcher de convenir qu'il y a bien plus d'honneur & d'habileté à un Cuisinier à faire des ragoûts & des sauces bien friandes , qu'à faire des potages de santé , ou à faire cuire un lapin à propos. Ah, ah , s'écria la Comtesse , voici un mauvais pas , Chevalier , tirés vous-en bien si vous pouvés. Il aura de la peine , ajouta le Comte. Car , si les sauces chatouillent plus le goût que la perdrix la mieux lardée & la mieux cuite , il faut qu'il avoué que la Musique Italienne , quoi que peut être moins bonne au fond que la Musique Françoisse , donne toujours un plaisir plus vif & plus piquant : & par l'habileté du Cuisinier qui fait les ragoûts , je lui ai prouvé l'avantage qu'ont pour la science & par la gloire les Maîtres Italiens sur les nôtres. Parle , parle , mon ami. Je te sçai bon gré d'avoir mis sur le tapis cette Comparaison là , qui me représente des choses qui me font plaisir : & je m'y arrêterai volontiers.

Tu crois donc m'avoir bien embarrassé , répondit le Chevalier ! Eh bien , écoute moi. D'abord je ne t'accorde point du tout que les ragoûts flattent davantage un Mangeur délicat , qu'une perdrix , qu'une bec-casine d'un fumet exquis. Ils piquent plus  
for-

fortément ; mais ils piquent moins agréablement. Ils ne nous chatouillent pas tant qu'ils nous mettent la bouche en feu , & ce n'est qu'après qu'on s'est gâté le goût , & qu'on s'est échauffé en s'accoutumant à ces mets là, qu'on les trouve si délicieux. Tout au plus , un homme qui sçait manger , comme toi , en tête 5 ou 6 fois dans un repas , pour se réveiller l'appétit , quand il commence à manquer. Mais de ne manger que de cela & d'en manger toujours : une entrée , puis une autre , puis de ce ragoût-ci , & de celui-là : en attendant les entremets & les confitures , sans vouloir ni de perdrix , ni de poulardes , ni de veau de Normandie : c'est de quoi ni Mr. le Comte du B... ni aucun des gens aussi fins que lui en bonne chere, ne s'accommoderoit. A l'application. La Musique Françoise est donc sage , unie & naturelle , & ne souffre que de tems en tems , & loin à loin les tons extraordinaires & les agrémens si recherchés : La Musique Italienne , au contraire , toujours forcée , toujours hors des bornes de la nature , sans liaison , sans suite , rejette nos agrémens doux & aisés. Il n'est pas étonnant que les Italiens trouvent la nôtre fade & insipide : mais tant pis pour eux , & tant mieux pour nous. C'est qu'ils se sont gâté le goût par l'usage continuel de leurs accords piquans & raffinés. Du reste on

peut aimer la Musique Italienne, ou plutôt quelque morceau de Musique Italienne, de fois à autre ; mais tres-rarement. Au lieu que la nôtre est toujours en droit de plaire. C'est un ordinaire simple & excellent qui ne fatigue, qui ne rebute jamais. Et pour l'usage, pour des Pièces aussi étendues qu'un Opera, vous devés préférer la Musique Françoise à l'Italienne, comme vous préférés le Vin d'Avenai au Rossoli, & la viande blanche aux ragoûts.

Quant à la science & à la profondeur, j'avoürai avec la sincérité qu'affecte Mr. l'Abbé R. qui veut paroître écrite de bonne foi, que communément & en general les Maîtres Italiens en ont plus que les nôtres. Mais qu'ils en aient tous plus que tous les nôtre, non. Je ne doute point que *Lulli* n'ait été du moins aussi sçavant que *Luigi & Carissimi*, & je suis persuadé que *Charpentier de la Sainte Chapelle & Colasse* le font encore autant que *Bassani & Corelli*. Les Maîtres Italiens travaillent, tournent, creusent plus leurs Pièces que ne font nos Faiseurs d'Opera. Mais il faut sçavoir si les Italiens ne les travaillent & ne les creusent point trop, & j'ai déjà commencé à vous montrer que oui, & je vous le montrerai bien encore : & quand nos Compositeurs travailleroient trop peu leur Musique, il resteroit à examiner si ce seroit par igno-

rance ou par paresse. Pour ce qui est de la gloire, Monsieur, ce n'est pas la peine qu'on a prise, c'est la réussite qui en décide: c'est la bonté des choses qu'on fait, & non pas l'art que l'on a mis à les faire. Qu'importe que nos Compositeurs soient paresseux & même ignorans, si avec leur ignorance & leur paresse ils nous donnent de meilleures choses, & de la Musique qui ait plus de beautés vraies & solides, que ne nous en donnent les Italiens, avec toute leur application & toute leur profondeur?

Voilà une Comparaison qui nous a menés bien loin: mais elle nous fera d'une grande utilité & d'une grande ressource pour la suite. Mr. l'Abbé R. loüe les Italiens dans la fin de la page 31. sur ce qu'ils <sup>Pa-</sup> passent à tout moment du *b* carré au *b* mol, & <sup>ralel.</sup> du *b* mol au *b* carré. <sup>in 12</sup> La loüange est juste, dit <sup>Paris</sup> le Comte: il n'y a rien qui plaise tant à <sup>1702.</sup> l'oreille que ces changemens de mode, qui sont même vifs & sensibles dans nos passacailles & dans la variété de nos airs de violon. J'en conviens avec vous, répondit le Chevalier; mais pourquoi cela fait-il un effet si agréable?... Pourquoi? Par la surprise charmante d'un second ton opposé au premier, qui frappe & qui réveille doucement ceux qui ont un peu d'oreille. Fort bien, reprit le Chevalier de... Mais, mon ami, quand ces changemens sont si fré-

quens , la surprise peut-elle frapper ? Alors il n'y a plus proprement de mode : le spectateur dont l'oreille n'a pas eu encore le tems de s'accoutûmer à un ton , n'est point réveillé par la difference de ce second ton , qui dès là ne peut pas faire un effet agréable. Pour que ce changement de mode plaise , pour qu'il pique , vous voyés bien qu'on doit se garder de le faire à tout moment. Cet agrément a besoin d'être ménagé , & un homme délicat n'en veut pas trop : c'est un ragoût.

*Les airs Italiens sont d'un chant si détourné, qu'ils ne ressemblent en rien à ceux que composent toutes les Nations du monde.* Continué Monsieur l'Abbé. Le bel éloge ! Mais, Chevalier , dit la Comtesse , est-ce que chaque Nation ne doit pas avoir en tout son caractere particulier , & en Musique , comme en autre chose ? Assurément , Madame , répondit celui-ci , c'est une perfection , & je ne doute point que vous n'ayés remarqué que les beaux airs Italiens sont ceux où l'on sent quelquefois je ne sçai quoi de particulier & d'Italien : mais quand cela va à l'excés, cela devient un fort grand défaut. La nature est la mere commune de tous les peuples & de toutes leurs productions : elle les inspire tous , & pour réussir excellemment , il faut qu'ils l'expriment telle qu'elle les inspire. La nature



bien exprimée , voila la source & la marque de toutes les beautés. Or , Madame , quoique la nature chés tous les peuples soit différente , elle ne l'est pas si fort qu'ils ne ressembtent en rien , quand ils l'écoutent , & qu'ils l'expriment , & je croi que c'est un mauvais augure pour la Musique Italienne que de ne ressembler à aucune autre. Il y a de l'apparence qu'elle en est moins naturelle , & comme mille choses que dira plus bas Mr. l'Abbé feront voir qu'elle ne l'est pas , & qu'il n'en sçauroit disconvenir ; je vous dis dés ici qu'il s'enfuit de ses loüanges mêmes qu'elle ne vaut rien. Qu'est-ce que c'est que faire de la Musique ? C'est faire parler en chant un homme qui loué Dieu , qui l'invoque : ou bien un homme qui ressent de l'amour , de la haine , de la colere , &c. un homme qui se plaint , qui prie , qui menace , &c. Je laisse à part la Musique d'Eglise : ce n'est point de quoi il s'agit dans *le Parallele*. Mais pour le reste : voilà des passions naturelles. Votre Musique les peindra-t-elle bien , si elle ne les peint pas naturellement ? Et les peindra-t-elle naturellement avec *un chant si détourné* ? Eh , mon pauvre Chevalier , s'écria le Comte , tu te moques de nous. Est-il question de la nature dans les Opera , & ne te souvient-il point de ce que dit là-dessus Mr. de S. Evremont dans ce discours

fur les Opera , que tu nous as cité tantôt ? Voyés-vous qu'il est naturel de faire chanter un homme qui se meurt , & qui , au lieu de songer à la Musique , devrait demander un Confesseur ou un Chirurgien !

*De tous vos ennemis c'est le plus redoutable.  
Nos plus vaillans Soldats sont tombés sous ses  
coups.*

*Rien ne peut résister à sa valeur extrême.....*

*O Ciel ! c'est Renaud..... c'est lui-même.*

Et puis on emporte hors du Théâtre le Chanteur , qui est censé prêt à mettre en terre. N'y a-t-il pas bien des mesures & du naturel à garder en cela ? Peut-on s'imaginer qu'un Maître appelle son valet, & lui donne une commission en chantant ? \*

*Si je ne fais qu'un vain effort ,*

*Accompli ce que je t'ordonne.*

*Sitôt que tu sauras ma mort ,*

*Hâte toi de voir Hermione.*

*Va , &c.*

Eh , allons donc , Mr. le Comte , interrompit le Chevalier , étalés bien vôtre Saint Evremont. Mais en un mot , il n'est point naturel , si vous voulés , que tout ce qu'on met en chant soit chanté. Cela n'est point vrai-semblable en soi même , j'y consens : mais cela est devenu vrai-semblable & naturel par l'usage. Le Musicien doit supposer que cela l'est , & agir sur ce pié là : de la

\* Mr. de S. Evremont. Discours sur les Opera.

même maniere qu'un Poëte traite les sujets de la Fable , comme s'ils étoient véritablement historiques. On sçait bien que tous ces faits de l'antiquité fabuleuse sont faux : mais ils se sont établis , on les passe pour vrais en Poësie , & un Auteur qui prend dans la Fable un sujet de Tragédie , n'est pas moins obligé à y garder exactement les mœurs , les caractères & les bienseances , que s'il l'avoit pris dans l'Histoire la plus authentique. C'est ainsi qu'en doit user le Musicien. Il lui est permis , il lui est ordonné de croire qu'il n'y a rien que de naturel , & rien qui ne doive être naturellement exprimé dans ce qu'il met en Musique : & même il faut qu'il s'efforce d'exprimer le plus naturellement les choses les moins naturelles , afin de leur donner une espee de vrai-semblance par la naïveté de son chant , & de faire oublier , s'il se peut , à des spectateurs aussi délicats que Mr. de S. Evremont , que c'est forcer la nature & la vrai-semblance que de chanter ces sortes de choses. Voilà , mon cher Comte , la beauté suprême de la Musique & le grand Art du Musicien : & en vérité quelques-uns des nôtres ont été jusques là. Il y a dix airs dans Lambert d'une naïveté & d'une douceur si parfaites , que loin de choquer la nature , ils la représentent admirablement. Par exemple. Quand

vous entendés chanter,

*Eh, pourquoi faut-il que mon cœur*

*Adore une inhumaine?*

Songés-vous qu'il n'est pas tout à fait naturel qu'un Amant chante ce qu'il sent? Pour moi je m'imagine que si j'étois dans la douce mélancolie de l'Amour, je dirois cela tout comme Lambert le dit. Et toutes ces *Brunettes*, Monsieur, s'écria la Comtesse, tous ces jolis airs champêtres qu'on appelle des *Brunettes*, combien sont ils naturels!

*Nicolas va voir Jeanne.*

*Et Jeanne dormés-vous? &c.*

Mon Dieu; Mr. le Chevalier, prouvés bien, je vous prie, qu'on doit compter pour de vraies beautés la douceur & la naïveté de ces petits airs, afin que je n'aye point honte d'aimer celui-là autant que je fais. Aimés-le, Madame, dit-il, & même admirés-le, sans scrupule, aussi-bien que ces autres petits airs rustiques que nous dansons aux chansons avec les Dames, quand elles veulent bien nous le permettre, dans la gayeté & dans la liberté de la Campagne.

*Si je vous pri' de m'aimer*

*Me refuserés-vous?*

Ces Branles, ces *Brunettes* sont doublement à estimer dans nôtre Musique. Et parce que cela n'est ni de la connoissance

ni du génie des Italiens , & parce que les tons aimables gracieux , si finement proportionnés aux paroles , en sont d'un extrême prix. Car sur des paroles champêtres tout comme sur des paroles heroïques , en petit tout comme en grand , la justesse d'expression a son mérite. C'est la même nature représentée sous differens visages. Lulli est merveilleux , en quelque genre que ce soit , pour cette justesse d'expression. Il ne... Oüida , interrompit le Comte. Témoin seulement ce bel endroit d'Amadis de Gaule.

*Consolés-vous dans vos tourmens,*

*La mort , &c.*

Peut-on voir rien de plus naturel ni de mieux exprimé ? Tout ce joli jeu n'est ni faux , ni puéril , n'est-il pas vrai ? Mon pauvre ami , repliqua le Chevalier , *Lulli est Lulli* , comme a dit Mr. de la Brûiere ; \* mais Lulli étoit homme & homme adonné à ses plaisirs. Je ne dis pas qu'il ait toujours été également juste & exact. Mais cet endroit d'Amadis dont on s'est moqué , dont tu te moques , & qui en effet est badin & peu digne de Lulli , seroit encore sage & uni pour tes Italiens. Je reviens donc à dire que , dès que leur Musique n'est point naturelle , quelques ornemens , quelques raffinemens qu'ils y attachent , d'aib-

\* Caractères p. 62.

leurs, elle ne sçauroit valoir grand' chose. Les beautés de la nature sont telles que toutes les autres ne peuvent les remplacer : c'est un premier agrément si essentiel, que rien n'en répare le défaut.

Et à propos de chants détournés, je supplie Madame de faire une remarque. C'est que si cela étoit si excellent, la plûpart des Opera qui ont paru depuis Lulli, seroient bien au-dessus des siens. Comme Lulli, homme fécond & original, dans 20. ou 22. Opera qu'il nous a donnés, a épuisé une grande partie des tons naturels : Les Compositeurs qui sont venus après lui, & qui n'ont pas voulu qu'on leur reprochât de l'imiter & de le piller, ont été réduits souvent à chercher des tons particuliers & bizarres, de ces chants détournés que Mr. l'Abbé R. loüe, & auxquels Lulli n'avoit gueres touché. *Charpentier, Colasse, Campora, Mr. des Touches* dans *Hercule & Omphale*, se sont jettés là-dessus, & ont employé beaucoup d'habileté & d'art pour les préparer & pour les embellir. Ont-ils fait merveilles par là ? Rien n'a tant gâté leurs Ouvrages, & ces Successeurs de Lulli, bien malheureux qu'il nous ait laissé tant de belles choses, ont échoüé quand ils ont eu recours à ces détours & à ces raffinemens. Leurs recherches & leur étude leur ont été desavantageuses, & ils nous en ont

mieux fait sentir alors le prix & le naturel des Opera de leur Maître , qui a , pour ainsi dire , enlevé presque toute la fleur de la Musique Françoise. Je ne conclus pourtant pas que la Musique Italienne est mauvaise , parce qu'elle est pleine de *chants détournés* , & qui ne ressemblent en rien à ceux que composent toutes les Nations du monde. Je vous ai dit seulement que c'est un méchant augure , & une marque qu'elle n'est gueres naturelle : & quand j'aurai joint à cela les conséquences que je tirerai des autres loüanges de la même trempe qu'elle va recevoir de Mr. l'Abbé R. vous verrez ce que je conclurai.

Mais auparavant , Mr. le Comte , il faut justifier nos Musiciens du reproche qu'il leur fait de s'attacher fort aux règles , & de *flatter* , de *chatoüiller* , de *respecter trop nos oreilles*. Oh ! pour ce reproche-là , dit Mr. du B... je n'en suis pas de moitié avec lui. Pourquoi la Musique est elle faite , si ce n'est pour *flatter & chatoüiller nos oreilles* ? Et de quoi serviroient les règles , ajouta la Comtesse , si l'on ne les suivoit ? Elles ont été imaginées avec un bonheur & une habileté extrême , reprit le Chevalier , & il n'y a rien à redire. Les Poëtes , les Mathématiciens , &c. ont quelquefois réclamé contre les règles de leur métier , ils les ont attaquées. Les Musiciens jamais les leur.

Tous conviennent qu'elles sont fort bonnes, & j'ai bien de la peine à concevoir comment ce peut être un défaut que de les suivre d'ordinaire. Elles mènent à une justesse & à une douceur trop précieuse, pour s'en éloigner. Non pas qu'il faille s'y attacher en aveugle & avec une contrainte d'esclave. Lulli se met au-dessus d'elles de tems en tems. On le lui a reproché, il n'en a fait que rire, & quand il s'est trouvé des rencontres où les règles communes de la composition gênoient & emprisonnoient son génie, il les a laissées là, pour courir après certaines grandes beautés, qu'elles l'empêchoient d'attraper. Mais cela avec une retenue, une sagesse digne d'un vrai Musicien, & avec un choix, un goût dignes d'un homme d'esprit rarement & sobrement. Car, pour le dire en passant, la pratique, l'application, l'étude sont les ouvriers: mais il n'y a que l'esprit, gouverné par le goût, qui fasse les excellens ouvriers.

Mr. l'Abbé R. au contraire tire l'éloge & la gloire des Musiciens Italiens, de ce  
 p. 33. qu'ils font souvent des cadences doublées & redoublées de 7 ou 8. mesures; des tenues d'une  
 p. 34. longueur prodigieuse, des passages d'une étendue à confondre ceux qui les entendent la pre-  
 p. 36. miere fois, sur des tons à faire frayer: de ce qu'ils hazardent ce qu'il y a de plus dur & de plus  
 plus



plus extraordinaire : de ce qu'ils insultent la délicatesse de l'oreille que les autres n'oseroient toucher qu'en la flattant. Dans le sentiment, selon l'Abbé, dans le sentiment qu'ils ont d'être les premiers hommes du monde pour la Musique, d'en être les souverains & les maîtres despotiques, & en gens toujours assurés du succès.

Or ça, Chevalier, dit Monsieur du B... soyés bon Prince : convenés que tout cela bien préparé peut devenir fort beau... Oüi, mon ami, comme une petite grimace bien concertée peut devenir fort agréable & fort piquante. Mais que diriez-vous d'une femme qui feroit des grimaces outrées, & qui en feroit sans cesse ? En un mot, mon cher Comte, tous ces ornemens hardis, vicieux en eux-mêmes, & contre les règles, veulent être préparés & soutenus avec une grande adresse : & je croi qu'ils le sont : persuadé que je suis de la science & de l'habileté des Maîtres Italiens, que je connois par moi même. Mais ces sortes de beautés ne veulent pas être prodiguées, & en les prodiguant, comme font les Italiens qui violent les règles à tout moment, on leur ôte tout leur mérite, & on leur rend leurs premiers défauts. La première fois qu'on les entend dans les ouvrages des Compositeurs Italiens, elles enchantent : la seconde, elles se font souffrir,

La troisième, elles choquent : la quatrième elles révoltent. Ils portent tout à l'excès,

Mar-  
talle  
Act. 1.

*Et la plus noble chose ils la gâtent souvent*

*Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.*

Il faudroit dire de tous ces agrémens licentieux aux Maîtres d'Italie, ce que Voiture disoit plaisamment des mots nouveaux. *Vous en userez trois fois la semaine.*

Si bien, Monsieur, que si les Italiens ne prennent des licences trop audacieuses & trop fréquentes que parce qu'ils se tiennent toujours assurés du succès : il est bon de s'expliquer avec eux. Ils sont assurés de les corriger par des adoucissimens recherchés & habiles. Oüi. Ils ont droit d'être dans cette assurance. Assurés que leurs agrémens licentieux plairont à chaque mesure, par leurs adoucissimens : ils s'aveuglent & se trompent bien pitoïablement. Du reste ce n'est pas seulement en Musique qu'ils se croient les premiers hommes du monde, & que comptant à tort là-dessus, ils ne font rien qui vaille. Il en est ainsi de leur Poësie, où regnent la même présomption, la même affectation, les mêmes temerités. La pauvre nature en est bannie de même, ou y est accablée de tant de gentillesse fausses & guindées, de tant de pointes & de galimathias, qu'on ne la reconnoît, qu'on ne l'entrevoit presque nulle part. Voilà une belle peinture que vous faites-là,

dit la Comtesse. Madame , répondit le Chevalier , je la fais sans crainte : car je ne cours gueres risque d'être contredit en ceci. Il y a déjà long-tems que les gens de bon goût , & les honnêtes gens de France , se sont déclarés de ce sentiment. Mais par bonheur pour les Musiciens d'Italie , on ne les a pas encore tout à fait comparés à leurs Poètes , & parce qu'ils ont été connus chés nous beaucoup plus tard que ceux-ci , on n'a pas encore eu le tems de bien voir combien ils tiennent les uns des autres , & combien le caractère de la Poësie & celui de la Musique Italienne sont conformes. La vérité est qu'ils le sont en tout. C'est le même goût , le même génie , & l'on ne peut peindre la Musique des Italiens d'une manière plus courte , plus juste , ni plus fâcheuse , qu'en disant qu'elle ressemble en perfection à leur Poësie. A vous entendre , repliqua Madame du B... Un petit trait de Mr. de S. Evremont dont je me souviens , leur conviendrait à merveilles. *Ils croissent encore où il n'y a plus rien à trouver , & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir , par une recherche trop profonde* , dit-il , en parlant de la Comédie des Anglois. Oïi , repartit vite le Chevalier , voilà le portrait des Poètes & des Musiciens Italiens : & ce passage de Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame la Comtesse du B... me fait ici

plus de plaisir, que rien n'en a jamais fait à Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame Mazarin.

Vous prétendés donc, le beau Monsieur, reprit le Comte, que tous les Poètes Italiens sont détestables ! ..... Dieu m'en garde. Je serois un ridicule & un ingrat. J'en aime & j'en estime trop quelques-uns d'entr'eux pour en parler de cette maniere. Mais j'ai la hardiesse de vous soutenir que la plûpart sont souverainement mauvais, & j'ajoute qu'ils sont mauvais par les mêmes endroits que leurs Musiciens le sont. On pourroit également leur dire aux uns & aux autres le

*Dove diavolo havete pigliato, &c.*

Je n'ai que faire d'achever, devant Madame. Vous sçavés cette brusquerie, pleine de bon sens, du Cardinal d'Este. Eh, oui, oui, dit le Comte, on en est bercé. Mais sçachons un peu qui sont les Poètes Italiens que vous honorés de vôtre estime. Oüida, repattit Monsieur de . . . . J'aurai bien encore la hardiesse de vous les nommer. C'est le *Tasse*, sur tout dans son *Aminie*, que je préfère de beaucoup à tous les autres Ouvrages. C'est la *Secchia Rapita* du *Tassoni* : c'est l'*Arcadia* di M. *Jacopo Sannazaro* : ce sont les *Sonnets* du *Pétrarque* : c'est enfin le *Pastor fido* du *Guarini*, & l'*Arioste* trois fois la semaine. Vous voyés

que je ne les choisis ni ne les arrange pas par rapport à leur esprit : car l'*Achillini*, le *Bonarelli*, le *Cavalier Marin*, le *Testi*, &c. en ont peut-être autant que ces autres là. Mais il me semble que les moins brillans, les moins élevés, les moins fougueux sont dès là les premiers & les meilleurs, comme les plus naturels. Et j'arrangerois les Musiciens de même. Je ferois passer devant les autres ceux que je trouverois les moins merveilleux & les moins sçavans..... Vous n'avez rien dit du *Marquis de Brignole*, qui est à demi Poëte. En quel rang mettez-vous le *Instabilità dell' ingegno*? ..... Je vous les laisse, mon pauvre Comte, & j'aime mieux une seule journée *Del Libro chiamato Decameron, cognominato principe Galeotto*, que toutes les huit *dalle instabilità*. Le *Marquis de Brignole* est un *Cuisinier à épice & à fausses*. C'est *Cavalla*, c'est *Cesti*, c'est *Buononcini*. Des mets d'un si haut goût ne sont point mon fait, & le bon homme *Messer Giovanni Bocaccio*, avec son vieux langage Italien & sa *mortifera pestilenza di Fiorenza*, me paroît toujours charmant & digne de sa haute réputation, par sa simplicité & par sa naïveté. O quelle gloire pour l'Italie, & quel plaisir pour la France, s'il se trouvoit enfin quelque Musicien Italien du caractère de *Messer Bocaccio*.

Paix, Messieurs, dit alors la Comtesse, à tantôt le reste. Voilà l'Orchestre qui prélude & qui va commencer. Qu'on me rende ma bougie pour lire *Tancrede*. Le Chevalier remit le *parallele* dans sa poche & ils écoutèrent tous trois l'Opera nouveau d'un bout à l'autre, sans parler. Ce qui est fort beau pour eux & pour *Campra*.



COMPARAISON  
DE  
MUSIQUE ITALIENNE  
ET DE LA  
MUSIQUE FRANÇOISE.  
SECOND DIALOGUE.

**V** Oila un Opera bien court, dit la Comtesse quand *Tancrede* fut fini, & voila déjà bien le louer, dit le Chevalier, vous n'en diriez pas autant des Opera d'Italie qui durent toujours cinq ou six heures, & qui vous paroistroient bien en durer huit ou neuf. *Tancrede* merite encore d'autres louanges, ajouta Mr du B... il me semble qu'il y a de beaux aits, de belles simphonies, & des chants bien détourné... achevez hardiment, Monsieur le Comte, vous vouliez dire qu'il y a des chants bien détournés, & vous avés raison.

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels : & de cette manière Mr l'Abé R. & moi, nous louerons également *Campra*. Mais la foule s'est écoulée & nous pouvons nous en aller, continua le Ch. en présentant la main à la Comtesse. Vous viendrés souper avec nous Chevalier, dit le Comte, pour continuer l'examen du Parafelle. Nous sommes tout seuls Madame & moi, nous aurons la liberté & le tems de nous entretenir à nôtre aise : & je te promets que nous ne te ferons point mauvaise chere, car nous ne te donnerons ni daubes, ni pitre-pite. Le Ch. remit donc sa belle cousine à son carosse, & s'y mit sans façon avec eux.

Je songe à une chose, lui dit-elle, pendant le chemin. Vous êtes tantôt demeuré assez d'accord que les Italiens méprisent nôtre Musique, & vous ne vous en étonnés pas. Si nous en faisons communément autant de la leur, nous serions but à but. Mais, Mr. le Chevalier, ce qui m'inquiète, c'est que la plus grande partie de nos François, je croi, pour l'amour de vous, que ce n'est pas la plus sensée ; mais enfin une grande partie de la France aime & admire la Musique des Italiens. Pourquoi ne faisons-nous pas de la leur le peu de cas qu'ils font de la nôtre ? En verité cela me paroît fort contre vous, & vous ne pouvés pas nier que ce ne soit une espece de desfa-



vantage & de deshonneur. Madame, répondit le Chevalier, l'objection est délicate & spirituelle. Vous avés l'art... Oh, ne la flattez point, interrompit le Mari, & lui répons... J'y vais tout à l'heure, mon cher. Premièrement il n'est pas si absolument vrai que tous les Italiens méprisent nôtre composition. Lorsque le fameux *Luigi* vint en France, il fut charmé des chansons de *Beausset*, & il est public que les Opera de *Lulli* ont attiré à Paris plusieurs admirateurs qu'ils s'étoient faits au fond de l'Italie, de lesquels même quelques uns sont demeurés parmi nous. Je suis trompé si ce *Théobalde* qui joué à l'Orchestre de Paris de la basse de violon à cinq cordes, & qui a fait *Scilla*, Opera estimé pour ses belles symphonies, n'en est pas un. Voilà le deshonneur de nôtre Musique en partie effacé. Quant au goût & à l'admiration de la plupart des François pour la Musique Italienne. Cette Musique nous est nouvelle, Madame, en faut-il davantage pour y faire courir tous les François? Qu'on leur apporte de la Musique Japonnoise, je vous répons que la nouveauté la leur fera d'abord trouver charmante. Du tems de Mr. de S. Evremont, il dit que les Opera d'Italie nous donnoient un grand dégoût. Et qui gageroit que dans quinze ou vingt ans les airs Italiens auroient encore en France la

même cours qu'ils y ont depuis quelques années, hazarderoit fort son argent. Il y a bien de l'apparence qu'il en sera de la Musique Italienne comme il en est de toutes les choses outrées & d'un sublime faux & guindé, & comme il en fut autrefois de la Poësie de Ronfard, qui élève jusqu'aux nuës durant, quelque tems

Boi-  
leau

*Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque,  
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.*

Les Italiens, nous dit-on, se tiennent constamment à leur Musique ; nous perdons le goût de la nôtre, nous changeons. Eh, Madame, cela prouve-t-il quelque chose ? Tous les autres Peuples du monde gardent leurs anciennes manieres de s'habiller : nous avons changé cinq cens fois de modes, & nous en changerons cinq cens fois encore : il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Tel est le génie des François. Nous avons beau être bien, nous ne sçaurions nous y tenir, & le plaisir du changement nous paye de reste de ce que nous pouvons perdre au change. Pour moi, dit le Comte ; ce n'est pas que je sois de cette humeur. Tant mieux pour vous, repliqua le Chevalier, vous perdriés plus qu'un autre à changer. Mais, Madame, ni moi, nous ne vous en croirons pas sur vôtre parole, & vous ferés bien de ne montrer qu'à demi l'infidélité que vous avés faite à la Musique

Françoise pour l'Italienne ; car quelqu'un pourroit s'en souvenir, en augurer quelque chose & vous en punir.

Tu veux te tirer d'affaire en badinant, repartit Mr. du B.,... mais tu n'en est pas où tu penses. Je te demande pourquoi cent de nos Musiciens les plus sçavans, qui ont pris goût à la Musique Italienne, ne le quittent point. Je t'en nommerai tant que tu voudras, & non seulement des Musiciens de profession ; mais des Gens de qualité, des Prélats, qui ne chantent plus & ne font plus jouer chés eux que des Pièces Italiennes, des Sonates. Elles ont cessé d'être nouvelles pour eux, ainsi ne m'alle-gue pas l'amour de la nouveauté & du changement.... Je vous trouverai, Mr. le Comte, deux autres raisons de leur opiniâ-treté à la Musique d'Italie aussi bonnes que les deux que je vous ai données de leur pre-mière inclination pour elle. C'est, dit le Chevalier, le pouvoir d'une mauvaise ha-bitude, & la vanité. On se gâte le goût quand on prend à tâche de se le gâter, comme font vos sçavans Italiens : on par-vient à s'accôûtumer à de mauvaises cho-ses, & enfin on se rend incapable d'en re-venir. Un homme qui s'est accôûtumé à boire de l'eau de vie, ne sçautoit après cela s'en passer, il n'y a que cela qui lui fasse plaisir : & lors qu'à la fin du repas vous

avés bû quelques liqueurs, vous ne voudriés pas reprendre le vin de Champagne, il vous paroîtroit plat & sans force. C'est nôtre Comparaison de tantôt que je rappelle, puisque vous le voulés bien. Ainsi, mon pauvre Comte, la nouveauté & l'amour du changement jettent d'abord nos François dans la Musique Italienne; ils y trouvent de la difficulté: il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi aisée à déchiffrer que la nôtre. L'envie d'en venir à bout en pique quelques-uns. Ils n'en veulent pas avoir le démenti: ils étudient, ils réussissent à la chanter ou à la faire exécuter. Leur amour propre est flatté de la science qu'ils ont acquise & qu'ils acquièrent encore tous les jours dans l'usage de cette Musique. Quelle joye, quelle bonne opinion de soi-même n'a pas un homme qui connoît quelque chose au cinquième Opera de Corelli! & cette vanité qui les chatouille, & qui leur fait penser qu'ils sont distingués & fort au-dessus de ceux qui en demeurent à la Musique Françoisé, jointe au pouvoir que prennent insensiblement sur nous les mauvaises habitudes & l'accôûtumance aux goûts outrés & corrompus, donne à ces Messieurs pour la Musique Italienne une constance qu'ils n'ont pas eüe pour la nôtre. Ils deviennent tout à fait Italiens: Pour plus de distinction ils chantent & font

font chanter les *re* comme des *ou*, & dans l'Italien & dans le Latin, comme s'ils étoient à Rome : & quelques-uns vont jusqu'à composer en ce goût là. Ils forcent & contraignent avec tant de soin la nature & leur propre génie , qu'ils parviennent à faire des especes de Sonates , où les beautés monstrueuses ne sont pas trop mal prodiguées. Et s'ils s'abaissent encore à faire des Pièces dans le goût François , il les en remplissent aussi. Bel & digne fruit de leur étude & de leur nouvelle habileté !

Il est insultant , reprit le Comte. Mais au moins m'avouëra-t-on que l'usage de la Musique Italienne est utile à nos François, en ce qu'il les porte à l'application, & qu'il les rend habiles. Pour celui là , oui , dit le Chevalier , je vous l'avouë très volontiers. Si nous pouvions conserver le goût de la belle de la sage nature , parmi tous les excès , toutes les extravagances de la Musique Italienne : Je suis persuadé qu'il nous seroit avantageux d'en entendre , d'en sçavoir , & d'en imiter même quelque chose , comme a pû faire Lulli. Vous verrés , dit la Comtesse , que c'est dans la vûë de cette utilité que Mr. de Font. a composé son approbation d'une maniere singulière , & qu'il a averti si adroitement le public d'être capable d'équité , & de trouver très-agréable le Livre de Mr. l'Abbé R.....

Vous y êtes, Madame, Mr. de Font. nous a tous avertis d'être *capables d'équité*, & nous ne lui ferons pas plaisir, si nous ne le sommes pas. En effet, dit-elle, j'ai vû quelques gens qui avoient conçu, que les dernières lignes de l'approbation avoient un sens concerté, & tant soit peu impératif.... Oh Mr. de Font. sçait bien ce qu'il fait, & en vérité, ajouta le Chevalier en souriant, cet homme là est plus haïssable qu'un autre pour ceux du parti desquels il n'est pas. Car on le trouve toujours en son chemin, & son nom a une autorité que n'auroit pas celui de son Maître, le grand faiseur de *Paralleles*. Mais enfin ce qu'il y a ici de leur, c'est que comme a dit Mr. le Comte, l'amour de la Musique Italienne & l'avantage qu'on lui donne sur la Musique Françoisse mènent au travail, & à l'habileté: au lieu que la haine & le mépris des Auteurs Grecs & Latins favorisent infiniment nôtre paresse, & par conséquent conduisent d'abord à l'ignorance.

A ces dernières paroles, ils se trouvèrent au pied de l'escalier. Monsieur de... aida à la Comtesse à monter, & en attendant qu'on servit, ils passèrent dans son cabinet. Ne perdés point de tems, dit-elle, Messieurs. Où en étiés-vous du *Parallele*? A la page 38. répondit le Chevalier, en atteignant son Livre. Mr. l'Abbé R. y élève

les Italiens au-dessus de nous , en ce qu'ils font *des dissonances qui irritent l'oreille*, qu'ils sauvent parfaitement , & qu'ils chantent ensuite avec une extrême hardiesse & un extrême bonheur. Il ne dit point que nos Compositeurs ne font pas de dissonances ; mais il dit que nos Musiciens *tremblent & chancellent* en les chantant.

Je veux imiter votre sincérité , dit le Comte. Nous venons d'entendre plusieurs dissonances dans *Tancrede* que nos Musiciens de Province n'ont point trop mal soutenus. Des dissonances , reprit la Comtesse , en se tournant vers son Mari ! ne m'en avés vous pas fait remarquer dans cet endroit si touchant *à Acis & Galatée* ?

*Ecoutez mes tristes adieux.*

*Je vous quitte , &c.*

Que Mr. le Marquis de P. marquoit , exprimoit bien cela ! A merveilles , Madame , répondit le Comte. Il ne trembloit ni ne chancelloit. Quoique ce ne soit ni un tres sçavant Musicien , ni un Acteur de profession. On ne peut pas nier , dit Mr. le Chevalier de.... que *Lulli* & nos autres Musiciens ne se servent de dissonances , & ne les sauvent , selon les règles. Il n'est pas si difficile de couvrir des accords imparfaits , car ce n'est que cela , par des accords parfaits. Mais je prétens que nôtre sagesse à nous en servir & à les placer à propos , vaut mieux que la sçavante diversité dont

Les Italiens les sauvent. Je voyois l'autre jour dans je ne sçai quelle piece de Corelli 14 quartes, & dans la 11. sonate de son 4. Opera 26 sixièmes tout de suite. Elles étoient sauvées les unes & les autres d'une maniere singulière & surprenante: cependant ces chef-d'œuvres, ces beaux accords faisoient des sons bizarres & d'une dureté desagréable. Nous autres, reprit le Comte, nous mettons d'ordinaire des dissonances dans les endroits fort tristes, dans les plaintes, dans les invocations magiques, &c. elles siéent là fort bien. C'est leur place, ajouta le Chevalier, car ce sont des agrémens peu naturels, qui deviennent naturels & excellens où la nature souffre, où elle gémit. Ces tons aigus, ces accords qui jurent, sont comme des cris de la nature qui se plaint. Pour la mollesse & la timidité que Mr. l'Abbé attribué à nos Chanteurs, je n'ai rien à lui répondre: sinon que ceux qui sçavent leur métier soutiennent tous les tons qu'il faut soutenir & les soutiennent d'une maniere nette & hardie. Quand ce sont de mauvais Chanteurs, je croi bien qu'ils ne font rien qui vaille.

L'Abbé nous dit ensuite que *la Musique est une chose trop commune en Italie, que les Italiens chantent tous les jours & par tout, qu'un chant naturel & mi est pour eux une chose trop vulgaire, & que pour piquer leur goût raffiné*



chitecture, en Sculpture, & en Peinture; qu'ils la haïssent, qu'ils la fuyent; qu'ils la méprisent en Poësie & en Musique. Il en est de l'Architecture, & en verité de tous les autres Arts, comme de la Musique. La simplicité y est également belle & nécessaire. Quand le Cavalier *Berzin* vit à Paris l'Eglise des grands Jésuites, si enrichie, si ornée par tout, il haussa les épaules & s'en mocqua. Il admira l'Eglise de leur Noviciat, toute simple, toute unie. L'Eglise de S. Louïs est de la Musique Italienne: celle du Noviciat, de la Musique Françoisise.

*Comme les Italiens sont beaucoup plus vifs que les François, poursuit Mr. l'Abbé page 48. ils sont bien plus sensibles qu'eux aux passions, & les expriment aussi bien plus vivement dans toutes leurs productions. Là-dessus il dit, d'un grand sérieux, que leurs simphonies remuent avec tant de force les sens, l'imagination & l'ame, que les Joüeurs de violon, qui les executent ne peuvent s'empêcher d'en être transportés, & d'en prendre la fureur; qu'ils tourmentent leur violon & leurs corps, qu'ils s'agissent comme des possédés, &c. N'avez-vous point tremblé, ou n'avez-vous point ri, Madâme, en lisant cette description, car elle peut faire faire l'un ou l'autre? Nos violons sont plus tranquilles que cela: c'est la verité. Mais je ne suis pas fâché que nous & eux, nous soyons quelquefois*

moins vifs & plus sages que d'autres Peuples : on ne nous reproche pas trop souvent nôtre sang froid.

Selon Mr. l'Abbé, les simphonies Italiennes sont infiniment au dessus des nôtres pour représenter *la tempête, la fureur, le calme, le repos.* Mon petit Cousin, dit le Comte, je ne vous ferai point de quartier là-dessus, & il faut que nous nous battions, si vous n'en convenés pas de bonne grace. Je suis raisonnable, Mr. le Comte, répondit le Chevalier, & je n'ai garde d'en vouloir venir aux mains avec un homme comme vous. Je demeure d'accord qu'en general les Italiens peuvent l'emporter sur nous pour les simphonies. Mais après cela, il est bon de s'expliquer. Nous avons d'abord les ouvertures de Lulli, genre de simphonie presque inconnu aux Italiens, & en quoi leurs meilleurs Maîtres ne seroient auprès de lui que de bien petits garçons. Les ouvertures de Lulli ont des beautés qui seront nouvelles & admirables dans tous les siècles, & ce qui est une grande marque de perfection, qui se font sentir sur toutes sortes d'instrumens. Nos Menuets, petites Pieces d'une simplicité si gaie, & gracieuse, & d'un si grand usage pour danser & pour nos jolis Vaudevilles, sont presque aussi originaux, & nous sont presque aussi particuliers. Mais aussi, dit le Comte, vous

de chants simples & suivis, il fait sans cesse changer de ton & hazarder les passages les plus bizarres & les plus forcés. L'Abbé se méprend & s'égare ici. Comment le chant naturel & uni seroit-il pour eux une chose trop vulgaire? Comment le naturel seroit-il usé pour eux? Et comment seroient-ils rassasiés de chants simples & suivis? Ils n'en ont jamais entendu, & au contraire, c'est ce qui leur seroit tres-extraordinaire & tres-nouveau. Il faudroit, à ce compte là, qu'il y eût en Italie beaucoup de Musiciens naturels & beaucoup de Musique simple & suivie, que leurs Maîtres commençassent par en faire, & eux par en entendre du goût François. Or il n'est rien ni de l'un, ni de l'autre, & Mr. l'Abbé ne pense pas aux conséquences de ce qu'il dit là! Au diantre le Musicien simple & suivi qui paroît en Italie. Ils naissent tous avec ce penchant à trop creuser que condamne Mr. de S. Evremont, & ne composent que quand ils ont fait un fond de science raffinée, qui leur rend les accords bizarres, agréables & familiers. Mr. l'Abbé R. se contredit ici lui-même, & tout le reste de son Livre en fait foi. Il vouloit seulement dire que la Musique naturelle n'est point piquante pour les Ital... Il l'a déjà dit, ce me semble, interrompit la Comtesse, & vous avés pris feu là-dessus. Il seroit plaisant que tu te fusse mépris,

s'écria le Comte, & que tu te fusse barty contre ton ombre, quand tu nous as fait tout ce long discours en faveur de la nature : qu'il y eût en Italie de la Musique naturelle de reste, & qu'elle y fut commune & triviale. Qu'en pense-tu toi-même, dit le Chevalier ? Oh, répondit le Comte, si vous m'en prenés à mon serment, je vous avouërai qu'il y a peu de Musique Italienne naturelle : mais je croi qu'elle est d'ordinaire plus belle, que si elle l'étoit. Voilà aussi ce que croit & ce que veut établir Mr l'Abbé, continua le Chevalier ; mais c'est en quoi vous vous trompés tous deux, & surquoi-je vous combats. La simplicité est la compagne inséparable de la nature, & les Musiciens Italiens ne connoissent ni l'une ni l'autre. Dites-moi un peu : croiés-vous que les Italiens réussissent en Architecture, en Peinture, & en Sculpture, qu'ils aient le bon goût de ces Arts là ? Si je le croi, mon ami, dit le Comte ! Oüi parbleu. Et moi aussi repliqua Mr. de... & c'est une de mes raisons pour soutenir qu'ils ne l'ont donc pas en Musique, & qu'ils n'y réussissent nullement. S'ils sont bons Sculpteurs, bons Peintres, bons Architectes : il faut de nécessité qu'ils soient mauvais Poëtes & mauvais Musiciens. Car ils aiment, ils cherchent, ils attrapent autant la nature & la belle simplicité, en Ar-

voyés que Mr. l'Abbé à la discretion de ne parler ni des uns ni des autres : & pour nos simphonies *de tempête*, *de fureur*, *de calme* & *de repos*, franchement ce n'est pas grand chose. Eh fy, dit le Chevalier de.... ce sont des fadaïses achevées. Quelle pitié que la tempête de *Persée*, celle de *Thétis* & *Pélée de Colasse*, &c. Nos simphonies douces sont aussi bien mauvaises, n'est-ce pas ? Celle qui est dans *Acis & Galathée*, devant & après le bel air,

*Qu'une injuste fierté, &c.*

Ne vaut.... Oh, celle-là est Italienne, interrompit Mr. du B... Lulli l'a prise toute entiers dans un Opera de Rome : je le sçai de bonne part. Qui est-ce qui t'a fait ce conte là, mon cher, dit le Chevalier ? Cette simphonie est ce qu'il y a au monde de plus beau, en Musique : Mais croi qu'elle est aussi véritablement de Lulli, qu'elle est véritablement la plus belle chose du monde. Je vous dis donc que *Lulli* a été au moins égal en simphonies aux Italiens, & que les siennes plairont plus long-tems & plus généralement que les leur, parce qu'elles sont plus simples & plus naturelles. Si nous avions deux *Lulli*, nous leur tiendrions tête, ou peut-être prétendrois-je que nous l'emporterions sur eux en simphonies même : Mais, comme nous n'en avons qu'un, je veux bien vous avouer

qu'ils ont quelque avantage en cela. C'est leur fort, ils devroient le retrancher là-dessus, s'ils entendoient leurs interests: ils y réussissent beaucoup mieux qu'au reste. Quelle science, s'écria le Comte, quelle force, quelle vivacité, quelle grace! Loués les bien, dit le Chevalier, car vous ne retrouverés pas d'occasion de louer la Musique Italienne avec tant de Justice. Cependant croyés, Comte, que si leurs Musiciens vouloient épargner un peu leur science & leurs beautés licencieuses dans leurs simphonies, elles n'en vaudroient pas pis. J'en ai entendu un grand nombre dans *Luigi*, dans *Carissimi*, dans les Opera de vôtre divin *Arcangelo Corelli*, dans *Bassani*, &c. qui m'ont fait un extrême plaisir: mais celles qui étoient les moins riches, si l'on peut parler ainsi, en fugues, en passages, en tenuës, &c. n'étoient pas, ce me semble, les moins vives & les moins gracieuses. J'ose ajouter que leurs simphonies indifferentes sont les plus belles, à mon gré.

p. 45r Mr. l'Abbé vante leurs sommeils, & il les vante avec des exagerations & des descriptions tres Italiennes. Eh bien, Monsieur, dit la Comtesse, vôtre complaisance est-elle déjà à bout? N'accorderés-vous pas qu'ils savent endormir plus doucement que nous leurs Heros & leurs Auditeurs? Non, vraiment, Madame, ré-

pondit le Chevalier, je n'accorderai point cela. Ils ont des *sommeils* plus longs, plus étudiés, plus chargés de tons pesans & engourdis, que les nôtres. Mais, tout bien compté, rien n'est au dessus du *sommeil d'Atys* & des *Sourdines d'Armide*. Vous ne parlés point du *sommeil de Circé*, dit Mr. le Comte du B... On ne se souvient pas de tout, Monsieur; mais je vous remercie de citer pour moi celui-là, qui ne doit pas être oublié. Des *simphonies* en quoi les Italiens nous cèdent, ce sont les marches & les *simphonies guerrières*. Ils n'en font gueres de ce genre, & celles qu'ils font sont moins animées d'un certain feu noble & martial, que fougueuses & furieuses. En avés-vous entendu dans quelqu'un de vos Maîtres, vous, Monsieur l'Italien, qui vaillent celles de *Thesée*?... Il m'a paru, dit la Comtesse, que celles de *Tancrede* leur ressemblent un peu... Ce n'est pas la faute de *Campra*, Madame, il n'a pas eu intention de piller *Lulli*. Mais c'est qu'on ne scauroit gueres faire des airs de Trompette que sur deux tons tres voisins. *C sol ut* & *D la re sol majeur*. *Lulli* a pris pour les *simphonies* de *Thesée*, *C sol ut* naturel, ton heureux, & brillant, & qu'il aimoit fort. *Campra* s'est servi du *D la re sol majeur*, pour celles de *Tancrede*.

Avec la permission de Mr. le Comte, il

Il faut que je lui fasse observer ici un avantage que nous avons sur les Italiens, pour l'expression de certaines passions brusques, comme la joye, la gayeté, le dédain, la colere, &c. Nous avons une maniere de les bien marquer qui nous est particulière, & qui donne à nôtre Musique des beautés que toute la profondeur de la science Italienne ne scauroit égaler. Ce sont nos airs de mouvement, avec l'accompagnement de deux violons, comme

*Non, je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne, &c.*

Dans Persée.

*J'abandonne ma gloire & la laisse ternir, &c.*

Dans Roland.

Un personnage qui dit quelque chose de plus vif, de plus emporté, que le reste de son discours, qui est pris de quelque faillie, qui a tout d'un coup quelque redoublement de passion : quitte le train ordinaire du récitatif. Il prend un ton d'un mouvement vite & piqué, & qui est marqué encore par l'accompagnement de deux violons, & il exprime ainsi ce qu'il sent, il le fait sentir aux autres d'une maniere vive, sans être outrée : sans sortir des règles, sans bizarrerie : puis quand l'emportement est calmé, il retourne au récitatif ordinaire : pour le quitter encore à la premiere faillie. Cela s'appelle allier la vivacité & le bon sens,



sens , la force & la simplicité. Qu'y a-t-il de plus beau , de plus naturel que cela ? Oh , reprit le Comte , les Italiens ont quelque chose d'approchant. Quelque chose d'approchant n'est rien , repliqua le Chevalier , & c'est tout que d'arriver à ce point de justesse.

Nous voici enfin , dit le Comte , à un endroit que j'attendois , il y a long-tems. Mr. l'Abbé R. remarque *une chose* dans la Musique Italienne que , *ni les Musiciens* P. 49. *François , ni ceux de toutes les autres Nations , ne sçauroient & n'ont jamais sçû faire. C'est d'unir quelque fois d'une maniere surprenante la tendresse avec la vivacité. Unir , Chevalier , unir la tendresse avec la vivacité dans le même air ! Il est certain que nos airs sont ou vifs ou tendres ; mais que nous n'avons pas atteint au talent suprême de joindre ensemble la vivacité & la tendresse. Pour bien répondre à Mr. l'Abbé R. dit le Chevalier , il faudroit sçavoir plus précisément ce qu'il entend par vivacité. Il me semble que*

*C'est l'Amour qui prend soin lui-même, &c.*  
Dans Roland.

*Que ne puis-je arrêter l'ardeur*  
*Qui vous porte , &c.*  
Dans Amadis. Sont des airs que l'on peut appeller tendres & vifs : parce que le ton & le mouvement en sont vifs , & que le

sens qui ne laisse pas d'être exprimé fort juste, en est tendre. Cependant je conviendrai volontiers qu'à la rigueur, nous ne pouvons pas nous vanter d'unir la vivacité & la tendresse, deux passions différentes, dans le même air. Nous faisons de beaux airs vifs & de beaux airs tendres séparément, & nous nous en contentons. Les Italiens ont une commodité, que nous n'avons pas de mettre ces deux passions dans le même air. C'est qu'ils répètent les mêmes paroles beaucoup plus que nous, & ainsi ils peuvent y attacher différens caractères à différentes reprises. Mais nous ne devons point leur envier un avantage si dangereux. Pour faire un bel air de cette sorte, ils en gâtent cinq cens, & quand ils parviennent à en construire un qui frappe ou qui plaise, je ne sçai s'il est aussi beau qu'on diroit bien, n'y ayant point une certaine simplicité noble & charmante. Pour moi, dit la Comtesse, j'avouë que je suis fatiguée de leur entendre répéter les mêmes paroles tant de fois, & faire un air long comme une histoire, sur quatre petits Vers. Combien *Lulli* reprit-il de fois les mêmes paroles? . . . Trois, Madame, tout au plus. . . Je croirois, poursuivit-elle, que c'en est assés. Il n'est guères naturel qu'on répète davantage ce qu'on veut le mieux exprimer. . . Oh, Madame, les Musiciens

Italiens en sçavent bien d'autres. Quand ils ont repris une ou deux fois les deux derniers Vers de l'air, vous croyés que c'est fait : pardonnés-moi. Sur la dernière syllabe du dernier mot, qui souvent ne fait rien au sens; mais où il y aura quelque *o* ou quelque *o* propres à leurs passages badins, ils vous mettent un roulement de 5. ou 6. mesures : en faveur duquel répétant sur nouveaux frais le dernier Vers 3. ou 4. fois, en voilà encore pour un quart d'heure. Et où est le naturel à cela, où est la belle expression ? Il faut n'entendre point leur langue, & que le bon sens soit bien esclave des oreilles, pour goûter de si fades agrémens.

*Evitons ces excès : laissons à l'Italie* Boisl.

*De tous ces faux brillans l'éclatante folie.* art.

Passons, cria Mr. du B..., passons avec Poët.  
 Mr. l'Abbé, aux Pièces composées de plusieurs ch. 1.  
 parties. Que pensés-vous que l'Abbé entende par *Pieces à plusieurs parties*, dit d'abord le Chevalier ? Des symphonies ou des pièces qui se chantent ? Ma foi, répondit le Comte, je ne le sçai pas trop bien, & j'y ai été embarrassé, aussi-bien que deux ou trois personnes, qui m'ont fait la même question que vous. Mais supposons que Mr. l'Abbé entend les unes & les autres. Il nous assure qu'il n'a gueres vû de Musiciens en France qui ne convinssent que les Italiens sça-

*vent mieux tourner & croiser un Trio que les François.* Vous ne contesterez pas en cela, Chevalier, la supériorité des Italiens : car vous avés rendu hommage à leur profonde science en Musique, & il est constant que le *Trio* est de toutes les Pièces la plus difficile, & celle qui demande le plus d'habileté. C'a été, sans doute, sur ce raisonnement, que nos Musiciens François sont convenus avec Mr. l'Abbé R. que les *Trio* des Italiens valent mieux que les nôtres, & je ne pense pas que vous osiés être d'un autre sentiment. Non, Monsieur, dit le Chevalier. Je ne disconviens point que les Italiens ne soient des Musiciens fort profonds, & que le *Trio* ne soit un ouvrage, où l'habileté est fort nécessaire. Après quoi je n'ai garde de dire qu'ils n'y réussissent pas bien, ou que nous y réussissons aussi scavamment qu'eux. Mais je vous ai déjà fait voir que leur extrême science ne leur est pas toujours un titre de victoire bien net. Et Mr. l'Abbé met deux raisons de l'avantage qu'il donne pour les *Trio*, à ses chers Italiens, qui souffrent quelque difficulté. Voyons, repartit le Comte... La première est que, comme les premiers dessus de leurs *Trio* sont de 3. ou 4. tons plus hauts que les nôtres : leurs seconds dessus deviennent par là beaucoup plus hauts, & beaucoup plus beaux que les nôtres, qui

sont trop bas... , Est-ce que cela n'est pas vrai? . . . . Il est vrai, repliqua Mr. de... que leurs seconds dessus sont plus hauts : pour plus beaux , il faut sçavoir. Plus beaux , à les chanter en particulier : je le croi. Plus beaux dans le Trio même : Je n'en tombe pas d'accord. Les premiers dessus des Italiens pîpent , parce qu'ils sont trop hauts : leurs seconds dessus ont le défaut d'être trop près des premiers , & trop éloignés de la basse , qui est la 3. partie. Ce sont deux des agrémens. Je trouve de l'avantage & du profit à ne faire du second dessus qu'une taille , comme nous faisons : & non pas une haute-contre , comme font les Italiens. Parce que la taille tient le milieu entre la basse & le dessus , & lie ainsi les accords du *Trio*. Au lieu que , quand le second dessus est si haut , il laisse trop d'intervalle & de vuide , entre le premier dessus & la basse. De sorte , Mr. le Comte , que ce n'est point un malheur pour nous que les secondes parties de nos *Trio* ne soient que des tailles. Au contraire , je vous soutiens que le corps du *Trio* en est meilleur?

Seconde merveille , dit Mr. l'Abbé. Les trois parties des *Trio* Italiens sont si également belles , qu'on ne sçauroit dire laquelle est le sujet. Je vous avoué , Comte , avec ma bonne foi ordinaire qu'il y a là beaucoup d'habileté & même de la beauté. Ce-

pendant je vous soutiendrai encore que si cela fait de plus beaux chants en détail, cela en fait un moins beau, en gros. Le Trio chante assurément moins bien. Mr. l'Abbé ajoute que *Lulli* n'en a composé qu'un bien petit nombre, où les trois parties soient ainsi également belles. Il en a composé plusieurs, comme le Trio des Parques dans *Isis*, qu'il estimoit tant lui-même

*Le fil de la vie, &c.*

Celui de *Cadmus*.

*Gardons-nous bien d'avoir envie, &c.*

Celui des fêtes de l'Amour & de *Bacchus*.

*Dormés, dormés beaux yeux, &c.*

Et les autres, que Madame me dispense de marquer. Et *Lulli* n'est pas le seul. *Lambert*, *Boisset*, *la Barre*, &c. en ont fait aussi de cette nature. Mais nous ne devons gueres nous soucier que nos Compositeurs s'attachent à attraper ces fortes de beautés, plus avantageuses à la gloire du Musicien, qu'à l'oreille de ceux qui vont à l'Opera. Sans entrer dans l'examen de l'égalité des trois parties, il nous suffit que *Lulli* nous ait donné je ne sçai combien de Trio tres touchans & tres flatteurs. Souvenés-vous des deux que nous entendîmes avant hier dans le premier Acte de l'Opera de *Persée*.

*O Dieux qui punissés l'audace, &c.*

Et

*Ah, que l'Amour cause d'allarmes, &c.*

Deux *Trio* comme cela , en un seul Acte ?  
 Je vous assure que voilà un grand homme ,  
 & ce qui est bien à compter , il est toujours  
 aisé & naturel dans cette fécondité-là. Ils  
 ne paye pas seulement de science , comme  
 vos Italiens : la nature lui fournit , lui dicte  
 toujours ses chants , qui sont toujours liés  
 & suivis. Vrayement oui , dit la Comtesse,  
 les chants François sont toujours liés &  
 suivis : Mr. l'Abbé le sçait bien , il vous le  
 reproche , & il s'aplaudit que les chants  
 Italiens ne soient pas de même. Il a grand  
 raison , Madame , répondit le Chevalier.  
 Les interruptions que les Maîtres d'Italie  
 mettent à toute heure dans leur Musique  
 font un heureux effet , & qui paroît à mer-  
 veilles dans leurs *Trio*. Voyés leur *Trio*.  
 Toutes les parties en sont coupées de pau-  
 ses , demi-pauses , de soupirs , demi-sou-  
 pirs. Il n'y a point de fin. C'est un chant  
 rompu , estropié , & qui *cabotte* incessam-  
 ment , si je puis parler de cette maniere.  
 On ne fait pas trois pas , sans s'arrêter.  
 Concevés combien cela est agréable , en  
 comparaison de la Musique unie & coulan-  
 te de *Lulli*. Non qu'il faille bannir , & que  
*Lulli* bannisse , les interruptions , les sou-  
 pirs , les pauses. Le moindre demi-soupir  
 bien placé a de la beauté. Mais telle est  
 encore cette beauté , qu'elle dépend princi-  
 palement de la sobriété & de l'art avec

qu'oi on en use. Les Italiens n'ont qu'un talent, qui est de prodiguer tout. Et avec ce magnifique talent, d'ordinaire ( pour me servir d'un vieux mot que j'ai lû quelque part, ) d'ordinaire, ils font à rebours de bien.

Mais parlons un peu des *Duo*. Je croirois, si vous me le permettiés, que les Italiens nous sont moins superieurs pour les *Trio*, que nous ne le leur sommes pour les *Duo*. Ceux-ci demandent moins de jeu, moins d'art : plus de chant, plus de naturel que les autres. Et je serois fort trompé, où, en fait de *Duo*, la Musique Italienne n'approche pas de la nôtre. Mr. l'Abbé n'en a point parlé, qu'en dit Mr. le Comte ? Il fait comme Mr. l'Abbé, dit la Comtesse, il ne dit mot. L'avantage des *Duo* va plus loin que celui des *Trio*, ajoûta le Chevalier ; car il est vrai-semblable & ordinaire qu'il y ait plus de *Duo* que de *Trio*. Mr. le Comte voudra bien que je lui dise, puisque l'occasion s'en présente, que le talent & des *Trio* & des *Duo* a été un des principaux talens de *Lulli*. On a remarqué que dans le grand nombre des siens, il ne s'en trouve presque point qui ne soient beaux. Et nous avons de lui quantité de *Duo* d'un goût exquis.

*Nous ressentons mêmes douleurs, &c.*  
*Dans Persée.*



*Qui goute de ces eaux ne peut plus se deffendre,*  
*&c. Dans Rolland.*

*Les plus belles chaînes, &c.*

Dans *Thesée* & le reste. Mr. C. que vous voyés quelquefois, & qui a fort connu *Lulli* me contoit un jour une particularité curieuse sur ses Duo. Il dit que *Lulli* préféreroit le Duo de *Phaéton*.

*Que mon sort seroit doux, &c.*

A ce fameux Duo du 5. Acte, que tout le monde a admiré & admire.

*Hélas une chaîne si belle, &c.*

Chacun a son goût, disoit *Lulli*, quand on lui en parloit. *Que mon sort, &c.* me flatte & me touche davantage. Ce qui montre bien que cet Italien, si peu Italien, aimoit mieux une Musique douce & unie, qu'une Musique sçavante & travaillée. Au contraire... Oh, interrompit le Comte, supposé que ce discours de *Lulli* soit vrai, ne vous pressés pas tant d'en tirer des inductions. Il avoit ses raisons pour ne pas faire tant de cas du Duo.

*Hélas une chaîne si belle, &c.*

Et pour faire croire qu'il y en avoit dans les ouvrages d'un plus grand prix. Il sçavoit qu'on étoit averti que, *Hélas une, &c.* est de *l'Alouette l'aîné* son Secrétaire, & non pas de lui. Bruit commun, répondit le Chevalier, qui a bien la mine d'être faux. N'importe, n'importe, reprit la Comtesse.

Dans le doute qui de *Lulli* ou de l'*Alloüette* est auteur du Duo.

*Hélas une chaîne si belle , &c.*

La préférence que *Lulli* donnoit sur celui-là à

*Que mon sort seroit doux , &c.*

Devient suspecte. *Lulli* étoit homme d'esprit. Il n'est pas sans apparence qu'il étoit bien aise d'élever, *Que mon sort , &c.* qui est scurement de lui , aux dépens de l'autre , qui est peut-être de l'*Alloüette*.

L'avantage des Italiens sur les François, Pa-  
ralel-  
le. dit l'Abbé , p. 53. paroît beaucoup mieux dans les Pièces qui ont encore plus de parties que les *Trio*. Est-ce dans les *Quator*? Nous en avons peu , & ce ne sont proprement que des *Duo* doublés. Cependant vous avés pû remarquer , Madame , de quelle harmonie sont les 2 *Quator* de la 3. scene du 1. Acte d'*Atys*.

*Allons , allons , accourés tous , &c.*

Et

*Quels honneurs , quels respects , &c.*

Et celui de *Thésée*.

*Rendons graces aux Dieux.*

Est-ce dans les *Chœurs* que paroît l'avantage des Italiens? Mr. l'Abbé nous a donné cause gagnée pour les *Chœurs* dès le commencement du *Parallele*. Oüi , dit la Comtesse , & je m'en suis étonnée : car les *Chœurs* sont un article important & une

des plus grandes & des plus magnifiques beautés d'un Opera. La sincerité de Mr. l'Abbé n'a pas permis qu'il nous disputât rien là-dessus, reprit le Chevalier. On sçait que les *Chœurs* sont hors d'usage en Italie, & même hors de la portée des Opera ordinaires. Sur 6. Opera, il n'y en aura pas 2. où il y ait un *Chœur*, & ce n'est pas tant pis. Il est difficile & peu agréable qu'on y en ménage. Comment, repliqua la Comtesse, un *Chœur* sur 6. Opera. Vous nous en imposés, Chevalier.... Point du tout. Tout ce que je dis aux belles personnes est toujours vrai, & si je vous trompe jamais, ce ne sera pas en des choses qui vous sont, à vous & à moi si indifférentes. Combien pensés-vous qu'un Opera d'Italie a de Chanteurs ? . . . . 20. ou 25. Monsieur, comme dans les nôtres.... Non pas tout à fait, Madame. 6 ou 7, 7 ou 8. communément. Ces merveilleux Opera de Venise, de Naples, de Rome, consistent en 7 ou 8 voix. Jugés si 7 ou 8 Acteurs, dont chacun fait un personnage, peuvent former des *Chœurs*. Lorsque le Compositeur d'un Opera veut avoir la gloire d'y mettre un *Chœur* pour la rareté : ce sont les 7 ou 8 personnages ramassés, le Roi, le Bouffon, la Reine & la Vieille, qui le font, en chantant tous ensemble. Mr. le Comte aura la bonté de considérer si cela n'est pas bien.

noble & bien joli. Pour en revenir aux Pièces qui ont plus de parties que les *Trio*, il semble donc que Mr. l'Abbé R. entend ici les *simphonies*. Mais comme il nous reproche incontinent après qu'en France, c'est beaucoup quand le sujet est beau, & qu'il pourroit bien encore entendre là & nos *Simphonies* & nos *Chœurs* : Je lui répondrai que dans les *Chœurs* & dans les *Simphonies* ; mais sur tout dans les *Chœurs*, il n'y a pas de mal que le sujet soit le plus beau, & même que toutes les autres parties ne soient belles que par rapport au sujet. Il suffit qu'elles soient justes & bien liées. Pourquoi cela, Monsieur, dit la Comtesse ? ... C'est, Madame, que pour qu'un *Chœur* soit beau, il faut que de tout le concert, de toutes les parties, il sorte un certain chant qui domine, qui éclate, qui se fasse sentir. Nous avons appris d'un Connoisseur illustre qu'en cela consiste la grande beauté des *Chœurs* : & vous voyés bien que le Compositeur n'attrape gueres cette beauté, qu'en s'attachant sur tout au sujet, & en ne donnant à ses autres parties qu'un chant qui en dépende, qui le suive. Il importe assés peu que les parties subalternes soient si chantantes, si travaillées. Par exemple, Mr. le Comte. *Le Chœur de Persée*.

*Descendons sous les ondes, &c. Act. 4. Se. 6.*  
Est peut-être le plus travaillé qu'ait fait

Lulli :

Lulii : toutes les parties en sont presque également belles , c'est un morceau d'une science vraiment Italienne. Cependant à l'oreille il ne vous fera qu'un plaisir médiocre. Sur le papier vous l'admirez, dans les représentations vous en trouverez vingt qui vous plairont davantage. *Le Chœur,*

*Le Monstre est mort : Persée en est vainqueur.* Qui est une tirounelle, après *Descendons sous les ondes* , l'efface de beaucoup. Si j'ose dire ce que je pense , & m'égayer un peu. Il en est de cette égalité de beauté dans les différentes parties d'une Pièce de Musique, comme de l'égalité de beauté dans les différentes Héroïnes d'un Roman. Loin que ce soit une perfection , c'est une espèce de défaut. Il faut que le sujet , la première partie : que l'Héroïne principale , soient tirés du pair , & toujours aisés à distinguer. Qu'elles conservent toujours un certain empire sur les autres , afin que nôtre attache , nôtre admiration soient pour elle , par préférence. Oui vraiment , reprit la Comtesse , & cela est ainsi dans tous les Romans bien policés. Il me semble qu'on a reproché , comme un grand crime , à Mr. de Uifé d'y avoir manqué dans l'*Astrée*. Pour moi , dit le Chevalier , je vous avoué que je lui ai sçu fort mauvais gré d'avoir fait Diane trop belle & trop aimable. J'é-

tois devenu amoureux d'Astrée dans le premier tome, & je n'étois point du tout content de tous les charmes & de tout l'esprit qu'il donne à Diane dans les tomes suivans. La jalousie me prenoit.... Badinés bien, interrompit le Comte, vous étalés votre érudition en matière de Romans fort à propos. Mais j'ai une objection à vous faire.... Un petit moment, dit Mr. de... en interrompant le Comte, à son tour. Puisque vous voulés que nous retournions à nos moutons, dont je m'écarterois volontiers avec Madame, il faut que je vous dise encore que Mr. l'Abbé R. parle défavantageusement à la page 54. de nos *accompagnemens de violon*. *La plupart ne sont, selon lui, que de simples coups d'archet qu'on entend par intervalles, qui n'ont aucun chant lié & suivi, & qui ne servent qu'à faire entendre quelques accords.* Qu'entend-il par *accompagnemens de violon*, dit le Comte du B...? En veut-il à ceux qui sont dans nos Chœurs & à ceux que nous mettons avec nos airs de mouvement? Il y a de l'apparence, répondit le Chevalier, car seroit-ce des symphonies qu'il parleroit? On n'appelle gueres *accompagnemens de violon* les parties que les violons jouent dans les symphonies, & qui sont du corps des symphonies mêmes. Je ne sçai si c'est ma faute; mais j'ai trouvé que Mr. l'Abbé ne s'expliquoit pas trop

nettement , ni là , ni ailleurs. Il lui auroit est aisé de distinguer les articles , & de s'expliquer en bien des endroits d'une maniere plus claire. Mon Maître à chanter , qui a aussi peu d'esprit que vous , dit la Comtesse , en souriant , a , je pense , trouvé la même chose : dequoi il s'est offensé : car lorsque je lui ai demandé ce qu'il lui sembloit *du Parallele* , il m'a répondu qu'il lui sembloit joli ; mais qu'il ne jugeoit pourtant pas que l'Auteur fût un grand Musicien. Quoi qu'il en soit , reprit le Comte , il est tres-constant que les accompagnemens de nos airs de mouvement ont un chant aussi suivi qu'ils doivent l'avoir , liés comme ils sont aux airs qu'ils accompagnent , & qu'ils jouent & travaillent quelquefois d'une maniere fort sçavante. Témoin cet endroit du Prologue de *Phaëton*.

*Dans le temps même qu'il repose.*

Et dans nos nouveaux Opera , Témoin ce premier air du 2. Acte de l'Europe galante.

*Descendus pour régner sur elle , &c.*

Au surplus l'Abbé se mocque & n'y songe pas , s'il attaque les accompagnemens de violon dont *Lilli* orne & entrelasse ses *Chœurs*. Ces accompagnemens-ci , à les jouer même seuls & hors des *Chœurs* , pour qui ils ont été faits : comme j'ai quelquefois oïi faire aux violons de la Comédie , sont d'une beauté singulière. Je ne connois

rien de si gracieux que celui de ce *Chœur* du prologue de *Proserpine*.

*On a quitté les armes, &c.*

Que celui de cet autre *Chœur* du prologue d'*Isis*.

*Hâteux l'Empire*

*Qui suit ses loix.*

Et dix autres. Je confesse que peu de *Simphonies Italiennes* sont plus brillantes. C'est-là ne point chicaner, Mr. le Comte, dit le Chevalier, & je m'aperçois que vous avés hâte d'en venir à votre objection... Oûi, Mr. le Chevalier, appliqués-vous-y: elle le merite bien. Je devrois déjà vous l'avoir faite: mais elle n'en est pas moins bonne. Une conversation comme la nôtre nous dispense de la contrainte & d'un ordre si exact.

Cette beauté des *secondes parties* que vous condamnés, c'est pourtant une beauté, & vous en êtes convenu: mais vous dites que c'est une beauté incommode & superflue. De mêmes ces *dissonances*, ces *changemens de mode*, ces *passages*, ces *interruptions*, ces *fugues*, ces *tenuës*, &c. dont vous vous êtes moqué dans la *Musique Italienne*, ce sont pourtant des ornemens, de votre propre aveu: mais vous dites qu'ils sont trop communs & trop fréquens. Je vous demande si ce peut être un vice, que de mettre trop de belles choses ensemble.



ble, & trop près après, d'ajouter charmes sur charmes, beautés sur beautés, quand on peut y fournir? Je ne puis pas m'imaginer qu'on fasse mal, à force de faire trop bien, & trop souvent bien. Montrés-moi comment on gâte un ouvrage en le rendant trop beau, trop agréable, trop travaillé, trop brillant. Car encor un coup, je ne conçois point que les mêmes choses qu'on admireroit en détail, & en les examinant une à une, soient méprisables en gros, & mauvaises, parce qu'elles sont heureusement rassemblées.

Quoique vous ne le vouliez point concevoir, cela ne laisse pas d'être très-vrai, répondit le Chevalier, il y a long-tems qu'Horace nous a dit *que tout ce que nous faisons ne doit être que simple, & qu'un habile homme doit quelquefois épargner, ménager ses propres forces, & les affoiblir lui-même exprés.* Et cette dernière maxime est peut-être une des maximes du monde la plus délicate, la plus importante, & du plus grand sens. Rien n'est si dangereux, ni si vicieux, que de s'abandonner à son génie: de laisser aller la vivacité d'une imagination échauffée aussi loin qu'elle veut, & de parer, à son gré, nos ouvrages d'une quantité importune d'embellissemens hardis & forcés. Je vous ferois aisément avouer que c'ont été ces excès qui ont avili, qui ont cor-

rompu tous les beaux Arts, si je n'appréhendois de fatiguer Madame par un détail long & sérieux. La vraie beauté est dans le juste milieu. Les sçavans le prouvent, les Gens de la Cour le sentent, le Peuple l'a tant ouï dire, qu'il le redit. Il faut donc s'arrêter à ce milieu : il ne faut donc jamais être excessif. Trop peu d'agrémens est nudité, c'est un défaut. Trop d'agrémens est confusion, c'est un vice, c'est un monstre. Quand les Arts ne font que commencer, ils sont encore nus : peu à peu ils s'enrichissent & ils arrivent à leur perfection. Nous y étions peut être pour la Musique, à la mort de *Lulli*, & nous n'avons pas eu le temps de nous en éloigner beaucoup ; mais je ne sçai si nous ne déclinons point bientôt pour celui là, & pour les autres. Après que les Arts ont été quelque tems parfaits, le goût se corrompt, on subtilise, on raffine, on les charge d'agrémens outrés & de fausses gentillesse : marque seure qu'ils baissent & qu'ils se gâtent. Voilà où en sont vos Maîtres Italiens. A la réserve que n'étant pas propres à cet Art, pour les Opera, ou n'y ayant pas été heureux, ils ont été, je croi, à la corruption & au mauvais goût, sans passer par la perfection : ou du moins sans que nous nous en soions apperçûs.

Tu es un fort joli garçon pour juger

de cet air là , s'écria le Comte. Mais tu penses donc que je m'en tiendrai à ton autorité , & à celle de ton *Horace* , sur ce ménagement , sur cette épargne d'agrémens où tu nous veux réduire ! Eh bien , Mr. le Comte, repartit le Cavalier , voulés vous que je vous cite un autre homme, & d'un esprit aussi droit qu'*Horace* , quoique d'une autre espece ? Ecoutez Mr. *Descartes* , & ayés du respect pour un Philosophe si illustre , & qui a fait un *Traité de la Musique*. Il tenoit pour principe , comme le rapporte Mr *Baillet* , \* *que les choses les plus simples sont d'ordinaire les plus excellentes* , & certainement Mr. *Descartes* n'avoit rien tiré de toute la profondeur de ses méditations de plus solide , ni de plus beau que ce principe. Il n'y a point d'Art , depuis celui de la Musique jusqu'à celui de la bonne chere , à quoi on ne le puisse appliquer. Or qu'est-ce que cette simplicité qui fait , qui caractérise les choses les plus excellentes , & que je vous ai dit être la compagne inséparable de la nature ? Une sage médiocrité d'embellissemens & d'agrémens. De quoi est-ce que le Cavalier Bernin se mocquoit dans l'Eglise des Grands Jésuites ? De l'excès des beautés d'Architecture , de la profusion outrée de ces mêmes agrémens, qu'il auroit admirés, s'il y en avoit moins eu. Ils ne le choquoient que parce qu'il les trou-

\* Abregé de la vie de Mr. Descartes .

voit trop prodigués, trop rassemblés.

Pour vous contenter, dit le Comte, je croirai la simplicité merveilleuse partout ailleurs qu'en Musique; mais en Musique je ne sçaurois me persuader qu'elle soit si nécessaire & si belle. Le moïen qu'une Musique simple attendisse, touche, & émeuve? Il faut de l'art & des agrémens pour cela, & il est bien difficile qu'il y en ait assés. Tout au contraire, mon pauvre Comte, repliqua le Chevalier, une Musique remplie d'agrémens recherchés, & où il paroîtra beaucoup d'art, ne pourra gueres attendre, toucher, émouvoir: & un chant simple, naturel, & qui en apparence coulera de source & sans travail, en viendra bien mieux à bout. Les passions qui touchent & qui frappent le plus l'Auditeur, sont sans doute celles qu'il voit les plus vives & les plus violentes dans l'Acteur, & plus elles sont vives & violentes, plus elles veulent être simplement exprimées: plus elles dédaignent les petitesse de l'Art & des ornemens. Connoissés-vous quelque chose dans tout nos Opera qui soit plus en possession de saisir & d'attendrir tout le monde que ces deux endroits d'*Armide*?

*Enfin il est en ma puissance, &c.*

Et

*Renard, Ciel, ô mortelle peine, &c.*

Pou peu que cela soit bien chanté, on

se trouble , on se laisse aller au plaisir d'une douce émotion , & il y a de beaux yeux , Madame , qui y ont pleuré. Ce n'est qu'un recitatif fort uni : mais aussi admirable qu'il est simple. Et une belle voix seule , avec un chant bien expressif , & un accompagnement net & proportionné , fera toujours ainsi des impressions plus vives , qu'un grand concert , qu'un grand assemblage d'instrumens. Ce qu'on nous conte de plus surprenant des effets de la Musique s'est fait de même , & par un seul Musicien. Orphée , Amphion..... Oh ne nous voila pas mal , interrompit le Comte. Si tu nous cites Orphée , je vais te citer , moi , ma Mere l'Oye. Passons donc de la fable à l'histoire , continua le Chevalier. Ce Timothée qui émut un jour Alexandre , jusqu'à le faire courir aux armes , n'avoit que sa flûte. En faveur de Madame je vous épargne le chagrin de plusieurs exemples semblables : mais quand a-c'été que la Musique Italienne a saisi , a transporté quelqu'un comme Timothée émut Alexandre le Grand ? & pour parler de la nôtre , depuis que nous l'avons embellie de tant d'accords & de tant de parties , voyons-nous qu'elle ait le même pouvoir sur les cœurs , qu'elle avoit lorsque ce Musicien de Montpellier chantoit les faits d'Ogier le Danois , ou seulement lorsque *Mabile de Rennes* chan-

soit quelque Poësie amoureuse sur la vio-  
 le? Relifés là-dessus le chapitre 19. de vô-  
 tre bon ami Eutrapel. Cependant, repli-  
 qua le Comte, les instrumens qui ont le  
 plus de parties, sont les plus parfaits. Dites  
 les plus harmonieux & les plus commodes,  
 reprit le Chevalier. Si le but de la Musique  
 est de toucher, il s'ensuit que les plus tou-  
 chans seront les plus parfaits, malgré que  
 vous en ayés : & toutes les parties de vos  
 luts & de vos claveffins ne valent point  
 les cinq cordes d'un violon, qui étant beau-  
 coup plus simple, parlera mieux sous une  
 main legete, & formera un chant & des  
 sons plus peçans, plus tendres, & plus  
 plaintifs cent fois, que vos instrumens à 2  
 & 3. octaves. Cependant sur ces instru-  
 mens mêmes, sur le lut, sachsés que les  
 Pièces excellentes, les Pièces qui ne s'u-  
 sent point, sont celles qui ont un caracte-  
 re de simplicité qui se fait sentir parmi les  
 accords de toutes leurs parties. Comme  
*l'immortelle, la belle homicide du vieux Gar-  
 tier, &c.* L'antiquité, cette admirable &  
 ingénieuse antiquité, n'a point connu d'in-  
 strumens qui ayent eu plus de dix cordes,  
 & par conséquent qui ayent pû joüer les  
 5. parties : & avec cela les Musiciens de  
 l'antiquité avoient porté leur Art à un si  
 haut point de vivacité & de perfection.  
*La Musique leur étoit si comme, dit un hom-*

me du grand monde , \* qui avoit affés étudié & beaucoup médité , qu'en ajustant , & diversifiant de certains tons , ils sçavoient toucher le cœur comme ils vouloient . . . . . car c'étoit une sorte de violence & d'enchantement , dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous , au moins ce qu'il y avoit de plus rare s'est perdu. Diantre , dit le Comte , voyés-vous la grande perte pour le public ! . . . Si c'en est une , Mr. le Comte ! je vous en répons , & quelques Maris modernes la regretteroient , s'ils sçavoient que cette Musique Grecque si simple

*\*\* De tout fol amour amortissoit l'ardeur ,  
Et du sexe charmant conservoit la pudeur.  
Qu'une Reine † autrefois pour l'avoir écoutée  
Fut près d'un lustre entier en vain sollicitée,  
Mais qu'elle succomba dès que son séducteur  
Ut chassé d'auprès d'elle un excellent fluteur,  
Dont, pendant tout ce tems, la haute suffisance,  
Avoit de cent perils gardé son innocence.  
Avec toute sa pompe & son riche appareil  
La Musique en nos jours ne fait rien de pareil.*

Non , ce me semble. Je suis bien honteux d'avoir retenu cette longue partie du croassement du plus indigne corbeau de ce siècle , Par bonheur elle est moins mau-

\* Le Chevalier de Mercé. Conversations sec. Com. p. 83.

\*\* Mr. Perant Poème du siècle de Louis le Grand.

† Clytemnestre.

vaïse que le reste. Mais il me souvient encore de deux petits traits d'histoire que je veux servir pour dernier plat ; à l'ennemi de la simplicité en Musique. Les Lacédémoniens étoient gens d'esprit & de bon goût, comme vous leçavés, & c'étoit d'ailleurs un des Peuples de la Grèce qui aimoit & qui cultivoit le plus la Musique. Licurgue ne leur avoit permis que ce plaisir-là, qu'ils prenoient à la guerre & dans le camp même, & par lequel ils s'échauffoient, ils s'animoient au mépris de la mort. Terpandre, le premier Musicien de son siècle, s'avisa d'ajouter une corde à sa harpe, à sa lyre : pour la variété, disoit-il. Aussitôt les Ephores lui ôtèrent sa lyre des mains avec ignominie. \* Phrynides, autre Musicien célèbre, en ajouta deux à la sienne : on lui fit l'affront de lui couper ces deux cordes là publiquement. Parce que, dit le judicieux Plutarque, parce que de si habiles Connoisseurs croyoient que rendre la Musique, de simple, embarrassée & confuse : c'étoit gâter, c'étoit corrompre ce bel Art. Vous jugerés par là combien les Maîtres Italiens sont estimables, eux qui ont inventé mille agrémens inutiles, bizarres, importuns : eux qui étouffent sans cesse dans leurs airs, & peut-être dans leurs symphonies, la belle simplicité, &

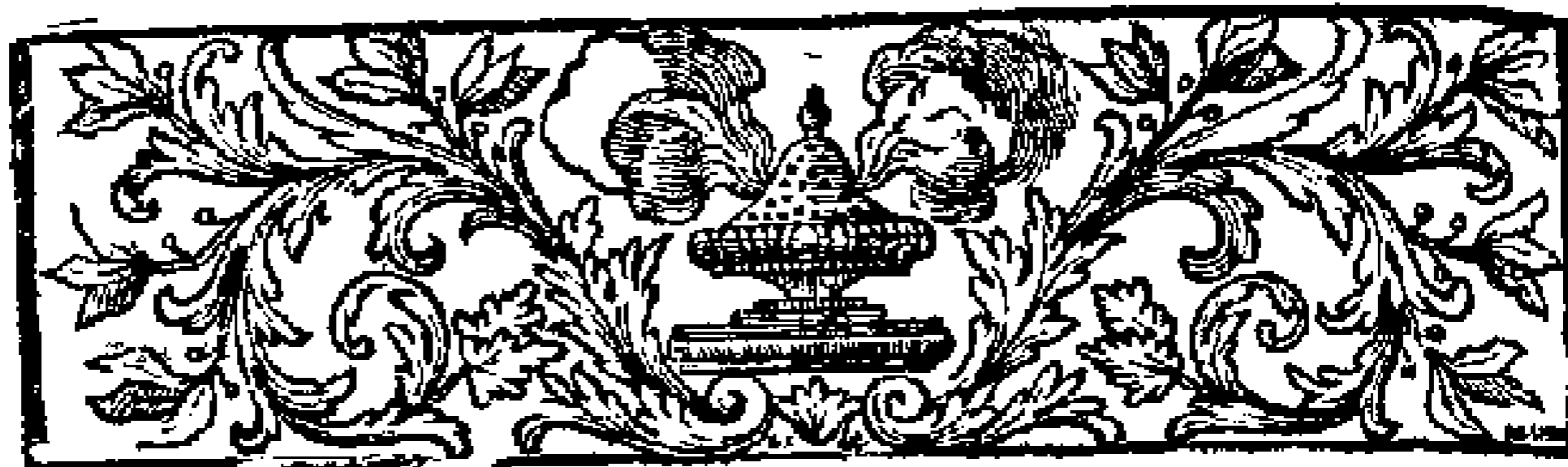
le

† Plat. in Lacob.



le beau chant, sous un amas d'accords & d'ornemens affectés. Je vous ai dit que leur Musique n'est point naturelle : en voilà des preuves & des marques essentielles.

Vous devenés bien sçavans & bien sérieux, Messieurs, dit Madame du B... Je vous demande pardon, Madame, répondit le Chevalier, j'y ai été contraint pour amener Monsieur votre Mari à la raison. Mais je vous supplie de l'y mettre vous-même. J'ai déjà éprouvé que vous vous êtes défaits de cette prévention, que lui, & l'approbation politique de Monsieur de Font... vous avoient inspirée pour le *Parallele*. Jugés, Madame, si..... Je juge, dit la Comtesse, à qui on venoit dite qu'on avoit servi, qu'il est temps d'aller souper. Mais, Chevalier, votre éloignement de la Musique Italienne est bien fort : n'en reviendrés-vous point ?.... J'ai lieu d'esperer que non, Madame, car vous n'en chanterés gueres, & j'ai entendu *Mademoiselle Ullot*, sans qu'elle m'ait perverti. Sa voix & son habileté font le piège le plus séduisant & le plus flatteur que puisse avoir la Musique Italienne, & je ne m'y suis point pris. Lorsque je l'entendis à Gaillon, j'eus la force de n'admirer que la maniere dont elle chantoit, & fort peu ce qu'elle chantoit.



# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

TROISIÈME DIALOGUE.

**M** Adame la Comtesse du B... , son Mari & le Chevalier se mirent à table , & quoi qu'ils y fussent avec ce plaisir que donnent la liberté & la familiarité ; ils n'y furent pas long-tems. Quand l'heure de se coucher approchoit, le Comte étoit toujours impatient.

— Or ça , dit-il , après qu'ils eurent été reprendre leurs places dans le Cabinet de la Comtesse : dépêchons-nous de voir le reste *du Parallele* , & plus de digressions , Chevalier , je vous en prie. Je ne les vais pas chercher , répondit celui-ci , il faut

qu'elles me soient nécessaires lorsque j'en fais, ou que vous me donniés vous-même lieu d'en faire. Mais enfin achevons. Il est vrai que nous sommes plus longs que nous ne pensions d'abord l'être : quoique nous affectiõns de suivre *le Parallele pié à pié*, laissant à de plus habiles gens que nous un examen moins gêné de la Musique Italienne & de la nôtre.

Page 60. Mr. l'Abbé R. vante la fécondité des Maîtres Italiens, & accuse la sécheresse & le génie extrêmement borné des François, *qui se pillent les uns les autres, ou qui se copient eux-mêmes*. Pour ce reproche-ci, dit le Comte, je le tiens si bien fondé que vous ne pouvés pas vous dispenser d'y souscrire: Témoin ce que dit Scaramouche. Promenades de Paris, Act. 2.

*Chantés, chantés, petits oiseaux,  
Près de vous l'Opera, l'Opera doit se taire.  
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,*

*Et l'Opera n'en sçauroit faire.*

La pensée est juste, & l'autorité décisive. Oüida, répondit le Chevalier, on ne peut pas penser faux à la Comédie Italienne: quoique je ne sçache pas bien si les oiseaux font tous les jours de nouveaux chants, & ont l'art de varier ainsi leur ramage. Mais enfin je ne défendrai point ceux de nos Compositeurs que la paresse ou le peu de

génie , réduit à se copier eux-mêmes , ou à mettre à tout moment *Lulli* en pièces , & à le voler, lui, & d'autres, qui sont moins riches que lui. Ces Compositeurs stériles sont gens qui n'intéressent point la gloire de la Musique Française. . . . Oh ! Chevalier, nous en avons si peu d'autres. . . . Je le croi. Ce n'est pas une merveille que les bons Compositeurs soient plus rares en France, qu'en Italie, où tout le monde s'en mêle. Mais ayés la bonté de considérer que ceux de nos Compositeurs qui méritent ce nom là, sont bien à plaindre & bien reserrés. Premièrement il n'a jamais été de Musicien qui n'en ait quelquefois imité ou copié quelqu'autre , & *Lulli* a aussi imité quelqu'un de tems en tems. D'ailleurs ce merveilleux *Lulli* a enlevé aux Musiciens d'aprèsent une grande partie des beaux tons, & souvent leurs Pièces ressemblent aux siennes, sans qu'ils ayent pensé à lui. Comme il arrive tous les jours en Poésie qu'on a les mêmes pensées , & qu'on dit les mêmes choses qu'un Auteur qu'on n'a point eu en vûë d'imiter , & comme Mr. le Marquis de Racan † fit quatre Vers semblables mot pour mot à Quatrain des Tablettes de Mathieu , qu'il n'avoit jamais lûës. Un hazard naturel fait que l'on s'entre-contre. Enfin il y a une dernière chose à

† Commentaire de Ménage sur Malherbe. p. 215.

observer sur la variété & sur la fécondité des Musiciens Italiens, qui sont à la vérité, en cela au-dessus des nôtres. C'est que la bizarrerie, la science seule font souvent leur Musique. Ils composent, sans créer. Leurs Pièces sont des accords sçavans & recherchés, & rien autre chose. Il n'en coûte pour cela aux Maîtres Italiens que de l'application & du travail. Dans notre Musique Française, nous voulons du chant, du naturel, de la justesse d'expression : il faut que le génie joue, qu'il fournisse, autrement quelque fécond, quelque diversifié qu'on soit, on est stérile. Or vous sçavez, Madame, qu'il est bien plus facile & plus commun d'avoir de l'érudition que de l'esprit, de conter, que de penser, de parler beaucoup, que de parler juste. Mr. l'Abbé R. semble pourtant louer la fécondité de *Lulli*. En effet elle est assez louable. *Actis & Galathée*, son dernier, & je croi, son 22. Opera, est au moins aussi beau qu'aucun des autres : & ce qu'il a fait d'*Achille & Polixene* nous marque d'une manière bien vive & bien sensible, qu'il auroit pû faire encore plusieurs Opera de la même force, sans s'épuiser. Mais à propos des Opera de *Lulli* : il faut, tandis qu'il m'en souvient, que je fasse remarquer une chose à Monsieur le Comte. C'est qu'*Isis*, le plus sçavant de tous, sans contredit, a été

un de ceux qui a eu le moins de succès, quand on l'a représenté d'abord, & est encore un des moins aimés.

Mr. l'Abbé assure tres-sérieusement que *Lulli a passé tous nos Maîtres, même dans le goût François. Même dans le goût François, repeta en riant, la Comtesse. Ce même là est excellent. Est-ce que Lulli a travaillé dans quelque autre goût ? Je ne le pense pas, Madame, répondit le Chevalier, il l'a fixé; mais c'est parce qu'il n'a connu que celui-là que ses ouvrages en font la règle & le modèle. Lulli trouva nôtre Musique encore rude & nuë, comme un Art qui commence. Il la polit, il l'enrichit, il la poussa enfin à sa perfection. Du reste il ne travailla point sur un nouveau goût: il prit le nôtre, & il avoit tellement perdu le goût Italien qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit plus faire de doubles, faisant faire par *Lambert* ceux dont il avoit besoin. Il s'étoit donc revêtu du goût François, jusques-là qu'il l'approprioit même aux paroles de toutes les autres Langues. J'ai déjà eu l'honneur de vous parler de l'air*

*Non vi è più bel piacer, &c.*

Qui a tout le caractère & toute la simplicité de nôtre Musique. Voyés la belle plainte de *Psiché*

*Deh, piangete al pianto mio, &c.*

*Lulli* en a banni les faux agrémens & le

badinage Italien , pour n'y mettre qu'un beau chant , des tons François. L'air Espagnol de la 3. Entrée du Bourgeois Gentilhomme.

*Se que me mihero , &c.*

Est du même goût. Son *Te Deum*, ce *Te Deum* que nous entendîmes chanter aux Peres de l'Oratoire de la rue S. Honoré , pour la convalescence de Monseigneur , & qui étoit executé par trois cens Musiciens , conduits par Marets , à la même simplicité , & plus encore à proportion que ses Opera. Ce sont des airs François sur des paroles Italiennes , Espagnoles & Latines. Quand Mr. l'Abbé dit que *Lulli a passé tous nos Maîtres , même dans le goût François* : c'est comme si l'on disoit que vous êtes aimable , même en femme. Mais , reprit le Comte , *Lulli étoit Italien. . . . Eh , mon ami , † il est venu en France dans un si bas âge , & il s'y est naturalisé de telle sorte , qu'on ne peut le regarder comme un étranger*. A proprement parler il n'a point eu de Patrie : ou s'il en a eu une , ç'a été Paris , où l'éducation , l'habitude & ses emplois l'ont fait renaître. Mais quand il ne nous seroit venu de son pays que dans un âge avancé , & déjà Musicien formé & profond ; ce qu'il n'étoit point , puisque tout le monde sçait que feu Mademoiselle lui fit apprendre à jouer du violon : Qu'est-

ce que cela feroit à la gloire de nôtre Musique ? Il est certain qu'il a fait de la Musique Françoisë & dans le goût François ; car Mr. l'Abbé n'aura pas la cruauté de nous en démentir : si la Musique de *Lulli* dans ses Opera est véritablement plus belle que celle des Maîtres Italiens dans les leur, que nous importe que *Lulli* ait été François ou Italien ? C'est un homme de leur país ; mais c'est un Musicien du nôtre. C'est nôtre Musique , ce sont nos Opera , & il ne s'agit que de cela dans le *Parallele*. Pourvû que nôtre Musique soit meilleure que l'Italianne , n'importe comment , ni par qui. Voilà ma cause gagnée , & moi dispensé de faire le voyage d'Italie pour entendre quelque chose de mieux que ce que j'entends ici : Je ne demande qu'à mettre ainsi mon goût en repos sur mes plaisirs & sur l'honneur des Opera de France. Cependant , reprit encore le Comte , les Opera François sont dûs à quelqu'un de la Nation Italianne , & ils n'établissent pas l'égalité entre les

p. 64. *deux Nations* : puisque la nôtre est obligée de son avantage à la leur. Eh bien , repliqua le Chevalier , nous l'en remercions , & nous avouons , par reconnoissance , que si leurs Musiciens étoient élevés & instruits chés nous : qu'ils s'attachassent au goût François , & qu'ils s'éloignassent de l'Italian , comme a fait *Lulli* , ils pourroient



bien réussir. Mais jusques-là Mr. l'Abbé  
 me permettra de croire qu'en effet il n'y a  
 pas d'égalité entre les deux Nations, en ce qui <sup>p. 64</sup>  
*regarde l'Art de la Musique*, & que cet Art  
 n'a pas été, ni n'est pas chés eux dans le  
 même point de perfection que chés nous :  
 sans qu'il soit besoin pour nôtre gloire que  
*quelque François aille exceller en Italie*, dans  
 le goût magnifique de ces Mrs.... Ecoutés,  
 dit la Comtesse, il ne faut desespérer de  
 rien.... Non, je vous assure, Madame. De  
 la maniere que mille gens s'y prennent &  
 s'adonnent aujourd'hui à cette Musique là :  
 il n'est pas impossible que quelqu'un d'eux  
 s'avise d'aller briller à Rome ou à Florence,  
 & y faire jouer des Sonates & des Opera  
 de la façon, qui obscurciront le sublime  
 des *Melani* & des *Scarlani*. *Rebel* nous a  
 déjà donné des Sonates, dit froidement  
 le Comte.... Oh parbleu, pour *Rebel*, nous  
 le retenons, & ne lui faites pas, s'il vous  
 plaît, l'affront de croire que ses Sonates  
 brillassent en Italie. *Rebel* y a véritable-  
 ment mis une partie du génie & du feu Ita-  
 lien ; mais il a eu le goût & le soin de le  
 temperer par la sagesse & par la douceur  
 Françoises, & il s'est abstenu de ces chûtes  
 effrayantes & monstrueuses, qui font les  
 délices des Italiens.

Mais Mr. l'Abbé R. va insulter bien des <sup>p. 65</sup>  
 gens tout d'un coup. *Lulli*, selon lui, est

le seul qui ait jamais paru en France, avec le génie supérieur pour la Musique. C'est le premier de nos Musiciens, dit la Comtesse; mais ce n'est pas le seul génie supérieur, c'est à dire, ce me semble, le seul grand génie, qui ait paru en France. Mr. l'Abbé pourroit être moins severe, repartir le Chevalier, & avoir quelque consideration & quelque indulgence pour *Boisset* tant admiré de *Luigi* & de *Lulli* même, pour *Camus*, pour le fameux *Lambert*, dont les beaux airs ont une simplicité si charmante. Et remarqués, Madame, que cette simplicité a scû leur conserver leur première vogue. Malgré tous les charmes des Opera de *Lulli*, & la nouveauté des autres, la France se souvient toujours des airs de *Lambert*, & apparemment, quelque penchant qu'elle ait à changer, on ne s'ennuiera point de les chanter, on ne les oubliera jamais. Du reste, Mr. l'Abbé est un dangereux Connoisseur si *Colasse*, *Charpentier*, *Marais*, *Mr. des Touches*, *Campra*, &c. ne lui paroissent pas dignes de son estime, & s'il ne les trouve pas de grands génies, quoi qu'ils n'aient pas toujours été heureux. Mais, Comte, prends garde à celui-ci. Voici un endroit du *Parallele* que je te veux lire. *L'Italie est pleine de Maîtres qui sont tout au moins de la force de Lulli. Il y en a à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Bologne, à Milan, & Turin, & il*

*y en a eu dans tous les tems.* Que dis-tu de cette imperti....? Vous vous fâchés, Mr. le Chevalier, interrompit la Comtesse. Un peu de flegme, s'il vous plaît. J'ai la bonté de souffrir que vous vous entre-tutayés devant moi, vous & Monsieur, comme deux petits Maîtres; mais songés que c'en est assés que de vous passer cette mauvaise habitude, & que vous devés contraindre vos autres saillies. Je vous demande pardon, Madame, reprit-il. J'avoüe que la sottise de Mr. l'Abbé m'alloit mettre en train d'en dire quelques-unes. A l'entendre, il faut qu'il y ait eu 7 ou 8. douzaines de *Lulli* en Italie, depuis qu'on s'y mêle de composer; puisqu'il y en a eu dans tous les tems, & qu'il y en a dans toutes les Villes hors du commun. Vous verrés à la fin qu'il n'y aura point d'Evêché dont le Maître de Musique ne soit un *Lulli*, & les Evêchés ne sont pas loin à loin en Italie. Si Mr. l'Abbé disoit vrai, il auroit après cela grande raison de nous reprocher que nous ne sommes que des gueux: nous n'en pourrions pas disconvenir; car nous avoüons volontiers ce qu'il dit plus bas: qu'il faut *un siècle entier pour nous produire un Lulli*. Cependant lorsqu'il ajoûte qu'on *desespere que tous les siècles ensemble produisent jamais quelqu'un capable de le remplacer*. Il va trop loin. Reconnoissés-en Mr. l'Abbé, à toutes les

exagerations peu raisonnables *du Parallele*, un homme vraiment nourri de Poësie & de Musique Italienne un Ecolier du *Loredano*, & du *Mancini*, dont les pensées toujours outrées, sont de l'Italien en François.

Et l'Abbé continuë de la même force p. 68. *il ne se fait plus rien de beau en France depuis la mort de Lulli.* Ainsi, conclud-il d'abord, *ceux qui aiment la Musique n'ont qu'à aller en Italie.* Laisse nous, Madame, & r'y en vas vite, mon pauvre Italien, car tu es à peu près du même sentiment sur les Opera nouveaux, & ç'a été ce que tu m'en as dit, à propos de *Tancrede*, qui nous a fait songer au *Parallele*. Oh! vous lui faites tort, répartit la Comtesse. Il vous a seulement dit qu'il n'avoit pas bonne opinion des Opera nouveaux; & il ne prononce pas d'une maniere si courte, & si offensante pour la France, que Mr. l'Abbé. J'ai oüi dire à d'habiles gens que ces décisions generales & envelopées marquent peu de discernement. *Il ne se fait plus rien de beau: nous n'avons pas un seul homme, &c.* & la verité est qu'un jugement si vague ne coûte gueres. Puisqu'il faut que je m'explique, ajouta le Comte, je vous dirai encore, Chevalier, que quand on nous donne un nouvel Opera, j'en ai toujours méchante opinion. Non, que je croie qu'il est impossible qu'on nous en donne de bons; mais parce que la moitié,

moitié, & plus, de ceux qu'on nous a donnés, ont échoiié dès les premières représentations : parce que plusieurs de ceux qui ont réussi, ont plûtôt dû leur succès à la magnificence du spectacle, & à la dépense que Mr. de Francine y a faite, qu'à leur propre bonté (pour preuve de quoi ils ont tombé bien vite dans nos Provinces où l'on les habille moins magnifiquement.) Et enfin parce qu'il n'y en a point eu qui m'ait fait beaucoup de plaisir. Quoi, dit le Chevalier, *l'Europe galante* ne vous en a point fait ? Pour celui-la, répondit Mr. du B... J'avouë qu'il est privilégié, & que je vais volontiers à l'Opera, toutes les fois qu'on le joue. C'est toujours quelque chose, reprit le Chevalier, & vous faites bien de l'excepter : car il y auroit de la témérité à aller contre le goût general, & Mr. de Francine, qui le sçait bien, vous dira qu'aucun Opera ; même de *Lulli*, n'a été plus suivi que *l'Europe galante*. Mais *Issé*, mais *Amadis de Grece*, où il y a tant de naturel & tant de feu, & ce qui a dû vous toucher, plusieurs tons hardis & heureusement hazardés, ne vous ont-ils point piqué ? *Enée & Didon* est, ce me semble, un assés bel ouvrage, & un assés bel ouvrage d'un bout à l'autre, pour trouver grace devant quelque Juge que ce soit. La Musique de *Vénus & Adonis*, dont vous avés estimé les paroles, a

paru bonne à la plûpart des Connoisseurs, quoique les roulemens y soient un peu trop fréquens : & aurés-vous le courage de mépriser *Hésione*, dont le Prologue a tant plû, & qui est plein de choses neuves & brillantes ? Il me suffit de cela pour montrer à Mr. l'Abbé que, depuis la mort de *Lulli*, on a encore fait quelque chose de beau en France. Cependant je demeure d'accord que les Opera de *Lulli* font la principale richesse de nôtre Théâtre. Il est bon de ne point joüer *Amadis de Grece* immédiatement après *Amadis de Gaule*, & on ne doit donner au Public des Opera nouveaux, que de peur de rendre ceux de *Lulli* trop tôt vieux, en les joüant toujours. Je trouve même, que trop de gens ont aujourd'hui la hardiesse d'en composer. Un Musicien novice & inconnu n'a point de honte d'entreprendre une Pièce de cette étendue, & à force de brigues & de sollicitations, il parvient à la faire joüer. Il est sifflé ; il le mérite. On devroit se souvenir de ce que le Roi dit un jour à quelqu'un, à ce que j'ai oüi conter, *Vous voulés aller trop vite ; il faut long-tems faire des Courantes, avant que de tenter un Opera.* Après cela, Mr. le Comte, il me reste une chose à vous dire. C'est que si la mort de *Lulli* a été un coup terrible pour nôtre Musique : celle de *Quinault* en a été un autre, qui aide fort à nous faire sentir le

premier. Le défaut de belles paroles excuse un peu ceux de nos Compositeurs qui ne réussissent pas : car il est certain que les belles paroles sont les premiers fondemens de la belle Musique. Elles sont nécessaires pour éveiller & pour échauffer le génie du Musicien, & elles sont à présent difficiles à trouver. Tout le monde est convenu que Mr. l'Abbé de la Motte a eu un grand talent pour en faire, & l'esprit aisé, vif, & fertile. Cependant je croi que le mépris qu'avoit Mr. de S. Evremont pour la disposition du sujet de tous les Opera, seroit peut-être aussi juste à present qu'autrefois. Nous n'avons gueres vu de Tragédies en Musique où la conduite, l'intrigue, l'art du Théâtre, fussent passablement bien entendus. Sur des paroles d'ordinaire mal liées, & quelquefois plates ou rudes, est-il équitable d'exiger de nos Compositeurs une Musique aussi harmonieuse, aussi suivie, des tons, des expressions aussi vives & aussi nobles que *Lulli* en a sçû mettre sur ces belles scenes de *Quinault*? Voilà en quoi les Maîtres Italiens d'aujourd'hui ont une p.7. avance bien utile sur les nôtres. Car en Italie, ou les Opera ne sont que de pitoyables rapsodies sans liaison, sans suite, sans intrigue, ou la langue est coulante, badine, emmiellée, même malgré que le Poëte en ait, & où les Musiciens & les Auditeurs ne

demandent que cela : Vous croyés bien qu'un Compositeur n'a qu'à faire le moindre signe , le pays n'a garde de manquer de rimeurs fertiles en *Concetti* & en *Vivezze d'ingegno* , qui lui jettent à la tête des paroles si douces & si fleuries qu'il les peut souhaiter. Après quoi, s'il ne donne pas aux Auditeurs des roulemens & des accords tout leur soul, il est dans son tort, & le Poète s'en lave les mains. Mr. l'Abbé R. qui a recüeilli & vanté avec tant de soin les avantages des Compositeurs Italiens , a oublié celui-là. Cependant j'espere que Mr. le Comte & tous les gens raisonnables le trouveront heureux & important. N'est-ce pas là railler & critiquer modestement, dit la Comtesse ? ... Je ne raille, ni ne critique, Madame : cela ne m'appartient pas. Mais quand je serai obligé de parler de toute autre chose que de la Musique & de la Poësie Italiennes, je profiterai de vos avis, & j'éviterai les décisions courtes & offensantes. Mais je tâcherai d'éviter aussi les exagerations : desquelles je suis persuadé qu'un homme qui veut qu'on le croye, ne sçauroit trop se garder. Par exemple. Mr. l'Abbé R. nous vient dire qu'il n'y a nul endroit faible dans les Opera d'Italie, qu'on n'y distingue point la belle scene, & que toutes les chansons y sont de la même force. Louanges peu vrai-semblables, & qui ne s'attirent ni



créance, ni réponse. Il ne tiendrait qu'à moi d'en dire autant de nos Opera. Je serois moins mal fondé que lui à le dire de quelques-uns. Mr. de S. Evremont nous assure que, selon les Italiens mêmes, & dans les Opera mêmes de Luigi, les beaux endroits étoient impatiemment attendus, & venoient trop rarement.

Mr. l'Abbé veut bien ensuite convenir p72. que nôtre *récitatif* est bien plus beau que celui des Italiens. Mr. de S. Evremont avoit dit avant lui, que le leur étoit fort ennuyeux, & qu'on pourroit le définir un mauvais usage du chant & de la parole. Il ne... N'appuyés point là-dessus, interrompit le Comte, puisqu'on vous accorde tout ce que vous pouvez demander. J'ajouterais donc, dit le Chevalier, que rien n'est si agréable que nôtre *récitatif*, & qu'il est presque parfait. C'est un juste milieu entre le parler ordinaire, & l'art de la Musique, & Lulli a sçu donner au sien un caractère harmonieux & naturel qui sera toujours admiré & toujours imité imparfaitement, quoi qu'en dise l'Auteur d'un Livre\* que j'ai entendu bien louer, aussi peu connoisseur en Musique, qu'excellent Juge pour le reste. Qu'y a-t-il qui fasse plus de plaisir, & qui ouvre mieux un Opera que ce commencement de Persée ?

*Je crains que Furon ne refuse, &c.*

\* Hist. poétique de la guerre contre les anc. & moder. p. 268.

*Armide* est tout plein de *récitatif*, aucun autre Opera n'en a tant, & assurément personne n'y en trouve trop. Ah, *Armide!* *Armide!* dit la Comtesse. Mon Dieu, qui est-ce qui approche d'*Armide*? *Armide*, Madame, reprit le Chevalier, est la Pièce de Lulli dont la Musique est la plus simple, la plus aisée, & la plus suivie. Aussi n'y a-t-il rien de si merveilleux, repliqua le Comte, en affectant un air précieux & grave: & je vous apprens, mon petit cousin, qu'*Armide* est l'Opera des femmes, *Atys* l'Opera du Roi, *Phaëton* l'Opera du Peuple, *Isis* l'Opera des Musiciens. Mais enfin revenons au *Récitatif*. C'est principalement par là que Lulli est au dessus de nos autres Maîtres. Car puisque je suis en obligation d'être sincère, je conviendrai que ceux qui sont venus après lui ont quelquefois fait des airs & des symphonies d'un assés grand prix, & qui peuvent aller du pair avec les airs & les symphonies de Lulli. Je doute qu'il nous ait laissé de plus beaux airs que celui des quatre Saisons.

*Me plaindrai-je toujours Amour sous ton empire? &c.*

Celui d'*Hésione*

*Ah, que mon cœur va payer chèrement, &c.*

Celui de *Picus* & *Canente*

*Cedés cruels, &c.*

Ni de symphonie, à qui la *Sarabande* d'*Issé*

ne soit pas comparable. Ce fameux air de violon de la descente d'Orphée, que Colasse a remis dans le Prologue des quatre Saisons, n'efface point la Sarabande de *Mr. des Touches*. Mais pour le *Récitatif* des nouveaux Opera, vous me permettrés de le trouver tres-médiocre, & presque toujourns ou plat ou dur, & vous ne devés pas encore vous plaindre de ces termes-là. Nos Maîtres d'aujourd'hui ne sçauroient du tout atraper une certaine maniere de reciter, vive sans être bizarre, que *Lulli* donnoit à un Chanteur, & il paroît qu'ils connoissent bien eux-mêmes leur foiblesse & leur manque de génie à cet égard : car ils accourcissent le *Récitatif* tant qu'ils peuvent, & ils mettroient volontiers tout en airs. Tant pis, ajoûta la Comtesse, je croirois que c'est là un grand défaut. Il n'est pas vrai-semblable que les personnages que l'on met sur le Théâtre soient toujourns dans les transports de quelque passion : ainsi ils doivent quelquefois parler naturellement, sur tout dans les premieres scenes. Et puisque c'est le *récitatif* qui represente ces discours naturels & simples, il en faut de nécessité, si l'on ne veut choquer toute vrai-semblance. Outre que la beauté des grands airs & des airs de mouvement s'avilit, quand ils sont trop prés à prés.

Fort bien, Madame, dit le Chevalier, en

Battant un peu des mains. A cette maniere de raisonner , je voi bien que vous êtes tout à fait dans le bon chemin , & que je suis sauvé du péril de vous voir préférer la Musique Italienne à la nôtre. Le Comte n'a qu'à se bien tenir à present. Mais ne croyés-vous pas que le défaut de nos Compositeurs qui abrègent trop leur *Récitatif*, est au moins de meilleur sens, que celui des Italiens qui ne veulent point abréger le leur ? Quoi qu'il ait toujours été fade & pitoyable , quoi qu'il soit encore beaucoup plus mauvais que le plus mauvais de nos nouveaux Opera , les Italiens s'obstinent toujours à faire durer leur *Psalmodie* des heures entieres. Ils ne sçauroient la finir , & ne se corrigent point de cette longueur , doublement ennuyeuse. Il faut que ces gens-là soient bien vains ou bien aveugles. Comment , aveugles , reprit la Comtesse ? est-ce qu'on leur a laissé quelque lieu de se flatter là-dessus , & les François qui voyagent en Italie , ne portent-ils point de sifflets ? Je croi que non , Madame , dit Mr. de... parce que les Italiens portent des sifflets , eux. Mais, par ma foi , si le sifflet n'étoit point là un meuble si dangereux , il y feroit d'un assés grand usage aux François , & d'une assés grande instruction pour les Italiens. Mais à cet avantage que nous avons sur eux par le *Récitatif*, & dont la ré-

essité du récitatif , que vous avés si bien montrée , prouve l'importance : J'en vais ajouter ici plusieurs autres de la même espèce. Comme le goût & le talent des Italiens est de toujours jouer , de toujours badiner , & que ce sont des Musiciens enivrés de leurs sçavans agrémens , & incapables d'arrêter leurs faillies & leurs excès : tous les endroits sérieux , & qui demandent de la gravité , de la sagesse , sont hors de leur portée : ils ne sçavent ce que c'est. Ainsi les sacrifices , les invocations , les sermens , &c. sont des morceaux d'une beauté aussi peu connue chez eux , qu'elle l'est parfaitement chés nous. Jugés où cela va , Madame , & combien cela appauvrit leurs Opera : combien cela leur ôte de belles choses. Rappelés-vous , s'il vous plaît , ces trois endroits admirables de l'Opera de *Phaëton*.

*Le sort de Phaëton se découvre à mes yeux, &c.*

Acte premier.

*Vous êtes son fils , je le jure*

*Par ce Dieu , &c.*

Acte quatrième.

*C'est toi que j'en atteste*

*Fleuve noir , &c.*

Acte cinquième. Quel effet cela ne fait-il point , & quel lustre ces trois endroits ne jettent-ils point sur toute cette pièce ! D'ailleurs ces sermens , ces invocations , ces sacrifices , comme celui de *Cadmus* , de

*Belle-Rophon*, &c. aident fort à la variété. On ne peut pas nier que ce ne soient des inventions naturelles & agréables pour diversifier un Opera. N'attendés rien de pareil des Italiens. Depuis qu'on connoît le B *carre*, & le B *mol* en Italie, & en vérité il y a long-tems, aucun de leurs Maîtres n'a rien fait qui puisse être comparé à un de ces trois morceaux du seul Opera de *Phaëton*. Oh, repartit le Comte, vous n'avez pas vû toutes leurs Pièces : & enfin, s'ils ne chantent pas aussi heureusement que nous certaines choses graves & sérieuses : leurs simphonies les expriment à merveilles. Ils ont des simphonies sérieuses & graves de la plus grande beauré. Vous faites comme Monsieur l'Abbé, repliqua le Chevalier, parce que ce Normand là voit qu'il ne scauroit nous chicanner sur l'avantage immense du *Récitatif*, il en revient à louer les simphonies Italiennes, & à dire qu'*au lieu que les nôtres sont souvent fort séches & fort ennuyeuses, les leur sont par tout mouelleuses, remplies d'accords harmonieux, & cela sans aucune inégalité.* Je vous repeterai encore à vous & à lui que j'estime & même que j'admire d'ordinaire les simphonies Italiennes. Du reste qu'elles soient partout remplies d'accords scavans & recherchés, je n'en conviens que trop pour vous. Par tout remplies d'acords harmonieux, & toujours égales, & les nô-

tres souvent *fort ennuyeuses & fort sèches* : ce sont deux nouvelles exagérations, aussi peu justes l'une que l'autre. Mais à la fin il faudra que leurs simphonies soient d'une beauté bien puissante & bien étendue, si elles mettent toutes seules leurs Opera au dessus des nôtres, à qui ils sont inférieurs par tant d'endroits. Il est vrai que les Italiens l'emporteront de beaucoup sur nous pour l'*execution*, & l'*execution* est un grand point. Turis, ce me semble, dit Mr. du B... A vôtre avis, Comte, ai-je raison, & Mr. l'Abbé a-t-il bien fait de comparer leurs Acteurs aux nôtres, comme il commence de faire à la page 75 ?

Il rappelle donc ce qu'il avoit dit de favorable de nos basses-contre, au commencement du *Parallele*, & il prétend que l'avantage que nous avons sur les Italiens par les basses-contre, n'est pas comparable à celui que les Italiens ont sur nous par les *Castrati*. Mais, Madame, ose-t-on prononcer ? . . . Cependant vous avés lû le *Parallele*, & vôtre modestie a souffert là-dessus ce qu'elle avoit à souffrir. Je n'ai qu'à conserver le nom Italien que Mr. l'Abbé a donné poliment à un genre de Musiciens si Italien, & vous me permettrés d'en parler. Il dit qu'ils sont sans nombre en Italie, & que nous n'en avons pas un seul. Non vraiment, & j'espère que la mode n'en viendra pas en

France, ou du moins qu'ils n'y seront jamais *sans nombre*. Le Roi en a pourtant eu parmi les Musiciens, reprit le Comte ; mais je croi qu'il n'en a plus aujourd'hui. Pardonés-moi, dit le Chevalier, du moins plusieurs noms en *i* & en *o* que je vois dans la liste des Musiciens de la Chapelle me font croire qu'il pourroit bien y avoir là quelque *† animal imbarbe*. Mais enfin tant pis pour le Roi, selon Mr. l'Abbé, s'il n'y en avoit point. Ce sont les Dieux de la Musique & les Heros du *Parallele*. A l'en croire les plus belles voix de nos femmes n'en approchent pas. Il en fait un Eloge, pour la construction duquel il se met en frais de nouvelles exagerations, plus sublimes encore que toutes celles qu'il avoit employées jusqu'ici, & il se tue de faire sa Cour à la Nation, par un torrent de loüanges qu'il leur donne.... Qui sont-elles, Monsieur? Qui elles sont, Madame ? Elles sont en si grand nombre, que j'aurai bien de la peine à les rapporter sans confusion, & je m'en vais, si je puis, les arranger avec ordre.

p.77 = *Primo*, Madame, les voix des *Castrati* sont fortes, perçantes, flexibles, nettes, touchantes, elles penetrent jusqu'à l'ame. En voilà beaucoup pour un premier article, n'est-ce pas ? Mais parceque je veux me hâter, & qu'il nous reste encore bien des choses,

† Scaron. Rom. com. t. 1. p. 195.



choses, je dirai seulement qu'il est vrai que les voix des *Castrati* sont admirables pour chanter 5 ou 6 airs dans un Opera. Mais elles sont si fortes & si perçantes, qu'elles deviennent par là incapables d'un grand rôle. Car, à la longue, elles irritent, elles blessent l'oreille, & elles ne sçauroient gueres soutenir le récitatif, qui est une *psalmodie* trop basse pour elles. Bon, dit Mr. du B.... tu nous dérites là des raisonnemens creux. Prétens-tu nous faire passer, sans aucune preuve, tes imaginations pour des vérités ? Je n'ai garde, mon ami, repliqua le Chevalier ; mais écoute un petit exemple qui me va tout d'un coup tenir lieu de preuves & d'argumens. Au mois de Janvier 1700, Mr. le Duc de Medina-Celi, Viceroy de Naples, fit jouer à Naples un Opera dont il faisoit les frais, & qui étoit magnifique. Eh bien, interrompit la Comtesse, cela est de grand air.... Assurément, Madame, on a des manieres fort nobles en Italie. Mr. le Duc de Medina-Celi fit donc jouer à ses frais un Opera si merveilleux qu'il y avoit un Chœur. Et comme il en retiroit les profits, selon la Coutume des grands Seigneurs qui entreprennent des Opera en ce pais là, & que l'argent qu'on donnoit à la porte étoit pour lui, il y gagna beaucoup. La Pièce s'appelloit *Cesar & Pompée*. C'étoient ces deux illustres Romains qui en étoient le

sujet, & les deux principaux personnages. Mais vous sçaurés, s'il vous plaît, que deux femmes faisoient César & Pompée, & qu'on fut réduit à les habiller en hommes, plutôt que de donner ces deux rôles à deux *Castrati*. C'étoit une chose fort réjouissante que de voir deux petites personnes, hautes comme deux bamboches, dans leurs habits d'hommes, représenter le grand Pompée & le grand César : & je vous laisse à penser qu'elles plaisantes idées ce déguisement grotesque, quoique nécessaire, faisoit naître dans l'esprit d'un spectateur raisonnable. Je voudrois que Mr. de S. Evremont eût été là ; Si tu y avois été toi-même, mon pauvre Comte, je me persuade que l'opinion merveilleuse que tu as, sur le Livre de Mr. l'Abbé, des Opera Italiens, & de l'avantage qu'ils ont sur les nôtres par les voix des *Castrati*, auroit un peu diminué.

*Secundo. Ces voix douces & rossignolantes sont enchantées dans la bouche des Acteurs qui font le personnage d'Amant. Rien n'est plus touchant que l'expression de leurs peines, formée avec ces sons de voix si tendres & si passionnés. Ils ont en cela un grand avantage sur les Amans de nos Théâtres dont la voix grosse & mâle est constamment bien moins propre aux douceurs qu'ils disent à leurs Maîtresses. Puisque cela est si constamment sur, sans doute Mr. l'Abbé a receüilli les suffrages, & les Dames*

ont avoué que les Amans à voix hautes font mieux auprès d'elles leurs affaires, que les autres. Est-ce aussi votre goût, Madame? Je serai bien aise de le sçavoir. Je ne me suis pas encore bien examinée là-dessus, répondit la Comtesse, je vous le dirai une autre fois. Tout ce que j'entrevois à l'heure qu'il est, c'est que les voix hautes, plus vives & plus gayer que les basses, emportent je ne sçai quelle idée de jeunesse. On se figure, ce me semble, ces Amans là, comme des gens en cheveux blancs. Et la jeunesse peut bien être un titre pour dire certaines choses avec grace, & un présage de bonheur. Cependant l'amour est de tous les âges, & d'ailleurs je n'ai pas remarqué que les voix hautes eussent seules des sons, ou plutôt un son, ou si vous voulés, des tons tendres & passionnés. Convenons, reprit le Comte, que les voix hautes sont plus propres aux Amans jeunes & heureux: J'accorde en cela l'avantage aux Italiens sur nous. Mais les grandes beautés ont plus d'un Amant, & deux Amans ne sont pas tous deux heureux, au moins sur les Théâtres. Si les *Castrati* disent mieux des douceurs, & représentent mieux les Amans favorisés, vous pourrés prétendre en revanche que nos basses feront mieux les Amans maltraités, mécontents, & menaçans. A votre compte, dit le Chevalier,

nous serions déjà égaux. Mais ne sembleroit-il pas que nous n'avons sur nos Théâtres que des voix grosses & mâles? Lorsqu'il faut remplir les rôles d'Amans préférés, n'avons-nous ni hautes-contre, ni tailles, dont les voix sont aussi douces, aussi flexibles & aussi hautes qu'elles le doivent être, pour dire tendrement des douceurs? D'abord il est naturel & vrai-semblable que tous les hommes ayent la voix mâle. Ainsi quand les voix des *Amoureux*, des premiers rôles, sont si perçantes & si en faucet, outre que cela devient aigre aux oreilles & incommode pour les aïes en partie: cela a encore le défaut d'être trop féminin, trop Damoiseau. Le tiers des premiers rôles des Opera de *Lulli* sont des rôles de simple taille, & il ne paroît pas que cet excellent homme fût persuadé que *les voix grosses & mâles* fussent constamment bien moins propres aux douceurs qu'ils disent à leurs *Maîtresses*: car dans *Cadmus*, il avoit *Clédie*, haute-contre qui chanta depuis Admete, Thésée, Alphée dans *Proserpine*, &c. & il ne lui donna que le rôle, peu considérable, du premier Prince Tyrien: au lieu qu'il fit le long & tendre personnage de Cadmus, pour *Gaye*, qui n'étoit qu'un Concordant. *Lulli* en usa de même dans *Isis*. *Gaye* eût encore le personnage amoureux de Hiefax, & *Clédie* n'eût que le rôle indifférent de *Mercur*. De sorte

que ces voix tres-hautes ne sont pas absolument nécessaires, que nous n'en manquons point, & que celles des Italiens, passant la juste mesure de haut, elles sont moins propres que qu'il que ce soit aux grands rôles, comme je vous l'ai montré par l'exemple de l'Opera de *César & Pompée*. Ce qui détruit en un mot l'enchantement des Castrati dans les personnages d'Amant : puisque dès que ces personnages sont de quelque longueur, il leur est si impossible de les jouer, qu'on est obligé d'en charger des femmes, travesties exprés. Ajoutés toujours, dit la Comtesse, qu'en Italie, où il n'y a aucunes basses, il ne sçauroit gueres y avoir d'Amans haïs, grondeurs, tirans, comme le Geant de Cadmus, le Licomede d'Alceste, l'Amisodar de Bellerophon, &c. & cela est desagreable pour les-Heroïnes. Car enfin

*\* Dans l'équipage d'une belle*

*Il faut bien par honneur quelque Amant mal-traité.....*

Mon Dieu, oiii, Madame, reprit le Chevalier, & nous observons dans nos Pièces cette bien-seance, qui les orne fort, outre les fréquentes beautés que nous apporte l'opposition de nos Amans heureux & malheureux, de nos voix hautes & basses, tant pour l'action, que pour les accords. Combien de Duo gracieux ! de fugues vives !

\* Madrigaux de la Sabliere.

*Non, non, rien n'est comparable*

*Au destin glorieux*

*Des plus <sup>brillans</sup> des Dieux:*

*Dans Phaéton.*

*Il faut <sup>mour</sup> <sup>partir</sup> pour satisfaire*

*A cette loi severe, &c.*

Dans le quatrième Acte d'Enée & Didon. Ces combats de nos basses & de nos hautes-contre sont une source inépuisable d'agrémens & d'agrémens naturels. Mr. l'Abbé ne l'a pas ignoré, & ne l'a osé cacher. *Le mélange de ces basses avec ces dessus, dit-il p. 14. forme un contraste agréable.... Plaisir que les Italiens ne goûtent jamais.* Voyés maintenant, Mr. le Comte, à quoi se réduit le triomphe des Italiens pour les personnages d'Amant. L'Italie gagne beaucoup à être toute pleine de ces sortes d'hommes, comme les appelle plaisamment Mr. l'Abbé, & toute dénuée de basses. Au pis aller, reprit la Comtesse, quand nous n'aurions nous autres que des voix mâles sur nos Théâtres, ce ne seroit pas, je pense, un si grand désagrément que c'en est un de n'avoir pour toute ressource que les Messieurs de Mr. l'Abbé. Thevenard est en possession depuis 7 ou 8. ans de jouer les premiers Amans à Paris, & il les joue si bien & si tendrement que les Compositeurs des nouveaux Opera ne font plus leurs premiers rôles que pour lui. Je me

suis tantôt apperçûë dans *Tancrede* que  
*Campra*, qui doit sçavoir beaucoup de Mu-  
 sique Italienne, n'est gueres de leur goût  
 sur l'avantage des voix hautes, & a une  
 grande inclination pour les basses. Car les  
 trois personnages d'homme de *Tancrede*  
 sont des basses, tous trois. C'en est peut-  
 être trop, répondit le Comte. Il me sem-  
 ble qu'il auroit mieux fait de mettre pour la  
 variété, une basse dans le Prologue, & la  
 haute-contre de son Prologue dans le corps  
 de son Opera. Il avoit été moins loin dans  
*Hésione* ou *Telamon* est une haute-contre; &  
*Mr. des Touches* dans son *Amadis* de Grece  
 fait aussi une haute-contre du Prince de  
 Thrace. Les trois basses m'ont choqué  
 comme vous, repliqua le Chevalier, c'est  
 imiter l'excès des Italiens en prenant le  
 contrepicé. L'excès est toujours un défaut,  
 & encore y a-t-il aujourd'hui des tailles &  
 des hautes-contres à l'Opera de Paris. Si  
 elles ne sont pas tout à fait si belles qu'on  
 le voudroit bien, & qu'il s'y en trouve  
 d'ordinaire: elles auroient du moins égayé  
 & diversifié *Tancrede*. Mais, Comte, avés  
 vous pris garde au Duo du premier Acte.

*Suivons la fureur & la rage, &c.*

Oüi, dit le Comte. Il m'a fait d'autant  
 plus de plaisir qu'il est difficile & extraor-  
 dinaire de faire chanter deux basses ensem-  
 ble. Il me semble que Lulli ne l'a fait

qu'une fois , & ç'a été dans le Duo de *Proserpine*.

*L'Amour comblé de gloire*

*Triomphe de tout l'Univers.*

Le Duo de *Tancrede* , reprit le Chevalier, a quelque chose de plus expressif & de plus juste. Car comme l'emportement & la fougue conviennent aux basses, il est plus naturel que deux basses se rencontrent & chantent ensemble dans un endroit fougueux & emporté. Mais le Duo de *Proserpine* est plus singulier & plus beau, en ce qu'il est tendre & gracieux, & d'un chant aussi doux qu'il peut & qu'il doit être. Mais revenons bien vite *aux Musiciens † Italiens à voix claire.*

Troisièmement, Madame, *on entend tres-*  
*p. 81. distinctement tout ce qu'ils Chantent , au lieu*  
*qu'on perd d'ordinaire la moitié de ce que disent*  
*de petites filles , sans poumons , sans force & sans*  
*haleine, qui chantent en France les dessus. Pour*  
*ce qui est d'entendre distinctement ce que*  
*disent les Italiens, nous y avons d'abord*  
*répondu. Quant aux petites filles que nous*  
*reproche M. l'Abbé : je n'ai point vû qu'on*  
*leur confie de grands rôles ni à Paris, ni*  
*ailleurs, lors qu'elles sont sans force, sans*  
*haleine & sans poumons. On peut bien faire*  
*chanter par hazard un air détaché à quel-*  
*qu'une d'une poitrine encore foible ; mais*

† Pasquin & Marforio com. act. 2.



cela est rare : il est alors de peu de conséquence qu'on perde quelques mots de ce qu'elles disent , & nous autres François de mauvais goût nous pardonnons volontiers quelque chose à une jolie petite fille. Du reste Mr. Misson écrit qu'il alla à Ferrare à un Opera; dont la principale Actrice n'avoit que douze ou treize ans, & faisoit ce jour là son coup d'essai sur le Théâtre. A ce compte-ci il s'en faut bien que Mr. l'Abbé ne soit en droit de nous rien reprocher à l'égard de nos petites filles. Il ne trouvera pas que nous ayons jamais donné, comme cela, un premier rôle à une Chanteuse de 13. ans, & qui en soit à son coup d'essai.

En quatrième lieu, & ce qui est le plus considérable, c'est que les voix des *Castrati* durent des 30. & 40. années : au lieu que celles de nos femmes ne conservent gueres plus de dix ou douze ans leur force & leur beauté. Comment, dit la Comtesse, dix ou douze ans ! Il donne à nos Chanteuses un regne bien court. Mr. l'Abbé parle comme il veut, répliqua le Chevalier, je ne lui conteste point la durée des voix des *Castrati*. Ce sont gens qui ne se fatiguent pas beaucoup, & d'ailleurs fort sobres : il y a de l'apparence qu'ils durent long-tems. Mais quoique nos Chanteuses ne se ménagent pas tant quelquefois, elles ne passent pas

† Voyage d'Italie, tom 1. pag 186.

tout à fait si vite qu'il le dit. Combien la *Rochois* a-t-elle été d'années sur le Théâtre ? 20. au moins. Combien la *Desmatins* qui chante depuis 12. ou 15. ans , & plus, y sera-t-elle encore ? La *Maupin* y est depuis 8. ou 10. & elle ne fait qu'entrer dans la force & dans l'éclat de son regne : il ne tiendra qu'à elle de chanter encore 20. ans , sans qu'on se lasse de l'entendre & de la voir.... Mais *Hardouin* , Monsieur ; mais *Desvois* ; mais *Dun* , depuis quel tems.... Oh, Madame, interrompit le Chevalier, il ne s'agit point des hommes par tout ici : Mr. l'Abbé ne compare les *Castrati* qu'aux femmes. Ecoutez, reprit le Comte, il n'est pas trop besoin que vous vous tourmentiez là-dessus. Quand nos Chanteuses dureront 15 ou 20. ans, c'en est assez. Le changement de visages égaye & réveille , & lors qu'une nouvelle Chanteuse, encore jeune & novice, vient prendre la place d'une vieille Actrice d'une ancienne habileté : si les oreilles en souffrent un peu , en récompense les yeux y trouvent leur Comte , & le spectacle en est plus riant. Je croi, repartit Madame du B... que les yeux en Italie n'ont gueres de part au plaisir ; car j'ai oüi dire que les Messieurs de Mr. l'Abbé sont bien laids & bien ridés. J'en ai vû un ou deux, dit le Comte, qui, je vous assure, n'étoient pas jolis, & qui étoient vieux & fannés de

bonne heure : & je me souviens que mon ami Dom Japhet d'Arménie , que je lisois l'autre jour , après que la Duégne lui a jetté un pot de chambre sur le corps , à lui , tout nud , & en hyver , Couronne toutes les injures que sa colere lui suggere , par

† Epouventail plâtré ,

*Dents & crins empruntés, & face de châtré.*

Si ces petits Seigneurs là chantent 40. ans , ils doivent avoir bonne mine à la quarantième année.... Si bien donc , Monsieur & Madame , que vous ne les croyés pas beaux : Hé bien , reprit le Chevalier , donnés-vous la peine d'écouter Mr. l'Abbé R.

*D'ailleurs les Italiens ont encore un grand avantage sur nous par le moyen de leurs Castrati, p. 98 en ce qu'ils font le personnage qu'ils veulent , une femme aussi-bien qu'un homme , selon qu'ils en ont besoin. Car ces Castrati sont tellement accoutumés à faire des rôles de femme , que les meilleures Actrices du monde ne les font point mieux qu'eux. Ils sont plus grands que le commun des femmes, & ont par là plus de majesté qu'elles. p. 100 Ils sont même ordinairement plus beaux en femmes que les femmes mêmes. A vous le dé, Madame. Celui-là est net, & voilà votre paquet à toutes en peu de mots. Hélas, Monsieur, dit la Comtesse, qui prit un certain sérieux , n'est-on pas libre d'avoir les*

† Dom Japhet d'Arménie. Act. 4. sc. 6.

yeux & de juger des choses comme l'on veut ? Mr. l'Abbé est le maître de ses sentimens & de son goût. Vous prétendés souvent qu'il ne l'a pas bon ; mais on diroit que vous lui applaudissés en ceci , & je vous vois un air de gayeté.... Moi, Madame, s'écria le Chevalier, en se composant aussi, palsembleu vous me faites tort. Jé sçai bien qu'il n'est pas permis de rire de ces sortes de discours là, & que cela ne vaut rien. *Ferini*, continuë l'Abbé qui persiste à vouloir scandaliser les honnêtes gens, *Ferini*, par exemple, qui en 1698. faisoit à Rome le personnage de *Sibaris* dans l'Opera de *Themistocle* est plus grand & plus beau que ne le sont communément les femmes : il a je ne sçai quoi de noble & de modeste dans la physionomie habillé en *Princesse Persane*, comme il l'étoit, avec le *turban* & l'*aigrette*, il avoit un air de *Reine* & d'*Imperatrice*, & l'on n'a peut-être jamais vû une plus belle femme au monde qu'il le paroïssoit sous cet habit. Un Ecrivain Italien louëroit-il *Ferini* d'une manière plus vive que cela ? Je m' imagine qu'après que *Ferini* avoit chanté à l'Opera de *Themistocle*, Mr. l'Abbé R. ne s'épargnoit pas à crier *Bravo*, & qu'il étoit bien secondé. Car dans tous les Opera d'Italie, à peine ces sortes d'hommes ont-ils achevé un air, qu'on entend toute la salle retentir d'un bruit long & confus de gens qui crient *bravo*, *bravo*, de toute leur

leur force. Les uns, outre cela, battant des mains, les autres jettant leurs bonnets en l'air. Quelques-uns faisant voler des Sonnets imprimés par avance, à l'honneur du Signor *Castrato*. Tout le monde enfin, excepté les Dames, marquant des transports d'admiration avec un emportement terrible. Il y a de l'apparence que les Italiens ont les mêmes sentimens que Mr. l'Abbé du mérite des *Castrati* sur le Théâtre, & qu'ils les y trouvent, comme lui, *plus beaux en femmes que les femmes mêmes*. Cela l'excuse & le justifie un peu. Mais, diable, il va trop loin, il auroit dû se contraindre & se modérer en France. *Jamais une plus belle femme au monde que Ferini*, dit le Comte ! L'exagération est complète, Mr. l'Abbé, Mr. l'Abbé.

† *Oh, vous ne deviez pas lâcher cette parole.* Mais, reprit la Comtesse, j'avois ouï dire que les Examineurs des Livres étoient à présent si difficiles, & qu'ils y regardoient de si près. Mr. de Font. qui a approuvé le *Parallele* est pourtant galant, repartit le Chevalier, & les Dames ont toujours été des premières & des plus empressées à prendre le parti des modernes. Vous verrez que l'Abbé R. lui aura fait quelque tricherie pour faire passer cet endroit, qui est en vérité scandaleux & de mauvais exemple. Je pense que, quelque violent qu'il soit, il n'a pas été remarqué de la plupart

† Les Plaideurs. Aa-1.

de ceux qui ont lû le *Parallele*: car tous ceux qui craignent Dieu & les femmes, comme moi, Madame, s'il vous plaît, auroient pris soin de décrier, & de décréditer un livre si peu poli: comme je tâche de faire à présent, jaloux de l'honneur de nôtre patrie & de celui du beau sexe. Mais pour quitter promptement cette dangereuse matière, je prierai en deux mots Mr. l'Abbé de croire que tous ces déguisemens de femmes en hommes, & de *Castrati* en femmes, ne sont ni honorables à l'Italie, ni bons & agréables pour les *Opera*. Nos femmes sont toujours femmes: nos basses chantent d'ordinaire les Rois, les Amans en second & méprisés, les Magiciens, les Heros graves & un peu vieux, &c. & nos tailles & nos hautes-contre dont les voix sont aussi hautes & aussi flexibles que la nature souffre & veut qu'elles le soient, font les Heros jeunes, galans, & qui doivent être aimés. Les Dieux amoureux & gais, &c. La representation de nos Tragédies en Musique en est sans doute plus juste & plus naturelle, & par là même, selon mon grand principe, elle en est plus belle & meilleure. La contrainte & les déguisemens, où les *Castrati* réduisent les Italiens sont des défauts que nous n'avons point, & qui nous donnent en effet plus d'avantage sur eux, que Mr. l'Abbé ne s'efforce de leur en attribuer sur

nous. Pour que les choses soient bien, & dans l'ordre, il ne faut point que les hommes & les femmes aillent sur les droits, & fassent le métier les uns des autres: tout le monde s'en trouve mal; c'est un vrai abus. Que la *Maupin* quitte quelquefois sa coiffure & son éventail, pour prendre une lance & un casque, en Déesse, en femme guerrière: il n'y a rien à dire. Ce sont des occasions favorables pour elle, où son air vif & Cavalier, & sa voix hardie & unique brillent encore mieux que dans les rôles ordinaires, sans choquer la pudeur ni la vrai-semblance. Mais rien de plus. La modestie de nôtre Théâtre est un avantage précieux que nous ne sçaurions trop conserver, & les gens de bon sens devroient siffler sans égard & sans miséricorde les Auteurs & les Acteurs qui osent y donner quelquefois atteinte.

A propos de la *Maupin*: l'Abbé ne songe gueres à elle, ni à la *Desmatins*, quand il nous vient dire que si une principale Actrice comme la *Rochois* vient à nous manquer, non seulement Paris; mais toute la France entière ne sçauroit fournir une Actrice qui puisse la remplacer. La *Rochois* a été une Actrice excellente: mais est-ce que la *Desmatins* & la *Maupin* ne l'ont pas tout à l'heure remplacée & avantageusement? Il faut que Mr. l'Abbé n'ait point d'oreilles, si après avoir

entendu la voix de la *Maupin*, il regrette celle de la *Rochois*. Pour des yeux, Madame, continua le Chevalier, en se tournant vers la Comtesse, & en lui souriant un peu, nous ne sçavons que trop qu'il n'en a point.

P.96. Cet homme là est bien du vieux tems de nous parler encore de *Dumesnil*, comme il fait. Il y a long-tems que les débauches de *Dumesnil* l'ont fait crever. Et franchement il avoit été bien mauvais, & nous avoit bien consolés par avance de sa perte, depuis que la mort de *Lulli*, qui étoit un merveilleux Maître, l'avoit mis en liberté de s'enivrer tout son soul. *Pithon* bien formé ne laissera personne se souvenir que *Dumesnil* ait vécu. C'est beaucoup en France, dit l'Abbé, quand il y a 5. ou 6. bonnes voix, sur 30. P.84. & 40. Acteurs ou Actrices qui se trouvent à un Opera. En Italie elles sont toutes à peu près égales, & l'on en prend rarement de médiocres, parce que l'on en a à choisir tant que l'on veut. Avec 6. ou 7. voix on fait un Opera en Italie: il n'est pas si mal-aisé qu'elles soient toutes à peu près égales. Cependant elles ne le sont pas, quoi qu'à la vérité on y entende quelques-unes admirables. En France il nous en faut 40. ou 50. il n'est pas nécessaire que celles des Chœurs & celles qui ne chantent qu'un petit air en passant, soient de la beauté des autres. Mais il me semble que toutes celles qui chantent



à Paris des rôles considérables peuvent être appellées de *bonnes voix*.

Monfieur le Chevalier de... est un Critique bien long & bien étendu, dit alors le Comte, qui faisoit semblant de s'assoupir. Réveille toi, mon ami, répondit l'autre. Nous approchons de la fin de nôtre carrière, & pour te remettre en train, je vais passer presque condamnation sur 2. points que nous reproche Mr. l'Abbé.... Ma foi, Chevalier, depuis l'article des *Castrati*, je ne m'intéresse plus tant à ses affaires : je te l'abandonnerai volontiers en tout, si tu veux finir..... Courage, courage, Mr. le Comte. L'honneur veut que l'on soutienne ses amis jusqu'au bout, lors qu'on a commencé une fois : & Madame a oublié le manquement de respect & de galanterie de Mr. l'Abbé, qui n'y retournera plus. Il élève les Chanteurs Italiens au-dessus des nôtres par deux endroits. L'un qu'ils savent tous la Musique en perfection : l'autre qu'ils ne chantent jamais faux. Au contraire nos Acteurs François manquent d'attention & d'habileté : Ils chantent souvent faux, & savent si peu de Musique qu'ils sont obligés d'étudier leurs rôles à chaque Opera, notte à notte, & comme des Eco-liers. Au regard de l'ignorance, cela n'est pas vrai de tous les Chanteurs de Paris, ni même de toutes les Chanteuses, témoin la

*Desmatins* qui est fort habile. Mais je conviens qu'en general nos Chanteurs, beaucoup moins surs & moins sçavans que les Italiens, le font tous tres médiocrement & tous paresseux. Pour chanter faux, je n'en ai point entendu à qui cela n'arrivât, & même trop souvent : si bien que loin de les deffendre sur cet article, je voudrois qu'on leur en fit une honte sanglante, afin de les en corriger.

L'extrême habileté & la grande profondeur en Musique des Chanteurs Italiens, est une gloire & un avantage pour eux, reprit la Comtesse, il n'y a pas de difficulté. Mais, après cela, tant de sçavoir pour de simples Chanteurs est plus loüable que nécessaire. Les nôtres *étudient* à chaque Opera. Eh bien, cela leur est permis, & il le faut même, puisqu'ils doivent apprendre leurs rôles par cœur. Les Italiens ne sont-ils pas aussi obligés d'*étudier*, pour apprendre par cœur leurs airs & leurs personnages ? Mais les nôtres déchifrent les leur note à note ? Quelques uns. Mais qu'est-ce que cela feroit à la beauté de nos Opera, si après les avoir bien déchifrés, quelque peine & quelque tems que cela leur eût coûté, ils avoient assés d'attention ou d'oreille pour les chanter juste, quand ils sont sur le Théâtre ? Elle a raison, dit le Comte. Il seroit mieux que nos Chanteurs eussent

cette habileté Italienne : cependant pourvu qu'ils chantent juste , il est indifferant aux spectateurs qu'ils l'ayent ou non , qu'ils ayent fait trente repetitions de l'Opera qu'ils representent, ou qu'ils n'en ayent fait aucune , qu'il y ait un batteur de mesure , ou qu'il n'y en ait pas. On n'a droit de reprocher à nos Chanteurs & à nos Instrumens , que de chanter ou de jouer faux : ce qu'ils font d'ordinaire manque d'attention , ou quelquefois manque d'oreille. Quand c'est manque d'oreille , il n'y a gueres de remède , & à moins qu'ils n'ayent des voix ou une main rares & singulieres , le plus court est de les chasser. Mais pour le défaut d'attention, ils n'y tombent que parce qu'ils le veulent bien , ainsi on pourroit les en corriger. J'ai entendu dire à un homme distingué, ajouta la belle Comtesse, qu'il étoit honteux de souffrir à des Acteurs ce qu'on leur souffre en France , où ils semblent souvent se mocquer du Public , par le peu d'application qu'ils ont à jouer leurs rôles , & que c'étoit la faute des Maîtres d'Opera. En effet , répondit le Comte , il est indigne qu'un maraut ose paroître sur le Théâtre , ne sachant se soutenir , ou changeant la dignité d'un spectacle en farce & en bouffonnerie par des postures , & par un badinage ridicules : comme faisoit tous les jours *Dumesnil*. Nos Maîtres d'Opera de-

vroient y tenir le main avec plus de soin & de rigueur qu'ils ne font , & il est hors de doute que les Opera d'Italie, où chaque Acteur est toujours attentif, exact : froid ou boufon, selon qu'il le doit être, l'emportent en cela sur nous. Mais vous me direz que nous leur ôterons cet avantage, quand nous voudrons. Oiiida, reprit le Chevalier, il n'y a qu'à interdire les jours d'Opera, le vin aux hommes, & les hommes aux femmes : ce sont là les deux grandes sources de toutes les distractions, & de toutes les impertinences de nos Acteurs & de nos Actrices. Ceux qui ont vû *Lulli* disent qu'il étoit excellent pour tenir tout un Opera dans le devoir, comme vous souhaiterions que les nôtres y fussent encore. Il sçavoit rompre un Instrument sur le dos d'un Violon mal moriginé ; prêcher une Chanteuse en termes forts & expressifs, & donner quelques tappes à un Acteur distrait, de l'air du monde le plus noble & le plus exemplaire.

Mr. l'Abbé R. vante la maniere de chanter & la délicatesse des Musiciens Italiens. *Non seulement inconnue ; mais encore impossible* P.23. *aux Français.* En verité c'est là nous insulte tout à fait, & nous prendre tous pour de vraies gruës. *Pour la maniere de chanter que nous appellons en France execution*, dit Mr: de S. Evremont, *je croi sans partialité qu'au-*

*cette Nation ne ſçauroit raisonnablement le diſputer à la nôtre. Il y a long-tems que nous ſommes en poſſeſſion de cet Art là , & que toute l'Europe a acquieſcé à la déciſion Latine , dont la fin eſt que le ſeul François ſçait chanter.\* Sur quoi Mr. de S. Evremont apporte l'autorité de Luigi , plus Italien , & peut être auſſi connoiſſeur , que Mr. l'Abbé R. Ce fameux Luigi étant venu en France , & ayant ouï chanter nos Muſiciens , ne pouvoit plus ſouffrir ceux d'Italie. Il ſe les rendit tous ennemis , continué Mr. de S. Evremont , diſant hautement à Rome , comme il avoit dit à Paris , que pour rendre une Muſique agréable , il falloit des airs Italiens dans la bouche des François. Luigi préféreroit nos Chanteurs aux Chanteurs de ſa nation , même pour les airs Italiens. A-ç'été Luigi qui a été la duppe de la France , ou Mr. l'Abbé R. qui a été la duppe de l'Italie. Comme Mr. Miſſon dit dans la Préface , que la plûpart des jeunes Voyageurs le ſont , & ſ'accoûtument inſenſiblement aux ampoules & aux termes hyperboliques des Italiens ? Ah , répartit la Comteſſe , avec un petit vermillon , ce ſeroit faire injure à Mr. l'Abbé , que de croire qu'il ſ'eſt ainſi gâté parmi eux.*

Luigi pouvoit bien juger des Chanteurs , & il en jugeoit bien , dit le Comte. Il eſt

\* *Hiſpanus flet , dolet Italus , Germanus boac , Flandæ ululat , & ſolus Gallus Cantat.*

certain qu'il n'y a point de lieu au monde où l'on chante comme à Paris, & ce seroit perdre en vain votre tems que de vous amuser à le prouver. Si le Livre de Mr. l'Abbé a imposé à quelqu'un sur le reste, vous n'avez point à craindre qu'il séduise personne là-dessus. Nous avons une maniere de chanter aisée & libre, une grace, une propreté, dont les autres Nations, moins galantes & moins polies que la nôtre, n'approchent point. Il me semble même, ajouta la Comtesse, que l'Art de chanter s'est encore perfectionné chez nous, depuis Luigi, & qu'il ne baisse point presentement, comme Mr. le Chevalier pense que font les autres. Nous chantons mieux que ne faisoient *Nyert & la petite Varenne*, & nous chantons encore avec autant d'agrément que du regne de *Lambert & de Bacilly*. Il n'en est pas de même de la danse : on danse moins bien, parce qu'on ne danse plus gueres.

L'avantage que nous avons sur les Italiens pour l'exécution, reprit le Chevalier, est tel, que Mr. l'Abbé nous deshonne, ou plutôt se deshonne lui-même en nous les comparant. Je serois au milieu de tous les stilets de Venise, que j'aurois la hardiesse de leur dire qu'ils ne savent ce que c'est que de chanter. Vous avés lû, Comte, le discours de Mr. de S. Evremont sur les Opera. Remettez-vous en mémoire cet endroit où

il dit d'abord que *les Italiens ont l'expression fautive, ou du moins outrée.* Il continuë sur le même ton, & il employe une page presque entiere à décrire le ridicule de leurs Chanteurs. Quand je sçaurois par cœur ce passage, il est trop long pour que je voulusse vous le rapporter ici : mais je vous prie de le relire quelque jour. On ne peut pas exprimer leurs défauts d'une maniere plus juste & plus sensée que les peint-là Mr. de S. Evremont, homme qu'on ne sçauroit trop; ni trop hardiment citer : homme né avec beaucoup d'esprit & de goût : vieux Courtisan d'un goût & d'un esprit raffinés par l'usage le plus exquis. Il n'adoucit le portrait dur & fâcheux qu'il a fait de leurs Chanteurs qu'en disant : *que peut-être il y a p.36. du changement aujourd'hui & qu'ils ont profité de nôtre commerce.* Mais, dans le sentiment qu'ils ont d'être les premiers hommes du monde pour la *Musique*, ils n'ont eû garde de s'abaisser à venir étudier la vraie délicatesse, & la vraie politesse du chant, sous nos maîtres. Ils sont demeurés comme ils étoient, & chantent toujours d'un goût aussi foux & aussi outré. Se font-ils défauts *de leurs passages* p.92. *de leurs badinages de gosier, de leurs affoiblissements de voix; de leurs échos, de leurs coups de gorge, semblables à ceux des Rossignols ?* &c. p.79. C'est de cela que Mr. l'Abbé les louë. S'ils avoient profité de nôtre commerce, ils

n'auroient pas conservé leur attachement & leur talent pour ces sortes d'agrémens, & Mr. l'Abbé auroit perdu un si beau sujet d'éloge. Vous ne croyés donc pas, Monsieur, dit la Comtesse, que ces délicatesses de gorge & de gosier, *inconnues & impossibles aux François* soient d'un bon goût ? . . . Nenni, Madame. Ni vous, ni moi ne le croions. Sommes-nous des hommes ou des oiseaux ? Si nous sommes des hommes, il faut chanter en hommes : il faut chanter, & non pas siffler. Laissons à nos Laquais qui sifflent, & à ces honnêtes gens qui élèvent & qui instruisent des Linottes le mérite d'attraper, s'ils peuvent, les merveilleux agrémens de gorge dont Mr. l'Abbé est charmé : & chantons nous autres uniment & naturellement. Tendrement, mais sans gémir, sans sanglotter, légèrement, mais sans gazouiller, comme font les Italiens.

Une petite objection, dit le Comte, quelque hâte que j'aye de finir. Si les Chanteurs Italiens sont si mauvais que vous le soutenez, pourquoi tous les Princes de l'Europe en composent-ils leurs Musiques, comme un homme de qualité me le faisoit remarquer l'autre jour, & non pas de François ? . . . Tous les Princes de l'Europe ! Mr. Quels Princes ? . . . . L'Empereur, le Roi d'Espagne. Et Madame la Comtesse d'Au-  
nois dans son joli voyage d'Espagne conte  
que



que la Musique de Mr. le Cardinal Portocarrero, qu'elle entendit à Toledé, étoit aussi composée de Musiciens d'Italie. . . . Est-ce tout, répondit le Chevalier ? Si à Vienne & en Espagne on se sert de Chanteurs Italiens, plutôt que de François, la raison en est naturelle. C'est que la proximité de Vienne & de Venise, & le commerce qu'ont les Espagnols, à cause de Naples & de Milan, avec les Italiens, donnent aux Princes & aux Seigneurs Espagnols & Allemands plus de commodité d'avoir des Chanteurs d'Italie, tant qu'ils en veulent : Outre la liaison de ces trois Nations là & leur aversion pour la nôtre. De même qu'en Hollande & en Angleterre tout est plein de Chanteurs François, que le voisinage & la conformité de goût, y font préférer. Vous ne trouverez pas qu'on songe aux Musiciens Italiens en Angleterre & en Hollande, & lorsque feu Mr. le Prince d'Orange voulut une Marche pour ses Troupes, il ne s'adressa pas à Rome ou à Paris pour en faire faire une : Il eut recours à *Lulli*, parmi les papiers duquel on trouva, après sa mort, celle qu'il avoit envoyée à ce grand Roi. Vous sçavés combien *Hilaire* la fille de Lambert eût de vogue & d'applaudissemens, lors qu'elle alla en Angleterre, & l'accueil favorable que *Dumefnil* y reçût, il n'y a encore que 5. ou 6. ans,

toute cassée qu'étoit la voix de cet yvrogne. Avés vous ouï dire que quelque Italien y ait jamais été fêté & admiré de même?

Mr. l'Abbé va jusqu'à prétendre que les Italiens, comme Acteurs, sont au-dessus de nous, pour les Opera. Fort bien, repartit la Comtesse, ils l'emportent pour des Arlequins, des Trivelins, des Scaramouches. On auroit tort de nier qu'en fait de pantonnades & de mommeries, ils ne soient de fort grands personnages. Mais, repliqua le Comte, Mr. l'Abbé R. les loueroit-il d'exceller en de mauvaises choses, & desquelles il a lui-même cōdamné l'usage dans les Opera? Mr. l'Abbé veut toujours louer les Italiens, répondit Mr. de... & il nous donne d'un certain Romain, bon Procureur pendant toute l'année, Musicien aux Opera du Carnaval, & Acteur qui valoit pour le moins nôtre Arlequin & nôtre Raisin. Nôtre Arlequin, reprit la Comtesse! Vraiment Mr. l'Abbé nous enrichit aux dépens de ses amis. Nos Arlequins sont Italiens. Nous n'en avons point de nôtre Nation, non plus que de Procureurs qui montent sur le Théâtre. Certainement, dit le Chevalier, le zele de l'Abbé pour les Italiens est aveugle; mais il faudroit l'être aussi, pour ne pas voir que les Acteurs des Opera d'Italie sont, comme leurs Danseurs, *des hommes tout d'une pièce, sans taille, sans air*: Incapables de

plaire dans les endroits gracieux & doux, & d'entrer, comme il faut, dans la passion aux endroits furieux & emportés. Il n'est pas possible d'avoir l'indulgence de les trouver même médiocres dans le sérieux. Au contraire on ne peut gueres porter plus loin que font les François, l'art & les graces du Théâtre. Nos premiers Acteurs ont cette assurance noble, ce bon air, cet air galant, que tous les étrangers du monde viennent chercher à Paris: hormis les Italiens qui se tiennent fidèlement enterrés dans l'obscurité, dans le particulier de leur Patrie. Combien avons-nous eû & avons-nous encore de Chanteurs & de Chanteuses dignes d'être regardés comme d'excellens Comédiens en leur genre! Il est superflu de grossir cet article par des exemples. Vous vous imaginerez seulement, Madame, quel plaisir, ou plutôt quelle frayeur ne faisoit pas *Sallé*, lors qu'à l'Opera de Rouen il jouoit *Roland* avec cette force d'expression que toute la France lui connoît pour la Comédie, & avec cette voix, cet Art de chanter, qui font presque regretter qu'il se soit donné à la Comédie. Je voudrois bien qu'il plût à Mr. l'Abbé R. de nous nommer quelque *Sallé* Italien, Musicien & Acteur à ce degté là.

Pour son Procureur Romain, qu'il nous cite comme un exemple éclatant du talent

qu'ont tous les Italiens pour la Musique, je ne puis m'empêcher de lui rendre ici l'histoire de *Mr. des Touches*. Jeune, occupé des exercices, ou si vous voulés, des plaisirs d'un Mousquetaire, sçachant à peine les élemens de la Musique, *Mr. des Touches* est saisi de la fureur de faire des Opera. Il ne fait qu'écouter un génie qui lui parle, & qui l'échauffe en secret, il produit des airs, des simphonies qu'il ne sçauroit même noter. Il les chante comme la nature les lui dicte, il faut qu'un autre ~~le~~ note sous lui, & pendant qu'il apprend en Ecolier les règles de la Composition, il compose, par avance, en Maître: il fait *Issé*, un des plus aimables Opera qui ait paru depuis *Lulli*. C'est, dit la Comtesse, un homme qui ne sçait ni lire, ni écrire, & qui fait un Livre admirable. Voilà, s'il en fut jamais, une heureuse naissance pour la Musique, & on auroit tort de douter que la vocation de *Mr. des Touches* à composer des Opera soit bonne. Les Heros de Mr. l'Abbé ne peuvent pas y être appellés d'une maniere plus singulière & plus marquée.

Voyons, dit Mr. du B... en prenant le Livre des mains du Chevalier, si tu n'allonges point le *Parallele*, par malice. Eh bien que nous reste-t-il à examiner? Mr. l'Abbé prétend que les Italiens ont encore de l'avantage sur nous par les instrumens:

à cause que les leur sont montés de cordes plus grosses, & qu'ils en tirent plus de son. Que ré-<sup>p 103</sup>  
pondés-vous . . . Peu de chose , mon cher Comte , puisque vous êtes pressé. Du consentement de Mr. l'Abbé, nos violons sont au-<sup>p 17</sup>  
dessus de ceux d'Italie pour la finesse & la délicatesse du jeu. Les leur sont tres-durs, ou viellent tres-desagréablement. Il en est de même de leurs basses & des nôtres. Mais ils ne mettent gueres que vingt Instrumens dans leurs Orchestres. En France on y en met 50. ou 60. Je dis que nous regagnons par le grand nombre , le bruit & l'éclat du son, & que nous conservons l'avantage de la délicatesse du jeu. Il est bien difficile de tirer beaucoup de son d'un violon & d'une basse de violon , quand on les touche durement, & qu'on appuye de toute sa force ! L'habileté est de les faire bien parler, en les touchant cependant avec finesse. Mais enfin , Monsieur, choisisés de vingt Instrumens éclatans & rudes, ou de 60. doux & délicats. Si le bruit que font les vingt est égal , tant pis pour les oreilles.

Les plus grands Maîtres ne dédaignent pas de<sup>p 110</sup>  
jouer dans les Orchestres d'Italie, poursuit le Comte. Mr. l'Abbé a vû à Rome Corelli, Pasquini & Gaëtani au même Opera. Il ne tiendra qu'à lui , répondit le Chevalier, de voir dans l'Orchestre de Paris, Rebel, respectable aux Italiens mêmes par ses Sonates,

*Theobalde* leur compatriote , & qui , avec autant de science qu'eux , a acquis en France un goût qu'ils n'ont point. *La Barre* , si connu par ses Trio , & qui est , ce me semble , Auteur du *Ballet des Arts* : & plusieurs autres qu'il est inutile de citer. Car quand ces *grands Maîtres* n'y seroient point , ce seroit peut être moins d'honneur : mais au fond, peu de desavantage. Un jeune homme d'une main hardie & brillante , de qui l'habileté ne s'étend pas jusqu'à composer ; mais qui en sçait assez pour jouer , avec quelque seureté, sa partie sur son Instrument , les vaut bien dans un Orchestre....

Qu'y a-t-il , Comte, tu ris ? Oüi , dit celui-ci. Selon l'Abbé, *on méprise en France les Musiciens, comme des gens d'une Profession basse.* Cela seroit injuste & vilain. Cependant je ne voi pas que les Musiciens François s'en plaignent , ni les Musiciennes non plus : il me paroît que, sans regarder si leur Profession est basse , ou non , nos plus grands Seigneurs vivent assez familièrement avec eux.

Mais nous en voici aux Machines & aux Décorations des Opera d'Italie , & vous ne tarderés pas, Chevalier, à m'avoüer que les Italiens portent en cela la richesse & la magnificence bien plus loin que nous. Oüi, dit le Chevalier, à present. J'en aurois seulement douté du tems que Mr. le Marquis de Sourdeac étoit l'entrepreneur de nos

Opera. Peut-être que pour le génie & pour la dépense, comme pour la qualité, Mr. le Marquis de Sourdeac alloit bien du pair avec *Mr. le Chevalier Acciaïoli*. Mais <sup>P. 123</sup> enfin, repliqua le Comte, il est sur qu'aujourd'hui les Décorations & les Machines sont superbes & surprenantes en Italie, au lieu qu'en France elles sont tres-médiocres, & c'est un grand point... Tout doucement, Mr. le Comte. Leurs décorations, leurs changemens de Théâtre sont superbes, & en un Opera on en voit jusqu'à 15. ou 16. Mais tout cela est mal éclairé. *Nulle illumination*, dit Mr. de Misson. *Quelques chandelles par ci par là*. Une salle mal éclairée rabat bien du prix des plus belles décorations.

A l'égard des machines. Vous avés quelque déférence pour Mr. de S. Evremont. Voici comment il en parle. *Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématique. Mais elles ne plairont gueres au Théâtre à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent; plus elles divertissent l'esprit, &c.* Comme tous les spectateurs ne sont pas Mathematiciens, le Merveilleux des Machines d'Italie ne seroit pas si estimable, ni tant à compter, si Mr. de S. Evremont en étoit caü: mais j'améne à vôtre secours un autre grand homme, qui est d'une opinion bien différente. Monsieur

de la Bruyere juge que *la Machine augmente & embellit la fiction, soutient dans les Spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du Théâtre, &c.* Et il dit plus haut que l'Opera n'est pas un spectacle, depuis que les Machines en ont disparu. Mr. de la Bruyere a raison, reprit le Comte. Un Opera sans machines ! Parbleu, c'est une femme sans fontanges. Soit, repartit le Chevalier. Dans l'opposition des sentimens de ces deux excellens hommes, je conviens, puisque vous le voulés, que les Machines relevent, embellissent un Opera : quoi qu'elles n'y soient pas essentielles. Mais convenés à votre tour que les machines de Paris ne sont pas si pauvres. Elles sont médiocres, & il y en a assés pour *augmenter la fiction, pour soutenir, de tems en tems, la douce illusion du Spectateur.* Et en verité n'y a-t-il pas plus de bon sens & plus de bon goût à avoir, comme nous, des machines & des décorations d'une médiocre beauté, 4. ou 5. machines, 6. ou 7. changemens de Théâtre en un Opera, avec des habits raisonnablement riches, tout cela bien éclairé, bien entendu, galant : Que d'avoir, comme les Italiens, des machines, des décorations fréquentes & d'une magnificence extraordinaire, avec des habits de la dernière gueuserie ? Si leurs habits n'étoient ni beaux ni laids, & tels à proportion que sont nos



changemens de Théâtre, & nos machines :  
 passe. On leur pardonneroit le nombre ex-  
 cessif de ces changemens de Théâtre, & la  
 bizarrerie de leurs machines, en faveur de  
 la dépense qu'ils y font. Mais on peut dire  
 que leurs habits sont aussi vilains que leurs  
 décorations sont belles. On voit ici de la  
 profusion, pendant qu'on voit là de la mes-  
 quinerie, de la lézine. Opposition defa-  
 gréable & choquante. Quand César, Pom-  
 pée, ou quelque autre Heros ou Roi d'Ope-  
 ra entre sur la Scene, il a après lui 30. ou  
 40. suivans. Ils ne viennent pas pour for-  
 mer des chœurs ou pour danser ensuite,  
 comme ils devroient faire vrai-semblable-  
 ment, & comme font les nôtres. Ce sont  
 des Crocheteurs loués au Marché : des  
 malheureux, muets & immobiles : & sous  
 un habit de friperie tres mesquin, & qui  
 leur va fort mal, vous leur appercevés leurs  
 bas & leurs souliers encore sales & crottés.  
 Figurés-vous, Madame, la jolie chose, &  
 s'il n'est pas bien glorieux & bien noble à  
 tel Empereur du monde d'avoir un cortege  
 de gens faits & entretenus de cet air. Mais  
 le génie des Italiens se découvre, & est ou-  
 tré en cela, comme en tout le reste.

*Dans la juste nature on ne les voit jamais.*

*La raison a pour eux des bornes trop petites,*

*En chaque caractere ils passent ses limites.*

Caractere que le zele inconsidéré de Mr.

Tar-  
 tuffe  
 Act. I.

l'Abbé R. qui n'a pensé qu'à marquer sa reconnoissance aux Conservateurs de Rome, qui l'ont fait Citoyen Romain, ne leur a point ôté dans le *Parallele* : & qui ruïnera par lui-même, chez un Lecteur raisonnable, toutes les loüanges que l'Abbé se travaille à leur donner. Est-il possible que les Italiens d'aujourd'hui vivent sous le même Ciel & respirent le même air que les Italiens du siècle d'Auguste, si amoureux de la médiocrité, de la simplicité : justes, réglés, sages, dans les choses les plus élevées & les plus heroïques, comme dans les plus communes!

Mr. l'Abbé finit son *Parallele* par un argument merveilleux. *Je n'ajouterai plus*, dit-il, *qu'une chose en faveur des Opera d'Italie qui confirme tout ce que j'ai dit à leur avantage : c'est que, quoi qu'il n'y ait ni divertissemens ni chœurs, & qu'ils durent des cinq & six heures, on ne s'y ennuye cependant jamais.* Tout le contraire aux nôtres. Oüi ; mais, dit la Comtesse, quelle caution Monsieur l'Abbé donne-t-il de cela ? .... Sa parole, Madame. N'en faut-il pas croire un honnête homme sur sa parole ? Je confesse que cela seroit bien fort, si cela étoit bien constant : mais puisque vous doutés de ce fait, j'attendrai qu'il soit verifié pour y répondre. Car à parler de bonne foi, je suis un peu incrédule, aussi-bien que vous, & j'ai vû dix-maris aussi respectables que Mr.

l'Abbé ; m'assurer que jamais leurs femmes n'avoient écouté personne : que je n'ai pas laissé d'en douter encore. S'il faut dire ce qu'on pense , ajouta le Comte , quand la plupart des Spectateurs d'Italie s'ennuyeroient moins à leurs Opera que nous ne faisons aux nôtres , je ne m'en étonnerois pas. On ne jouë là des Opera qu'au Carnaval , un mois l'année. Les Spectateurs sont gens avides des spectacles , & prévenus sur le mérite des Musiciens de leur Nation : ce sont des femmes charmées d'être alors un peu moins esclaves qu'en un autre tems , & qui n'écoutent rien , dans le transport extraordinaire où elles sont de voir là , & d'y être vûës : des gondoliers qu'on laisse entrer exprés pour fraper des mains & pour applaudir. Seroit-ce une grande merveille que nos Courtisâns d'un goût si difficile , nos femmes libres , inquiètes , pressées d'aller à la promenade & au jeu , où elles ont encore à se montrer , s'ennuyassent davantage à nos Opera , après une heure ou deux d'attention ? Vous le prenés bien , Monsieur , dit le Chevalier , les Italiens ont outre leur grand flegme des raisons de ne se point impatienter , que nous n'avons pas. Car pour les étrangers , ils n'ont pas tous le bonheur de ne se jamais ennuyer aux Opera Italiens , comme je veux croire que Monsieur l'Abbé l'a eû. *Je vous dirai encore*, dit

Mr. Misson dans sa Relation, qui est la dernière, & au goût de bien des gens une des meilleures que nous ayons d'Italie. *Je vous* <sup>com. 1</sup> <sub>p. 238</sub> *dirai encore que nous attendons toujours la fin de la Pièce avec impatience avant que d'en avoir entendu le quart. Ce Gentilhomme Normand-Anglois, homme d'un esprit droit, & peu aisé à ébloüir, ne parle pas avantageusement des Opera Italiens. Des voix de fillette & des mentons flétris des Castrati. De leurs longs fredons, de leur chanterie, de leurs roulemens outrés, &c. Mr. l'Abbé R. doit le trouver bien heretique avant Mr. Misson. Mr. de S. Didier n'avoit pas fait façon de dire : \* C'est à Venise que l'on doit l'invention des Opera ; mais quoi qu'ils y aient été autrefois d'une singuliere beauté, on peut dire néanmoins que Paris surpasse presentement tout ce qu'on a sçû faire à Venise.*

Desorte, dit Madame du B... que, tout bien compté, les Italiens excellens en deux choses, dans leurs Opera. 1 En machines. 2 En simphonies. Leurs habits, leurs danses, leur récitatif, sont pitoyables. Ils n'ont point de chœurs. Leur Orchestre est petit, éclatant ; mais rude. Leurs Pièces sont des farces & des rapsodies. Les François ont des machines & des décorations, des pièces en gros affés belles. Des habits riches & ga-

\* Histoire de la Ville & République de Venise, 3. Partie pag 417.

lans. De bonnes simphonies. Un Orchestre doux & nombreux. Des danses, des chœurs, un récitatif admirables. Avec la permission de Mr. l'Abbé, cela ne me paroît pas égal. Nous n'avons rien de tout à fait méchant : ils ont quatre ou cinq choses tres-mauvaises : nous avons un plus grand nombre de choses excellentes qu'eux. Mais quand tout ne feroit que médiocre chez nous : je croi qu'un spectacle médiocre en tout, ennuyeroit, choqueroit moins encore qu'un autre, excellent en deux points, & ridicule en cinq ou six. Vous ne jugés point des voix, Madame, reprit le Chevalier, êtes vous affés piquée pour vous récuser vous-même sur cet article ? Eh bien donc, continua-t-il, leurs *Castrati* sont admirables pour quelques airs ; mais incapables d'un grand rôle : leurs voix de femmes souvent fort belles : tout cela ne sçait point chanter, & joue mal : ils n'ont point de basses, ni même de tailles. Dans les Opera François il y a de tout : d'ordinaire quelques voix de femmes tres-aimables, & quelquefois des hautes-contre qui le sont aussi : beaucoup de tailles : des basses charmantes : tous presque chantant d'une grande propreté & Acteurs merveilleux. Lequel de ces deux partages vaut le mieux ? Et toi, malin dormeur, qui ne veux point parler, di-nous un peu ce que c'est qu'un Opera.

Un Opera, répondit brusquement le Comte ! par ma foi, je n'en sçai rien. Une fadaïse, selon Mr. de S. Evremont. Me prend-tu pour un homme qui sçache faire des définitions en forme ? Cependant je me souviens d'un titre que je remarquai un jour sur un vieux exemplaire d'Atys. *Atys Tragédie en Musique, ornée d'entrées de ballet, de machines, & de changemens de Théâtre.* Il me sembla que cela pourroit servir de définition en un besoin. Que cela nous en serve donc, repartit le Chevalier, peut-être n'est-elle pas des moins justes. Vous voyés par là que la beauté des machines & des décorations, en quoi excellent les Italiens, n'est point essentielle aux Opera, n'étant qu'un ornement. Il suffit que les yeux en soient médiocrement conténs. Mais au contraire il est nécessaire que le sujet soit bien & gravement traité. Les Italiens se moquent de l'un & de l'autre. Il est presque nécessaire qu'il y ait des Chœurs à tous les Actes, comme il y en a eu dans toutes les Tragédies de l'antiquité : il est essentiel que les Acteurs soient bons & magnifiquement habillés, puisque ce sont des Héros, & non pas des gueux qui y paroissent : il est essentiel qu'il y ait de toute sorte de voix, & plus de basses que d'autres ; puisque le plus grand nombre des personnages qu'on y introduit est d'hommes : neant pour tous ces

articles chez les Italiens. La symphonie n'est que la partie la moins essentielle de la Musique : puisque la Musique n'est là que pour exprimer les discours & les sentimens de la Tragédie : ce que la symphonie n'exprime point. Vos Italiens n'excellent qu'en symphonies, & ne réussissent pas en toutes. Voyés, Mr. le Comte, si outre que nos avantages sont plus nombreux, ils ne sont pas plus importans, à considerer exactement les Opera : & si le Récitatif incomparable & les airs touchans & expressifs de *Lulli* où il a sçû attraper le juste point de simplicité, ce qui fait, ce me semble, la plus grande gloire, ne doivent pas seuls l'emporter sur tout ce que la science & l'application des Italiens peuvent produire. L'esprit n'a gueres affaire à nos Opera; mais il pâtit cruellement à ceux des Italiens.

Pour les différentes Pièces de Musique, si leurs Trio... Hola, interrompit le Comte, je pense que tu vas faire des récapitulations methodiques.

† *Homme, ou qui que tu sois, Diable, conclus : ou bien que le Ciel te confonde.*

Soit, Monsieur, dit le Chevalier, ne récapitulons point, & ne parlons plus des recherches & de l'affectation des Compositeurs d'Italie : mais encore, par grace, une comparaison pour finir. Representés-vous une vieille coquette raffinée, chargée de

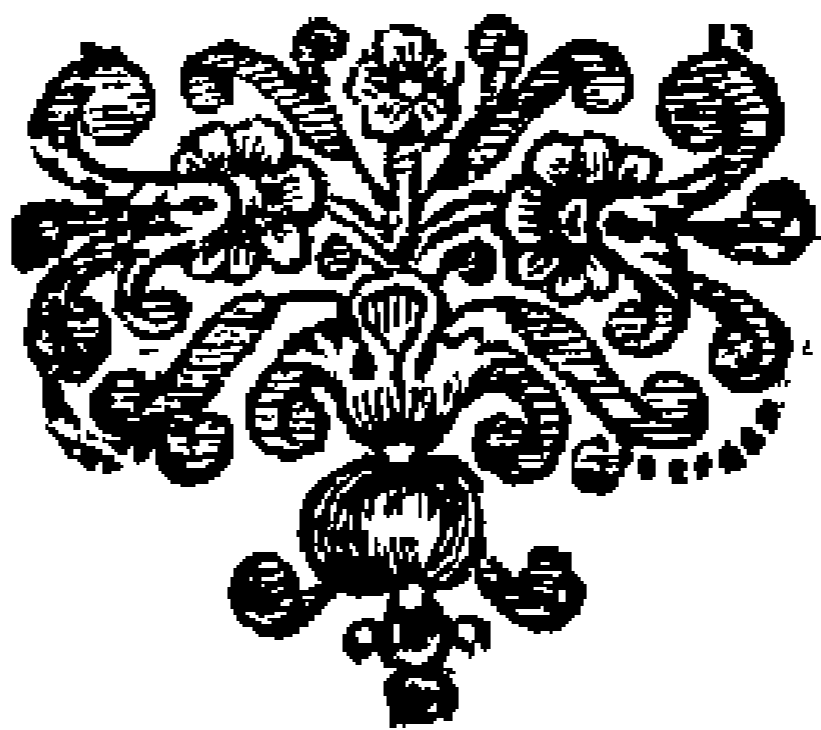
rouge , de blanc & de mouches , tout cela véritablement appliqué avec tout le soin & toute l'adrette possibles : cachant les rides de son visage & les défauts de sa taille par une parure également magnifique & bien entendue : souriant & grimaçant de la manière la plus fine & la plus étudiée ; mais souriant à droit & à gauche , grimaçant sans cesse : toujours du brillant & de la vivacité , ni justesse , ni prudence : des ains engageans , une envie perpétuelle de plaire à tout le monde : ayant au suprême degré l'art de badiner , d'agacer les gens : avec cela sans cœur , sans ame , sans sincérité : inégale , ne demandant qu'à changer à tout moment de lieux , de plaisirs. Voilà la Musique Italienne. Imaginés-vous d'un autre côté une jeune personne d'un port noble ; mais modeste , d'une taille grande & déliée , sans excès : nette , toujours habillée d'une propreté galante ; mais aimant mieux être négligée que trop parée , magnifique certains jours seulement. Vive , fraîche , saine , dans un embonpoint raisonnable : de belles couleurs naturelles , un grand éloignement de tout ce qui est faux & emprunté : une mouche ou deux de tems en tems , ou pour couvrir quelque petite éleveure , quelque rouffeur d'accident : ne négligeant point ses avantages , riant & gracieuse autant qu'il le faut ; mais ni coquette , ni follement



badine : un esprit doux , simple , naturel ; mais capable des choses solides & sérieuses : parlant bien , sans s'en piquer , sans vouloir parler toujours : un bon cœur , sensible autant & selon qu'il le doit être : jamais d'inégalité dans l'humeur , tres-rarement dans la beauté : c'est là une Dame que tu dois bien reconnoître , & c'est la Musique Françoise. Décide entr'elles , choisis. Mr. le Chevalier est plus galant que Mr. l'Abbé R. dit la jeune Comtesse , en souriant : mais , Monsieur , quelque favorable que soit cette peinture à la Musique Françoise & à cette Dame , ne pressés point Monsieur votre cousin de décider. Ecoutez, Madame, répondit le Chevalier, je ne vous dis pas qu'il ne fût point assés fou pour prendre la Coquette pour une Maîtresse de quelques jours. Au contraire je vous avertis , & je vous prie d'y prendre garde. Mais pour une vraie Maîtresse , pour une femme , il n'est pas tout à fait de si mauvais goût. En tout cas, Madame, il ne tiendroit qu'à vous que nous ne le punissions bien vite, & il le seroit déjà par son méchant choix : comme le sont ceux qui se laissent prendre à la Musique Italienne , dont la plûpart ne font , je croi, qu'une infidélité passagere à la Musique Françoise, à laquelle ils reviendront enfin. Oûda , repartit le Comte ; mais ces infidelles là sont des gens

du grand air, dont l'exemple est puissant & à de prompts & fâcheuses suites. Tant pis pour qui se laissera corrompre par leur exemple, repliqua le Chevalier, il a beau être éclatant, il n'en est pas meilleur, & je suis bien aise que le *Parallele* m'ait par hazard donné lieu de vous le dire. Que les gens du grand monde & à la mode, méprisent tant qu'ils voudront le goût simple & naturel, pour courir après des plaisirs nouveaux & raffinés : pour moi je ferai toute ma vie pour l'Amour & pour la Musique à la Françoisé.

A ces mots le Chevalier fit la reverence au Comte & à la Comtesse, & leur donna le bon soir.





COMPARAISON  
DE LA  
MUSIQUE ITALIENNE  
ET DE LA  
MUSIQUE FRANÇOISE.

LETTRE A MONSIEUR DE LA\*\*\*

*Nous nous soutenons tous par des aides secretes ;  
La brebis vent de l'herbe , & l'abeille des fleurs.  
Il faut aux belles des douceurs ,  
Et des loüanges aux Poëtes.*

Celles que vous me donnés , Monsieur, réchaufferoient l'Auteur le plus froid. J'y suis sensible , comme je le doi ; mais il me semble qu'il y aura plus de modestie à les oublier , & à vous laisser oublier vous-même que vous me les avés données , qu'il n'y en auroit à vous en remercier avec art. Je n'aurai point l'humilité ordinaire de

ceux à qui l'on a dit quelque chose d'obligant, & qui s'en défendent bien fort, afin de se le faire dire encore une fois.

Je vais, au lieu de cela, répondre à vos difficultés, & achever de vous persuader de la bonté de nôtre cause. Vous croirés bien que je n'ai pas mis, à beaucoup près, dans les trois Dialogues tout ce que j'aurois pû y mettre. J'étois gêné, & par le stile du Dialogue, & par le caractère de mes personnages, gens du monde à qui il n'est pas permis d'être sçavans, & par la brièveté du tems que je leur pouvois donner à s'entretenir, dans les heures où ils s'entretiennent. C'est ma faute d'avoir pris une scene si contrainte. Mais outre qu'elle me parût assés riante, j'ai presque écrit ce qui arriva effectivement. Il est vrai que nous eûmes l'année passée ces conversations, le soir de la premiere Répresentation de *Tantrede*, & quelques jours après, ayant eu envie de répondre au *Paralele*, quand ce n'auroit été qu'afin d'essayer de tirer quelque avantage de tout ce qu'il m'en a coûté d'argent pour aller à l'Opera, je crûs pouvoir épargner à mon imagination la peine de chercher un autre dessein. Je fis ces Dialogues, dont je n'embellis que fort peu la scene & les personnages, & j'y fémai seulement quelques petites digressions, que je voudrois bien qui fussent assés agréables pour égayer une

tratiere , féricufe à la longue , & pallées  
affés légèrement pour n'être gueres remar-  
quées.

Lorsqu'on réfute un Auteur, l'ordre est  
qu'on commence par le louer, & puis qu'on  
le critique ensuite le plus malignement  
qu'on peut. Il m'a paru que cet artifice  
étoit trop vieux & trop commun. J'ai  
mieux aimé dire naturellement ce que je  
pensois de l'Ouvrage de Mr. l'Abbé R. du  
reste je n'ai point prétendu disconvenir de  
l'esprit qu'il y a. Il faut sans doute que Mr.  
l'Abbé R. y en ait mis, & beaucoup de tra-  
vail aussi, pour avoir amassé toute cette  
suite d'expressions violentes. Mais en véti-  
té, il nous jette à la tête de longues phra-  
ses,

*Ampullas, & sesqui pedalia verba.*

horat-  
de

Il tombe dans des contorsions d'admira-  
tion, ( si j'ose à mon tour dire de grands  
mots, ) qui ne conviennent point à une  
chose d'une bonté aussi douloureuse, que la  
Musique Italienne. Il m'a tant impatienté  
par l'enthousiasme de ses descriptions, que  
je n'ai scû me refuser le soulagement de  
m'en plaindre, & si je n'avois pas ménagé  
le terrain, j'en aurois cité plusieurs traits  
dans les Dialogues, pour en demander justi-  
ce sur le champ. Par exemple qui est-ce  
qui pourroit y tenir, quand Mr. l'Abbé  
nous dit ? *Ce n'est pas assés d'une ame pour*

ait.  
Poëta

para-  
llele.

p. 53.

sentir la beauté de toutes les parties ; il faudroit se multiplier pour suivre & goûter à la fois trois ou quatre choses , qui sont aussi belles l'une que l'autre. On est emporté , enchanté ; on est extasié de plaisir. Il faut se récrier pour se soulager , il n'y a personne qui puisse s'en défendre. On attend avec impatience la fin de chaque air pour respirer , &c. Eh ! mon Dieu , est-ce d'un Ouvrage de l'esprit humain que l'on parle en ces termes ? Homere & Virgile ont parlé d'Apollon lui-même. Mais quoi qu'Apollon soit, ce me semble , le dernier but de toutes les loüanges les plus poétiques , Homere & Virgile n'ont point élevé ses Vers & ses Chançons si haut que cela. Je me plains encore que Mr. l'Abbé manque quelquefois d'ordre & de clarté. En relisant son Livre & ma Réponse , que je n'avois point relus depuis un an, je me suis confirmé dans la pensée que j'ai eu raison. Si je me suis trompé , après une attention exacte & répétée , peut-être est-ce moins ma faute que la sienne , & j'aurois souhaité que l'emportement de ses Eloges ne l'eût pas jetté dans l'obscurité & dans la confusion : car s'il eût été plus net & plus rangé , je l'aurois été aussi.

Sur ce que j'ai reproché à la Poësie Italienne, à propos de ses élisions & de ses renversemens , vous me redites , Monsieur , que dans la nôtre , nous avons considéra-

blement des uns & des autres. Je ne l'ai pas caché, & vous l'avez vû. Mais en un mot, on ne ſçauroit ne point convenir qu'il y a dix fois moins d'éliſions en François qu'en Italien. Quant aux tranſpoſitions, le peu qu'il y en a dans nôtre Poëſie, eſt encore bien moins à compter, eû égard à l'abondance perpetuelle qu'ils en ont dans la leur. C'en eſt aſſés pour fonder ce que j'ai prétendu, que leurs paroles chantantes ſont beaucoup plus difficiles à entendre que les nôtres. Et liſés, ſ'il vous plaît, vôtre *Veneroni*, & le 1. liv. de l'*Apollon Italien*, vous verrés combien ils ont de mots purement poëtiques, & de figures, dont nous n'uſons guères, & qui rendent encore néceſſairement un diſcours chantant tres-obſcur. Je n'ai pas non plus aſſés étendu l'avantage que nôtre Langue a ſur toutes les autres, par ſa clarté & par ſa netteté ſingulières. Ce que *Pasquier* dans le 7. liv. de ſes Recherches, le *Labourneur* dans les Avantages de la Langue Françoisiſe ſur la Latine, & le *Pere Bonhours* dans le ſecond Entretien d'*Ariſte* & d'*Eugene*, ont pris à tâche de montrer tout au long. Or cet avantage de nôtre Langue par ſa netteté & par ſa clarté va ſur tout à être d'abord entendu, & cela n'eſt jamais ſi utile, ni ſi ſenſible qu'en chant. - Auffi nos faiſeurs de paroles d'*Opera* s'attachent-ils prin-

principalement à en faire de claires & d'aisées. J'avouë que dans les autres Vers nous mettons quelquefois de petites transpositions. *Racine* sur tout aime à en mettre dans les siens, & sçait y en mettre avec grace. *Moliere* en a même hazardé d'assés fortes.

† *Comme avec irreverence*

*Parle des Dieux ce maraut !*

Mais vous ne trouverés pas que *Quinault*, ni *Mr. l'Abbé de la Motte*, se soient jamais permis ces renversemens dans leurs Vers chantans. On n'y regarde pas de si près en Italie. Leur vraye Poësie, quoique destinée à la Musique, est aussi serrée, aussi embarrassée, aussi guindée que celle qui ne se chante point. Ainsi, Monsieur, mon raisonnement demeurera toujours en son entier.

Celui de *Mr. l'Abbé* est joli, lorsqu'il veut préférer la Musique Italienne à la nôtre, parce que *Lulli* étoit né Italien. Si lorsque *Madame la Grand' Duchesse* alla à Florence, elle y eût mené un petit Page François, qui dans la suite devenu Officier, puis General des Troupes du Grand Duc, eût conquis \* *Luques & Sarzane*, & l'eût fait Roi de Toscane : ou, si vous voulés, l'eût

† *Amphitruon. Act. 1. scen. 2.*

\* *Se haurebbe Luca à Sarzana sarebbe rè di Toscana.*



l'eût rendu Maître de toute l'Italie: Je vous demande au profit & à la gloire de qui ces conquêtes auroient tourné? Il me semble que le Roi de France n'auroit rien eu à prétendre au profit, qui est le principal. Et si ce General oubliant absolument sa Patrie, n'avoit eû que des manières, une conduite, une politique, des Troupes Italiennes: je ne vois pas que nôtre Nation eût non plus beaucoup de part à la gloire. Voilà nôtre cas.

Je vous dirai naïvement une chose. Si Lulli eût demeuré en Italie, & qu'il n'eût travaillé qu'en Musique Italienne: peut-être ne l'auroit-il pas amenée au point de perfection où il a amené la nôtre, à moins qu'il n'eût été guidé par quelque idée de l'admirable simplicité de la Musique des anciens, ( simplicité qu'il a mieux sçû imiter chés nous qu'on n'avoit fait nulle part depuis 1600 ans, ce que je croi la source & le caractère de son mérite. ) Mais je ne dout point qu'il n'eût du moins épuré & rectifié infiniment la Musique de son pais. C'étoit un homme d'un esprit aussi juste que vif, & d'un goût naturellement exquis, jusques-là qu'il devint un Connoisseur en Vers François redoutable à Quinault & à nos meilleurs Poëtes. Je m'imagine qu'un homme, comme cela, tout accablé qu'il auroit été des mauvais exemples & envi-

ronné des mauvais Juges d'Italie, se seroit fait jour au travers des difficultés. Ses Compatriotes ont suivi leur vieille route, ils n'ont pas eu la pensée de tourner la tête d'un autre côté, & ont encheri sur des modèles vicieux, au lieu d'apprendre à s'en éloigner. Mais Lulli, l'esprit de Lulli, se seroit distingué d'une manière plus utile pour sa Patrie. Il auroit conçu à la fin que l'affectation, quelque sçavante qu'elle soit, ne peut avoir une vraie bonté, & que dans tous les Arts, la nature est la seule mere des beautés solides. Il se seroit élevé jusqu'à asservir le génie Italien à ce principe, il auroit commencé à régler là-dessus leur Musique, il l'auroit déchargée de ce galimatias de faux agrémens, qui la gâtent, & auroit enseigné un meilleur chemin aux Compositeurs à venir : qui aujourd'hui pourroient fort bien nous surpasser, avec l'application & le talent, que je ne leur conteste pas. Mais la fortune en a autrement disposé. Lulli vint en France, † il admira les airs de *Boisset*, auxquels il *redonna leur réputation* qui tomboit : Son heureux naturel lui fit d'abord goûter nôtre Musique, toute pauvre qu'elle étoit alors. Il sentit que les principes en étoient bons. Il s'y accoûtuma, il s'en remplit, & lorsqu'il fut une fois sur les voyes de la douceur &

de la simplicité, il alla bien vite, & fit ces Opera incomparables, qui seront toujours admirés des gens d'un jugement droit, & que les Italiens, tels qu'ils les ont laissés, n'auront peut-être jamais le mérite de bien admirer.... Oh! c'est un bonheur pour nous d'avoir gagné Lulli, & un malheur pour eux de l'avoir perdu.... Volontiers le sort s'est ainsi joué. Il avoit fait naître Lulli chez eux, il le fit passer enfant chez nous. Mais au fond le lieu de la naissance de Lulli ne change pas le prix de notre Musique, & celui de la Musique Italienne, en l'état qu'elles sont maintenant. L'une est naturelle, l'autre affectée, par conséquent l'une bonne, & l'autre mauvaise. Cela demeure vrai, & c'est là toute la question. Quand ce seroit un Anglois qui feroit la Musique Italienne, on auroit droit de dire que la Musique Italienne ne vaut rien: quand ç'auroit été un Allemand qui auroit fait nos premiers Opera, & qui nous auroit appris à en faire, on pourroit dire que les Opera François sont excellens. Finissons par un exemple. *Terence* étoit Africain. A c'esté Carthage ou Rome, qui a eü l'honneur de ses Comédies? Tous les siècles, tous les Païs ne le mettent-ils pas entre les Auteurs Latins, & songe-t-on qu'il ne naquît pas à Rome; mais à Carthage? Les raisonnemens de Monsieur l'Abbé ne tou-

cheront que ceux que son stile charmera.

Mr. l'Abbé dit que Lulli est le seul qui ait jamais paru en France avec ce génie supérieur pour la Musique. Je lui ai répondu dans le troisième Dialogue. Mais me disoit Mr. le Marquis de L.F. un des hommes du Roiaume de qui je respecterois le plus le jugement, il est certain que de Lulli à nos autres Maîtres, il y a une grande distance... Pour cela oui... Du reste les Italiens ont douze Compositeurs contre nous deux... Je ne le puis pas nier... Le nombre des Compositeurs Italiens ne prouve-t-il rien en leur faveur, & n'est-ce point trop peu qu'un Lulli ?... A cela je répons, premierement, que l'on ne compte que les bons Auteurs. Avec trente Poèmes heroïques imprimés à Paris depuis cinquante ans seulement, nous disons tous les jours que nous n'avons que le *Lutin*. En second lieu il est encore tems, & il est encore possible que quelqu'un de nos Maîtres s'approche un peu plus de Lulli. Mais quand nous *desespererions*, comme le veut Mr. l'Abbé R. que tous les siècles ensemble passent jamais produire un homme qui en approchât : combien y a-t-il loin d'*Homere*, à *Hésiode*, & de *Virgile*, à *Ovide*, à *Lucain*, à *Silius*, à *Stace* ? *Homere* & *Virgile* sont aussi uniques chacun en leur Nation. Cependant nous ne faisons pas difficulté d'attribuer à la Grèce & à Rome la gloire

du Poëme Epique. Demandons-nous aux Grecs & aux Romains plus d'un Homere & plus d'un Virgile, & les croyons-nous pauvres, parce qu'ils n'en ont qu'un? Il suffit de même de Lulli, pour assurer à la France le prix de la Musique moderne: comme il suffit du *Don Quixote de Michel de Cervantès*, pour assurer à l'Espagne le prix des Romans fatiriques: quoique nous ayons *Rabelais*, le *Baron de Feneste*, *Polyandre*, *Françion*, le *Berger extravagant*, &c.

Mr. l'Abbé admire la fécondité du génie de Lulli, & préfère son Récitatif à celui des Italiens. Il lui rend là une justice que tout le monde ne lui a pas renduë. Un homme illustre par une négociation éclatante, & qu'on auroit cru d'un goût excellent, s'il n'avoit jamais parlé de Musique, a eu le malheur d'écrire que † *la plupart de ceux qui suivent Lulli avec tant d'empressement, ne se connoissent pas mieux en Musique que les bêtes. . . . qu'il n'y a pas moyen de résister à l'ennuy que causent necessairement les fades recitatifs de Lulli, qui se ressemblent presque tous, où les passions ne sont point exprimées; & ou il y a si peu d'art, que des Chanteurs médiocres en font sur le champ de ressemblans. . . . & que les recitatifs d'Italie sont beaucoup plus diversifiez & plus animez par les grands traits de passions que les Musiciens Ita-*

† Histoire de la guerre politique entre les anciens & les modernes. Liv. onzième.

*liens y sçavent exprimer plus vivement: j'avois ces passages si fort sur le cœur, que, ne les ayant sçû citer dans les dialogues, j'ai voulu les rapporter ici. Ils montrent bien tristement quelles risques on court, avec tout l'esprit du monde, à juger des choses qu'on n'entend point. Cét Auteur ne convient donc pas de la fécondité de Lulli, & dans la critique de Cadmus, qui a couru sous le nom de Mr. de S. Evremont, on prétend aussi que Lulli, dès cette piece, qui est la seconde ou la troisième, en plusieurs endroits se soit copié*  
 R<sup>1</sup>. *lui-même. A tout ce que j'ai déjà dit là-dessus, je vais ajouter encore une réflexion, qui ne regarde pas tellement Lulli tout seul, qu'elle ne puisse aussi être à l'avantage de nos autres Maîtres.*

Il y a dans nôtre Musique plusieurs tons souvent répétés. On s'en prend au Musicien de ce qu'ils reviennent ainsi, & l'on l'accuse de sterilité, ou de paresse. Je ne sçai si la belle remarque du Chevalier de Meré sur les répétitions de mots ne conviendrait point aux répétitions de tons. † Les personnes qui s'expliquent le mieux, dit-il, usent plus souvent de répétitions que les autres. . . . C'est que les gens qui parlent bien vont d'abord aux meilleurs mots, & aux meilleures phrases, pour exprimer leurs pensées. Mais quand il faut retoucher les mêmes choses, comme il arrive souvent, quoi qu'ils sçachent bien que la diversité

† Quatrième Conversation, pag 153.

plait, ils ont pourtant de la peine à quitter la meilleure expression, pour en prendre une moins bonne; au lieu que les autres qui n'y sont pas si délicats, se servent de la première qui se présente. Quinault a donné cent fois à Lulli les mêmes sentimens & les mêmes termes à mettre en chant. Il n'est pas possible qu'il y ait cent manières de les y mettre également bonnes, & l'on veut pourtant que Lulli diversifie cent fois sur les mêmes paroles ses airs & son récitatif! Il avoit tâché de prendre la première fois la meilleure expression: s'il ne l'avoit pas attrapée, il la prise une autrefois, & puis il s'est servi ensuite des expressions les plus approchantes de la bonne, retournant & plaçant tout cela, selon les occasions, & avec tout l'art d'un sçavant Musicien & d'un homme d'esprit. Mais lorsqu'il a senti que les expressions ne pouvoient être nouvelles, sans être impropres, ou forcées: il n'a sçu se résoudre à abandonner le naturel, & la justesse, pour la nouveauté, & il a mieux aimé varier un peu moins ses tons, que d'en employer de méchants. Je ne vous dis pas qu'il n'ait jamais été ni paresseux ni stérile. On a bien repris, & sans injustice quelquefois Homere & Virgile d'être l'un ou l'autre: eux qui n'étoient pas des débauchés comme Lulli. Mais je me persuade que Lulli auroit souvent pû trouver des tons nou-

veaux, & ne la pas voulu, par attachement à la bonté des premiers, qu'il s'est contenté de déguiser, de changer un peu, par de petites différences d'accords, au lieu de nous en donner de tout-neufs. La Critique de Cadmus sert à prouver ma pensée. Dans *Cadmus*, il se copioit lui-même en plusieurs endroits. Ce n'étoit pas qu'il fut épuisé, puisqu'il a fait depuis vingt Opéra. C'étoit qu'il ne jugeoit pas que de nouveaux tons convinssent en ces endroits. Il avoit eu occasion d'employer ailleurs la bonne expression, & il la répétoit, parce qu'il y étoit obligé, pour être juste & naturel. *Quoi qu'il sçût bien que la diversité plaît, il avoit de la peine à quitter le bon; pour prendre le pire, en faveur de la diversité.* Cela s'appellera-t-il défaut, ou perfection? On prétendra que les répétitions venoient de son peu d'application & de travail. Peut-être. Cependant il y a moins d'apparence. Je pense que Cadmus est son premier grand Opéra, il avoit trop d'intérêt à y réussir, pour y épargner ses soins. S'il s'est négligé, ce n'a été que lorsqu'il a vû sa fortune & sa réputation faites. Et pour fortifier ceci de quelque exemple. Les chutes de son Récitatif sont une des choses, où il a été le plus taxé de pauvreté ou de négligence. Il leur ménage toute la variété qu'il peut par des quintes ou des



octaves en haut ou en bas : on le remarque & on en convient assés. Mais d'ailleurs ne sçait-il pas les rendre singulieres , lors que le Poëte lui en donne lieu ? Comme dans cet endroit de la premiere Scene du troisiéme Acte de Phaëton :

*Quoi , malgré ma douleur mortelle, &c.  
La chute de ces paroles  
Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir  
Par une trahison cruelle ?*

est également nouvelle & touchante. Je vous en citerois vingt autres pareilles. Mais enfin si la Nature ne peut pas fournir aux Poëtes des pensées toujours nouvelles, s'ils se copient les uns les autres, malgré qu'ils en ayent, soit qu'ils le veüillent, soit qu'ils ne le veüillent pas : par quel secret, par quel effort Lulli, pourroit-il ne copier & ne répeter jamais rien, à moins qu'il ne fortist de la nature, ce qui est un remede pire que le mal, & qu'il laisse aux Italiens ? Vous leur appliquerés, si vous voulés, les dernieres paroles du Chevalier de Meré. Selon l'apparence, ils sont de ceux qui n'étant pas si delicats sur la vraye expression, se servent de la premiere qui se presente, & quand il ne s'en presente point de nouvelle, comme le goût de la Nature & de la Justesse ne les arrête pas, ils en vont chercher si-loin qu'il faut bien qu'à la fin ils en trouvent. Outre que leurs Poëtes les mettent moins

à l'étroit que Quinault n'y mettoit Lullà. Leurs Pièces sont *sans suite, sans liaison*. Le Rimeur moins gêné qu'il ne le seroit en France, où elles ne sont pas ainsi, à plus beau jeu à diversifier ses paroles, & par là gêne moins le Musicien. Cela se fait. Toutes les extravagances des Italiens vont à favoriser leur fécondité. Elle est assés aidée.

A l'égard de ce que dit Mr. de.... *Qu'il a vû de médiocres Chanteurs faire sur le champ des Récitatifs se semblables à ceux de Lulli, qu'on auroit crû facilement qu'il les avoient appris sur sa note*. La belle merveille ! ils ne les apprennent pas sur sa note ; mais ils les tenoient de lui, il les leur avoit appris en gros dix ans auparavant. Qu'il est étonnant que des gens tout pleins des tons de Lulli, qui les ont entendus & étudiés mille fois, les imitent & les contrefassent ! Si Lulli n'avoit pas produit ces tons-là, s'il n'avoit point trouvé ce Récitatif admirable, ces éclars des hautes-contre, ce jeu des basses : de médiocres Chanteurs, loin d'en faire de semblables sur le champ, n'en feroient pas une mesure en toute leur vie. Lulli a eû les premières fois l'honneur de l'invention, qui est tout, & lorsqu'il repete ces excellens tons, il a le mérite de les appliquer juste, ce que n'ont point de médiocres Chanteurs. C'en est assés pour sa gloire & pour celle de nôtre Musique. Voyons-nous que Virgile, l'Au-

teur de tous les siècles de l'expression la plus parfaite, se pique de ne rappeler jamais les phrases & les tours ? Il les rappelle, sans se contraindre, ou du moins ne les change que fort peu, presque toutes les fois qu'il y est invité, *en retouchant les mêmes choses*. Vous le trouverez toujours naturel, juste, simple : d'une élocution toujours variée, non. Et si quelqu'un à qui une lecture assidue l'auroit rendu tres-familier, faisoit sur le champ des *Centons*, ou des applications des expressions du quatrième livre des *Georgiques*, ou du quatrième de l'*E-néide*, s'ensuivroit-il pour cela qu'elles sont fades & sans art ?

\* *Eh, Messieurs les Sonneurs n'en rongissés-vous point ?*

Pendant que je suis sur les belles expressions, il n'y aura pas de mal que je vous explique de quel prix elles sont en Musique, un peu mieux, & un peu plus au long, que je n'ai fait dans les Dialogues. Cela me conduira à vous montrer qu'en cédant aux Italiens l'avantage pour la science & pour le travail, ce que je leur ai cédé n'est pas d'une si grande importance que vous le craignés.

Qu'est-ce que la raison & les bons Auteurs nous disent que c'est que la beauté de la Peinture, que l'Art d'un Peintre ? De

représenter parfaitement les choses, telles qu'elles sont. C'est de peindre si bien des raisins, comme Zeuxis, que les oiseaux y viennent béquer : c'est de peindre si bien un rideau, comme Parrasius, que Zeuxis lui-même avance la main pour le lever. Quelle est la beauté de la Poésie ? C'est de faire avec des paroles ce que le Peintre fait avec des couleurs.

† *Ut pictura Poesis erit.*

Et vous sçavés qu'Aristote \* dans la Poétique ne nous parle que *d'imiter*, cela veut dire de peindre. Tous les genres de Poésie ne sont, selon lui, que différentes *imitations*, de différentes peintures. La perfection de la Poésie est de décrire les choses dont elle parle, avec des termes si propres & si justes, que le Lecteur s'imagine, qu'il les voit. Ainsi quand Virgile décrit un serpent sur lequel un passant a marché, sans y songer. *Improvissum aspris*, &c. *Æneid. l. 2.* j'ai peur, & je suis prest à m'enfuir, comme le passant. C'est de peindre si vivement les mouvemens du cœur humain, que le Lecteur frappé dans autrui de ce qu'il a senti ou qu'il connoît qu'il peut sentir lui-même, partage toutes les passions que le Poète donne au Heros. Ainsi quand Virgile me représente Didon agitée d'un amour nais-

† Horat. de art. poët.

\* *ἅπαντα τυγχάνουσιν ἢ οὐαὶ μιμίσειν τὸ σύνεργον.* Omnes sunt imitationis in universam. Arist. poët. c. 10.

fant, qu'elle combat en vain, je me trouble, je crains & j'espere avec elle. Elle devient allarmée, puis furieuse du départ de son Amant, elle se desesperé, elle se poignarde : je ne puis pas blâmer Enée, parce qu'il est forcé par les Dieux à la quitter ; mais je le hais presque en ce moment là, & je m'attendris, je pleure sur le bucher de Didon, comme faisoit S. Augustin, qui aimoit à n'être pas le maître de ses larmes, en lisant une Poësie si pathetique. Maintenant quelle est la beauté de la Musique des Opera ? C'est d'achever de rendre la Poësie de ces Opera, une peinture vraiment parlante. C'est, pour ainsi dire, de la retoucher, de lui donner les dernieres couleurs. Or comment la Musique *repeindra-t-elle* la Poësie, comment s'entreserviront-elles : à moins qu'on ne les lie avec une extrême justesse, à moins qu'elles ne se mêlent ensemble par l'accord le plus parfait ? Le seul secret est d'appliquer aux paroles des tons si proportionnés, que la Poësie étant confondue & revivant dans la Musique : celle-ci porte jusqu'au fond du cœur de l'Auditeur le sentiment de tout ce que le Chanteur dit. Voilà ce qui s'appelle exprimer. Exprimer est le but commun de la Peinture, & de la Poësie retouchée par la Musique. Sur ce pié là, que le Musicien applique à un Vers, à une pensée des tons qui ne leur

conviennent point : Il ne m'importe que ces tons soient nouveaux & scavans, & que la basse continue en sauve les dissonances d'une maniere raffinée. La Poësie & la Musique mal liées se séparent l'une de l'autre, mon attention languit en se divisant, & le plaisir que peuvent avoir mes oreilles par les accords est étranger à mon cœur, & dès-là tres-froid. Cela ne peint plus, parce que cela peint différemment : Donc cela est mauvais. Que le Musicien joüe & badine, sur des paroles indifférentes ou graves, qu'il y mette des passages, des roulemens : mon esprit reconnoît d'abord que le sens ne demandoit point ces gentilleses. Cela ne peint point de concert; donc cela ne vaut rien. Au contraire, si le Musicien proportionne vivement, exactement, les tons aux paroles : la chose m'est doublement représentée par la Poësie & par la Musique. Lorsqu'elle n'est qu'indifférente, mon esprit est toujours content de cette convenance : Cela peint, donc cela est bon. Lorsque ce sont des sentimens, des passions ardentes, & que le Musicien conserve, ou plutôt réchauffe encore leur feu par des tons d'une justesse animée : mon cœur les sent malgré qu'il en ait : cela peint à merveilles, donc cela est excellent. Mais cependant, me dirés-vous, il n'y a ici que des accords communs. Soit. Pourvu que ces accords ne

soient point défectueux, & ne défigurent point la beauté de l'expression, l'Auditeur n'en veut pas davantage. Il ne faut pas qu'un accompagnement faux ou trop plat fasse un tort sensible au sujet, comme il n'est pas permis de se servir d'un mot sûrement mauvais, pour faire la pensée la plus heureuse. Mais aussi des que ma pensée par elle-même plaît, frappe, émeut, je n'ai point-besoin d'aller chercher une phrase élégante : il me suffit que les mots rendent bien le sens. Il s'ensuit que l'expression, qui doit être le but du Musicien, est par conséquent le principal en Musique ; car en toutes les choses du monde, celui-là réussit qui atteint son but. Bien exprimer, bien peindre, voilà le chef d'œuvre, voilà le point suprême, le tout. Quoi qu'il en puisse coûter au Musicien pour y arriver, stérilité apparente, science négligée : il y gagnera toujours assés. S'il n'y arrive pas, la science & la fécondité, même les mieux soutenues, ne sçauroient lui tenir lieu de ce mérite, dans l'esprit d'un Auditeur raisonnable : s'il s'en éloigne, elles ne sçauroient l'excuser. Votre Heros va mourir d'amour & de douleur, il le dit, & ce qu'il chante ne le dit point, n'est point touchant : je ne m'interresserai point à sa peine, qui est-ce que vous avés à souhaiter..... Mais l'accompagnement feroit fendre les rochers....

Plaisante compensation ! Est-ce l'Orchestre qui est le Heros ? ... Non, c'est le Chanteur... Eh bien donc que le Chanteur me touche lui-même, qu'un chant tendre & expressif me peigne ce qu'il souffre, & qu'il ne remette pas le soin de me toucher pour lui, à l'Orchestre, qui n'est là que par grace & par accident.

*\* Si vis me flere, dolendum est*

*Primum ipsi tibi.*

Si l'Orchestre s'unit au Chanteur pour m'attendrir & pour m'émouvoir: fort bien, ce sont deux manieres d'exprimer pour une. Mais la premiere & la plus essentielle est celle du Chanteur. La raison & l'experience nous la font trouver tellement essentielle, qu'encore une fois rien n'entre en comparaison avec elle. La force d'une belle expression se répand sur une scene entiere, & son effet n'est pas moins general que certain. Elle est goûtée de l'ignorant, du connoisseur, de l'homme, de la femme: elle s'imprime dans la tête de toute l'assemblée qui s'en va, en la ruminant. De là vient qu'au sortir de nos Opera, chacun chante quelque chose qu'il a retenu. Certains airs passent de bouche en bouche, ils deviennent familiers aux Gens de la Cour, de la Ville & des Provinces, qui est-ce qui ne les sçait point ? Au lieu qu'on ne retient

*\*Horat. de art Poët.*



presque jamais rien d'un concert Italien, l'eût-on dix fois entendu. On ne voit point que nos oreilles qui reçoivent si vite & si aisément les airs de Lulli, reçoivent de même sans étude & sans peine ceux des Maîtres d'Italie. Pourquoi cela? C'est, répondra-t-on, que nous sommes François, & non pas Italiens.... Eh vous vous vantés que plus de la moitié des Musiciens de France sont devenus Italiens d'inclination, & mille gens sçavent l'Italien. Ainsi la Patrie ni la Langue n'y font pas grande chose; mais c'est plutôt que les grandes beautés, les beautés tirées du sein de la nature, les expressions bien vrayes se font sentir à tous les hommes, & que les beautés fausses n'ont garde d'avoir ce privilege. Reste à apporter quelques exemples, selon notre coûtume. Avés-vous remarqué, Monsieur, dans la premiere scene du premier Acte d'*Armide*, comment Armide commence, après avoir long-tems gardé un silence morne & farouche, tandis que les deux Confidentes ont tâché de lui faire croire qu'elle doit être contente de son sort?

*Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.*

*Renard pour qui ma haine, &c.*

Quel morceau! chaque ton est si accommodé à chaque mot, qu'ils font ensemble une impression inmançable sur l'ame de

l'Auditeur. Et l'on ne se lasse point d'admirer l'art & le bonheur de Lulli en plusieurs tons particuliers, où il a sçû attraper le sens d'une manière achevée. Etoutez la fin de ce premier recit d'Armide.

*La conquête d'un cœur si superbe & si grand.*

L'éclat de voix qui est sur ce mot *superbe*, peint ce mot là. Le second recit d'Armide,

*Les enfers ont prédit cent fois, &c.*

Ramene de pareilles expressions, faites tout exprés pour les mots, & la Musique de chaque Vers,

† *Étincelle par tout de sublimes beautés.*

Armide en vient à un endroit qu'elle veut & qu'elle doit distinguer, parce qu'il est singulier. C'est un songe qui contient une espece de prédiction de l'amour qu'elle gardera pour Renaud fugitif.

*Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle, &c.*

Lulli marque ceci par un accompagnement de violons. Et quel accompagnement! Peut-être Mr. l'Abbé R. le passeroit-il pour beau. Cependant l'extrême vivacité des expressions du chant emporte presque toute nôtre attention. Il n'est point de stupide qui ne soit sensible aux éclats de voix d'Armide, placés avec une justesse & une force égales, sur ce dernier Vers!

*Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.*

A ce mot, *perçoit*, je voi, ce me semble, Renaud qui donne un coup de poignard dans le cœur d'Armide suppliante. Demanderai-je alors si Lulli a mis là beaucoup de science & d'application ? Quand ç'auroit été un petit Maître qui auroit fait cela à sa toilette, j'en serois charmé : & je vous avouërai avec une sincérité que j'ai toujours eue dans les Dialogues, & que je ne puis m'empêcher d'avoir ici, quoi qu'elle soit hardie & dangereuse, que je louërois moins plusieurs autres morceaux de Lulli, autant & plus estimés. Ce grand air de *Theone*, dans le second Acte de *Phaeton*.

*Il me fait l'inconstant, il m'ôte tout espoir, &c.*  
Ne me touche point, comme fait le Récitatif de la premiere scene d'Armide.

*Il me fait l'inconstant, &c.*

Est, ou je suis trompé, un des endroits de Lulli le plus travaillé. Les tons, les accords, les reprises sont pleins de toute la science, que la Musique peut fournir. Cependant toute belle que me paroît cette espee de chaconne, toute tendre qu'elle est véritablement, elle m'a plus d'une fois semblé longue & trop chargée de repetitions : & ce que je vous ai cité d'Armide m'a toujours semblé trop court. Pour citer quelque un de nos nouveaux Opera. Dans *Amadis de Grèce*, à la fin du premier Acte, Melisse chante plusieurs choses, où vous trouverez

d'excellentes expressions.

*Ingrat! mets-tu ta gloire à mépriser mes larmes?*

Et tout ce recit,

*C'en est trop, le dépit succede, &c.*

Mais sur tout la fin,

*A la mort! quoi ton cœur l'a préférée à Mélisse?*

*Tu me quittes pour la chercher!*

*Mon desespoir, mes pleurs, n'ont rien qui t'attendrisse?*

Je fais presque autant de cas du ton qui est sur le mot *mes pleurs*, que de cette invocation du cinquième-Acte, qui a tant plu.

*Manes de son rival, Prince trop malheureux, &c.*

J'ajouterais que le ton du mot, *mes pleurs*, seroit, à mon goût, encore d'un plus grand prix, s'il y avoit *mes cris*, au lieu de *mes pleurs*: parce qu'il me semble que ce ton-là erie plutôt qu'il ne pleure.

A present, Monsieur, ramassés, s'il vous plaît, tout cela. Vous concevrez combien peu de gloire apportent aux Italiens leur profondeur & leur application, qui ne leur suggèrent point ces expressions justes & proportionnées, ces expressions qui savent peindre, & qui seules donnent la grande, la véritable gloire au Musicien. Je n'attache point au mérite de trouver les belles expressions, l'application & la profondeur: non que souvent il n'y ait beaucoup de l'une & de l'autre; mais parce qu'il y a

encore plus de bonheur & de naturel. Car il en est encore en ceci des Musiciens comme des Poètes. Ils n'attrapent gueres cet heureux art d'exprimer en Maîtres, à moins qu'ils ne soient nés Musiciens.

† *Format enim natura prius nos intus.*

Quelquefois les belles expressions se font extrêmement chercher au Compositeur: souvent aussi, quand la nature l'a bien formé, & qu'il écoute bien la nature, elles lui viennent tout d'un coup. Mais si la science & le travail des Italiens ne les amènent point aux Italiens, à quoi se réduisent donc les avantages que leur science & leur travail leur procurent? A ce que je leur ai assez volontiers accordé dans les Dialogues. A raffiner sur le contrepoint: à faire & à sauver des dissonances rares: à imaginer & à soutenir des tenues, des fugues extraordinaires; à prendre soin que la basse continue ait un jeu nouveau & surprenant, qu'elle travaille toujours: à ménager aux parties moyennes un chant suivi & sensible, &c. Les Italiens ne montent point plus haut. Et quelle est la différence de ce mérite là & de celui des belles expressions? La même qui est entre un Architecte, un Peintre: & un Artisan. Entre un General d'Armée qui forme en une heure le dessein de gagner un poste avantageux par une marche habile:

† Horat. de art Poët.

& un Major General qui veille , qui agit  
 deux ou trois nuits , avec tous ses Aides ,  
 pour distribuer les Ordres & pour les faire  
 executer en détail. Entre un Poëte du pre-  
 mier rang qui fait heureusement un beau  
 Vers : & un Pedant qui sue huit jours sang  
 & eau pour bâtir une Acrostiche , ou une  
 Anagramme. Je ne prétends pas pourtant  
 que les Ouvrages de science & d'applica-  
 tion n'ayent aucun prix. J'ai reconnu dans  
 les Dialogues celui qu'ils ont , ils en ont  
 sans doute , lorsqu'ils sont animés de quel-  
 que étincelle de feu & de génie , & il est  
 constant que les Maîtres d'Italie ont com-  
 posé grand nombre de Pièces sçavantes en  
 symphonie , & quelques-unes peut-être en  
 chant , dignes d'être appellées de belles  
 Pièces. Chez nous même certaines basses  
 forcées & singulières s'attirent de la répu-  
 tation. Nous avons entendu avec plaisir ,  
 & nous avons loué la basse du récit de l'Hi-  
 ver , au quatrième Acte des 4. Saisons.

*Je sors de ma Grotte profonde , &c.*

Cependant , à consulter un goût délicat  
 & severé , à y regarder de près ; tout cela  
 n'a gueres de sel : tout cela approche fort  
 de ces Ouvrages , des Auteurs desquels on  
 dit , que tout leur esprit n'est que dans leurs  
 doigts. Qu'un homme , qui sçait les règles ,  
 ait la patience d'être un mois entier cloüé  
 sur un air : quelque soit la médiocrité de son

talent naturel, il viendra seurement à bout de donner aux parties moyennes un chant si brillant que vous voudrés. Et ainsi du reste. Mais outre que ce qui est le fruit de cette application gênante, court toujours grand risque *de sentir un peu la lampe, lucernari olet*, \* témoin la contrainte des Pièces Italiennes. Estimerés-vous tant une chose qui ne demande que la connoissance de quelques régles, du tems, & des soins ? Estimons-nous, admirons nous beaucoup dans le monde un Orloger & un Graveur ? Pour moi, Monsieur, j'ai vû plusieurs fois sur des boëtes de confitures des découputes de papier, qu'on me disoit d'une délicatesse & d'un travail merveilleux : je les jettois sans les regarder, pour chercher ce qui étoit dessous, & je voyois les gens d'un bon esprit n'avoir pas plus d'attention que moi pour ces badineries curieuses. Enfin souvenés-vous du trait d'Alexandre. On lui présenta un soldat qui mettoit de fort loin un poix dans un trou tres étroit. C'étoit le spectacle, l'Opera des Troupes Macedoniennes que de lui voir jeter des poix. Il en jetta devant Alexandre qui ne manquérent point d'entrer dans le petit trou : & lorsqu'on croyoit que celui-ci alloit l'enticher pour jamais, il commanda qu'on lui donnât un boisseau de poix, & lui tourna le dos.

\* Τὸν λυχνίον ἔβου. Erasim. Adag. pag. 297.

Je doute qu'il en coûte plus aux Compositeurs d'Italie, pour acquérir leur profond ſçavoir, qu'il en avoit coûté au ſoldat pour ſ'accoûtumer à cette adreſſe. Mais parce qu'elle n'avoit ni utilité, ni goût, que ce n'étoit qu'un talent d'habitude & d'attention, remarqués comment il en fut récompensé par un Prince auſſi judicieux que liberal, & imaginés-vous quel cas Alexandre auroit fait de la vaine & laborieufe ſcience des Muſiciens Italiens.

Je crains, Monsieur, d'être trop long avec vous; cômme je craignois de l'être trop dans le troiſième Dialogue. Ce qui m'y a fait paſſer ſous ſilence quelques petites gaillardieſes de Mr. l'Abbé R. S'il ſe contentoit de nous préférer les premiers Maîtres d'Italie, nous nous conſolerions de nôtre deſavantage, par la gloire de nos Vainqueurs.

† *Hoc tamen infelix miſeram ſolabere mortem:  
Ænea Magni dextrâ cadis.*

Mais il nous met au deſſous des Muſiciens des Laquais & des Paſſans de Rome & de Veniſe. La Comparaiſon ſeule eſt deſagréable. \* *Les Chanteurs de la Place Navone à Rome, & ceux du Pont de Rialte à Veniſe, qui ſont là ce que ſont ici les Chanteurs du Pont-neuf, ſe mettent trois ou quatre enſemble... On fait des Concerts en France qui ne valent pas*

*mieux*

† *Æneid. lib.*

\* *Parallele p. 113.*



*juieux que cela.* C'est donc à la Place Maubert. Car encore faut-il que Mr. l'Abbé ait la bonté de garder quelque proportion. Les Italiens nous surpasseront, puisqu'il l'ordonne; mais degré à degré, & chacun comparé seulement à son semblable. Mr. l'Abbé ne voudroit pas que les Muniers d'Italie eussent le pas sur les Evêques François.

*Quant aux Machines, il croit que l'esprit hu-* p. 181  
*main n'en peut porter l'invention plus loin; qu'elle est poussée en Italie. A un Opera de Turin en 1697. il vit... un Singe qui fit cent badineries les plus jolies du monde, montant sur le dos des autres Animaux, leur grattant la tête avec sa main, & faisant toutes les autres singeries propres à cette espece. Le Viconte de la Comédie de l'Inconnu étoit pour Circé, comme Mr. l'Abbé pour l'Opera de Turin.*

*Les Singes m'y charmoient, leur scene est admirable.*

Du reste est-ce que Mr. l'Abbé n'a jamais vû de Singes sur les Théâtres de France? *L'esprit humain se porte aussi chez nous jusqu'à cette invention là, & les petits garçons qu'on charge d'un si beau rôle, couverts d'une peau de la couleur & de la figure de ces animaux, font aussi cent badineries les plus jolies du monde, & toutes les singeries propres à cette espece, & tâchent de s'en acquiter avec le talent de Ragotin, qui, fit autrefois le Chien*

Ro-  
man.  
com  
tome  
1. c. 2  
de Tobie, & qui le fit si bien que toute l'Assi-  
stance en fut ravie. Ce bon homme Ragotia  
disoit à propos de ces Machines, que toutes  
les fois qu'il avoit vû jouer Pirame & Thibé,  
il n'avoit pas été tant touché de la mort de Pira-  
me, qu'effrayé de la mort du Lion. Il auroit  
été un troisième admirateur des Singes,  
dans Circé, & à l'Opera de Turin.

Voilà, Monsieur, ce qui me restoit à vous  
dire. Un homme qui feroit son capital de  
la Musique, & qui seroit tout à fait du mé-  
tier, vous diroit sans doute bien plus de  
choses, & peut-être de bien meilleures. Et  
j'en suis persuadé de si bonne foi, que j'ai  
attendu un an à vous montrer ma Réponse  
au Parallele: dans l'esperance que quel-  
qu'un songeroit à défendre nos Opera. Mais  
personne n'a eû pour tous les plaisirs dont  
nous sommes redevables à Lulli, une re-  
connoissance pareille à celle de Mr. l'Abbé  
pour les Patentes des Conservateurs Ro-  
mains. Montagne qui avoit reçû le même  
honneur que lui, & qui n'a garde de ne vous  
point parler de ses Lettres de Citoyen Ro-  
main, ne se crût pas pour cela obligé de  
prendre le goût Italien si vivement.

Je ne m'étonne ni ne m'applaudis point  
de vous avoir d'abord ramené à nôtre parti.  
Vous en étiez dans le fond, & les charmes  
de la nouveauté & de la mode vous avoient  
seulement un peu ébranlé. Il n'a fallu que

vous avertir que vos principes vous attachoient à la Musique Française. Tous ceux qui aiment comme vous l'antiquité, & qui ne préfèrent pas

*Le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,*  
Seront de même obligés de renoncer aux Maîtres Italiens pour Lulli. L'un emporte l'autre, & c'est précisément là querelle des anciens & des modernes, renouvelée sous d'autres noms. D'un côté le naturel & la simplicité : de l'autre l'affectation & le brillant. Là le vrai, embelli avec justesse : ici le faux, masqué par mille raffinemens, & chargé des excès d'une science monstrueuse. Il y a long-tems que j'avois pris garde à cette conformité de Lulli, aux anciens : & des Heros de la Musique Italienne, aux modernes : ce qui n'a pas laissé d'augmenter & de réveiller l'intérêt que je prenois déjà à la gloire de nôtre Musique. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Ce 3. Avril 1704

# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

Où, en examinant en détail les avantages  
des Spectacles, & le mérite des  
Compositeurs

DES DEUX NATIONS,

On montre quelles sont les vraies beautés  
de la Musique.

*SECONDE PARTIE.*

Qui contient, une nouvelle Lettre.

Un Recueil de Vers chantans.

Et trois nouveaux Dialogues.

*Dans lesquels sont renfermez,*

Une Histoire de la Musique, & des Opera.

Une Vie de Lulli.

Une Réfutation du Traité de Mr Perrant, de  
*la Musique des Anciens.*

Et un Traité du bon goût en Musique.

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, au

Saint Esprit. 1705.

---

*A V E R T I S S E M E N T.*

**L**es fautes d'impression de cette Seconde Partie , montreront trop que l'Auteur n'a pas plus veillé à cette Edition-ci , qu'aux deux Editions de la premiere. On a été obligé de mettre ici un Errata des fautes qui pourroient faire de la peine aux Lecteurs ; sur lequel ils voudront bien corriger leurs Exemplaires. Il paroîtra dans quelques mois une troisiéme Partie, qui sera composée des Fragmens d'un Opera Chrétien , & d'un Discours sur la Musique d'Eglise ; & il en pourra paroître ensuite une quatriéme , qui sera la dernière , & qui contiendra plusieurs petits Traitez , que l'achevement du dessein semble demander. Un Catalogue critique des Opera François : Une idée de réforme pour nôtre Musique profane : Une idée de réforme pour nôtre Musique d'Eglise : Un Dialogue contre les Musiciens Mathématiciens , &c.

---

# T A B L E

<b>S</b> Econde Lettre. A Madame de.....	
Page 1	
<i>Recueil de Vers chantans,</i>	p. 22
<i>Quatriéme Dialogue,</i>	p. 60
<i>Cinquiéme Dialogue,</i>	p. 146
<i>Histoire de la Musique,</i>	p. 153
<i>Histoire des Opera,</i>	p. 169
<i>Histoire de Lulli,</i>	p. 182
<i>Sixiéme Dialogue,</i>	p. 239
<i>Réfutation du Traité de la Musique des</i> <i>Anciens.</i>	p. 241
<i>Traité du bon goût en Musique,</i>	p. 282



**COMPARAISON**  
**DE LA**  
**MUSIQUE ITALIENNE,**  
**ET DE LA**  
**MUSIQUE FRANÇOISE.**

*SECONDE LETTRE.*

*A MADAME D....*

**L'**Interêt que vous prénez à la Musique Françoise nous est avantageux à vous & à moi, Madame. Il vous fait dire les plus jolies choses du monde, & il me les fait adresser. Veroitablement j'y gagne plus que vous, car vous parleriez de même sur toutes sortes de sujets, & je ne sçaurois être loué

que sur celui là. Mais aussi n'êtes-vous pas obligez de me louer, tous tant que vous êtes de Musiciens & de Musiciennes de bon goût ? Je suis d'avis de prétendre, qu'en me disant des douceurs les uns & les autres, vous ne faites que vôtre devoir.

Je ne sçache point qu'on nous ait refutez. On m'assura, il y a plus de deux mois, que Monsieur l'Abbé R... avoit sur sa table une replique toute prête, mais il faut qu'elle n'ait point paru. Elle n'auroit pas échappé à plusieurs Amis que j'ai à Paris : outre que les Journaux n'en ont rien dit. On m'a même mandé que la mode de la Musique Italienne semble baisser, & qu'on paroît un peu moins engoüé de sonates. N'ayez point de peur, Madame, que je ne m'en attribue l'honneur : Quelque vain que vôtre Lettre m'ait rendu, je ne me méconnois pas encore tout-à-fait. Je pense qu'il en a été comme de ces maladies violentes, au cours desquelles on ne s'est point opposé pendant leur grande furie. Lorsqu'elles sont prêtes à décliner, le moindre remede fait des merveilles, & quoiqu'il n'ait qu'une petite part à la guerison, qui sans lui étoit toujours sûre, il ne laisse pas de l'avancer. Les Dialogues sont venus à propos, voilà tout leur mérite & la cause de ce qu'ils ont eü de bonheur. Je vous demande pardon, Madame, de me servir ainsi d'une comparaison de Medecine : cela n'est gueres



3

galant , Mais avec vous , je ne cherche qu'à  
me faire entendre.

Content de sçavoir bien lire ,

Je vous laissé écrire bien.

Mieux qu'autrui je vous admire ,

Hors vous je n'admire rien :

Ce que vôtre Esprit m'inspire

Fait assez d'honneur au mien.

Ici , ni ailleurs , je ne veux pas disputer  
d'agrément contre vous.

Pendant ces Vacations j'ai travaillé aux  
nouveaux Dialogues , que vous m'aviez ex-  
horté d'ajouter aux autres , & j'espere que  
ceux-ci s'attireront la même indulgence que  
les trois premiers. J'avois , pour ainsi dire ,  
défriché la matiere , il m'a été permis de  
l'embellir , & de m'étendre un peu davan-  
tage , bien fâché de ne pouvoir pas m'éten-  
dre , autant que j'aurois voulu. Mais un  
Provincial, & encore un Provincial qui habi-  
te la Ville que vous connoissez , n'est pas en  
état de faire tout ce qu'il voudroit. Il auroit  
fallu , pour remplir parfaitement mon des-  
sein , que je sçusse mille petites particulari-  
tez agréables , je n'en ai appris que la moin-  
dre partie dans mes Livres , & dans les Mé-  
moires que je ramassai cet Eté à Paris : com-  
ment , & où apprendre le reste ? Vous com-  
prendrez sans peine que je n'ai pas eû plus  
de secours cette fois-ci que l'autre. J'employe  
mon quatrième Dialogue à répondre à plu-

fleurs Objections que quelques gens de Paris me firent. En y répondant, j'ajoute beaucoup à ce que j'avois déjà dit, & si je ne me trompe, je pousse assez loin certains Articles, par exemple celui où j'attaque le méchant ramage des Italiens. Dans le cinquième Dialogue, je fais cette Histoire de la Musique, de l'Opera, & de Lulli, que vous m'aviez demandée, ou plutôt je la commence. En attendant que j'aye de quoi l'achever, vous trouverez toujours plus, là, qu'en aucun autre Livre que je connoisse. Le dernier Dialogue est premierement, une réfutation d'un Traité de Mr Perraut le Medecin sur la-Musique des anciens. Ici *guarda la gamba*. La matiere est singuliere & gaillarde entre deux femmes & deux gens du monde. J'apprehende un peu que l'érudition, que j'ai pourtant épargnée autant que je l'ai pû, ne m'ait fait glisser le pied. Mais enfin c'est un plaisir que j'ai donné à un ami que je révere. Je n'ai pû lui refuser de prendre l'occasion que la Musique me presentoit de défendre & de vanger l'antiquité outragée. En tout cas, peut-être que vous me passerez mes citations nécessaires en faveur du petit Traité du bon goût en Musique, par où je finirai le sixième Dialogue, & qui sera le fruit des Réflexions que je me suis dès long temps accoutumé à faire sur mes propres méprises.

}

Pour compliment au commencement de cette Année , je vous souhaite , Madame , toute la santé dont votre voix a besoin. N'ayez pendant ces douze mois-ci ni entoûment ni rhume , & puissiez-vous dans cinquante ans chanter encore avec autant de netteté qu'aujourd'hui. Ce n'est pas grande chose que d'avoir la voix nette : cependant n'est il pas vrai que mon souhait n'est pas trop mal flatteur ? Et il n'y a rien d'impossible. Ne vous allarmez pas du petit regne que Mr l'Abbé donne à nos chanteuses. Je lui ai déjà montré par des exemples qu'il abbrege un peu trop le temps de leur gloire & à ces exemples-là, j'en pourrois ajouter quantité , pour vous rassurer entièrement, vous , & toutes les jeunes chanteuses , que Mr l'Abbé a effrayées. *La du Verdier* a chanté aux spectacles depuis 15. ans jusqu'à près de 60. qu'elle finit par le rôle de *Cerés* , dans *Proserpine*. Je pense qu'elle chante encore chez elle , aussi-bien que *la Aubri* , qui , ayant commencé dans les Opéra de Mr le Marquis de Sourdeac , ne s'est retirée , qu'après avoir joué dans *Amadis* , cet admirable rôle d'*Oriane* , ( quoiqu'un peu trop pleureur ) qui avoit été fait pour elle. Ces filles d'Opera s'usent pourtant plutôt que d'autres , & d'ailleurs lorsqu'elles commencent à être usées , elles sont d'ordinaire moins en humeur de chanter. Voyez , Ma-

dame , jusqu'où vous pouvez aller , vous ; qui n'êtes pas fille d'Opera , par malheur pour bien d'honnêtes gens. La fameuse *Hilaire-belle-sœur* , ou parente fort proche de Lambert & que j'ai eu tort d'appeller sa fille dans le troisième Dialogue , à conservé sa voix jusqu'à 70 ans , & la *S. Christophle* , dont vous trouvez le nom dans tous les Ballets du Roi ; dans la Musique duquel elle étoit , y a brillé 50 bonnes années. Je vins aux deux difficultez de Mr votre Cousin.

Il dit que j'enveloppe trop généralement les Italiens dans la Condamnation que je fais de leur mauvais-goût , comme je loue trop généralement les François de l'avoir bon. Qu'il y a quantité d'Italiens du goût François , & quantité de François du goût Italien , & que même à le bien prendre , il n'y a point de goût , ni Italien , ni François : chacun , & en France & en Italie , ayant le sien particulier , ou du moins assez peu semblable à celui de son voisin : ce qui fait cent & cent goûts différens.

Il est des choses si claires & si constantes , qu'elles ne veulent point être prouvées. Qu'il regne en chaque Nation un certain genie , de certaines affections , si vous me permettez de parler ainsi , cela ne peut être révoqué en doute. Quand je vous dirai que les Allemans aiment le vin , & les Espagnols les femmes , m'obligerez-vous à vous le prouver ? Mais

est-cē que tous les Allemans boivent , & que tous les Espgagnols ont des Maîtresses : Je croi que non. Il suffit que la plûpart soient de cette humeur : le grand nombre emporte le reste , & on a droit de le prendre pour le tout. On a dit qu'il y a eũ un temps où la Cour de France aimoit les pointes. Cela est si vrai , que le galant Maréchal de Bassompierre , celui de tous nos vieux Courtisans dont la mémoire est demeurée la plus brillante , se laissa lui-même aller à la vilaine mode d'en dire : Cependant , il est vrai semblable qu'il se trouvoit en ce temps là quelques Courtisans François d'un bon sens ferme qui ne méritoient point la honte de ce reproche : mais parce que le plus grand nombre , le nombre dominant & remarquable étoit en effet tombé dans cet égarement , la honte du reproche a été & a pũ être générale. Ainsi , Madame , j'ai pũ & j'ai dû imputer à l'Italie en général ; le goût , dont on ne sçauroit justifier mille Italiens , & en verité leurs Musiciens , comme leurs Poètes , sont précisément conformes en tant de points , que les petites différences que l'humeur , l'éducation , ou la fortune particulière de chacun d'eux , peuvent mettre entr'eux , ne sçauroient guetes être comptées. Maintenant , que leur goût soit vicieux ; c'est ce que je me flâte d'avoir montré & de montrer encore dans ce que vous lirez , par des preuves , de la

bonté desquelles il ne me convient point de juger. Mais pourvû qu'on reçoive la définition de Mr d'Acier, que j'avois imaginée & reçue avant que de la voir dans la belle Préface de la Poétique d'Aristote, *quest-ce que le bon & le beau ? c'est ce qui plaît à la Nature* ? L'affaire des Italiens est en fort mauvais état.

La Nature assurément  
N'est point une précieuse.  
Elle parle vivement  
Mais sans effort, nettement,  
Et n'est pas grande parleuse.

Quand elle n'a rien à dire,  
La Nature ne dit rien :  
Quand son mouvement l'inspire,  
Elle suit ce qui l'attire,  
Elle parle juste & bien.

Du reste tant s'en faut que j'aye ignoré ou dissimulé qu'il y a quantité d'Italiens du goût François, & de François du goût Italien : qu'au contraire, au commencement du deuxième Dialogue je nomme plusieurs Musiciens d'Italie, admirateurs de Lulli, & que je dispute, j'investive par tout contre les Musiciens de France, qui ont abandonné la justesse des sentimens François, pour se livrer au faux de l'Italie. En un mot la Patrie n'y fait rien. Les Ita

liens qui sçavent condamner \* les disparates de leur Musique , ses prétendues belles faillies qui tournent souvent en extravagances , ses détonations affectées , & trop souvent répétées , & les licences dont elle est chargée , qui font une Musique de goumieres. ( Ce sont , Madame , les propres termes dont Perrin ose se servir dans une Lettre à un Prélat Italien , & que je place ici pour vous faire voir en passant qu'on jugeoit à Paris il y a près de 50 ans , de la Musique des Opera d'Italie , tout comme nous en jugeons à présent. ) Les Italiens , dis-je , qui sçavent condamner & faire une Musique de ce plaisant caractère , & approuver , imiter celle qui est d'un caractère opposé , sont des François à cet égard , & de même les François qui courent après la Musique de goumieres d'Italie , & qui se cassent la tête pour parvenir à l'agrement du chant des Italiens & des chats , sont de vrais Italiens. Lorsque je prens la liberté de rire du goût des Italiens , ( que seroit-ce si j'étois aussi hardi Perrin ? ) Cela regarde un Parisien , amoureux des fausses beautez de la Musique Italienne , comme un Gondolier de Venise & un Citadin Romain : Lorsque je tâche de mettre en son jour la justesse & le bon sens de la Musique Françoise , mes louanges tombent sur un

\* Lettre de Perrin ( elle est au milieu du Recueil de ses Poësies ) à l'Archevêque de Turin , du 30. Avril 1659.

Italien d'un goût droit , caché au fond de la Toscane , comme sur un homme de Versailles. En voilà assez , Madame , pour la première difficulté de Mr votre Cousin. L'avantage que ce nous seroit de gagner en lui un homme de beaucoup d'Esprit , m'a fait passer par dessus la crainte de répéter ici plusieurs choses que vous avez vûës , ou que vous verrez ailleurs.

Au regard de ce qu'il prétend que j'ai trop élevé *Armide* , ce que vous avez eu la bonté de lui répondre pour moi suffisoit pour lui fermer la bouche. Les Dames m'ont obligation d'avoir pris leur goût à l'égard d'*Armide* , qui est leur Opera : Je vous en ai , Madame , d'avoir appuyé la préférence que je parois donner à cette Pièce , & je suis assez content que nous nous en ayons ainsi l'un à l'autre. Mais je ne crains point de le dire encore plus hautement que je n'ai fait. Parmi neuf ou dix Opera de Lulli , entre lesquels la seule inclination de l'Auditeur décide ordinairement , je ne balancerois point à me déclarer pour *Armide*. Si vous avez entendu *Armide* bien executé ; vous pouvez vous flâter d'avoir entendu le plus beau morceau de Musique qui se soit fait depuis quinze ou seize siècles : voilà de quoi je suis fort persuadé. Imaginez vous que vous vintes au monde le jour que Neron mourut , & soutenez sans crainte que depuis que vous y êtes , il



n'avoit rien paru , avant Armide ; qu'il l'égalât. Peut-être même pourrions-nous remonter plus haut que Neron , mais nous sommes bien aises de n'avancer rien , dont nôtre bonne antiquité ait le moindre lieu de se plaindre , & il me semble que ce fut après la mort de ce Prince , Musicien trop passionné pour que la Musique n'ait pas été tres-florissante de son temps , que celle des Anciens dût baisser. Pour moi , je croi avoir vû une Représentation d'Armide qui me donne droit de mettre cette Pièce au dessus de tout ce que tant de siècles ont pû produire. Le souvenir de ce soir-là m'est toujours demeuré , & je le garde avec délices. Il a souvent diminué le plaisir que j'aurois pris à l'Opera, mais en récompense , il me consolera de n'y aller plus , en cas que j'y renonce : Comme quelques amis severes , dont j'aurai peine à me défendre , tâchent de m'y contraindre. *La Rochois* , après avoir été cinq ou six ans hors du Theatre , ayant trouvé que la voix lui étoit revenue , voulut s'y remonter. Elle avoit déjà joué deux fois Armide , le jour que je l'entendis , & elle étoit animée par des applaudissemens , qui lui étoient redevenus piquans. *La Moreau & la Desmatins* faisoient les deux confidentes , *Dun* , *Hidraot* , & *du Mesnil* , qui par bon-heur n'étoit point sou, *Renard*. Il parut en verité assez aimable pour ne pas faire honte au Héros qu'il représen-

toit, & il chant<sup>a</sup> mieux & plus juste qu'il n'avoit chanté, depuis la mort de Lulli : J'entendis à mon aise & à plaisir ces quatre ou cinq beaux tons qu'il avoit dans le milieu de la voix. (Car du Mesnil n'avoit que cela.) *Boutou* chanta tous les petits *Airs*. *Pegour* & *l'Etang* danserent, l'un, avec ces beaux bras & ces pas majestueux, qui sur son déclin même, le rendent un Danseur presque sans pareil : l'autre, avec cet air d'homme de qualité qu'il est si rare qu'un Danseur attrappe. Avec cela, Madame, cet Orchestre toujours admirable, & des Chœurs mieux remplis qu'en lieu de l'Europe. Qui m'auroit dit au sortir delà que je n'avois rien oüi qui vaille, au prix des Opera d'Italie, je pense que j'aurois été un peu brutal. Quand je me représente la Rochois, cette petite femme qui n'étoit plus jeune, coëffée en cheveux noirs, & armée d'une canne noire avec un ruban couleur de feu, s'agiter sur ce grand Theatre, qu'elle remplissoit presque toute seule, & tirant de temps en temps de sa poitrine des éclats de voix merveilleux, je vous assure que je frissonne encore, & comme je n'ai jamais été émû si vivement que je le fus alors, quoique j'aye été quatre ou cinq cens fois à l'Opera, je ne manque point de revenir à Armide, dès que je veux penser à une Pièce de Musique, souverainement belle.

Mais s'il falloit des raisons pour autoriser  
encore

encore nôtre goût, Madame : outre toutes celles que j'ai répandues dans les Dialogues, & que vous avez alleguées, en voici une nouvelle qui en vaut seule cent. Une des plus grandes perfections d'un spectacle est que la beauté croisse d'Acte en Acte, & à mesure que l'intrigue avance. Regle bien établie dans ces discours d'une sincérité si noble & d'un bon sens si instructif, que le grand Corneille a faits sur ses propres Tragedies. Or vous ne trouverez point d'Opera, qui ait cet avantage comme Armide, & cet avantage est d'un prix immense. Armide est encore plus au dessus de tous les Opera de Lulli par cet endroit, que Rodogune au dessus de toutes les Tragedies de Corneille. *Atys*, *Amadis*, &c. sont sans doute des Pièces excellentes ; mais les deux derniers Actes d'Amadis sont languissans en comparaison des trois premiers ; mais le premier Acte d'Atys est sans difficulté le plus beau, & il est trop beau. La Scene d'Atys & de Sangaride.

*Sangaride ce jour est un grand jour pour vous.*

Inspire à l'Auditeur des mouvemens qui s'affoiblissent nécessairement ensuite, l'attention se refroidit, parce qu'on retourneroit toujours volontiers à cette Scene. Thésée seroit le seul qui pourroit le disputer à Armide, au regard de cette vivacité qui augmente d'Acte en Acte : Le second Acte de

Theſée ſurpaſſe le premier ; & ainſi du reſte ;  
 juſqu'au cinquième , qui ſurpaſſe les quatre ,  
 qui l'ont précédé. L'Air ,  
*Ah , faut-il me vanger en perdant ce que j'ai-*  
*me.*

La Scene de Medée qui exhorte le Roi à  
 empoifonner Theſée ſans remords ; la re-  
 connoiſſance de ce Fils & de ſon Pere ; la fui-  
 te de Medée , Eglé cédée au jeune Heroſ par  
 le bon Vieillard : tous ces grands événemens  
 rempliſſent le cinquième Acte d'une manie-  
 re qui attache de plus en plus l'eſprit & le  
 cœur des Auditeurs. Cependant après le  
 duo.

*Les plus belles chaînes , &c.*

On ſe levè d'ordinaire , & peu de gens  
 demeurent au divertiffement , par où finit  
 froidement la Piece : ce qui eſt un malheur  
 commun à tous les Opera qui finiſſent par  
 un divertiffement , par une chaconne , ou par  
 une paſſacaille ; *Amadis , Perſée , Alys , &*  
*Galatée , &c.* on ſ'en va ſans les entendre.  
 Examinez *Armide*. Tous les Actes qui ſe  
 ſuccedent , ſe ſurpaſſent à peu près l'un l'au-  
 tre. Si le quatrième peche , c'eſt la faute de  
 Quinault , qui le premier y a mis un vuide.  
 Ce quatrième Acte manque de matiere , &  
 quoique la beauté de cet Opera ſoit en par-  
 tie d'être d'une conſtitution plus ſimple  
 qu'aucun des nôtres ( car l'intrigue égale en  
 ſimplicité , toutes les Tragedies Grecques ,

ce n'est proprement qu'une Idile.) Qui-  
naut a été ici nû & sterile à l'excès. Il  
devoit y ménager quelque action , ou quel-  
que épisode moins sec que la double rencon-  
tre de deux fausses maîtresses du Chevalier  
Danois & d'Ubalde. Repetition froide , jeu  
propre seulement à la Comedie, & qu'il faut  
retrancher , malgré l'art des Chants de Lul-  
li. Mais enfin le divertissement , qui est ex-  
quis , répare & récompense cet Acte foible,  
& quand ce vient au cinquième , tout le  
monde demeure d'accord que rien n'a ja-  
mais été si parfait. Il est tout seul un Ope-  
ra. Le divertissement est au milieu , l'atten-  
tion de l'Auditeur demeure libre pour ce qui  
va suivre. Et qu'est-ce qui suit , mon Dieu !  
La dernière Scene efface autant les premie-  
res que l'Acte efface les quatre premiers.

*Le perfide Renaud me suit.*

Combien de beautez ! Quelle force , quel-  
le adresse d'expression jusques dans les moïn-  
dres choses ! Par exemple remarquez en pas-  
sant le port de voix & le tremblement sur la  
blanche du mot , *me suit* , ce long ton ne  
veut-il pas dire , *me suit bien loin , me suit pour  
jamais* ? On peut appeller cette Scene pour  
le pathétique , pour les graces , pour la di-  
versité des mouvemens , le triomphe en a-  
bregé de la Musique Françoisé. Cela finit  
par le Fracas du Palais enchanté , que les dé-  
mons viennent détruire en un instant. Dans

L'émotion que cause une machine , amenée & placée avec un art si unique , la toile tombe , & l'Auditeur plein de sa passion , qu'on a augmentée jusqu'au dernier moment , ne peut pas ne la point remporter toute entière. Il s'en retourne chez lui pénétré malgré qu'il en ait , rêveur , chagrin du mécontentement d'Armide. On dira me que Phaëton finit de la même façon , par une machine effrayante , par le trébuchement. Mais d'abord , le cinquième Acte de Phaëton est un peu inégal , un peu mêlé d'excellent & de médiocre , & le duo que font Climene & Theone après que Phaëton a trébuché , est peut-être pauvre.

*O sort fatal , ô chute affreuse ,*

*O témérité malheureuse !*

Au lieu s'approcher de ce trou , ils devroient tous s'enfuir , sans rien dire , Theoné , Lybie , Climene , Merops , & les Acteurs du Chœur , qui reprend inutilement ces deux Vers. Ainsi la machine d'Armide , que rien ne suit , me paroît plus heureuse. J'espère que ceux qui voudront bien réfléchir à la perfection & à l'importance de ce dénoûment , conviendront , qu'entre tous les Opera de Lulli , il peut tirer Armide du pair : quels que soient Atyr , Amadis , Proserpine , Acis & Galatée , Persée , &c. On ne voit point que les petits Maîtres se levent là d'avance.

Car les gens du bel air pour agir galamment  
 Se gardent bien sur tout d'oïr le dénoïement. Les fa-  
cheux. Sc. 1.  
 Ils ne perdent pas un mot de celui-là. Je ne sçai ce que l'esprit humain pourroit imaginer de supérieur au cinquième Acte d'Armide, & cette Pièce montre à merveilles combien le Poëte contribuë à la sublime beauté ou à la langueur d'un Opera, par la bonne ou mauvaise constitution qu'il lui donne.

Je n'ai fait de Vers nouveaux d'aucun genre, & je ne m'exposerais point, s'il vous plaît, à en faire en si peu de temps, du genre que vous me marquez. Pour se promettre d'y réussir, il faudroit être mieux auprès du Dieu de la Poësie, que je n'y suis.

Il me traite ce Dieu, comme font les Bergers

Qui se veulent toujours conserver un Amant.

S'il me fait des faveurs, il m'en fait de légères,

Et ne m'en fait que rarement ?

Mais, puisque vous me l'ordonnez, à propos de mes discours de Musique, je vais vous ramasser ce qui m'est demeuré de Vers chantans, & je vous noterai, pour un autre voyage de votre Messager les cinq ou six airs que je me suis avisé de faire autrefois en différentes rencontres. Il y a une Idile, qui n'a été lue que de trois ou quatre personnes, &

qui n'a point été mise en chant , non plus que la plûpart des autres paroles. Je ne me fais pas prier, Madame, comme vous voyez. C'est qu'il est touûjours beau de tenter de vous divertir , Madame la. . . . & vous , & il me semble que je prens le bon moment. Deux femmes , seules à la Campagne par ce mauvais temps ci , sont moins difficiles qu'elles ne le seroient en tout autre temps. Si mes Vers tendres ne sont pas agréables par eux-mêmes , ils pourront vous faire souvenir de quelque chose d'agréable , ce qui leur tiendra lieu de merite. Outre que je compte que trente ou quarante pensées des anciens dont je me suis accommodé , ( j'ai l'honneur de voler tres-souvent ces bons Maîtres , qui le permettent. ) Sçauront , vous gagner & vous faire agréer ma versification malgré vous. Du reste , Madame , je vous rends graces de l'honneur que vous m'avez procuré d'être connu de Madame la. . . . Mais je n'aurai point celui de lui aller faire la réverence , que vous me voulez procurer. Je craindrois qu'on ne me dît aussi crûment qu' Achille à sa maîtresse.

*Iphig.*  
*Act.*  
*2.*

*Vous en Aulide ! vous ! hé qu'y venez-vous faire ?*

Et ne serois-je pas bien payé d'avoir esfuyé vingt lieues de mauvais chemin ? Je suis le moins propre de tous les hommes à soutenir la froideur d'un premier abord , & à



trouver le début d'une premiere Lettre : ce qui empêchera aussi qu'elle n'en reçoive une de vôtre Musicien.

Ce n'est pas que son rang me donne de l'effroi :

J'ose bien quelquefois écrire à ma Bergere,

La Bergere qui m'a scû plaire

Est plus qu'une Reine pour moi.

Mais j'ai affaire à ma Bergere & à vous, & je n'ai que faire à Madame la... car il ne me seroit pas permis de la supplier d'avoir quelque bonté pour moi, comme je vous en supplie, Madame, pour cette année, & pour les cinquante autres que vous avez encore à chanter de la Musique Française. J'ai l'honneur d'être, avec, &c.

J'oubliais à vous répondre sur la Demoiselle de Madame la... Voilà une fille bien opiniâtre de résister à vos raisons & à votre exemple, & de croire toujours que rien n'approche *di qualche aria o arietta Italiana* doublée & redoublée libéralement. Cependant de la manière dont vous me la décrivez, cela ne m'étonne point, ni ne doit point non plus vous étonner. Elle a beaucoup travaillé pour se former le gosier : à force de soins elle se l'est enfin rendu plus léger & plus hardi, que les autres ne l'ont. Elle voit avec joye une roulade de cinq ou six mesures, & la passe avec une intrepidité de *virtuosa*. Que voudriez-vous qu'elle fit de ce joli talent,

qui lui a tant coûté à acquérir , si une fois elle venoit à ne chanter que du françois ? Elle ne brille que dans les dangers , dans les précipices de la Musique Italienne , & vous voulez qu'elle se réduise à estimer une Musique simple & unie ! C'est vous , Madame , qui avez tort. Il est dans l'ordre qu'un sçavant , qui s'est usé les yeux & la cervelle à apprendre le Samaritain & le Syriaque souzienne , que ce sont les deux seules Langues dignes de nôtre étude : & qu'un Mathématicien , devenu étique sur des calculs d'algèbre , décide net qu'il n'est de vraie Science que celle-là. Tous les faiseurs de pain d'épice vous diront qu'on ne doit pas quitter la mode d'en avoir toujours dans ses poches & d'en manger à tout moment , que Louis treizième , qui aimoit le pain d'épice , avoit amenée. Les Parfumeurs vous assureront tout d'une voix que l'usage des odeurs est délicieux ; qu'il ne fait point de mal à la tête , & qu'on ne pourroit mieux faire que d'en porter encore autant , qu'on faisoit au commencement du Regne du Roi. Il est naturel que chacun vante sa Marchandise. Ainsi on se tromperoit , d'esperer que ces fameuses chanteuses d'Italien , M. . . . & les autres , abandonnent jamais le goût qui leur a donné , & qui entretient leur réputation. Elles entendent trop bien leurs intérêts pour avouer qu'un Air , où il n'y aura rien que de

facile , & que tout le monde pourra chanter comme elles, soit ce qu'on doit aimer. Quoique vous leur prouviez , elles demeureront Italiennes : plus ou moins , selon le degré de gloire plus ou moins élevé , où elles s'imaginent que l'Italien les met. Il n'y auroit qu'un secret de de les convertir. Ce seroit de leur persuader que les Airs de Lulli , de Mr des Touches , de Campra , &c. ne leur feroient pas moins d'honneur que ceux de Bassani & de Buononcini. Peut-être , Madame , le persuaderiez-vous à des hommes qui vous regarderoient avec attention , mais malheureusement rien n'est homme dans la Musique Italienne , & les femmes ne vous en croiroient pas. Et elles auroient raison. Car, accoutumées quelles sont à leur vitesses & à leurs broderies perpétuelles , l'art de soutenir d'une manière égale , nette , tendre , la juste gravité de nos chants , n'est plus de leur portée. On s'aperçoit même ( Remarque certaine. ) Que ces gosiers si admirables & si admirez ne chantent point bien les endroits lents de leurs propres Airs , & il est encore certain que les meilleurs violons qu'on nous a fait venir de Rome, jouent mal leurs *adagio* , qui aussi sont pour l'ordinaire plus mauvais que le reste , à proportion. Contentez-vous donc , Madame , de l'hommage secret que toutes les chanteuses rebelles rendent à la Musique Françoisé , en dépit :

qu'elles en ayent , en n'osant la condamner avec la même liberté, la même franchise que nous condamnons la leur , & par leur embarras , par le desordre & la foiblesse de leurs raisons , quand elles entreprennent d'abaisser l'une & de justifier l'autre. C'en est assez que cela. Ne prétendez point, n'attendez pas qu'elles renoncent au badinage , & , pour me servir d'une expression de Balzac , aux *magnifiques bagatelles*, d'Italie.

Ce 12. Janvier 1705.

*Dissertation sur divers Ecrits , à Mr Conrad.*



## RECUEIL DE VERS CHANTANS.

*Sur l'Air du branle de Metz.*

Grandeur , amour , & richesse ;  
 C'est à vous qu'on fait la cour.  
 Richesse , grandeur , amour ,  
 Bien fou qui pour vous s'empresse.  
 Richesse , amour , & grandeur ,  
 Vous n'aurez jamais mon cœur.  
 A dormir manger & boire  
 On ne craint aucun danger.

A dormir , boire & manger  
 Quoiqu'on trouve peu de gloire ,  
 A manger , boire & dormir ,  
 Je mettrai tout mon plaisir.

Sur un Air de M . . . . .

A grand'peine la baillive  
 A mis son œil & ses dents ,  
 Que Monsieur le Comte arrive ,  
 Et se campe la dedans.  
 Sans doute une raison forte  
 L'attire vers cette porte ,  
 Mais on n'est pas bien certain ,  
 Si c'est l'amour ou la faim.

Sur l'Air , *Quand le peril est agreable , &c.*

Phylis aime la Violette ,  
 Tandis que Phylis l'aimera ,  
 La Violette égalera  
 La fleur la plus parfaite.

*Airs.  
 Alte.  
 4*

C'est le Bluet qu'aime Lisette ,  
 Tant que Lisette l'aimera ,  
 Le Bluet des Prez n'envira  
 Rose ni Violette.

Sur le Menuet , *Il n'est pas bien là , &c.*

La jeune Iris  
 A déjà payé d'un souris

Mes tendres soins,  
 Dont j'ai ses beaux yeux pour témoins,  
 Peut-être un jour  
 Voulant couronner mon amour,  
 Son cœur au mien  
 Ne refusera plus rien.

Sur un *Air* de trompette de M...

Je suis Amant, je suis Amant fidelle,  
 Encore Amant, après tous vos refus.  
 Quand vous voudrez, je vous serai, la belle,  
 Je vous serai quelque chose de plus.

Sur un *Air* de Musette.

Rose inhumaine  
 Viens soulager  
 La tendre peine  
 De ton Berger.  
 Si rien n'altère  
 Ta cruauté,  
 Que veux-tu faire  
 De ta beauté ?

La feuille passe,  
 Et puis renaît :  
 La fleur s'efface,  
 Et reparoît.  
 Mais la jeune  
 Ne revient pas,  
 Et la vieille  
 Mène au trépas.

25

Au Tombeau , Rose ,  
L'affreux sommeil  
Dont on repose  
Est sans réveil.  
Dans ton bel âge  
Pour tes plaisirs ,  
Mets en usage  
Tous mes desirs.

Sur un *Air* champêtre de M. . . . .

Phylis prit soin de me donner des chaînes :  
C'est pour avoir la gloire de mes peines.

Elle défend que je m'éloigne d'elle :  
C'est pour jouir de ma douleur cruelle.

De temps en temps je la vois me sourire :  
C'est pour nourrir ma vie & mon martyre.

Sur l'*Air* , *Tandis qu'ici bas nous vivons* , &c.

Lorsque vous n'étiez point époux ,  
Je vous voyois soumis & doux.

Que d'amour !

Mille desirs en votre âme  
Régnoient tour à tour.

Je suis votre femme.

Vous dormez la nuit , grondez le jour.

Sur la Sarabande de l'Opera *Diffé*.

Dés mon Printems j'ai brûlé pour Climene,  
Et ses beaux yeux ont connu les ardeurs  
Dont ils sont les auteurs.

Loin d'adoucir ma longue peine ;  
 Plus j'ai d'amour , plus elle a de rigueurs.  
 J'ai beau pleurer aux pieds de l'inhumain ;  
 ne ,  
 Elle me dit que ma constance est vaine :  
 Rien ne peut l'attendrir.  
 C'est trop , c'est trop souffrir ;  
 Il est temps de mourir.

*Sur l'Air , Pour guerir de la rage ; &c.*

On n'ose aimer , ni boire ,  
 Tandis qu'une sagette noire  
 Tient tous nos desirs en prison.  
 C'est nôtre plus belle victoire  
 Que de chasser nôtre raison.

*Sur un Rondeau de Mr Sallé.*

Pour vos beaux yeux je vais perdre la vie ;  
 Pour vos beaux yeux je vais perdre le jour.  
 De tous mes soins tel est le prix , Silvie.  
 Tremblez , tremblez , si c'est un Dieu qu'a-  
 mour

Pour vos beaux yeux je vais , &c.  
 De me guerir ne formez plus l'envie ,  
 Mon mal est enfin , cruelle , sans retour.  
 Pour vos beaux yeux je vais , &c.

Je vous aimois d'une flâme sincere ,  
 Je vous aimois d'une fidelle ardeur.  
 Quel est , hélas , le secret de vous plaire ;  
 Et que faut-il pour toucher vôtre cœur ?



Je vous aimois d'une , &c.  
 Si l'on eût pû vous rendre moins severe  
 Ne devois-je pas jouir de ce bonheur ?  
 Je vous aimois d'une , &c.

Sur le branle de la Comedie du  
*Mari Retrouvé.*

Un mari doit , quand il s'égare  
 De lui-même se rapprocher.  
 Eh vraiment il seroit trop rare  
 Que sa femme l'allât chercher.

Quelque soit l'objet de tes flâmes ;  
 Ton seul argent l'attendrira.  
 En ce temps ci toutes les femmes  
 Sont des filles de l'Opera.

*Menuet.*

La jeune Iris fut la premiere  
 Dont les yeux sçurent m'engager.  
 Elle eut la gloire d'être fiere,  
 Et moi le plaisir de changer.

Sur l'Air , *Un inconnu pour vos charmes  
 soupire ; &c.*

Voi folâtrer dans sa vive jeunesse  
 Une Brebis que son Berger conduit.  
 Quand il la presse,  
 Elle le fuit,  
 S'il veut la fuir , c'est elle qui le fuit.  
 Il en seroit ainsi de ta Maîtresse.

## Sur une Allemande.

Charmans Printemps , pere de la verdure ,  
 Et des amours ,  
 Ah , si l'on veut que nôtre plaisir dure ,  
 Durez. toujourns.

De la chaleur comme de la froidure  
 Coupant le cours ,  
 C'est à vous seul que toute la Nature  
 Doit les beaux jours.

## Sur un air de M....

Si vous avez une Maîtresse ,  
 Buvez , ami , buvez à ses jeunes appas ,  
 Si vous n'en avez pas ,  
 Buvez au doux repos que le destin vous  
 laisse.

Qui de l'amour craint la victoire ,  
 Pour éloigner ses coups , doit boire nuit &  
 jour.

Qui se donne à l'amour ,  
 Pour bien nourrir ses feux , devroit encor  
 mieux boire.

Sur l'air de Lambert , *Beaux yeux de Clime*  
*ne , &c.*

Que bien-tôt la Seine  
 Prenne un autre cours.  
 Que l'Hyver amaine

Bien-tôt les beaux jours,  
 Ah, mon Berger,  
 Vous avez pû changer !

Après tant de larmes  
 De sermens, de soins :  
 Après tant de charmes  
 Goûtez sans témoins :  
 Ah, mon Berger,  
 Vous avez pû changer !

De ma Tourterelle  
 Le don me fut doux,  
 Et mon chien fidelle  
 Ne connoît que vous.  
 Ah, mon Berger,  
 Vous avez pû changer !

L'autre jour encore  
 ( O Dieux, j'en rougis. )  
 Seulle aux champs de Flore  
 Je vous attendis.  
 Ah, mon Berger,  
 Vous avez pû changer !

Ma paupière close  
 Dormoit à dessein :  
 Vous prîtes la Rose  
 Qui cachoit mon sein.  
 Ah, mon Berger,  
 Vous avez pû changer !

30

---

## LE ROI D'ASSYRIE MOURANT.

Fragment.

En espece de *Cantata*.

**C**'En est fait, que vôtre peur cesse,  
Vos Ennemis sont repoussez.  
J'en vais mourir, je sens que la Parque me  
    presse  
De rejoindre aux Enfers ceux que j'ai terras-  
    sez.  
Voyez tous ces gazons de mon sang arro-  
    sez.

Mais n'importe, belle Princesse,  
Vous êtes libre & c'est assez.  
Je ne t'accuse plus de m'être trop con-  
traire,  
O destin, tout le tort que tu m'avois pû  
faire  
    S'adoucit par cette faveur.  
Je meurs, mais en servant l'objet qui m'a  
    sçu plaire,  
Je meurs, mais mon trépas, dès long temps  
    nécessaire,  
Va finir tous mes maux, & hâter son bon-  
    heur.

Oùï, divine Mandane, allez, vivez heu-  
reuse.

Je troublois de Cyrus la flâme genereuse ,  
A ses justes desirs je vous cede aujourd'hui.  
Payez ses feux dans une paix profonde  
Vous n'avez plus d'amant au monde  
Qui vous merite mieux que lui.

Vôtre douce union sera-t-elle suivie  
De quelque souvenir de mon rigoureux  
fort ?

Sans moi, sans mon dernier effort  
Vous alliez à Cyrus être encore ravie.  
Oserois-je esperer, qu'en faveur de ma  
mort,

Vous me pardonneriez les crimes de ma vie ?

Je vous aimois, hélas, plus qu'on n'aima  
jamais.

Pour mettre en mon pouvoir de si charmans  
attraits.

De quoi n'étois-je point capable ?

Et pouvois-je ne point vous paroître coupa-  
ble ?

Je vous aimois, hélas,

Et vous ne m'aimiez pas.

Je m'affoiblis, adieu Princesse incompara-  
ble,

Pour la dernière fois j'embrasse vos genoux.

Ne me laissez plus, plaignez un miserable,

Qui ne l'eût point été sans vous.

Que vois-je à vos beaux yeux me donnent  
quelques larmes,

32:  
Vôtre cœur s'attendrit, par la pitié vaincu.  
O bonté trop aimable ! ô mort pleine de  
charmes.

J'expire plus content que je n'aurois vécu.

*Air.*

Ce ruisseau nourrit nos Prairies,  
L'Abeille se nourrit de fleurs,  
Nos Moutons d'herbes fleuries,  
Le cruel amour de pleurs.

*Autre.*

Affervi sous le joug d'un tyran que j'abhore,  
Persecuté du sort, & des Dieux ennemis.  
Il me reste un espoir que vous m'avez per-  
mis :

Souffrez mes tendres feux, je suis heureux  
encore.

*Autre.*

Beauté pour qui je meurs, vous plaignez  
mon trépas,  
Vous donnez des regrets au tourment qui  
me presse.

Helas !

Que la pitié chez vous est loin de la ten-  
dresse.

Beauté pour qui je meurs, vous plaignez  
mon trépas,

Et vous ne me guérifiez pas.

*Autre.*

La jeune Lisette  
A pris ma houlette,  
Elle veut mon chien,  
Et c'est tout mon bien.  
Mais à ce qu'on aime  
D'une amour extrême  
Refuse-t'on rien ?

*Autre.*

Rêveur & languissant Phylis vint me sur-  
prendre.

Quels mots elle me dit ! en est-il de si doux ?  
Vents légers, qui bien tôt vous tûtes pour  
l'entendre,  
Reportez-les aux Dieux, ils en seront ja-  
loux.

*Autre, mis en Musique par Mr Charpentier.*

Quand je vous dis que je me meurs d'amour,  
Climene, vous montrez une froideur extrê-  
me.

De mille & mille amans, qui se plaignoient  
de même,

Aucun, répondez-vous, n'en a perdu le  
jour.

Helas, aimoient-ils comme j'aime ?

Si vous voulez me sauver du trépas,  
Ma vie est en vos mains, il ne faut plus at-  
tendre.

34

D'un regard aujourd'hui vous pouvez me la  
rendre ,  
Et peut-être demain ne le pourriez-vous  
pas ,  
Avec le souris le plus tendre.

*Autre* mis en Musique par Mr Cochereau  
& par Mr Leger.

Les appas de Climene  
Ont enchanté mes yeux :  
Des belles de ces lieux  
C'est la plus inhumaine.  
Que mon destin me gêne !  
Ah , faut-il en ce jour  
Etouffer tant d'amour  
Ou souffrir tant de peine !

La gloire de ma chaîne  
Animera mon cœur.  
Mais Ciel ! quelle douleur  
Si ma constance est vaine.  
Que mon destin , &c.

*Autre.*

Voi la belle aurore ;  
Voi le Dieu du jour  
Commencant son tour,  
Celle que j'adore ,  
Sans soin , sans atour ,  
Brille plus encore.



*Autre.*

L'autre jour la jeune Lisette  
 Prés de moi vint chanter une tendre chan-  
 son,  
 Puis se cacha contre un buisson.  
 Mais la follette  
 Ne voulut pas si-tôt ni si-bien se cacher,  
 Que je ne sçusse où la chercher.

*Autre.*

Je cours envain ; mes soins sont superflus,  
 Il est parti : je ne le trouve plus.  
 Mais en se déroband à ma persévérance  
 Cet objet qui m'aprit à pousser des soupis,  
 Emporte, hélas, toute mon espérance  
 Et me laisse tous mes desirs.

*Autre, mis en Musique par Mr Charpentier.*

Et comment se garder des ruses de l'amour ?  
 Il me fit boire l'autre jour  
 Dans le verre de Celimene.  
 Au lieu de vin, c'étoit un doux poison  
 Qui jusqu'à mon cœur coulant de veine en  
 veine,  
 En un moment y noya ma raison.

*Autre.*

Cher favori de la Nature  
 Printems, ô doux vainqueur des frimats im-  
 puissans

Avec la riande verdure ;  
 Combien ramenez-vous de plaisirs innocens ?

Hélas , les goûterai-je encore ?  
 Je voi la liberté prête à m'abandonner.  
 Heureux si les liens, dont on va m'enchaîner  
 N'étoient faits que des fleurs , que vous ferez éclore !

*Autre.*

Après la tendre Tourterelle  
 Vole son tendre compagnon ,  
 Et près de la brebis fidelle  
 Se rend le fidelle mouton.  
 Moi près de vous belle Climene  
 C'est toujours l'amour qui nous mene.

Sur les traces de la Genisse  
 Bondit le superbe Taureau :  
 Le poisson suit son doux caprice  
 Bien plus que le cours du ruisseau.  
 Bergere , je vous sui de même.  
 Que suivroit-on , que ce qu'on aime ?

*Autre.*

Comment pourra cesser mon destin rigoureux ?

Iris est toujours fiere & belle.  
 Sa beauté me rend amoureux ,  
 Et sa fierté ne sert qu'à me rendre fidelle.  
 Comment pourra cesser mon destin rigoureux ?

*Autre.*

*Autre.*

Le plaisir que je pris à vous trouver si belle  
M'a conduit aux tourmens dont je me sens  
faïfit.

Mais j'espere qu'un jour ma tendresse fi-  
delle

Sçaura me ramener de la peine au plaisir.

*Autre.*

La raison de l'amour condamne les ar-  
deurs.

Mais que peut-elle sur nos cœurs ?  
Elle leur offre en vain du repos , de la gloire ?  
Au milieu des plaisirs de la belle saison  
A-t'on le tems d'écouter la raison ?  
A-t'on la force de la croire ?

*Autre.*

Le sort m'éloigné aujourd'hui  
De la beauté que j'adore.  
Nous ne nous verrons plus , hélas , mais  
malgré lui ,  
Nous nous aimerons encore.

En lui faisant mes adieux  
J'ai juré d'être fidelle.  
Elle n'a sçu parler , mais ses yeux , ses beaux  
yeux  
M'en ont dit autant pour elle.

28  
*Autre.*

Venus avois gagé que je deviendrois tenè  
dre ,  
Au fond d'un cabaret elle vint me surprèn  
dre  
Dans tout son appareil , dans son éclat di  
vin.  
Elle me regardoit d'un air plein de tendresse.  
Je lui criai , belle Déesse ,  
Va nous faire venir du vin.

*Autre.*

Petits oiseaux de ce bocage  
Phylis vous vient écouter chaque jour.  
Vous lui plaisez & vous parlez d'amour :  
Aprenez moi vôtre ramage.

*Autre.*

Onde trop claire  
Où ma Bergere  
Voit ses appas :  
Qu'elle porte souvent ses pas  
Vers vôtre glace si sincere  
Et qu'elle en revient toujourns fiere !

*Autre.*

Bravez l'amour beauté cruelle ,  
Bravez l'amour & ses appas.  
Ce Dieu sçait triompher du cœur le plus re  
beile ,

Le vôtre tôt ou tard ne s'en sauvera pas ;  
 Mais vous craignez peu sa vengeance ;

Et je voi la raison qu'il calme vôtre peur.

Vous trouvera-t'il un vainqueur  
 Qui n'ait pour vous , Iris , que de l'indiffé-  
 rence ?

*Autre.*

Lieu solitaire ;  
 Heureux séjour ;  
 Que tu dois plaire  
 A mon amour !

Dans cette pleine ,  
 Sous ces ormeaux

A. Celimene

Je dis mes maux.

Quelle étoit belle !  
 ( Je croi la voir. )

Je voulois d'elle

Un peu d'espoir.

Jeune & severe

Elle en rougit ,

Mais sans colere

Me répondit.

*Autre.*

O fleurs nouvelles ;

O fleurs si belles ,

Cédez toujours

A cette Rose  
Sans soin éclosé  
Depuis deux jours.

C'est ma Sylvie  
Qui l'a cueillie.  
Dieux quelle main !  
Et la Bergere  
La nuit entière  
L'eut dans son sein.

*Autre.*

Je n'ose cruelle beauté,  
Je n'ose vous parler de ce que sent mon  
ame :

Mais tous mes regards m'ont flâté  
Que les vôtres ont vu ma flamme.

Eh qui peut mieux  
La bien connoître  
Que les beaux yeux  
Qui l'ont fait naître ?

Ma rendre langue me suffit,  
Il est assez aisé ; Climène, qu'on l'enten-  
de.

Vous sçavez trop ce qu'elle dit,  
Vous sçavez ce qu'elle demande,  
Eh qui peut mieux, &c.

## DIALOGUE.

Damete. Dans nos plus fameux paturages  
Que mon Troupeau profite peu !

Ménalque. J'ai beau mener le mien le long  
de nos bocages,  
L'herbe fraîche pour lui semble  
toujours un feu.

Damete. Helas, je puis bien le connoître.

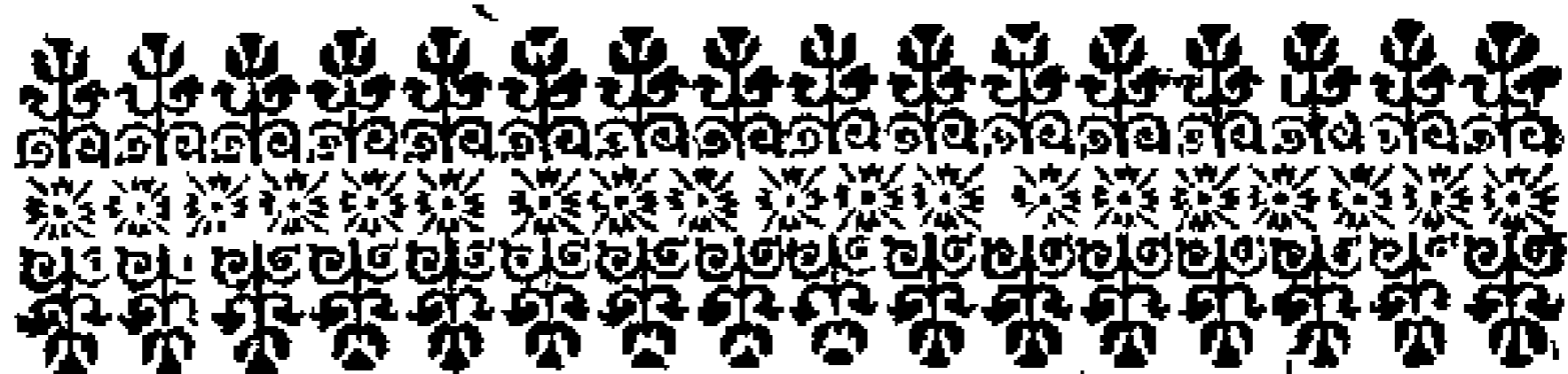
Ménalque. Helas, je le dois bien Juger.

Damete. Le même amour met en danger  
Tous les Moutons, comme leur  
Maître.

Ménalque. Le même amour met en danger  
Et les Moutons, & le Berger.

*Ensemble.*

Le même amour met en danger  
Et les Moutons, & le Berger.



# L'INNOCENTE

## IDILE EN MUSIQUE.

---

ACTEURS.

LISETTE.

PHILIS.

SILVANDRE.

TIRCIS.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

*Le Théâtre doit représenter un Paysage.*

---

SCÈNE I.

LISETTE, PHILIS.

LISETTE.

**P**Aissez, heureux moutons, paissez l'herbe fleurie

De cette charmante Prairie.

PHILIS.

Et parcourez en sûreté



Un rivage des loups en tout temps respecté.

L I S E T T E & P H I L I S *ensemble.*

Paissez , heureux moutons , paissez l'herbe  
fleurie

De cette charmante Prairie

Et parcourez en sûreté

Un rivage des loups en tout temps respecté.

L I S E T T E.

Pour nos moutons ici je ne puis craindre

Aucun danger :

Mais je crains que quelque Berger

A l'écouter ne vous vienne contraindre.

Les discours , les soupirs d'un Berger amou-  
reux

Sont plus cruels pour vous , que tous les  
loups pour eux.

P H I L I S.

Plus d'un Berger soumis , complaisant & ti-  
mide ,

Me rend les mêmes soins que nous rendons  
aux Dieux :

Un seul de mes regards de leurs bonheur dé-  
cide.

Ils lisent en tremblant leur destin dans mes  
yeux.

Par un respect tendre & sincere

Si l'on me devient odieux ,

Comment faire

Pour me plaire ?

L I S E T T E.

Gardez vous de souffrir les transports en-  
chanteurs

De ces amans flâteurs.

Si sans prétendre aucune récompense,  
Ils nous montroient un amour empressé,  
Que ne devroit-on point à leur persévérance?  
Mais ils n'ont près de nous qu'un zèle inter-  
ressé

Qui nous dispense  
De la reconnoissance.

Tremblez, innocente Philis,  
Tremblez de ces soins qu'ils vous rendent.  
Ah quel prix, quel dangereux prix  
Les perfides vous en demandent !

P H I L I S.

Ils ne demandent que mon cœur.  
Pour moi, pour eux, est-ce un mal, est-  
ce un crime ?

Ce présent n'est-il pas sûr & légitime  
Après qu'ils m'ont donné le leur ?

L I S E T T E.

Voici déjà l'impatient Silvandre.  
Que de sermens trompeurs il va vous répe-  
ter !

P H I L I S.

Amusons-nous à les entendre.  
Quand on ne les croit point, que peut-il en  
couter ?

## S C E N E II.

LISETTE , PHILIS , SILVANDRE.

P H I L I S.

**V**ous venez en ces lieux , si chers à la  
Nature ,

Attendre les combats , pour Alcide établis ,

S I L V A N D R E.

Un autre y chercheroit le frais & la verdu-  
re ,

Mais je n'y cherche que Philis.

C'est pour Philis que je respire ,  
Je fais de la servir mon bien & mon devoir.  
Pour la voir, siere encor , je fuyois un Em-  
pire.

Que seroit ce , grands Dieux , si je pouvois  
la voir

Comme mon amour la desire !

P H I L I S.

Lisette me défend d'engager mon repos ;

Un vain espoir à mes pas vous attache.

L'amour , m'a-t-elle dit tantôt ,

N'est qu'un serpent malin qui sous des fleurs  
se cache.

Je n'ose avec lui me risquer :

En me flâtant il pourroit me piquer.

L I S E T T E.

Une tranquillité constante

Est le solide bien dont la douceur enchante,  
 Si le sort promettoit de nous tout accorder,  
 Que devroit-on lui demander ?

Une tranquillité constante.

PHILIS.

Vous l'entendez : vôtre ardeur m'épou-  
 vante.

SILVANDRE.

Malgré ses leçons & vos soins,  
 L'amour sçaura bien tôt vous épouvanter  
 moins.

Il faut qu'un jour vôtre cœur aime :  
 Philis, il y va trop de l'honneur de l'amour.  
 Je doute seulement dans mon malheur ex-  
 trême,

Si je verrai cet heureux jour.

### SCENE III.

LISETTE, PHILIS, SILVANDRE,  
 TIRCIS.

TIRCIS.

ENfin je voi Philis dans ces aimables  
 lieux :

Mais je ne pourrai seul lui parler de ma flâ-  
 me,

Et mon Rival gautoit un bien si précieux.

Ah, que de plaisir pour mes yeux,  
 Et que de peine pour mon ame !

## L I S E T T E.

Eloignez-vous.

Tircis vous livre encore de nouvelles allar-  
mes.

L'amour leur a prêté ses redoutables armes,  
Et ce n'est qu'en fuyant que l'on paré ses  
coups.

Eloignez-vous.

TIRCIS &amp; SILVANDRE.

Ecoutez-nous.

TIRCIS.

Quoi, vous craignez mes soins timides ?

Cruelle, ne me fuyez pas.

Je ne veux que nourrir par mes regards avi-  
dés

Les feux qu'ont dans mon cœur allumé vos  
appas.

J'ai vû tantôt lever l'aurore,  
J'ai du Soleil naissant contemplé la clarté :  
Mais leur éclat me charme moins encore  
Que celui de votre beauté.

P H I L I S.

Quand vous me prodiguez ces loüanges  
pompeuses,

Vous attaquez, Tircis, mon cœur &  
ma raison.

Ma raison & mon cœur se gardent du poi-  
son

De ces loüanges si flâteuses.

TIRCIS & SILVANDRE,

Écoutez-nous.

L I S E T T E.

Eloignez-vous.

T I R C I S.

Les jaloux conseils de Lisette  
Ne doivent point vous émouvoir.  
Elle a contre l'amour quelque haine se-  
cette

Que vous n'aurez pas lieu d'avoir.

S I L V A N D R E.

Croyez, croyez plutôt Silvandre.  
Vos appas ont sçu l'enchaîner  
Avant qu'il vous pressât de ne vous point  
défendre

D'une amour tendre.

Et Lisette peut-être avant que d'en donner  
Avoit commencé par en prendre.

Croyez, croyez plutôt Silvandre.

S I L V A N D R E & T I R C I S *ensemble.*

Si vous voulez qu'un sort plein de douceur  
A vos desirs réponde :

Servez l'amour, c'est sur lui que se fonde  
L'assurance d'un vrai bonheur.

Eh, l'amour n'est-il pas l'auteur  
De tous les biens du monde ?

L I S E T T E.

Si vous voulez qu'un sort plein de douceur  
A vos desirs réponde :

Craignez l'amour, c'est sur lui que se fonde  
Le présage d'un long malheur.

Eh,

Eh , l'amour n'est-il pas l'auteur  
De tous les maux du monde ?

SILVANDRE , TIRCIS , & LISETTE.

Servez  
Craignez L'amour, c'est sur lui que se fonde

L'assurance d'un vrai bonheur.  
Le présage d'un long malheur.

Eh , l'amour n'est-il pas l'auteur  
De tous les biens  
maux du monde ?

T I R C I S.

Ce qu'un doux Soleil est aux fleurs ,  
Ce qu'est le calme après l'orage ,  
Dans les chaleurs  
Ce qu'est l'ombrage ,  
Le tendre amour l'est pour les cœurs.

L I S E T T E.

Ce que le vent est pour les fleurs ,  
Sur les Mers ce qu'est le naufrage ,  
Aux moissonneurs  
Ce qu'est l'orage ,  
L'affreux amour l'est pour les cœurs.

P H I L I S.

Quels mouvemens divers cet amour vous in-  
spire !

Bergers , de tant de maux l'accuse-t'on pour  
rien ?

S'il n'avoit jamais fait de bien ,  
Lisette , en pourroit on tant dire ?

30  
S I L V A N D R E.

Quand assise avec son Berger,  
Une Bergere, sans songer  
Aux soins où son Troupeau l'engage,  
Préfère quelque autre sauvage  
Au plus agréable verger,  
Au plus riche toit du Village.

Qui rend ainsi charmant le plus triste séjour?

L'amour.

L I S E T T E.

Quand une Bergere  
Fuit le bruit des eaux,  
Les lits de fougere,  
Le chant des oiseaux,  
Que la douce haleine  
Des zéphirs la gêne.

Qui rend tout triste ainsi dans le plus beau  
séjour?

L'amour.

S I L V A N D R E , T I R C I S & L I S E T T E.

Servez Craignez L'amour, c'est sur lui que se fonde

L'assurance d'un vrai bonheur.  
Le présage d'un long malheur.

Eh, l'Amour n'est-il pas l'auteur  
De tous les biens du monde?  
maux

T I R C I S.

On a pris en trahison



La houlette d'Amaranté.

Son mouton le plus cher languit sans guérison.

Ces maux sont oubliez : elle rit , elle chante.  
Du chagrin au plaisir qui fait ce prompt retour ?

L'amour.

L I S E T T E.

Iris des mains de Pan reçut une musette  
Qui sçauroit animer les Rochers & les Bois.

Iris à tout moment en jolioit autrefois :

Iris est aujourd'hui muette.

Du plaisir au chagrin qui fait ce prompt retour ?

L'amour.

S I L V A N D R E.

Si vous voulez qu'un sort plein de douceur

A vos desirs réponde.

SILVANDRE, TIRCIS & LISETTE.

Servez

Craignez

L'amour, c'est sur lui que se fonde

L'assurance

Le présage

d'un

vrai bonheur.

long malheur.

Eh , l'amour n'est-il pas l'auteur

De tous les biens du monde ?  
maux

52  
P H I L I S.

*Aux Bergers.* Vous voulez m'attendrir, *à Lisette.*

vous voulez m'effrayer,

Sous des noms differens vous me faites pa-  
roître

Cet amour de cent cœurs le tiran ou le maî-  
tre,

Et pour en juger bien quel chemin me fayer.

Ah, si je veux sûrement le connoître,

Je croi qu'il faut en essayer.

TIRCIS & SILVANDRE *ensemble.*

Essayez, charmante Bergere,

Essayez l'amoureuse loi.

S I L V A N D R E.

Mais ne l'essayez qu'avec moi.

T I R C I S.

Mais ne l'essayez qu'avec moi.

*Tous deux ensemble.*

C'est avec moi qu'elle sçaura vous plaire.

L I S E T T E.

La troupe des Bergers vient celebter les jeux

Qui d'Hercule en ces lieux

Solennisent la fête.

A disputer le prix chaque Berger s'apprête.

T I R C I S à P H I L I S.

Pour le mettre à vos pieds, je me joins avec

eux.

## SCENE IV.

LISETTE, PHILIS, SILVANDRE,  
TIRCIS.

Troupe de Bergers & Bergeres chantans &  
dansans.

*Les Bergers se rangent au tour du Théâtre,  
Philis & Lisette au fond. Les Bergers font  
une marche, qui est fermée par Tircis &  
par Silvandre. Après quoi on danse.*

Chœur de Bergers.

**N**OUS devenons ambitieux,  
Nous soupitons pour la victoire,  
Dans un jour où de si beaux yeux  
Seront témoins de nôtre gloire.

*On recommence à danser, puis Tircis pre-  
sente à Philis une Couronne fort ornée, & il  
lui dit.*

Daignez récompenser aujourd'hui le  
vainqueur.

De cette brillante Couronne.

Quel sera son prix pour mon cœur ?

C'est l'honneur qui la fait, & Philis qui  
la donne.

SILVANDRE.

De triompher mon Rival est jaloux,

34.  
De montrer son adresse un vain desir le pi-  
que :

Mais je lui laisserois ce Laurier magnifique

Si l'on le recevoit d'un autre que de vous.

Ah, qu'il obtienne, qu'il possède

Tous les honneurs de l'Univers:

Et qu'il me cede

Vos rigeurs mêmes & vos fers.

Je ne voudrois, Philis, signaler que l'ardeur

Dont vous avez rempli mon ame :

Content, pour tous Lauriers, de vaincre la  
froideur

Que vous opposez à ma flâme,

*On danse encore & le Chœur des Bergers  
représent*

Nous devenons ambitieux,

Nous soupçons pour la victoire,

Dans un jour où de si beaux yeux

Seront témoins de nôtre gloire.

*Les Bergers luttent. Tircis les terrasse tous,  
& terrasse Silvanore le dernier.*

Chœur de Bergers.

Tircis a surmonté

Tous les Bergers du Village.

Tircis a surmonté

Son Rival, dont le courage

A vainement résisté.

*Silvandre va pleurer contre une coulisse. On danse autour de Tircis, & on l'amène à Philis, qui veut lui mettre la Couronne sur la tête. Il la refuse, & la met sur celle de Philis, en lui disant.*

Est-ce Tircis qu'il faut que cette palme honore ?

Mon front ne la mérite pas.

Qu'en vous, Berger que j'adore,

Elle couronne mille appas.

Cessez d'être ingrat & sévère :

Pour mon parfait bonheur la gloire ne peut rien.

Vous avez fait mes maux, vous seule sçavez faire

Un souris, <sup>mon bien</sup> un regard, un mot de votre bouche

Sont les biens souverains dont la douceur me touche.

Chœur de Bergers.

Tircis a surmonté

Tous les Bergers du Village.

Tircis a surmonté

Son Rival, dont le courage

A vainement résisté.

S I L V A N D R E.

Ayez pitié de mon malheur extrême.

Tircis m'a vaincu dans nos jeux.

Que ne combattions nous de l'ardeur de nos feux.

56  
Il n'en eut pas été de même :

Je mourrai , Philis , en ce jour  
Si près de vous aussi ce vainqueur me sur-  
monte.

Mais je ne mourrai pas de honte :  
Je mourrai , je mourrai de douleur & d'a-  
mour.

### L I S E T T E.

De vos amans le combat mémorable  
Dans vôtre indifférence a dû vous confir-  
mer.

Silvandre sçait le mieux aimer ,  
Et Tircis est le plus aimable.

Comment choisirez-vous sans devenir cou-  
pable ,

Si vous n'avez qu'un cœur , qu'ils méritent  
tous deux ?

Et l'un ne sçauroit être heureux ,  
Sans que l'autre soit misérable.

Quand deux amans d'un feu, d'un prix si peu  
commun ,

Avec un zèle égal, briguent même couronne :  
Il faut n'en couronner aucun.

La pitié le permet , la prudence l'ordonne.

### P H I L I S.

Aucun en ce moment ne vaincra ma froi-  
deur

Aucun n'aura la préférence :  
Mais à tous deux, puis je pour tant d'ardeur,

57

Refuser un peu d'esperance ?

Quand deux amans demandent nôtre cœur,  
S'il est trop dur de nommer un vainqueur,  
Il faut attendre, aucun ne s'en offense.  
Laissons-les tous les deux esperer ce bonheur,  
Et faisons à loisir décider leur constance.  
N'est-ce pas contenter la pitié, la prudence ?

TIR CIS & SILVANDRE.

Je vous aime autant  
Que vous êtes belle.

SILVANDRE.

Je serai constant.

TIR CIS.

Je serai fidelle.

SILVANDRE.

Votre beauté qui charmera toujours  
Vous promet pour mon cœur d'éternelles  
amours.

TIR CIS.

Votre beauté qui charmera toujours  
Vous promet pour mes yeux une amour  
éternelle.

Chœur de Bergers & de Bergeres.

Ecoutez le tendre desir

De deux amans dont la foi vous présage

Moins de danger que de plaisir.

Aimez : pouvez-vous mieux employer le  
bel âge,

Et pour aimer pouvez-vous mieux choisir ?

**PHILIS** aux deux Bergers.

Puisqu'on ne veut pas que je rompe

Les nœuds que vous me préparez.

Hé bien, j'y consens, espérez.

Si l'amour me trompe,

Vous m'en répondrez.

**L I S E T T E.**

De ces Bergers vous suivez le caprice !

Vainement j'ai tout fait pour vous en garan-  
tir !

Bien-tôt, mille tourmens, amante trop no-  
vice,

Que vous causera leur malice,

A votre cœur, hélas, vont se faire sentir.

Souvenez-vous qu'un repentir

Ne finit pas alors un amoureux supplice.

**P H I L I S.**

Leurs cris m'ont empêché d'entendre votre

voix,

Ils sçauront un jour me contraindre

A faire un choix.

Mais quand l'amour pourroit me tromper

une fois,

Peut-être aurois-je encore moins sujet de

m'en plaindre.

Que cent Bergeres de ces Bois.

Lisette s'en va.



## S C E N E V.

PHILIS , SILVANDRE , TIRCIS.

Troupe de Bergers &amp; de Bergeres.

SILVANDRE &amp; TIRCIS.

**L**orsqu'on trouve un Berger, soumis, fi-  
delle & tendre,

Quelle imprudente erreur de rebuter ses  
Vœux!

TIRCIS.

On en trouve si peu qu'on fait bien de le  
prendre.

SILVANDRE.

Le peril même de se rendre,

Ne peut être aussi malheureux

Que la peine de s'en défendre.

Chœur de Bergers &amp; de Bergeres.

Ecoutez le tendre desir

De deux amans dont la foi vous présage

Moins de danger que de plaisir.

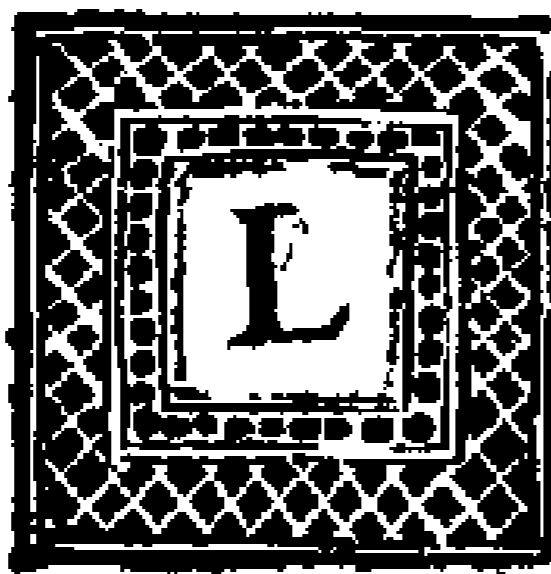
Aimez : pouvez-vous mieux employer le  
bel âge

Et pour aimer pouvez-vous mieux choisir ?

*On peut finir par un Ballet général ou par  
des Branles, & lorsque c'est fait & que Philis  
se retire : elle donne une de ses mains à Tircis &  
l'autre à Silvandre.*



COMPARAISON  
DE LA  
MUSIQUE ITALIENNE,  
ET DE LA  
MUSIQUE FRANÇOISE.  
*QUATRIÈME DIALOGUE.*



Le Marquis des E. . . & le Chevalier de . . . . . étant sortis ensemble d'une maison, où ils s'étoient rencontrés, le Marquis demanda au Chevalier s'il vouloit venir voir la Comtesse du B . . . qui étoit nouvellement revenue de la Campagne. Celui-ci ne répondit que par une inclination de tête, & ils y allèrent : ils la trouverent dans un salon bas, seule avec Mademoiselle M. . . . .  
qui

qui est une fille , d'un ancien mérite , recon-  
 nu de presque toutes les femmes , mais assez  
 peu recherché des hommes. Après avoir par-  
 lé quelque temps de choses indifferentes , le  
 Marquis s'apperçut que le Chevalier ne se  
 mêloit point à la conversation , & qu'il baif-  
 soit même les yeux , quand il rencontroit  
 ceux de la Comtesse. Qu'est-ce que c'est ,  
 dit-il , Madame , que cet air de Favori dis-  
 gracié qu'à Mr votre Cousin ? Vous  
 me paroissez un peu broüillez. La Comtesse  
 fit une petite action , comme pour dire qu'il  
 n'en étoit rien. Oh , je m'y connois bien ,  
 ajoûta le Marquis , ce n'étoient pas là cet  
 Hyver vos manieres à l'un & à l'autre. Mr  
 le Chevalier auroit-il fait ou dit quelque pe-  
 tite sottise , que Mr votre Mari ne sçut point ,  
 car je les vis encore hier tête à tête , en  
 grande union ? Mr le Chevalier n'est pas ca-  
 pable de faire ni de dire des sottises répondit  
 froidement la Comtesse. Pour d'en écrire , je  
 ne sçai : Mais toujours il pourroit s'abstenir  
 d'y mêler les gens. Vertubleu , s'écria le  
 Marquis , des sottises écrites ! Ce sont celles  
 qui durent le plus. Mademoiselle , vous êtes  
 l'amie solide de Madame : je vous prie de me  
 raconter toute cette querelle-là. Il n'y a  
 point de querelle à raconter , dit Mademoi-  
 selle M. de son ton sérieux , j'ai seule-  
 ment vû une comparaison de la *Musique Ita-  
 lienne* & de la *Musique Françoise* , qu'on at-

tribué à Mr le Chevalier. Il est le maître de parler comme il lui plaira, mais la vérité est qu'on pourroit ne pas exposer les Dames à parler au public, sans en avoir eu leur agrément : & quelquefois elles ne le donneroient pas. Je vous entends, reprit le Marquis, & je ferai mes Complimens à Mr le Chevalier, sur son Livre, quand la colere de Madame sera passée : je ne sçavois pas qu'il fut l'Auteur de ce petit Ouvrage. Du reste, Madame la Comtesse peut s'appaiser. Le Chevalier écrivit ce qu'il lui avoit entendu dire, hé, c'est qu'il aime à s'occuper d'elle : ce crime-là n'est pas mortel. Quant à l'indiscrétion de l'impression, croyez-vous qu'il en soit coupable ? Tous les Livres qu'on imprime, ne sont-ils pas dérobez à leurs Auteurs ? Pardonnez, Madame, pardonnez au pauvre garçon. Le voilà terriblement contrit. Le Chevalier demettoit sans rien dire, en une posture suppliante, dont la Comtesse ne pût s'empêcher de rire à la fin. Que vous êtes vive & redoutable, Madame, lui dit-il ! Mais si c'étoit Mr votre Mari, qui eut recueilli vos conversations ? Et ce l'est assurément. Elles le retirèrent de son aveuglement pour la Musique Italienne : il a voulu éclairer tous les aveugles comme lui. Il m'apprit le lendemain de son retour, qu'on vous avoit envoyé à la Campagne un Exemplaire de la *Comparaison*, & que la prévention où

vous étiez qu'elle venoit de moi , vous avoit horriblement irrités. Je n'osois paroître devant vous. Sans que j'ai rencontré Mr le Marquis , à l'abri duquel je suis venu , je me setois allé confiner dans cette Roche pauvre , où Amadis & Donquixote firent penitence. Je tâcherai de payer quelque jour l'Eloquence de mon Avocat , en même monnoye. Souvenez-vous-en, dit le Marquis, il est des occasions où cela sert , quoi qu'à mon âge on n'ait plus gueres affaire de ces sortes de services. Mais sçachons ce qui a fâché Madame dans les Dialogues : car il me semble qu'elle n'y fait qu'une figure agréable? ... J'aurois voulu n'y en faire aucune ; je me serois volontiers passée de cet honneur... Oüi , mais vous étiez nécessaire au Chevalier , comment se seroit-il passé de vous , lui ? Il faut une femme pour égayer la conversation. Sans cela le Dialogue languit , ou devient aisément plus grave , que le Lecteur ne le voudroit , pour peu que la matiere soit longue & serieuse. Mr de Fontenelle n'a-t'il pas eu besoin d'une femme pour faire ce Livre si aimable & si sçavant *de la pluralité des Mondes* ? Et je suis sur qu'on a sçu bon gré à Monsieur de vous avoir mise dans le sien. La Musique Françoise vous a obligation : vous la protegez fort heureusement , sur tout depuis qu'il a été mention de ce *serini*. Ne voilà-t'il pas ces Messieurs

qui rient ; dit Mademoiselle M. : Et bien , on n'aime pas à faire rire les hommes , non plus qu'à les voir s'entre-tutayer , & sçachez que le stile sublime de Mr l'Abé R. n'a peut être pas été repris si justement , que ces tutayemens impolis. Ah , repartit le Marquis , les tutayemens de la *Comparaison* vous ont déplu. Et vous avez du penchant à excuser le haut stile du *Parallele*. Ce devoit être au Chevalier à vous répondre , mais je veux le dégager encore de les deux *Objections*. Il y a long-tems que je suis au monde , je ne vous le dirois pas , si vous ne vous en apperceviez malgré moi. Je vous assure que la Remarque de Platon , Traduite par \* Theophile , est tres-vraie.

*Les objets d'étrange mesure*

*Sont rares parmi les humains,*

*Il se trouve dans la Nature*

*Peu de Géans & peu de Nains.*

Or comme la premiere & la plus inviolable de toutes les Regles , est de proportionner les paroles aux choses : croyez qu'on n'est presque jamais excusable de le prendre d'un ton si élevé. Un discours qui décrit , qui peint quelque chose , comme fait le *Parallele* , qui est une Description abrégée des avantages de la Musique Italienne , ne doit point sortir du stile médiocre. Et l'on confirme ce précepte du bon sens , par l'exemple de tous

\* *De l'immortalité de l'ame. Oeuvres de Theophile, pag. 82.*

ces anciens Auteurs , que ceux d'entre les nôtres , que nous estimons , ont imitez.

A l'égard des tutayemens du Comte & du Chevalier , ces deux gens-là se sont en effet tutayez toute leur vie : il est vrai-semblable qu'ils se tutayeront quelquefois sur le papier. Ils ne s'y tutayent pas trop souvent. Et dans le monde , quoique cela soit plus commun aux jeunes gens , qu'à nous autres gens sages : cela ne laisse pas de nous arriver encore de temps en temps , quand nous sommes devant des femmes avec lesquelles nous vivons librement comme le Comte & le Chevalier , surs de la bonté de Madame , pouvoient y vivre. Et quelque soin que je prenne de m'observer là dessus , après avoir connu le goût de Mademoiselle , je ne sçai si je pourrai m'empêcher de tomber dans cette faute , avant que de sortir d'ici. Je vous dirai plus. Un Livre , que je voi extrêmement aimé , & même estimé de la plupart des connoisseurs , fait ainsi tutayer tous les Héros d'un bout à l'autre. C'est *la fausse Clélie*. Les femmes s'y entre-tutayent aussi. Vous n'oseriez l'estimer tout haut , Mesdames ; parce qu'il est fort naturel & fort gaillard : mais je ne doute point que vous ne l'ayez lû plusieurs fois. Cette autorité met à couvert notre Ami. La fausse Clélie , reprit la Comtesse , oui , j'en ai entendu parler. N'est-elle pas de ce Duc de Brancas , qui a-

voit tant d'esprit , au milieu de ces distractions plaisantes , dont la Bruyere nous a fait une longue histoire ? On la attribuee à Mr le Duc de Brancas , répondit le Chevalier , preuve que les bien(ceances) sont gardées , mais à tort. Dans la premiere Edition de Paris , où l'Auteur dédie le premier Tome à Mr le Duc de Vendôme , & le second à Mr le Grand Prêut , il marque son nom d'une S. C'étoit Subligni , le pere de la petite Subligni que nous voyons à l'Opera de Paris. Il n'est point besoin de croire qu'il n'a fait que prêter son nom à Mr de Brancas. Il écrivoit comme sa fille danse , Et il nous a laissé plusieurs autres Ouvrages , qui répondent au mérite de la fausse Clélie. Les Lettres Portugaises , telles qu'on les lit , sont de sa façon. Mr le Chevalier , aujourd'hui Mr le Maréchal de Chamilli , revenant de Portugal , lui en donna les Originaux , que Subligni traduisit & augmenta à sa maniere. Les deux premiers Livres du Journal Amoureux de Me de Ville-Dieu sont aussi de lui , & je croi avoir oï dire , que , lorsqu'il mourut , (allez jeune , par malheur.) Il travailloit à faire des vies des Hommes Illustres de la Cour de François premier & de ses successeurs , qu'il tiroit de Brantôme , & des autres Mémoires de ce temps-là. De l'humeur dont étoit Subligni , cela n'auroit pas manqué d'être semé de force galanterie , que l'é-



loignement n'auroit pas empêché de plaire. Hélas dit Mademoiselle Mr. on est bien obligé de remonter aux vieilles Cours, pour en trouver. Oh ! bien donc, reprit le Marquis, les Héros de ce Sublignu si poli se tutaient toujours ! Et que driez-vous du Prophete des Mares, Moderne tres-Moderne en toutes façons, qui, dans les douze Entretiens de ce beau Livre qu'il a appelé *Les delices de l'Esprit & où il traite d'un Dieu & d'une Religion, de l'immortalité de l'Âme, de l'humilité, de l'obéissance, &c.* fait tutaier ses deux Héros, gens du grand monde, & gens posez, depuis le bon jour jusqu'à l'adieu, & cela au milieu du Jardin de Luxembourg. Mais, puisque nous voïci tous quatre sur la *Comparaison du Chevalier*, demandons-lui un peu, compte de plusieurs choses hardies qu'il avance, & qu'il ne prouve pas assez, au gré des Juges intégres. Je ne suis pas dans ses interets, jusqu'à renoncer pour lui à la raison & à l'équité. Comme diantre il accommode cette, pauvre Langue Italienne : de la maniere dont il en parle, non seulement le François seroit vingt fois plus propre à être chanté, mais l'Italien n'y seroit point propre du tout... Et cependant, interrompit le Chevalier, je me suis encoré retenu sur cet article. Je consens, si Madame le permet, à vous donner ici tous les éclair-

tiffemens que vous voudrez me demander, & pour commencer à vous satisfaire, je vais d'abord étendre une observation aussi défavantageuse à la Langue Italienne qu'aucune de celles que nous fîmes dans notre première Conversation. Tous les mots de cette Langue finissent par les quatre voyelles *a e i o*. En une page de Vers ou de Prose vous ne verrez pas six mots terminez par une consonne, & vous n'en verrez gueres plus d'un ou deux terminez par un *n*. Leurs élisions leur amènent quelques mots finis par la consonne *n*. Par exemple, quand ils mettent *lor* pour *loro*, *amar* pour *amare*, &c. Mais je ne dis rien d'excessif, quand je dis qu'avec cette licence, vous ne verrez pas en une page de Vers ou de Prose, six de ces mots, qu'une consonne finisse. Prenez y garde, & si cela ne se trouve pas exactement vrai, je me soumetts à avouer que l'Italian est une Langue admirable. Concevez vous bien ce que c'est qu'une Langue dont tous les mots finissent, sans exception, en *a e i o*? Quatre lettres pour toutes manieres de terminaisons! Quatre voyelles plus sensibles & d'un son plus picquant que les autres, & par consequent plus fades, plus ennuyeuses, plus gênantes à la langue! Comment mettre là la moindre variété? Comment se sauver d'une cruelle uniformité de son? Cela plaît peut-être d'abord,

mais dans l'usage, cela choque mortellement ceux même qui n'ont pas observé ce défaut : cela est absolument insupportable pour ceux qui l'ont observé. C'est pis que ces vins doux-cereux, dont le troisième coup affadit le cœur. Le François, où toutes les consonnes viennent tour à tour apporter de la diversité, de la force ou de de l'agrément, du sérieux ou du brillant, selon qu'il en est besoin : où les *u* jouent de temps en temps comme les autres voyelles, & où l'*i* & l'*a*, les plus bruyantes, sont les plus rares : le François est d'une autre structure & d'une autre beauté. Et le Grec & le Latin, Langues dont la beauté est reconnue, sont-ils sans terminaisons de consonnes ? Le Grec, le Latin, & le François sont semblables là-dessus. On a fait un mauvais présent aux Dames, en leur donnant l'Italien en propre. Les Dames aiment la douceur & qu'on leur flâte les oreilles, mais les Dames ne sont point les duppes d'une douceur fade & énermée : & ont assez de goût pour se lasser bien-tôt d'un jargon si enfantin. Le malheur est qu'entre ces quatre voyelles perpétuelles, l'*i* est encore d'un degré plus fréquent que les trois autres. La Langue des Italiens, sur tout leur Poësie fourmille de mots en *i*. Je désie qu'on me recite deux ou trois Vers, où il n'y ait de l'*i*. Cette terminaison est tres-badine, je l'avois remarqué

dans les Dialogues, mais de plus, vous savez qu'on fait *hi hi* en riant : La Scene\* de Nicole qui rit au nez de Mr Jourdain habillé en homme de qualité, n'est pleine que de *hi hi*. Et dans les Opera où l'on ne rit que rarement, & où on ne devroit jamais rire, tant d'*i* ne peuvent éviter d'être vicieux à l'excès. En second lieu cette lettre a un défaut propre, qui la rend la moins favorable de toutes au chant; ou plutôt la plus dangereuse aux chanteurs. Elle conduit à naziller. Il est impossible qu'on ne paroisse chanter tant soit peu du nez, en chantant ce nombre éternel d'*i*, - & chanter du nez est avec votre permission une chose fâcheuse. L'idée seule en fait de la peine.

Je vois bien, dit Mademoiselle M. que Mr le Chevalier se prépare d'une étrange sorte à satisfaire ceux qui sont d'une autre opinion que lui. Mais voyons ce qui en arrivera. Voici une difficulté qu'on fait sur l'avantage qu'à, selon vous, notre Langue pour être chantée : C'est une objection que vous avez oubliée, & que je vous prie de me résoudre. On prétend que la quantité d'*e muets*, que nous avons en notre Langue : ( vous entendez, Monsieur, honte, descendre, adorable. ) Cette quantité d'*e muets*, qui n'ont point de son, défigurent toutes nos Pièces, & sont d'une imperfec-

\* Le Bourgeois Gentilhomme. Act. 3. Sc. 2.

tion terrible pour le chant. Vraiment on vous renvoye bien loin de votre compte par ces e là. Un bel esprit, que je connoi, pense qu'ils donnent seuls à la Poësie Italienne une victoire complete sur la nôtre, en fait de Musique.

Votre bel esprit a pû, Mademoiselle, répondre le Chevalier s'applaudir de cette objection, & vous en flâter, dans quelque moment où vous n'y étiez qu'à demi attentive: mais lorsque vous l'approfondirez, vous en allez voir le foible. Je ne vous dirai pas, après Mrs \* *Charpentier & Perrant*, \* que cinq cens mots François qui finissent par des e muets, font la grace de nôtre Langue, & l'élevent au dessus de la Grecque & de la Latine. Je hais les exagerations, jusqu'à ne pas vouloir profiter de celles d'autrui. Vous seriez engagée à respecter ces deux Auteurs; & le dernier principalement vous doit être cher & vénérable, mais il me paroîtroit qu'ils ont parlé si peu sçavamment & si peu juste, que j'aurois quelque honte de prétendre en tirer avantage. Du reste, votre objection n'est pas nouvelle, & si je ne l'ai pas réfutée, ç'a été que Mr l'Abbé R. de qui je réfutois l'Ouvrage, ne nous l'a pas faite. Marque, peut être, qu'elle n'est pas tres-

\* Pour l'inscription de l'Arc de Triumphe. Discours 2 pag. 265.

\* Parallele des Anciens & des Modernes. Tom. 4. Dialogue 5 pag. 6.

forte. Mr l'Abbé avoit assez de zèle & de lumieres , pour ne la pas negliger , pour peu qu'il eut esperé d'en tirer de profit. Nous avons donc , Mademoiselle , des e muets , & le son sourd de ces e produit de l'obscurité. . . . justement. . . . Il produit de la douceur & de la variété : de l'obscurité non. De la douceur ; cela est manifeste : rien ne coule mieux & plus doucement que ces e muets. De la variété ; en ce que les e ouvers , & les e fermez se font sentir les uns les autres : sincerité , sincere , difference remarquable , & les uns forment des rimes masculines , les autres des rimes feminines. Cette diversité de sons & de genres , dans la même lettre , est une espece de richesse , & la Poésie Italienne , qui a des rimes , comme la nôtre , a le desagrément de n'en avoir que de masculines. Cela est pauvre & incommode pour des Poëtes & des Musiciens , si riches d'ailleurs. Et cela apporte necessairement une uniformité languissante dans leur Poésie , dont leur Musique se ressent. Quoique les deux plus belles Langues du monde , la Grecque & la Latine , n'aient point eu d'e muet , qui fût sensible , & qu'elles s'en soient bien passées ; parce que les Vers de ces deux Langues n'étoient pas rimez : la nôtre , que je ne mets qu'après elles , & seulement devant toutes les langues vivantes , ne perd pas à cette difference d'e.

Mais

Mais il faut vous convaincre qu'ils ne rendent pas nos Vers obscurs. Je vais vous en choisir un exemple, qui ne sçauroit être plus favorable à votre opinion. C'est le premier Vers de la première Scène de *Phaëton*, qui n'est composé que de 4 mots, terminés tous 4 par un e muet.

*Heureuse une ame indifferente.*

Quand une Actrice vient chanter ces paroles, vous plaignez-vous de ne les entendre point? Ce que vous y pourriez reprendre seroit, que les e d'heureuse & d'une ne s'entendent gueres, qu'on entend comme s'il y avoit.

*Heureux un ame indifferente.*

Mais quelqu'un peut-il douter s'il y a heureux, ou heureuse, un ou une, & le reste du Vers ne détermine-t'il pas suffisamment ces premiers mots? Le grand désagrément qu'il pourroit y avoir, viendroit de la chanteuse, si elle n'appuyoit pas sur la dernière syllabe & ne faisoit pas sentir le *te*, d'indifferente. Mais, grace au soin que nous avons de bien ouvrir la bouche & de bien prononcer, ce *te* sera entendu, & par conséquent, nulle obscurité. Ainsi, en appuyant bien sur toutes les finales, comme on apprend à le faire à nos chanteurs, qui seroient sifflez, s'il y avoit,

manqué deux fois : le désagrément prétendu de ces *e* muets disparoit. On met fort bien dessus une note noire, & on les prononce avec la même fermeté & la même force que les *e* ouverts, dont vous n'auriez garde de vous plaindre. Substantifs, Adjectifs, Noms propres, Verbes, aucun n'échape à l'Auditeur.

*Quand nous avons trouvé le Roi de Circassie,  
Et le superbe Ferragus.* ●

Dit Roland, Act. 4. Sc. 1. Le chanteur ne dira pas *Circassi*, & vous fera entendre *Circassie* clairement. Après quoi, si vous ne sçavez pas ce que c'étoit que le Roi de *Circassie*, & ce que c'est que ce Royaume-là, ce ne sera pas la faute de nôtre Langue. Mais, Mademoiselle, je vous justifie l'*e* muet, sans nécessité. Supposé que ce fût un vice dans la Poësie chantante, l'Italienne n'y gagneroit rien. . . . Comment, Monsieur, & pourquoi? . . . C'est qu'elle a, aussi bien que la Françoisse, des *e*, qu'on ne prononce point, & qu'ainsi on peut mieux appeller muets, que les nôtres, que nous prononçons : & si elle en a moins, de quoi je demeure d'accord : en récompense elle a de surcroît des *o* muets, que nous n'avons pas. Les Italiens, en chantant, ne prononcent rien ; parce qu'ils ferment les dents. Ils en sont encore où en étoient nos anciens



Musiciens : tout ce qu'ils disent en Musique est de l'Arabe. Mais c'est bien prononcer, chez eux, que de ne pas faire sentir certains e & certains o. Pour ceux-là, ils les rendent muets de propos délibéré, & ils en usent de même en parlant. Il est certain que la prononciation Romaine, ne laisse point du tout entendre, dans le discours, les o & les e de quantité de mots. Je m'imagine que Mr l'Abbé y avoit fait attention, & que ce fut ce qui le détourna de nous reprocher nos e. Et vous sçavez, s'il vous plaît, que la Langue Espagnole est sujette aussi à ces voyelles sans son, elle en a plusieurs, souvent muettes. De sorte que le défaut est commun à notre Langue avec vos Italiens, & le mérite de le réparer nous est particulier. Il n'y a que nous à qui un goût de clarté ait enseigné à appuyer fort sur les finales, de peur que l'Auditeur ne perde la moindre syllabe. Goût de clarté, goût de netteté que nous ayons loué plusieurs fois, & qui bannit de même de la Poësie Françoise ces expressions *Metaphoriques & forcées*, qui passent parmi vous pour des conceptions admirables, disoit Perrin, & parmi nous pour de purs galimatias\*, jusques-là que nous ne souffrons pas les conceptions trop éloignées ou même trop ingénieuses, difference encore bien

\* Les Oeuvres de Poësies de Mr Perrin. Lettre à M. l'Archevêque de Turin. p. 285 & 6.

grande pour le vice d'obscurité.

Bon, dit Mademoiselle M. je ne sçai combien de gens, qui croyoient, comme moi, que nos muets gâtoient nôtre Poësie & nôtre Musique, se trompent. Mais ne vient-il point de vous échaper un petit mot contre vôtre intention & contre vos interêts ? Il me semble que vous venez de nous dire à peu près que nos Anciens Musiciens prononçoient mal. Nous le contraindrions bien, reprit le Marquis, d'en convenir tout à fait. Autrefois en France les Musiciens chantoient l'air, sans laisser entendre que quelques syllabes des paroles. C'étoit l'usage. On y étoit si accoutumé qu'on ne contoit pas d'en rien attraper, à moins qu'on n'eût un Livre pour les lire, & delà est venu que dans nos plus anciens Ballets, on ne manquoit pas de distribuer à toute l'assemblée des Copies imprimées des paroles mises en Musique. Le Poëte avoit soin de répandre ainsi ses Vers, afin que le spectateur, qui n'y auroit pas compris un mot, en écoutant le Musicien, sçût ce que c'étoit. A la fin on se lassa de cette nécessité de lire, à mesure que les Musiciens chantoient. On conçût qu'il n'étoit pas dans l'ordre, qu'aussi tôt que des Vers étoient chantez, ils cessassent d'être intelligible. Un Maître de Musique, habile, nommé *Bailli*, se mit en tête de corriger ce défaut de nos chanteurs, & pour cela, il leur

apprit à ouvrir la bouche. Car il est superflu de prouver qu'on ne sçauroit prononcer distinctement en serrant les dents , & qu'il faut avant tout les deserrer. *Bailli* commença donc à introduire une méthode de chanter nette & raisonnable. Après lui , vint *Lambert* , le meilleur Maître qui ait été depuis plusieurs siècles , du consentement de toute l'Europe. Son chant étoit si naturel , si propre , si gracieux , qu'on en sentoit d'abord le charme. Lambert ne pechoit qu'en ce que quelquefois il lui donnoit trop de graces. Il n'y eut personne à Paris , François ou étranger , qui ne voulût apprendre de lui , & il a montré si long-temps , qu'il a fait mille excellens Ecoliers. Sa méthode fut portée en peu d'années , dans les Provinces. *Noblet* , chantoit aussi alors tres-agréablement. L'Opera de Paris s'établit : ce qui ayant répandu de tous les côtez le goût de la Musique , répandit & augmenta à proportion le goût de la netteté du chant. Dès que les Opera furent florissans ; tous les chanteurs sçurent ouvrir la bouche & se faire entendre , & tous les Auditeurs , sensibles à la beauté des paroles & voulant les goûter conjointement avec la Musique , sçurent demander qu'on ne leur en dérobat rien. Sur quoi *Bacilly* , homme d'un genie borné , mais exact , donna la dernière main à la propreté de nôtre chant , pour laquelle il avoit sans

contredit un talent singulier. Il conte une petite histoire, qui montre que de son temps quelques Musiciens étoient encore demeurés dans la vieille grossièreté. Il prend à témoin \* plusieurs personnes, qu'à un recit de Ballet, qui finissoit par ces paroles.

*Et l'embaras nous semble doux,  
Quand il est causé par la presse  
De ceux qui soupirent pour vous.*

Le Musicien chanta, & chanta toujours avec une fermeté merveilleuse,

*Et les Barons nous semble doux.*

Sans s'appercevoir, par les éclats de rire qui s'élevoient, du joli sens qu'il faisoit. Oh s'écria la Comtesse, cela vaut le grand Page du Roman \* Comique.

Tom.  
2. Cl.  
3.

*Monsieur, rentrons dedans, je crains que  
vous tombiez,  
Vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos  
jambes.*

Soit que cette mauvaise prononciation vint de ce que le chanteur n'entendoit pas ce qu'il disoit, continua Monsieur des E. soit qu'elle vint de ce qu'il estropioit les mots

entre ses dents , enforte que la syllabe *ras* , paroissoit se changer en *rons* , il est sûr que *Bacilly* avoit raison d'en être choqué , & de travailler à mieux instruire nos Musiciens. Mais, Mademoiselle, que gagnerons-nous à raconter tout cela au Chevalier ? Il va peut-être nous répondre qu'il convient volontiers que les vieux chanteurs François prononçoient ridiculement , mais qu'il y a 30 ans , que , par les soins de *Bailli* , de *Lambert* & de *Bacilly* , il ne reste plus de traces de ce ridicule en France , & qu'aujourd'hui on y prononce avec merveilles.

Vous l'avez deviné , Monsieur, dit le Chevalier , voilà ce que je vous répons. Que les Italiens travaillent à leur tour à apprendre à ouvrir la bouche , pour corriger leur prononciation vicieuse , & si peu approchante de la netteté de la nôtre , & qu'ils se hâtent de commencer : il leur faudra du temps , à eux, qui , à la vérité portent les choses à un point sublime de perfection , mais ne les y portent pas si vite que je pensois. Car Mademoiselle croiroit-elle ce que j'ai oüi dire depuis peu en termes précis à une des personnes du Royaume qui connoit , qui aime , & qui sert le mieux les Compositeurs d'Italie ? Il n'y a que vingt ans qu'on sçait faire de bonne Musique en ce pais-là : toute celle qu'on y avoit faite auparavant est peu de chose, on nous l'abandonne, & tous les Com-

positeurs qui y avoient paru , ne sont rien au prix de ceux qui s'y sont élevez , dans ces vingt dernieres années.

Mademoiselle M. que le Chevalier regardoit , ne lui répondit que par quelques mines dédaigneuses. Mais , Mademoiselle , dit le Marquis , écoutez. Cette proposition est importante , & pourroit avoir des conséquences tres étenduës & tres tristes. Par exemple , *Luigi & Carissimi* , seroient d'un âge trop avancé , & ne seroient point comptez parmi les Compositeurs excellens , au nombre desquels je souhaiterois qu'ils fussent. Je le souhaiterois comme vous , ajouta Mr de. J'ai toujours été persuadé qu'ils sont ce que l'Italie a de meilleur en Musique profane & en Musique d'Eglise , & formé , épuré qu'à été leur genie en France , ou ils ont fait l'un & l'autre un long sejour , il a produit des morceaux que je prenois pour la gloire de l'Italie. Je les nommai même tous deux à cette sçavante personne , & je lui marquai la peine que j'aurois à les voir exclus du nombre des Italiens de la premiere volée. Je vous assure qu'elle me dit formellement que *Luigi & Carissimi* ne méritoient point d'y être compris , & elle me le dit d'un air à ne pas me laisser douter que ce ne soit le sentiment certain des vrais connoisseurs du parti. C'est *Buononcini* qu'elle cite par préférence : c'est celui qu'elle met à la tête de ces admirables

Modernes. Il est le Héros , de l'Italie & le sien . . . . Apparemment interrompit Mademoiselle M. il ne seroit pas le vôtre . . . Mademoiselle , je n'ai jamais vû de lui , que *les duo* imprimez à Boulogne , mais je vous avouë que là-dessus je n'en aurois pas une si haute opinion à plus de la moitié près. Cependant, continua le Chevalier , je vous ayertis du rang que lui donnent vos Docteurs , afin que vous le lui donniez aussi , & que vous n'alliez pas sans y songer , en estimer quelque autre autant ou davantage. Malheur dans lequel est tombé Mr l'Abbé R. qui n'a nommé *Buononcini* que dans la foule. Vous voudrez bien avertir de même tous les François Italiens de votre connoissance de n'estimer que les Compositeurs qui ont brillé depuis 20 ans. Vous avez à Paris & sur tout dans les Provinces. quantité de jeunes adorateurs de la Musique d'Italie , qui admirent souvent sur le nom de l'Auteur en *i* ou en *o*. Il est bon qu'ils sçachent , de peur qu'ils ne s'y méprennent , qu'un homme en *i* & en *o* , qui a composé il y a plus de 20 ans , est indigne de leurs tres humbles respects.

La personne dont je vous parle , & dont l'autorité est telle parmi les Partisans du goût Italien , qu'elle n'a gueres à craindre d'être contredite , me dit une seconde chose , que je ne dois pas oublier. Après quel-

ques éclairciffemens entre nous deux , elle eût la politesse de me répéter plusieurs fois que la Musique Françoisse étoit fort bonne. ( J'avoué que ce n'étoit pas du-ton , dont elle loüoit *Buononcini.* ) Mais elle prétendoit que nôtre Poësie n'étoit pas susceptible des mêmes beautez que l'Italienne , & cela parce que nous n'avons que de grands Vers... toujours de grands Vers pour vôtre Musique Françoisse , jamais de ces petits Vers coupez , necessaires aux mouvemens crevifs... Il ne me fut pas difficile de repousser ce reproche. Des Dames , qui furent témoins de nôtre conversation , convinrent ensuite , qu'il étoit injuste. Qu'on ouvre tous nos Opera , & qu'on les parcoure , depuis le Prologue de *Cadmus* , jusqu'au dernier Acte de *Tancrede* , on y rencontrera à tout moment , non pas des Vers d'un pié , comme ceux que Scaron s'est seul avisé de faire , & qui ne siéroient que dans la bouche de Scaron.

*Sarazin ;*

*Mon voisin ;*

*Mon ami , &c. Poës. de Scar. Tom. I. pag. 256.*

Mais des Vers de deux piéds, de deux piéds & demi, de trois piéds. Dans le Prologue de *Cadmus.*

*Heureux qui peut plaire ;*

*Heureux les Amans , &c.*



83

Puis incontinent après

*Peut-on mieux faire*

*Quand on sçait plaire, &c.*

Dans celui d'Alceste

*Est on sage*

*Dans le bel-âge, &c.*

Et ce ne sont pas seulement les Prologues & les divertissemens de chaque Acte qui en sont semez : vous en trouverez d'entre-mêlez dans le récitatif, pour toute sorte de passions. Ni Lalli, ni aucun Musicien François ne s'est plaint qu'on ne lui donnât point de petits Vers. Combien de Chançons de Boesfet & de Lambert sur des Vers de la mesure la plus courte ! J'ai eu l'honneur d'entendre dire à Madame, continua le Chevalier s'inclinant respectueusement vers la Comtesse qui regardoit un air assez sérieux, qu'elle avoit vingt fois admiré ces paroles de la Comtesse d'Aïsche, sur lesquelles Lambert a mis un chant, digne de ces paroles & de lui.

*Je veux me plaindre*

*De vos rigueurs.*

*Eh, qu'ai je à craindre,*

*Pour me contraindre,*

*Eh, qu'ai je à craindre,*

*Puisque je meurs ?*

En effet, comment feroit-on des Vers qui soient plus coulans & plus justes, malgré la difficulté des rimes, de la mesure, & du retour de *qu'ai-je à craindre ?* Madame

qui prefere ceux-ci à tous ceux qu'elle a jamais entendus , convient pour tant qu'elle en a vû grand nombre d'autres , doux & aifez dans leur gênante brieveté. Les quatre Tomes du *Recueil des plus beaux Vers mis en chant* , par Bacilli , les Recueils de Serci, &c. fournissent des petits Vers en abondance. Quoique j'aye lû force Poësies Italiennes , dequoi je suis bien honteux & bien fâché , ce qui cause peut être mon aigreur contre cette Langue , je n'y en ai pas remarqué beaucoup davantage. Peut on nous... on vous auroit quitté d'une si longue énumération , interrompit le Marquis. Mais j'ajoute que si Quinaut , Mr de la Motte , Mr Danché , font d'ordinaire de grands Vers pour le recitatif , où vous avoüerez qu'ils n'en mettent gueres de petits d'une mesure suivie , Quinaut ; Mr de la Motte , Mr Danché ont raison. La cadence des petits Vers & leurs rimes frequentes coupent trop & font trop sauter le recitatif , qui doit être uni , tranquille , majestueux. Le recitatif est un fleuve qui doit rouler doucement , également , hormis aux endroits où il est poussé ou ralenti , où il est excité par quelque détour ou par quelque rencontre extraordinaire , & les petits Vers d'une mesure courte & réglée forment des cascades impetueuses & bruyantes ; ou des ruisseaux d'un gazouillement perpetuel. Mais voilà les questions

questions de Langue & de Poësie discutées, & il est constant que le Chevalier y étoit trop fort, sa cause se défendoit toute seule. Sans conter nôtre netteté unique, qu'il a peu relevée aujourd'hui, qui oseroit nier que la différence de nos rimes masculines & féminines ne nous soit utile? Deux ou trois Scavans en ont se sont flâtez d'avoir prouvé que le badinage de la rime abaisse infiniment nôtre Poësie au dessous de celle des Anciens, ce qui n'est pas sans apparence: Du reste on confessera qu'entre les Langues vivantes, le François, que Montaigne trouvoit, il y a plus de 120 ans, *gracieux, delicat & abondant*, (Essais. l. 2. ch. 17. a de l'avantage, & qu'entre les Langues vivantes, dont la Poësie est rimée.) La Poësie Françoise rimée diversement & par des sons de différentes especes, a du moins une beauté privilégiée. Le Chevalier ne nous a pas même poussés autant qu'il l'auroit pû. Changeons de batterie, Mademoiselle, & l'attaquons du côté de la Musique. Nous ne lui ferons pas de quartier, en cas qu'il plie, & j'ai fait, j'ai oûi faire quelques objections contre ses sentimens, sur les quelles j'ai envie de le tâter.

Mr le Marquis, dit Mademoiselle M. je me défie tant soit peu de vôtre bonne foi. Mais, avant que vous parliez de la Musique, n'importe à quelle intention & en faveur de qui,

vous en voulez parler, permettez qu'on vous demande à vous-même, si vous êtes un habile Musicien . . . . à cela, Mademoiselle, je ferai ce que faisoit Roquebrune, qui, pour donner bonne opinion de sa veine, \*  
*Rem. se devoit de dire qu'il avoit vû Corneille, qu'il avoit fait la débauche avec S. Amant & Beys, & qu'il avoit perdu un bon ami en feu Rotrou.*  
 Je vous répondrai que j'ai tant dîné avec Lambert, tant fait de grands soupez avec Lulli, & fait vivre Bacilli tant de temps, que tout cela ensemble peut passer pour un petit cours de Musique. Bacilli a demeuré plusieurs années en cette Ville. J'étois, sans vanité, son Patron. Il a travaillé trente fois pour moi, & entr'autres ce fut moi qui lui fis faire sur un veil oncle que j'avois, plus reserré que n'aurois souhaité, un certain air, qui n'est pas le plus mauvais des siens.

*J'entens murmurer tout le monde*

*Et dire qu'il n'est point d'argent, &c.*

Voilà mes Titres d'habileté en Musique. . .  
 Fort bien. Monsieur, nous vous écouterons avec soumission. Que Monsieur nous explique à présent de quoi manque cette Musique Italienne, qu'il a insultée. De bons sens, Mademoiselle, dit le Chevalier, elle ne manque en gros que de cela, mais elle en manque beaucoup. Ah, répondit elle, nous n'avons pas dessein de vous en croire sans bonnes preuves. Mais, Monsieur le Marquis,

commencez par nous dire s'il n'est pas vrai que vôtre Ami s'est trompé au sujet des dissonances des Italiens. Lui pardonnerez vous la maniere dont il les traite ? Je n'ai garde, Mademoiselle , dit le Marquis. Il s'est negligé pour l'expression , & il a là besoin d'une indulgence , qu'il ne nous plaira pas d'avoir : & pour le sens , l'endroit où il cite des exemples de leurs dissonances monstrueuses n'est qu'ébauché. Se moque-t'il du monde ? Il flâte les Compositeurs d'Italie : il avoit lieu de décrier la moitié plus leurs excès , & d'en rapporter des traits la moitié plus insupportables.

Puisque vous m'attaquez ainsi , repartit Mr de . je m'efforcerais de me défendre , & d'abord je vous prie de songer qu'en entreprenant de décrier une Musique , presque triomphante par l'attachement de plusieurs gens du grand air , & par la fureur de la mode , il m'a été pardonnable d'avoir quelque retenuë & même quelque timidité. Je ne me défiois pas de ma cause ; j'aurois eu tort , je me défiois de moi-même & j'avois raison. Je n'appuyois donc pas autant que je l'aurois pû , en quoi vous devez m'excuser. Dans le commencement de nos conversations , outre Mr le Comte du B... j'avois à combattre Madame , contre laquelle on est toujours foible , & qui n'étoit pas encore aussi équitable , qu'elle le devint dans la sui-

te : je les ménageois l'un & l'autre , pour tâcher de les gagner. Vous prétendez que je n'en disois pas assez , d'accord : mais je faisois beaucoup d'en tant dire. S'il savoit été question des dissonances , après l'article de *Ferini* , par lequel l'intégrité de Madame fut entièrement éclairée, vous auriez vû que j'aurois étalé bien d'autres bizareries Italiennes. Il est fou , dit la Comtesse à Mademoiselle M. mais il ne vaut pas qu'on prenne garde à ses folies. Non , non , Madame , repartit le Marquis , n'y faites pas attention. On a beau jeu , continua le vieux Seigneur , à rire des excès & de la contrainte où l'amour des dissonances rares jette les Compositeurs d'Italie. Ils en ont qui agacent les dents , & qui \* *troublent comme ce bruit aigu & poignant que font les limes en raclant le fer.* ( C'est encore mon Montagne. ) Les Italiens employent sans cesse une fausse septième & une fausse quinte ensemble , & celui-là , que jamais Lulli n'a voulu employer , n'est pas encore le plus \* bizarre de ceux qu'ils ont fait familiers. Mais quelles peines , quels mouvemens ne se donnent-ils point pour attraper une septième diminuée avec une fausse quinte une neuvième & un triton , & quelle satisfaction , lorsqu'ils y sont parvenus ! vous leur direz , pourquoi , *Signor Virtuoso* , ces deux mesures sont-elles de ce chant extraor-

*Essais*  
*pag.*  
 447

dinaire & gêné?... Ah, remarquez aussi l'accord qui suit... oùi, je le voi, c'est une neuvième & un triton. Mais quelle beauté produit-il dans votre Musique?... une rareté merveilleuse... j'en conviens. Cependant cela ne forme rien moins qu'un beau chant, ni qu'une belle expression... Eh qu'importe?... voilà où ils en sont tous, & je me persuade qu'un homme de quelque goût & de quelque bon sens, ne sçauroit ne point être frappé du ridicule de ce raisonnement que les Italiens, pour acquérir la réputation de Sçavans, se dévoient à ces accords rares, & à cette fureur des dissonances, quand ils commencent à composer, on le leur pardonnera : Mais quand la réputation de Sçavans leur est acquise, quand ils sont reconnus pour tels : qu'ils immolent encore sans nécessité, la facilité, la suite, la beauté du chant au faux honneur d'entasser des accords innotus & des dissonances outrées : il n'y a point assez de sifflets en France, point de sifflets assez aigus pour se moquer de cette petitesse de goût & de jugement. Pourquoi les dissonances sont-elles faites & pourquoi en use-t'on en Musique ? pour varier. La bonne Musique est ennemie de l'uniformité plate, parce

H iij

\* 2 octaves ou 2 Quintes ne se doivent jamais suivre immédiatement. Parce que ce sont des accords très parfaits. L'oreille est satisfaite & remplie, lorsqu'un d'eux a été entendu. Descartes. Abre-gé de la Musique. pag. 30.

*Cette note est pour la page suivante*

qu'y ayant des tons suffisamment , pour qu'on les diversifie : Il faut éviter la pauvreté & la langueur. Sur ce principe, il est défendu de mettre deux\* quintes ni deux octaves de suite, quelque excellentes-que soient ces consonances: Il est défendu de faire deux fois de suite le même tremblement, si ce n'est dans de petits Airs champêtres ou negligez, quelque agréable qu'il fût en soi. Cela est fort bien : de cette sorte les dissonances serviront à relever les consonances , elles les feront sentir. De temps en temps, par exemple, un triton sauvé par une sexte. Vos oreilles recevront, avec plaisir , cette dissonance, doucement corrigée : de la même manière que vos yeux sont flâtez du juste mélange des jours & des ombres d'un Tableau. Otez ces jours ou ces ombres. Les ombres trop épaisses enfumeront le Tableau , les jours trop vifs vous ébloüiront , & il en va ainsi des dissonances d'Italie. Elles irritent si aigrement l'oreille , que l'oreille en est effrayée. Or je ne suis point content qu'on me chatouille trop & fort. je

*b* Pour rendre le son agréable, on doit observer 7. choses, comme autant de Regles, dit Mr de la Croix, Art de la Poésie Française, idée générale de la Musique, pag. 624. La première est que le son doit être modéré, sans aucune sorte de violence, autrement il choque l'oreille, & déplaît, puisque nimium sensibile destruit, que tout ce qui se rend trop sensible est nuis. & offense les sens. Il me semble que Mr de la Croix a pris ces Regles de Carcan. De subtilitate. Tit. 13. De Infibus sensibilibusque.



Mais ces dissonances effrayantes , à moins qu'elles ne soient placées aux endroits que le Comte a marquez , & où l'effroi , l'aigreur qui les suit , devient un secret de l'Art. Au reste , lorsque les dissonances sont si frequentes , elles ne font plus sentir les consonances : au contraire , elle les étouffent. J'entendois dire dernièrement à quelqu'un que Cicéron a s'étoit donné la peine de remarquer que le peuple se récrioit contre ces dissonances , qui reviennent trop souvent. Et dans les Ouvrages Italiens on diroit presque que ce sont les consonances qu'on destine à relever par leur rareté , ces dissonances perpetuelles. C'est à le défaut d'outrer tout , qu'ont les Italiens , & que Monsieur n'a pas mal fondé , il a assez appliqué & assez fait valoir la grande Regle , de sçavoir être médiocre & retenu. Mais ce qu'il n'a osé dire , de quoi on a été étonné , & de quoi les François zéléz ont murmuré , c'est que les Italiens employent mille dissonances , sans les sauver. Afin que la dureté en soit plus sensible , ils les jettent & les laissent toutes cruës. Nouveau genre de délices & d'habileté. Ces sçavans Compositeurs ne pensent pas qu'ils

*Quanto meliores sunt & delicatiores in cantu flexiones & falsor vocule , quam cetera & severa ! Quibus tamen non modo, auferri , sed si sepius fiunt , multitudo ipsi reclamant. De Oratore lib. 3.*

jouient à se faire traiter d'ignorans ou du moins à donner lieu aux ignorans de s'égaliser aisément à eux. Jusqu'ici c'étoit une loi inviolable de sauver les dissonances qu'on employoit, & un Compositeur qui n'en n'auroit pas sauvé quelqu'une, auroit été convaincu d'ignorance : mais à présent on n'a qu'à Composer au hazard, & sans sçavoir de Regles. Celui qu'on reprendra d'avoir manqué à sauver une dissonance, suivant le précepte & l'usage immémorial, répondra ce que répond le *Medecin malgré lui* à Geronte, qui étoit choqué qu'il eût placé le cœur autrement que du côté gauche, & le foye autrement que du côté droit. *Oùi cela étoit autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela, & grace aux Docteurs d'Italie, nous faisons maintenant la Musique d'une méthode toute nouvelle.*

Une autre chose, dont le Chevalier n'osa peut-être encore parler, de peur d'épouvanter Madame, c'est de la Chromatique. De la Chromatique ! répéta la Comtesse. Le mot est pourtant joli. Mais je le connois tant. Dans les *Précieuses Ridicules* Magdelon ne dit elle pas qu'il y a de la Chromatique dans l'air du Marquis de Mascatille ? le Chevalier à la mode se plaint que Madame Patin ne l'aime plus, puisqu'elle est insensible au Chromatique, dont l'Air qu'il a fait pour elle est tout rempli. Scuderi dans cette Préface originale

d'Arminius, \* qui est un chef d'œuvre de fabrication poétique, dit qu'il en est des inventions particulières, comme de la Chromatique, de laquelle il ne faut gueres user, si l'on veut qu'elle semble bonne, & si je m'en souviens bien, d'Assouci, dans un endroit de ses Aventures, se fait tout blanc de la Chromatique. Mais ces Messieurs, contents de s'être parez de ce beau terme, ne l'expliquent point. Je vais vous l'expliquer moi, reprit le Marquis. Faire de la Chromatique aujourd'hui est faire un chant, qui va montant ou descendant toujours de demi ton, en demi ton. Et quand les Italiens y sont une fois, Dieu sçait combien ils en enfant. On dit qu'ils ne sçautoient plus mettre de tons pleins, semblables à ces précieuses, qui, s'étant accoutumées à pincer leurs mots, se font un ramage nécessaire de ce begayement, & ne peuvent après cela prononcer un mot ferme. De l'opinion & de l'humeur dont étoit Scuderi, ce Soldat \* là auroit fait mettre l'épée à la main à un Compositeur Italien qui l'auroit prié d'entendre une de leurs Pièces à Chromatique. Et en effet, imaginez-vous quel hannou-

\* Préface rare de Scuderi, où il fait une récapitulation & une histoire de 16. Poèmes dramatiques qu'il a exposés au jugement du public. Je le cite ici, parce qu'il parait Musicien dans cette Préface de la Tragi-Comédie d'Arminius, Pièce qui parmi des traits réjouissans, en a d'une beauté remarquable.

\* Nom qu'il se donne au commencement de cette Préface.

ment risible que de parcourir 4 ou 5 octaves de demi ton en demi ton ? Les Italiens n'ont pas inventé la Chromatique, & dit le Chevalier. Boëcé & Zarlino racontent qu'elle fut trouvée par Timothée de Milet, du temps d'Alexandre le Grand, & delà nous sont venus nos *B mol* & nos *diésis*, si aimables, quand on les place à propos. Au milieu d'un recitatif naturel, un seul *B mol* picque & se fait remarquer. Le *B mol* particulièrement appartient au Chromatique, qui rend une Musique fort molle, comme est toute celle où domine le *B mol*. A cause de quoi les Lacédémoniens avoient défendu chez eux le genre Chromatique, & apparemment Timothée ne se servoit pas de ce genre-là, lorsqu'il fit courir Alexandre aux armes : si ce Timothée le *Musicien*, fils de Thersandre qui a écrit 17 ou 18 Livres de la Musique, & qui étoit aussi un grand Poète, est le flateur d'Alexandre, & comme cela pourroit être. Les Anciens avoient même trouvé une Musique *enharmonique*, qui partageoit les tons en moins

\* *Melisien*

a *Musique Chromatique dans les anciens Auteurs ne veut souvent dire que Musique raffinée, embellie avec soin. Χρῶμα en Grec couleur. Et les Latins appelloient des couleurs tout ce qui servoit d'ornement aux Arts. Ainsi Chromatique à la Lettre est comme qui diroit, coloré, peint.*

b *Cela est assez douteux. Aristote parle de Timothée le Poète, dans sa Poétique, ch. 2. & dit qu'il avoit fait une Pièce appelée le Cyclope, où il imitoit, où il peignoit les hommes plus méchants qu'ils ne sont.*

de la moitié , & étoit de quarts de ton.  
Mais les Italiens ne s'attachent pas à une  
belle Musique diatonique , c'est à dire dont  
le fond soit de tons bien pleins , bien no-  
bles , & bien simples , selon le goût des An-  
ciens , imité par Lulli : Les Italiens ont in-  
venté l'abus de la Chromatique , & je prévoi  
qu'un de ces jours ils en viendront , s'ils peu-  
vent à l'enharmorique tout pur , & en cas  
que ce genre-ci soit praticable dans la Musi-  
que Moderne, de quoi je doute , dès qu'ils en  
auront une fois tâté , vous verrez qu'ils en  
feront leurs délices ordinaires , car il aura  
encore un point de difficulté par dessus le  
Chromatique. Quittons ces grands mots,  
interrompt le Marquis. Il est certain que  
la difficulté est le ragoût des Italiens. Cela  
est difficile , donc , concluent-ils , cela est  
bon. Que ne font-ils danser sur la Corde les  
danseurs de leurs Opera , & que ne mar-  
chent-ils eux-mêmes par la Ville sur des  
échasses ? Cela seroit encore plus diffici-  
le que de danser bien une danse haute &  
de marcher de bonne grace. Il ne tient pas à  
eux que la Musique ne devienne une espece  
de Cabale , une Science mystérieuse , enve-  
loppée d'une redoutable obscurité , qui en  
pût éloigner les prophanes & le peuple. Ils  
trouveroient beau de dire , comme le pro-  
phète des Mârets. \*

\* *À la fin de la Préface des Visionnaires.*

*Ce n'est pas pour toi que j'écris  
 Indocte & stupide vulgaire.  
 J'écris pour les nobles Esprits,  
 Je serois marri de te plaire.*

Leur gloire est de Composer sur des tons  
 à faire frayeur, suivant l'expression de Mr  
 l'Abé. J'ai vû une de leurs Pièces, en F, Ut, Fa,  
 Diésis \* tierce-majeure. Où avoient-ils été  
 chercher celui-là, & comment l'executer?  
 Et ils ont une adresse: lorsqu'ils ont eu le mal-  
 heur de composer sur quelque ton com-  
 mun, ils s'étudient à couvrir cela, par une  
 clef hérissée de diésis & de B mol, & qui  
 change à chaque mesure. Ils pourroient  
 noter leur Musique d'une maniere nette  
 & aisée. Point. Tout le monde la chante-  
 roit. Ils veulent se donner le plaisir d'e-  
 xercer l'attention & la patience de ceux,  
 qui aiment leurs Ouvrages. Ils veulent  
 qu'ils en coûtent pour les déchiffrer. Bien-  
 faicteurs à peu près de l'humeur des Dames,  
 qui se plaisent à faire souffrir, ceux mêmes,  
 dont elles sont bien aises d'être aimées.

*\* Quoiqu'elle partage vos chaînes,  
 Qu'elle vous ait donné son cœur:  
 Elle trouve de la douceur.*

*\* Toutes les cordes transposées, dans ton plus beau.*

*Ardeat ipsa licet, pœnis gaudetis amantis.*

*\* Traduction du Vers de Juvenal.*

A se repaître de vos peines,  
 Et si vous ne vous plaignez pas,  
 Si v<sup>o</sup>tre amour ne vous tourmente,  
 Elle ne sera point contente  
 Du mol effet de ses appas.  
 Nos Maîtres sont de bonnes gens eux,  
 qui tâchent tous les jours d'adoucir le peu  
 de difficulté, qu'il y a dans nôtre Musi-  
 que. Mais la Nature elle même, n'est gue-  
 res glorieuse, la Nature, dont les plus  
 beaux Ouvrages sont si simples. Quelle  
 merveille est-ce que ces Lys & ces Ro-  
 ses? ce n'est que du blanc & du rouge.  
 Et après tout le plus beau teint du mon-  
 de n'est qu'un mélange de ces deux cou-  
 leurs. N'auroit-il pas été bien plus magni-  
 fique à la Nature, de faire les beaux teints  
 de sept ou huit couleurs différentes, & bien  
 bigarrées. Et quelle pitié encore que ces  
 beaux yeux, ces yeux qui ont tant renversé  
 de cervelles de Héros & épuisé de cervelles  
 de Poètes, ne soient, tout bien compté,  
 qu'un peu de blanc, de bleu & de noir.  
 Mr le Chevalier de farine quelque fois les  
 Critiques, dit Mademoiselle M. en se ra-  
 doucissant. Il a des comparaisons galantes,  
 auxquelles on se laisse gagner. Pour cela les  
 Pieces Italiennes sont difficiles. Elles sont  
 peut être moins vicieuses que vous ne le  
 prétendez, mais enfin elles vendent cher le  
 plaisir qu'elles font. On en convient, & on va

même jusqu'à convenir qu'on auroit obligation aux Compositeurs d'Italie, s'ils avoient la bonté d'avoir quelque égard à la peine de leurs amis ! mon Maître de Claveffin, qui est Italien de tout son cœur, reprit la Comtesse, me divertit assez l'autre jour. Il entra dans ma chambre fort rouge & fort dérangé. Je crus qu'il avoit été de quelque déjeûné, qui venoit de finir à deux heures, qu'il étoit, & je voulus lui en faire une petite correction. Pardonnez-moi. Il n'avoit mangé de la journée ; & n'étoit sorti de chez lui, que pour moi. C'étoit qu'il avoit travaillé toute la matinée à étudier des Sonattes Italiennes, qu'il s'est mis en tête de jouer sur son Orgue, les Samédis à la fin de Vêpres, ( & les voilà jusques sur l'Autel. ) J'en aprens une, Madame, me dit-il, en levant les yeux au Ciel, qui est divine. Elle me tué & je ne l'arrache que morceau à morceau. Mais n'importe : je l'apprendrai, & je la jouerai Samedi à mes Écoliers à qui je l'ai promise, quand j'en devrois devenir fou. Je fis apporter à manger au pauvre bon homme, qui dévora en hâte quelques tranches de jambon, & s'en retourna tout encouragé revoir une fugue, sur laquelle il en étoit demeuré. Après cela, dit le Marquis, qu'on lui présente une Pièce facile, simple, & notée uniment, il ne la daigneroit pas re-



garder ; fuisse celle avec laquelle Orphée retira sa femme des Enfers. Nos François, engoüez de l'Italien , veulent être traitez par leurs faiseurs de Musique , comme les Religieuses , par leurs Prédicateurs. Ce qui est intelligible , sera pitoyable : elles ne seront charmées , que ~~ce~~ ce qu'elles n'entendront point.

Il y a de la fureur à cela. Peut on ne pas comprendre que la Science , par elle même , n'est rien , qu'elle n'est à estimer , qu'autant qu'elle aide à embellir la Nature ? La Nature est une beauté , qu'il faut habiller , de fois à autre , elle a besoin d'être parée. La Science est une femme de chambre , dont l'emploi & l'honneur est de sçavoir la parer : qu'elle la pare mal , comme elle fait , en la parant mal à propos , en la parant trop ou trop souvent , elle méritera d'être chassée. Et ces Messieurs les Italiens font de la Maîtresse la Servante & de la Servante la Maîtresse. Ils asservissent la Nature à s'habiller ridiculement , pour donner lieu à la Science de montrer la fécondité de ses inventions. La Science sçait fournir mille ornemens , mille embellissemens , elle en imagine sans cesse , au delà du nécessaire. Ils ne sient point à la Nature , ils la défigureront , l'accableront. Cependant les Italiens condamnent celle ci à s'en charger. La femme de chambre est sçavante en son

métier, mais la Maîtresse en-patit : la Maîtresse est bien malheureuse de ne pouvoir pas la chasser, pour en prendre une autre moins habile.

Du reste si le Chevalier est convenu qu'en general cette extrême Science est plus du partage des Italiens que du nôtre, il n'a pas entendu quelle soit moins de nôtre portée & que nous n'y arrivions pas, dès que nous nous en voulons donner la peine. Une preuve parlante que nous scavons être aussi scavans que les Italiens, quand la fantaisie nous en prend, c'est que nos Compositeurs contrefont la Maniere des leurs, si bien, que les plus fins adorateurs de l'Italie, y sont trompez. Combien a-t'on fait d'Airs à Paris, qui ont passé pour vrai crû de Rome ou de Venise. Cet Air Italien tant vanté, & attribué au Seigneur *Luigi Rossi*, duquel on avoit même mis le nom, au bas de plusieurs Copies, *dolorosi pensieri.*

*Ch' affligete qui il mio cuor di pene atroci, &c.*

Merc.  
Gal.  
Aoust  
1678.

Cet Air fit tant de bruit, il y a 25. ans, étoit de l'Abé de la Barre, Organiste de la Chapelle du Roi. Et cet autre qui a tant couru & qui a eu tant de reputation depuis sept ou huit ans.

*Io provo nel cuore.*

*Un lieto ardore, &c.*

est de *Marchand*, l'Organiste des Cordeliers de Paris. Un Musicien Italien, qui

chanta deux fois à l'Opera de Paris , devant Monseigneur , qui fut bien tôt las de lui , & qui alla ensuite à Rouën , où l'on ne tarda pas davantage à s'en lasser, chantoit *io provo* avec la confiance d'un homme , qui reconnoissoit le genie de son cher Pais. Vous l'avez entendu , Mademoiselle. Mais le merite de copier à merveilles le goût Italien , quand on le veut , ne nous est pas particulier. Les Anglois ont fait des sonates , plus sonates , plus difficiles & plus bizarres que celles du cinquième Opera de Corelli. Les Allemans , dont la réputation n'est pas grande en Musique , font tous les jours des Airs Italiens , adoptez à Rome , & l'Empereur , qui , depuis plusieurs années , n'a pas assez de loisir pour cultiver beaucoup son ancienne science de Compositeur , est , dit-on , l'Auteur de l'Air.

*Fra le tenebre del duolo , &c.*  
qui a été tenu & admiré pour Romain , par vos connoisseurs , qui ont le plus de nez. Ce qui montre que les Italiens ne surpassent les autres que par l'amour , & non par le talent, de cette mauvaise science. Vous avez vû aussi Mr de la T \* \* ajouta le Chevalier , faire non seulement des Airs , mais des simphonies Italiennes en une après-dînée. Il les donnoit à des devots de l'Italie qui les adoroient de la meilleure foi du monde : il avoit le spectacle réjouissant de

les voir suer à son honneur , en les déchiffrant : Ils ne se seroient pas mieux tourmentez pour une Piece toute fraîche de *Buononcini*, puis il leur montrait son broiillon , & se mocquoit d'eux. C'est là mépriser en connoissance de Cause les richesses Italiennes , comme les appelloit feu Mr du T\*. Oïï , dit la Comtesse , je me souviens de ce terme de Mr du T\* , lorsqu'en ouvrant un Livre de Musique , il y trouvoit quelque langue enflade de croches ou de doubles croches. Que de richesses , s'écrioit il : c'étoit son mot , & , tout enfant que j'étois , je riois de ce qu'il admiroit ainsi , avant que d'avoir rien examiné ni sollié. Madame , reprit Mr des . . . j'estime pour le moins autant

*Cet air Devoix*, qui, sans sçavoir de Composition,

*ne fut jamais*

*de Devoix*

*faict fait sur Petits oiseaux, rassurez-vous,*

*latin de 1688 Je ne viens point dans ce Boccage, &c.*

*a Strasbourg* Air aimé de toute la France. J'estime au-

*tant* tant Mr du Fresnoy, qui a fait plusieurs jolis

*pour y* Airs qu'il a mis dans ses Comedies, & qu'il

*estoit maître* venoit chanter à Grand-Val, afin que celui-

*de musique* les notât entre autres celui d'*attendez-moi*

*de la cathédrale* sous l'Orme.

*avoit à la* Il est vrai que ma franchise

*d'ordonner de* Fut surprise, &c.

*bonnes nouvelles*

*si en festoyé*

*de loin.*

*à Voyez la Table des Trio de la Chambre, recueillis par Phi-*

*J'estime autant Mr le Marquis de Bullion,*

pete de Mr le Prevôt de Paris qui a fait

*Le beau Berger Tircis, &c.*

Cette bounette charmante, attribuée tantôt à Camus, tantôt à Lambert, je les estime autant, dis-je, que Marchant d'avoir fait le sçavant Air d'*la provo*, &c. Je dis par rapport au prix de ces Airs là seulement. Et ce Mr du Vivier, dont parle Bacilly\*, qui faisoit lui même l'Air & les paroles de ses Villanelles, par un talent admirable, & sans sçavoir aucune Composition de Musique, ne meritoit-il pas plus de gloire, qu'un Compositeur sans goût & sans beauté de genie, qui tire d'un travail opiniâtre un amas d'accords guindez? Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que des Villanelles? Bacilly l'explique. Non, Madame, quoiqu'il d'eust dû nous donner une idée d'une chose mal connue. La Croix l'explique & l'explique mal dans

\* L'Art de chanter. pag. 105.

a La Villanelle, dit-il, qui vient de l'Espagnol Vilano, il faudroit qu'il écrivit Villano Paisan, & c'est Villancico qui signifie une Chanson de Village. Est une Chanson de Berger ou pieuse ou galante, amoureuse ou Pastorale, &c. comme dit un fameux Poëte Espagnol, es un género de copla que sola mente se compone para se cantar. Ruyfiso Pœt. ch. 40. Cet Ouvrage est composé de couplets qui sont d'ordinaire de 3. ou 6. Vers dont le 1. de tous se trouve le même que le 6. de chaque Stanza ou couplet, & le 3. aussi de chaque couplet est toujours semblable. Le 1. & le 3. Vers du 1. couplet finissent la Chanson. Les Vers Feminins n'ont que 8. Syllabes, & les Masculins que 7. ou 8. pieds & demi, ce qui est fort irrégulier. On voit dans l'Astée de Mr d'U se de belles Villanelles. Si Mr d'U se sçavoit ce que c'est qu'une Villanelle, tout ce que vient de dire Mr de la Croix n'est point vrai: car toutes ces Regles ne sont point observées dans cette Villanelle-ci.

font Art de la Poësie Françoise. Les Villanelles sont des Chançons d'une certaine mesure libre & dont tout les couplets finissent par un refrain, peu changé. Cela étoit fort à la mode, vers le Regne de Henri quatrième, mais la mode en est passée. Les paroles des Villanelles sont communes dans l'Astrée, où il y en a de tres-jolies, témoin celle-ci d'Hylas, dont vous pouvez vous ressouvenir.

*\* La Belle qui m'arrêtera  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

*\* Astrée. Part. 1.*

Avez vous pris garde, poursuivit le Marquis, à une plaisante fantaisie à l'égard des instrumens, que la vanité de sçavoir a produite dans mille François, depuis qu'on s'est coiffé de la Musique Italienne? La plupart des jeunes gens, qui apprennent à jouer du Clavessin, de la basse de Viole, du Thuorbe, dédaignent d'apprendre des Pieces. Et qu'apprennent-ils donc, l'accompagnement? Autrefois les gens de qualité laissoient aux Musiciens de naissance & de profession le métier d'accompagner. Aujourd'hui ils s'en font un honneur suprême. Jouer des Pieces, pour s'amuser soi-même agréablement, ou pour divertir la Maîtresse ou son Ami, est au dessous d'eux. Mais se cloüer trois ou quatre ans sur un Clavessin, pour parvenir en,

fin à la gloire d'être membre d'un concert, d'être assis entre deux violons & une basse de violon de l'Opera, & de brocher, bien ou mal, quelques accords, qui ne seront entendus de personne : voilà leur noble ambition. On leur demande pourquoi ils ont abandonné le Lut, cet instrument si vanté & si harmonieux, & qui dans 30. ans ne sera plus connu que de nom : ils répondent qu'il est trop difficile. Est-il moins difficile d'accompagner ? Il est autant, & 20. fois plus d'accompagner des Pièces Italiennes. Mais le Lut ne les feroit pas aujourd'hui concetter. Ils veulent avoir entrée & faire figure, dans le Corps des Musiciens. Ces Messieurs choisissent bien leur rang, & connoissent bien leurs avantages. Si votre comparaison de tantôt est bonne, dit Mademoiselle M, & que la Science ne soit que la femme de chambre de la Nature, c'est aimer mieux jouer le rôle de la femme de chambre, que celui de la Maîtresse : car vous ne manquerez pas de dire, qu'il n'y a que de la Science, dans l'accompagnement... & qui pis est ; Mademoiselle, une Science d'ordinaire obscure. La Lettre que le Comte, ou le Chevalier a ajoutée aux trois Dialogues, ne prouve point mal que l'Air, où est l'expression, le chant, qui frappe l'Auditeur, est de bien loin le principal. Cet air, ce chant, sera donc, s'il

vous plaît, une beauté vive & brillante, & l'accompagnement sera sa Coëffeuse. Or, vous autres femmes qui sçavez ce que c'est que la douceur de plaire, & qui en connoissez tous les degrez, laquelle voudriez-vous être, ou d'une beauté, sur laquelle tout le monde a les yeux, ( je veux même qu'elle doive une partie de ses charmes à sa Coëffeuse. Mais enfin qui est ce qui y fait réflexion ? Chacun se contente de crier, qu'elle est belle ! ) Laquelle voudriez-vous être, ou de cette beauté, ou de la Coëffeuse qui la suit, & de laquelle quelqu'un, plus attentif que les autres, dira par hazard, cette Coëffeuse-là est fort adroite ?

Le Marquis à raison de croire, reprit Mr de... que cette fantaisie d'accompagner est une suite du goût Italien. Elle vient droit de l'Italie ; & en Italie ceux qui accompagnent, quoiqu'ils le fassent d'une manière dure, pesante & sans aucune propreté, sont encore plus fêtés, qu'en ce País-ci, parce qu'ils y sont encore plus nécessaires. Persuadez-vous qu'un chanteur Italien, qui seroit le meilleur de vos Amis, ne vous chanteroit pas le moindre Air, s'il n'avoit auprès de lui un accompagnement en forme. Vous auriez beau l'assurer que sa voix seule, & sans accompagnement, vous feroit un plaisir infini. Il ne chanteroit pas la moindre Chanson à boire, pour être toujours à la



meilleure table. On sçait que l'accompagne-  
 ment aide & adoucit la voix : Cepen-  
 dant une belle voix , qui n'est point accom-  
 pagnée , ne devient pas insupportable , au  
 contraire il arrive souvent que cette espe-  
 ce de negligence ne lui nuit point : il y a  
 des momens où l'accompagnement est pres-  
 que incommode. La conversation languit :  
 on prie quelqu'un de chanter un Air , on l'é-  
 coute & on recommence à causer. S'il avoit  
 proposé d'envoyer chercher une basse de  
 viole , on se feroit séparé. A la fin du repas,  
 dans l'émotion , où le vin & la joye ont mis  
 les conviez , on demande un Air à boire à  
 celui qui a de la voix : l'accompagnement  
 auroit là quelque chose de gêné , qui seroit  
 hors de saison. Il sent trop le concert prépa-  
 ré , & même dans les concerts où l'accom-  
 pagnement sied le mieux , il y a mille hon-  
 nêtes gens que l'ennui de la préparation,  
 l'ennui d'entendre des instrumens , occupez,  
 embarrassez , une demi heure à s'accorder,  
 rebute par avance. Deux ou trois Airs d'une  
 voix toute seule & qui leur épargneroit l'at-  
 tente & la contrainte de ce bruyant accom-  
 pagnement , seroient pour eux une grace  
 tres-sensible. Nos François , les plus amou-  
 reux de leur voix , ne font pas non plus dif-  
 ficulté de chanter en ces occasions sans  
 Thuorbe & sans Clavessin , & , pour me  
 servir des propres mots de Bacilly , \* *c'est fai-*

\* *Art de bien chanter. pag 20.*

*ve le précieux ou la précieuse de se piquer de ne point chanter sans Thiorbe.* Mais un Italien fait à coup sûr le précieux & ne chanteroit pas seul pour le chapeau rouge. Nouvelle preuve de ce que j'ai pris à tâche de vous montrer: que leurs Airs, par eux mêmes, sont plats & sans vraye beauté, sans expression, & que leurs Maîtres ont le méchant goût de s'attacher à les rehausser par des accords étrangers, & dont ils ont tort d'attendre un secours impossible & déraisonnable. Pour en revenir où vous en étiez, Marquis, les François qui s'adonnent à l'accompagnement, devroient songer en effet qu'il ne convient point à d'honnêtes gens de choisir le second rôle, quand ils peuvent faire le premier, & outre que chanter est le premier rôle en Musique, il y a à chanter je ne sçai quoi de cavalier & de dégagé, qui convient mieux à un homme de qualité, que l'embaras & la servitude de l'accompagnement. Un Auteur Italien nous avertit lui-même, que, selon Caton, (Caton, mes Dames! l'autorité est grave, & bonne, il aimoit les femmes.) Le Tassoni <sup>a</sup> nous avertit que selon Caton, chanter simplement n'est point un métier bas & servile. Je me suis donné la patience de vous écouter, Messieurs, dit alors la

<sup>a</sup> Note sur le mot Tassoni au bas de la page. Romani al l'incanto havevano la Musica per arte servile e ignobile. Benehe Catone, diceffe, quid simpliciter canere non erat servile opus. Penfieri diversi l. 10. pag. 609.

Comtesse.

**Comtesse.** Vous êtes tres-polis & tres-plaisant de m'insulter ainsi en ma presence : moi , qui apprens , comme vous ne l'ignorez pas à accompagner du Clavessin. **Ma foi , Madame ,** répondit le Marquis , je l'avois oublié dans ce moment là , & je vous en demande pardon. Mais

*\* Puisque je l'ai jugé , je n'en reviendrai point.*

**Madame** n'a rien à vous pardonner , reprit le Chevalier , ce que nous avons dit ici ne la regarde pas. La disgrâce donne de l'attention. Si Madame avoit été comprise dans notre Critique , j'aurois pris soin de l'arrêter. Outre que vous sçavez aussi jouer des Pieces, vous avez de la voix ; Madame. Vous avez voulu sçavoir vous accompagner vous même ; pour pouvoir vous passer d'un second ; & afin de ne mettre personne de moins du plaisir que vous faites en chantant. Rien n'est mieux , cela à toujours été commode & loüable. Ainsi Mr le Comte de Fiesque , l'Ami de Lulli , se fit une étude longue & serieuse d'apprendre à s'accompagner lui-même de son Thiorbe. Le ridicule de l'accompagnement n'est que pour ceux qui , n'ayant point de voix , ne peuvent prétendre qu'à l'honneur de servir autrui , & qui , quand ils n'ont pas un chanteur sous la main , demeurent inutiles , & à garder le mulet. Il faut qu'ils envoient louer une voix , afin qu'ils puissent exercer leur talent

*Les  
Plays-  
dours.  
AB.  
3.*

subalterne : autrement ils passeront le jour à se repaître les oreilles d'une batterie de Clavessin confuse & sans agrément. Aussi lorsque ces Messieurs de l'accompagnement, grace à sept ou huit ans de travail, sont parvenus à ce qu'ils prétendoient, lorsqu'ils ont passé une année ou deux à aller figurer dans les concerts de la Ville, ils se dégoûtent de cet honorable emploi. Ils laissent en un coin leur Clavessin ou leur Thuoibe, & peu à peu l'oublent tout à fait. Au lieu que ceux qui ont appris des Pieces & qui se sont mis en état d'en apprendre seuls de nouvelles, se sont préparez pour toute leur vie une agréable ressource contre l'ennui : & une ressource contre l'ennui est un vrai avantage. Un grand homme \* a dit que *la Musique est utile pour trois choses. Pour instruire, pour purger des passions, & pour donner une recreation agréable & digne d'un honnête homme, pour amuser innocemment dans les temps de repos & de loisir*, & cette dernière pensée me paroît assez juste & assez raisonnable pour mériter d'être louée, même dans un homme qui pense toujours admirablement. J'ai vû Mr de la T \*\* se repentant fort de ne s'être appliqué comme cela qu'à l'accompagnement sur son Clavessin. Il devoit en être moins fâché qu'un autre : car il ne s'en est point dégoûté, & il y est devenu, à ce que je croi, un des Gentihommes de France.

*Ari-*  
*note*  
*Politi*  
*li. 8*  
*c. 7*

ce le plus sçavant en Musique : mais il regrettoit pourtant d'avoir méprisé les Pièces , & négligé son violon , qui avoit été ses premières amours.

Son violon ! s'écria Mademoiselle M ah vous n'avez garde d'approuver qu'on le néglige. C'est vôtre inclination que cet instrument , & il n'en est point à qui vous ne le préféreriez. Je vous avertis que j'ai entendu critiquer ce goût , & , avec vôtre permission , il est d'abord certain que cet instrument n'est rien moins que noble. Quant à cette grande tendresse que vous lui attribuez , est-ce que le dessus de viole n'en a pas autant ! Qu'on jouë bien sur le dessus de viole de ces Airs simples , dont vous êtes enchanté.

*Le beau Berger Tircis , &c.*

Où quelque autre ; je pense que le dessus de viole parlera aussi tendrement que le violon. Voilà deux articles dont je conviens , repliqua le Chevalier. Après quoi j'espère encore que j'aurai eu raison d'avoir élevé les cinq cordes d'un violon si haut. Je parlai ainsi , quoique nous n'y en mettions jamais que quatre , parce qu'on pourroit y en mettre cinq. Témoins vos violons d'Italie , qui en ont cinq communément. Cet instrument n'est pas noble en France , on en demeure d'accord. C'est à dire, Mademoiselle , qu'on voit peu de gens de condition qui en jouent

& beaucoup de bas Musiciens qui en vivent. Mais enfin un homme de condition qui s'avise d'en jouër, ne déroge pas, ce me semble, & pourvû qu'il en jouât excellemment, fans pourtant trop s'en picquer, il trouveroit mille momens, où son violon lui feroit moins de honte que d'honneur. La singularité deviendroit une distinction heureuse pour lui. Le dessus de viole exprime, dites-vous, la tendresse, comme le violon. Exprime-t'il de même la tristesse, la fureur? Joué-t'il les Airs vîtes, les Airs de mouvement? Est-il aussi mâle? Nenni, je vous supplie de remarquer qu'avec ses quatre ou cinq cordes le violon fait sentir d'une manière parfaite certaines passions, & les exprime toutes d'une manière passable & juste. Ce qui n'appartient qu'à lui. Au reste il importe assez peu qu'il ait 4. cordes, ou qu'il en ait 5. Les Italiens accordent leurs cinq cordes à la quarte; nous accordons nos quatre cordes à la quinte; cela revient au même point. Le violon, monté de ces deux diverses façons, est toujours & l'abregé & la perfection de la Musique. Premièrement les diminutions, les diminutions charman-tes, sans lesquelles l'Art ne scauroit gueres aller au cœur, se font sur le violon mieux que par tout ailleurs. C'est l'avantage des instrumens à archet; interrompit la Comtesse. Nous ne scaurions faire sur nos instru-

mens de diminutions véritables, nous, qui nous servons du bout de nos doigts, & le malheur me rabat bien du prix de mon Clavecin. Le violon les fait donc à merveille, poursuit le Chevalier, ses touches n'étant point marquées, il partage les tons comme on veut, il les diminue jusqu'au bout, sans en rien perdre, & passe de l'un à l'autre en diminuant insensiblement; avec le même pouvoir d'attendrir, de pénétrer, qu'auroit une belle voix. Que *Louison* ou *la Lande* jouent sur leur violon ce bel endroit d'*Amadis de Grece*

*Si ma mort t'arrache un soupir.*

Vous sentirez l'expression qui est sur ce mot, *ma mort*, comme si la Maupin le chantoit. Enfin les coulades, ces liaisons de plusieurs tons semblent inventées pour le violon. Un grands coup d'archet, tiré hardiment, en forme une demi douzaine. Delà vient que les fortes vitesses ne conviennent qu'aux violons. Vous n'exécutez point sur d'autres instrumens les vents de *Thebis* & *Pelée*. Rassemblez, Mademoiselle, les diverses prérogatives, & vous aurez la bonté de prendre ce goût, que vous avez ouï condamner: j'ajouterais que si le violon n'est pas un instrument moderne. (Puisqu'Apollon en a toujours eu un à sa main.) Le grand usage que nous en faisons, est de ces derniers siècles: d'où naît peut-être ce que

nous pouvons avoir d'avantage sur la Musique ancienne. Pour les Chœurs & pour les Danſes, les anciens employoient la flûte, & quoique leur flûte fût différente de la nôtre, il eſt vrai-ſemblable qu'elle n'approchoit pas de nôtre violon en ces endroits. La première fois que vous irez à l'Opera de Paris, lorsque ce nombreux Orcheſtre commencera à jouer, appliquez vous un peu à cette harmonie, également pleine, douce, éclatante : vous conclurez, en y ſongeant bien, qu'il y a toute apparence que rien en Europe ne vaut l'Orcheſtre de l'Opera de Paris.

Vous me réjouiſſez, repartit Mademoiſelle M. avec un panchement de tête enfantine, & vous vous êtes mépris ce coup-ci. En louant le violon d'être propre aux vitelles extraordinaires, & en eſtimant par conſéquent ces vitelles, vous ne vous êtes pas aperçu que vous rendiez hommage à la gloire des Italiens, qui ont porté le brillant des vitelles à un point, où jamais d'autres qu'eux n'ont atteint, ni n'ateindront. Oüida, dit le Chevalier, je me ſuis mépris. Mais après que le Panegiriſte de l'Italie eſt convenu qu'ils n'ont ni fineſſe ni délicateſſe de jeu (ce qui eſt vrai). Pour toutes ſortes d'inſtrumens, après que j'ai montré que, s'ils tirent plus de ſon & font plus de bruit que nous, nous regagnons cela avantageuſement par



le magnifique secret que nous avons de mettre quatre violons , où ils n'en mettent qu'un : je ne croyois pas qu'il restât là dessus de concurrence , entre les Italiens & les François. Tous les violons Italiens généralement n'ont nulles <sup>Justes</sup> cadences , c'est un point reconnu : ils jouent mal leurs propres *Adagio* , autre point important. Leurs seules vitesses effaceroient-elles nos cadences , notre tendresse , notre propriété ? Et à quoi les vitesses des Italiens , non pas extraordinaires , mais extrêmes , seroient-elles bonnes ? Au plus : à représenter des mouvemens de fureur. Mais nuls mouvemens de fureur ne demandent à être représentés avec cette furie horrible de main , qui devient à la fin badine. Ils changent l'effet des vitesses , à force d'en passer la mesure raisonnable. Elles devroient nous échauffer , nous effrayer , & elles nous font rire. Je vous assure , Mademoiselle , que je suis fâché de bonne foi de ce qu'ils n'ont aucun talent , & ils en ont plusieurs considérables, qu'ils ne gâtent qu'en les poussant à l'excès. Mais je doute de bonne foi encore qu'ils en aient conservé aucun qui leur soit glorieux & utile dans leur Musique , faute de sçavoir pratiquer ce petit Proverbe , si cher à l'antiquité , qu'ils ont pourtant exprimé en leur Langue de différentes \* manières. *Rien de trop... mon Dieu,*

\* *Abbandona generà fastidio. Tanto è il troppo, quanto è il troppo poco, &c.*

interrompit la Comtesse , ne se seroient-ils point bien contentez des croches & des doubles croches , à quoi nous nous en tenons , & falloit-il qu'ils imaginassent des triples croches & des quatriples croches , qui me tuent ? Vous ne scauriez croire combien il est effrayant de voir 32. Nottes en une seule mesure. Je désespere d'abord d'avoir assez d'haleine & de force dans les doigts , pour attraper ces 4. temps-la. Mon Maître de Claveffin , qui me fait part de tout ce qu'il a de rare , m'a apporté une Piece , qu'il m'a prié d'étudier en mon particulier. En vérité elle m'a fait une telle peur , que je n'ai osé l'entreprendre jusqu'ici. Il n'y a que trente mesures , & elle tient trois grandes feuilles de papier réglé. J'eus la curiosité de faire compter le nombre des Nottes. Somme totale , Madame , me dit Marton , qui avoit calculé , neuf cens soixante.

Quant à ce que Mademoiselle prétend , reprit le Marquis , que jamais personne n'a atteint ni n'atteindra aux vitesses des Italiens , elle me permettra d'être persuadé du contraire. Les Orientaux y atteignent & les passent... Les Orientaux , Monsieur ? Que voulez vous dire avec vos Orientaux ? Ces gens-là savent-ils ce que c'est que la Musique ?... Par les Orientaux , Mademoiselle , j'entends les Turcs , les Persans , les Arabes. Et que ces gens-là sachent ce

que c'est que la bonne Musique , à parler sincèrement ; je ne le croi pas trop. Mais qu'ils sçachent ce que c'est que la Musique sçavante , difficile , d'une vivacité outrée : il n'y a pas moyen d'en douter. Vous trouverez bon qu'ils soient les Rivaux des Italiens , & si je ne me trompe , leurs Maîtres. Voici une Histoire qui en va décider. Je l'ai prise en lieu authentique : & comme elle me frappa , je puis l'avoir retenue mot à mot. C'est l'illustre \* Mr Perraut l'Academicien , qui parle de ces Orientaux. *Je dirai encore à leur avantage que peut-être leurs joueurs d'instrumens ont plus d'habileté que les nôtres. Mr de la Croix m'en a dit un exemple qui mérite de vous être raconté. Dans un régale qu'il donna à Mr de Guillerague, il fit trouver des Musiciens du Pais avec les violons de Mr l'Ambassadeur. Après qu'ils eurent joué les uns & les autres à diverses reprises , un vieux Musicien Persan , qui jouoit du violon admirablement , pria le plus habile des violons de l'Ambassadeur , de jouer la plus belle , la plus longue & la plus difficile de ses Pieces. Le violon joua une des plus longues ouvertures de nos Opera. Lorsqu'il eut jouée deux fois , comme c'est la coutume , le violon Persan la rejoüa aussi deux fois , sans y manquer d'une seule note , & sans même y oublier un seul des agréments que son concurrent*

\* Parallele des Anciens & des Modernes. Tom. 4, Dial. 5.  
Pag. 270.

y'avoit ajoûtez. Il jena ensuite une de ses Pièces & la jona deux fois, mais nôtre violon ne put pas en jouer quatre notes de suite. Eh bien, que vous en semble ? . . . oh, en verité il me semble que vous êtes fort bon. Je pensois que vous m'alliez citer quelque fameux Musicien d'Italie, acquiesçant à l'habileté des Orientaux, & c'est un violon François, surmonté par un Persan. L'histoire est sans doute excellente & décisive. . . . Vous ne croyez donc pas qu'elle le soit ? Et moi, Mademoiselle, je le croi. Je vous soutiens que ce violon Persan, en surmontant le violon de Mr de Guillerague a surpassé tous ceux de l'Europe & tous les *Virtuosi* de l'Italie. Car je parie que de *Planes*, *Antonio*, le *Petit Batisse* élève & fils adoptif de *Corelli*, & *Corelli* lui-même en personne, auroient été aussi vaincus, en la place du François. Et qu'on l'éprouve. Ce que fit là le vieux Musicien Persan, vous marque plus de science, & d'habitude de son instrument, plus de hardiesse de main, & de sûreté d'oreille, que les vielles, qui ne demandent que cela, n'en scauroient demander. Que les Italiens, qui ne se picquent que de ces qualitez, sachent que les Turcs & les Persans les ont & les cultivent comme eux, & qu'ils en fassent assaut ensemble. Pour nous, nous ne nous picquons que de naturel, de propreté, de bon goût & de justesse, & on ne trouvera

pas que les Orientaux soient en état d'en faire assaut avec nous. Quoique l'histoire du défi d'habileté contre le Persan, soit arrivée à un François, elle nous est indifferente, & ne regarde que les talens, dont l'Italie fait son amour, son attachement & sa gloire. Nous desavoions le François, qui fut un sot, d'entreprendre de rejouer la Piece Perlane. Il devoit dire qu'il ne tenoit conte d'une habileté folle & inutile.

Mais Mademoiselle, vous m'avez fait perdre, je ne sçai quoi qu'on reproche au Chevalier. Ah. entre les choses en quoi nôtre Musique l'emporte sur l'Italienne, il a oublié les petits Airs en Vaudeville, & les Airs à boire. Oublier les Airs à boire! Madame, c'est que les gens bien amoureux, ne songent point aux autres plaisirs. C'est, Monsieur, répondit la Comtesse, qu'en réfutant le Parallèle, il ne s'agissoit que des Opera. Les Airs à boire & les Vaudevilles n'y venoient point, & Mr le Chevalier auroit eu tort d'en faire mention. Comment, dit Mademoiselle M. vous le défendez. Voilà le sceau de ma grace, reprit Mr de. en faisant une grande reverence. Madame est bonne, je contoie là-dessus dans mon malheur; & j'espere même qu'elle me récompensera bien-tôt de m'avoir maltraité injustement & long-temps. Je m'attens bien d'éprouver que les querelles entre bons amis ne

font que réchauffer l'amitié. Cependant il y eut quelque negligence à ne pas placer les Aïrs à boire parmi les avantages de nos Opera ; auxquels ils appartiennent aussi. Lulli n'en a-t-il pas mis dans les siens ?

The-  
sée.

*Pour les plus fortunés , pour les plus malheureux , &c.*

Fêtes  
de  
l'Am.  
& de  
Bacc.

*\* Ami me veux-tu croire  
Ne songeons plus qu'à boire , &c.*

Mais il y a plusieurs choses que j'ai laissées à penser ; sût que, si elles m'échappoient, elles n'échapperoient pas aux gens attentifs. Les Aïrs à boire en ont été, & ces petits Aïrs en Vaudevilles, dans lesquels, tout courts qu'ils sont, nous mettons souvent beaucoup de Musique. Et qui, comme les Aïrs à boire, sont des biens propres à la France, & que les Italiens ne connoissent point. Ils font tant de Pasquinades, dit Mademoiselle M. tant de paroles satiriques contre leurs Cardinaux neveux, contre les Ministres des Papes : est-ce que rien de cela n'est en chant ? . . . Presque rien ; Mademoiselle, leurs Pasquinades s'affichent, & d'ordinaire ne sont point, en vers. Leurs Madrigaux satiriques sont d'ordinaire trop longs, & au lieu de consister en des plaisanteries, en des pesteries galantes, roulent sur de vilains sentimens politiques, à quoi la Musique ne convient point. Les François, depuis les Grecs & les Latins, sont à peu près les

les seuls qui aient entendu cette brièveté raisonnable , qui est la perfection des Vaudevilles , & cette naïveté qui en est le sel : les François ont peut être surpassé les Grecs & les Latins en l'art des paroles , chantantes , & l'art d'y faire de jolis airs , des airs d'une gayeté & d'une facilité qui quadre aux paroles , est un point que l'Italie ne nous contestera pas. Nous avons vingt airs de Vaudevilles , d'un goût peu remarqué , mais exquis. Et pour vous en citer un des plus populaires & des plus communs , j'avoüe , si j'ose hazarder mon sentiment particulier , que

*Je ne sçaurois , &c.*

me flatte extrêmement. Quoiqu'il soit passé il y a douze ans , je l'entens toujours avec plaisir. Je n'ai rien dit de nos Noëls. Et combien en avons-nous d'aimables ? Y a-t-il quelqu'un qui n'aime point

*O. Messager fidelle , &c.*

Mais ces Noëls sont compris dans les Vaudevilles ; & ces Vaudevilles , les airs à boire & les brunettes , les airs champêtres , sont trois articles considérables & singuliers pour nous. En airs champêtres , comme en autre chose , ajoûta le Marquis , Lulli est nôtre Heros , ou il est du moins l'égal de Lambert : témoin seulement tout le quatrième Acte de Thésée , & toute la Grotte de Versailles. Quels airs , mon Dieu , dans le Caractere

Pastoral ! Quant aux Vaudevilles & aux airs à boire , il en a peu fait : Cependant il en a fait quelques-uns qui . . . des Vaudevilles aussi , interrompit la Comtesse ? . . . Oüy , Madame. Car ce mot , pris en son sens général , comprend tous ces petits airs détachés qui courent , piquans , gaillards , badins. Par exemple, Lulli est l'Auteur de celui que vous sçavez , sur lequel il fit lui-même des paroles sur le champ étant à table ,

*Amable la Ferté ,*

*Helas ! auprès de vous on perd sa liberté.*

*Moi , qui suis Florentin , &c.*

Et outre les airs bachiques , les recits de Bachus de ses Opera , nous en avons plusieurs de lui dans ses Ballets. Au quatrième Acte du Bourgeois Gentilhomme , il y en a deux de deux couplets chacun. Le second

*Buvons , chers amis , buvons ,*

*Le tems qui suit nous y convie , &c.*

étoit un des airs du monde que Lulli a toute sa vie le plus aimé. J'ai oüy dire à Brunet qu'ils le chantoient souvent ensemble , Brunet chantoit le dessus , Lulli chantoit la basse , ( c'étoit une basse que le peu de voix qu'avoit celui-ci ) & accompagnoit de son Claveffin. Du reste , on a fait en France d'excellens airs bachiques , avant que Lulli y fût venu. C'a été un des



talens de nos premiers Musiciens , que Lulli prit , en prenant une inclination à boire , non pas tout-à-fait Allemande , mais beaucoup plus qu'Italienne. Car , pourquoi les Italiens n'ont-ils le goût , ni des airs à boire , ni des Vaudevilles ? C'est que ces derniers ne sont faits que pour le commerce , par lequel ils se répandent ; & les autres , que pour la table , dont ils animent & prolongent la joie. Or en Italie les plaisirs de la table ne touchent point. & le commerce est interdit , & déplairoit fort. Vous souvenez-vous , Chevalier , de ce vieux air.

*L'Hyver armé de vents , &c.*

& de celui qui finit par

*Mais quand je bois , je ne suis plus pour elle.*

Est-ce qu'ils ne sont pas fort beaux ? Et on en citeroit une demi douzaine de cette force de *Canus* , & d'un *Boëffet* que j'ai connu , & qui étoit du tems de Lulli. Pardonnez-moi , dit le Chevalier , le Boëffet que vous avez connu , étoit Boëffet le jeune , Musicien fort médiocre. Tout ce qu'il y a de bon sous ce nom-là , est de son pere , qu'on appelle le vieux Boëffet , & duquel j'ai toujours parlé. C'étoit le pere que Lulli estimoit , homme dont la mémoire sera immortelle chez les Musiciens , par cet air fameux ,

*Si c'est un crime de l'aimer, &c.*

que le Cardinal de Rets fit un jour recommencer trois fois à Lambert qui le chantoit devant lui, & que nos connoisseurs en Musique égalent encore aujourd'hui à nos meilleurs airs.

A propos de Lulli, Madame, continua le Chevalier, il faut que vous sçachiez que vous lui devez une réparation, vous & Mr votre Mari. J'avois raison de vous dire, que le bruit commun qui attribuoit à l'Aloïette le *Duo* de Phaëton,

*Helas ! une chaîne si belle, &c.*

avoit bien la mine d'être faux. Il l'est, Madame, on me l'a assuré de bonne part. Pour moi, répondit la belle Comtesse, je me contentai de douter qui étoit l'Auteur de ce *Duo*, après que M. du B. nous eût dit qu'on le croyoit de l'Aloïette. Si cette particularité secrète étoit fautive, ce sont vos affaires, que ne la démentiez-vous positivement ? Voilà l'inconvénient où sont sujettes les. Comment dites-vous vous autres Sçavans, pour dire en un seul mot des particularitez secrètes ? Ces *anecdotes*, à présent tant goûtées <sup>et</sup> tant recherchées. Elles inondent les conversations, & on veut même que les Histoires en soient pleines. Il est vrai qu'elles sont tres-flateuses ; mais aussi de six, une vraie, & il me semble que vous venez

encore tous deux de nous en debiter plusieurs , qui ne sont pas hors de danger d'être contestées. En effet , reprit le Chevalier , nous n'avons pas de témoignages bien imprimés , ni de garans bien connus de certaines choses que nous venons d'avancer , Mr le Marquis & moi , & pour peu que notre conversation dure , je prévoi que nous en avancerons plusieurs autres , qui seront douteuses & sujettes à caution. Mais il y a des matieres , ou faute d'Auteurs , qui les ayent traitées & éclaircies , faute d'autoritez authentiques , il est pardonnable de se servir de ces bruits communs , de ces traditions des honnêtes gens , de ces *anecdotes* , enfin , puisque Madame a eu la hardiesse d'user de ce terme commode assurément & déjà connu , & qu'elle permet qu'on en use. On est toujours obligé de ses soins à celui qui les recueille. Quand il ne les établit pas d'un ton affirmatif , il n'engage point sa bonne foi , & il en est quitte pour se dédire ; ce qu'il fait sans honte , après qu'on lui a fait connoître qu'il s'étoit trompé. J'avois donc aussi entendu attribuer à Laloüette le *Duo ; Helas ! une chaîne ; &c.* mais on m'a averti qu'il n'étoit pas possible qu'il y eût la moindre part ; puisque Lulli l'avoit congedié plus de quatre ans avant que de faire Phaëton. Laloüette

avoit été Secrétaire de Lulli , & il l'avoit été avec beaucoup de distinctions & d'agrémens , que son intelligence & son habileté lui avoient attirés : Mais Lulli crut s'apercevoir que son Secrétaire faisoit un peu trop du maître , & il étoit homme que ces manières n'accommodoient pas : il revint à Lulli qu'il s'étoit vanté d'avoir composé les meilleurs morceaux d'Isis , & il le congédia. Que prit-il en sa place pour réparer cette perte , demanda Madame du B. Colasse. Il prit Colasse , qu'il garda jusqu'à sa mort , & dont il étoit si content , qu'il lui laissa par son Testament un logement & cent pistoles de pension. Mais Colasse ayant quitté les enfans de Lulli , auxquels leur pere avoit prétendu l'attacher , ils plaiderent ensemble , & Colasse perdit sa pension & son logement. Cependant il ne perdit pas quantité d'airs de Violon de Lulli , qu'il avoit gardés , & dont il a sçû faire un bon usage dans les quatre saisons , & ailleurs. Il ne l'a pas caché. Souvent Lulli faisoit un jour un air de Violon , le lendemain il en faisoit un second sur le même sujet , ce second lui revenoit davantage. Il disoit à Colasse , *brûlez l'autre* , & Colasse se dispensoit quelquefois de lui obéir scrupuleusement. Si Lulli a pû être utile à ses Secrétares , dit Mademoiselle M. on prétend que ses Secrétares ne

lui étoient pas inutiles non plus. Ne lui faisoient-ils pas toutes les parties moyennes de ses pieces ? on me l'a conté. . . . Autre anecdote , à moitié fausse , Mademoiselle. Lulli faisoit lui-même toutes les parties de ses principaux chœurs , & de ses duo , trio , quatuor , importans. Et ceux-ci sont fort reconnoissables. Peu de Connoisseurs douteront peut-être qu'il n'ait tout-à-fait travaillé les quatuor , les trio & les duo que nous marquâmes , & nul Connoisseur ne doutera qu'il n'ait travaillé jusqu'à la moindre Note le Chœur de *Proserpine*, Act. 1.

*Jupiter lancez le tonnerre , &c.*

Celui de *Phaëton*, Act. 4.

*Allez répandre la lumiere , &c.*

Et celui de *l'Idile de Sceaux*.

*Qu'il vive ce Heros , qu'il triomphe toujours , &c.*

Ce dernier étoit son Chœur favori. Hormis dans ces grands morceaux, dans ces Pieces importantes ; Lulli ne faisoit que le dessus & la basse , & laissoit faire par les Secretaires la haute-contre, la taille & la quinte , qui est ce que quelques gens appellent les fiches , ou les parties-médiantes ; & que j'aurois mieux apeler comme vous , Mademoiselle, les parties moyennes. Cependant , lors que c'étoient des Chœurs par fugues , Lulli en marquoit toujours toutes les entrées. Vous dites ,

Chevalier, reprit la Comtesse, que le Chœur de Lidile de Sceaux étoit celui qu'il aimoit. Je ne m'étonne pas qu'il aimât la belle Musique qu'il y avoit mise; mais je m'étonne qu'il eût pû mettre, lui qui avoit l'esprit juste, de si belle Musique sur de si méchantes paroles.

*Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe  
toûjours.*

*Qu'avec lui soit toûjours la paix ou la  
victoire.*

*Que le cours de ses ans dure autant que  
le cours*

*De la Seine & de la Loire.*

*Qu'il régne ce Héros, qu'il triomphe  
toûjours.*

*Qu'il vive autant que sa gloire.*

Je vous avoueraï que toutes les fois que le chant de ce Chœur que je sçai, me ramène ces paroles dans la tête, je suis choquée du faux qu'il y a dedans. Eh! que dites-vous là, Madame, s'écria le Marquis, Lidile de Sceaux est de Racine... Qu'elle soit de qui il vous plaira. Mais je suis persuadé que le souhait que contient ces deux vers,

*Que le cours de ses ans dure autant que  
le cours*

*De la Seine & de la Loire.*

est fade, &... est fade, vous dis-je, par l'impossibilité qu'il y a qu'il soit exaucé.

Qu'on souhaite à un Heros d'être toujours triomphant, fort bien : il l'espere, & le Roi a toujours eu plus de droit qu'un autre, de l'esperer. Qu'on souhaite qu'il vive autant qu'un homme ait jamais vécu, autant que *Nestor*, ou, si vous voulez, que *Jean des Temps* : encore passe. Puisque quelqu'un a vécu deux ou trois cens ans, un Heros songe avec plaisir qu'il n'y a pas d'impossibilité formelle qu'il les vive de même. Et il n'examine pas à la rigueur l'impossibilité presente de la chose. Mais qu'on lui souhaite une vie aussi longue que le cours d'un fleuve, que le cours de deux fleuves, de peur qu'un ne vienne à manquer par quelque accident,

*De la Seine & de la Loire.*

C'est donner au Heros de l'encensoir par les barbes. Le cours de sa renommée pourroit aller là ; mais celui de sa vie ! Et cela peut-il le flater ? Si l'on me souhaitoit d'être Reine, je branlerois la tête ; mais j'en ferois obligé au Poëte : S'il me souhaitoit d'être Pape, je ne le remercirois qu'en lui riant au nez : L'impossibilité, moindre pourtant que celle de vivre autant qu'une Riviere, m'ôteroit la douceur de la pensée. Enfin, en souhaitant encore à un Heros,

*Qu'il vive autant que sa gloire.*

puisque la vie des hommes est nécessairement très-courte, on souhaite, ou on sem-

ble souhaiter que la gloire ne soit pas longue. L'idée présente de la brièveté de la vie fait tort à l'idée de la longueur de la gloire. La vie réduit la gloire à la brièveté humaine. Tout ce que je puis faire pour Racine, dont les Tragédies sont le Livre de ma Bibliothèque le plus docté & le plus usé, c'est d'être fâchée qu'il se soit ainsi égaré, & qu'il n'ait pas laissé dire cela à quelque Poëte bien méprisable, à... Quel est le plus méprisable de tous les nôtres ? Mr Perraut, Madame, dit le Chevalier, Mr Perraut est ici allez votre affaire. A Mr Perraut donc, continua la Comtesse. Le dépit que j'ai que cette mauvaise exagération soit échappée à mon ami Racine, est cause de la vivacité que je puis avoir eue en la reprenant. Oh ! parbleu, dit le Marquis, vous avez eu de la vivacité véritablement, & le Chevalier a raison par toute sorte d'endroits de craindre de vous déplaire. Mais qu'en pense-t-il ? ... Moi, Marquis. Ecoutez : Mr Racine est respectable, & de quoi je suis fort fâché, il est arrivé par un double malheur, que le Pere Bouhours, homme d'un bon goût, critique très-attentif, & que j'appellerois aussi mon ami, si cette qualité ne lui faisoit point de honte, a justement admiré ce que Madame condamne. Le Pere Bouhours cite l'Idle de Sceaux dans la maniere de



bien penser \*. Il en raporte les six Vers, de la pensée desquels il est plus touché que de celles de César & de Cicéron. Selon lui, rien n'est plus beau ni plus naturel, & ce qu'il vive autant que sa gloire, a beaucoup de délicatesse. Il me seroit bien dur de condamner un Poëte admirable, & un excellent Grammairien : Cependant une faute, une méprise ne deshonne personne ; A qui n'en échape-t-il point ? Et les raisons de Madame, à qui je ne pense pas que sa bouche ôte de leur poids, sont telles, que je pourois croire à la fin que Racine se seroit oublié. Je doute qu'il ait pris cette pensée dans Euripide, & je doute qu'on en trouvât de cette trempe dans Cicéron & dans César, où l'on en trouveroit d'aussi piquantes pour le moins. Mais pourquoi Madame fait-elle de ces digressions dangereuses ?

Elle a tort, reprit le Marquis, & revenons à la Musique. L'Idile de Sceaux a deux morceaux singuliers ; car on vante encore la Chaconne, qu'ils nomment la Chaconne de la Princesse de Conti. Le sentiment presque général, est que Lulli ne nous en a point donné de plus digne de lui. Elle empêche la Passacaille d'Armide, d'être d'une beauté unique en ce genre de symphonie. Et cette Idile de Sceaux & la Grotte de Versailles,

\* 2. Dial. p. 223.

sont deux Pièces , qui , dans leur petitesse ,  
 suffisoient pour assurer la réputation de  
 Lulli. Je ne sçai même , si malgré cette  
 Chacone & ce Chœur incomparables de  
 l'Idile de Sceaux , je ne lui préférerois  
 point la Grotte de Versailles , touté char-  
 mante d'un bout à l'autre. Il est certain  
 que celle-ci , par le mérite des paroles , qui  
 sont le Chef-d'œuvre de Pellisson , & d'un  
 agrément extrême , avoit de l'avantage  
 pour devenir supérieure à l'autre , du côté  
 de la Musique. Madame a critiqué les  
 derniers Vers de l'Idile de Sceaux , & cela  
 vient de réveiller mes idées sur le reste.  
 Je m'enhardirai sur son exemple à dire ,  
 que l'Idile entière ne m'a point contenté.  
 Racine s'y pique de termes forts , & de  
 rimes riches , au lieu de viser à une dou-  
 ceur coulante dont le Musicien a besoin ,  
 & à même tems qu'on y sent un goût natu-  
 rel , un goût grec que je révere , on sent  
 que Racine a manqué à égayer ce goût-  
 là , à y répandre un air riant , & sur tout  
 un air galant , que demande nôtre Poësie  
 chantante. De galanterie , il n'y en a pas un  
 pauvre mot ; & Pellisson a sçû donner à  
 son Idile un vrai tour de galanterie cham-  
 pêtre , qui devoit animer autrement la  
 Musique de Lulli , & qui l'a fait aussi , ou  
 je suis trompé. Mademoiselle connoît-elle  
 quelque Idile Italienne , du prix de la Grotte  
 soient

de Versailles ? Mais je ne pense pas que les Italiens connoissent les Idiles en chant, ni les Pastorales non plus. Quoiqu'ils soient inventeurs des Pastorales, dont le Beccari & le Talle ont enseigné le dessein aux autres Nations, ils ne les font point servir pour eux-mêmes de matière à leur Musique, & ils n'auroient pas d'Opera du caractère d'*Acis & Galatée* & *Dissé* à nous opposer : source de variété qu'ils négligent, & de variété noble & sage. Ces Pastorales, ces Idiles, différentes des Tragédies, amènent des tons différens, & aident la fécondité du Compositeur. On vous a tant dit de fois, & vous avez tant de fois confessé, interrompit négligemment Mademoiselle M. que leur fécondité n'a que faire d'être aidée. . . . Non, Mademoiselle, leur fécondité vicieuse : mais leur seroit fort utile qu'on leur aidât à avoir une fécondité raisonnable. Puisque nous voici sur ce chapitre, il n'y aura pas d'inconvénient que nous en disions quelque chose. On s'est plaint que le Chevalier n'a pas assez éclairci les causes de la méchante fécondité des Italiens.

Comme j'avois beaucoup appuyé sur le naturel de Lulli & sur sa justesse d'expression, répondit le Chevalier, beaucoup marqué que son attachement à ces deux qualitez arétoit, bornoit seul sa fertilité : Je

croyois avoir expliqué de reste que la fertilité des Italiens , naissent que des deux défauts contraires , de leur peu de justesse d'expression & de leur peu de naturel. Je parle principalement de la Musique qui se chante. Les Italiens sont féconds , oüy , & encore pas tant , & ils se répètent , ils se copient aussi tres-souvent : mais ne disputons point , oüy , ils sont féconds. Pourquoi ? Parce qu'ils ne veulent point être naturels , & qu'ils ne sçavent point être expressifs : parce qu'ils méprisent l'un & l'autre. Jugez maintenant du prix de leur fécondité.

Mais , reprit le Marquis , Mademoiselle auroit-elle le courage de nier , que la Musique ne doive sans excuse & sans quartier , être naturelle ? Et nierez-vous cét autre principe de Monsieur , qu'elle doit de même être expressive. Pour moi , je donne là dedans ; & quand il vous remontre que si la Peinture est une représentation par les couleurs , la Poësie & l'éloquence une représentation par les paroles ; la Musique est apparemment une représentation par les sons , cela me paroît vrai-semblable aussi : De là s'ensuivra , ce qu'il prétend , qu'être fécond , étant naturel & expressif , comme Lulli , c'est le mérite suprême & la dernière difficulté ; mais qu'être fécond & varié jusqu'au prodige , sans naturel ni

justesse d'expression, comme les Italiens ; c'est un mérite faux & une difficulté médiocre. Il est certain que cette nécessité d'exprimer juste, resserre beaucoup le Musicien, & n'admet que trois ou quatre chants sur une pensée, au lieu que dès que vous mépriserez le soin d'exprimer juste, l'imagination & la science vous en fourniront cinquante, & un petit exemple nous en convaincra. Dans ce bel adieu de Cadmus, lors que Cadmus dit d'abord,

*Je vais partir belle Hermione.*

N'est-il pas vrai que c'est ainsi que cela devoit être exprimé ? Lulli auroit pû trouver trois ou quatre manieres de l'exprimer juste, & pas davantage ; il étoit borné là malgré lui : la Poësie n'auroit pas eu plus de trois ou quatre manieres de dire naturellement & tendrement ;

*Je vais partir belle Hermione.*

Et comment seroit-il possible que la Musique en eût eu deux ou trois fois autant ? Mais un Italien qui ne fera aucune attention au sens des paroles, à la simplicité que demande l'entrée d'un discours, à la tendresse naïve que demande le personnage d'un Amant qui vient voir sa Maîtresse, peut-être pour ne la revoir plus, un Italien diversifiera cela tant que vous voudrez ; il le mettra en recitatif, puis en air de mouvement : il le mettra en ton majeur,

puis en ton mineur : il le mettra en mesure  
 vite , puis en mesure lente. Voilà un bel  
 o , Hermione. Il y fera des roulades en  
 haut & en bas , & de cinq ou six sortes.  
 Un homme qui n'entendra point la langue,  
 ou qui n'aura point de goût , pourra être  
 charmé de chacune de ces manieres , &  
 crieroit miracle sur la fécondité , si on les lui  
 presentoit toutes l'une après l'autre : Mais  
 le Chevalier difficile à satisfaire , & zélé  
 pour la justesse & pour le bon goût , jure-  
 ra , s'il l'ose , & donnera au diable le Com-  
 positeur. Vous concevez , Mademoiselle,  
 qu'une fécondité qui manque de nature ,  
 ou qui choque la justesse , n'est rien moins  
 que louable. Et il y a une chose qui me  
 paroît à moi prouver seule sans réplique ,  
 la sterilité des Italiens & la fécondité de  
 Lulli. C'est que ceux-là ne peuvent faire  
 deux mesures de chant , qu'ils ne chan-  
 gent de ton , & que celui-ci fait des Sce-  
 nes toutes entieres sans en changer. Quand  
 je voi ces belles Scenes d'*Armide* ou de  
*Thesée* , rouler toujours à merveilles , &  
 d'un air plein , aisé , sur le même ton , je  
 ne puis m'empêcher de m'écrier : Y avoit-  
 il tant de belles choses dans ce ton seul ?  
 Voilà un genie qui produit merveilleuse-  
 ment , il tireroit d'un seul ton de quoi faire  
 tout l'Opera. Et quand je voi les Italiens  
 essayer un ton , & puis un autre , aller &

venir de celui-ci à celui-là, & ne pouvoir demeurer sur aucun, je dis en moi-même, peste soit du génie étroit, qui ne fournit rien. Il ne sçauroit tirer dix Notes d'un ton, tous les tons deviennent pauvres entre ses mains. Le moyen de penser autrement? De deux gens qui ont le même nombre de bourses, (car en France il y a autant de tons qu'en Italie.) celui qui tire cent pistoles de chacune, n'est-il pas plus riche que celui qui n'en tire que cinq?

J'ai fait aussi une réflexion sur la variété, ajouta la Comtesse. Je me persuade que mille choses ne veulent point être diversifiées, qu'il faut que tout le monde les dise l'un comme l'autre, & que le défaut est de les sçavoir dire d'une autre sorte. Nous avons toujours dit vous & moi, *Donnez-moi à boire, Marton un miroir, Laquais des chaises*, & nous le disons toujours comme cela. Chercherions-nous toutes les phrases des précieuses, & dirions-nous pour diversifier: *Vîte, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces, vîte \* voiturez-nous ici les commoditez de la conversation. Quel langage seroit-ce? § Il faut parler Chrétien*, nous répondroit-on, *si vous voulez que je vous entende*. Rafiner en de certaines choses, & se mettre en tête de les varier, c'est faire comme le Maître \* de Philosophie de Mr Jourdain.

Précieu-  
ses n<sup>os</sup>.  
Sc. 6.

Sc. 9.

Sc. 6.

Br 1<sup>re</sup>.  
Co 11<sup>e</sup>.

Act.  
Sc. 3.

2. Mr Jourdain veut écrire à une personne de grande qualité, & il lui voudroit mettre dans un billet, Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour; mais il voudroit que cela fût tourné gentiment. Le Maître de Philosophie lui conseille premièrement de mettre, que les feux de ses yeux réduisent son cœur en cendre, qu'il souffre nuit & jour pour elle les violences d'un... Mr Jourdain rejette ce haut stile, trop étendu pour un billet. ( Et quelques Musiciens en cas pareil ne l'auroient pas rejeté ) Enfin, le Maître de Philosophie qui a une science ridicule, lui offre à choisir de ces quatre jolies façons : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux, &c.* Il est à craindre que les Compositeurs d'Italie, à qui une étude excessive, présente autant de méchantes expressions, que le Maître de Philosophie de méchantes phrases à Mr Jourdain, ne s'en servent quelquefois, & que quelques-unes de leurs expressions sur des riens, sur des passages communs, si heureusement variées aux yeux de leurs adorateurs, ne ressemblerent un peu en effet à *d'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Je voi que Pradon dit comme Corneille & Racine : *Adieu, Seigneur, adieu Madame.* Racine & Corneille prévoyoit bien qu'ils n'auroient pas la gloire d'avoir



dit ces *adieu* d'une maniere singuliere & diversifiée : Cependant ils n'ont pas tâché d'attraper d'autres tours plus rafinez : d'où je conclus que Lulli a eu raison de faire plusieurs cadences, plusieurs finales de ses airs, aussi uniment & aussi simplement qu'un Musicien de Province les auroit faites, & de les repéter lors qu'il en a eu besoin, sans se piquer de variété. La variété seroit là blâmable. Et quand on entend dans nos nouveaux Opera de ces finales & de ces cadences de Lulli, on s'écrie avec dédain : oh, cela est pris, mais vraiment non, cela n'est point pris, ou du moins cela n'est pris que de la nature qui le dicte à tout le monde, à peu près de la même façon. Lulli est heureux en ceci d'être venu avant les autres, & d'avoir eu l'honneur de donner la forme à ces chants naturels. Si nos derniers Compositeurs étoient venus les premiers, peut-être ne leur auroient-ils pas donné une forme tout-à-fait aussi bonne ; mais sans doute ils les auroient trouvez, & ils leur en auroient donné une aprochante. Ainsi il me paroîtroit que ceux qui méprisent tout haut dans Mr Destouches & dans Campra, la premiere finale qu'ils reconnoissent semblable à celles de Lulli, ont l'oreille meilleure que le goût. Nous voudrions que Campra & Mr Destouches eussent été encore moins sensibles

qu'ils ne font à l'appas de la nouveauté, à laquelle ils ont trop souvent sacrifié le naturel, & quelquefois la justesse d'expression, pour attraper des chants extraordinaires & détournés. Estre obligé de suivre Lulli en cent endroits, c'est un malheur; parvenir à la nouveauté & à la variété aux dépens de la justesse & de la nature, c'est un défaut. Or, en la place de Mr des Touches & de Campra, j'aimerois mieux être plaint d'un malheur où le bon sens conduit, que d'être accusé d'un défaut volontaire, ou même que d'être loüé d'une invention de mauvais goût.

*Oùï, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.*

dit le Marquis. Et voyez, Madame, continua-t-il, en lui montrant le Chevalier, voyez dans les yeux de ce garçon-là, s'il est content. Il me reste encore deux réflexions à joindre à la vôtre, & les deux miennes pourront achever d'ôter bien des admirateurs à la Musique Italienne; & bien fortifier les admirateurs de Lulli. La première est, que quiconque n'entend pas l'Italien, est incapable de juger des airs & de toute la Musique chantante d'Italie. Qu'on juge des symphonies, passe, avec de l'oreille & une légère connoissance des règles, on est en droit d'en dire son sentiment; mais décider des airs sans en enten-

dire les paroles, il y a du ridicule à le prétendre, & il est réjoüissant que plusieurs Partisans des Italiens, le fassent d'une manière publique & hautaine. On auroit honte de contester que la première beauté, la vraie beauté, la beauté unique d'un air ne soit d'être fait pour les paroles; surquoi une personne de bon esprit, disoit très-juste, qu'une marque excelente de la bonté d'un air, est que nulles paroles n'y conviennent si bien que celles sur lesquels il aura été fait: mais quand on ne les entend pas parfaitement, ou qu'on ne les entend pas par soi-même, je ne voi pas qu'on puisse sentir, examiner, prononcer avec quelque seureté si cette beauté d'expression & de convenance s'y rencontre. Or cette connoissance de la langue Italienne, qui ne doit pas consister à en sçavoir douze ou quinze mots seulement, manquera peut-être à nombre de nos François Italiens. Ma seconde réflexion sera que plus on épluche le sens des paroles, plus on est exact & difficile sur la fidélité à exprimer les pensées, & plus on demeure satisfait de la Musique de Lulli. Je rassemble & je place ici ces deux réflexions, qui étoient déjà répandues dans vos conversations, afin de relever la gloire de la fécondité de Lulli, qu'on peut mettre hardiment au dessus de la fécondité de quelque

Italien que ce soit , lors que des deux cōtez , ce qui ne sera pas expressif ou naturel , n'entrera point en conte. Et Campra, Auteur de quatre ou cinq Opera ; de trois Livres de Motets , & de beaucoup de Chanfons particulieres , dans quoi , entre quelques gaillardises Italiennes , il y a mille excellentes choses , ne peut-il pas être apelé fécond , à bon titre ?

N'avois-je pas là un bon Associé , dit Mademoiselle M. & si j'avois fait grand fonds sur son secours , quand il m'a exhortée à attaquer Mr le Chevalier , ne ferois-je pas fort à mon aise ? .... Oh , je ne vous avois promis que d'être équitable ; & malgré l'envie de vous plaire , la force de la vérité . . . . Oiii da , mais il est question de sçavoir si vous ne prenez point des lueurs de vérité , pour la vérité même. Et n'aprehendez-vous point de loüer Lully à l'excès ? L'excès horrible , selon vous , dans le Musicien , seroit aussi pour le critique une desagreable faute , & qui ne vous seroit pardonnable à tous deux en aucun genre , après vôtre déchaînement. Craignez d'y tomber en loüant Lully , & en comparant sa fécondité à celle de ces sçavans Maîtres de toutes les villes d'Italie , que Mr l'Abbé vous a nommées.

L'avis est salutaire , répondit le Chevalier , dès que vous nous surprendrez

dans le moindre peché d'excés , je vous supplie , Mademoiselle , de ne nous pas faire de grace. J'ai osé critiquer dans les Ouvrages des Musiciens d'Italie , des choses que je ne blâme qu'à cause de l'abus qu'ils en font à force d'excés. Leurs Fugues , par exemple. Les Fugues , une des beautez de la Musique la plus noble & la plus vive , deviennent haïssables chez eux , parce qu'elles y sont l'une sur l'autre & perpetuelles. Mais je prens la liberté de vous soutenir que ce n'est pas mal critiquer , & que Lully est à couvert de semblables critiques , n'ayant jamais rien outré à un point inexcusable. Quant à la fécondité de Lulli , nous avons beau l'élever avant que d'être en danger de l'élever trop haut. Elle est merveilleuse , & en gros & en plusieurs petites choses ; car il y a de petites choses où elle est digne d'être remarquée. Dans ses *Helas*. Y avez-vous pris garde , Mademoiselle. Les *helas* ! sont la ressource des Poëtes , & c'est un desavantage pour les Italiens , qui ont en Prose trois ou quatre sorte d'*helas* , de n'en avoir pas un en Poësie , qui réponde à la beauté & à la commodité du nôtre. Vous trouverez deux ou trois cens *helas* dans les Pieces de Lulli , & vous y trouverez une variété & une force de chant prodigieuse. La premiere Scene d'Amadis en a seule quatre , tous

quatre charmans , souvenez-vous de ces deux de la premiere Scene de Roland.

*Helas ! helas ! que Medor a de charmes .*  
De celui de cette admirable Scene 2. du troisiéme Acte d'Armide,

*Helas , que son amour est different du mien !*

Je vous en citerois trente autres qui m'ont frapé. Au reste , j'ai repeté plusieurs fois que Lulli nous a donné 20. ou 22. Opera, j'avoué que j'y comprends les Pastorales & les Idiles ; mais je n'ai pas songé à ajoûter qu'il nous a donné encore dix-huit ou vingt Ballets <sup>aux Rois</sup> , les Jeux Pythiens , le Xerces , le Crequi , &c. ~~aux Rois~~ ornés de la Musique. Comptez outre cela 5. ou 6. Comedies, le Pourceaugnac, le Bourgeois Gentilhomme, &c. Comptez les premiers Ouvrages pour le petit Coucher du Roy. Comptez toute la Musique d'Eglise, dont j'ai vû deux Tomes in folio. Quelle étonnante fertilité en trente ans environ de travail ! Quel nombre d'ouvertures , de grands & petits airs de Violon & de simphonies de toutes les façons ! Combien de tons , de mesures , de cadences , de finales , d'accords , de Pieces à deux & à trois parties , & de parties doublées , pour en faire quatre & cinq ! Voilà l'homme qui fait avec justice triompher la Musique Françoise. O fécondité d'Italie , si facile par la liberté de négliger

là

la nature & le soin de l'expression. O ! Compositeurs , qui n'êtes distraits ni par les plaisirs , ni par le commerce du monde & de la Cour , avez-vous été aussi loin que . . .

Comment , interrompit la Comtesse , & les exclamations en font ! Prenez l'air , Monsieur , pour vous rafraîchir de la chaleur de cét enthousiasme. Il me semble que j'entens le *Cid* \*.

*Paraissez , Navarois , Mores & Castillans ,*

*Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans.*

*Unissez-vous ensemble , & faites une armée , &c.*

Mais il fait beau , si nous allions tous à la promenade ? Mon carrosse est là , dit le vieux Seigneur , il n'y auroit qu'à nous y mettre , sans attendre que le vôtre soit prêt. Ils se leverent , & s'y mirent tous quatre aussi-tôt.

*Act. 5.  
Sc. 1.*





# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

*CINQUIÈME DIALOGUE.*



U pié des murs d'une des plus grandes & des plus anciennes Villes de France, régne un Quai que la longueur extraordinaire, & la diversité de cent & cent Vaisseaux, ornent assez. De ce Quai, presque à toute heure couvert d'étrangers, de Marchands & de Curieux, on passe sur un Pont d'un artifice remarquable ; au bout duquel commence un Cours, dont la beauté est encore



au dessus de celle du Pont & du Quai. Deux rangs d'arbres assez jeunes pour être du verd le plus vif, & assez vieux pour donner un ombrage assuré, s'étendent à perte de vûë, au bord d'une Prairie parfaitement unie & arrosée de la Seine durant plusieurs lieües. De l'autre côté d'un si magnifique canal, on voit tantôt une haute Montagne, de laquelle quelques endroits secs & brûlez sont cachez par des Maisons riantes, tantôt un grand chemin sans cesse rempli de gens qui arrivent à la Ville, ou qui en partent, tantôt entre quelques petites Isles, des Valons, des Eghses, des Hameaux, & plusieurs Jardins; ceux-ci cultivez & embellis avec soin, ceux-là d'une négligence champêtre: mais qui retentissent souvent les uns les autres des fêtes agréables, que l'amitié, & quelquefois même l'amour, y donnent. Le milieu de ce Cours est marqué par un rond d'arbres, où viennent se reposer ceux qui se proménent à pié; & la fin, en laissant la Prairie toute découverte, offre aux yeux une aussi charmante perspective que la Nature puisse en presenter. Une vaste étenduë de terre verte, semée à droit de Villages, toujours bordée à gauche de cette large Riviere, & heureusement terminée en face d'une couronne de Montagnes, sur lesquelles de hauts arbres, plantez en avenues, annon-

cent des Maisons & des Terres considérables. Tel est le Cours où ils allerent à la promenade. Le jour étoit doux & serain, & un nombre brillant de Carosses joignoit l'éclat & le spectacle du monde, aux beautés de la nature. Ils firent cinq ou six tours, pendant quoi ils blazonnerent une nouvelle mariée, qui vint se montrer là. Le Marquis dit des pesteries de plusieurs femmes : le Chevalier fit remarquer à Madame du B. que son Mary paroïssoit fort content dans un Carosse où il étoit, vis-à-vis d'une des plus jolies : & Mademoiselle M. tâcha de rabaisser par des remarques prudes, le peu qu'il y en eût qu'on loüra, ne souffrant ~~le moins~~ <sup>le plus tôt</sup> qu'à regret qu'on en trouvât quelqu'une jeune. À la fin ils voulurent jouïr mieux de la fraîcheur du soir. Ils mirent pié à terre, & ils allerent s'asseoir sur l'herbe, au bord de la Seine. Si ç'avoient été des Bergers, les hommes se seroient mis aux pié des femmes.

Poëste  
past. de  
M. de  
Font.  
egl. 9.

\* *Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas.*

*L'amour aux piéds d'Iris, marquait toujours sa place.*

C'étoit la règle dans les Prairies de forêt, & dans la vallée de Tempé : mais le Marquis & le Chevalier ne firent point de difficulté de se mettre au niveau de la Com-

tesse & de Mademoiselle M. qu'ils placèrent seulement au milieu d'eux.

La Comtesse tomba dans une petite rêverie au bruit de l'eau, qu'elle regardoit couler, tandis que les autres avoient aussi les yeux fixés sur quelque chose qui les amusoit. Elle les réveilla tous en chantant,

*Bois épais, redouble ton ombre, &c.*

*Amal.  
Act. 2.*

Que vous faites de plaisir à Mr le Chevalier, lui dit Mademoiselle M. lors qu'elle eût fini. Il n'a que faire de vous remercier, sa joie & l'obligation qu'il vous en a se montrent de reste. N'est-ce pas là l'air à son gré ? Il seroit difficile, répondit le Chevalier, que tous les airs que Madame chante, ne fussent pas à mon gré, au moins pendant qu'elle les chante. Mais le plaisir auroit été bien autre pour nous, & la gloire bien autre pour elle, si, au lieu d'un air si uni, elle avoit chanté quelque belle chanson Italienne, où il y eût en abondance de *fià, fià, fià*, comme disoit Arlequin, pour dire des passages.

Je n'ai point consulté là-dessus, Monsieur, aux sentimens, de qui je ne suis rien moins qu'attentive, reprit la Comtesse; mais je vous avouë que voilà de tous les airs du monde, celui que j'aime le mieux. Et il y a déjà long-tems que c'est mon air d'inclination. Vous êtes de ce méchant goût, Madame, & vous vous hazardez à le dé-

couvrir. Rassurez-vous pourtant , ajouta le Chevalier , quand même Mademoiselle devroit nous en faire la guerre. Lull , qui distinguoit souvent *Amadis* de ses autres Opera , distinguoit

*Bois épais , &c.*

entre les meilleurs morceaux d'*Amadis* ; & citoit cet air , comme un de ceux de ses grands airs , qu'il estimoit davantage. Mais , puisque nous voici sur les airs d'inclination , Mademoiselle permettrait-elle qu'on lui demandât lequel lui déplait le moins dans nôtre malheureuse Musique ? Le Marquis en nommera un à son tour. Quelque belle que fût la Musique Italienne , dit M. & quelque passionnée que j'en fusse , nous ne gagnerions rien ici , elle à être citée ; ni moi à la vanter. Vous êtes trois contre un.

*Perfée*  
*Act. 5*

\* *Le nombre tôt ou tard accable la valeur.*

Ainsi je ne vous cite point.

*La speranza tutt'inganno , &c.*

air Italien , auquel je donnerois la préférence sur tous les airs qu'on ait jamais chantés , & qui passe communément chez les vrais Connoisseurs , pour le plus beau qui nous soit venu du Pais , d'où nous viennent les beaux airs. Quant à vos airs François , j'aurois presque envie de vous répondre ce que M. de Ballion répondit aux Cordehers qui lui étoient allé demander à quel Saint il vou-

loit dédier sa Chapelle. *Helas ! je n'en affectionne aucun en particulier* : Cependant s'il faut choisir un air de Lulli par complaisance pour vous , je choisis celui qui commence le cinquième Acte d'*Isis*.

*\* Terminez mes tourmens , puissant Maître du monde , &c.*

Vertubleu , dit le Marquis , on voit bien que vous ne pechez que par malice. Vous ne vous y connoissez pas mal cette fois-ci, & n'aprehendez pas que le Chevalier ose trouver à redire au goût de science , que vous marquez là. Pour moi qui ai eu autrefois une espece de basse , les basses se sont attiré ma principale attention , & mes deux airs favoris étoient ,

*\* Quand on aime bien tendrement , &c.*

*Atys , Act. second. Et*

*Dieu qui vous déclarez mon pere , &c.*

*Phaëton , Acte cinquième. D'airs de hautecontre. Celui que j'aurois préféré, auroit été,*

*Esper si cher & si doux,*

*Ab ! pourquoi me trompez-vous ?*

qui est à la fin du troisième Acte d'*Atys*. Mais le Chevalier qui nous a engagez à nous déclarer ainsi chacun pour un air , choix embarrassant parmi le grand nombre d'airs à peu près égaux , que nous avons , ne nous a point nommé le sien. Et je vais

*\* Cét air est en f ut fa b mol , ton fort difficile.*

vous prier, reprit celui-ci, de me dispenser d'en choisir aucun ; car vous m'avez pris tous trois, les trois que j'aurois choisis. Si vous me pressez d'en préférer un entre ces trois là, vous devinez peut-être que celui que Madame aime auroit.... & je viens de le lui entendre chanter. Mais je vous dirai que le dessus d'une symphonie à trois parties, qui n'a pas été fait pour qu'on le chantât, me touche presque autant que ces trois admirables airs. C'est

*Dans nos bois Sylvandre s'écrie, &c.*  
Symphonie de la première jeunesse de Lulli :  
Il y a près de quinze ans que j'entendis chanter,

*Dans nos bois, &c.*

par une voix tendre & aisée, sans que je sçusse alors ce que c'étoit que des parties. J'ai connu depuis que ces paroles n'ont été faites qu'après coup pour cet air de Violon, auquel il n'en falloit point à la rigueur. J'ai même senti que ces paroles ne sont pas tout-à-fait bonnes, parce que le retour du Vers,

*Si c'est un mal, &c.*

n'étoit point nécessaire, & que le Jeu

*J'en vais perdre la vie.*

*J'en vais perdre le jour.*

est un peu badin. Cependant cela me charme toujours, même en air : Quand je ne puis pas le demander aux Instrumens, je

le demande aux Chanteurs : si j'osois je le demanderois aux Chanteuses; & je n'ai rien entendu, depuis tant d'années, qui ait diminué l'impression que ces beaux tons, qui sauvent les paroles mediocres. font sur moi. Du moins, Madame, on ne me refusera pas la loiiange d'être constant dans mes inclinations.

Je vais, Messieurs, dit la Comtesse, vous faire une plaisante question. Vous m'allez dire,

\* *Avocat*, ah! passons au Deluge.

mais n'importe. Comment a-t-on inventé la Musique, & qui est-ce qui l'a inventée? Je veux sçavoir à qui nous devons un Art si délicieux & si utile pour les honnêtes faineans. Aux oiseaux, Madame, répondit Mr des C. Ils ont chanté les premiers; & selon un \* Auteur très-vénéral, ils ont fait songer les hommes à chanter aussi. Si ç'a été *Prométhée* \* ou *Maneros*, honorez comme inventeurs de la Musique, qui ont reçu des oiseaux cette jolie Science, vous ne vous en souciez pas beaucoup. Vous ne vous souciez pas beaucoup si les Muses ont donné le nom à la Musique, ou si la Musique a donné le nom aux Muses; & aparemment vous ne vous souciez

Les Plaideurs.  
Act. 3.

Plut. courtes moral. de l'Esprit.  
p. 322.

a Ponticus Chamæleon Musicam ab antiquis excogitatam esse scribit ab arboribus, quas in solitudinibus canere consueverunt, ad quarum imitationem Musicas constitutionem sumpserunt. Athénæus li. 9. c. 13.

Jamblique  
 que ch.  
 26 29.  
 &c.

pas beaucoup non plus d'être bien certain<sup>e</sup> que ce soit Pythagore qui ait le premier réduit la Musique en Art. Cette origine vous suffira. Je veux en donner à la Musique une plus glorieuse & plus vrai-semblable, interrompit le Chevalier, & à même tems faire honneur aux Poëtes Grecs, dont je sçai que les Dames ont cüi décrier la galanterie. Mais auparavant vous me permettrez de vous dire, <sup>b</sup> qu'il est constant par toute la vie \* de Pythagore, & par un des plus beaux passages particuliers qui nous reste sur la Musique ancienne, que Pythagore l'aima en effet, & la cultiva extrêmement, l'enseigna & la recommanda fort à ses disciples, & que ce fut lui qui dressa les Instrumens, & qui s'avisa de prendre des boyaux de brebis, ou de petits nerfs de bœuf, pour en faire des cordes. Vous devez, Mesdames, vous & tous les joüeurs d'Instrumens d'aujourd'hui, connoître l'Auteur de cette heureuse invention, & nous devons juger par

*b* Intestina ovium vel boum nervos tam variis ponderibus allegatis tetendit, qualia in malletis. S. fuisse didicerat: talis se ex his concertus evenit, qual in prior observatio, non frustra animadvertisse promiserat, adjecta du'cedine eorum nature fidum sonora prestabat. Hic Pythagoras tanti secreti Compo, deprehendit numeros è quibus soni sibi consoni noscerentur: adeò ut seditibus sub hac numerorum observazione compositio ce tã, certis, aliisque aliis convenientibus sibi manerorum concordia tenderentur, ut una impulsu plecto, a'ia licet longe posita, sed numeris convenientis, simul sonaret. Macro' in Somnio Scipi. l. 2. c. 1 Jamblique ne dit rien de cette invention des cordes d e boyau.



là que Pythagore entra dans un détail de Musique assez grand. Quant à l'origine de cét Art, je parie que la pensée d'Euripide, citée \* plusieurs fois par Plutarque, & traduite par le bon homme Amiot, paroîtra galante à Madame & à Mademoiselle.

*Amour à l'homme enseigne la Musique.*

*Quoiqu'il n'en eût devant nulle pratique-*

L'Amour ! Voilà un pere & un maître digne d'un Art tel que la Musique. Et ce Plutarque, dans les Oeuvres morales duquel on trouve mille & mille choses agréables & toutes arrangées, rapporte un endroit de Theophraste, dont j'ai retenu quelques morceaux, qui contiennent ce me semble, un discours de l'origine de la Musique, clair & précis. Il y a, dit Theophraste, trois principes de la Musique, la douleur, la volupté & le ravissement d'esprit : desquelles trois causes, chacune plie & détourne un peu la voix de son ordinaire, parce que les douleurs apportent coûtumièrement quant & quant elles des plaintes, qui facilement se glissent en chant... Et les grandes & véhémentes joyes de l'ame, soulevent tout le corps, même de ceux qui sont un peu legers de leur nature, & les provoque comme insensés à sauter & à danser, & plaindre des mains, s'ils ne peuvent baller... Mais ceux qui sont un peu plus graves & rassis, se trouvañs épris de telle joye, lais-

Le prem.  
liv. des  
propos de  
table. qu.  
s. de l'a-  
mour.  
&c.

sent seulement aller leur voix, jusqu'à parler haut, & dire des chansons, & sur tout le ravissement d'esprit ou inspiration divine, qui s'appelle enthousiasme, jette & le corps & l'ame & la voix hors de son ordinaire. Ces idées ne sont-elles pas pleines de vraisemblance & de sens, & ce langage d'Amiot n'est-il pas d'une naïveté gracieuse? Delà Plutarque conclut que l'amour contenant & comprenant en soi, au souverain degré, toutes les choses primitives de la Musique, la douleur, la joye & le ravissement d'esprit, il a bien la mine en effet d'être l'auteur & le maître de cét Art aimable. Si je croyois, Mesdames, que ce sentiment vous agréât, je l'embrasserois volontiers.

Mais, Chevalier, dit le Marquis, j'aurai deux objections à vous faire. La première, qu'il est constant, & par Plutarque & par d'autres Ecrivains, que la Musique a été inventée en l'honneur & pour le culte des Dieux, d'où vient que la Musique sacrée est la plus ancienne. Donc l'Amour n'en est pas le pere. La seconde, que selon toutes les apparences, ç'a été \* la nécessité, le besoin qui a trouvé & mis en usage tous ces Arts. L'agréable n'en a point été la source, & n'en sçauroit être la fin. Cela ne convient qu'à nous. Ainsi on vîse à contenter les yeux dans la belle Architecture

*Necessitatis inventa antiquiora sunt quam voluptatis.*  
Cic.  
orator.

tecture ; & elle les contente : Cependant ce n'a pas été là son premier but , & ce n'est pas la fin encore aujourd'hui ; ç'a été & c'est qu'une maison qui serve à nous mettre à couvert. Ainsi on a visé à satisfaire le goût par la bonne chere , & elle le satisfait. Cependant le besoin & l'envie de se nourrir pour vivre , a été la source de la bonne chere , & en est encore aujourd'hui le prétexte. Donc l'amour , qui n'a que de l'agrément & point d'utilité , n'a pas dû trouver la Musique , & ne doit pas nous y porter. L'amour point d'utilité , repliqua le Chevalier ? Eh ! mon pauvre ami , quel blasphème ? Qui doute que l'amour quel qu'il soit , n'ait des utilitez infinies ? C'est que souvent on ne s'applique pas à les découvrir. Mais , pour répondre plus nettement à ces deux objections , songez , Monsieur , que l'amour est un nom bien vaste , & qui comprend bien des choses. Quand on dit que l'amour a trouvé la Musique , & qu'il l'enseigne , on entend une passion violente , qui peut causer de *la douleur* , de *la volupté* , & du *ravissement d'esprit*. Je suis persuadé comme vous , que la Musique a commencé dans les Temples des Dieux. Hé bien , ce fut un Amant désespéré de la maladie de sa Maîtresse , & qui venoit les conjurer de la guérir , qui s'avisa de chanter leurs loüanges & les pei-

nes , on ç'en fut quelqu'autre qui leur rendoit graces d'avoir guaranti la sienne d'un péril éminent , ou enfin quelqu'autre qui, dans les sept ou huit premiers jours de ses nôces , exprimoit la reconnoissance qu'il avoit du present que lui avoit fait le Dieu du Mariage. Voilà de la Musique sacrée, & c'est l'amour qui la produit. Vous voyez que cela s'accommode fort bien ensemble. Oh , dites-vous , la nécessité & le besoin doivent être la source & la fin des Arts. A la bonne heure. Mais vous sçavez que la nécessité & le besoin se mesurent sur les desirs qu'on a , réels ou non. Nos desirs nous rendent réels les besoins les plus imaginaires ; & quel besoin plus pressant y a-t-il pour un homme qui voit prête à mourir une femme avec laquelle il étoit , & qui mourra de desespoir , quel besoin plus pressant y a-t-il, dis-je , que de la sauver ? Au reste , si vous voulez que les besoins qui nous portent à invoquer les Dieux en Musique soient tout-à-fait effectifs & naturels , comme je vous ai dit que je donnois au nom d'amour une signification très-étendue , j'y consens encore. Les fruits de la terre profitoient mal , on appréhendoit une stérilité générale , & on demandoit un tems plus favorable. Le tems venoit , & la récolte étoit abondante. La peste desoloit un País , le peuple alloit prier les Dieux de l'en déli-

vrer , il les remercioit de l'en avoir déli-  
 vié , il solemnisoit ensuite avec une joie  
 extrême cette délivrance. Voilà de la dou-  
 leur , de la volupté , & du ravissement d'es-  
 prit , & voilà les besoins du monde les plus  
 naturels : or cela se peut apeler amour. Je  
 dirai que l'amour aura dicté la Musique  
 qu'on aura inventée en ces occasions : car  
 le desir de vivre , de vivre dans l'abon-  
 dance , & d'y voir vivre sa femme & ses  
 enfans ; & la peur de contraire , est un sen-  
 timent qui inspire des mouvemens assez  
 vifs ; pour mériter le nom de passion ; & cet-  
 te Musique qui se sera adressée aux Dieux  
 aura fait des hymnes.

Qu'en pensez-vous , Mesdames , reprit  
 le Marquis ? J'aquiesce moi , à ces raisons ,  
 & je passe l'amour , à cette signification  
 générale , pour la source originale & per-  
 petuelle de toute la Musique. De ce prin-  
 cipe , poursuivit le Chevalier , je tirerai si  
 ce n'est point vous fatiguer , deux consé-  
 quences qui établiront ce que nous avons  
 déjà tant soutenu , que le naturel & l'ex-  
 pression sont l'essentiel d'une Musique ,  
 qui veut , comme elle doit le vouloir , at-  
 traper son but. Le naturel , cela faut aux  
 yeux , puisque ce n'est que la nature qui  
 parle , il faut qu'elle ne parle que naturel-  
 lement. L'expression , cela est presque aussi  
 sensible , puis qu'on ne chante que par la

même raison qu'on parle ; parce qu'on a quelques sentimens à exprimer. \* Il faut une expression grande ou petite. Les hommes n'auroient point formé de langues, s'ils n'avoient eu besoin de s'entretenir les uns les autres. Ils n'auroient point formé de chants, s'ils n'avoient été poussez par la force de certains sentimens à les revêtir de certains tons, s'ils n'avoient voulu invoquer, honorer les Dieux, & marquer leur plaisir, leur douleur & leurs transports : par conséquent ils n'auroient ni parlé ni chanté, s'ils n'avoient eu quelque chose à dire, & ils ne ~~deussent~~ <sup>peussent</sup> ni parler ni chanter, que pour dire quelque chose. Un discours qui n'a ni sens ni fin, & une Musique qui n'exprime rien, sont également fades. Et qui pourroit souffrir un discours de cette sorte.

Autre consequence. La Musique ne naissant que de mouvemens qui nous agitent, & d'interêts qui nous touchent fort,

*a* *Quævis enim cuiusque est qui teneat a-temp numerorum ac modorum : ars enim ; cum a natura profecta sit, nisi natura moveat ac delectet, nihil sane egisse videtur : nobis est autem tam cognatum mentibus nostris quam numeri atque voces : quibus & excitamur, & mo. id. mur & lenimur, & la. guescamus & ad hilaritatem & ad tristitiam sepe deducimur, q. gram illa summa vis carminibus est aptior & caribus, non neglecta, ut mihi videtur, à Numa rege doctissimo, majoribusque nostris, ut epularum solemnium fides ac tibia, saliorumque versus indicant maxime autem à greciâ vetere celebrata. Cic. de orat. l. 3. il parle de la Musique dans cet admirable passage & explique comme il la veut. *Natura moveat ac delectet.* Du naturel de l'expression, & puis de la douceur.*

on doit toujours supposer qu'elle part du cœur de celui qui chante, & veut aller au cœur de celui qui écoute. Qu'elle paroisse partir du cœur du chanteur, caractère de bonté d'une Musique, soin principal du Musicien qui compose. Qu'elle aille au cœur de l'auditeur, marque d'excellence, preuve que le Compositeur a réüissi. Or tout ceci prêche l'expression, une expression grande ou petite, mais une expression nécessairement. Conclusion : l'origine de la Musique montre de son côté ce que j'ai plusieurs fois rebattu : Et c'est ce qu'il m'est pardonnable de rebatre plusieurs fois, pour dégoûter des extravagances Italiennes, que sans le naturel & l'expression, la Musique est une fadaïse, un badinage d'enfant, indigne d'occuper d'honnêtes gens. D'où il s'enfuit que Bacilly s'est trompé, & a trompé après lui quelques-uns des derniers faiseurs de Traitez, en croyant que *la fin de la Musique est de contenter les oreilles par les sons harmonieux.*

*Am de  
b en  
chanter.*

Bacilly révoit, dit M. Il y a pourtant une chose qui l'excuse & qui me fait de la peine pour vous, c'est que l'agrément, le contentement des oreilles, dont vous ne dites mot, est un point très-considérable : Seroit-il possible qu'en fait de Musique, en fait de sons qu'on ne va entendre que pour avoir du plaisir, l'agrément

*P. 3.*

ne méritât pas d'être compté ? Il le fera, Mademoiselle, répondit le Chevalier, n'ayez point de peur : mais il ne le fera qu'après le naturel & l'expression. Et d'abord ne vous apercevez-vous pas qu'une Musique qui auroit les deux conditions que j'exige premièrement, donneroit du plaisir, même en ne chatouillant point les oreilles ? Le plaisir du cœur n'est-il pas le plus important ? & une Musique naturelle & expressive, qui quoique rude aux oreilles, vous remueroit le cœur, & vous feroit sentir l'émotion tendre que vous allez chercher à l'Opera. Ne seroit-elle pas agréable au fond, & ne devoit-elle pas véritablement être censée ; agréable ? Cependant je vous accorderai d'avantage. Que le naturel & l'expression soient, s'il vous plaît, les deux premières qualités de la Musique : l'agrément, le contentement des oreilles l'harmonie, comme vous voudrez l'appeler, sera la troisième ; & pour vous faire ma cour, une troisième qualité très à compter.

Ceci résulte encore de nos principes. Je vous ai dit qu'il faut que le chant aille au cœur de l'auditeur. Mais par où faut-il qu'il y aille ? par l'oreille. L'oreille est ; pour la Musique, la porte du cœur. S'ouvrir bien cette porte, flatter l'oreille est donc le troisième soin du Musicien ; mais



ce n'est que le troisième. Le soin d'être naturel & celui d'être expressif vont devant. Vous conviendrez, Mademoiselle... Oüi, oüi, interrompit le Marquis, elle en conviendra du moins en elle-même. Ce raisonnement du Chevalier me fait souvenir, Madame, d'une chose que j'ai autrefois entendu dire, & me la met dans son jour : moins le sentiment est vif, moins on a d'intérêt d'arriver promptement au cœur, & plus il est permis de s'amuser à l'oreille : de songer à la réjoüir par des sons doux & harmonieux. Ainsi Lambert qui n'a jamais exprimé dans ses airs des passions très-fortes, n'a pas été obligé de rechercher des expressions si perçantes. Il a pû s'attacher davantage à plaire aux oreilles ; & il n'y a rien à dire, que son grand mérite soit de sçavoir leur donner un plaisir délicieux, par des tons aussi heureux qu'ils puissent être. Je dis des tons qu'ils puissent être aussi heureux, car en vérité je pense que les siens sont tels. Quelle douceur & quelle simplicité convenable à ces bergers, qu'il fait chanter d'ordinaire ! Et les tons de Lambert remplissent à merveilles ce que le Chevalier exige, qu'on ne se borne pas à l'oreille, qu'on aille plus loin, & qu'on gagne à la fin le cœur. Ils le gagnent, je vous assure, & ils y laissent une émotion, bien dangereuse aux indifferens. L'air,

*Beaux yeux de Climene, &c,*

& une douzaine d'autres airs de lui, sont dignes d'avoir été chantez sur les rives du Lignon. Celui-ci sur tout est un des chants le plus aimable & le plus flatteur qu'il y ait au monde. Comment dit quelque part Montagne? \* *Quant à moi, je ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des Vers d'Horace & de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle & jeune bouche, & Zenon avoit raison de dire, que la voix étoit la fleur de la beauté.* Si les paroles de l'air, *beaux yeux de Climene*, étoient d'une versification aussi exacte que celle de Catulle & d'Horace, & que je les entendisse chanter par une bouche, telle que Montagne la demande, ( & je sçai où il y en a une, ) Quoique je sois à present plus Philosophe que lui, peut-être ne serois-je pas plus fort. Mais, dit la Comtesse, si vous apliquiez aux Pièces Italiennes les règles que vous venez d'expliquer, que trouveriez-vous? Leurs airs & leurs simphonies vont-ils au cœur, après avoir contenté les oreilles? Or ça, Mademoiselle, avoïez-moi la verité, afin que je sçache à quoi m'en tenir. Les airs des Italiens contentent l'oreille, répondit Mademoiselle M. & leurs simphonies vont au cœur. Votre effort de sincerité vous coûte déjà cher, répondit le Chevalier; car vous

*Essais. l.  
2. ch. 12.  
il raporte  
mal ledit  
de Zenon.*

n'osez dire qu'ils fassent l'un & l'autre comme ils le devroient; mais vous ne laissez pas de les défendre autant qu'on le peut, & c'est là ce qu'il y a de mieux à dire en leur faveur. On ne diroit pas que des airs chargez d'un badinage pueril, vont au cœur, & que des simphonies sans aucun chant, qui ne font que hannonner & sauter de haut en bas d'une maniere bizarre, flattent beaucoup une oreille naturelle? Les airs sont plus faits pour le cœur, à cause que les paroles demandent à y aller, & les simphonies qui n'ont point de paroles, plus pour l'oreille. Et par là ce sera toujours un malheur que les airs, les simphonies des Italiens ne fassent qu'une impression contraire. Le moyen de ne pas rire ou de ne se pas fâcher de vôtre air incomparable?

*La speranza, &c.*

Je le croi venu de Turin, parce que je l'ai entendu attester par d'honnêtes gens, quoique d'autres le croient fait à Paris: mais enfin que signifie-t-il? *Tout le monde se repaît d'esperance, & tout le monde y est trompé.* Voilà une chose triste, & le Compositeur vous l'annonce d'un ton, d'un mouvement gai, avec des agrémens & des passages qu'une joie folle pourroit seule excuser, & comme il annonceroit la meilleure nouvelle. Morbleu, cela est insultant. Mais

Bourg.  
Guit.  
Act. 1.  
Sc. 2.

une chanson lugubre ennuyeroit. . . elle charmera quand les paroles seront lugubres ; & une fois pour toutes , lorsque Mr Jourdain vouloit que son Musicien \*  
*ragailardit un peu par ci par là l'air*

*Je languis nuit & jour , &c.*

Le Musicien eût raison de -le lui refuser, & de lui répondre. *Il faut , Monsieur , que l'air soit accommodé aux paroles. Que la speranza flatte l'oreille , je l'accorde : mais je vous soutiens que le cœur en est si choqué & le bon sens si mécontent , qu'ils contraignent l'oreille de rejeter avec dédain le plaisir mal placé qu'on lui offre. Et il n'en est pas ainsi de quantité d'airs Italiens , qui ont une douceur emmiellée. Pour ce qui regarde les simphonies & les sonates , je ne nie point non plus qu'il n'y en ait qui remuent le cœur. J'en connois , & j'en aime plusieurs que je trouve d'une beauté exquisite ; & en general , j'avouë que la Musique Italienne , méprisable sans quartier pour les airs , est estimable pour les simphonies. Mais néanmoins vous souffrirez que je vous soutienne que la plupart des simphonies des Italiens heurtent une oreille d'un goût naturel , par la rhapsodie de leurs tons bicornus , rompus , inégaux , leurs brusques changemens de mode , leurs dissonances pressées , &c. outre qu'elles ne sont pas toutes différen-*

tes & neuves , à beaucoup près , & que votre *Heros Corelli*, lui-même , se répète assez souvent : ce qui est bien plus marqué & bien plus insupportable dans le goût Italien , que dans le François. En second lieu , je vous soutiendrai qu'un petit nombre seulement de leurs symphonies arrivent au cœur , parce qu'elles sont d'ordinaire outrées. Le cœur qui ne veut qu'une expression conforme aux choses ni trop forte ni trop foible & dans un juste milieu , se révolte de la furie horrible sur laquelle mille Compositeurs de Sonates affectent de fonder leur mérite. Eh , ce ne sont pas là des tons de Musique : ce sont des cris enragez. J'ai trop pris la liberté de parler sincèrement jusqu'ici , ajouta en riant le Chevalier , pour en faire façon à l'heure qu'il est. Je vous confesserai que les symphonies Italiennes que j'admire , ne sont point celles que Messieurs vos Connoisseurs nous vantent communément. Ce sont certaines Pièces qu'on peut nommer indifférentes en comparaison des autres , & qu'ils traitent de médiocres. Mais pour sortir tout-à-fait , si nous le pouvions , de ce long & terrible article du caractère de leurs symphonies & de leurs airs , il me reste à vous déclarer une chose . . . très-fâcheuse , Monsieur , sans doute ; mais à quoi nous ne souscrirons pas . . . très-fâ-

cheuse assurément, Mademoiselle, & à quoi par malheur les Illustres de votre parti ne s'éloignent pas de souscrire. C'est qu'en l'état où sont les Pièces Italiennes, il me semble qu'elles ne sont faites ni pour les oreilles, ni pour le cœur. Les Compositeurs d'Italie ne visent qu'aux accords, & dans les accords ils ne travaillent que pour l'intelligence, pour l'esprit. Ils préparent de l'occupation à ceux qui voudront examiner & exécuter ces accords & des sujets d'admiration à ceux qui seront d'humeur à priser un travail sçavant & inutile. Composer de la Musique pour l'esprit, le but est singulier. Il faudra avertir les Machinistes des Opera d'inventer des Machines pour le cœur, & les Danseurs de danser pour les oreilles.

Finissons, dit la Comtesse, persuadez que la bonne Musique excite les passions & les calme. Je me souviens que telle est la Musique des *Sevarambes*, à qui l'Auteur a donné apparemment le plus beau degré de perfection, qu'il a aussi tiré sur vos Grecs, qui, selon lui, \* *faisoient tout cela.* Et à propos des Opera, passons de l'invention de la Musique à la perfection de la Musique Française par ces Spectacles. J'ai maintenant envie de sçavoir quand & comment ils ont commencé en France. J'aurois souhaité, reprit Mademoiselle, que

*Hist. des  
Sev. 2.  
part. tom.  
3 p. 353.  
G. 56.*

que la *comparaison* de Mr le Chevalier en eût parlé, il auroit été agréable qu'il y eût fait entrer cette digression. Un Auteur qui fait l'histoire d'une Ville, ne debute-t-il pas par conter la maniere dont elle a été fondée ? Le Chevalier n'a pas fait l'histoire de nos Opera, répondit M<sup>r</sup> des &c. il a fait leur Apologie, & l'origine en est si récente, qu'il a supposé que nous la scavons. Nous étions déjà obligez à l'Italie de l'établissement de nos Opera, nous en avions déjà, lors qu'elle nous envoya Lulli pour les perfectionner. Il paroîtroit, à écouter Mr Ménage, que ce fut un fou, appelé *Rinccini*, qui vint en France avec la Reine Marie de Medicis, dont il s'imaginoit être aimé, qui nous en donna la première idée. Mais Mr Ménage ne dit point ni ne nous aide point à deviner, qu'elles traces d'Opera *Rinccini* laissa après lui en ce Royaume. Ça été, je croi, la Reine Mere, ou plutôt Mr le Cardinal Mazarin, qui en a amené le goût. En 1645, il fit jouer au petit Bourbon, *la festa teatrale de la Finta Pazzo*, & en 1647, *Orphée & Euridice*, Opera en vers Italiens, par des Acteurs qu'il avoit fait venir de delà les Monts. Aux Noces du Roy,

*Ménage*  
 10. 2.  
 p. 1. 4. a

a Comédie de *Giulio Strozzi*. Je pense que c'est celle du titre de laquelle se moque le *Boccaccio*. *Perciochè*, dit-il, *ogni uno fa che il Re donne se opera & che non possono fingere d'essere Quisquis*. La Segretaria di Apollo. p. 176.

il fit jouër de même *Ercole Amante*. Cela fut bien reçu par les Courtisans Adulateurs, & les autres, qui se mocquoient de l'exécution Italienne, aimoient du moins le dessein de ces Comédies en Musique. Mais nous connoissions alors si peu nos forces : nôtre langue toute épurée qu'elle avoit été, par Malherbe, Balzac, & Vaugelas, nous paroissoit si peu ce qu'elle est, que personne ne présuinoit assez de soi & d'elle, pour oser hazarder le moindre spectacle en airs François. C'étoit stupidité & engourdissement : car on ne pouvoit pas ignorer que dans les vieilles Cours de nos Rois, on avoit fait des Balets, où l'on avoit mis des recits & des dialogues en plusieurs parties, sur des paroles françoises, & avec succès. Lisez encore les vers chantans du Balet de 1582, pour les nôces du Duc de Joyeuse, vous y apercevrez des naissances de bon goût. Cependant, quoi que S. Evremont qui étoit de ce tems de la minorité du Roy, nous aprenne qu'on s'ennuyoit fort à ces Opera Italiens, quoique Perrin nous dise qu'on y crioit au renard, & que *la protection souveraine* les pouvoit à peine garantir *delle Fischiate & delle Merangole*, ( vous entendez l'Italien, Mesdames, ) de l'équivalent du sifflet : nos Poëtes peu éveillés, croyoient qu'on gaignoit encore à s'y aller ennuyer. / Ce

Entre à  
l'Arch.  
de T. III.



Perrin, successeur de Voiture dans la charge d'introducteur des Ambassadeurs auprès de Gaston Duc d'Orleans, tenta le premier d'élever nôtre langue à l'honneur d'être mise en Musique. Il s'essaya par de petits airs, des recits: il composâ des Dialogues sur lesquels Lambert & Cambert, Maître de la Musique de la Reine Mere, travaillerent. Enfin, en 1659, Perrin hazarda une espece de Pastorale. Elle fut jouïée \* à Issy, dans la belle maison de M. de la Haye, & elle réüffit admirablement. Le Roy eût la curiosité de la voir. On la representa à Vincennes, où Mr le Cardinal Mazarin, très liberal de loüanges & de promesses, flatta magnifiquement les entrepreneurs. Encouragez par ce succez, Perrin & Cambert s'associerent. Ils firent mieux. Ils trouverent moyen d'engager aussi Mr le Marquis de Sourdeac à s'associer avec eux: homme d'une science en méchaniques capable d'imaginer les plus merveilleuses machines & d'un bien à en soutenir la dépense. Ce triumvirat entreprit de faire un Theatre public, où l'on pût représenter des actions en Musique de vers François. Ils obtinrent du Roy la permission de le faire, & ayant donné à ce lieu le nom d'Academie de Musique pour se distinguer des Comédiens, ils firent voir durant sept ou huit ans, trois ou quatre Pièces qui ne cedoient

*Lettre de  
Perrin.*

*Des Re-  
presentat.  
en M. f.  
anciennes  
& mod.  
p. 20.*

point à celles d'Italie, ni pour la beauté des machines, ni pour les décorations, ni pour la richesse des habits, ni pour les agrémens de la Musique. Ce sont, si j'ai la mémoire bonne, les paroles d'un homme très sçavant sur l'origine de plusieurs beaux Arts, mais manquant d'ordre, grand admirateur des Italiens, & duquel j'aimerois mieux avoir l'érudition que le goût.

La mort du Cardinal Mazarin empêcha que l'*Ariane* de ce <sup>a</sup> triumvirat ne fut jouée, & suspendit le progrès des Opera naissans, jusqu'en 1669. que le Roy donna à Perrin un privilège précis & exclusif d'établir des Opera à Paris & par toute la France. Perrin & Cambert firent *Pomone*, Opera long-temps repeté dans la grande salle de l'Hôtel de Nevers, & représenté au mois de Mars 1671, dans ce Jeu de Paume, qu'on nomma l'Hôtel de Guenegaud. Ce fut pour *Pomone* qu'on envoya chercher en Languedoc *Clediere* & *Beaumavielle*, qui depuis servirent tant à faire valoir les beautez des rôles qu'on leur confia. Une chanteuse nommée la *Cartilly*, qu'on n'a plus revûë, faisoit *Pomone* dans cét Opera, qui se soutint huit mois entiers. Mais comme M<sup>r</sup> de Sourdeac

<sup>a</sup> Preface du recueil des Opera de l'Édition de Ballard, & tout le reste de cét article en est pris. Cette Preface n'est pour nt pas tout à-fait exacte. Elle donne à Lulli en 1671. le Priviége des Opera, qui est daté du mois de Mars 1672.

trouva à propos de s'emparer de la recette de l'argent, sous prétexte des avances qu'il avoit faites, Perrin ne manqua pas de se broüiller avec lui, & cela fut cause qu'au commencement de 1672. le Roy transporta le Privilége des Academies de Musique, des mains de Perrin, qui y consentoit, entre celles de Lulli. Lulli plaça d'abord son Theatre au Jeu de Paume de Belair, & y fit joüer bien-tôt les fêtes de l'amour & de Bacchus, dont il y eût une représentation singuliere & glorieuse pour lui, en ce que Mr le Grand, Mr le Duc de Monmouth, Mr le Duc de Villeroy & Mr le Marquis de Rassen voulurent bien y danser avec quatre de ses Danseurs, un jour que le Roy y étoit. La Salle du Palais Royal, que la Troupe de Moliere, qui s'accommoda de l'Hôtel de Guenegaud, laissa vuide, fut donnée à Lulli. Lulli avoit déjà eu le bonheur de trouver & de s'attacher Quinaut. Et voilà, Mesdames, l'histoire de la fondation des Opera François.

Vous m'avez interessée pour Perrin, dit la Comtesse, aprenez moi ce qu'il devint. . . J'ai entendu dire, Madame, qu'il mourût en prison pour ses dettes, six mois après avoir gagné dix mille écus à un de ses Opera. Cela ne sent pas mal la conduite de Poëte. S'il avoit plus limé ce qu'il fai-

soit , il auroit été un auteur excellent. Pour l'esprit , il l'avoit heureux & fecond , & il avoit tant de goût , Mademoiselle , que dans cette mémorable lettre adressée à l'Abbé de la Roüiere , Archevêque de Turin : qui venoit d'être Ambassadeur en France , il lui cite neuf défauts considérables des Opera d'Italie , les mêmes à peu près qu'on leur reproche aujourd'hui , & à la barbe du Prélat Italien , Perrin ne craint point de mettre sa Pastorale d'Issy nôtre coup d'essai , Opera joué sans machines & sans danses , fort au dessus des leurs. Il est certain que nous sommes bien timides & bien retenus à proportion , au prix de Perrin. Lisez le recueil de ses Poësies , vous y remarquerez souvent ce tour aisé & coulant qui est le fond des bonnes paroles chantantes , & des paroles \* latines qu'il assembla pour le mariage de feu Monsieur avec Henriette d'Angleterre , m'ont fait juger qu'il auroit eu le même talent pour fournir des paroles excellentes aux Compositeurs de Musique d'Eglise. Je ne vous parle point de son grand ouvrage , qui est une Traduction de l'Eneïde. De sorte , interrompit Mademoiselle , M. que la gloire d'avoir inventé les Opera , revient encore à l'Italie .. inventé , Mademoiselle. C'est beaucoup. L'Auteur des *representations en Musique anciennes & modernes* , n'en con-

*Elles sont dans le recueil de ses Poësies.*

viendroit pas. A l'encloire, cette invention est hebraïque, & le Cantique des Cantiques est une Pastorale, qui a été composée par Salomon, & réellement représentée pour la solennité de ses noces avec la fille de Pharaon. Je voudrois qu'il n'eût point avancé cette opinion qui ne m'a point édifié. Et ce qui m'a fâché a été, que le latin de saint Jérôme, qu'il raporte pour la prouver, ne signifie point ce qu'il prétend ; si ce n'est que j'aye oublié moi-même le peu de latin que j'avois appris au College. Tandis qu'il est en train, il ajoûte aussi que les Grecs *entrent des Pièces de Théâtre purement pour le plaisir, dont la Musique faisoit le principal ornement* : mais ceci m'a été nouveau. Qu'est-ce que le Chevalier en pense ? Ma foi, dit celui-ci, tout Serviteur des Grecs que je suis, je ne vois pas assez clair dans le droit qu'ils ont à l'invention ou à la conservation des Opera, pour leur en rien juger. Ils étoient Musiciens jurez, mais je ne connois que leurs Chœurs où la Musique entrât sur leur Théâtre, & ce n'est pas là nôtre modèle ; ou bien si l'art des Opera venoit de leurs

<sup>a</sup> Représent en Musiq. p. 23 voici les paroles de S. Jérôme, qui sont une traduction d'Origene *Epithalamium, libellus, id est nuptiale carmen, in m. d. um mibi videtur dramaticis à Salomone compositus Quem etiam instar nuptiarum sponse. Je ne vois pas que cela signifie, comme le croit le P. M. que le Cantique des Cantiques ait été représenté.*

Chœurs, il faudroit avoüer,

*Le Chev.  
d'Acilly*

\* *Qu'en venant delà jusqu'ici,  
Il a bien changé sur sa route.*

au lieu de dire comme le P. M. que les Italiens l'ont rétabli, je consens qu'ils se vantent de l'avoir produit; & quand je ne serois pas bien aise de vous faire ma cour, à vous, Mademoiselle, & à eux, lors que je le puis, je suis si sincere, que je le leur attribuerois.... Bon, Monsieur; mais à combien comptez-vous la gloire de cette invention, & la présomption qu'elle forme en faveur de leurs Maîtres d'aujourd'hui? Ils ont inventé l'Art des Opera, depuis.... près de deux cens ans, Mademoiselle. Je m' imagine que les deux Papes de la Maison de Medicis, Leon X. & Clement VII. Princes d'un amour pour les beaux Arts & pour les Sçavans, très-digne de loüanges, mais beaucoup plus adonnez à leurs plaisirs que les Papes de ce dernier siècle, ont eu des especes d'Opera, comme ils ont eu des Comedies à décorations & à machines.... deux cens ans donc, Monsieur. Les Italiens depuis un si long-tems ont toujours cultivé cet Art là : à peine y a-t-il cinquante ans que nous nous y apliquons, &

*a* Abregé de la vie des Peintres de M. Depiles. p. 216. Balthazar Peruzzi C'est lui qui a renouvelié les anciennes Decorations de Theatre, ainsi qu'il le fit paroître du temps de Leon X. quand le Cardinal Bernard de Bibienne fit représenter devant ce Pape la Comedie intitulée la Calandra.

il seroit possible que nous l'eussions tout d'un coup emporté, autant que vous le prétendez.... Mademoiselle, telle est leur destinée & la nôtre. Le mérite de plusieurs choses commence chez eux, & passe absolument chez nous. Quoiqu'il en soit, poursuit le Chevalier, le goût des Opera, particulier à l'Italie, & qui ne triomphoit qu'à Venise, où l'on les reprit à l'entrée du dix-septième siècle, s'est bien répandu. L'usage des Opera est commun en France & en Espagne. M<sup>r</sup>. de S. Evremont dit \* qu'il a vu des Comedies en An-

*Œuv. de  
S. Evr.  
tom. 2.  
sur les  
Opera.*

gleterre où il y avoit beaucoup de Musique ; ce qui peut s'appeler des Opera, & il n'a pas tenu à nous qu'on n'y ait pris toutes nos manières & toute notre habileté. Cambert se voyant inutile à Paris après l'établissement de Lulli, passa à Londres, où la Pomone qu'il y fit jouer, lui attira

\* des marques d'amitié & des bienfaits considérables du Roi d'Angleterre & des plus grands Seigneurs de la Cour : Mais l'envie qui est inséparable du mérite, lui abrégea les jours. Les Anglois ne trouvent pas bon qu'un étranger se mêle de leur plaire & de les instruire. Le pauvre garçon mourût là un peu plutôt qu'il ne seroit mort ailleurs. Il y a des Opera Allemands. Le Duc de Hôlstein Gottorp alla en 1680. à Hambourg, & y mena Madame la Du-

*Repres.  
en Mus.  
p. 248.*

chelle, pour en entendre un, en cette langue. Il y en a de Latins. En 1676. Mr de Salis fit représenter à Rome le *Perfée Autrichien*. En Latin, mes Dames, je vous traduis le titre. De Portugais ni d'Arabes, je n'en connois point. Pour de Grecs, je n'en connois pas non plus; mais je connois <sup>b</sup> un Dialogue, qui m'a montré que le Grec auroit en chant le même avantage sur les autres langues, qu'il a pour le reste. Et Chevalier, demanda la Comtesse, de tous ces peuples qui se sont apliquez à la Musique à l'imitation des Italiens & des François, lequel y a fait le plus de progrès? La discussion seroit longue, Madame, répondit le Chevalier. Les Anglois & les Allemands ne le cedent point aux Italiens, en profondeur de science; mais la Musique des Anglois sifle comme leur langue, & la Musique des Allemands est dure &

<sup>b</sup> C'est un Dialogue que j'avois composé de passages ramassés d'Anacréon, j'avois tiré de toutes les odes deux douzaines de ces petits vers si doux & si coulans, tous de trois ou quatre piez, & j'avois tâché de les ajuster, en sorte que les derniers mots des vers fussent d'une terminaison à peu près semblable, & formassent en quelque façon des rimes. Ce n'est qu'un combat d'un amant & d'un buveur, sur les louanges du vin & de l'actour, matière perpétuelle des odes d'Anacréon & j'avois lié tout cela par ce refrain qui revenoit à la fin de chaque couplet.

τελω, τελω, φιλησαι. Ode 14.

*Je veux, Je veux aimer.*

τελω, τελω, μοιησαι. Ode 31.

*Je veux, Je veux m'enyvrer.*



pesante, comme le 11<sup>r</sup> genie. . . . L'Empe-  
 reur qui est Musicien, interrompit le Mar-  
 quis, n'a pas réüissi à éveiller & à rendre  
 léger le genie Allemand, par la vogue qu'il  
 a donnée dans sa Cour aux Musiciens Ita-  
 liens. A son Mariage, \* il voulut qu'on mît *Mém. de*  
 une grande Comedie en Opera, qui dura trois *Chava-*  
 jours, maniere Italienne. Mais Mr de Cha- *gnac. -*  
 vagnac, qui étoit à cét Opera, dit que, *p. 259.*  
 joint aux cérémonies qu'on pratique dans cet-  
 te occasion, il rendit très-ennuyante cette  
 fête aux gens qui se piquoient de goûter des  
 plaisirs plus délicats. Ce Mr de Chava-  
 gnac conte encore dans ses Mémoires,  
 que quelque tems après \* l'Empereur écri- *p. 298.*  
 vit au Prince Charles de Lorraine, qui,  
 d'un Bourg de Silesie où il s'étoit avancé,  
 conduisoit ses intrigues pour se faire élire  
 Roi de Pologne, qu'il faisoit un Opera où  
 il chanteroit lui-même, & qu'il lui feroit  
 plaisir s'il le vouloit venir voir. Surquoi le  
 Prince ne manqua pas le lendemain à pren-  
 dre la poste, laissant à Mr le Comte de Cha-  
 vagnac le soin tout entier de gouverner les  
 affaires de Pologne. Je ne sçai, ajoûta le  
 vieux Seigneur, en quelle langue étoient  
 ces deux Opera; mais en voila toujours  
 deux fameux en Allemagne, que vous ne  
 connoissiez point: & s'il est vrai que l'Em-  
 pereur chanta lui-même à ce second qu'il  
 avoit fait, ce que la sincerité de Chava-

gnac , homme de bien & d'honneur , garant assez , voila sans contredit les deux traits les plus remarquables de l'histoire de la Musique des derniers siècles. - Je vous en remercie pour les Musiciens , reprit le Chevalier , & j'acheve de répondre à la question de Madame. Je vous avoüerai que je n'ai jamais rencontré à mon chemin de Musique venuë d'Espagne : j'ai seulement lû en plusieurs endroits que la Musique Castillane n'a point de cadences, & a force passages , ce qui est un malheureux défaut : mais je ne craindrai point de dire que la langue Espagnole , fort au dessus de l'Italienne pour être parlée & pour être écrite , feroit encore , ce me semble , meilleure qu'elle à être chantée. L'usage que mon cher Dom Quixote m'a donné de l'Espagnol ; m'y a fait sentir , outre la noblesse & la gravité , propres à cette langue , de la tendresse & de la douceur. Dans Dom Quixote même il y a des paroles très-susceptibles d'un beau chant. Par exemple , celle de là Chanson ,

\* *Marinero soy de amor , &c.*

Mal traduite en ces Vers françois ,

\* *Je suis un Marinier d'amour , &c.*

Sur lesquels on a fait un air & un double.

\* *Quarta parte de Dom Quixote de la Mancha. Capitulo 43.*

\* *Dom-Quixote. tom. 2. ch. 39.*

Ces paroles Espagnoles sont, peut-être plus charmantes qu'aucunes paroles Italiennes. Si la fortune avoit guidé Lulli en Espagne, je suis persuadé que du côté de la langue, il y auroit été mieux qu'en Italie.

Cela est admirable, reprit Mademoiselle M. avec un de ses souris faconnéz, vous en revenez toujours à Lulli. Toujours Lulli ! N'avez-vous point élevé d'Autels à cet homme-là ? D'Autels, non, dit le Marquis en riant aussi, mais un tombeau plus haut qu'un Autel, oüi, & en belle place encore... Fort bien, Monsieur, il ne manque donc rien à sa gloire, après que Mr Perraut a de surcroît écrit sa vie... Vous y êtes, Mademoiselle, & le Chevalier vous en sçait bon gré. Le pauvre Mr Perraut ! Je voudrois, moi, pouvoir le défendre, en faveur de deux ou trois *Griselidis* assez jolis que je sçais de lui, & c'est un air dont les tons tout gracieux, tout naturels & tout neufs, me font un plaisir singulier : mais la vérité est, que les *hommes illustres*, celebres par Mr Perraut, ne lui ont pas d'obligation, aucun n'y a gagné, hormis Mr Perraut l'Architecte, qu'il a placé là de sa grace ; surquoi je vis alors cette petite Epigramme.

*Perraut met un recueil de grands hommes au jour,*

Q

*Son frere le Maçon y tient un rang  
suprême :*

*Et que son fils en fasse un recueil à son  
tour ,*

*Voilà Perraut un grand homme lui-  
même.*

Celui qui le choisit pour cét emploi d'im-  
mortaliser les grands hommes de nôtre Pa-  
trie, en fera à nôtre Patrie telle réparation  
qu'il lui plaira. La vie de Lulli ne vous satis-  
feroit pas vous-même, Mademoiselle. On  
n'y apprend rien : nuls traits, nulles particu-  
laritez.... Eh bien, Messieurs, interrompit  
la Comtesse, oubliez que Mr Perraut a  
écrit : aussi bien qui est-ce qui le sçait ? Je  
n'en avois pas oüi faire mention, moi à qui  
on a vendu à part les Estampes de son Li-  
vre, & faisons une vie de Lulli, nous autres,  
Vous, Marquis, qui l'avez tant connu, di-  
tes-nous ce que vous en sçavez. Cela éclair-  
cira en passant cette grande question : si  
Lulli apporta en France tout le mérite qu'il  
y montra. Je ne vous laisserai gueres de  
doute là-dessus, répondit le vieux Seigneur,  
Lulli étoit de Florence, aparemment un  
petit Païsan de là autour. *Jean Baptiste  
de Lulli Florentin.*

*Moi qui suis Florentin, &c.*

disoit-il dans cét impromptu de sa façon. Et  
la Fontaine, mal content de lui, le mar-  
quoit par son païs.

*Le Florentin, \***Montre à la fin**Ce qu'il sçait faire, &c.**Contes de  
la Pon-  
taine.  
tom. 2.*

Mr le Duc de la Ferté contoit qu'à un voyage qu'il avoit fait à Florence, il avoit encore vû chez Mr le grand Duc un vieux Jardinier, qui étoit l'oncle ou le cousin de Lulli, s'apellant de ce même nom, & lui ressemblant, comme vous ressemblez, que sçai-je moi, Madame à Venus ? A Minerve, mon cher, dit le Chevalier, qui se mit à la regarder plaisamment : hélas, je te répons qu'elle ne ressemble qu'à demi à Venus.... A Minerve soit, & tant pis pour vous, Madame, la ressemblance à Venus seroit bien plus agréable & bien plus poëtique. Je ne vous dirai point si Lulli dans les premières années, s'occupoit aux mêmes exercices où s'étoit occupé Sixte V. mais il est sûr que le premier Maître qu'ils eurent l'un & l'autre fut un homme du même ordre, un Cordelier : Lulli s'en souvenoit souvent, & il témoignoit de la reconnaissance pour ce bon Moine, qui lui donna le premier quelques leçons de Musique, & qui lui aprit à jouer de la Guitare. C'étoit ce que le bon homme Cordelier sçavoit. Lulli commença par cet instrument ; & la Guitare plus à la mode qu'aucun autre en Italie, & celuidont on y jouë le mieux, fut celui qu'il connût d'abord. Il

conserva le reste de sa vie de l'inclination à en jouir. Il ne disoit point qu'il scût dés-lors ce que c'étoit que le Violon. Mr le Chevalier de Guise voyageoit en Italie; & lors qu'il avoit pris congé de Mademoiselle, elle l'avoit prié de lui amener quelque petit Italien; s'il en rencontroit un joli. Il rencontra Lulli, de qui la vivacité lui plut, & à qui il proposa de le suivre. Lulli; qui n'avoit; ni ne se promettoit pas d'établissement qui l'arrétât en Italie; ne demanda pas mieux. Il avoit dix ans; douze au plus. Jugez combien il avoit été aux Opera de son pays; combien il s'en étoit imprimé les beautés dans la tête; & combien par conséquent les nôtres leur ont dû dans la suite. Venu en France; Mademoiselle le prit chez elle, parmi ses Officiers, Officiers de Cuisine, s'il vous plaît: il étoit Sous-marmiton. Dans les momens libres de sa cuisine, il racloit un méchant Violon, que le violent penchant qui le pouffoit à la Musique lui fit trouver. On l'entendit. Ce fut, je pense, le Comte de Nogent. Il dit à Mademoiselle que son Marmiton avoit du talent & de la main. Elle lui fit apprendre: il monta à la Chambre, d'où sa figure qui n'étoit pas ragoûtante, l'avoit d'abord écarté, & le voila Musicien en titre. Mais une aventure de sa Maîtresse où il se mêla, mau-

vais Coartisan pour un homme de sa Nation, le fit chasser. Qu'est-ce que fut, Monsieur, que cette aventure? Ne voyez-vous pas qu'il faut nous la conter, après nous avoir donné envie de la sçavoir? ... Vous la conter, Madame? c'est justement ce que je voulois éviter. L'Historien la sçait, mais il est embarrassé comment la dire. Vous souvenez-vous de ces Stances \* de Bardou, entre lesquelles il y en a une citée par plusieurs gens polis.

*Recueil  
de Seret.  
tom. 2.  
p. 11.*

*Mon cœur outré de déplaisirs,*

*Étoit si gros de ses soupirs,*

*Voyant votre cœur si farouche :*

*Que l'un d'eux se voyant réduit*

*A ne pas sortir par la bouche,*

*Sortit par un autre conduit.*

Un soupir de cette nature que fit dans sa Garderobe Mademoiselle, amoureuse ou non, & qui fut très-clairement entendu dans sa chambre, fut la cause de la disgrâce de Lulli. Il courût des Vers sur cet accident; & Lulli s'étant avisé d'y faire un air, qui donna encore du cours aux paroles, Mademoiselle le congédia sans récompense. Il entra dans les Violons du Roi. Quelques gens disent, qu'il ne fut au commencement que leur garçon, portant leurs instrumens. Il composa bientôt des airs qui le firent connoître au Roi; & le Roi goûta tellement ses airs & son

jeu, que pour le mettre à la tête d'une bande de Violons, qu'il pût conduire à sa fantaisie, le Roi en créa exprés une bande nouvelle, qu'on nomma les petits Violons, & qui en peu de tems surpassa la fameuse bande des vingt-quatre. Le Roi faisoit faire alors tous les ans de grands Spectacles qu'on apeloit des Balets : c'étoient des sujets, quelquefois tirez de la Fable, quelquefois de la seule imagination, & qui étoient representez par des Entrées, mêlées de recits. Lulli fut choisi pour travailler à la Musique de ces divertissemens, & il s'en aquitta avec un succès, qui lui valut la Charge de Sur-Intendant de la Musique du Roi. On prétend qu'il courût risque d'en être chassé une ou deux fois, mais ce ne fut pas parce qu'il manquoit d'habileté. Enfin, il devint sage, & fêté, caressé de tous les gens de la Cour.

*Baptiste le très-cher,*

*N'a point vû ma courante, & je le vais chercher.*

Dit, dans les fâcheux, le Courtisan Musicien. Rien n'étoit bon que ce que Lulli aprouvoit. En 1672. le Roi lui donna l'Opera. Vraye époque de sa grandeur, & de celle de nôtre Musique.

Et son Violon, Marquis, ce Violon qui avoit si bien commencé sa réputation & sa fortune, lui fut-il de quelque usage ? En



jouïoit-il toujours, cherchoit-il le dessus de ces tons merveilleux qu'on admire dans ses ouvrages? .... Il l'avoit pendu au croc, Madame, plusieurs années avant qu'il fût Seigneur de l'Opera. Du jour que le Roi le fit Sur-Intendant de la Musique, Lulli négligea si fort son Violon, qu'il n'en avoit pas même chez lui: soit qu'un peu de vanité lui fît éloigner de sa vûë une chose qui pouvoit le faire ressouvenir de la Cuisine de Mademoiselle, ce que je ne crois pas, car il n'étoit point vain, quoiqu'il eût tout le droit qu'on pourroit avoir de l'être: soit qu'occupé d'orénavant du soin de composer & de celui de ses plaisirs, ce qui partageoit tout son tems, il voulût s'affranchir de la sujétion d'un instrument qui demande de l'assiduité, & dont il ne se seroit pas plû à jouïer d'une maniere médiocre, après en avoir jouïé, comme il avoit fait. Je dirois qu'il en jouïoit divinement, sans que j'ai de la peine à me servir de ce terme, que je n'ai jamais employé que pour les Dames, & encore pour des coups de partie. Mais en un mot, depuis Orphée, Amphion, & ces Messieurs-là, on n'a point tiré d'un Violon, les sons qu'en tiroit Lulli. Mille gens lui en demandoient par grace quelque petit air, il en refusoit & les grands Seigneurs & ses amis de débauche, n'étant rien moins que timide ou complaisant, &

s'étant mis sur le pié de ne connoître qu'un Maître. Mr le Maréchal de Grammont fut le seul qui trouva le moyen de l'en faire joüer de tems en tems. Mr de Grammont avoit un Laquais nommé la Lande, qu'il fit depuis son Valet de Chambre, & qui est aujourd'hui un des meilleurs Violons de l'Europe. A la fin d'un repas, il prioit Lulli de l'entendre, & de lui donner seulement quelques avis. La Lande venoit, joüoit, & faisoit sans doute tout de son mieux. Cependant Lulli ne manquoit pas de s'apercevoir qu'il passoit mal quelque Note. Il lui prenoit le Violon des mains; & quand une fois il le tenoit, ç'en étoit pour trois heures: il s'échauffoit, & ne le quittoit qu'à regret. Ce n'étoient pourtant pas ceux qui l'écoutoient qui lui disoient de le quitter; au contraire, lors qu'il voyoit une Guitare chez lui ou ailleurs, il s'amusoit volontiers à battre ce chaudron-là, duquel il faisoit plus que les autres n'en font. Il faisoit dessus cent Menuets & cent Couantes qu'il ne recueilloit pas, comme vous le jugez bien: autant de perdu. Je croi, encore une fois, que cette difference ne venoit que de ce que la Guitare est un instrument badin, d'un petit mérite, & dont il ne se soucioit pas de joüer au premier ou au second degré: au lieu que le Violon, qui est d'une autre conséquence, lui

paroissoit mériter une autre attention. Il craignoit de se commettre, il faisoit assez de cas de la réputation que son Violon lui avoit donnée, pour ne vouloir pas s'exposer à la diminuer. Il ne pouvoit pas conserver l'empire de cet instrument, dit le Chevalier, depuis qu'il s'étoit mis à composer; parce qu'il composoit sur son Clavessin, sur lequel il avoit la main sans cesse, & il n'est pas possible que la même main touche à toute heure le Clavessin, & touche bien le Violon. La position est trop différente. On a la main toute droite pour le Clavessin, toute recourbée pour le Violon: ceux qui s'attachent à ces deux instrumens en même tems, n'excelleront à aucun. Quoique la main soit tournée aussi pour la Guitare, elle l'est moins.

Oùï; reprit Mademoiselle M. j'avois déjà entendu dire que Lulli composoit sur son Clavessin, sa tabatiere sur un bout, & toutes les touches pleines & sales de tabac. Que cela étoit mal propre! Il l'étoit fort, repartit le Marquis, & l'idée de cette malpropreté de son Clavessin & de celle de sa personne, peut bien gâter ses Opera, n'est-il pas vrai? Mais je ne veux pas vous tourmenter davantage, en vous parlant d'un homme, dont les loüanges vous fatiguent. Nous le perdîmes à un âge, où il pouvoit encore nous donner de quoi oppo-

fer aux richesses des Italiens. . . . Contez , Monsieur, contez sa mort à Madame. Vous l'avez pris en Italie , il faut que vous le conduisiez jusques dans l'Eglise des Petits Peres. . . . Bon , Mademoiselle , à la convalescence du Roi , à la fin de l'année 1686.

*Tout retentit de Te Deums.*

comme disoit Benferade. Lulli ne fut pas des derniers à faire chanter le sien , qui fut alors remarquable par sa beauté , & qui est devenu mémorable pour toujours , par le malheureux accident qui y arriva. C'étoit aux Feuillans de la rue saint Honoré. Lulli n'avoit rien négligé à la composition de la Musique , & aux préparatifs de l'exécution ; & pour mieux marquer son zèle , il y battoit la mesure. Dans la chaleur de l'action , il se donna sur le bout du pié un coup de la canne dont il la battoit : il y vint un petit ciron , qui augmenta peu à peu. Mr Alliot son Medecin , lui conseilla d'abord de se faire couper le petit doigt du pié , puis après quelques jours de retardement , le pié entier , puis la jambe. Il se presenta un Avanturier de Médecine , qui se fit fort qu'il le guériroit sans cela. Messieurs de Vendôme , qui aimoient Lulli , promirent à ce Charlatan , en cas qu'il vint à bout de cette cure , deux mille pistoles , qu'on configna même , ou je suis trompé. Mais la bonté si noble & si bien placée de Messieurs de

Vendôme, & les efforts du Charlatan, furent inutiles. *Patrocle gît*, pour user de l'expression brusque \* d'Homere, que j'ai prise dans *Sarrazin*. Le 22. Mars 1687. Lulli âgé de 54. ans, s'en alla en l'autre monde, composer, sans doute, pour les Concerts des Champs Elisées.

Κεῖ-  
ται  
πατρ-  
κος.  
*Iliad.*  
Σ.

Mon Dieu, Monsieur, dit la Comtesse, ne rions point de l'autre monde. Vous m'allez trouver folle; mais soit. Apprenez-moi encore, s'il ne mouût pas en très-honnête homme, & sauvons-le, Marquis, s'il y a moyen. Que je vous aye l'obligation de me le représenter faisant une fin charmante... Ecoutez, Madame, je suis Historien aussi vrai, que le Chevalier est critique droit. Pour Lulli & pour vous-même, je ne puis pas dire les choses autrement que je les sçai, ou qu'on me les a apprises, (car qui garantirait ces anecdotes?) Ce que je puis, en votre considération, c'est de tâcher d'y donner un bon tour. On a conté une petite histoire sur la conversion de Lulli mourant, qui d'abord vous allarmera. On n'ignoroit pas qu'il travailloit toujours à quelque nou-

\* Pompe funebre de Voiture. Cependant cela n'est pas tout-à-fait dans Homere, comme Sarrazin le dit. Le Messager qui est Antiloque fils de Nestor, ne debute pas par ces mots *Patrocle gît*, & ces mots sont précédés de deux vers, qui faisoient assez prévoir la mort de Patrocle à Achille, qui la craignoit, & qui y veuoit de songer fort tristement.

velle Pièce. Son Confesseur lui dit-tout  
 net , qu'à moins qu'il ne jettât au feu ce  
 qu'il avoit de noté de son Opera nouveau,  
 afin de montrer qu'il se repentoit de tous  
 les Opera passez , il n'y avoit point d'abso-  
 lution à esperer. Lulli s'en défendoit : mais  
 peut-on défendre jusqu'au bout ses droits  
 contre ces gens-là , dans les momens où  
 ils vous prennent ? Après quelque resi-  
 stance Lulli aquiesça , & montra du doigt  
 un tiroir où étoient les morceaux d'*Achille*  
 & *Polixene* , qu'il avoit fait copier au net.  
 Les voila pris & brûlez ; & le Confesseur  
 parti. Lulli se porta mieux , on le crût hors  
 de danger. Un de ces jeunes Princes , qui  
 aimoient Lulli & ses Ouvrages , vint le  
 voir. *Et quoi , Baptiste , lui dit-il , tu as*  
*été jeter au feu ton-Opera ? Morbleu ,*  
*étois-tu fors d'en croire un Janséniste qui*  
*révoit , & de brûler de belle Musique ?*  
*Paix , paix , Monseigneur ,* lui répondit  
 Lulli à l'oreille , *je sçavois bien ce que je*  
*faisois ; j'en avois une seconde Copie.* Par  
 malheur cette plaisanterie fâcheuse fut sui-  
 vie d'une rechute : il retomba dans un état  
 pire qu'auparavant , & la gangrene monta.  
 Cette fois-ci la mort inévitable lui don-  
 na les plus beaux remords , lui fit dire &  
 lui fit faire les plus belles choses du mon-  
 de. Les Italiens sont féconds & sçavans  
 en raffinemens de pénitence , comme au  
 reste,

resté , il eut les transports d'un pénitent de son pays. Il se fit mettre sur la cendre la corde au cou , il fit amende honorable ; enfin marqua sa douleur de ses fautes , avec une édification qui doit vous rendre tranquille. Retourné dans son lit , pour couronner tout cela par une morale qui demeurât après lui , embellie à sa manière , & pour gage de ses derniers sentimens , il fit cet air ,

*Il faut mourir pécheur a , il faut mourir.*  
ou plutôt ces tons excellens sur ce vers , ce vers seul ne se pouvant pas apeler un air. Etes-vous contente , Madame , du Heros & de l'Historien ?

Trop du Heros , reprit le Chevalier , elle a dans les yeux je ne sçai quoi dont je suis jaloux , & vous m'avez réduit à tâcher d'abaisser Lulli , que j'avois le premier élevé. Sçachez , Madame , qu'il étoit plus gros & plus petit que ses Estampes ne le representent , assez ressemblant du reste , c'est-à-dire pas beau garçon. La physionomie vive & singuliere , mais point noble : noir , les yeux petits , le nez gros , la bouche grande & élevée , & la vûë si courte , qu'il ne voyoit presque pas qu'une femme étoit belle. Il avoit le cœur bon ,

a Je pense pourtant que cette espece d'air est plus ancien que la mort de Lulli. Peut-être l'avoit-il fait dans quelque maladie ou dans quelque aventure précédente.

moins d'un Florentin que d'un Lombard : point de foubetie ni de rancune : les manieres unies & commodes , yivant sans hauteur & en égal avec le moindre Musicien , mais plus de brusquerie & moins de politesse qu'il ne convenoit à un grand homme , qui avoit long-tems vécu dans une Cour délicate. Il avoit pris l'inclination d'un François un peu libertin , pour le vin & pour la table , & il avoit gardé l'inclination Italienne à l'avarice. Il étoit vilain. } Ce fut ce qui le broüilla avec le pauvre la Fontaine, qu'il vouloit payer mal , à cause que la Fontaine avoit fait de mauvaises paroles d'Opera. Voyez si c'étoit la faute de la Fontaine : son talent n'étoit pas d'en faire de bonnes , non plus que celui de Racine , de Corneille , & de plusieurs autres Poëtes , admirables ailleurs. } Vôtre Lulli , Madame , étoit ladre à un point que le surnom lui en demeura. Que le Marquis me démente.... Je ne le puis , mon ami. Les Courtisans apeloient Lulli le ladre , cela est positif , non qu'il ne leur donnât souvent à manger , mais il leur donnoit à manger sans profusion. Il disoit qu'il ne vouloit pas ressembler à ceux qui font des festins de nôces chaque fois qu'ils traitent un grand Seigneur , qui se moque d'eux en sortant. Il y avoit du bon esprit à cette sorte de villenie ; & la jalousie du Cheva-



lier ne l'empêchera pas d'avoir qu'en fait d'esprit, Lulli étoit au dessous de peu de gens, il n'a pas besoin qu'on en rende témoignage... & où est-ce que son esprit a tant éclaté, Monsieur, interrompit Mademoiselle M. Dans sa conversation, Mademoiselle : il avoit une vivacité fertile en saillies & en traits originaux, & il faisoit un conte en perfection, quoi qu'avec un bruit \* moins François qu'Italien, & dans de jolis Vers Italiens & François, que nous sçavons de lui. Je vous en ai cité de l'une & de l'autre sorte, & je pourrois vous en citer bien d'autres. Par exemple, toutes les paroles Italiennes du Pourceaugnac sont de la façon ; & lors que Mr Dacier dit que \* *le plus grand Musicien que la France ait vu, & qu'il a appelé quelques Pages auparavant \* un des plus grands Musiciens qui aient jamais été, n'avoit aucune connoissance de la Poësie*, Mr Dacier désigne très-bien Lulli & le connoît très-mal. Enfin l'esprit de Lulli éclate, avec votre permission, dans ses chants. Ses chants ne vous disent-ils pas que cét homme-là-étoit capable de penser ce qu'il exprimoit ? Ecoutez dix ans des airs Italiens : Vous ne vous aviferez pas de songer à la finesse d'esprit du Compositeur. *Carissimi*, le Compositeur d'Italie, du génie le plus estimable, à ce que je croirois, vous paroîtra un Mu-

Furet.  
p. 95.

Poët.  
t. 1. 115.  
p. 108.  
l. 52.

ficien entendu , profond , charmant , si vous voulez ; mais rien qu'un Musicien. Qui est-ce qui diroit sur sa Musique seulement , je gage que c'étoit un homme d'esprit ? Et vous l'auriez dit de celle de Lulli , avant que vous vous fussiez coiffée du badinage Italien ; & vous le direz , quand vous aurez perdu le goût & le souvenir des Compositeurs de cette espece. Car , ajouta-t-il d'un certain ton , j'espère que nous atteindrons encore , vous & moi le tems où l'on verra les Ouvrages du sublime *Buononcini*

*Dispt.*

*\* Renvoyez à l'écart*

*Servir de second Tome aux airs du Savoyart.*

Alors au premier Opera où vous irez , vous vous récrirez sur l'esprit de Lulli. Il se montre presque par tout : cependant ce n'est pas dans les grands airs , dans les grands morceaux , qu'il me frappe davantage. Ceux-là me pénètrent & je les admire , mais c'est dans de petits traits , dans de certaines réponses qu'il fait faire à ses Chanteurs du même ton , ce me semble , & avec le même air de finesse , que les feroit une personne du monde très-spirituelle. Remarquez tout ce rôle de Phaëton , rôle singulier d'un jeune ambitieux , qui paye à toute heure d'esprit , où les autres Heros d'Opera payent de tendresse.

Comme Lulli sent, comme il fait sentir ce que dit cét aimable scélerat ! Et remarquez dans la 2. Scene du 1. Acte, ce trait de Lybie.

*Vous y venez rêver aussi.*

Lybie rend là malignement à Théone, le reproche que Théone lui fait de chercher la solitude, le ton ne marque-t-il pas à merveilles que Lybie entend finesse à cette réponse ? Mais il est impossible que vous ne sentiez pas le trait du 1. Acte d'Armide.

*Le Vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être, &c.*

Ce *si quelqu'un*, de la maniere qu'il est chanté, découvre le fond du cœur d'Armide. Ce demi soupir, ce ton bas & lent, me fait voir qu'elle doute qu'on puisse vaincre Renaud, qu'elle craint qu'on ne le puisse pas, ou peut-être qu'elle le souhaite. Tout fins, tout spirituels que sont ces traits pour Quinaut, ils le sont plus encore pour Lulli : Les tons de celui-ci sont plus sensibles que les paroles de celui-là ; & c'est là retoucher la peinture de la Poësie, c'est là en renforcer les couleurs.

Autre preuve de l'esprit de Lulli. Il laissa dans ses coffres six cens trente mille livres tout en or. Eh bien, s'écria le Chevalier, ne voila-t-il pas ? Où est la noblesse à cela ? Oh ses enfans, poursuivit

le Marquis , en usèrent bien plus noblement sur l'argent , aussi-tôt qu'ils en furent maîtres : J'en conviens. Mais pour lui, il avoit tant oüï parler d'Orphées morts à l'Hôpital , il en avoit tant vû , qu'il se croyoit un peu de bon ménage permis. Il prenoit pour ses menus plaisirs le debit de ses Livres , qui lui valoit sept ou huit mille francs par an , & laissoit sa femme gouverner le reste. Elle recevoit, payoit, amassoit à sa fantaisie : Il étoit donc bon mary, Monsieur? Il n'en lui manquoit plus que cette vertu... Bon mary, Madame? pas mauvais. N'est-ce pas assez? Sa femme étoit fille de Lambert , & Lulli avoit pour Lambert & pour elle une grande considération. Il apeloit toujours Lambert son beau-pere , marque qu'il se faisoit honneur d'être son gendre... Ah, il le considéroit? Et Marquis , aimoit-il beaucoup ses airs?... Beaucoup , il en chantoit souvent quelqu'un , & il y a sur tout un vieil air , & un des moins brillans de Lambert , que Lulli avoit coûtume de chanter :

*Vous qui craignez tant que les-loups*

*N'entrent dans vôtre bergerie , &c.*

Brunet nous contoit même l'année passée , qu'étant Page de la Musique du Roi, quand ils alloient chanter devant Lulli, qui en étoit Sur-Intendant ; il aimoit qu'ils lui chantaient des airs de Lambert , & les

écoutoit avec application : mais lors qu'ils vouloient ajouter le double au simple, suivant l'usage de ce tems, où il sembloit que le double fît partie de l'air, dequoi le bon homme Bacilly, qui apelle le double, *la diminution* de l'air, est si entêté : Lulli arretoit d'un signe de main & de tête, les Pages de la Musique. *Cela est bien*, leur disoit il, *cela est bien, gardez le double pour mon beau-Pere*, & il se seroit fait violence en l'écoutant : Tant ce que le Chevalier vous assuroit est vrai, que Lulli étoit ennemi des doubles, des passages, des roulemens & de toutes ces précieuses gentilleses, dont les Italiens sont infatuez.

Je suis bien aise, dit le Chevalier, que vous me donniez lieu de réparer un tort que je lui ai fait, & que Mademoiselle ne devineroit pas. Je ne l'ai pas représenté amoureux de la simplicité, au point qu'il l'étoit. Quelques années avant qu'il vint en France, Bailly, ce Maître de Musique qui a travaillé un des premiers à la propriété & à la netteté de nôtre chant, avoit mis les doubles à la mode, non pas en faisant les airs qui en fussent pleins, car nous ne voyons rien purement de lui; mais ce qui est extraordinaire, en brodant, en doublant les airs du vieux Guederon, aujourd'hui le Patriarche de nos Musiciens, ( on ne connoît plus Claudin, ) de Boëlfet,

& de quelques autres. Lambert étoit venu là-dessus , & je ne le défendrai pas de trop d'attachement à cette petitesse des doubles , qui ne sont qu'une redite badine & affoiblie du simple ; quoiqu'il soit excusable , par la raison que Mr le Marquis a observée , en ce qu'il n'exprimoit guères de violentes passions. Dès qu'il entra dans le monde il composa , fit des doubles , qui mériteroient d'être apellez beaux , si des jeux d'enfant pouvoient avoir une beauté véritable ; & donna une vogue si grande à ces petits agrémens , que Lulli venant ensuite à faire des Opera publics , n'osa pas se risquer à heurter tout-à-fait le goût triomphant. Lulli composant pour lui-même , rejettoit la moindre aparence d'agrémens & de roulades , témoin l'air que je vous citai.

*Non vi è più bel piacer , &c.*

Lulli composant pour le Roi , n'en souffroit pas davantage , témoin

*Scocha pure tutti i tuoi strali , &c.*

Air fameux d'un de ses divertissemens du petit coucher ; & cela malgré la vivacité de la jeunesse & l'apât des paroles Italiennes. Mais Lulli composant pour le peuple , se relâcha , non pas jusqu'à faire des doubles , mais jusqu'à permettre que Lambert lui doublât quelque air une fois en deux ans. Si bien que le double de la Grotte de Versailles.

*Dans ces deserts paisibles, &c.*

Le petit double de la plainte de Psyché.

*Rispondete à miei accenti, &c.*

Placé pourtant à la honte de Lulli, qui ne devoit pas le souffrir en cet endroit, le double de l'air du Malade Imaginaire.

*Di Rigori armata il seno, &c.*

Et tous les autres qui peuvent être dans les Ouvrages de Lulli, sont de Lambert très-constamment & sans exception. Lulli marquoit encore sa condescendance pour le peuple, & sa considération pour Lambert, d'une manière qui lui coutoit autant. C'étoit en mettant 2. ou 3. roulades en un Opera, ce qu'il ne faisoit jamais qu'à regret, & dans l'espérance de se défaire absolument de ces beautés indignes de lui, quand Lambert & le peuple s'en feroient desabusez. Observez qu'il en mettoit moins dans ses derniers Ouvrages, & à mesure qu'il avançoit en âge & en réputation. Vous ne trouverez que de petites roulades dans Armidé, pas une dans Acis & Galatée : & là pour les doubles, neant. Cette conduite de Lulli, cet éloignement adroit des doubles, en a presque deshabitué. Et ceux que Colasse a faits depuis sa mort, & a r'apris à faire, ne sont que des demi-doubles. Celui du Prologue de Lavinie.

*Amour, si les soupçons, &c.*

Le meilleur de tous , parce qu'il est le moins double , qu'il jouë le moins : celui du premier Acte des quatre Saisons.

*Amour tu m'as soumise encore à ta puissance.*

Et les autres de nos nouveaux Opera deviennent suportables , en cas qu'ils le puissent être. Quelques gens qui se piquent d'une vaine legereté de chant , ou de facilité de gosier , sont à present les seuls à se souvenir qu'il y ait de grands doubles en France. La folie des roulemens. . . . Oh , interrompit Mademoiselle M. que vous êtes dur & fatigant sur les choses que vous voulez établir ! Comment un roulement est un crime mortel & irremissible ? Oüi , Mademoiselle , irremissible. Tout roulement qui n'est fondé que sur la commodité d'un bel *a* ou d'un bel *o* , que sur la commodité d'une lettre , & non sur le sens du mot ; ne se scauroit excuser. Ce n'est pas moi , à qui il n'appartient pas de décider , & qui n'aurois garde de vous manquer de respect & de complaisance , c'est le bon sens qui les condamne avec une rigueur inflexible , à moins qu'ils ne soient sur certains mots , où ils font impression. Par exemple , *chaîne* , *foudre* , *décendre* , *voler* , &c. Il est triste que vos Italiens ne tiennent compte de se borner à. . . . En effet , dit Mademoiselle M. en se tour-



nant vers la Comtesse , ils ont tort de choquer le bon sens , de la part duquel Mr le Chevalier de. porte la parole. Il resteroit à éclaircir pourquoi *chaîne* , *foudre* , *voler* , *décendre* , &c. sont des mots privilégiés , où les roulades se permettent. Je conçois , répondit la Comtesse , qu'il vous l'éclairciroit facilement suivant les principes. Les avez vous admis ? Il vous répètera que la Poésie est une peinture , qu'elle demande une expression grande ou petite. Or , vous dira-t-il , -un roulement sur le mot *chaîne* , représente les anneaux d'une chaîne ; sur le mot *foudre* , l'éclat & la chute de la foudre ; sur le mot *voler* , le mouvement d'un vol ; sur le mot *décendre* , les degrez d'une décente , &c. & cette représentation de l'objet matériel est plus ou moins nécessaire , selon l'occasion ; mais est toujours supportable , c'est toujours une image. Il seroit plus difficile de justifier quelques roulades que Lulli a eu la foiblesse de mettre sur les mots *gloire* , *victoire* , &c. On pourroit dire néanmoins que *gloire* & *victoire* , marquent je ne sçai quoi de brillant que ces roulades semblent faire voir. Mais la vérité est , qu'outre que ces mots sont encore des diphthongues qui embarrassent la prononciation , elles ne demandent pas naturellement de roulemens. Excusons Lulli d'avoir donné cela au peuple

& à la mode de son tems.

Vos affaires sont en bon train, Chevalier ; reprit le Marquis , & vous avez une Protectrice à vôtre gré. J'ajouterais ici une particularité constante touchant le caractère de Lambert & de Lulli. Celui-ci connoissant bien l'autre pour le chanteur le plus agréable qui fut jamais , lui envoyoit toutes les Actrices , afin qu'il leur apprît cette propriété du chant. Lambert qui se laissoit volontiers aller à son propre goût , leur faisoit de tems en tems couler un petit agrément dans le recitatif de Lulli , & les Actrices hazardoient de faire passer ces embellissemens aux répétitions. *Morbleu , Mesdemoiselles* , disoit Lulli , se servant quelquefois d'un terme moins poli que celui-là , & se levant fougueux de sa chaise : *Il n'y a pas comme cela dans vôtre papier , & ventrebleu , point de broderie ; mon Récitatif n'est fait que pour parler , je veux qu'il soit tout uni.* Il le vouloit si uni , dit la Comtesse , qu'on prétend qu'il alloit le former à la Comedie sur les tons de la *Chanmêlé*. Il écoutoit déclamer la *Chanmêlé* , retenoit ses tons , puis leur donnoit la grace , l'harmonie & le degré de force qu'ils devoient avoir dans la bouche d'un Chanteur , pour convenir à la Musique à laquelle il les aproprioit de cette maniere. Vous sçavez tous qu'un jour qu'il alla à

Cheval

Cheval quelque part , le pas de son Cheval lui donna l'idée d'un air de Violon , dans lequel vous sentiez l'expression du pas d'un Cheval. Et je ne puis m'empêcher de vous dire une chose de mon chef , aussi vous demandai-je de l'indulgence pour ceci. Il m'est arrivé dix fois l'Hyver à la Campagne , de remarquer que quand le vent sifflé & s'entonne dans les portes d'une grande maison , il fait un bruit qui approche de la simphonie de la plainte de son Pan. \*

*Helas ! quel bruit entens-je ? Ah ! quelle voix nouvelle ? &c.*

*Isr. act. 3.  
Sc. 6.*

Je suis la femme du monde la plus trompée , si Lulli n'a copié cette simphonie , où il veut peindre le vent qui \* pénètre dans les roseaux , & leur fait former un bruit plaintif : S'il ne l'a , dis-je , copiée sur le bruit que fait effectivement le vent , lors qu'il s'entonne dans une maison & dans des roseaux , car je m' imagine que c'est la même chose. Oh , supposé que ce soit un mérite que de bien imiter la nature , il n'y a pas moyen de douter là du mérite de Lulli. Voila , dit le Chevalier , comme j'en raisonne. Pardonnez-moi mon admiration , Mademoiselle. J'avoie que j'en suis tout plein , lors que je considère le bon goût & le bon sens de ce Musicien unique. Il a une chose naturelle à copier , il la

*Mots de  
l'Opera.*

Hommes  
illustres  
de Per-  
taut. p.  
235.

copie d'après nature , il fait de la nature même le fond de sa symphonie ; il se contente d'approprier la nature à la Musique , en la revêtant de quelques ornemens de l'Art. Admirez , vous autres esprits sublimes le contre-point figuré des Italiens. Nous autres gens naturels , nous admirerons cette droiture de goût de Lulli. Et que n'a-t-il point fait valoir dans ses Opéra par une adresse semblable ? Non-seulement \* il a fait entrer agréablement dans ses Concerts jusqu'aux Tambours & aux Timbales. Il y a fait entrer jusqu'aux sifflets de Chaudronnier , & ces sifflets de Chaudronnier mêlez dans la sixième Scene du second Acte d'*Acis & Galatée* , & servant de refrain aux Vers du recit de Poliphème & au Chœur.

*Qu'à l'envi chacun se presse*

*De me suivre dans ces lieux.*

font un effet excellent. Mais , Marquis , retournons à son Histoire : vous n'avez pas raconté à Madame toutes ses grandeurs , & comme il se fit recevoir Secrétaire du Roi à la pointe de l'épée. Cela m'étoit échappé , répondit Mr des c. Le Roi lui avoit donné des Lettres de Noblesse , c'en étoit assez. Mais quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bienheureux que le Roi l'eût ainsi exempté de suivre la route commune , qui est qu'on aille à la Gentilhom-

merie par une Charge de Secretaire du Roi : Que s'il avoit eu à passer par cette porte : elle lui auroit été fermée , & qu'on ne l'auroit pas reçu. Un homme de cette Compagnie s'étoit , je pense , vanté qu'on refuseroit Lulli s'il se presentoit , à quoi les grands biens qu'il amassoit faisoient juger qu'il pourroit songer quelque jour : Lulli avoit moins d'ambition que de bonne fierté , je veux dire que de fierté à l'égard de ceux qui le méprisoient. Pour avoir le plaisir de morguer ses ennemis & ses envieux , il garda les Lettres de Noblesse ; sans les faire enregistrer , & ne fit semblant de rien. En 1682. on rejoïta \* à Saint Germain le Bourgeois Gentilhomme , dont il avoit composé la Musique. Il chanta lui-même le personnage du Musti , qu'il exécutoit à merveilles. Toute sa vivacité , tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer , se déployerent là ; & quoi qu'il n'eût qu'un filet de voix , & que ce rôle paroisse fort & pénible , il venoit à bout de le remplir , au gré de tout le monde. Le Roi , qu'il divertit extrêmement , lui en fit des compliments. Lulli prit cette occasion de ruer son coup : *Mais Sire , lui dit-il , j'avois dessein d'être Secretaire du Roi. Vos Secretaires ne me voudront plus recevoir. Ils ne*

\* Le Bourgeois Gentilhomme avoit été joué pour la première fois à Chambord , au mois d'Octobre 1670.

*vous voudront plus recevoir*, repartit le Monarque en propres termes, *ce sera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez Mr le Chancelier.* Lulli alla du même pas chez Mr le Tellier, & le bruit se répandit que Lulli devenoit Mr le Secretaire. Cette Compagnie, & mille gens commencerent à en murmurer tout haut. Voyez-vous le moment qu'il prend. A peine a-t-il quitté son grand chapeau de Mufti, qu'il ose prétendre à une Charge, à une qualité honorable. Ce farceur, encore tout étouffé des gambades qu'il vient de faire sur le Theatre, demande à entrer au Sceau.... Mr de Louvois, sollicité par Messieurs de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps; parce que tous les Secretaires d'Etat doivent être Secretaires du Roi, s'en offensa fort. Il reprocha à Lulli sa temerité, qui ne convenoit pas à un homme comme lui, qui n'avoit de recommandation & de services, que d'avoir fait rire. *Hé tête-bleu*, lui répondit Lulli, *vous en feriez autant, si vous le pouviez.* La riposte étoit gaillarde: il n'y avoit dans le Royaume que Mr le Maréchal de la Feuillade & Lulli qui eussent répondu à Mr de Louvois de cet air. Conclusion, Madame, le Roi parla à Mr le Tellier. Mr le Tellier sçavoit fort bien sa Cour. Les Secretaires du Roi lui étant venu faire des remontran-

ces, sur ce que Lulli avoit traité d'une Charge parmi eux, & sur l'intérêt qu'ils avoient qu'on le refusât pour la gloire du Corps : Mr le Tellier les rabroïa, dit-on, en des termes encore plus defagréables, que ceux dont le Roi s'étoit servi. Quand ce vint aux Provisions, on les expédia à Lulli avec des agrémens inouïs. Le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité : il ne trouva à son chemin aucun Confière brusque ni impoli. Aussi fit-il noblement les choses de son côté, ajoûta le Chevalier. C'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier. Le jour de sa réception, il donna un magnifique repas, une vraie fête, aux anciens, & aux gens importans de la Compagnie ; & le soir, un plat de son métier. L'Opera. Ils étoient vingt-cinq ou trente qui y avoient ce jour-là, comme de raison, les bonnes places : de sorte qu'on voyoit la Chancellerie en Corps, deux ou trois rangs de gens graves, en manteau noir & en grand chapeau de castor, aux premiers rangs de l'amphitéatre, qui écou-toient d'un sérieux admirable, les Menuets & les Gavotes de leur Confrère le Musicien. Ils faisoient une décoration rare, & qui embellissoit le Spectacle ; & l'Opera aprit ainsi publiquement que son Seigneur, s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. Mr de Lou-

vois même ne crût pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'un gros de Courtisans , il rencontra bien-tôt après Lulli à Versailles. *Bon jour*, lui dit-il en passant, *bon jour mon Confrere* : ce qui s'apella alors un bon mot de Mr de Louvois.

Pour-  
ceugnac  
act. 1.

J'espere que vous êtes enfin satisfaite sur le Chapitre de Lulli, dit Mademoiselle M. à la Comtesse. Votre curiosité doit être épuisée. . . . Si je ne vous importunois point, Mademoiselle, elle ne le seroit pas. Ils m'ont inspiré un desir de \* *sçavoir cet homme-là par cœur*, pour me servir du mot de Moliere. Ce desir s'augmente à mesure qu'ils m'en parlent. Et puis je suis Musicienne. L'histoire de ceux qui ont inventé quelque art, ou qui y ont souverainement excellé, est une annexe de l'art, qu'il faut aussi étudier. Ne vous contraignez pas, repartit Mademoiselle M. puisque vous ne vous rassasiez point, profitez de la mémoire de ces Messieurs, qui sont charmez que vous la mettiez en œuvre. Effectivement il est tems de ramasser les particularitez que vous rassemblez : elles vieillissent, dans quelques années d'ici elles se perdroient : vous les perpetuerez, & la mémoire de votre heros vous aura cette obligation. Oüi, dit en riant la jeune Comtesse, il nous sera peut-être obligé de ce que nous le ferons connoître aux pe-



tits Musiciens nos enfans , par certains endroits domestiques , qui se seroient oubliez , quoi qu'ils fassent assez de plaisir. Pour la réputation , Mademoiselle , je vous en demande pardon. De la maniere que sont construits les ouvrages , je m'imagine qu'elle ira toujours en croissant. Nôtre imagination se rencontre , reprit le Chevalier , & il est vrai-semblable qu'elle lit juste dans l'avenir. La réputation de Lulli commença durant sa vie , elle s'affermir tous les jours , & l'éloignement , chaque siècle qui s'écoulera après lui , l'accroîtra encore. Il en va , Mesdames , des Poètes , des Musiciens , & des autres gens qui composent tout autrement que des jolies femmes. Celles-ci reçoivent-elles mêmes leurs honneurs , elles en jouissent au moment qu'elles les méritent , & n'en jouissent jamais mieux & avec plus d'étendue , que dans le tems qu'elles commencent à les mériter. Une réputation de beauté très récente , ne nuit en rien à celle qui se l'attire. Au contraire , c'est l'ancienneté qui la ruine : quand il y a long-tems qu'on dit d'une femme , *elle est belle* , on est fort près de ne le plus dire : après la mort , adieu les hommages & les loüanges , souvent cela finit bien devant , mais les faiseurs d'ouvrages gagnent merveilleusement à mourir , j'entends pour l'honneur. Leur propre siècle est le moins favorable pour

eux, cinq ou six siècles de vieillesse sont nécessaires pour leur donner du lustre, & leur en donnent un assuré. Et en vérité le partage des jolies femmes a son agrément. Lulli a jouï des commencemens de sa gloire, bonheur peu ordinaire ; cependant s'il ressuscitoit dans cinq ou six cens ans d'ici, je ne doute point qu'il ne se vît fêté, admiré cent fois davantage. Que de fleurs on lui jetteroit, que d'acclamations il recevroit à ses Opera !

Je m'en rejoüis par avance, dit Me<sup>e</sup> du B. & contez-nous, Messieurs, comment il faisoit ces Opera, qui vivront tant de siècles, quelle étoit sa maniere de travailler. Marquis, renouvelez de mémoire... Oüï da, Madame, & allons d'ordre. Lulli s'étoit, non pas associé, mais attaché Quinaut : c'étoit son Poëte. Quinaut cherchoit & dresseoit plusieurs sujets d'Opera. Ils les portoient au Roi, qui en choisissoit un. Alors Quinaut écrivoit un plan du dessein & de la suite de la Pièce. Il donnoit une copie de ce plan à Lulli, & Lulli voyant de quoi il étoit question en chaque Acte, quel en étoit le but, préparoit à sa fantaisie des divertissemens, des danses & des chansonnettes de Bergers, de Nautonniers, &c. Quinaut composoit les Scenes : aussi-tôt qu'il en avoit achevé quelques-unes, il les montrait à l'Académie Fran-

çoise, dont vous sçavez qu'il étoit : après avoir récueilli & mis à profit les avis de l'Académie, il aportoit ces Scenes à Lulli, qui... arrétez, interrompit le Chevalier, Quinaut ne montrait pas ses Scenes à l'Académie Françoise, c'étoit selon\* le Menagia-  
 na, à Mrs Perraut & Boileau. Et vous ne  
 dites pas, Monsieur, qu'une fille de Paris, apellée Mademoiselle *Serment*, a eu grande part aux meilleurs morceaux des Opera...  
 Oh, que diantre, Chevalier, vous m'interrompez pour deux mauvaises circonstances. Et les crois-tu, toi? ... Moi, mon ami? mais je ne sçai. Ce que dit Mr Ménage, que c'étoit *par ordre de M. Colbert*, que Mr Perraut & Mr Boileau, avoient *soin de revoir les Ouvrages* de Quinaut, rendroit la chose croyable. Boileau n'étoit rien moins que des amis de Quinaut : cependant il auroit obéi à Mr Colbert, s'il l'avoit chargé de revoir les Opera, & Boileau a marqué dans ses Préfaces, que les railleries qu'il a faites de Quinaut n'ont jamais regardé les Opera de celui-ci, qui *lui ont aquis une juste réputation*\*, mais ses  
 Tragédies œuvres de sa jeunesse, & dignes  
 des cruelles morsures de Boileau. Mr Perraut étoit à Mr Colbert, il étoit ami de  
 Quinaut, & quoi qu'il fût Poëte, tel que  
 Ragotin, \* *assez mauvais pour être étouffé*,  
 s'il y avoit de la Police dans le Royaume.

Tom. 1.  
P. 339.

Préface  
des Ouv-  
res de  
Des-  
preaux.

Roman.  
com. tom.  
1. ch. 8.

Comme cette multitude de négligences & de défauts, qui est dans ses Vers, venoit principalement de la facilité vicieuse avec laquelle il les faisoit, il étoit du moins capable de connoître quand un Vers a l'air aisé, mérite important à ceux de nos Opera. Après quoi j'aimerois autant m'en tenir à ce que j'ai oïi dire aussi bien que vous, que Quinaut montrait ses Scenes au Bureau de l'Académie, duquel il étoit. A l'égard de la circonstance de Mademoiselle Serment, je ne l'ai vûë que dans la premiere édition \* du Menagiana, & on l'a retirée dans la seconde; mais le penchant aveugle que j'ai toujours eu à croire ce qui est à l'avantage des Dames, qui sont, continua le Chevalier en se baissant d'une façon très-sérieuse, la source de tout bien, & de toutes les jolies choses, fait que j'ôtterois volontiers au pauvre Quinaut une partie de l'honneur de ses Opera, pour le renvoyer à cette inconnuë Mademoiselle Serment. Bon, repartit le Marquis, Madame, récompensez ce garçon là, & défendez-lui de me broüiller une autrefois mes idées, en m'interrompant. Vous croiriez que Lulli recevoit les Scenes de Quinaut sans y regarder après de si habiles reviseurs, nenni. Il ne s'en reposoit nullement sur leur autorité. Il examinoit mot à mot cette Poësie déjà revûë & corrigée, dont

il corrigeoit encore, ou retranchoit la moitié, lors qu'il le jugeoit à propos. Et point d'apel de sa critique. Il falloit que son Poëte s'en retournât rimer de nouveau. Dans Phaëton, par exemple, il le renvoya vingt fois changer des Scenes entieres, approuvées par l'Académie Françoise. Quinaut faisoit Phaëton dur à l'excès, & qui disoit de vrayes injures à Théone. Autant de rayé par Lulli. Il voulut que Quinaut fît Phaëton ambitieux, & non brutal; & c'est à Lulli, Mesdames, que vôtre Sexe doit le peu de galanterie que conserve Phaëton, qui, sans lui, auroit donné de fort mauvais exemples. M<sup>r</sup> de Lile Corneille est auteur des paroles de Bellerophon. Lulli le mettoit à tout moment au desespoir. Pour cinq ou six cens Vers que contient cette Pièce, M<sup>r</sup> de Lile fut contraint d'en faire deux mille. A la fin Quinaut se mordoit si bien les doigts, que Lulli agréoit une Scene. Lulli la lisoit, jusqu'à la sçavoir presque par cœur: il s'établissoit à son Clavessin, chantoit & re-chantoit les paroles, battoit son Clavessin, & faisoit une basse continuë. Quand il avoit achevé son chant, il se l'imprimoit tellement dans la tête, qu'il ne s'y seroit pas mépris d'une Note. Laloüette ou Colasse venoient, auxquels il le dictoit. Le lendemain il ne s'en souvenoit plus gueres. Il faisoit de même les symphonies, liées

aux paroles ; & dans les jours où Quinaut ne lui avoit rien donné , c'étoit aux airs de Violon qu'il travailloit.

Lors qu'il se mettoit au travail , & qu'il ne se sentoit pas en humeur , il quittoit très-souvent , il se relevoit la nuit pour aller à son Clavessin ; & en quelque lieu qu'il fût , dès qu'il étoit pris de quelque saillie , il s'y abandonnoit. Il ne perdoit jamais un bon moment. Methode très-habile & très-sensée ; car il est constant qu'un bon moment bien pris & bien employé , vaut mieux & mene plus loin , qu'une journée d'aplication à contre cœur. Il faisoit un Opera par an , trois mois durant , il s'y apliquoit tout entier , & avec une attache , une assiduité extrêmes. Le reste de l'année , peu. Une heure ou deux de fois à autre , des nuits qu'il ne pouvoit dormir , des matinées inutiles à ses plaisirs. Il avoit pourtant toute l'année l'imagination fixée sur l'Opera qui étoit sur le métier , ou qui venoit d'en sortir : pour preuve de quoi , si l'on obtenoit de lui qu'il chantât ; il ne chantoit d'ordinaire que quelque chose de celui-là.

Ne consultoit-il point quelqu'un , dit la Comtesse ? N'exposoit-il point ses Opera au jugement de quelques Connoisseurs , avant qu'ils parussent ? Non Madame , répondit le Chevalier , voyant que le Marquis se taisoit. Lulli, ce qui est à remarquer , n'avoit

n'avoit ni aide ni ressource dans autrui. Il ne tiroit nul secours des lumieres ni des conseils de personne : secours si utile , ou plutôt si nécessaire aux Auteurs les plus éclairés. Nous ne le louerons pas de cela. Je vous dirai même qu'il avoit une brusquerie dangereuse , qui ne lui laissoit pas la patience d'écouter ce qu'on auroit eu à lui remontrer , & par où il devenoit incapable de recevoir des avis. Sur sa Musique , plus que sur aucun autre sujet , il auroit été impatient & indocile. Il avouoit que si on lui avoit dit que sa Musique ne valoit rien , *il auroit tué celui qui lui auroit fait un pareil compliment. Il ne risquoit rien , ajoute Furetiere \* , de ne marquer de la colere que dans cette occasion.* Il n'en a pas été à la peine. Néanmoins c'étoit un défaut. Défaut qui pouroit le faire soupçonner de vaine gloire & de présomption , si l'on ne sçavoit pas d'ailleurs qu'il n'en avoit aucune. Défaut honteux à un grand homme , & qui certainement lui a été préjudiciable. Tout admirable qu'il est , il s'est égaré en plusieurs endroits : un peu de docilité pour deux ou trois Censeurs raisonnables , l'auroit redressé. Mais est-il un homme sans défauts , & encore un Poëte ou un Musicien ? Il avoit une espece de

Furet.  
p. 95.

qu'il alloit mettre au jour , c'est que le Roi lui faisoit l'honneur d'être jaloux d'en avoir l'étrene : le Roi ne vouloit point qu'on eût le plaisir de les voir avant lui. Il n'y avoit que Mr le Comte de Fiesque, de l'amitié duquel Lulli s'honoroit, comme Mr le Comte de Fiesque s'honoroit de l'estime de Lulli, qui en vît quelques morceaux ; non par considération que Lulli eût pour sa naissance , mais peut-être parce qu'il aimoit à les entendre chanter à Mr le Comte de Fiesque, dont \* Benserade disoit, *Et les rochers le suivent quand il chante.* Et quelle fidélité ! Mr de Fiesque n'auroit pas fait passer en main tierce pour quatre souris & six regards obligéans d'une Déesse , la moindre chanson de Lulli, avant que la premiere representation de l'Opera l'eût renduë publique. Feraulas n'avoit pas plus de discretion sur les secrets de l'amour du grand Cyrus , que Mr de Fiesque sur la Musique de Lulli.

C'est ainsi que se composoit par Quinault & par Lulli le corps de l'Opera , dont les paroles étoient faites les premieres. Au contraire , pour les divertissemens, Lulli faisoit les airs d'abord, à sa commodité & en son particulier. Il y falloit des paroles. Afin qu'elles fussent justes , Lulli faisoit un canevas de vers, & il en faisoit aussi pour quelques airs de mouvement. Il apliquoit

*oeuvres  
de Bense-  
rade. tom.  
2. p. 408.*



lui-même à ces airs de mouvement & à ces divertissemens , des vers , dont le mérite principal étoit de quadrer en perfection à la Musique , & il envoyoit cette brochure à Quinaut , qui ajustoit les siens dessus. De là est venu que ces petites paroles des Opera , & qui y sont fréquentes , comme je l'observois tantôt , conviennent toutes si parfaitement au chant , dans leur briéveté & dans leur douceur. Le Musicien avoit le soin & le talent de mener le Poëte par la main. Quinaut a été très-utile à Lulli, on ne sçauroit en douter : mais outre que Lulli donnoit quatre mille francs à Quinaut pour un Opera , & le Roi deux, récompense déjà honnête pour un rimeur , & que les rimeurs d'aujourd'hui n'atraperoient pas , Lulli a été de son côté de quelque utilité à Quinaut , pour les paroles. Il a contribué à la gloire que Quinaut s'est acquise par elles ; & si la conduite des Pièces n'étoit pas encore meilleure qu'elle n'est , ce n'étoit point la faute de Lulli. Je suis genereuse, dit Mademoiselle M. je veux vous flatter, Madamé, & vous Messieurs. Je vous avoie que ce que vous me contez là des canevas de Lulli , m'a beaucoup plû. Se donner la peine de faire des canevas , est une attention loüable : mais ce que je trouve fort beau à Lulli , c'est que s'étant donné la peine de les faire , ce n'étoit qu'afin que

Quinault en fît d'autres. Combien de gens amoureux de leurs productions ; auroient seulement commandé au Poëte de les retoucher, de les polir, & puis eussent voulu qu'elles servissent ! Il reconnoissoit la supériorité de Quinault au regard de la Poësie, & lui renvoyoit la gloire de faire, ce que Quinault faisoit mieux que lui, se bornant à l'aider d'une manière pénible & obscure. Cela est bien sage & bien modeste : cela prouve sans réplique ce que Mr le Chevalier disoit que Lulli n'étoit point vain ni présomptueux. Il n'avoit de hauteur & d'opiniâtreté que pour les choses, où il sentoît la force de son talent.

Hé, Mademoiselle, s'écria le Chevalier, comme vous parlez ! Vous prouvez vous-même à merveilles ce que dit la Comédie \*, que *tôt ou tard il vient de bons momens aux femmes, & qu'il ne faut que la patience de les attendre.* L'impertinent, dit la Comtesse, voila un joli compliment. Or ça, Marquis, j'ai ici à vous demander lequel, du Musicien ou du Poëte, doit primer dans la conduite d'un Opera ? C'est une question que j'ai entendu agiter souvent, & qu'on ne m'a point résoluë. La Musique est le principal, répondit le Marquis. Sur ce fondement, les Musiciens prétendent que le Poëte est obligé de se conformer à leurs vûës, & de céder à leurs critiques. Les Poëtes,

\* Les Bour-  
geoises à  
la mode.  
act. 4.  
sc. 6.

nation raisonnablement glorieuse, n'ont garde de vouloir se soumettre à un batteur de mesure. Mr de Saint Evremont se déclare pour les Poètes : *C'est au Musicien\**, dit-il, *à suivre l'ordre du Poète.* Il n'excepte de cette regle que Lulli, dont il connoissoit le genie, & qui entendoit bien, comme nous venons de voir, en être excepté; & il me semble que Mr de Saint Evremont attribué à l'injuste tyrannie des Musiciens, les défauts de la plûpart des Opera. En effet, si tous les Compositeurs de Musique étoient des Lullis, je croirois que les Poètes devroient plier, & n'agir qu'en second: Mais parce qu'il est rare qu'un Musicien ait l'étenduë d'esprit de Lulli, il paroîtroit que la Poësie, pour l'ordinaire plus éclairée, a droit de commander à la Musique; & j'accorderois volontiers à Mr de Saint Evremont, que l'entêtement & l'ignorance des Musiciens, ( je dis une ignorance honteuse de la Fable, des bienséances du Théâtre, des régles de la Poësie & de la Grammaire, à quoi nos Compositeurs sont sujets. ) a mis quantité de sottises dans les Opera. On pourroit dire en gros, que pour la constitution de la Pièce, le Poète doit absolument être le maître: pour la versification, le Musicien en partie. C'est cela, reprit le Chevalier. Pour la douceur des vers, il est essentiel que le Poète en croye beau.

Sur les  
Opera.

coup le Musicien. Mille mots excellens dans la Poësie qui se recite , deviennent insupportables dans celle qui se chante , & ç'a été par cét endroit que Racine , la Fontaine , &c. ont échoüé à cette dernière , & que si peu de gens y ont réüissi. Il échapera aisément au Poëte , qui ne cherche que la mesure , des mots rudes : aisément le Musicien qui cherche à y apliquer des cadences & des ports de voix , les sentira , & j'ose pourtant ajoûter qu'il ne les sentira pas encore tous. Qui croiroit qu'après les soins réitez de Quinaut , les révisions de l'Académie & les critiques impitoyables de Lulli , il y eût lieu de reprendre & de corriger de nouveau , dans les paroles de ces Opera si châtiez ? Et il est certain qu'il y est demeuré plus d'un mot desagréable.

*Thésée*  
*Act. 1.*

*Que vous êtes ingenieuse*

*A trouver des difficultez !*

*Qu'un trophée éternel conserve la me-  
moire*

*Proserp.*  
*Act. 1.*  
*Sc. 8.*

*D'un triomphe si glorieux.*

*Difficultez , trophée éternel ,* sont-ils des mots chantans , & à la dixième revüë Lulli auroit-il eu tort d'exiger que Quinaut lui en donnât d'autres en leur place ? Le dernier , *trophée éternel* , est horrible & d'autant plus insupportable , qu'il se trouve dans le milieu d'un air de mouvement , dont il rallentit la vitesse

par la rudesse de sa prononciation, & qu'il se répète deux ou trois fois. Lulli est blâmable de l'avoir laissé passer. D'où je concludrois que, quoi que ce soit au Poëte seul à décider de la constitution d'un Opera, & qu'à la rigueur ce soit à lui à primer dans les disputes sur la versification, il faut cependant qu'il ait pour son Musicien une grande condescendance, & qu'il accorde même à l'oreille & à l'instinct de celui-ci certaines choses que la raison & l'idée régulière des beautés de la Poësie, sembleroient à peine permettre; en revanche de quoi le Musicien doit montrer au Poëte tous ses airs, & prendre son avis avant que d'en mettre aucun au net, pour peu que le Poëte aime & sçache la Musique. Or jamais Poëte ne fera bien des Vers chantans, à moins qu'il ne l'aime & qu'il ne la sçache, selon la coûtume des anciens Poëtes Grecs. Mais pourquoi le Musicien consultera-t-il le Poëte & lui montrera-t-il ses airs? Parce que le Poëte pénétré du caractère de ses personnages & du sens de ses pensées, jugera mieux que

<sup>a</sup> Tous les anciens Poëtes étoient Musiciens. *Musici qui erant quondam idem Poetae*, dit Cicéron, *de orat. li. 3.* les Poëtes dramatiques entr'autres étoient Musiciens & compositeurs de nécessité. Tous les Chœurs de leurs Pièces étoient faits pour être chantez, ils en faisoient eux-mêmes la musique, & l'aprenoient eux-mêmes, la faisoient eux-mêmes repeter à leurs chanteurs.

personne du degré d'expression, de la vivacité ou de la finesse, qui leur convient. Quant aux simphonies détachées des paroles, c'est une affaire à part, qui n'appartient qu'au Musicien. Je vous entens, reprit la Comtesse, un Poëte & un Musicien associés ensemble formeront un mariage. Le Poëte fera le mary, le Musicien la femme, & ce mary prenant avec sa femme les manieres des honnêtes gens du monde, oubliera que les loix lui déferent l'autorité, & aura pour elle des égards & des complaisances, qui la rendront quelquefois la maîtresse, à condition qu'elle voudra bien faire attention aux conseils ou aux plaintes de son mary. De bonnes paroles & de bons airs d'Opera se feroient comme se fait un bon ménage. Ecoutez cette comparaison Mr le Chevalier, dit froidement le Marquis. Si c'est ici une peinture des manieres de Mr votre Cousin, tandis que vous êtes au bord de la rivière, jetez-vous dedans la tête en bas, vous n'avez rien à esperer. Paix, interrompit Madame du B. & point de méchantes plaisanteries. Mais voilà un Opera que nous avons vû composer, reste à le faire répeter avant qu'on le jouë. Voyons, je vous prie, Monsieur de Lulli, le faisant répeter en sa presence: il étoit le premier homme du monde, à ce que nous assura le Chevalier, pour tenir

tout un Opéra dans le devoir. Mais, quelle  
 foi ajoutera-t-on à une jeune barbe, qui  
 n'a ni connu ni même vû Lulli ? Mr le  
 Marquis, nous avons besoin de vôtre té-  
 moignage. Quoique le Chevalier n'ait  
 pû connoître ni voir Lulli, repartit le  
 Marquis, ce qu'il vous assura, Madame,  
 est vrai à la Lettre. Lulli sçavoit aussi par-  
 faitement faire executer un Opera & en  
 gouverner les executeurs, que le compo-  
 ser. Du moment qu'un Chanteur, une  
 Chanteuse, de la voix desquels il étoit con-  
 tent, lui étoient tombez entre les mains,  
 il s'attachoit à les dresser avec une affection  
 merveilleuse. Il leur enseignoit lui-même  
 à entrer, à marcher sur le Theatre, à se  
 donner la grace du geste & de l'action. Il  
 payoit un Maître à danser à la Forêt, &  
 il forma ainsi de sa main *Dumesnil*, qui  
 avoit passé de la cuisine au Theatre, ce  
 que les railleries perpetuelles de la Come-  
 die Italienne, & sur tout le *Persée Cuisi-  
 nier*, ont assez appris à toute la France....  
 Si les leçons de Lulli eurent à l'égard de  
 la Forêt le succès qu'elles eurent à l'égard  
 de *Dumesnil*, dit Mademoiselle M. je vous  
 répons qu'elles ne furent pas perduës ; car  
*Dumesnil* étoit, quand il vouloit, un Acteur  
 aimable.... très-gracieux, Mademoiselle,  
 & de très-bon air, avant qu'il fût deve-  
 nu gros & yvrogne à l'excès ; il n'y avoit

qu'un sentiment là-dessus. La Forêt ne se tourna pas de même. C'étoit une voix rare. Il commença dans Roland , & ce fut pour lui que Lulli fit.

*Au genereux Roland je doi ma délivrance , &c.*

Lulli le garda même plusieurs années. Je suis trompé s'il ne lui fit pas joier encore dans *Acis & Galatée Polipheme* , ce rôle admirable , la plus belle basse , à la regarder d'un bout à l'autre , qui soit dans les Ouvrages de Lulli , au jugement de quelques Connoisseurs. Mais après cinq ou six ans d'Opera , la Forêt demeura rustre & mal façonné : on le congédia. Quelque exercez que fussent les Acteurs de Lulli par les Opera précédens , lors qu'il les chargeoit d'un rôle nouveau & difficile , il commençoit par le leur montrer dans sa chambre , avant les répétitions générales. De cette sorte *Beaupui* joüoit d'après lui le personnage de *Protée* dans *Phaëton* , qu'il lui avoit montré geste pour geste. On répétoit enfin. Il ne souffroit là que les gens nécessaires , le Poëte , le Machiniste , &c. Il avoit la liberté de reprendre & d'instruire ses Acteurs & ses Actrices : il leur venoit regarder sous le nez , la main haute sur les yeux , afin d'aider sa vûë courte , & ne leur passoit quoi que ce soit de mauvais. On s'étonne que depuis sa



mort, on ait moins vû d'Acteurs bons Comediens que de son tems : c'est qu'il faut aujourd'hui qu'ils se fassent, qu'ils se forment eux-mêmes, ce qui est long & difficile, au lieu que Lulli les formoit. Pour son orchestre, vous aurez peut-être oüï dire qu'il avoit l'oreille si fine, que du fond du Theatre il démêloit un Violon, qui jouïoit faux, il accouroit & lui disoit : *c'est toi, il n'y a pas cela dans ta partie.* On le connoissoit, ainsi on ne se négligeoit pas, on tâchoit d'aller droit en besogne, & sur tout les instrumens ne s'avisent gueres de rien broder. Il ne le leur auroit pas plus souffert, qu'il le souffroit aux Chanteuses. Il ne trouvoit point bon qu'ils prétendissent en sçavoir plus que lui, & ajouter des notes d'agrément à leur tablature. C'étoit alors qu'il s'échauffoit, faisant des corrections brusques & vives. Il est vrai que plus d'une fois en sa vie, il a rompu un Violon sur le dos de celui, qui ne le conduisoit pas à son gré. La répétition finie, Lulli l'apelloit, lui payoit son Violon au triple, & le menoit dîner avec lui. Le vin chassoit la rancune, & l'un avoit fait un exemple : l'autre y gaignoit quelques pistoles, un repas & un bon avertissement. Mais le soin qu'avoit Lulli de ne mettre dans son Orchestre que des instrumens d'une habileté connue, l'exemptoit d'en venir

souvent à ces corrections violentes. Il n'en recevoit point sans les éprouver ; & pour les éprouver , il avoit coûtume de leur faire jouïr les songes funestes d'Atys. C'étoit la mesure de la legereté de main qu'il leur demandoit. Vous voyez que ce terme de vitesse est raisonnable & borné.

Lulli se mêloit de la danse presque autant que du reste. *Une partie du Ballet des fêtes de l'Amour & de Bacchus* avoit été composée par lui , l'autre par Desbrosses. Et Lulli eût presque autant de part aux Ballets des Opera suivans , que *Beauchamp*. Il réformoit les Entrées, imaginoit des pas d'expression & qui convinssent au sujet ; & quand il en étoit besoin , il se mettoit à danser devant ses Danseurs , pour leur faire comprendre plutôt ses idées. Il n'avoit pourtant point appris , & il ne dançoit qu'ainsi de caprice & par hazard ; mais l'habitude de voir des danses , & un talent extraordinaire pour tout ce qui appartient aux Spectacles le faisoient danser , sinon avec une grande politesse , au moins avec une vivacité très-agreable. Il ne donnoit pas tant d'étendue à la danse , qu'on fait à present à l'Opera , dont elle occupe le quart. Elle duroit moins. Il n'auroit pas goûté qu'on eût recommencé deux ou trois

<sup>a</sup> Préface du Recueil des Opera , de l'Édition de Ballard.

fois des Entrées à la maniere d'aujourd'hui. Il croyoit qu'il suffisoit qu'on dansât une fois chaque Entrée ; & il pourroit être que nos Entrées recommencées deux ou trois fois sans distinction , en allongeant beaucoup le Spectacle , & en le refroidissant ( comme les danses , representation foible & peu capable d'aller au cœur , le refroidissent nécessairement ) contribueroient à la langueur qui se glissent dans nos derniers Opera. Ce qui est constant , c'est que nos Danseurs & nos Danseuses , excepté Balon danseur singulier , & d'un prix , d'un caractere nouveau , ne sont pas si propres que l'étoient ceux de Lulli , à préserver les Spectateurs de l'ennui des danses.

Mr Pascal \* observoit qu'il y a dans le monde deux sortes de grandeurs , des grandeurs d'établissement , les Dignitez & la Noblesse : des grandeurs naturelles , les sciences , la lumiere , l'esprit , &c. Et ces grandeurs naturelles de ceux qui excellent en quelque Art , en attirant l'estime des gens du même métier , inspirent à ces derniers un respect & une déference volontaire : *quegli s'honorano e riveriscono* , dit en ce sens \* le *casà* , bel esprit Italien qui sçait parler comme parlent les autres hommes : *i quali per alcuna cosa lo devole , a noi superiori esser sono creduti*. Vous comprenez , Mesdames ,

2. Disc.  
de M.  
Pascal  
sur la  
cond. des  
Gran's.  
Essais de  
M<sup>or</sup> le  
to n. 2.  
p. 2, 4

Profedi  
Mo fig.  
De la  
casa.  
trattato  
de gli us-  
fici Com.  
p. 136.

poursuivit Mr des E. que Lulli avoit par là une merveilleuse autorité dans la république Musicienne. Ses gens qui étoient tous les jours frapez de près de la force de ses talens , & qui le voyoient si au dessus d'eux, pour toutes les choses où ils s'apliquoient les uns & les autres, ne pouvoient pas se dispenser de le respecter & de le craindre. Mais outre cette premiere autorité, outre celle que lui donnoient encore ses Charges , ses richesses , sa faveur , son crédit , il avoit deux maximes , qui lui attiroient une extrême soumission de la part de ce peuple Musicien , qui est d'ordinaire pour ses Conducteurs, ce que les Anglois & les Polonois sont pour leurs Princes. Lulli payoit à merveilles , & point de familiarité. Au regard de la familiarité, ce n'étoit pas qu'il ne fût bon & libre , il l'étoit & nous l'avons dit. Il se faisoit aimer de ses Acteurs, & ils soupoient ensemble de bonne amitié, cependant il n'auroit pas entendu raillerie avec les hommes qui auroient abusé de ses manieres sans façon , & il n'avoit jamais de maîtresse parmi les femmes. Et non-seulement il ne demandoit rien à Chanteuse ni à Danseuse , mais il tenoit la main qu'elles n'accordassent rien à autrui , ou du moins qu'elles n'eussent pas aussi liberales de leurs faveurs , qu'on en a vû depuis quelques-unes l'être. Je n'aime point

à mentir ; & pour ne mentir pas à forcè de vouloir élever Lulli , je ne vous dirai point que de son règne ce fût à l'Opera une aventure inouïe qu'une petite fredaine. L'Opera n'étoit pas cruel , mais il étoit politique & réservé. Sauver les apparences & n'être pitoyable que rarement & à la dérobée , est quelque chose pour une Angelique & une Armide hors de la Scene , & c'étoit une marque édifiante de la considération qu'elles avoient pour le Patron. Un autre effet du respect que lui portoient ses gens , étoit l'attention qu'ils avoient à se tenir en état de remplir chacun son poste. Je vous répons que sous l'empire de Lulli , les Chanteuses n'auroient pas été enrhumées six mois l'année , & les Chanteurs yvres quatre jours par semaine. Ils étoient accoutumés à marcher d'un autre train , & il ne seroit pas alors arrivé que la querelle de deux Actrices se disputant un premier rôle , ou de deux Danseurs se disputant une Entrée brillante , eussent retardé d'un mois la représentation d'un Opera. Il les avoit tous mis sur le pié de recevoir sans contestation le personnage qu'il leur distribuoit. Un Maître d'Opera , obligé de rendre compte à ses Acteurs des rôles qu'il leur présente , seroit à son aise , & auroit lieu de s'en promettre une belle exécution.

Cét art de régenter un Opera, & de faire exécuter une Piece, est fort à conter, reprit Mademoiselle M. car une Piece a beau être excéllente, elle perd une grande partie de son prix, si elle est mal exécutée. Le talent d'assurer à ses Ouvrages une exécution heureuse, vaut à moitié celui de les composer excéllens. Ces Opera d'Italie si bien exécutés, dequoi on a remarqué que Mr le Chevalier convenoit. . . . ils sont exactement exécutés, Mademoiselle, interrompit Mr de. . . j'en suis convenu : bien exécutés, je n'ai pas songé à le dire. De méchans Acteurs attentifs, tels que sont ceux d'Italie, exécutent avec exactitude : ils ne sçauroient exécuter avec agrément, & comment me serois-je avisé de penser que des Acteurs qui chantent à faire éclater de rire, & qui n'ont nulle grace, des Danseurs sans air, & des instrumens d'une dureté de jeu qui assomme, pussent bien exécuter un Spectacle, à force d'application & de soin ! Du reste, quoi que l'Opera de Paris se soit un peu relâché du bon ordre que Lully y maintenoit, il ne l'a pas tout-à-fait perdu, & les Maîtres de cet Opera remplacent, & aparemment remplaceront par la considération de leur naissance & de leur rang, ce qui leur manquera de qualitez personnelles pour se faire respecter, & pour se faire craindre de leurs Musiciens.

Cette fois-ci, dit la Comtesse, me voilà contente. Nous avons épluché toutes les qualitez de Lulli, & je connois à l'heure qu'il est ce grand homme depuis les pieds jusqu'à la tête. J'espere que ce détail de circonstances que je viens d'apprendre, & qui me reviendront tour à tour dans la mémoire à chaque Opera où j'irai, m'y feront trouver de nouveaux plaisirs. Je n'ai plus à souhaiter qu'un fond constant de bon goût, afin que je distingue sûrement la nature & l'ordre des diverses beautez de la Musique de Lulli. Un fond constant de bon goût, répéta le Chevalier ! Quel souhait, Madame, quel souhait modeste & sensé ! Le bon goût est un trésor... Oiii, Monsieur, répéta-t-elle aussi, un trésor. Mais les trésors ne s'acquierent pas en un moment, & je m'aperçois que le jour baisse, & qu'il commence à faire froid ici. Messieurs, nous vous donnons, Mademoiselle & moi, rendez-vous, demain chez moi à trois heures. Nous approfondirons ce que c'est que le bon goût en fait de Musique ; & si je trouve que vous soyez très-bien partagés de ce trésor-là, je tâcherai de vous en dérober une partie.

Alors ils rentrèrent dans leur carrosse, & s'en allerent tous quatre joüer & souper, dans une bonne maison de la Ville, où ils demeueroient.



# COMPARAISON

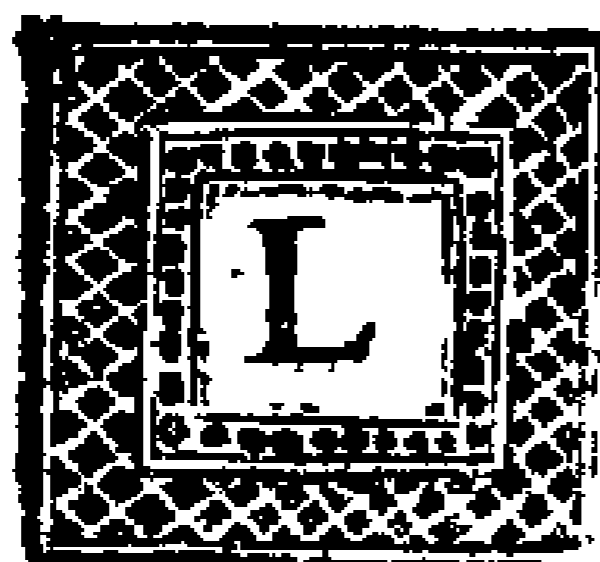
DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

SIXIEME DIALOGUE.



LE Marquis & le Chevalier se rendirent le lendemain chez la Comtesse, qui les attendoit dans son Salon, avec Mademoiselle M. Bonjour, Messieurs, leur dit-elle, soyez les bien venus. Tenez, Chevalier, voila sur ma table un Livre, auquel M. votre Cousin vous prie de songer, quand vous parlerez du bon goût. Il a été fâché de ne pouvoir pas être des nôtres :



mais il dit que ce Livre-là rejettera pour lui les principes de la Musique des anciens, qu'il se doute bien que vous voudrez appliquer à la Musique d'aujourd'hui. Je crains. Je crains, répondit Mr de... en ouvrant le Livre & en s'asseyant, que Mr le Comte du B. ne retombe dans le libertinage, d'où vous & moi l'avions tiré. Il est sans cesse à faire des visites suspectes, & il se souvient des Livres suspects. Mauvais signes que cela. Prenez-y garde de votre côté, Madame, je n'en suis pas embarrassé du mien. Voyons donc ce que c'est que ce Livre, reprit le Marquis : *Les Essais de Physique de Mr Perraut, Tome II.* Ah, Mr Perraut le Médecin est un Auteur, qui mérite en effet qu'on songe à lui. Je connois ceci, & je comprends que c'est le *Traité de la Musique des Anciens*, qui est à la fin, à quoi Mr le Comte a voulu que le Chevalier fit attention. Comment s'écria la Comtesse, Mr Perraut le Médecin! Il ne m'avoit point cité ce nom. Encore un Perraut! Oh, pour peu que celui-ci ressemble à Mr son frere, je m'en vais dire comme Mr Vivien dans les Vendanges de Suresne, *la vilaine famille, misericorde, la vilaine famille!* Vous le direz assurément, Madame, repartit le Chevalier, en cas que vous m'ordonniez, ou plutôt que vous me permettiez de refuter les principaux

endroits de ce Traité, avant que nous nous mettions à parler du bon goût en Musique; & Mademoiselle verra que le ridicule des reproches que Mr Perraut fait à l'antiquité, & qui seroient de vraies loüanges pour l'Italie, tournera à l'avantage du parti, dont elle souffrira que je sois. Mr Perraut l'Académicien, au \* quatrième Tome de ses Paralleles, ne dit rien de la Musique, & renvoye le Lecteur apprendre la honte des Anciens en cét Art, dans ce beau Traité-ci, qui étoit déjà imprimé. Les amis de l'antiquité, ou par mépris, ou peut-être parce que les gens d'étude ne sont pas communément Musiciens, ont peu relevé les fadaïses de ce redoutable second de Mr son frere. Si vous avez, Madame, une demie heure à perdre, vous jugerez de quelques traits que je vous exposerai. J'espere même que le bon esprit de Mademoiselle ne voudra pas s'employer à les défendre.

Cette petite flatterie attendrit Mademoiselle M. qu'on ne flattoit pas souvent, & qui ne faisoit pas de pâtir, en voyant tous les regards & toutes les douceurs aller à la belle Comtesse. Un peu de conscience, Chevalier, dit-elle d'un air de bonne amitié, ne vous reprochez-vous point la manière dont vous traitez toujours Mr Perraut l'Académicien, qui étoit un si

honnête homme ? Et il est aisé de deviner ce que vous gardez à Mr le Médecin, Mademoiselle, répondit le Chevalier, s'il ne s'agissoit que des mœurs & du cœur de Mr Perraut l'Académicien, nous serions d'accord. Mais toute la déférence que j'ai pour vous ne sçauroit m'empêcher de croire, & de dire, qu'il a été l'homme du goût le plus traître & le plus déloyal qui fut jamais, l'Avocat des pointes & du mauvais brillant, l'ennemi public du sens droit & de la raison \* *brutal sans remede*, selon l'expression de Scaron, en fait d'Auteurs; enfin Auteur d'un Livre, ou, comme le dit Mr le Prince de Conti: *Tout ce que vous avez jamais oûi loüer au monde, est blâmé; & où tous ce que vous avez jamais oûi blâmer, est loüé.* Malheureux Paralleles, qui de ma connoissance & de la vôtre, ont jetté en ce Pais-ci dans la paresse & dans le mauvais goût sept ou huit jeunes gens, nés avec beaucoup d'esprit: Surquoi je juge des suites pernicieuses qu'ils ont euës, & qu'ils auront ailleurs, & des égards que mérite Mr Perraut.

Rom. cont.  
tom. 1.  
ch. 13.

Oeuv. de  
Despr.  
tom. 62.  
p. 121.

\* *Au demeurant, le meilleur fils du monde.* *Marin*  
Bon, civil; officieux, n'ayant usé de sa faveur auprès de Mr Colbert, que pour faire du bien aux gens de Lettres, & digne par là que quelques-uns de Mrs ses Confreres l'ayent encore osé loüer après sa

Voyez le  
recueil de  
l'Ac de  
1704.

mort \* : Homme d'honneur , homme de bien , homme plein d'une solide vertu : Je m'en réjouis , je vous assure , pour le repos de son ame ; mais je ne pense pas que ces qualitez , étrangères à ses écrits , obligent à les respecter , après qu'il a vilipendé ceux du vénérable Homere. Quant à Mr Perraut le Médecin ou l'Architecte , je le regarde autrement. Au lieu que l'Académicien sçavoit si peu de chose , du moins en belles Lettres , qu'un médiocre Ecolier de Rhetorique lui auroit fait sa leçon. ( Personne n'a passé pour homme d'étude à moins de frais. ) Il paroît que l'Architecte étoit véritablement sçavant. Il y a une érudition très-loüable dans ce Traité de la Musique des Anciens que nous allons parcourir ; & j'estimerois encore plus ce Traité , tout petit & tout faux qu'il est , que les quatre Tomes des Paralleles de Mr l'Académicien , qui sont pourtant son grand Ouvrage , & celui de ses siens , dont le stile , quoique fort peu correct , lui doit faire le plus d'honneur. Bon , interrompit Mademoiselle M. vous loüez Mr l'Architecte , & dans un moment vous le déchirez , si vous pouvez. Or ça , pourquoi ce Mr l'Architecte , de qui j'ai oüi dire mille biens , & de qui vous reconnoissez l'érudition , auroit-il rabaisé la Musique des Anciens , s'il n'avoit pas trou-

vé qu'elle étoit effectivement méprisable ? ... C'est, Mademoiselle, que de cette famille ils avoient l'imagination forte. !. . Qu'est-ce à dire l'imagination forte ? En vérité, Chevalier, vous voulez vous prévaloir de nôtre facilité : Vous lui insultez... Point du tout, Mademoiselle. Mrs Perraut étoient trois freres. Mr Perraut le Docteur de Sorbonne, sans avoir jamais vû Mr Arnauld, prit tout d'un coup *\* une si bonne amitié pour lui, que c'étoit la plus grande pitié du monde.* Mr Perraut l'Académicien, sans avoir jamais lû Homere ( dans l'original s'entend. Il n'avoit pas mal étudié Homere en mauvais Latin, mais par malheur <sup>a</sup> ; il n'entendoit point le mauvais Latin, non plus. ) se mit à le haïr d'une maniere épouvantable, & lui a fait jusqu'à sa mort une guerre à feu & à sang. Et Mr Perraut l'Architecte, force d'imagination aussi merveilleuse, connoissant assez la Musique des Anciens, pour juger qu'elle étoit excélente, & en rapportant assez de preuves pour le faire juger à ses Lecteurs : a pourtant prétendu leur persuader ce qu'il s'étoit persuadé à soi-mê-

*Le Char.  
Com. Sc.  
6e*

<sup>a</sup> Mr Perizonius l'a prouvé. Il montre par plus d'un exemple dans son. *Quærtus restitutus in int. græm & vindicatus per illud specimen*, que M. Perraut n'entendoit ni Grec, ni Latin. Et voyez le Journal de Trevoux du mois de Mai 1703. les Journalistes laissent volontiers passer ce reproche d'ignorance, contre M. Perraut l'Académicien.

me par une influence de l'étoile de sa famille , que cette Musique ne valoit rien. Mais il ne tient qu'à ses Lecteurs de s'apercevoir qu'il a tort sur ses propres citations. Et j'ai en vie que vous lui joüiez ce vilain tour : J'ai une idée assez presente de ce que contient son Livre , parce que je suis ami de quelqu'un qui avoit entrepris de le réfuter au long , en faisant un Traité étendu de la Musique ancienne. J'abrègerai matiere. Je ne vous rapporterai que les principales citations de Mr l'Architecte , ses principaux raisonnemens , & sans que j'emprunte presque aucun argument nouveau, Vous verrez en peu de mots que les Grecs étoient excélens Musiciens. Il sera joli que nous vuidions nous quatre ce procès-là. On ne s'y attendroit pas.

Mais vous allez attaquer Mr Perraut, dit Mademoiselle M. Qui sera-ce qui vous repliquera pour lui ? Nous n'avons pas son Livre present à l'idée comme vous. Laissez-le faire , Mademoiselle , dit le Marquis , il vous promet de détruire les conclusions que Mr Perraut tire de ses citations par les citations mêmes. Le Cavalier n'en viendra peut-être pas à bout aussi facilement qu'il le croit. Cela seroit violent. Qu'il se souviene donc , ajoûta Madame du B. qu'il ne nous a demandé qu'une demie-heure d'audience , & soyons femmes

femmes ſçavantes , puis qu'on le veut :  
Nous verrons ſi le métier eſt flatteur.

Je tâcherai, reprit Mr de... que nôtre demie-heure d'érudition ſoit douce. Tout le discours de Mr Perraut ne roule que ſur deux propositions. La premiere , que les Anciens n'ont point connu la Muſique à pluſieurs parties. La ſeconde , qu'une Muſique qui n'a pas pluſieurs parties , n'eſt rien qui vaille. Pour établir la premiere proposition , Mr Perraut avoit à renverſer le préjugé commun & raifonnable , qui eſt que ces anciens Muſiciens , qui ont fait de vrais prodiges , ſçavoient parfaitement cét art. Pour cela , Mr Perraut aſſure que ce qui nous reſte d'Auteurs anciens , qui en ont traité , ne nous marque pas en termes précis l'uſage de pluſieurs parties dans leur Muſique. Mais , dit la Comteſſe , Mr Perraut a-t-il lû tous ſes Auteurs ? ... Non , Madame , Il ne nomme pas ſeulement *Jamblique* , qui a mis beaucoup de Muſique dans ſa Vie de Pythagore , *Macrobe* , qui dans ſon Commentaire ſur le ſonge de Scipion de Ciceron , eſt un de ceux qui parle le plus nettement de cette Muſique des anciens , & duquel je vous alleguai hier un paſſage ſur Pythagore , très-fâcheux pour Mr Perraut , ni pluſieurs des moins rejettables. Mais , Madame , j'accorde à Mr Perraut qu'il les ait tous lûs...

& lui accordez-vous qu'il les ait bien entendus ? . . . Oh, nenni. Je pense, que ni Mr Perraut, ni qui que ce soit, ne sçau- roit bien entendre ces anciens Auteurs Mu- siciens, parce qu'il est arrivé que nous en avons perdu d'autres, dont ceux-ci su- posent les principes; & j'ajoute, que quand on entendroit bien tous ceux qui nous sont demeurez, il n'en faudroit encore rien con- clure au désavantage de l'antiquité, parce qu'il n'y en a que deux ou trois qui trai- tent de la Musique avec une juste étendue; & parce qu'à parler librement, il n'y en a pas un, si ce n'est peut-être l'obscur *\* Aristoxene*, qu'on pût apeller un bon Auteur. Plutarque est celui qui a le plus beau nom, & le nom de Plutarque est sans contredit beau & respectable, mais on a toujours mis son Traité de la Musique à la queue de ses Ouvrages, comme doutant qu'il fût de lui: Amiot même avertit que le stile n'en semble point être, & que ce petit Ouvra- ge regarde moins l'harmonie musicale que l'harmonie poétique; & lorsque Mr Per- raut nous dit gravement, que *\* Cassiodore* ayant écrit des derniers, a dû sçavoir tout ce que l'antiquité avoit inventé dans la Mu-

De la  
Musique des  
anciens  
p. 359.

*a* *Quantum Aristoxeni ingenium consumptum videmus in musicis?* dit Cicéron, *de fin. bonor. & mal. li. 5.* mais il est difficile de rien comprendre dans l'Aristoxene d'aujourd'hui. Jamblique est beaucoup plus net; cependant, il n'est gueres clair encore, outre que c'est un Auteur d'une petite autorité.



*figue*, voudroit-il nous faire accroire que le bon homme Cassiodore Secrétaire d'Etat, & puis Abbé, & qui a écrit à quatre-vingts ans pour les Moines un abrégé de la Musique de quatre pages, fût un Écrivain avoué de toute l'antiquité, & après lequel elle n'eût rien à dire? Hé, Monsieur le Medecin, elle vous prie de lui rendre plus de justice, ou du moins de l'attaquer moins grossièrement. Conclusion, Madame, le détail de la Musique des Anciens est ignoré, soit par son malheur ou par le nôtre, soit par la perte des bons Livres, comme des derniers Livres de la Poétique d'Aristote, soit par la malhabilité ou l'obscurité des Auteurs qui nous restent. On ne sçauroit se représenter rien de sûr de leur gamme, de leurs modes & de leur composition; & mon ami, qui s'y est cassé la tête, a eu grand regret à deux mois de travail inutile qu'il lui en a coûté. Mais... c'est, ce me semble, l'opinion de Mr Dacier, interrompit le Marquis, il dit en quelque endroit, qu'on ne parviendra point à transposer un de leurs modes sur un mode de notre connoissance..... Fort bien, Marquis, j'en suis charmé. La voix de ce sçavant homme en vaut deux sur toutes les affaires de l'antiquité. C'est aussi le sentiment de Mr le \* Chevalier Temple, grand admirateur de cette Musique ancien-

ne, Du Taffoni <sup>a</sup> Auteur Italien, different des autres, & de plusieurs gens de cette volée & de toutes les Nations, que la Musique ancienne est presque entierement perduë. Et Cardan <sup>b</sup> sçavant hazardeux, en croyant que le genre diatonique est encore connu, convient de même de la perte absoluë des autres genres. Il est dangereux de se flatter de voir plus clair en cette science des Anciens, & Mr Perraut qui commence son Traité par dire, qu'il est étonnant que nous soyons si peu informez de leur Musique, & qui après cela semble lire dans une de leurs Tablatures clairement notée, se rend d'abord suspect d'un peu de forfanterie. Ecoutez Mr Perraut & quelques Modernes qui l'ont suivi, ils vous vont chanter à vôtre choix un de ces Cantiques des Egyptiens <sup>\*</sup>, pour l'aparition de leur Dieu Apis, qui mit Cambyse de mauvaise humeur, un des airs galants qui se firent aux nôces de Philippe de Macedoine avec Olympias, ou quelque une des chansons à boire que chantoit à la table d'Alexandre, cette jolie fille <sup>c</sup> qui avoit le viü fi

*Herodote*  
li. 3.

<sup>a</sup> e Comune opinione che noi non habbiamo reliquia alcuna dell' antica Musica figurata, con l'aguale possiamo della nostra far paragone, e che solamente per conghiettura ne possiam favellare. Penfieri diversi li. 10. p. 611.

<sup>b</sup> Sol' un unum nunc diatonicum cognitum est, reliquos ordines, seu incurias u difficultate amisimus. Cardan. de subtil. li. 16 p 559.

<sup>c</sup> Ex his una thais & ipsa temulenta, maximam apud omnes grecos iusturum gratiam affirmabat, si regiam persarum jussisset accendi. QUICIL li 3.

gai & si persuasif , & qui fit mettre le feu au Palais de Persepolis. Vous n'avez qu'à parler , lequel voulez-vous ? L'amique j'ai , continua le Chevalier , n'étoit pas de cette pénétration. Après toutes les recherches , il n'avoit point entrevû le détail de la Musique des Anciens. Je sçai , me disoit-il , qu'ils avoient un genre en harmonique , je ne comprends pas bien ce que c'étoit. Je sçai que le ton Lydien étoit fort doux , le ton Myxolidien fort triste. Si vous me demandez ce que c'étoit que ce ton doux , que ce ton triste , de quelles notes , de quelle mesure ils étoient , je vous avoüerai franchement que je ne l'ai pû apprendre. Mais , voulois-je donc vous dire , l'ignorance où nous sommes de ce détail de la composition des Anciens , ne doit point faire tort au gros , au corps de leur Musique , ni nous autoriser à en juger défavantageusement.

Et si le fond de la Musique ancienne n'est pas mieux connu , reprit Mademoiselle M. si les Musiciens de profession dont les Ouvrages sont demeurez , ne vous marquent pas que ces Anciens ont eu la pluralité des parties , par où voulez-vous le sçavoir ? par où le prouvez-vous , contre le sentiment de Mr Perraut ? En premier lieu , Mademoiselle , répondit le Chevalier , ce seroit Mr Perraut qui seroit blâmable d'avoir

fait un discours sans matériaux, & d'avoir maltraité la Musique ancienne sans preuves. Mais nous en jugerons l'un & l'autre par des preuves indirectes, des argumens de comparaison, des conjectures, des passages détachés de quantité d'autres Auteurs, qui ont parlé de la Musique en passant & sans dessein. C'a été cela que j'ai entendu, quand je vous ai promis que les propres citations de Mr le Medecin le confondroient. On en joindroit à celles de cette nature qu'il raporte beaucoup de très-fortes, mais les siennes suffiront en un besoin. *Commencons.* Mr Perraut \* vous apprend que, selon Philon Juif, *Moïse étoit sçavant en Musique*, & le Pere Menestrier prétend \* que Philon parle clairement en cette occasion d'un Concert à plusieurs parties. Je n'ai pas lû Philon Juif dans l'original, ainsi je ne veux point prendre parti entr'eux sur cet endroit; néanmoins j'aurai l'honneur de vous dire, qu'en cas que la Traduction de Morel soit bonne; comme on le dit, la lisant un jour à la campagne, j'y remarquai un \* autre passage, où Philon donne à l'antiquité la pluralité

p. 353.

Repres.  
en Mus.  
p. 10.

a Et les Musiciens distinguent leur propre science en rime, ou en nombre, en air ou en partie, en modulation ou mélodie: & la partie en celle qui se nomme chromatique, pour la composition de la voix colorée, lugubre & lamentable, & en l'harmonique où sont accords de sons différens & en la diatonique simple & naturelle, & en la quarte quarte octave, en la mélodie & accord de b fa b mi & c sol ut fa. De l'Agriculture li. 1. p. 1173.

des parties , si je ne me suis mépris. Que Philon Juif soit croyable , il y a quelque apparence. Cét Ecrivain extrêmement estimé , étoit bien instruit des Concerts de sa nation , & sçavoit ce qu'il disoit : de quoi le Pere Menestrier conclut net , qu'il aime mieux le croire , que de recevoir les visions d'un homme , cét homme est Mr le Medecin , qui s'avise après tant de siècles sur la foi de sa seule imagination , de nous dire que les Anciens n'ont pas eu la Musique à contrepoint & à plusieurs parties. Et que répond Mr le Medecin à cette autorité de Philon Juif , qu'il a lui-même rapportée ? Bagatelle. Philon le dit peut-être avec la même probabilité , que quelques-uns ont dit qu'il sçavoit la Chimie. Le joli détour ! Si d'autres avoient avancé à tort que Moïse a été Chimiste , faudroit-il que le témoignage de Philon , qui le fait Musicien , en pâtît ? Quel rapport cela a-t-il ? Mais supposé que Moïse ait été aussi probablement Musicien que Chimiste , où en sera Mr Perraut , quand je lui montrerai que Moïse étoit meilleur Chimiste , que personne ne l'est à present ?

Quoi , Monsieur , dit Mademoiselle M. vous vous imaginez que Moïse ait sçû la Chimie ? ... Ma foi , Mademoiselle , je suis homme rond , & qui va son grand chemin : Je sçai que Michel Ange a fait d'excellens

Ouvrages de Sculpture , témoin son Cupidon au bras callé , ainsi je croi qu'il étoit Sculpteur. Je sçai qu'il a fait d'excellens Ouvrages de peinture , témoin son fameux jugement , ainsi je croi qu'il étoit peintre. Je sçai qu'il a fait d'excellens desseins de bâtimens , témoin celui de Saint Pierre de Rome , ainsi je croi qu'il étoit Architecte. Et comme je sçai d'une certitude cent fois plus ferme , que Moïse <sup>a</sup> réduisit le Veau d'or en poudre , jusqu'à faire boire cét or en poudre aux Israëlites : je croi bonnement qu'il étoit Chimiste plus habile que les nôtres , puisque les nôtres confessent qu'ils ne sçavent que fondre l'or , & non le réduire en cendres. Thomas \* Brown & son Commentateur , gens de créance difficile , vous confesseront de même qu'ils passent là-dessus Moïse pour un Chimiste parfait ; & je m'étonne que le Pere Mene-strier qui avoit l'intention bonne , & qui relève le mauvais raisonnement de Mr Per-rault , n'ait songé à le pousser à bout par cette preuve... Ce fut un miracle qui rendit Moïse Chimiste... Eh bien , un autre miracle l'auroit rendu Musicien , pour faire chanter ses admirables Cantiques comme

*Religion  
du Néc.  
x. part.  
ch. 50.*

<sup>a</sup> *Arripensque vitulum quem fecerant, combussit & contrivit usque ad pulverem, quem sparsit in aquam, & dedit ex eo potum filijs Israel. Exod. ch. 22. v. 20 & Deut. ch. 9. v. 21. vitulum arripens igne combussit, & in frustra comminans, omninoque in pulverem redigens, projecit in torrentem.*

ils méritoient de l'être. Mais il me paroîtroit qu'il ne faut point mettre de miracles où l'Écriture n'en met point. Moïse avoit été *a instruit dans toute la sagesse des Egyptiens*, il avoit été élevé à la Cour d'Égypte par la fille de Pharaon, qui *b le prit à elle & le nourrit comme son fils*. La Cour d'Égypte étoit alors le lieu du monde où la Musique pouvoit & devoit être le mieux sçûë. Il y avoit une vrai-séemblance entière que Moïse l'y aprit, & qu'ensuite lui, qui sainteté à part \*, n'étoit pas un homme ordinaire, il la perfectionna pour la magnificence du culte de Dieu, à laquelle il pensoit tant. Il est certain que ce fut des Hebreux \* que les Grecs tirèrent après toute leur science. Et delà combien de conséquences mortelles pour Mr Perraut ! Il dit lui-même un peu plus bas qu'il est parlé dans Daniel d'un instrument de Musique apelé Symphonie, que l'on veut faire \* passer pour quelque chose de plus parfait & de plus capable d'une harmonie composée, que la lyre & le psalterion. Comment élude-t-il cette nouvelle objection ? Il ne paroît point que cét instrument fit un autre effet qu'un accord qui servoit de bourdon aux autres. Il ne paroît point ! Non à lui. Et

Longin.  
traité des  
sublime.  
ch. 7.

Vo ex la  
2. Let.  
des Rést.  
de M.  
Ferrand  
sur la  
Religion  
Chrét.  
p. 357.

*a Et eruditus est Moyses omni sapientia Ægyptiorum Act. Apost. c. 7. v. 22.*

*b Sustulit eum filia Pharaonis, & nutrit eum sibi in filium. Ibid. vers. 21.*

pourquoi lui paroît-il que cét instrument *Symphonie*, ne faisoit qu'un accord qui ne servoit que de bourdon ? ( *Quel langage !* ) Parce que tel est son bon plaisir. Il cite & embroïlle une explication de A. de Lyra, puis la paraphrase à son gré. Lyra dit que cette *Symphonie* étoit un instrument dont les gueux se servent. C'étoit une Vielle, suivant le plus grand nombre d'Interpretes, & on sçait qu'une Vielle jouë ou peut jouër plusieurs parties. Mais j'avoüe, plus sincère que Mr l'Architecte, que nous ne devons rien inferer d'un côté ni d'autre, de cét instrument douteux & inconnu. Le passage de Daniel prouve seulement qu'il y avoit dans la Musique de Nabuchodonosor des instrumens de cinq ou six especes, & selon la traduction de Mr de Saci, qui semble ne pas faire un instrument de *Symphonie*, il y eût à cette fête de Nabuchodonosor, *des Concerts de toutes sortes de Musiciens.*

P. 254. Autre citation de Mr \* Perraut, qu'il a prise d'Athenée. Le *Magadis*, instrument de l'antiquité, au rapport d'*Anacréon*, avoit vingt cordes... Ce qui fait croire à *Possidonius* que c'étoit pour jouër les trois modes anciens ensemble... Ah, ah, interrompit la Comtesse, & il me souvient que

<sup>a</sup> Il veut dire Nicolas de Lyra. Il n'y a point de A. de Lyra. Ceci est du 13. ch. de Daniel.



vous m'aviez \* dit que l'antiquité n'avoit <sup>4.</sup> point connu d'instrument qui eût plus <sup>du 2.</sup> de dix cordes , & qui pût joier les cinq <sup>Dia.</sup> parties.... J'avois raison , Madame , les vingt cordes du Magadis étoient deux à deux à l'octave , & ainsi n'en valoient que dix , & cét instrument ne joïoit que trois parties , & non cinq comme nôtre Claveffin les joïe quelquefois. Mr Perraut cite donc cét instrument. Il estropie cinq ou six fois la verité , & fait dire à Posidonius. ce qu'il ne dit point dans Athenée. Je n'ai garde de me souvenir du long passage d'Athenée , ni de vous en fatiguer , quand je m'en souviendrois : Mais je me souviens que c'est au quatorzième chapitre de son quatorzième Livre qu'il discute ce que c'étoit que le *Magadis* <sup>a</sup> ; & quiconque voudra prendre la peine de lire attentivement ce chapitre , trouvera qu'il y est manifeste , que le Magadis joïoit plusieurs parties. Mr le Medecin ne marque point l'endroit d'Athenée , dont il est question , ce qui est une de ses finesse , pour dépaïser les Lecteurs , & une finesse qui lui est très-familier : mais la vraie finesse auroit été de laisser ici le Magadis à côté , & de ne point citer faux ailleurs. Supposons que les instrumens des Anciens

<sup>a</sup> Daniel parle aussi de cét instrument sous le nom de Sambuca , qui étoit le même , selon Athenée.

ne joiïassent qu'une partie, ne s'accom-  
 pagnoit-on point en chantant, demanda  
 le Marquis? car c'en seroit deux. Le bon  
 sens voudroit que la voix eût chanté le  
 sujet, & que l'instrument qui accompa-  
 gnoit eût fait la basse. Ce seroit du moins  
 un accord. Est-ce que les Anciens avoient  
 du bons sens, répondit le Chevalier, au  
 compte de Mis Perraut? Il n'y a pourtant  
 pas moyen de douter que les Grecs ne fis-  
 sent ce que vous dites, & ne sçussent le  
 secret de cét accord de l'accompagnement  
 & de la voix, dès le tems d'Anacréon le  
 plus ancien des Poètes, qui nous restent  
 après Hesiode & Homere, & qui étoit  
 contemporain de Daniel. Remettez-vous  
 en mémoire, Madamie, la premiere Ode  
 d'Anacréon, que vous avez vüe parmi  
 celles que Mr l'Abbé Regnier a si joliment  
 traduites. Dans cette Ode charmante,  
 Anacréon se plaint que, lors qu'il veut  
 chanter les travaux d'Hercule, son Luth  
 au lieu de le suivre en l'accompagnant,  
 chante l'amour malgré lui. *En vain j'y ai*  
*mis des cordes neuves*, dit-il, il ne \* con-  
 trechante que l'amour. Ce terme *contre-*  
*chanter*, qui est le terme de l'original, ne  
 montre-t-il pas évidemment que l'accom-  
 pagnement & la voix avoient coûtume de  
 faire deux parties differentes? Vous ver-  
 rez que les Grecs qui suivirent Anacréon,  
 bien

λύπη.  
 δ'ε ε-  
 γωτας  
 αυτε-  
 φώνη.

bien loin d'apprendre d'autres accords, oublieroient celui là.

Le mot de *Symphonie*, qui est Grec & Latin, & qui signifie par tout chanter ensemble, s'accorder, ne prouve rien au sentiment de Mr Perraut, ni celui de *Symphoniâques* non plus, qui étoit un mot, dont les Romains usoient souvent, comme nous de celui de *Symphonistes*, pour dire des Musiciens. Mr le Medecin a tout à l'heure trouvé que tous ces gens-là ne chantoient que la même partie. Il rapporte des passages \* d'Aristote, desquels il a peine à se démêler, & il y en a plusieurs dans Aristote, qui font voir que la maniere des Anciens répondoit à la nôtre, jusques dans les préludes \*. Mais enfin ce n'étoit que *le même sujet*, chanté de plusieurs façons. Il ne s'agit point de contrepoint. Lors qu'Horace parle \* d'une *Symphonie discordante*, & dit que *cette Symphonie mal accordée offense les oreilles*, Mr Perraut \* vous garantit que *cette Symphonie ne signifie point nécessairement autre chose que l'accord des voix, qui chantant à l'unisson ou à l'octave ou à la tierce, ne chantent toutes qu'un même chant*. L'expression d'Horace semble avoir une autre force; mais Mr Perraut vous est caution qu'elle ne veut dire que cela. Et lorsque Senèque, continua le Chevalier en feuilletant le Livre de Mr Perraut,

p. 361.

Voyez la  
Rhetor.  
d'Arist.  
li. 3. ch.  
14. de  
l'Exorde  
Ut gra-  
tas inter-  
cavas  
simpho-  
nia dis-  
cors, of-  
fendit.  
p. 361.

P. 375  
 & 76.

lors que *a* Seneque vous va parler \* d'un Chœur de Musique, composé de plusieurs voix qui ne rendent qu'un seul son, & où les voix sont les unes hautes, les autres basses, les autres moyennes; où les voix des hommes & des femmes sont tellement mêlées au son des flûtes, que l'on ne les entend point séparément, mais toutes ensemble. Mr Perraut vous ordonne encore d'être persuadé, que cela ne signifie point nécessairement autre chose qu'un plein chant. Voila un beau plein chant, dit le Marquis, & qui n'auroit pas mal ressemblé à un de ces Chœurs de nos Opera, qui ont un accompagnement. Au pis aller, reprit Mademoiselle M. ce ne sont encore que trois parties. Mais, Mademoiselle, répondit le Marquis, ces trois parties sont à peu près comme quinze, il n'y a proprement que ces trois parties dans la Musique, le dessus, la taille, & la basse: quinze parties sont ces trois parties-là étendues, à demi copiées & doublées. Ecoutez, dit la Comtesse, mon avis est à moi, qu'en faveur du beau plein-chant de l'antiquité, nous lui pardonnions sa Musique, que nous déclarerons pauvre ou méchante, pour faire plaisir à Mr Per-

*a* Non vides quam multorum vocibus chorus constat? unnes tamen ex omnibus sonu, redditur aliqua illis acuti est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viri, famina, inter ponuntur tibia, singulorum ibi latent voces, omnium apparent. Ce passage de Seneque est, non pas de l'Épître 84. comme le marque M. Perraut, mais de la 85.

faut. Sera-t-il content ? Non, Madame, repartit le Chevalier, il ne le seroit point. Et pour revenir à son idée, si par hazard on vous conte que Platon\* parle de même de Chœurs composez d'enfans & d'hommes, de filles & de femmes, & d'un Maître des Chœurs pour conduire ce nombre de voix diverses : vous aurez la bonté d'entendre plein chant, & Maître de plein chant, & non, Musique. Il ne faut que sçavoir une fois cette explication nouvelle de Mr Perraut, & l'apliquer où il en fera besoin : il se débarasse de plusieurs autres passages très-incommodes pour lui, & qui paroissent marquer nettement des contre-parties, en disant que les contre-parties n'étoient que des bourdons. \* *Platon fait distinction entre le chant simple & celui qui est composé de tous les genres d'harmonie, qu'il appelle Panharmonie. Ce n'est là rien non plus que le reste. Il n'y a rien qui oblige de croire que tout cela fût autre chose que le bourdon à trois cordes, qui comprend toute l'harmonie des anciens. Mais, se demande-t-il\**

*Dans le 6. li. de la loi, & ailleurs*  
*P. 374. & 75.*  
*P 392.*

*ne peut-on pas dire que ces bourdons est une chose imaginaire, puis qu'il ne se trouve rien d'écrit qui approche de bourdons ? En effet, cette objection est assez naturelle. On avoüe, répond-il, qu'à la verité ils n'ont rien écrit de ces bourdons, mais il y a grande aparence, &c. Que*

voulez-vous qu'on repliche à Mr Perraut, qui a pour lui l'autorité de Mr Perraut ?

Je ne vous rapporterai plus que deux de ses citations. La premiere, est celle dont Mr le Marquis avoit oüi parler, & où Cicéron condamne l'excés des dissonances. *a* *Cicéron dit que les ports de voix, qui la font passer par de faux tons, sont plus agréables. que lorsque la voix s'arrête justement sur les tons, & qu'elle saute de l'un à l'autre, sans couler sur les tons qui sont entre-deux.* Vous ne reconnoîtrez peut-être pas là, Marquis, le Cicéron qu'on vous cita ; mais ce n'est pas sa faute. Je vous lis la Paraphrase de Mr le \* Medecin. Cassagne a traduit, *il y a de faux tons dans la Musique, & vous dûtes vous apercevoir qu'on ne peut pas l'entendre & autrement ? Qu'en dit Mr Perraut ? Vous croirez, ainsi que quelques-uns veulent, que les faux tons sont des dis-*

*a* *Molliores sunt & delicatioris in cantu flexiones & falsa vocale quam certa & severa. De orat. li 3 falsa vocalæ, de petits tons faux. Certa & severa, des tons pleins & mâles.*

*b* Il y a dix endroits dans Cicéron qui établissent cette pluralité des parties de la Musique des Anciens. *Proxima autem Aristoxenus Musicus, idemque Phil'osop'us, intentionem ipsius corporis quardam, velut in cantu & sibilis, quæ harmonia dicitur. Si ex corporis totius naturâ & figurâ varios motus cili, tanquam in cantu seros. Tuscul. quæst. lib 1*

*Harmoniam autem ex intervallis sonorum nosse possumus, quorum varia compositio etiam harmonias efficit plures. Ibid.*

*Aurum item est admirabile quoddam artificiosum que iudicium, quo qualitate & in vocis & in tibiarum nervorumque cantibus varietas sonorum, intervalla, distinctio, & vocis genera per multa canorum, si scum, laue, asperum, grave, acutum, flexibile, durum. De naturâ deor. tom. 2.*

*sonances, & ces tons justes des accords parfaits. Ce n'en font point. Et par quelle raison n'en font-ce point ? Lisez. C'est que cela n'est dit que pour le simple chant. La raison de cét arrêt est demeurée dans la tête de Mr l'Architecte, & il ne raisonnera pas beaucoup non plus pour réfuter le passage de Longin, qui doit être plus haut.\** p. 370.

Le voici. *Quand on trouve dans Longin que le stile sublime peut souffrir quelquefois des expressions moins relevées, parce qu'elles servent à faire paroître le reste avec plus de pompe & d'éclat, de même que dans la Musique il est bon d'entremêler le rude avec le doux, afin d'en augmenter l'agrément, il est certain que si l'on ne prenoit garde à la véritable signification des termes dont cét Auteur s'est servi, l'on ne manqueroit pas d'entendre qu'il veut parler des consonances & des dissonances, ( Parbleu, oïi, on l'entendrait. ) que l'on mêle souvent avec un grand succès dans la composition de la Musique à plusieurs parties. Cependant, rassurez-vous, Mademoiselle, Longin n'a jamais eu la pensée que l'on lui attribuoit. Bon, par où Mr Perraut en est-il mieux informé ? Car il ne parle point de consonance & de dissonance, mais seulement des sons, dont il fait deux especes : il appelle les uns les principaux ou dominans, & les autres les extraordinaires. Quel raisonnement ! &*

au contraire, tout le monde ne penseroit-il pas que ces tons *dominans* sont les tons du sujet, & les *extraordinaires* les tons des parties moyennes : ce qui n'empêche point du tout que le *rude* & le *doux*, ne soient les dissonances & les consonances. Mais, sans m'arrêter à vous dire que Mr Perraut fait ici un galimatias & une traduction entortillée, qui laisse à peine reconnoître l'endroit qu'il a eu vûë, & qu'il s'est bien gardé de citer : Sans m'arrêter à repousser cette plaisante crainte qu'il veut que nous ayons de donner trop de prix aux termes de la Musique des Anciens, en les expliquant sur le pié des nôtres ; comme s'il n'étoit pas vrai-semblable qu'un faux ton & une partie signifioient alors ce qu'un faux ton & une partie signifient dans ces siècles-ci, imagination de Mr Perraut, qui va à ôter tout commerce entre les Anciens & nous, pour toutes sortes d'Arts & de Sciences : Je vous rapporterai, Mesdames, deux petits passages du Longin de Mr Despreaux, à la traduction duquel on doit mieux s'en fier, qu'à celle de Mr l'Architecte. Vous jugerez comment Longin peint la Musique ancienne. \* *Comme dans la Musique, dit-il, le son principal devient plus agréable à l'oreille, lors qu'il est accompagné de différentes parties qui lui répondent de même, & le reste. Bien que les tons de la Lyre ne signi-*

cb. 24.



fient rien d'eux-mêmes , dit-il ailleurs \* , ch. 32.  
néanmoins par ces changemens de tons , qui  
s'entrechoquent les uns les autres , & par le  
mélange de leurs accords , survient , comme  
nous voyons , ils causent à l'ame un transport  
& un ravissement admirable. Que vous en  
semble à tous trois ? Oh , dit la Comtesse ,  
en prenant un certain sérieux , je veux voir  
la vraie force de ces mots là dans l'origi-  
nal , ou peut-être le Longin parle à la vo-  
lée. Mais , que pense Mr Despreaux de ces  
passages ?... Ce qu'il en pense , Madame ?  
Il faudroit qu'il fût un bien mauvais & bien  
infidelle Traducteur , s'ils ne vouloient pas  
dire , quand ils ne les expliqueroit point ,  
que la Musique ancienne avoit des parties  
& des accords de toutes les façons. Et ,  
suposé que le grand Despreaux pense  
quelque chose là-dessus , vous comprenez  
qu'il ne pensera pas comme un Perraut.  
J'ai tout le Longin très-présent à la mé-  
moire ; car c'est un des Livres que je lis  
le plus souvent. Mr Despreaux a pris la  
peine d'éclaircir par une Note le passage \* p. 140.  
des différentes parties , & il y dit expres-  
sément , qu'il n'est pas de l'avis de ces mo-  
dernes , qui ne veulent pas qu'il y ait eu des  
parties dans la Musique des Anciens. Les  
Notes de Mr Dacier sur Longin , qui con-  
tredisent de tems en tems celles de Mr Des-  
preaux , ne contredisent pas celle-ci , non

plus que celles de Mr Boivin le jeune, un des hommes du Royaume qui sçait le plus à fonds la Langue Grecque; & , s'il m'est permis d'en juger, un de ceux qui m'a paru du goût le plus fin & le plus juste en matiere d'Auteurs anciens. Marques tacites que ces deux habiles Antiquaires font encore de son sentiment & du nôtre.

Après vous avoir ainsi montré que les citations de Mr le Medecin établissent assez bien le contraire de ce qu'il prétend, il nous resteroit à examiner une douzaine de raisonnemens foibles & obscurs qu'il jette aux yeux de ses Lecteurs, & d'inductions dont il tâche de cacher la fausseté par un jargon de Mathematicien, & par de grands mots, que ni lui ni personne n'entendra jamais. Il déclare que les Anciens n'ont point eu de demi-tons, & cét arrêt en premier & en dernier ressort leur ôte leur genre chromatique si fameux, & en gros si généralement reconnu: mais en récompense il convient qu'ils ont bien entendu la mesure. Si vous voulez; Madame, nous allons examiner ces... Point, point, interrompit la Comtesse, on vous en dispense. Nous ne sommes pas femmes sçavantes de profession. Contentez-vous que Mr l'Architecte accorde à vos amis une pratique habile de la mesure. Selon mon petit sentiment; une mesure bien proportionnée &

bien exacte, forme les beautez de la Musique les plus naturelles & les plus vives, & cela ne revient point au plein-chant. En général, reprit le Marquis, je mets qu'il soit aujourd'hui tout-à-fait incertain que les Anciens aient connu ou non, les différentes parties & les différens accords. Il est raisonnable que la présomption soit en leur faveur. *En Grece la Musique étoit le fondement de toutes les sciences, on commençoit par là l'éducation des enfans, & on étoit persuadé qu'on ne doit \* attendre rien, d'un homme qui ne sçait pas la Musique.* Ces Grecs l'ont cultivée long-tems & soigneusement. *Ils l'ont \* possédée au souverain degré. Il faut démentir toutes les Histoires, ou \* avouer que la Musique des anciens étoit tout autrement touchante que la nôtre.* & ils ont fait par elle des choses surprenantes. Ils ont excellé en sculpture, en Poësie, en éloquence &c. Arts voisins & alliez de la Musique. Il y a certainement aparence qu'ils n'ont pas ignoré en cet Art-cédes agrémens qui se présentent pres- que d'eux-mêmes; & que s'ils n'en ont pas usé autant que nous, c'étoit moins défaut de connoissance, que de volonté. Il ne tombe pas dans l'esprit que leurs magnifiques Chœurs ne fussent qu'un amas de voix qui chantoient un plein-chant niais. Pour leur donner la gloire de la science des par-

*M. Dacier Poë. à Arist. p. 102. Della Musica i greci antichi ne furono possessori grandissimi. Tasso. l'ens. di ve f. li. 10. p. 609. M. l'Abbé Fleuri. Mœurs des Israélites p. 156.*

ties , il ne faut pas faire d'eux des esprits incomparables , il suffit de n'en faire pas des *a* Iroquois & des *b* Hotantots , & le Pere Menestrier est excusable d'avoir nommé des visions les idées de Mr le Medecin. Remarquez , Chevalier , pour vôtre consolation , que Mademoiselle ne le soutient point. Vous l'aviez prévu.

Me pardonneriez-vous de vous avoïer , que vôtre érudition commençoit à me lasser , dit languissamment Mademoiselle M. apuyée contre un des bouts du canapé de la Comtesse ? La seconde proposition de Mr Perraut seroit-elle aussi sérieuse , &

Les Plai-  
deurs.  
Act. 2.

\* Serez vous long , Avocat , dites-moi ? vous pourriez la remettre à une autre fois. Elle sera réjoüissante , répondit Mr de... il ne tiendra qu'à vous d'en rire. Mr Perraut tranche net , que *le simple chant ne vaut pas la peine qu'on y songe. Les Anciens* \* , vous dit-il , *désinissent la Musique, l'Art qui apprend à bien chanter, l'Art qui*

p. 340.

\* Peuples barbates , auxquels M. Perraut compare les anciens pour la Musique. p. 360.

*b* Peuples du Cap de bonne esperance , & les plus brutaux , dit-on , de tous les hommes. On les appelle *hotantots* , parce qu'en dansant , ils disent incessamment & avec vivacité *hotantot* , mais d'une voix tout-à-fait basse , comme s'ils étoient éssouffez , ou qu'ils craignoient d'éveiller quelqu'un. Ce chant muet n'a nulle diversité de tons , mais de la mesure. Les deux premieres syllabes de *hotantot* , sont toujours deux notes , & la dernière toujours une blanche. Du Royaume de Siam , par M. de la Loubere , tom. 2 p 135. M. Perraut auroit de la peine à nier que les Anciens scüssent garder la mesure dans leur Musique , puisque les peuples du monde les plus gnorans & les plus sauvages , la gardent naturellement dans la leur.

apprend à composer un beau chant , la con-  
 noissance du chant , & de ce qui lui apar-  
 tient. Pauvres esprits ! Etoit-ce là la con-  
 noître ? Selon l'idée que nous avons de la  
 Musique , nous n'apellons point Musique  
 quand une seule voix chante... Et comment  
 cela s'apelle-t-il donc , demanda la Com-  
 tesse ? Plein-chant , Madamé. Ne vous en  
 doutez-vous pas ? Si bien , Mademoiselle,  
 que quand vous chanterez *la Speranza* , &  
 quelque air Italien que ce soit , si travaillé  
 qu'il vous plaira , un air de Cârissimi , de  
 Luigi , de Buononcini , & à plus forte rai-  
 son quand vous chanterez du recitatif , ce  
 ne sera point de la Musique , ce ne sera  
 que du Plein-chant. Cependant on ne doit  
 pas imputer à Mr Perraut seul le ridicule  
 d'une idée qu'avoient alors & qu'ont en-  
 core à present quelques Musiciens sans  
 goût , quelques Musiciens à Mathemati-  
 ques. Idée qui , du reste , n'en est pas moins  
 pitoyable , pour être commune parmi la  
 bourgeoisie Musicienne. Tout au plus ,  
 qu'on réserve le nom d'*harmonie* à la plu-  
 ralité des parties & des accords , & qu'un  
 simple chant ne soit apellé que *melodie* ;  
 mais enfin que ce soit toujourns de la Mu-  
 sique , & de la meilleure. Vous aurez la  
 bonté de vous r'apeller ce que nous avons  
 dit en plusieurs occasions , pour prouver  
 combien le sujet , le simple chant , lors

qu'il est excéllent, est au dessus du mélange des parties ; elles en dépendent ; elles en naissent ; elles le suivent, elles en tirent leur mérite, & leur prix n'est communément que de varier, d'égayer la Musique, de lui donner de la magnificence & de l'éclat : Je ne vous étendrai point les raisons qui nous en ont convaincus.

*p. 379.* De ce \* qu'il étoit défendu par les loix des Anciens, de rendre leur Musique trop agréable, de crainte qu'en amolissant les esprits, elle ne corrompît les cœurs : de ce que Plutarque dit, que ce n'étoit point par ignorance qu'elle étoit si simple & si nue, & qu'ils la vouloient ainsi par politique. Mr Perraut conclut qu'elle étoit pauvre, & sans grandes douceurs. Vous voyez que c'est bien concluë. Si ce n'étoit pas par ignorance que la Musique des Anciens étoit simple, ils en faisoient donc de sçavante, quand ils vouloient, quand leur politique délicate & sage le leur permettoit, & peut-être le leur permettoit-elle quelquefois. Mais, Mr Perraut, n'y a-t-il point un milieu entre la pauvreté & la folle abondance, entre la simplicité plate & la parure excessive ? N'y a-t-il point une simplicité riche, & ne sçauroit-on faire de la Musique qui ne soit ni trop douce, ni trop dure ? Non, selon Mr le Medecin, ni selon tous les Perrauts François & Italiens.

Aristote

conte pourtant une petite histoire, que Mr Perraut qui l'avoit tant étudié, & qui m'enhardit à l'alléguer, auroit dû retenir.

\* *Le Boulanger d'un certain homme lui étant venu demander comment il feroit sa pâte, s'il la feroit molle ou ferme? Et quoi, dit celui-ci, est-ce que c'est une chose impossible que de bien faire de la pâte? Ce qui fait qu'une chose est bien, conclut Aristote, vient de ce qu'on a sçû garder la médiocrité.* L'histoire paroîtroit baïlé à d'autres femmes que vous, Mesdames; mais vous avez agréé que je vous servisse une collation grecque. Ces Grecs ont une naïveté qui descend aux plus petites choses, dans lesquelles aussi elle met de la Noblesse, & toujours du suc. Je parie qu'en femmes doctes que vous êtes cette aprêdînée; vous trouverez cette histoire plus aimable que celle de Plotine\* & d'Amilcar. Si elle n'a point fait réfléchir Mr Perraut; étoile, force d'imagination de sa famille. Des meilleurs Livres du monde, où tout lui devoit ouvrir les yeux, il ne tire que de quoi entretenir & fortifier ses aveugles préventions.

Ma demie-heure s'avance. Voici en raccourci sa pensée. \* *Qu'est-ce qui nous empêche de croire que les Anciens n'ont cultivé que le simple chant, & ont été des innocens, très-contens de leur sçavoir, à l'aide duquel ils ont même fait ces especes de*

miracles ? Considérez que la Musique & la Peinture nous peuvent toucher en ces trois manières. La Peinture, par la vivacité du coloris & par la délicatesse des traits, de même que la Musique par la netteté & par la justesse de la voix, charme nos sens; la Peinture par la simple représentation des passions; de même que la Musique par les accens ou par les modes, ou gais ou tristes, nous cause des émotions de joie ou de tristesse; & la Peinture par l'ingénieuse & artiste représentation de ce qu'elle veut représenter; de même que la Musique par le sçavant mélange, & par la belle suite des consonances, contente l'esprit, & lui cause une admiration, où le cœur & les sens ont fort peu de part; comme au contraire, ce qui est pour toucher les sens & le cœur; n'a que fait pour cela d'aucun artifice. Or les Anciens ne s'attachoient qu'aux deux premières manières. Ils ne s'étudioient qu'à toucher le cœur & à contenter les sens.... Il ne faut donc pas s'étonner si les Musiciens de l'antiquité faisoient de si grands miracles avec si peu d'art. Vous entendez ? Voilà le raisonnement de Mr Perraut. Mademoiselle; dit le Marquis, en regardant Mademoiselle M. seroit-il possible qu'un homme que vous paroissiez estimer, raisonnât de cet air-là ! Mais, Chevalier, vous ne lisez pas fidèlement : Prenez le Livre & lisez vous-même, ré-



pondit celui-ci; vous verrez que je n'y ajoute pas une lettre. *Et ceux des Anciens,*  
 \* continuë Mr l'Architecte, qui faisoient P. 386.  
*profession de la Peinture & de la Musique, voyant qu'ils réussissoient assez dans ces arts en touchant les sens & le cœur, & que cela leur attirait des approbations capables de satisfaire toute leur ambition, ne se sont point mis en peine de chercher un autre genre de perfection, qui même pouvoit nuire au dessein qu'ils se proposoient, qui étoit de plaire à la multitude... Oh, ventrebleu, Chevalier... Patience, Monsieur. Ce but aisé à attraper, d'éouvoir par les sens & par le cœur, auquel ils visioient uniquement, se remarque encore, dans leurs Pièces de Theatre, où ils faisoient valoir le merveilleux, le tendre, le pitoyable, & le terrible, bien moins par les belles sentences & les ingénieuses descriptions, que par des expressions naïves, où le spectacle avoit plus de part que l'éloquence. Oïida. Les malhabiles Poëtes tragiques, de ne mettre dans la bouche d'un Heros desesperé, que des expressions naïves de sa douleur; au lieu de lui faire prononcer de belles sentences & d'ingénieuses descriptions! Les malhabiles Poëtes, de mettre la meilleure partie de leur art à amener de ces Scenes parlantes, où la seule situation du Heros, le seul spectacle attendrit les spectateurs! Je ne me mêle.*

guères de peinture. Mais un tableau qui ; en flattant mes yeux faisoit mon cœur , me sembleroit aussi fort beau & fort bon , & ces deux exemples ne détruisent pas l'opinion où j'étois hier , qu'il suffit à une Musique de toucher le cœur & de contenter les oreilles. J'entens , lorsque l'auditeur ou le spectateur n'est ni un Matelot ni un Boucher , que c'est quelqu'un qui n'est pas tout-à-fait bête. Encore quand ce seroit quelqu'un de la dernière populace , je doute qu'on pût lui gagner les oreilles & le cœur sans quelque mérite. Mais quand ce sera un gros de populace , il y aura du mérite assurément. On s'apercevrait à la fin qu'un discours , un tableau , un chant , qui gagneroient le cœur & les sens d'un grand peuple , seroient chacun dans les vraies règles de leur Art : ce qu'on a dit de l'éloquence , *a qu'être souverainement éloquent, est le paroître à tout un peuple* , se trouveroit vrai de même sur tous les autres beaux Arts de cette espece. *Le peuple sent , comme le sçavant , qu'il est touché : le sçavant n'a par dessus que d'entendre pourquoi il est touché. Le peuple est charmé d'un ouvrage qui lui inspire les sentimens que le Compositeur a voulu. Le peuple se réjouit , se fâche , rit , pleure , espere , craint , au gré du Com-*

*a* Cicer. de claris orator. Et tout le raisonnement qui suit , est aussi mot à mot de Cicéron.

positeur. *Que peut le Compositeur souhaiter de plus, & pourquoi attendre que le sçavant prononce ? Le jugement des sçavans doit être conforme, malgré qu'ils en aient, aux sentimens du peuple.* Au reste, Mr Perraut qui parle de la multitude, à laquelle les Musiciens Grecs se bernoient à plaire, ne songe pas ce que c'étoit que cette multitude-là. Il y avoit à Athenes telle Herbiere \* & tel <sup>b</sup> Corroyeur, dont on auroit plus crainit le goût que celui de Mr Perraut. Mon ami, dit le Marquis, je ne sçai quel effet les paroles de Mr Perraut ont fait sur Mademoiselle ; mais pour moi, j'en ai bien souffert. Diantre soit du nigaud. Et à quoi donc plaira la Musique, si ce n'est au cœur & aux sens ? Je vous le disois hier, Monsieur, repliqua le Cavalier, à l'esprit. Les Mathematiciens & les Italiens se rencontrent, & Mr Perraut, sans le sçavoir, prêche pour les Compositeurs d'Italie. Il veut que la Musique travaille à *chatouiller l'esprit, & même que le cœur & les sens aient fort peu de part à l'admiratton qu'elle lui causera.* Ce principe que les Anciens, privez du jeu de differens accords & de differentes parties, privez d'un sçavant contrepoint, ne donnoient point à l'esprit seul des plaisirs sublimes.

\* L'Herbiere qui reconnût que Theophraste n'étoit pas Athenien, & qui l'apella étranger.

<sup>b</sup> Simon le Corroyeur, l'ami de Socrates, qui écrit trente-trois dialogues de ce qu'il lui avoit entendu dire.

& que toute la beauté & l'agrément de la  
 Musique n'étoit parmi eux que pour tou-  
 cher les sens & le cœur, est surquoi il fon-  
 de le mépris qu'il a pour eux en cét art.  
 C'est en un mot le nœud & l'argument prin-  
 cipal de son Traité. Leurs Musiciens fat-  
 tilloient le cœur & contentoient les oreilles:  
 Oh, dit-il, cela est bien plus aisé que de  
 satisfaire l'esprit. A la vérité, cela sera  
 goûté de la multitude\*, de ceux qui n'ont  
 pas un esprit capable d'être touché, par-  
 ce qu'il y a d'admirable dans la diversité &  
 dans le bel ordre des consonances à plusieurs  
 parties; mais qui n'ont que des oreilles pour  
 juger de la netteté & de la justesse de la voix,  
 & qu'un cœur pour aimer la gayeté de la  
 cadence ou la douceur plaintive d'un molle  
 triste.... au lieu qu'un esprit scavant dans  
 la composition de la Musique ne sera ravi  
 d'admiration, que lors qu'il entendra un  
 excellent contrepoint, Mr. Perraut pousse plus  
 loin son principe. Il dit que comme un es-  
 prit scavant est ravi d'entendre cet excé-  
 lent contrepoint, \* quoique chanté par des  
 voix peu agréables d'elles-mêmes, comme  
 les intelligens & les connoisseurs écoutent  
 avec plaisir un concert de voix médiocre-  
 ment bonnes, à cause de la belle composition,  
 l'ignorance fait qu'il déplaît, & semble ridi-  
 cule à tout le reste du monde: l'ignorance fait  
 que la plûpart du monde aime mieux une bet-

P. 39.

P. 390.  
C. 91.

*le voix ou une flûte douce seule, qu'un concert à plusieurs parties.* C'étoit ce que nous avions observé. Mr Perraut demeure très-volontiers d'accord que nous sommes le grand nombre. Mais tant pis pour nous. C'est que nous n'avons pas d'esprit de ne pas concevoir qu'une Musique qui ne va pas à satisfaire l'esprit, sans tenir compte des oreilles & du cœur, est une Musique fade. Il me souvient d'un trait de ce goût-ci, d'un trait de famille, de Mr Perraut l'Académicien. A la fin du quatrième Tome de ses Paralleles, l'Abbé, Patron des modernes, dit que les Anciens ne connoissoient point la Musique à plusieurs parties. Le Président, qui est un fort joli Monsieur, & qui défend l'antiquité à merveilles, répond que cela ne se peut pas, & que c'est le plus beau que ce mélange, qui charme *la raison même dans la plus haute partie de l'ame.* Charmer la raison, une Musique, & dans la plus haute partie de l'ame ! Voilà donner de belles idées cela. Il n'y a que Mr Perraut, & l'Académicien encore, qui scût trouver des loüanges si propres. Je ne l'oublierai point, dit le Marquis ; & , comme il faut des loüanges opposées à des beautés opposées, au premier beau raisonnement de Mathématique, de politique, ou de droit, que j'entendrai, je dirai pour compliment au raisonneur,

qu'il m'a chatoüillé jusqu'au fond du cœur & des oreilles. Mais on nous disoit dernièrement une chose de vos Grecs, qui viendra bien ici. Leurs Compositeurs qui ne visoient qu'à rencontrer la nature, n'étoient pas tellement asservis à plaire à la multitude, qu'ils ne pensassent jamais qu'à elle. Ils avoient des Chœurs de deux sortes d'harmonie; & si l'une étoit tout-à-fait destinée au peuple, l'autre, d'un artifice plus relevé, étoit faite pour la fine délicatesse des Sçavans.

Mr le Medecin ne le sçavoit point, continua le Chevalier, il excuse le peu d'attention de l'antiquité à ce sacré contrepoint, dont *les intelligens & les connoisseurs* comme lui, sont idolâtres de nos jours sur *une diversité de goût qui régné dans certains siècles & dans certaines Nations, & qui n'est point une chose tout-à-fait incroyable, quoiqu'on en ignore la cause.* En fait de goût, il n'est pas si pénétrant, & les Mathématiques Grecs n'ont pas coutume de donner d'ouverture pour cela. Il adoucit le tort de l'antiquité par l'exemple des *Chinois* peuples qui passent pour avoir eu de tout tems les esprits les plus polis & les plus délicats de toute la terre, & qui ne peuvent souffrir la Musique à plusieurs parties. Les Turcs\*, selon Mr son frere, ne l'aiment pas davantage, ni beaucoup

d'autres peuples, polis & grossiers. Preuve que la nature ne porte pas fort à l'aimer, & ne la recherche pas fort. Je croi que les Anciens la souffroient eux, mais en vouloient sobrement. C'est le secret d'accorder la nature & l'art, & de contenter tous ceux qui ne seront point bizarres ou partiaux.

Aussi Mr le Medecin convient si formellement que nôtre parti est le plus nombreux, que \* *parmi nous*, dit-il, *la Musique à plusieurs parties, commence à devenir ennuyeuse & importune, non-seulement à la plus grande partie du monde : mais la vérité est, que de cent personnes qui font profession d'aimer la Musique, il n'y en a point deux, deux sur cent ! qui prennent plaisir à celle qui est à plusieurs parties ; & qui n'aimassent mieux entendre une belle voix seule, que quand elle est mêlée avec d'autres qui l'offusquent & qui l'étouffent. Au moins je disois vrai en le soutenant ainsi, & il nous est pardonnable de faillir en si bonne compagnie, & de n'aimer pas une voix offusquée. On ne peut même souffrir que la Symphonie accompagne une voix qui chante ; si elle n'éclate pour se faire entendre sans comparaison bien plus distinctement qu'aucune des parties qui composent la Symphonie. Autrement, on craint de prendre le change, & de ne pouvoir suivre ce beau chant,*

*du sujet que l'on aime.* Oh, nous outrons le méchant goût certainement, il n'y a plus moyen de nous défendre. Ne seroit-ce pas quelque chose de bien aimable qu'une petite voix avec trois ou quatre instrumens très éclatans ? Voilà comme les Connoisseurs veulent un concert. \* Ceux qui sont nez, capables de goûter l'harmonie à plusieurs parties, loin d'être embarrassés du grand nombre de chants différens, font consister tout leur plaisir à démêler cette agréable confusion. De sorte que pour satisfaire ce plaisir, c'est un des préceptes de l'art d'augmenter cette prétendue confusion, dans ce qu'on appelle le contrepoint figuré. Vous voyez que nous n'avions pas besoin de préparation ; moi pour vous montrer le ridicule des idées de Mr Perraut, vous, pour vous déterminer à le condamner. Ce ridicule monstrueux frappe & fait rire à la simple lecture des paroles. Il ne faut que les dégager de l'éfrayant appareil de faux sçavoir ; dont il les a enveloppées. Croyez seulement que je vous les raporte en entier sans supercherie. Si je les transpose quelquefois, ce n'est que parce qu'il va & revient sans garder nul ordre, & pour les éclaircir. Je lui épargne la honte de mille *vetilleries*, pour parler comme lui, contradictions, fautes de construction, équivoques, marques de mauvaise foi, &c. & à



moi la peine & l'ennui de les relever.

Je suis persuadée de votre bonté, dit Mademoiselle M. Mais est ce fait?... Dans un instant, Mademoiselle. Mr le Medecin ajoute tristement, que les Maîtres de Musique ; qu'il suppose de sa grace, convaincus de cette éminente \* perfection de l'harmonie à plusieurs parties, y renoncent cependant depuis peu. Cela, pour parvenir à la principale fin de leur art., qui est de plaire. Plaire au grand nombre. Mais en cas que ce soit la principale fin de la Musique, les Grecs n'avoient donc pas tant de tort de rechercher l'approbation de la multitude, & nôtre parti deviendra le meilleur par les règles. N'importe. Dans cette vûë de plaire au grand nombre, nos Musiciens \* ne font plus leurs airs & leurs Motets que par recits.... L'on voit que les excellens Ouvrages d'Orlande, de Claudin, de Boësset, & des autres illustres Auteurs de la composition à plusieurs parties, ne sont plus chantez, & que des airs il ne s'imprime plus que le sujet ; ou si la basse est ajoutée, ce n'est que pour conduire la Symphonie des Thiorbes, des Clavessins & des Basses-de-Viole, à qui il n'est plus permis de se faire entendre, & de servir d'autre chose que comme de bourdon. De bourdon, répéta la Comtesse ! Vrayement, je ne m'attacherois pas, comme je fais, à mon Clavessin, s'il ne lui étoit per-

p. 397.

p. 397.

p. 98.

mis de servir d'autre chose que comme de bourdon. Si c'est-là le bourdon de Mr Perraut, & que les Anciens eussent beaucoup de ces bourdons bien entendus, je ferai grâce à leur ignorance. Mais, Marquis, je sçai que Claudin étoit un Huguenot, Maître de la Musique de Henri IV. & dont nous avons des mélanges, *Mélanges de Claudin*, où il y a assez de chant. Qu'est-ce que c'étoit qu'Orlande ! Orlande de Lassus, Madame, dit le Marquis ? Il faut avoir hanté la Musique autant que j'ai fait, pour le connoître. C'est le plus ancien Musicien, dont il reste aujourd'hui des Ouvrages en France. Il me semble qu'il ne nous en reste que de Musique Latine. On me fit entendre \* une Messe de lui, qu'on chante encore de tems en tems, & où il y a de grosses Notes blanches, qui durent trois & quatre mesures. Cette Messe qui me parût recommandable par son antiquité principalement, est à huit parties, mais qui n'en voudroient pas quatre bonnes, & c'est une tradition parmi les Musiciens, qu'elle fut chantée au Concile de Trente, où le Cardinal de Lorraine la porta. Si elle plût aux Prélats Italiens, ils étoient dégoûtés du badinage, car je vous répons qu'elle est grave & sérieuse. Et pourquoi Mr Perraut n'a-t-il point nommé Lulli, reprit la Comtesse ? Lulli n'étoit-il pas déjà

connu

La Messe  
*Domine  
 Dominus  
 noster.*

connu , lorsque Mr Perraut écrivoit ?  
 Très-connu , Madame , & très-admiré ,  
 répondit le Chevalier. Mr Perraut lui-même  
 lui fait l'honneur de le citer avantageusement  
 en un autre endroit. Il parle d'un concert  
 choisi d'instrumens François.  
 \* *Le tout par la conduite & sur la composition*  
*de Mr Lulli.* Ah , ah , dit-elle , je  
 comprends. Il ne cite Lulli qu'à propos de  
 Simphonies ; parce qu'il avoit remarqué,  
 que Lulli dans sa Musique chantante , imi-  
 toit trop le genie & la simplicité des An-  
 ciens. En vérité , Madame , repartit le Che-  
 valier , je ne pense pas que l'excellent Mr  
 Perraut y entendît assez finesse pour avoir  
 eu ces vûës. Il sçavoit les règles de la com-  
 position en Mathematicien ; c'est-à dire ,  
 sçavoir la galanterie en faiseur de Romans ,  
 & \* *l'art militaire en Mr Eustache Crassin :*  
 Mais distinguer le mérite des Composi-  
 teurs n'étoit pas de sa portée. Que ne nom-  
 moit-il là Camus , Cambert , Bacilly ; Lam-  
 bert qui a mis des parties à la plûpart de  
 ses airs , &c. & il va citer Orlande & Clau-  
 din ! Il conclut \* *qu'il y a grande aparence*  
*que nôtre Musique ne tardera gueres à re-*  
*tourner à la simplicité qu'elle avoit chez les*  
*Anciens.* Il n'a pas été bon Prophete , &  
 ce dernier trait doit vous convaincre que  
 de son tems , en 1680. que son Livre est  
 imprimé , la Musique Italienne , dont il ne

p. 378.

Gaz. de  
Holl com  
Sc. 9.

377.

dit pas un seul mot, n'étoit gueres en vogue en France. Pour peu qu'elle y eût été, Mr Perraut n'auroit pas manqué de rencontrer en elle cette Musique parfaite, qui cause à l'esprit une admiration, où le cœur & les sens ont fort peu de part, de la combler de benedictions & de loüanges, & de la proposer pour modèle. O Mr le Médecin, vous avez été bien malheureux de mourir si-tôt, & de perdre le plaisir que vous auriez maintenant de voir une Musique vraiment moderne & à vôtre gré, adorée & triomphante chez une élite d'*intelligens*, comme vous!

La Comtesse & le Marquis rirent un moment à cette exclamation. Ceci montre ce que fait le mauvais goût, ajoûta le Chevalier, en rejetant sur la table le second Tome des Essais de Physique. Mr Perraut l'Architecte étoit un sçavant homme, Mr Perraut l'Académicien étoit un homme d'esprit.... Dites \* *un très - bel esprit*, interrompit dédaigneusement Mademoiselle M. vous ne ferez pas un trop grand effort, quand vous en direz autant que Mr Despreaux. Oïïi, répondit le Marquis, il est vrai que Mr Despreaux l'a dit. Mais c'étoit Despreaux fortant de confesse, Despreaux pénitent, & qui vouloit réparer par une charité humiliante les crimes de sa maligne sincérité. Cependant cette Lettre

Lettre de  
M. Desp.  
à M. Per.  
1777, 2.

à Mr Perraut & la versification de l'Épître sur l'Amour de Dieu, sont, si j'ose me servir de ce nouveau terme, l'envers des Ouvrages du grand Boileau. Je ne sçai pas quel bien cela lui fera en l'autre monde; mais franchement, cela ne lui a fait, ni ne lui fera gueres d'honneur en celui-ci. Quoi qu'il en soit, les travers où sont tombez Mr l'Académicien avec son esprit, & Mr le Medecin avec son érudition, avoient besoin de la bonté de Mr le Chevalier. Entre les mains d'un autre que lui,

*\* Qui n'ayant pas pour eux le zèle qui le pousse,*

*Tartufo  
Act. 5.*

*Auroit pû proceder d'une façon moins douce.*

Ces travers énormes auroient excité une indignation, qui nous auroit fait sortir de nôtre sang froid; & en un mot, ils persuadent parfaitement du prix & de la nécessité du bon goût. J'ai oüï dire que de toutes les qualitez, l'esprit ou la vivacité est la plus triviale & la plus commode: l'érudition la plus chere & la plus dangereuse: la droiture de jugement la plus solide & la plus utile: & le bon goût la plus rare & la plus exquise. Et vous ne doutez pas qu'il ne soit nécessaire de porter du bon goût à nos Opera. Je croirois qu'il faut trois choses, pour y avoir tout le plaisir qu'ils peuvent donner. De l'attention,

une certaine connoissance , un usage de ces Spectacles , & un peu de ce goût exquis & rare. Mais de ces trois choses , celle-ci est autant la moins commune , qu'elle est la plus essentielle. Qui est-ce qui a ce fond constant de bon goût , que Madame souhaitoit hier , & combien de gens n'en ont nulle trace ! L'esprit est aujourd'hui aussi commun parmi les gens du monde , que la bravoure parmi les gens de guerre , & la cruauté parmi les Dames , poursuivit le vieux Seigneur en les regardant fixement. Cela a presque cessé d'être remarquable en France. Tout le monde a de l'esprit , les femmes d'ordinaire plus que les hommes. Du bon goût ? Ah , il seroit encore aisé de s'attirer de la réputation par cet endroit. *Tout fourmille* a de beaux esprits , diroit Montaigne , de gens de bon goût , *il en est encore grande cherté*. Vous êtes méthodique dans vos divisions , Monsieur , reprit Mademoiselle M. Apporter à l'Opera de l'attention , une certaine connoissance , un usage de ces Spectacles , & du bon goût. Effectivement , sans attention il n'y a pas moyen de juger des choses. On en juge mieux lors qu'on est accoutumé à en voir de pareilles , & même lors qu'on a vû plusieurs fois celles dont il est que-

a *Tout fourmille de Commentateurs , d'Auteurs il en est grande cherté.*  
Essais: l. 3. ch. 13.

tion : A la sixième représentation d'une Piece , je la discute mieux qu'à la première. Et après cela du bon goût. Nous avons , Monsieur , de l'attention quand nous voulons , & aucun Opera ne nous seroit tout-à-fait nouveau. Que nous tenions , s'il vous plaît , de vous , cette troisième chose si essentielle & si peu commune. Enseignez nous ce que c'est que le bon goût , le secret d'en aquerir & de le conserver , & les marques qu'on en a aquis & qu'on le conserve. Madame , ne sera-ce pas assez ? Oiii , dit la Comtesse , qu'on m'apprenne à distinguer à fond les beautez de la Musique & leur different prix , & à sçavoir m'y attacher : je serai contente. Parlez , Monsieur le Marquis , délassiez-nous par là des fatigues de nôtre expédition sçavante. Je vais , répondit le Marquis , me reposer sur ce garçon-là du soin de vous expliquer ce que vous me demandez. Comme je n'ai point lû d'Auteur , qui ait traité du bon goût , même en général , d'une manière précise , & que je n'en ai jamais vû aucun qui ait traité en aucune façon du bon goût en Musique : je craindrois que mes idées ne fussent pas nettes. Et les miennes le seront-elles , dit le Chevalier ? Que Madame me commande donc de lui dire ce que je me suis imaginé là-dessus. Sans un ordre absolu qui m'excuse d'avoir entamé , d'a-

voir entrepris une matiere si neuve & si difficile, je n'aurai point la hardiesse de le faire.

La belle Comtesse sourit. Regarde ce souris-là, dit le Marquis. Voila un ordre très-agréable. C'est bon marché, reprit le Chevalier, que de se contenter d'un souris pour le danger que je vais courir. Mais, comme vous l'avez remarqué, les Dames sont cruellement réservées en ce tems-ci. Je vous exposerai donc, puisque Madame me l'ordonne, ce que huit ou dix ans d'affiduité attentive à l'Opera, de longues réflexions au sortir de l'Opera, & mon étude d'amusement, m'ont fait conclure sur le bon goût. Vous trouverez que cela pourroit s'appliquer à plusieurs autres beaux Arts, à la Peinture, à l'Eloquence, à la Poësie. Je conviens volontiers que tous ces Arts ont une liaison, qui leur rend presque commun ce qu'on peut dire de chacun d'eux; & je prens pour un bon signe que ce qu'on dit d'un, soit en partie vrai des autres. Mais néanmoins la Musique aura ici quelque chose qui lui sera propre & particulier. Au reste, Mr le Comte avoit raison de me soupçonner, Madame; de vous faire valoir les principes des Anciens. Je suis, moi, pour les hommes de ce tems-là, & pour les femmes de celui-ci. Ce sont les principes de la Musique ancienne, dans



lesquels j'ai tâché de vous engager jusqu'à présent, je vous la loüois exprés dès nôtre seconde conversation : je les suivrai encore, & je suis bien aise que nous ayons réfuté le Livre de Mr Perraut, afin d'avoir droit de les suivre en liberté.

Il y a deux grandes manieres de connoître les bonnes & les mauvaises choses ; le sentiment interieur & les régles. Nous ne connoissons le bon & le mauvais que par ces deux voyes. Ce qu'on voit & ce qu'on entend nous plaît ou nous déplaît. Qu'on écouste ce seul sentiment interieur, on dira, il me semble que cela est bon, ou ne l'est pas. D'un autre côté, les maîtres, les gens habiles, ont établi suivant les observations qu'ils avoient faites, des préceptes en chaque métier. C'étoit ce qui leur avoit paru le meilleur & le plus sûr. Ces préceptes établis sont les régles, & qu'on les consulte sur ce qu'on voit & ce qu'on entend, on dira, cela est bon ou ne l'est pas, par telle & telle régle, par telle & telle raison. Les régles ont pû être mal établies. C'étoient des hommes que ces maîtres ; étoient-ils incapables de se tromper ? leur autorité est considérable, mais enfin n'est pas une loi. Le sentiment interieur est encore moins sûr, parce qu'on doit se défier chacun du sien, se défier qu'il soit ce qu'il pouroit être. Qui osera se flâter d'avoir un naturel heu-

reux en qui les idées du bon , du beau , du vrai , soient certaines & claires ? nous avons tous apporté au monde le fond de ces idées , plus ou moins claires & certaines , mais ce qui est triste & pénible à réparer , nous avons reçu depuis notre naissance , mille fausses impressions , mille préjuges dangereux , qui ont affoibli & qui étouffent en nous la voix de la bonne nature. Dans cette incertitude & dans cette confusion , je pense que le remède est de joindre au sentiment intérieur l'appui des règles , qu'on doit prendre le parti de redresser & d'affermir l'un par l'autre , & je pense que c'est cette union des règles & du sentiment qui forme le bon goût. Bien écouter , bien démêler le sentiment intérieur , l'éclairer , l'épurer ensuite par l'application des règles ; voilà l'art de juger sûrement : & de cette sorte , je me persuade que le bon goût est le sentiment le plus naturel , rectifié ou confirmé par les meilleures règles. Mais , demanda Mademoiselle M. une personne qui auroit toujours vécu renfermée avec deux ou trois gens qui ne lui auroient point donné d'impressions fausses , de faux préjuges , jugeroit-elle sûrement de la Musique la première fois qu'elle en entendroit ? elle le devrait , selon le droit que vous paroissez accorder au sentiment intérieur qui n'a point été corrompu.... Je croi aussi , Mademoiselle , que

cette personne jugeroit excellemment d'une symphonie, pourvû qu'elle fût née avec de l'esprit, avec un naturel heureux; & je croi de même qu'elle jugeroit excellemment d'un air, pourvû qu'outre ce naturel heureux, elle eût une connoissance raisonnable de la langue, en quoi seroient les paroles. Je m'imaginais qu'elle s'écrieroit tout d'un coup après avoir entendu *beaux yeux de Clime*, Ah l'aimable chanson... & après avoir entendu *Bais épais*, interrompit Madame du B. que diroit-elle?... Je croi qu'elle ne diroit rien, Madame, & qu'elle pleureroit, & avant que d'avoir entendu *la Speranza*, tout entier, je croi qu'elle éclateroit de rire. Grand merci, Monsieur, reprit Mademoiselle M. maintenant en quoi consiste-t-il ce bon goût, en quoi se montre-t-il?... elle l'a dit, Mademoiselle, Madame l'a dit tantôt. Le bon goût consiste en deux points. Le premier, à discerner à fond les beantez de la Musique, & leur different prix. A distinguer juste par leurs degrez les bonnes choses & les mauvaises, les médiocres, les excellentes & les détestables. Le second, que je croirois presque le principal, consiste à sçavoir s'attacher aux choses ou les rejeter, à proportion du degré de beauté ou de desagrément qu'on leur a connu. En verité, dit la Comtesse.

Le Geol.  
de si -  
n.é le  
Comed.

On est plus grand seigneur quelquefois qu'on ne pense.

Je ne pensois pas rencontrer si bien , ni en sçavoir tant. Toute vanité à part , je conçois aussi qu'une grande partie du bon goût , consiste à s'arrêter aux belles choses. Je voi tous les jours des Musiciens qui , quand ils tiennent un Opera de Lulli , le parcourent & le chantent indifferemment. Ils n'ignorent pas que *l'adieu* est le plus beau morceau de *Cadmus* : mais ils ne le recommencent pourtant point , & ils chantent avec le même plaisir , les chansonnettes d'Arbas , de la Confidente & de la Nourrice. Qu'ils ayent étudié *Psyché* & *Armide* & qu'on leur en parle , ils diront d'un froid égal , oüi , tel air d'Armide est en *c sol ut* , ou plutôt en *ut* tierce mineure : tel air de Psyché est en *ré* majeur , & ils ne tiendront compte de dire , quoi qu'ils le sçachent , qu'un de ces Opera est ravissant , l'autre fort médiocre. Des derniers Opera , des airs qui courent , ils oublieront toujours celui qu'on leur donna hier , fût-il admirable , pour chanter celui qu'on leur a donné ce matin ; quelque faux , quelque plat qu'il soit.

Imit. de  
Bosl. Sat.  
10.

Là tous les airs sont bons , pourvu qu'ils soient nouveaux.

Je vous avoüe que ce défaut d'attachement pour les excélentes choses , me ré-

volte & me scandalise. Du moins qu'ils attendent à oublier un air merveilleux, qu'on leur en présente un passable, & qu'ils ne quittent pas d'abord le merveilleux pour le très-méchant, en faveur de la seule nouveauté. Un homme de bon goût, qui aura chanté une douzaine de mauvais airs, ( mais il ne les chanteroit pas ) sera des-honoré. Qu'on aprenne & qu'on retienne, si l'on peut, tous les bons airs, je suis charmée d'en entendre de nouveaux de fois à autre, & je le ferois d'entendre tous les bons tour à tour : mais je voudrois qu'on en chantât quelques-uns d'ordinaire & par préférence ; qu'on eût un certain nombre d'airs choisis de tous les genres, Opera, Brunettes, airs de Muzette, &c. auxquels on se fixât un peu. On prétend qu'il n'y a point eu de Maître ni de Musicien illustre, qui n'en ait usé ainsi.

Si tous les gens qui se piquent de bon goût vous ressembloient, Madame, dit le Marquis, l'abondance de Musique qu'on veut que nos Musiciens augmentent incessamment par une nouvelle fertilité, auroit des bornes. Et de bonne foi, ajouta-t-il, à quoi sert-elle cette excessive abondance ? Y songe-t-on de vouloir la multiplier sans fin ? A moins qu'on ne détourne nos nouveaux Compositeurs d'exposer au grand jour leurs Pièces foibles, en sifflant vive-

ment celles-là , il faudra ou abandonner les bonnes Pieces de nos premiers Maîtres , ou entasser chez soi des piles de papiers de Musique. Ce que nous avons d'Opera , bien ménagé , ne suffiroit-il pas à entretenir un Theatre , avec ceux qu'un examen sévere trouveroit encore dignes d'y paroître tems en tems ? Et pour les concerts , pour chanter en compagnie , ou pour s'occuper soi-même , n'avons-nous pas déjà de la Musique particuliere au delà du nécessaire ? Quelle Bibliothèque de Musique formeroit celui qui ramasseroit tous les airs particuliers de *Claudin* , du *vieux Guedron* , des *Boessets* , de *Cambefort* , de *Moulinié* , de *Camus* , de *Perdigal* , de *Cambert* , de *Bacilly* , de *du Mont* , de *Mollier* , de *Lambert* , de *Lulli* , de *Colasse* , de *Mr des Touches* , de *Campra* , de *Desmarets* , de *Marais* , de *la Barre* , de *Bouvard* , de *Gilier* , & que sçai-je ! Combien d'airs d'un caractère singulier ! *Airs de Bacilly* , *Cantiques spirituels de Colasse* , *Villanelles de du Vivier* , *Printems de la Tour* , ( j'ai environ trente de ces *Printems* manuscrits , où il y a du neuf. ) *Airs à boire de du Buisson* & de *du Bouffet* ; & ici entre l'étonnante quantité d'airs communs , on en recueillerait une douzaine ou deux de très-jolis , outre une demi douzaine d'airs tendres de *du Bouffet* , qu'on a pris , & qu'on

a eu lieu de prendre pour des airs de Lambert. On nous reproche nôtre pauvreté ! Je crains comme vous, Madame, que le trop de richesses ne nous nuise. Je ne compte point nos simphonies. Ces excellentes *Pieces de Viole de Marais : Pieces de Luth des Gautiers : Pieces de Claveffin de le Begue, de d'Anglebert, de Marchand : Pieces d'Orgue de Boivin* : Pieces de toutes sortes d'instrumens. Ma mémoire n'a garde de me presenter tout sur le champ. J'ai plusieurs fois souhaité que quelque Musicien entendu voulût nous épargner le soin d'aller fouiller dans les plus vieux des Maîtres que je viens de nommer, pour y déterrer ce qu'ils nous ont laissé qui en vaut la peine, & nous fît un recueil court & sûr de leurs Ouvrages. Je pense que les honnêtes gens à qui cela manque, lui en sçauroient gré. Je le croi aussi, dit la Comtesse. Mais je voudrois que ce recueil des bons airs de nos vieux Maîtres, n'eût point les défauts du recueil des Brunettes de Ballard : qu'on ne mît pas presque tout ce qu'on auroit de meilleur dans le premier Tome, & qu'on marquât les noms des Auteurs de chaque air, les noms des Auteurs des paroles, & s'il y avoit moyen, en quel tems & en quelle occasion l'air a été fait : tout cela se trouveroit en étudiant bien les divers recueils de paroles

chantantes , & les autres Livres de cette espèce , que nous avons imprimez. Ceux de Serci , de Bacilly , &c. & c'est une récompense dûë aux Auteurs que de les faire ainsi connoître , c'est l'agrément des Lecteurs , un plaisir auquel tous les Lecteurs sont sensibles. Pourquoi Ballard n'a-t-il pas suivi dans l'édition de ces Brunettes la même méthode que dans l'édition de son recueil des Opera ? Il a eu un soin exact d'arranger ceux-ci selon le tems qu'ils ont paru , & de marquer à la tête les noms du Poëte & du Compositeur. Cela est à merveilles. Oüida , Madame , répondit le Marquis , & vous entendez à merveilles la Librairie de Musique, Mais revenons à nos richesses en cet Art ; n'en est ce pas là une abondance extrême ? Certainement elle l'est , jusqu'à devenir dangereuse. Le bon se confond parmi le mauvais ; à force d'avoir à choisir on ne choisit point , parce qu'il en coûteroit trop d'attention pour choisir.

*a Et souvent l'abondance a retardé mon choix.*

On prend , de peur d'embaras , ce qu'on trouve sous sa main ; & en s'accoutumant ainsi à prendre l'air le premier venu , on tombe dans cette indifférence pour l'exquis & pour le médiocre que vous avez condamnée. Au contraire , un Musicien bien plein

*a Copia judicium saepe morata meum est. Ovid.*



d'un certain nombre de pieces de la premiere beauté , ne s'accoutumera pas à en goûter de fades.

Poursuivons , dit Mademoiselle M. le bon goût est donc le sentiment naturel purifié par les règles , & il consiste à sçavoir estimer les choses ce qu'elles valent , & à s'y attacher à proportion qu'on les estime. Nous venons de parler de ce second point, qui n'a plus besoin d'explication , parlons au long du premier. Que faut-il d'abord pour acquérir ce profond discernement ? Deux dispositions indispensables , répondit le Chevalier. Avoir de l'oreille , sçavoir raisonnablement la Musique. Sans oreille, on travaillera en vain à se rendre connoisseur : il n'est pas possible qu'on parvienne à l'être avec une oreille de plomb. Nous étions un jour à la Campagne dans une des meilleures maisons de cette Province. Le Maître de la maison qui avoit mis les Dames en humeur de se réjoûir , envoya chercher les Violons. Violons de Village. On en ramasse deux bandes , cela faisoit cinq ; & en arrivant dans une maison dont les Offices & la cave ne ferment point, ils ne manquerent pas de s'enyvrer. Ils parurent après soupé. Je voyois qu'au lieu d'accorder leurs instrumens sur la seconde corde, comme on fait , ils les accordoient, eux, sur la chanterelle ; & lors qu'ils les tinrent

pour accordez, & qu'ils commencerent à joïer, je croi, Dieu me le pardonne, qu'il s'en faloit un ton entier qu'ils ne fussent à l'unisson l'un de l'autre. C'étoit le plus horrible charivari qui se soit fait de mémoire de Musicien, & les cheveux m'en dressent encore à la tête.

Tels doivent être les Concerts,  
Que les Lullis damnez entendent aux enfers.

Cependant les Dames transportées de cette douce harmonie, ( Madame la Comtesse n'en étoit pas ) se mettent à danser de tout leur cœur. Elles firent un bal qui dura six heures, les Violons furent plutôt las qu'elles; & sans que la main manquoit à ceux-là, malgré tout le vin dont ils s'étoient fortifiés, les Dames auroient dansé jusqu'au lendemain midi. Un an après elles se souvenoient avec ravissement du plaisir qu'elles avoient eu. Ventrebleu, ( car je n'en dormis de vingt-quatre heures, moi ) comment se pourroit-il faire que des femmes de cette oreille-là eussent jamais aucun goût ? Elles iroient toute leur vie à l'Opera; qu'elles... J'en ai vû une, interrompit le Marquis, qui se plaisoit à faire venir à son soupé un vieux Berger qu'elle avoit: c'étoit sans doute le Violon du Sabbat: elle étoit charmée de l'entendre tant que duroit son soupé, & rioit de la mine

que faisoient quelques gens , pour qui ce Violon diabolique rendoit le repas bien long. Oh , je conçois que ces femmes seroient écolieres de Lulli même , qu'elles n'apprendroient pas à se connoître en chants. Car une mauvaise oreille est un défaut difficile à corriger , & qu'on ne récompense point : on pourroit par de longs efforts d'attention éveiller tant soit peu une oreille pesante & engourdie : mais qui est-ce qui soutiendrait ces longs efforts , & que faire quand on n'en a aucune ?

Ecolieres de Lulli , reprit la Comtesse ! L'avantage seroit pourtant grand , puisqu'il faut sçavoir de la Musique , & par conséquent avoir un Maître. Et pourquoi faut-il sçavoir de la Musique , dit Mademoiselle M. lors qu'on ne veut avoir que du bon goût , & non de la science ? C'est , Mademoiselle , répondit le Chevalier , qu'il est besoin que le sentiment s'appuye sur des règles , & que ces règles ont relation à des connoissances , qui par là sont essentielles. Les règles de l'harmonie ne roulent que sur des proportions d'accords , vous ne sçauvez pas ces règles , si vous ne connoissez ces accords & ces proportions. Vous voudrez bien , s'il vous plaît , avoir un peu de science : le bon goût ne va point sans cela. En Musique, comme au reste des Arts, on doit se garder de cette erreur si perni-

cieuse & si répandue dans le monde ; que l'esprit supplée à tout ; qu'à l'aide d'un esprit éclairé , on est capable de juger de tout : source de mille impertinences qui échappent aux gens du plus grand monde & qui ont le plus d'esprit , & qui réjouiissent un homme habile & sensé. Il est évident que chaque Métier , chaque Art a des fondemens & des préceptes que l'esprit n'enseigne point & ne sçauroit enseigner. Avec un esprit infini , sçauriez-vous de vous-mêmes qu'à l'ombre , les manilles sont les deux en noir , & les sept en rouge ? Avec un esprit infini , sçauriez-vous qu'un ton se divise en neuf , que de ce ton divisé , cinq neuvièmes font le demi ton majeur , & quatre le demi ton mineur ? Eût-on l'esprit d'Homere , de Virgile , de Corinne & de Sappho , la vivacité & la justesse de ces quatre esprits réunis ne le feroit pas deviner. Et quiconque se mêle de Musique entend parler à tout moment , & est à tout moment obligé de parler de ce demi ton majeur & de ce demi ton mineur : Il s'ensuit qu'une personne qui a envie de se mettre en état de juger des ouvrages de nos Compositeurs , ne doit pas ressembler au Marquis de Mascarille , qui prétendoit sçavoir la Musique , parce que *\* les gens de qualité sçavent tout sans avoir jamais rien appris.* Elle doit l'apprendre au moins mé-

Les préc.  
712. com.  
de. 6.

diocrement , & avoir même les premières notions des règles de la composition. Elle ne doit pas ignorer quelles sont les consonances & les dissonances , comment les unes & les autres s'ajustent , &c. Il seroit fâcheux de n'être pas mieux instruit qu'un joli homme d'accompagnement de nos amis, qui avoit battu dix ans durant le Thuorbe , & qui croyoit qu'une tierce & un triton étoient la même chose , à cause que ces mots ont du rapport. Quoi , s'écria Mademoiselle M. me voila dans l'obligation de raprendre à solfier ! Si je ne raprens à déchiffrer vite un papier de Musique , je ne me connoîtrai point aux beautez d'une sonate ! Diantre , dit le Marquis , pour que vous pussiez comprendre les merveilles d'une sonate , on ne vous en quitteroit pas à si bon marché , il en faudroit sçavoir bien d'autres. Mais nous qui sommes de bonnes gens , & qui donnons extrêmement au cœur & à l'oreille , & peu à l'esprit , nous nous contentons d'une moindre habileté. Ce que nous vous demandons est la plus petite chose du monde , douze jours d'étude vous apprendront tout. Quant à solfier , si vous ne le sçavez pas , il suffit que vous l'ayez sçû. Solfier n'est qu'un usage. Pourvû qu'on ait été dans cette routine , il n'est ni fort glorieux ni fort important de s'y entretenir , lors qu'on ne chante pas

soi-même. Si vous l'avez oubliée, un mois d'exercice vous y remettra ; & au pis aller, cette routine négligée, ne vous réduiroit au besoin qu'à étudier trois jours ce que vous auriez autrefois chanté sur le champ. Mais il est indispensable que vous ayez bien solfié en chantant ou en joüant de quelque instrument ; parce que l'intonation en quoi gît la seule difficulté de solfier, ne s'imprime dans la tête qu'en solfiant, & qu'on ne juge gueres juste d'une piece de Musique, à moins qu'on n'ait l'oreille faite au degré & à la valeur des tons. Il est sur tout nécessaire de sçavoir promptement connoître le ton majeur & le ton mineur. Ayons l'oreille bien rompuë à nôtre, *ut mi sol ut, re fa la re*, afin que nous soyons d'abord sensibles à la difference de l'un & de l'autre. J'en avois entendu raisonner ainsi, dit la Comtesse. Voila pourquoi il faut avoir eu un Maître, & un bon Maître, à ce qu'on ajoûtoit. On assureroit qu'il n'est rien de si dangereux que d'être commencé par de méchans Maîtres, soit à chanter, soit à joüer des instrumens, soit à danser, il vaudroit mieux differer à apprendre & apprendre fort tard. Ils vous donnent un mauvais pli, de mauvais principes : il est rare qu'on en revienne.

Les mauvais Maîtres vous gâtent la voix, la main & la jambe, reprit Mr des E.

personne n'en doute, & je remarquai l'année passée combien ils vous gâtent aussi le goût. Je voyois une femme d'un rang distingué & d'un très-bon esprit, qui avoit appris la composition de feu Charpentier. Charpentier l'avoit remplie de maximes Italiennes, & cette femme d'un esprit à être consultée sur cent choses, en étoit venue là, qu'elle n'estimoit de nos Opera nouveaux, que *le quatrième Acte d'Alcide*, & ne pouvoit pas souffrir *l'Europe Galante*. Et il est aisé de concevoir, suivant les idées du Chevalier, comment un Maître d'un goût vicieux corrompt celui de ses Ecoliers. Le bon goût n'est que de sentiment naturel aidé par les principes. Loin de leur donner des principes vrais, solides, & qui épurent en eux les lumieres du sentiment naturel; un méchant Maître leur donnent des principes faux, qui embroüillent encore ce sentiment, & qui le tournent à gauche. Je m'imagine que Charpentier qui a eu des Ecoliers du premier rang, en a gâté d'autres.

Or ça, dit la Comtesse, je n'ai pas l'oreille tout à-fait de plomb, je suis ou j'ai été dans l'habitude de solfier, & je sçai qu'il y a de trois sortes de quartes & de quintes : quel usage ferai-je de ces deux dispositions pour m'élever au bon goût que j'ai en vûë. Accoutumez-vous à juger,

Madame , répondit le Chevalier... Comment que je m'accoutume à juger ?... Oüi, Madame , accoutumez-vous à mettre en œuvre les lumieres de vôtre sentiment naturel , & celles que vous avez acquises , & à former un jugement sur la Musique que vous entendrez. Jugez de toute celle que vous entendrez , Madame ; ne manquez point à en juger. N'avez-vous jamais pris garde & à l'Opéra & aux Concerts , que la plûpart du monde ne juge point ? Chacun tâche de lire dans les yeux des autres ce qu'il doit penser de ce qu'il vient d'entendre. Un souris de celle-ci , un branlement de tête de celui-là , le silence ou le tumulte d'une partie de l'assemblée , souvent causée par le hazard ou par des circonstances étrangères à la Musique , nous font approuver ou desapprouver : & de là mille méprises plaisantes de gens , qui voulant se conformer à la pensée de quelqu'un , & ayant cru l'apercevoir par quelque geste équivoque , font des jugemens tout contraires , & ridicules. Cela est d'un Auteur fameux , on applaudit : ceci est d'un Musicien encore peu connu , on siffle : un succès faussement annoncé , un bruit semé par la brigade , un mot dit par un étourdi , par un ignorant , par un envieux , le caprice , la bonne ou la mauvaise humeur , &c. nous poussent à louer & à blâmer. Quelle pitié que d'être en



proye à de si pitoyables préjugés ! Les gens du monde ont peu de goût , & ils n'osent user du peu qu'ils en ont. On dirait que leur jugement est toujours en écharpe : ils ne s'en servent point , ils craignent de s'en servir. Pour juger juste , on doit commencer par écarter toutes ces foiblesses , & toutes ces sortes de préventions. On doit porter à l'Opera , ou à un concert , une ame nette & dégagée , une ame semblable à une table bien rasée , & prête à recevoir sans difficulté les impressions de la nature & du bon sens. Vous voici , Madame , au premier rang de l'amphithéâtre , & vous avez entendu un air. Souvenez-vous de Mr de Nouveau , Général des Postes , qui demandoit à ses Valets , étant à la chasse , *ai-je du plaisir ?* Il faut que vous vous demandiez à vous-même avec cette naïveté , cet air m'a-t-il flatté l'oreille , m'a-t-il ému le cœur ? Oüi : voila la voix du sentiment intérieur qui approuve. Reste à consulter les règles , & à épurer ce sentiment par leur décision.

Oh , Monsieur , quelles sont ces règles ? Je ne puis pas les consulter si vous ne... Il y en a de petites & de grandes , Madame , & nous avons touché les unes & les autres dans nos conversations. Les petites sont celles de la composition , desquelles on a fait vingt Traitez , dont je ne vous cite au-

cun , parce que j'attens qu'on en fasse un vingt & unième qui soit bon. Comme les fautes de versification sont condamnables & sensibles dans les meilleurs Poètes, (témoin ce que disoit Mr le Duc de Montausier, qu'il falloit couronner le grand Corneille comme Poète, & le foijetter comme versificateur. ) Les fautes de composition le sont dans les meilleurs Musiciens. Un air où il s'en rencontre perd de son prix. Nos Maîtres nous ont assez appris ces petites règles, & un peu de réflexion nous fera souvenir d'y avoir égard, ou elles seront violées.... Un exemple, Chevalier, un exemple. Les préceptes sans exemples ne sont que m'inquiéter & me peiner.... Mais ces exemples-ci ne se citent gueres de mémoire, & d'ailleurs les exemples en matiere de fautes & de minuties ne se presentent pas aisément dans Lulli, que je voudrois bien citer seul ici, & sont dangereux à proposer. N'importe, Madame : vous ferez une jolie excuse de la hardiesse & de la nouveauté de mes critiques. Par exemple donc. C'est une petite règle de composition, fondée en partie sur la nécessité d'exprimer, de peindre, qu'on mette des tons hauts ou bas sur des mots qui representent un objet bas ou élevé. On a loüé Colasse d'avoir observé cette règle d'une façon très-remarquable dans cet endroit \* de Thetis & Pelée.

Act. 3.  
Sc. 6.

Les

*Les Cieux , l'Enfer , la Terre & l'Onde.*

Au contraire , à la fin du premier Acte d'Acis & Galatée , lorsque Poliphe me dit,  
*Je suis au comble de mes vœux.*

Le ton qui est sur le mot *comble* , est fort bas , & est le ton le plus bas de tous ceux de ce Vers-là. *Comble* demandoit un ton haut ; & à la rigueur , cette négligence est assurément une faute qui diminue le prix de l'admirable chant de ce recit. Petites règles , qui entrent pourtant en considération. Vous sçavez les grandes, Mademoiselle , continua le Chevalier en se tournant vers Mademoiselle M. qui s'amusoit à regarder son écharpe , nous vous les avons rébatuës de reste.

Où , répondit-elle ; \* *mais faites com-*  
*me si je ne les sçavois pas....* Bon, Mademoiselle. Une Musique doit être naturelle , expressive , harmonieuse. Premièrement naturelle , ou plutôt simple ; car la simplicité est la première partie , la première marque du naturel , qui est presque également renfermé dans ces trois qualitez. En second lieu , expressive. En troisième lieu , harmonieuse , mélodieuse , agréable : choisissez. Ce sont les trois grandes , les trois importantes règles , dont on a à faire l'application aux airs que le sentiment intérieur a approuvez , & ce sont elles qui décident en dernier ressort. Mon Dieu, Mon-

*Source.  
Ge 10.  
Act. 1.*

sieur le Chevalier , dit Mademoiselle M. que je vous aurois d'obligation si vous me définissiez une fois nettement ces termes, dont vous faites vôtre épée de chevet. *Naturel, simple.* Qu'apelez-vous en mots précis, simple & naturel?... Hé bien, je hais comme vous toute obscurité, & je suis ravi que vous m'empêchiez d'en laisser aucune à ces termes. J'apelle à la lettre *naturel*, ce qui est composé de tons qui s'offrent naturellement, ce qui n'est point composé de tons recherchés, extraordinaires. J'apelle *simple*, ce qui n'est point chargé d'agrémens, d'accords. J'apelle *expressifs*, un air dont les tons conviennent parfaitement aux paroles, & une symphonie qui exprime parfaitement ce qu'elle veut exprimer. J'apelle *harmonieux, mélodieux, agréable*, ce qui remplit, ce qui contente, ce qui chatoïlle les oreilles; d'où je conclus qu'une Musique plus pretintailée que vôtre écharpe, n'est point simple, ne vaut quoi que ce soit, & passera aussi vite que l'onéreuse mode de vos écharpes pretintailées: qu'une Musique qui n'a jamais un rapport suportable à ce qu'elle représente, n'est point expressive & ne merite que le sifflet: qu'une Musique qui évite d'être liée & suivie, qui affecte sans cesse d'être inégale, glapilante, cahottante, furieuse, n'est ni harmonieuse, ni mélodieuse, ni

agréable , & n'est propre qu'à tourmenter ceux qui ont le triste penchant & la folle gloire d'aimer à être tourmentez : d'où je conclus , dis-je , que cette Musique , ( vous la reconnoissez ) n'a ombre de naturel par toutes ces raisons ensemble , &.... *comme vous la peignés Maron* , interrompit Mademoiselle M. de l'air de la Raisin dans l'homme à bonne \* fortune ! *Comme elle est, Act. 1*  
*Madame , & comme elle devoit vous pa-* sc. 4.  
*roître* , répondit le Chevalier de l'Air de la Beauval. Eh morbleu , s'écria-t-il , je m'en suis déjà étonné , & je m'en étonnerai mille fois encore , est-il possible que les Italiens d'aujourd'hui soient les descendants de Catulle & de Virgile !

\* *Belle nature , à Rome autrefois si connue,* Imit. le Benvenuto.

*Expression, douceur, qu'êtes-vous devenue ?*

Est-il possible que ces mêmes Italiens qui sont fous de l'antiquité , en Peinture , en Architecture , en Sculpture , qu'on voit se pâmer d'admiration devant ce bas relief des Danseuses de la Vigne Borghese , soient insensibles aux beautés présentes & palpables de l'ancienne Poésie , & aux beautés que nous avons lieu de conjecturer dans l'ancienne Musique , & desquelles tout ce qui nous est resté des Ouvrages des Anciens , nous prêche le caractère ? Se peut-

il que ces Musiciens , sçavans pour leur malheur , substituent après cela dans leur chant & dans leurs Simphonies , un entassement de fausses beautez à la belle simplicité des Anciens ! Remarquez seulement , repartit Mademoiselle M. que Monsieur apelle chez les Anciens , belle simplicité , ce qui devroit s'apeler pauvreté & ignorance , & qu'il apelle chez les Italiens entassement de fausses beautez , ce qui devroit s'apeler force de Musique. Force de Musique soit , repliqua le Marquis , dès que cette force de Musique devient excessive , nieriez-vous qu'elle devienne condamnable ? Il en va comme de cette force excessive de Peinture , qui rend un tableau noir , dur , & rebutant. Ou , ce me semble , ajouta la Comtesse , *a comme de la force des odeurs , qui blesse au lieu de flatter , ou qui du moins , ne flatte pas long-tems quand elle est extrême , & qui fait un plaisir infini quand elle est douce & modérée.* Nous ne pouvons pas souffrir un quart d'heure une tubereuse à un coin de nôtre chambre , & nous portons tout le jour sur nôtre sein des bouquets de jasmin & de violette. Peut-être une Brunette de Lambert est un bouquet de violette , un air de Lulli , un bouquet de jasmin , dont l'odeur un peu plus

*a Unguentis minus dicitur nos de' farr summa & acerrima suavitate  
 gaudere , quam his moderatis.* Cic. de orat. li. 3.

forte n'a pourtant rien qui eût été ; & un air Italien un gros bouquet de tubereuses. Le croyez-vous ainsi , Madame , dit le Chevalier ? Faites donc jeter par les fenêtres cet insupportable bouquet-ci. Et concluons de nôtre digression , qu'une dernière règle qu'il faut joindre aux petites & aux trois grandes , & qui les éclaircit & les fortifie les unes & les autres, est d'abhorrer toujours l'excès. Faisons-nous une habitude & un mérite d'avoir sans quartier du mépris , du dégoût & de l'aversion pour tout ce qui aura du trop. Haïssons jusqu'à une expression qui seroit du bon caractère , mais qui passeroit la mesure de force qui lui conviendroit : & pour en revenir où nous en étions , lorsque vôtre sentiment intérieur vous aura fait goûter un air , qui de plus sera conforme aux petites règles : vérifiez en l'examinant sur les trois grandes règles & sur la règle de la juste proportion , si vôtre cœur & vos sens ne se seroient point trompez. Après quoi , soyez en repos , Madame , soyez assurée que cet air est véritablement estimable. Vous m'allez demander un exemple , un air que les grandes règles condamnent. Volontiers , Madame , & de Lulli , puis qu'il s'agit de vous satisfaire. Ecoutez celui de \* Phaëton,

*A.F. 2.  
Sc. 3.*

*Que l'incertitude**Est un rigoureux tourment.*

Il vous flattera l'oreille, & je ne pense pas qu'il y ait de fautes. Un examen attentif vous confirmera qu'il est simple, agréable, naturel. Examinez s'il est expressif, vous vous apercevrez que non. Lybie se plaint de la rigueur d'une incertitude douloureuse. Comment s'en plaint-elle ? D'un ton, d'un mouvement gais. Le moyen d'excuser le contre-tems de cette gayeté & d'une espece de badinage que fait le retour des Vers ? Quinault a peut-être poussé Lulli à ce badinage vicieux. Mais pourquoi Lulli recevoit-il ces paroles, & en suivoit-il, en augmentoit-il le défaut ? Il me paroîtroit certain qu'en l'état qu'est l'air, l'expression fautive qui y régne, le rend mauvais ; & je n'aimerois ni à le chanter ni à l'entendre, malgré la vénération que j'ai pour son Auteur. J'ai vû, dit le Marquis, un homme d'esprit qui est homme d'étude & Musicien, qui critiquoit de même le duo du Prologue de Persée.

*La grandeur brillante,**Qui fait tant de bruit, &c. ♪*

Il l'accusoit d'une gayeté mal placée. Si c'étoit un ambitieux qui exprimât de ce ton les malheurs de l'ambition, je croi aussi que la gayeté en seroit vicieuse. Mais c'est un Philosophe qui peint des maux, à l'abri



desquels il s'est mis, des maux dont il rit : n'a-t-il pas raison de les peindre gayement & d'un ton riant ? Les paroles de la fin :

*Nôtre sort est tranquile :*

*C'est un bien qui nous doit rendre heureux.* Justifient le mouvement, & la gayeté aimable de tout ce duo. Au reste, je ne doute point qu'un attachement constant à ces principes, & un soin exact de les appliquer en détail à toute la Musique qu'on entendroit, ne menassent en effet au bon goût. On ne se feroit pas gêné un an à juger toujours ainsi, qu'on le feroit ensuite sans y songer.

Laissez-nous faire, dit la Comtesse. Mais quoi qu'il ne faille pas se laisser aveugler par la réputation des Compositeurs, cette réputation avantageuse ou désavantageuse, ne peut-elle pas servir à donner quelque assurance à nos jugemens déjà formez ? Ne puis-je pas bien dire, mon cœur, mes oreilles, toutes les règles s'accordent à me persuader que *Bois épais*, est un air charmant. Et il est de Lulli : nouveau gage de la justesse de mon goût. C'est autre air-ci ne me flatte ni ne me touche, il n'a ni douceur ni expression. Et il est de *Charpentier* : Oüi, j'en juge bien, il est méchant ? Chevalier, feroit-ce mal raisonner ?... Nullement, Madame, rien moins que mal. Il est clair que la réputation des Compositeurs, qui seroit un indice dange-

*De la  
critique.  
cb. 2.*

reux avant qu'on juge, en est un excellent pour confirmer ainsi nos sentimens, après que nous avons jugé. Mais la mémoire de Charpentier vous est fort obligée de le citer si à propos. C'est aparemment que vous êtes de l'avis de l'Abbé de saint Réal, \* qu'il est moins défendu de maltraiter les Auteurs morts, que les vivans.

N'est-ce pas encore un bon moyen de confirmer nôtre goût, & même d'en acquérir, ajouta Mademoiselle M. que de frequenter & d'écouter les Musiciens de profession, les Chanteurs de l'Opera? Ma Coûturiere remarque en fait d'habits, de petites choses qui m'échappent; & j'ai observé qu'un Poëte a plus d'attention & plus de vûës que les autres, sur la structure d'un Vers. Il relève des agrémens ou des défauts à quoi on ne pensoit point: il me semble qu'on gagne toujours à faire causer les gens du métier sur ce qui leur appartient. On prend ce qu'on veut de quantité de pratiques, d'observations, de préceptes, d'idées qu'ils ont, & qu'on applique, qu'on arrange mieux qu'eux. Assurement, répondit le Marquis, & par là ces Musiciens de profession sont très-capables d'aider nôtre goût, & avant & après nos jugemens. D'ailleurs, ils sçavent les chroniques de la Musique, si je puis parler de cette façon: on apprend d'eux cent & cent

circonstances de la vie des Compositeurs, & de la réussite de leurs Ouvrages, desquelles on ne laisse pas de tirer des inductions, & de se former des maximes qui conduisent peu à peu à une sûreté de bon goût; qu'on seroit plus long-tems à attraper sans cela. Scaron disoit, que \* les Comédiens étant les Perroquets & Sansonnets des Poètes, & même quelques-uns d'entr'eux qui sont nez avec de l'esprit, se mêlant quelquefois de faire des Comedies, ou de leur propre fond ou de parties empruntées, il y a quelque sorte d'ambition à les connoître ou à les hanter. Les gens de l'Opera sont de même les Perroquets des Compositeurs: Ils composent quelquefois de leur chef, & ils sont plus réjouissans que les Comédiens, en ce qu'on aime mieux entendre chanter, qu'entendre reciter hors du Theatre. *Méchante compagnie* pourtant, selon le Vieillard de la \* Comedie, *que ces Musiciens de l'Opera. Ils menent les gens au Cabaret, & il faut toujours, qu'on paye pour eux.* Mais, avec cet inconvenient, leur commerce est encore assez agréable pour excuser l'empressement général qu'on a depuis trente ans, de les avoir. Et j'en ai connu quelques-uns qui méritoient fort qu'on les aimât. J'ai vû des hommes & de la Comedie & de l'Opera, polis & honnêtes gens autant qu'on

9. m.

tam.

2.

8. 3.

La Serenade.

puisse l'être. Il y avoit du plaisir à se fortifier le goût dans leur conversation , & à y apprendre la science du détail des Spectacles , qu'on n'apprend que d'eux , & qui est sans contredit , utile & presque nécessaire. *Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la Musique*, dit Mr \* l'Archevêque de Cambrai ? *C'est la même application à observer les Musiciens.* Quand il seroit dangereux d'être dans le commerce des gens de l'Opera , il seroit avantageux d'y avoir été.

*Thelem  
h. dern.*

Mais , dit la Comtesse , n'y auroit-il point quelqu'autre maniere moins longue & moins penible de juger d'une Musique, quelque maniere de juger d'un coup d'œil & en abrégé ? Cherchez-moi, Marquis, un secret de soulager ma paresse, ou plutôt ma vivacité , qui reçoit à la verité les principes que nous venons de parcourir , mais qui s'en embarrasse & qui s'en lasse. Oiii , Madame , repartit le vieux Seigneur , je vous trouverai un secret de juger en abrégé. Je vous ferai juger par une application tacite & abrégée de vos principes. Cela ne fera pas si sûr , cependant cela sera d'ordinaire juste , & de plus facile & commode. Vous ne voulez pas vous donner la peine de faire un jugement de raisonnement : Faites un jugement de comparaison , ce qui est la maniere des Courtisans , comme

la Bruyere le dit, je croi quelque part. Il faut avoir bien dans la tête deux airs de chaque caractere, un bon & un mauvais, mais qui soient bon & mauvais d'un consentement à peu près unanime : & deux simphonies ; une bonne & une mauvaise : en sçavoir sur le bout du doigt toutes les beautez & tous les défauts, s'être rendu bien presente & bien familiere, la connoissance des moindres beautez & des moindres défauts de ces deux airs & de ces deux simphonies : & comparer à ces patrons les airs & les simphonies que vous entendrez. Vous estimerez ceux-ci suivant qu'ils ressembleront aux autres, & l'idée de cette seule ressemblance, & selon qu'elle vous frapera plus ou moins vivement, vous fera dire avec plus ou moins de force, j'aimeerois cét air, cette simphonie ne me plairoit pas. Je me persuade que le Connoisseur le plus habile ne doit point négliger de joindre aux jugemens de raisonnement ces jugemens de comparaison, dont il sortira une clarté très-propre encore à affermir nos sentimens, & ce goût de comparaison dans un homme d'esprit, un homme du monde qui le sçaura faire valoir, pourra peut-être lui suffire. C'est une facilité flatteuse pour la paresse, & une heureuse ressource pour l'ignorance. Je louerai toute simphonie qui aprochera de celle qui as-

compagne l'air d'Actis & Galatée , *Qu'un*  
*ne mette fierté* , de la Passacaille d'Armide,  
 &c. J'admire tout-ait triste qui imitera  
*Bois épais* , tout air emporté qui tiendra  
 de celui d'Amadis ; que toute la France ,  
 depuis la Princesse jusqu'à la servante de  
 cabaret , a tant chanté.

*Amour que veux-tu de moi ?*

Et ainsi du reste. Le précepte n'est pas em-  
 barassé , & l'application n'en fera pas fati-  
 gante. Vraiment non , interrompit Made-  
 moiselle M. puisque cela est à la portée des  
 gens de la Cour , qui sont trop occupez de  
 leurs plaisirs & de leurs grands interêts ,  
 pour avoir le tems d'étudier & de rêver  
 beaucoup , & qui jugent pourtant si fine-  
 ment. L'usage de la Cour , poursuit le  
 Marquis , met dans l'esprit des gens de ce  
 pais les meilleurs modelles. Il régne là  
 une tradition de bonnes choses qui n'est  
 alterée par aucune tolerance des medio-  
 cres. Ils ne font que comparer ce qu'on  
 leur presente de nouveau à ces modelles  
 qu'ils ont presens , & approuvent ou blâ-  
 ment presque à coup sûr. Telle est , dit-  
 on , la source des jugemens exquis qui  
 nous viennent des Courtisans : on prétend  
 que c'est de leur art de comparer que naît  
 ce bon goût que Moliere élevoit si haut ,  
 & qui se conserve effectivement si pur ,  
 qu'il y auroit souvent plus à profiter & plus  
 à craindre

à craindre auprès d'une femme de la Cour, qu'auprès du plus sçavant homme.

Fort bien, reprit la Comtesse, j'aurai un goût de comparaison quand je voudrai m'épargner les frais du goût de raisonnement; & je joindrai ces deux goûts l'un à l'autre, quand je voudrai porter un jugement très assuré. Mais alors je serai ferme dans mon sentiment, n'est-ce pas? Je ne ressemblerai pas à la plupart du monde, à ces Musiciens incertains, qui sont persuadés à présent de l'excellence d'un air, & qui dans un moment le croiront vilain, parce que le premier venu le leur dira, ou seulement le leur marquera par un geste méprisant. Il n'est pas étonnant, répondit le Chevalier, que ces Musiciens incertains quittent leur sentiment avec la même légèreté qu'ils l'ont embrassé: Mais, Madame, lorsque vous aurez formé le vôtre sur la voix de la nature & sur vos principes, éclaircis par une comparaison sage, vous auriez tort de ne le pas mieux garder. Néanmoins avant que d'être tout-à-fait ferme, il est bon d'entendre deux ou trois fois la Musique dont on juge; car on ne juge gueres sans témérité & sans péril, de celle qu'on n'a entendue qu'une fois. Mr votre mari, qui nous dit il y a environ un an & demi ce qu'il pensoit de *Tancrede*, à la fin de la première représentation qu'il

en eût vûë , risquoit un peu , & moi aussi , qui pour le suivre , pris la liberté d'en parler. Mais une Musique qui plaît encore plus la troisième fois que la première à un Auditeur , qui n'est ni prévenu ni gâté , a droit de rendre son approbation bien assurée. Joignez ainsi , au goût de raisonnement & à celui de comparaison , la précaution d'entendre plusieurs fois la Musique qui vous aura d'abord plu ; & si vous persistez à la goûter sur toutes vos règles , quand la France presque entière la siffleroit , quand vous la verriez hautement condamnée , ne cessez point de l'admirer. Vous... Monsieur le Chevalier , interrompit Mademoiselle M. permettez-moi de vous avertir , comme votre amie , que vous vous éloignez fort de la déférence qu'avoient vos Grecs pour la multitude , & que ce précepte n'est pas modeste.... Je vais m'expliquer , Mademoiselle , & il le fera. Vous souffrirez pourtant que je vous dise premièrement que je mets exprés de la différence entre la multitude de la Grece & la multitude de Paris même. Déjà le peuple est toujours moins peuple dans les Républiques , que dans les Monarchies. Le Parterre de Londres vaudroit encore aujourd'hui l'Amphithéâtre de Stocolme ; & la multitude d'Athènes , ville uniquement privilégiée pour les beaux Spectacles , ne



Se retrouvera peut-être jamais en quelque tems ni en quelque país que ce puisse être. Après quoi vous allez voir que je donnerai beaucoup encore à la multitude, au jugement du peuple en France. Il arrivera rarement à Paris qu'un méchant Ouvrage ait un succès général ; mais il arrive tous les jours que l'envie & la brigue décrivent une bonne Piece , & la jettent dans un mépris & dans un abandon apparent , à quoi personne ne s'oppose. *L'A-vare* tomba lors qu'il parut. Mr Racine convient dans la Préface de *Britannicus* , que cette excéllente Tragédie réussit mal au commencement. J'ai été moi-même témoin que *le Grondeur* , aujourd'hui aimé & demandé autant que Comedie qui soit au Théâtre , fut horriblement sifflé les premières Representations ; & pour citer un Opera , j'ai été témoin de même que *Venus & Adonis* , Opera nouveau des meilleurs , & qu'on a depuis rejoué & qu'on rejouera , fut peu aplaudi , & ne fut pas joué douze fois. Comment cela ? C'est que l'intrigue de quelques gens vient aisément à bout chez nous de séduire ou d'aveugler la multitude , d'enchaîner ou de suspendre le goût de la nature , qui régné en elle. Je croi donc qu'en cas qu'il arrive qu'une Piece de cette sorte , & que nous aurons estimée sur un jugement attentif & indif-

ferent, soit méprisée du peuple, il ne faut pas cesser de l'estimer; parce que nous aurons lieu de croire que le peuple n'étoit point libre, & n'a pas véritablement prononcé. Aimons, estimons-la toujours, jouïssons-en, & chantons-en des morceaux; mais ayons, si vous voulez pour le peuple, le respect de ne le pas contredire ouvertement: ne le bravons point: gardons nos sentimens en secret, & ne nous empressons pas de les découvrir. Il y auroit une déference imbecile à les abandonner, la modestie sensée sera d'attendre à les déclarer, que le public se soit défait de son injuste prévention. Et ceci ne manquera pas. *Il en va,* \* dit le grand Despreaux, *de ces bons Ouvrages, comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main. Il demeure au fond, tant qu'on l'y retient; mais la main venant à se laisser, il se releve, & il gagne le dessus.* L'envie & la cabale n'ont sçû empêcher *l'Avare, Britannicus, le Grondeur, Venus & Adonis*, de se relever. Mais, interrompit encore Mademoiselle M. si une Piece que vous auriez admirée, & qui auroit tombé ne se relevoit point? Si elle demeueroit dix, vingt, trente ans dans une obscurité & un décri universel?... Alors, Mademoiselle, je cederois sans difficulté. Je croirois que le Public devenu libre depuis que les cabales auroient cessé,

*Préface  
de sa der.  
Santé.*

& rentrant dans son premier droit de donner des décisions certaines, en auroit donné une en forme. Je renoncerois à mes sentimens particuliers, je me persuaderois de bonne foi que j'aurois mal appliqué nos principes, & je ne doute point que je ne le trouvasse ainsi, en formant de nouveau mon jugement. Je m'apercevrais que je me serois trompé, continua-t-il en riant, plus certainement qu'un Astrologue, un diseur de bonne aventure, à qui on reproche qu'il est arrivé tout le contraire de ce qu'il avoit prédit. Il revoit sa figure & son calcul, & il trouve qu'il est indubitable que s'il avoit bien suivi ses règles, il auroit bien jugé. Ah, dit Mademoiselle-M. vous reconnoissez donc le tems pour le maître des maîtres, pour le Juge souverain. Il annule ou confirme les sentences sans apel.... Oûi, parce qu'il vérifie & qu'il épure les jugemens du peuple; & plus les jugemens du tems ont d'antiquité, plus ils ont de certitude. Le jugement de chaque année, sur tout des années éloignées, est le jugement de cent mille personnes libres & intègres. Nous ne devons pas nous flatter que nôtre bon sens seul prévaut au bon sens ramassé de tant de gens: il n'entra jamais une si ridicule vision dans une tête de figure humaine, que de s'aviser de prétendre qu'un Auteur admiré de toutes les Nations pendant tren-

te siècles , n'a pas de sens commun. En Poësie , en Musique , &c. le tems met le sceau à la réputation des Ouvrages , & lui seul peut rendre les jugemens des hommes, infailibles. L'air de Boëffet,

*Si c'est un crime de l'aimer , &c.*

est vieux de soixante ans. Nous chantons tous les jours des Vaudevilles , qui se sont autant pour le moins : Merveilleuse preuve de bonté. Et c'est une grande vieillisse que soixante ans pour de la Musique Française. Il s'en faut bien que les Italiens n'ayent des airs fameux , si anciens à proportion.

A present , dit la Comtesse , jugeons des degrez de valeur des airs. Jusqu'ici nous n'avons appris à connoître que leur valeur en gros , & nous n'avons pas parlé des degrez de beauté en détail. Mais , Chevalier , je comprends que vous m'allez dire qu'on ne sçauroit déterminer ces degrez : que plus un air remplit parfaitement les règles , plus il est bon : plus il s'en éloigne , plus il est mauvais : & que c'est à l'habileté du Connoisseur , à mesurer ces degrez de perfection ou d'imperfection. Je vous répondrai cela , sans doute , Madame. Cependant , dit le Chevalier , il y a là-dessus des préceptes. Premièrement , les manquemens contre les petites règles , ne sont rien au prix des défauts contre les grandes

Écoutez une Leçon de Ténébres , qui commencera par une sixième , & sortez de celle qui commencera par un roulement. En second lieu, les plaisirs du cœur étant au dessus de ceux des oreilles , suivant ce que nous avons établi , un air qui péche contre les loix qui vont à toucher le cœur , péche davantage , que celui qui ne manque qu'à celles qui visent à contenter les oreilles. Pardonnons à deux cadences semblables , trop proches l'une de l'autre , ou à une basse continuë pauvre , & ne pardonnons point à un chant froid & forcé. Voilà deux idées qui aideront à nous déterminer sur les degrez du bien & du mal d'une Piece. En troisième lieu , la plus belle chose est celle qui est également admirée du peuple & des Sçavans ou de tous les Connoisseurs. Ensuite, j'estimerois plus ce qui est admiré généralement de tout le peuple. Enfin , ce qui l'est de tous les Sçavans. Mademoiselle aime les définitions précises. Les Sçavans sont des Maîtres de Musique , des Musiciens par état , entêtez des régles. Le peuple est la multitude , le grand nombre , qui ne s'est point élevé à des connoissances particulieres , & n'a pour guide & pour garand de ses jugemens , que le sentiment naturel. Les Connoisseurs sont ceux qui ne sont ni tout-à-fait peuple , ni tout-à-fait sçavans , moitié l'un , moitié l'autre , tant soit peu

moins sçavans que peuple ; c'est-à-dire ,  
 donnant tant soit peu moins aux règles  
 qu'au sentiment naturel ; & cette définition-  
 ci est sur mon compte. Après ces cinq ma-  
 ximes , Madame , je croi que nous n'aurons  
 gueres que les lumieres de nôtre experien-  
 ce , pour fixer le degré de mérite de la  
 Musique que nous entendrons ; & la bien  
 fixer , est assurément la dernière difficulté  
 & le dernier point de bon goût. Connoî-  
 tre qu'un air est bon ou mauvais , habileté  
 médiocre : connoître précisément combien  
 un air est bon ou mauvais , & dire celui-là  
 est bon , mais celui-ci est encore meilleur ;  
 celui-là est mauvais , mais celui-ci est en-  
 core pire : finesse suprême de discerne-  
 ment. Elle ne sera que le fruit d'un long  
 usage. Ainsi , pour y arriver , nous devons  
 exercer le plus que nous pourrons nôtre  
 exactitude & nôtre pénétration. Encore  
 une fois , accoutûmons-nous à toujours  
 juger , ne laissons passer aucun morceau de  
 Musique sans en former un jugement. Ju-  
 geons plutôt mal que de ne point juger du  
 tout. Nous n'avons qu'à renfermer nos ju-  
 gemens en nous-mêmes , & puis nous les  
 rectifierons par ceux d'autrui , ou par des  
 observations nouvelles. A la fin , nôtre ju-  
 gement s'ouvrira , & ira jusqu'à sentir les  
 moindres différences de prix des Ouvra-  
 ges. Nous parviendrons à dire , quoi qu'il

y ait plus de Prologues de Lulli excellemment beaux, que d'Opera : Je préférerois *le Prologue d'Amadis* à tous les autres. Quoique Lulli ait fait des Menuets très-aimables & très-brillans. *Les Menuets ou Passépés, d'Issé*, me paroissent valoir les plus aimables & les plus brillans des siens. Et la voix des Connoisseurs sera peut-être conforme à la nôtre.

Bon, interrompit la Comtesse. Mais Mademoiselle vous remontreroit tantôt, que vous manquiez de déférence pour le peuple, & moi je ne sçai si vous ne venez point d'en avoir trop, en mettant ce que tout le peuple admire, audessus de ce qui est admiré de tous les Sçavans. Gare l'ex-  
cés, dit Mademoiselle M. & vous avez pû remarquer tous deux comme moi, que quand Mr le Chevalier a vanté un air, beau, à sa maniere, il ajoute pour appuyer, que cét air a été aplaudi des Garçons de boutique & des Servantes de cabaret. C'est un genre d'aprobateurs fort honorable. En cas que ce soit une preuve de bonté pour un air, qu'on l'entende dans la bouche de tout le peuple, les chansons du Pont-neuf vont être excellentes. Vous me voulez assez de bien, Mademoiselle, répondit Mr de. & vous ne seriez pas mal contente de m'en faire. Je m'expliquerai, & je définirai donc encore pour vous obli-

ger. En matiere de Musique, nous devons établir deux genres de peuple en France. 1. Le dernier peuple, garçons de boutique, porteurs de chaise, servantes de cabaret, & cuisinieres, qui écoutent les chansons du Pont-neuf, & ne vont point à l'Opera. 2. Un peuple d'honnêtes gens, un peuple de qualité, une multitude distinguée, qui frequente les Spectacles, mais qui n'y portant point de connoissance des régles, n'ayant rien des vûes du Sçavant, est peuple certainement à cet égard. Nous pouvons nommer le premier genre de peuple, la populace: le second, le peuple simplement, & ç'a été celui-ci que j'ai d'ordinaire entendu en parlant du peuple, de la multitude de France. Or vous avez dû prendre garde que lorsque je compte l'aprobation des porteurs de chaise, de la populace, ( je vous accorde que je la compte aussi ) ce n'est qu'à la suite des suffrages de nôtre peuple d'honnêtes gens. Sans cela je la compterois à fort peu de chose, ou je ne la compterois point. Mais je vous soutiens, conformément à l'opinion d'un grand homme \*, que ce qui emporte généralement l'admiration du peuple qui va à l'Opera, sans emporter celle des Sçavans, est au dessus de ce qui emporte celle des Sçavans, sans toucher ce peuple-ci. Ce peuple-ci, conduit par la nature, à laquelle il

*Arist.  
Polit. l. 3.*



s'abandonne, s'entreprêtant chacun ses lumières, se redressant l'un l'autre, & prononçant selon un sentiment commun & libre, fera, ne vous en déplaise, le grand juge. La vérité sortira du milieu du Parterre, comme elle sortoit autrefois du milieu de la multitude Athénienne, à laquelle les plus grands génies que le monde ait vûs, se soumettoient pour les beaux Arts. Car on ne lui déferoit pas la même infailibilité sur un point de Philosophie ou de politique, ce n'est que pour les beaux Arts, les Arts dévoiez & présentez aux sens, la Musique, l'éloquence, &c. que le peuple est le maître & l'oracle des Auteurs. Après lui, je mets les Connoisseurs, & je les mets sur la tête des Sçavans, parce que je compose un Connoisseur de l'assemblage raffiné de ce qu'ont de bon les Sçavans & le peuple. Ainsi sur ce qui regarde des Pièces de concert, des Pièces particulières, & qui n'ont pas été exposées au Public, sur un détail de jugemens & de comparaisons, dans lequel le peuple n'est point entré : nous faisons décider les Connoisseurs & non les Sçavans. Il arrivera peu que les Connoisseurs & le peuple soient partagez ; & où ils le seroient, le cas deviendroit embarrassant & la préférence douteuse. Cependant tout bien pesé, je me rangerois du côté du peuple, à cause de l'autorité que doit toujours

avoir ici le grand nombre. Ce sont plus d'oreilles , plus de cœurs. La nature qui surpasse tout parle mieux , ou plutôt parle le davantage , parle plus haut , par mille bouches , que par dix. Enfin , je place les Sçavans les derniers , parce que leur entêtement de science , les petitesesses de leur attachement aux règles , les rendent sujets à des idées & à des préventions fausses. Quant aux demi Sçavans , ils sont en Musique ce qu'ils sont en quelque Art , en quelque Science , en quelque chose que ce soit , les plus méprisables & les plus insupportables de tous les hommes. Faisons plus de cas du jugement d'un bon Bourgeois de la rue S. Denis , que de celui de ces apprentifs Compositeurs , de ces Chevaliers de l'accompagnement , à qui leurs peines & leur vanité ont renversé le peu de goût qu'ils auroient eu.

*Imit. des  
facis. de  
Mo's. Sc.  
de Chas-  
seur.*

\* *De ces gens qui suivis d'un Thuorbe  
galeux.*

*Disent ma balle , & font les Docteurs  
merveilleux.*

Si bien , Mesdames , que je persiste à maintenir le rang que j'ai donné aux suffrages de ceux qui jugent de nos Opéra. Le peuple & les Sçavans , ou les Connoisseurs. Le peuple seul : les Connoisseurs seuls : les Sçavans seuls. Cét ordre est bon. Je voi dans *Thésée* la Scene 1. du 2. Acte.

*Donx*

*Doux repos , innocente paix.*

La troisième du troisième Acte.

*Princesse , sçavez-vous ce que peut ma colere.*

La cinquième du quatrième Acte.

*Eglé ne m'aime plus , & n'a rien à me dire.*

Admirées également de nôtre peuple & de nos Sçavans. Je les croi les plus belles sans aucune difficulté , & j'ai verifié qu'elles passent pour telles chez les Connoisseurs.

Je voi la 1. & la 3. Scenes du 4. Acte.

*Cruelle , ne voulez-vous pas.*

Et

*Faut-il voir contre moi tous les enfers armez.*

Aimées du peuple qui s'y attendrit. Je ne balance point à les préférer de beaucoup à

*Prions , prions la Déesse. Act. 1. Sc. 6.*

Et à tout ce rôle , de la grande Piétrelle , si rempli d'une science , qui le fait estimer aux Sçavans , malgré sa froideur. De cette maniere , il y a dans Lulli deux cens morceaux d'expression qui touchent la multitude , que je ne craindrai point de préférer à l'admirable trio , \* *Le fil de la vie.*

Un des plus parfaits morceaux de science , & des plus au gré des Sçavans , qu'ait laissé Lulli. Je soutiendrai contre tous venans , que les Scenes favorites du peuple dans *Proserpine* \*.

150, 7  
27. 46

Act. 2.  
& 4.

*J'ai peine à concevoir d'où vient le trouble extrême.*

Et

*Venez-vous contre moi défendre un téméraire.*

Sont d'un prix fort supérieur à celui de la sçavante Scene des *Ombres heureuses*.

*Loin d'ici, loin de nous, &c. Act. 4.*

Le desespoir de Roland, d'un prix fort supérieur aux profondes beautés du rôle de Logistile, &c. Au regard de ce que Mademoiselle m'a objecté, que les chansons du Pont-neuf seront excélentes, s'il suffit à des chansons, pour être bonnes, que tout le peuple les aime : il faut distinguer entre les airs qui sont nés sur le Pont-neuf même, & ceux qui sont nés à l'Opera ou à la Cour. Les airs nés sur le Pont-neuf n'en sont pas meilleurs, pour passer ensuite dans la bouche de toute la canaille de Paris & des Provinces. Vous pourrez observer néanmoins qu'en fait d'airs de pur Pont-neuf, ceux qui gagnent le fond de nos Provinces, sont ceux qui ont quelque harmonie ou quelque vivacité, sont les moins mauvais. Ceux qui sont absolument méchants, ne passent point le tour du Pont-neuf, les Quais où ils ont commencé, tant il est vrai que le goût général est mal aisé à corrompre dans un siècle où il y a du goût ; & si j'ose vous montrer que j'ai fait

attention à ces airs de la canaille, l'air ;

*Ah, ah, vous avez bon aire, &c*

Qui nâquit sur le Pont-neuf l'année passée, & qui étoit celle-ci, chantée de toute la canaille de cette Province, a, je pense, des tons agréables : & nos laquais n'ont point ouï parler de cent autres, nés sur le Pont-neuf depuis celui-là. Mais que ce soit aujourd'hui une preuve de bonté, hors d'atteinte pour les airs de nos Opera ou du grand monde, que de descendre ensuite jusques dans la bouche de la plus basse populace, & que j'aye droit d'employer cette preuve, cela est très-évident. Et voici pourquoi. C'est qu'il a fallu que ces airs, qui ont d'abord été entendus des honnêtes gens, leur ayent extrêmement plû, & ayent été chantez bien long-tems & bien universellement, pour avoir été appris de ceux qui les aprochent, qui les ont appris à d'autres, d'où à la fin ils se sont étendus aux garçons de boutique & aux servantes de cabaret. Il a fallu que leur extrême vogue ait été favorisée, ou du moins n'ait scû être empêchée par les Connoisseurs & par les Sçavans. Ces airs de l'Opera & du grand monde, qui ont descendu jusqu'au petit peuple, ont de nécessité passé par la bouche de tous les gens respectables, desquels ils portent avec eux l'aprobation, par ce cercle qu'ils ont assurément fait. / Lorsque j'entendois,

par exemple , l'air d'Amadis ,

*Amour que veux-tu de moi , &c.*

Chanté par toutes les Cuisinières de France , j'avois droit de penser que cét air étoit déjà sûr d'avoir eu l'aprobation de tous les gens de France d'un rang entre la Princesse & la Cuisinière : que cét air avoit parcouru tous ces rangs-là , pour en venir au plus bas , & avoit emporté l'estime & le suffrage de tout ce peuple de qualité , de tous les Connoisseurs , de tous les Sçavans , de ce nombre immense de personnes distinguées , par la bouche desquelles il avoit passé : & remarquant qu'il sçavoit toucher la Cuisinière , comme il avoit sçû toucher la Princesse , qu'il plaisoit également au sçavant & à l'ignorant , aux esprits du premier ordre & du dernier : je conclusois qu'il devoit être bien beau , bien dans la nature , bien plein d'une expression vraie , pour avoir remué tant de divers cœurs , & flatté tant d'oreilles différentes. Oh , un air du Pont-neuf , qui a commencé parmi la populace , & qui se répand parmi la populace , n'a que l'aprobation de la populace : & le petit peuple de France , fort différent de celui d'Athènes , & qui ne va point aux spectacles comme celui d'Athènes y alloit , n'a pas le sentiment naturel assez pur pour mériter que son suffrage soit compté , quand il est seul. Vous ne le compterez , Madame ,

que quand ce suffrage viendra à la suite des vôtres. Mais alors souffrez, s'il vous plaît, que l'approbation, plus ou moins vive & générale de la populace, soit une sixième mesure, ( je l'oubliois ) du degré de beauté des ouvrages de Musique. Ce sont nos principes, cela s'ensuit très-juste. Oiii, dit le Marquis, ils vous mènent là de force ou de gré. Et ce caractère du peuple, des Connoisseurs & des Sçavans, me fait comprendre que nous devons écouter les raisonnemens des Sçavans, déferer aux sentimens des Connoisseurs, & étudier les mouvemens du peuple. Je conçois que ceci surtout, étudier les mouvemens du peuple aux spectacles, pourra infiniment éclairer & faciliter nos jugemens, & nous servir à en former de vrais. Aux trois premières représentations d'un Opera, ne nous occupons que de nous-mêmes, nous ferons assez occuper; à moins qu'un grand usage ne nous laissât une liberté d'esprit singulière. Mais à la quatrième & aux suivantes, appliquons-nous à étudier comment & combien le peuple sera touché: le prix & le degré de prix des Pièces, se connoîtra certainement par l'impression & par la vivacité de l'impression qu'elles feront sur le cœur du peuple. Lors qu'*Armide* s'anime à poignarder Renaud, dans cette dernière Scene du 2. Acte, j'ai vû vingt fois tout le monde saisi

de frayeur , ne soufflant pas , demeurer immobile , l'ame toute entiere dans les oreilles & dans les yeux , jusqu'à ce que l'air de Violon , qui finit la Scene , donnât permission de respirer ; puis respirant là avec un bourdonnement de joie & d'admiration. Je n'avois que faire de raisonner. Ce mouvement unanime du peuple me disoit fort sûrement , que la Scene est ravissante. J'ai vû plusieurs fois à Paris, quand le duo \* de *Perfée* , si sçavant & si difficile,

Act. 4  
Sc. 2.

*Les vents impetueux , &c.*

étoit bien executé , tout le peuple attentif de même , être un demi quart d'heure sans souffler , les yeux fixez sur Phinée & sur Merope , & le duo achevé , s'entremarquer l'un à l'autre par un penchement de tête , le plaisir qu'il leur avoit fait. Bel endroit à coup sûr , science expressive , roulement heureux. J'entre tant dans l'opinion du Chevalier , que le peuple est un oracle pour les beaux Arts , que je voudrois même étudier & en croire les mouvemens d'un certain peuple sur certaines choses qui lui sont plus propres , qui le regardent , & qu'il sent particulièrement. Il me souvient qu'au commencement qu'on jouïoit *Hésione* , dans cette 5. Scene du 2. Acte , où Venus prie Anchise d'être amoureux d'elle , lors qu'il en a refusée , je ne sçaipourquoi , puisque Venus n'étoit pas



faite pour effuyer des refus en face ; & que , selon la Fable , il ne fit pas le cruel , & lors qu'il la quitte , en lui disant ,

*A vos regards tout doit rendre les armes ,*

*Si je n'adore pas leur pouvoir éclatant ,  
Je sens du moins qu'un cœur qui veut  
être constant ,*

*Doit craindre de voir tant de charmes.*

Il me souvient qu'à ces derniers Vers , je voyois toutes les Dames s'entre-regarder & sourire. Les bassesses de Venus avoient chagriné leur vanité : une joie commune revenoit ici sur leurs visages : je l'observai dix fois de suite. Je n'avois plus besoin de discussion , pour sçavoir que cela est dit & exprimé d'une manière très-gracieuse. Ce mouvement naturel de toutes les Dames , plus connoisseuses que nous en galanterie , cet air , ces yeux contents , m'en étoient caution ; & je pouvois m'en fier à elles. Qu'un Sçavant eût prétendu que la Musique ne répondoit point aux paroles , je l'aurois assuré que si la Musique n'eût pas été aussi gracieuse que les paroles , ce trait auroit fait une impression moins générale & moins vive sur les Dames. Ajoûtons donc au reste de nos règles celle-ci , d'étudier à l'Opera les mouvemens du peuple , & d'un certain peuple , suivant que certaines choses sont plus de

sa portée & de sa juridiction. Voila encore un secret, pour donner un jour prompt & clair à nos pensées : secret encore tiré de nos principes, auxquels nous ne sçaurions nous attacher trop. Mille gens des plus huppez, qui jugent tous les jours à l'avanture & à faire pitié, ne le font que faute d'avoir des principes, à quoi ils s'attachent. Les nôtres peuvent être tels, que nous nous trouverons bien de nous y attacher sans réserve.

Tandis que nous sommes sur les principes, reprit Madame du B. donnez-m'en aussi, Messieurs, je vous prie, pour me connoître en voix, en chanteurs, & en joüeurs d'instrumens. Que je puisse juger du mérite d'un joüeur d'instrument, d'un chanteur ou d'une voix, avec la même clarté & la même sûreté, que de la Musique qu'ils exécuteront. Quand nous aprenons à chanter ou à joüer d'un instrument, nos Maîtres nous chargent d'une quantité de petites observations, qui deviennent confuses & embroüillées, parce qu'ils ne nous enseignent point à les rapporter à quelques principes généraux. C'est que les Maîtres oublient, Madame, répondit le Marquis en souriant. Mais vous avez raison : il seroit plus clair & plus commode pour la suite, qu'on nous dît en quatre mots, la perfection d'une voix, du chant & du jeu d'un

instrument, ne roule que sur ceci. Je m'en vais vous exposer la méthode que je me suis faite pour juger des joueurs d'instrumens, des voix & des chanteurs que j'entens : vous en userez si elle vous revient. Une voix parfaite seroit sonore, étendue, douce, nette, vive, flexible. Ces six qualitez que la nature n'assemble qu'une fois en un siècle, se trouvent pour l'ordinaire partagées à moitié. Une voix étendue & d'un beau son, d'un son touchant, est une grande, une belle voix ; & plus elle est douce par là-dessus, ce que les grandes voix sont moins que les autres, plus je la croi belle. Une voix vive & flexible, est une jolie voix, une voix aimable ; & plus elle sera nette avec cela ; moins elle me paroîtra sujette à l'enrouement & à la toux, incommoditez frequentes des petites voix, & plus j'en ferai de cas. Bacilly \* en fait autant, tout bien compté, de ces petites voix que des grandes, il y étoit intéressé. Mon ami & moi qui aimons les tons nobles, hardis, perçans, nous serons d'un autre goût. Nous tiendrons pour les grandes voix, & nous laisserons sans regret les petites passer plus finement les doubles. Je réduis à trois choses le mérite d'un chanteur : à la justesse, à l'expression, à la propreté. Je réduis le mérite d'un joueur d'instrumens à trois autres choses, à la netteté, à la

*Art. de  
chant.  
1. part.  
ch. 7.*

délicatesse , à tirer aiséz de son instrument. Il faut d'abord que l'on chante juste. Si on chante seul , on ne sçauroit chanter faux , qu'en haussant ou en baissant son ton insensiblement : en sorte qu'à la fin de l'air , on se trouve plus haut ou plus bas qu'on n'étoit en commençant. Le premier vice est celui des voix trop fortes ou trop aiguës , des grosses basses , & des voix de femmes : le second , celui des poitrines faibles. Si on chante avec un accompagnement , on chante faux , en ne prenant pas ou en quittant le ton , que prescrit l'accord que l'accompagnement doit faire. L'expression d'un Chanteur consiste à entrer vivement & à propos dans la passion des Vers qu'il chante : à les *passionner* , c'est le terme , en homme qui les entend , & qui y est sensible le premier. En gros , le récitatif & les petits airs doivent se chanter légèrement , les grands airs en s'écoutant davantage , en faisant valoir chaque note. On s'aperçoit que le défaut des Chanteurs novices est d'aller trop vite ; celui des Chanteurs de Province , d'aller un peu trop lentement. La propreté est cét amas de petites observations inconnuës aux Italiens & que nos Maîtres possèdent si bien , & qui toutes ensemble produisent , je vous assure , un grand agrément. Ouvrir la bouche , porter ses tons comme il faut , prépa-

rer, battre & finir de bonne grace une cadence, &c. J'écoute attentivement un Chanteur ; la quantité de minutes qu'il y a à observer, ne m'embarasse point, parce que je les range chacune sous un de ces trois chefs ; & en cas qu'il me contente sur ces trois chefs, je ne lui en demande pas de quatrième. Des trois qualitez, à quoi je réduis le mérite d'un joueur d'instrumens, la netteté est la principale : sur tout pour les joueurs des instrumens qui se touchent immédiatement avec les doigts, sans archet. Comptez que de cinq cens joueurs de Luth, de Clavessin, &c. il n'y en aura pas dix qui arrivent à jouer aussi nettement qu'on a droit de l'exiger d'eux. Et sans netteté, qu'est-ce que c'est qu'une Pièce de Luth ou de Clavessin ? Un bruit, un tintamarre d'accords où on ne comprend rien : j'aimerois autant entendre une Vielle. Après cette précieuse netteté, vient la délicatesse. Elle est en instrumens ce qu'est en chant la propreté : c'est à attraper la délicatesse que visent encore toutes ces petites observations, dont vos Maîtres vous chargent. En dernier lieu, tirer assez de son instrument. Il faut bien qu'un instrument parle ; & il est vrai que le faire bien parler, est un art & un talent très-important ; mais ne perdons pas de vûe la maxime capitale de M<sup>r</sup> le Chevalier : un

juste milieu. En vérité, Mademoiselle, vos Italiens poussent trop loin cette envie de tirer du son de leurs instrumens. Mon esprit, mon cœur, mes oreilles me disent tout à la fois qu'ils en tirent un aigu & violent à l'excès. J'ai toujours peur que le premier coup d'archet ne fasse voler le Violon en éclats, tant ils apuyent. Au reste, vous concevez que la perfection souveraine d'un joueur d'instrumens & d'un Chanteur, seroit d'allier leur trois qualitez, & de les unir en un degré égal, s'ils pouvoient. Mais je pense avoir remarqué qu'ils ne les ont jamais toutes trois également : le meilleur joueur d'instrumens, le meilleur chanteur excelle en un point, & est médiocre sur les deux autres : au plus, il excelle en deux, & est passable sur le troisième. Je dois encore me souvenir de vous dire, que garder la mesure avec une exactitude inviolable, est en chant une partie de la justesse, & en fait d'instrumens la principale cause de la netteté.

Je vous rends graces, Monsieur, dit la Comtesse, cela me soulagera & m'éclairera. Continuons nôtre route en bon goût. Pour l'aquerir, nous nous accoutumerons donc à juger de tout, en écoutant nôtre sentiment naturel, & en l'affermissant par les petites & les grandes règles : nous prendrons garde après avoir jugé, à la répu-

réputation des Compositeurs : nous n'assye-  
rons tout à-fait nos jugemens que la troi-  
sième ou la quatrième fois que nous aurons  
entendu les choses : nous joindrons le ju-  
gement de comparaison à celui de raison-  
nement : à l'Opera nous étudierons avec  
soin les mouvemens des Spectateurs , &  
nous laisserons confirmer les jugemens du  
public & les nôtres par les arrêts du tems.  
Est-ce tout ? Le bon goût est-il tout à-fait  
acquis ? Encore une petite pratique , Ma-  
dame , dit le Chevalier. Comme avec tout  
cela nous ne serons pas si tôt des juges  
sûrs , que nous nous tromperons de tems  
en tems , nous nous ferons une habitude  
d'observer & d'éplucher nos méprises.  
Nous examinerons quelquefois nos ju-  
gemens avec autant de rigueur , que les  
ouvrages d'autrui ; & quand nous aurons  
aperçu que nous avons fait une faute , nous  
la suivrons pié à pié : nous remonterons  
jusqu'à la cause de nôtre méprise , que  
nous trouverons : & cette cause , nous la  
remarquerons nettement. Plus nous l'au-  
rons bien remarquée , moins nous serons  
sujets à y retomber. L'utilité de cette pra-  
tique est grande par tout , & même au bon  
goût , bien droit & bien vite.

A la fin , reprit la Comtesse , le voila en-  
tierement aquis en matiere de Musique :

conservons-le. Enseignez-nous les moyens de le conserver. Les moyens de le conserver, dit le Marquis, seront les mêmes que ceux de l'acquies. Ce sera la pratique assidue de nos maximes qui nous le conservera après nous l'avoir acquis. Ne nous relâchons ; ne nous négligeons point ; tous jours attentifs de plus en plus à nos règles ; notre discernement se conservera, s'augmentera, & deviendra perçant & inébranlable. Je l'espère ; repartit le Chevalier. Je n'ajouterai ici qu'une chose, qui est une suite de la petite pratique que je viens de vous conseiller ; c'est que le moyen le plus efficace pour nous entretenir dans le bon goût, sera de nous remettre souvent nous-mêmes nos méprises devant les yeux, de les repasser souvent, & de nous en occuper attentivement. Alors faisons-nous en bien honte à nous-mêmes, méditons-en, envisageons-en la grossièreté, & tenons quelques momens notre pensée attachée & fixe sur le ridicule que nous nous ferions attiré, si elles avoient été connues. La méditation n'est pas flâteuse, mais ce sera son amertume qui nous la rendra utile. Celui qui disoit qu'il se pardonnoit à lui-même,

*Ego met mi ignosco, mensus imitt  
Stultus & improbus hic amor est, &c. Horat. Sat. 3. li. 2. c. 1.*



étoit un sot ; & prenoit le chemin de tous jours d'être. Soyons-nous les moins indulgens censeurs que nous nous puissions avoir. Ne nous pardonnons jamais ; au contraire ; reprochons-nous les plus légères de ces fautes avec une exactitude aigre & piquante, qui nous soit une espece de punition. Disons-nous tout bas : je jugeai ridiculement de cette symphonie par prévention de cet air, faute d'attention. Je retombai là dans cette prévention sottise, là dans ma précipitation d'enfant a. *Eh quoi ! est-il possible que j'aye retourné heurter contre une pierre où je sçavois que j'avois heurté déjà ?* Et si nous avions quelque ami à l'esprit, & à la fidélité duquel nous puissions nous fier, il faudroit se faire un usage de nous découvrir nos méprises l'un à l'autre, d'en railler ensemble, & de souffrir chacun pour les siennes, les railleries qu'on croiroit avoir méritées. Oiii, dit la Comtesse, l'expédient m'est propre, & je le veux pratiquer. Vous ne sçauriez, Madame. Les jolies femmes, non plus que les Rois, n'ont point d'amis. Pas un seul, ajoûta Mr des E. Le rôle même, d'ami d'une jolie femme, seroit deshonorable. Ceux qui les aprochent ont des sentimens plus intéres-

a *Saxa memor refero rursus ad rēta pedem.* Ovid.

sez que ceux de l'amitié, à moins que ce ne fut quelque nigaud ou quelque pauvre vieillard, incapables d'oser & de faire rien de bon.

*Imit. de  
un Sa-  
blere.*

*\* Et croyez-le, il en est complice.  
Tous vos amis sont vos amans.*

Or ces gens-ci ne vous avertiront pas de vos fautes : Prenez une amie. Mais ce qui nous reste à examiner maintenant, ce sont les marques du bon goût, les marques à quoi nous pourrions reconnoître que nous le possédons. On est bien aise de pouvoir être tranquille & content de soi-même ; d'avoir sujet de se flatter qu'on est parvenu à s'enraciner dans ce bon goût si rare. Cette douceur sera la récompense de nos soins & des mauvais quarts d'heure que nous aurons fait passer nos reflexions sur nos méprises, & c'est une douceur permise, pourvû qu'elle soit secrète, pourvû qu'on ne la fasse pas éclater par un air de suffisance & de présomption. Mais si nous avons assez d'esprit pour parvenir au bon goût, nous en aurons trop pour être glorieux. Le petit esprit & la vanité se...  
*J'aime les moralitez, elles endorment,* interrompit la jeune Comtesse. Puisque le bon goût ne consiste qu'à distinguer à fond les choses, & à s'y attacher ou à les rejeter, à proportion qu'elles nous ont plu

*L'homme  
à bonne  
foi ne.  
Act. 1.*

341  
ou de plus, je conçois que les deux gran-  
des marques de bon goût, sont de réussir  
à les distinguer, & à les aimer ou à les haïr  
juste. Vous m'allez demander comment je  
sçaurai que j'y réussis. Je vous répondrai  
& selon vos maximes, si je ne me trom-  
pe, que quand je verrai que mes jugemens  
quadrant à la réputation du Compositeur,  
se rencontrent avec ceux des Musiciens &  
des Connoisseurs, & qu'ils seront confir-  
mez par l'autorité du public & du tems,  
j'aurai lieu de croire que j'ai bien jugé.  
Puis lors que j'aurai vu, Messieurs, que  
je juge bien d'ordinaire, je me flatterai  
que j'ai le goût bon. Ma foi, Madame,  
reprit le Marquis, il n'y a qu'à vous mon-  
trer le chemin, vous allez plus vite que  
vos guides. Cependant je m'imagine que  
la sûreté du goût paroît encore par des  
marques particulières. Par exemple, ne  
croyez-vous pas que c'en soit une, que de  
discerner le prix de deux airs indépendem-  
ment du prix des paroles? Il faut sentir le  
prix des paroles, mais il ne faut pas qu'il  
nous impose. J'eus bonne opinion de quel-  
qu'un qui dit, après avoir entendu le grand  
air de Camus.

*Vous serez les témoins de mes vives dou-  
leurs.*

Voilà un bel air sur des paroles languis-

santes. Et ne croyez-vous pas que ce soit  
 une preuve sensible d'un goût sûr, que  
 de sçavoir séparer le bien & le mal de  
 la composition du bien & du mal, de l'e-  
 xécution ? J'estimerois & je suivrois vo-  
 lontiers le goût d'une personne qui me  
 diroit seurement, cette symphonie est belle,  
 mais elle a été mal exécutée : celle-ci a été  
 mal exécutée, mais elle est belle. Cette di-  
 distinction délicate ne se fait point sans une  
 finesse de discernement peu commune.  
 Non, mon ami, dit le Chevalier, & je  
 croi comme vous, que ceci est le chef-d'ou-  
 vre des Connoisseurs. Que celui dont le  
 cœur & les oreilles sçauront bien démêler  
 ainsi les défauts de l'exécution de ceux de  
 la composition, soit passé Maître. Mais,  
 si vous l'avez agréable, nous demeurerons  
 d'accord que la chose du monde à quoi pa-  
 roît le plus le bon goût, est de s'offrir à  
 propos. Nous ne sommes point obligés de  
 blâmer, quand nous entendons une Mu-  
 sique qui nous choque. Nous pouvons sor-  
 tir ou nous taire. Mais je pense que la  
 louange est un tribut qu'on doit à qui l'a  
 méritée. *Je sçai que d'encens tous les montets  
 des savans, usent, mais il n'est que les  
 Ne l'offrent que par force aux vertus les  
 plus rares.*

1785  
 1786  
 1787

Felixme.  
 Trag.  
 Act. 1.  
 Sc. 2.

C'est une injustice à ces mortels-là, qui font les beaux esprits de profession, & d'un honnête homme loué, & aime même à louer, lors qu'il sent qu'on est venu à bout de lui plaire. Lulli applaudissoit avec plaisir à la Musique d'autrui qui le conténoit. Il a dit plusieurs fois que la symphonie sur laquelle on a fait cet impertinent pot pourri de paroles, *Il est si elle aim, et si elle aim*. Je gage de boire autant qu'un Suisse. &c. Lui paroissoit une des symphonies qu'il connoît la plus gracieuse sur toute sorte d'instrumens, principalement sur les instrumens à vent. ( En effet, prenez-y garde, vous auriez peine à en trouver une qui roule, ou plutôt qui sautille si agréablement. ) Et il louoit tous les jours le vieux Boeset & Lambert. Mais Ménage répondit au Cardinal de Rets, qui lui \* *disoit de lui, appren-* Ménage  
tom. 2.  
p. 230. *dre un peu à se connoître en Vers. Monsei-* Ménage *gneux, ditas tous jours que cela ne vaut rien, vous ne vous tromperez gueres. Cependant* Mr le Cardinal de Rets se seroit quelquefois trompé, puis qu'enfin il se trouve de bons Ouvrages en Poésie. Il s'en trouve aussi en Musique. La marque exquise du bon goût est donc de louer ceux-là & de ne louer que ceux-là. Ce n'est pas assez: il est nécessaire que le degré de loüange réponde au degré du prix de l'Ouvrage. Louer

344  
plus ou moins est mauvais goût, & je suis  
persuadé que voilà l'écueil de la plupart  
des gens. Qui saura louer d'une manière  
raisonnable, & proportionnée, sera un par-  
fait Connoisseur: n'en doutez point, & le  
reconnoissez à cette périlleuse épreuve.  
Ne riez-vous point souvent, Madame,  
des termes dont se servent certaines gens,  
pour approuver, & des grands mots dont ils  
se remplissent la bouche? N'attendez pas  
d'eux un éloge modéré: comme ce qui leur  
déplaît est toujours détestable, éfroi-able,  
abominable: ce qui leur agréé, n'est ja-  
mais moins qu'admirable, incomparable,  
inimitable; & le pauvre Mr l'Abbé R. s'est  
tristement livré par là à la... nous le re-  
marquâmes assez alors. Mais néanmoins  
Ménage conseilloit de bon sens, & nous  
voyons qu'on se trompe bien plus commu-  
nément & plus honteusement à trop, qu'à  
trop peu louer: quels torrens de louanges  
ridicules! Combien dans le monde de Mag-  
delons \* qui aimeroient mieux avoir fait un  
oh oh, qu'un Poëme épique. Combien de fem-  
mes sçavantes qui sont amoureuses d'un  
quoi qu'on die. Et le malheur de ces louanges  
outrées, est qu'elles deshonnorent ceux qui  
les donnent, & n'honnorent point ceux qui  
les reçoivent. Ces gens \* roides, & à qui  
la politesse n'arrache pas un mot; de plus

Précid.  
Sc. 9.

Femm.

Sc. 2.

Alf. 3.

Sc. 2.

La Bruyè-

sc.

qu'ils ne pensent en devoir dire, font ou paroissent par cet endroit d'un meilleur goût que les autres. On est heureux d'avoir la force de répondre, comme fit un jour Segrais à Mademoiselle. *Eh mordi, votre Altesse en sera-t-elle plus grasse quand elle m'aura fait dire une sottise?* Mr le Chevalier, dit froidement Mademoiselle M. donnez-vous de garde vous, de cette vilaine habitude de trop louer. Ah, s'écria le Marquis, l'avis lui est convenable, & n'en a besoin. Je l'ai vu une fois dans un terrible danger où la manière de louer l'avoit jetté. Sans moi, Mesdames, il ne nous aideroit pas à présent à raisonner du bon goût en Musique. C'étoit un homme mort. Il entendit chanter une femme qui, après des airs de toutes les façons, comptoit sur un éloge de sa part. Oüi, vrayement, dit-il en baissant la tête, cela est assez bien. La Dame piquée de ce compliment frugal, amena cinq ou six autres femmes qui étoient là, & cet *\* escadron* Despr. Sat. 10. coëffé, alloit faire un mauvais parti à Mr le Chevalier, si je ne m'en étois mêlé, & si je n'avois pas rémontré, qu'il avoit loué comme la rancune *\* tant que sa sècheresse de civilité le lui avoit pu permettre.* Rom. Compt. tom. 1. ch. 6. Que ce n'étoit... Voilà un homme bien sage, interrompit Mr de. il me force de

découvrir sa honte, que je cacheis. Au  
 sortir d'un dîné de trois heures, Mr le  
 Marquis mène une femme se promener,  
 & la prie de chanter au grand air sur une  
 terrasse. Imaginez-vous ce qu'il pouvoit  
 être alors qu'une petite voix assez doute  
 à la vérité, mais toujours foible, sans por-  
 trine, sans science, & qui n'a qu'une mé-  
 thode mediocre. Il eût le front d'admirer  
 avec une profusion de termes magnifiques  
 qui me firent rougir pour lui, & cette fem-  
 me respectable, d'ailleurs par plusieurs en-  
 droits, au lieu d'avoir le bon esprit d'être  
 plus contente de ma loüange simple & naï-  
 ve, que de l'imposture de ses flatteurs, se  
 souleve contre moi toute une maison. Je  
 tois gâté sans lui, il est vrai, mais je l'en  
 payois bien en dissimulant son indigne chu-  
 te: chute qui anéantiroit toutes les mar-  
 ques de bon goût, & de laquelle doivent  
 sur tout se garder ceux qui prétendent quel-  
 que chose à la réputation d'en avoir. En  
 quels termes Monsieur vous loüera-t-il  
 vous, Madame, la Maupin & M. \* \*: que  
 lui restera-t-il à vous dire, lorsqu'il vous  
 aura entendus? Mais, quoi qu'il s'en fasse  
 beaucoup que je n'aye, en conversation  
 du moins, toute cette franchise seime qu'il  
 faudroit, je lui dois sçavoir bon gré de vous  
 apprendre que j'en ai un peu, & de vous



persuader, ainsi du fond que vous devez faire sur ce que je vous dis quelquefois. Enfin une marque de bon goût très forte, est peut-être de distinguer juste un petit nombre de symphonies Italiennes dignes d'admiration, de la quantité des badines & des méchantes, & la marque du mauvais goût la plus palpable & la plus rassemblée, c'est d'aimer la Musique chantante des Opéra Italiens, de laquelle le ridicule éclatant ne se peut sauver. & faisons, Mademoiselle, une dernière remarque. Comment ont réussi, ceux de nos Maîtres qui ont été les admirateurs zélés, & les ardens imitateurs de la manière de composer des Italiens ? Où cela les a-t-il mené ? A faire des Pièces que le Public & le tems ont déclaré pitoyables. Qu'a laissé le sçavant Charpentier pour assurer sa mémoire ? *Medée*, *Saul*, & *Jonathas*. Il vaudroit mieux qu'il n'eût rien laissé.

Allons, Mademoiselle, allons dit le vieux Seigneur, convertissons-nous : & convertissons-nous de bonne grace & promptement, nous qui n'avons pas le tems de différer. Vous voyez que ce garçon-là est homme conscientieux, & d'une bonne foi plutôt sèche que douteuse. Il n'est pas Maître à chanter pour le François, & il n'y a pas d'apparence qu'il ait jamais de part au

profit de l'Opera : En verité , je vous conseille de le croire. Je suis fâchée donc pouvoir encore me rendre ; répondit Mademoiselle M. Mais quand vos raisons seroient sans replique , il me reste une ressource qui me tiendrait lieu de tout. C'est l'exemple de tant de gens d'un rang éminent , enchantez de la Musique Italienne. Je m'en repose sur leur goût , qui forment une autorité supérieure à toutes vos preuves. En fait de goût , Mademoiselle , répartit le Chevalier ; les grands Seigneurs ne sont que des hommes comme nous , de qui le nom prouve peu de chose. Chacun a sa voix , & les voix sont égales , ou du moins ce ne seroit pas la qualité qu'on feroit le poids. Mais en cas que vous vous en remettiez aux autoritez ; nous en avons une pour nous , à laquelle vous pouvez déférer. Le Roi.

*Britann.  
Act 2.  
Sc. 3.*

*\* Je vous nommerois , Madame, un autre nom ,*

*Si j'en sçavois quelqu'autre au dessus ,*  
Le Roi , dis-je , est de nôtre côté. Mais je ne suis point Courtisan. Je ne veux point appuyer sur ce nom , quelque grand qu'il soit , & soutenir qu'il décide. Séparons de la personne du Roi tout l'éclat que son rang & son règne y attachent , & ne le regardons que comme un particulier de son Royaume.

Royaume, On ne lui rend qu'une justice qu'on ne refuseroit pas à un Ministre disgracié, en disant qu'il est un des hommes de l'Europe né avec le plus grand sens, & l'esprit le plus droit & le plus juste. Il aime la Musique, & s'y connoît. Qu'il l'aime, tant de Ballets où il a dansé, tant d'Opera faits exprés pour lui & de son choix, Lulli & tant de Musiciens, auxquels il a fait l'honneur de souffrir qu'ils l'aprouassent, en font foi. Qu'il s'y connoisse, ce même amour pour cet art, l'usage qu'il en a, & les qualitez personnelles qu'on ne scauroit ne lui point accorder, le prouvent. Il est certain que la mode de se récrier sur la beauté des morceaux d'Opera qu'on nous apporte à présent d'Italie par sommes, n'a point été jusqu'à lui. Du vivant de Lulli même, le Roi goûtoit une belle Pièce Italienne, quand on lui en présentoit une. Il se fit chanter cinq fois un Motet de *Lorenzani*, \* Il aima l'air de Mr de la Barre attribué à *Luigi*, &c. Il avoit, comme il a, dans sa Musique quelque *Castrati*, pour entendre d'eux quelques airs de tems en tems, en quoi je suis convenu qu'ils sont excellens : mais il étoit pourtant attaché aux Opera de Lulli, à la Musique & aux Musiciens de France : & depuis la mort de Lulli, il n'a point changé de goût. Il a

*Méro*  
*Gal.*  
*Acut*  
1678. p.  
246.

conservé hautement celui-là, & quoi qu'on  
 ait tâché de lui en faire changer. Sur hi-  
 stoire récente que mille gens ont contée,  
 est vraie, dit le Marquis, elle est précise,  
 & elle montre bien que du moins le mer-  
 veilleux & les vîteses des simphonies Ita-  
 liennes ne l'ont point touché. Ne la sça-  
 vez-vous pas, Mesdames? Un Courtisan  
 hors de la foule, qui avoit vanté au Roi  
 ces simphonies, lui amena le *petit Batiste*  
 Violon François, qui a joint trois ou qua-  
 tre années d'étude sous Corelli, à une dis-  
 position surprenante. Les interêts de l'Ita-  
 lie étoient en bonne main. Vous concevez  
 que le petit Batiste avoit encore étudié sa  
 leçon. Il joia des vîteses qui auroient  
 fait pâmer Mademoiselle-de-plaisir ou de  
 frayeur, avant que Madame l'eût prêchée.  
 Le Roi écouta avec toute l'attention que  
 l'Italie pouvoit souhaiter; & lors qu'elle  
 s'attendoit à être admirée, *qu'on me fasse  
 venir*, dit-il, *un Violon de ma Musique.*  
 Il en vient un, on ne le nomme point, c'en  
 fut aparemment quelqu'un d'un mérite  
 médiocre, qui se rencontra là. *Un air de  
 Cadmus*, dit le Roi. Le Violon joie le  
 premier d'où il se ressouvient d'un air sim-  
 ple; uni; & Cadmus n'est pas celui de nos  
 Opera d'où l'on eût le mieux aimé en pren-  
 dre un, si cela avoit été prémédité. *Je ne*

*sçavoirs que vous dire.* Monsieur *dit le*  
 Monarque au Courtean, *voilà mon goût,*  
*à moi :* *voilà mon goût.* Je l'avois déjà  
 entendu conter, & ajouta Madame du B.  
 on prétend que rien n'est plus sûr, &  
 on conte aussi que Monseigneur, à qui  
 toute la France connoît un esprit extré-  
 mement droit, ayant voulu entendre *Bar-*  
*tisth*, & *Marchand*, de la Musique du  
 Roi, jôier de la Basse de Violon, préfe-  
 ra fort haut le François à l'Italien, mal-  
 gré les soins & les insinuations de ceux qui  
 lui presentoient celui-ci. *En somme, totale,*  
 Messieurs les Partisans  
 d'Italie, reprie le Marquis, vous soumet-  
 tez-vous à la raison ? Elle se déclare pour  
 nous. Respectez-vous l'autorité des Con-  
 noisseurs illustres ? *Non, nous régnons sur un cœur, qui vaut*  
*plus que tous les autres.*  
 Et par conséquent revenez à croire, que  
 non-seulement les Opera Italiens repre-  
 sentez, sont fort au dessous des nôtres,  
 ce qui étoit la première question : mais que  
 les Opera Italiens sur le papier, & par-  
 tages en chants & en symphonies, sont  
 toujours absolument méchans au premier  
 chef, & sont rarement bons au second :  
 ce qui a été le fond du sujet des dernières  
 disputes de notre jolie Musicienne. Elle

Prol.  
 d'Arm.

l'a dit, & qu'elle nous fasse, s'il lui plaît, donner des cartes pour jouer une petite reprise d'ombre. Il faut que Mademoiselle qui n'y joue point, soit de moitié avec Mr le Chevalier.

Ils se mirent à jouer, & leurs discours finirent de cette manière, qui finit la plupart des conversations d'aujourd'hui, quand elle ne les interrompt point. Mais il étoit du destin de la Comtesse, que ses conversations fussent écrites. Elles le furent d'un bout à l'autre les jours suivans, telles que les voici. N'importe, qui du Marquis ou du Chevalier lui ait fait ce second vol, qu'ils pouvoient tous deux lui faire sans effort & sans méprise. Si elle s'en prend au Chevalier, il le rejettera sur le Marquis.

F I N.

## E R R A T A :

**P**Age 12. ligne 1. *il chantoit mieux*, lisez, *chanta*. p. 47. vers. 2. *vous livre encore*, lisez, *vous livre encor*. p. 55. au milieu, *scaurez faire mon bien*, lisez, *sçaurez faire mon bien*.

p. 65. li. 23. *ces beros*, lisez, *ses*. p. 66. li. 5. *sont gardées*, lisez, *y sont*. p. 68. li. 27. *que les autres*, lisez, *que les autres Lettres*. p. 71. li. 17. *je hais*, lisez, *je hais*. p. 90. li. 4. *deux quintes, ni deux octaves*; c'est à ces mots que se rapporte la note qui est au bas de la page précédente. p. 94. li. 18. *le Musicien*, lisez, *le Milesien*, p. 100. li. 23. *cét air fit tant*, lisez, *qui fit tant*. p. 102. la note, *voyez la table*, &c. se rapporte à M. le Marquis de Bullion, &c. p. 103. au bas de la note à, *si M. Durfè*, &c. ces dernières lignes doivent être en caractère Romain. p. 112. li. 26. *les diminutions charmantes*, lisez, *ces*. p. 113. li. 2. *le malheur*, lisez, *ce*. li. 24. *les diverses*, lisez, *ces*. p. 115. li. 6. *nelles cadences*, lisez, *nelles justes cadences*. li. 23. *qu'en les poussant*, lisez, *en les*, li. 30. *exprimez*, lisez, *exprimé*. p. 118. li. 14. *ce violon de M.* lisez, *le violon*. p. 121. li. 19. *d'aimable*? lisez, *d'aimables*? p. 124. li. 23. *sujettes les*, lisez, *ces*, li. 27. *étant*, lisez, *étant*. p. 128. li. 25. *persuadé*, lisez, *persuadée*. p. 229. li. 23. *serois obligé*, lisez, *obligée*. p. 132. li. 12. *a critiqué ces*, lisez, *les*. p. 236. li. 18. *demie-heure*, lisez, *demi-heure*. p. 241. li. 20. *tous les auteurs*, lisez, *tous ces*. p. 144. li. 16. *au moins ornées*, lisez, *ornez*. *Au moins*, doit être à la ligne précédente après, *Ballets*. p. 145. li. 9. *le Cid*, lisez, *le Cid*. p. 147. li. 18. *de Fete*, lisez, *des*. p. 148. li. 16. *ne souffrant souvent*, lisez, *sur 100 s.* li. 22. *au pied*, lisez, *aux pieds*. p. 251. li. 15. *attir. z.* lisez, *attiré*. la note, *cét*

air, &c. se rapporte à terminez mes tourmens. p. 152. li. 4. pressez, lisez, pressez. p. 154. li. 2. qui ait, lisez, qui a. p. 156. li. 11. choses, lisez, causes. li. 30. qu'à nous, lisez, qu'à l'utile. p. 157. li. 4. maison qui serve, effacez, qui. p. 158. li. 18. avec laquelle il étoit & qui, lisez, avec laquelle il croit qu'il. li. 28. le tems venoit, lisez, ce tems. p. 159. li. 18. à cette, lisez, en. li. 20. toute la, effacez la. p. 160. li. 14. ils ne devoient, lisez, ne doivent. p. 161. li. 13. & c'est, lisez, & ce. li. 26. dit M. lisez, dit Mademoiselle M. p. 166. il n'en est pas ainsi, lisez, il en est ainsi. p. 180. li. 12. cadence, lisez, cadences, ce qui est un desagrément. p. 203. li. 10. Poésie, lisez, Musique. p. 249. li. 10. il y avoit, lisez, il y a. p. 259. li. 10. le longin, lisez, ce. p. 272. li. 23. Mathématiques Grecs, effacez, Grecs. p. 280. li. 20. grande cherté, lisez, grand' cherté. p. 282. li. 27. Madame, de, lisez, de vouloir. p. 288. li. 24. j'ai environ, lisez, j'ai vu environ. p. 297. li. 15. n'est que ce, lisez, que le p. 307. li. 6. ce mouvement, lisez, le mouvement. p. 334. li. 25. des chanteurs, lisez, des bons chanteurs.



# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANCOISE.

Où, en examinant en détail les avantages  
des Spectacles, & le mérite des  
Compositeurs

DES DEUX NATIONS,

On montre quelles sont les vraies beautés  
de la Musique.

TROISIÈME PARTIE.

*Qui contient*

Des Fragmens d'un Opera Chrétien.  
Un Discours sur la Musique d'Eglise.  
Une Réponse à la *Défense du Parallele.*  
Et un Eclaircissement sur Buononcini.

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, au  
Saint-Esprit. 1706.

---

# T A B L E.

<b>F</b> <i>Ragmens d'un Opera Chrétien,</i>	Page 2
<b>D</b> <i>Discours sur la Musique à'Eglise,</i>	36
<b>Premiere Partie. Quelle doit être la Mu-</b>	
<b>sique d'Eglise.</b>	
<b>Article I.</b> <i>Règles pour juger de la bonté</i>	
<i>d'un Motet,</i>	38
<b>Article II.</b> <i>Des qualitez d'un Maître</i>	
<i>de Musique, &amp; du choix</i>	
<i>des paroles,</i>	51
<b>Article III.</b> <i>De la Musique,</i>	66
<b>Article IV.</b> <i>De l'exécution,</i>	81
<b>Article V.</b> <i>Si l'usage de la Musique</i>	
<i>dans les Eglises, est utile</i>	
<i>ou contraire à la pieté des</i>	
<i>Chrétiens,</i>	86
<b>Seconde Partie. Quelle est la Musique</b>	
<b>en Italie &amp; en France.</b>	
<b>Article I.</b> <i>Examen des Italiens &amp; des</i>	
<i>François, pour les quali-</i>	
<i>tez d'un Maître de Mu-</i>	
<i>sique, &amp; pour le choix des</i>	
<i>paroles,</i>	108
<b>Article II.</b> <i>Examen des Italiens &amp; des</i>	
<i>François pour la Musi-</i>	
<i>que,</i>	126
<b>Article III.</b> <i>Examen des Italiens &amp; des</i>	
<i>François pour l'exécution,</i>	
	165

## T A B L E.

Article IV. De l'effet que paroît faire la Musique d'Eglise en Ita- lie & en France ,	194
Article V. Jugement sur les Italiens & sur les François ,	201
Réponse à la Défense du Parallele ,	1
Eclaircissement sur Buononcini ,	39

Fin de la Table.

---

## E R R A T A.

**P**age 6. ligne 28. les coups , lisez des. p. 15. vers  
8. qui vous fit , lisez qui nous. p. 30. vers 2. j'i-  
gnoré , lisez j ignore encor. lig. 12. d'un pere , lisez  
d'un frere. p. 33. vers dern. contre ame , lisez contre  
une ame. p. 34. vers 14. le jour , lisez ce jour. p. 39.  
lig. 3. de cette beauté , lisez de toute. p. 40. lig. 16.  
beaux airs , lisez beaux arts. p. 55. lig. 9. je la défi-  
nirais , lisez je le. p. 61. lig. 1. ne soit plus , lisez ne  
soit la plus. p. 71. lig. 30. diction , lisez distinction.  
p. 90. lig. 6. donné , lisez donnés. lig. 19. la deu-  
xième , lisez la seconde. p. 96. lig. 19. que Charles  
VIII. lisez de Charles VIII. p. 98. lig. 20. grande  
Messe , lisez grand' Messe. p. 104. lig. 23. desoléé ,  
lisez desolée. p. 106. lig. 24. craignons , lisez c'ai-  
gnions. p. 115. lig. 28. louange , lisez louange pour  
lui. p. 119. lig. 16. fou , lisez fou. p. 126. lig. 1. la  
verité , lisez la vanité. p. 171. l. 8. lisez contorsions.  
p. 189. lig. 19. les Religieux , lisez ces. p. 194. lig.  
20. d'Aristote , lisez d'Aristote & de Ciceron. pag.  
21. lig. 18. par son nom , lisez par son nom propre.

COMPA-



A M. D U \*\*\*.

# FRAGMENS D'UN OPERA CHRÉTIEN.



L y a plusieurs années, que parlant un jour des Spectacles avec M<sup>r</sup> de la Ferté, qui les aimoit, & qui, pour user d'un terme que j'eussens dire à tout moment, étoit assez au fait de ces choses-là : Je lui demandai s'il ne s'étonnoit point de n'avoir jamais vû d'Opera Chrétien. Cela le fit d'abord rire, tant l'union de ces deux mots lui parut étrange. Mais, après y avoir un peu songé, il tomba dans ma pensée, & s'étonna, comme j'avois souvent fait, que personne ne se fût encore avisé de composer un Opera sur quelque matiere Chrétienne.

Tout le monde sçait que les sujets de Religion ont été les premiers qu'on ait mis sur le Theatre François, & que ç'a même été pour ces sujets qu'on a élevé des Theatres en France.

Des p.  
art. Poet.  
ch. 3.

\* *De Pelerins, dit-on, une troupe grossiere,*

*En public à Paris, y monta la premiere.*

*Et sottement zélée en sa simplicité.*

*Joïa les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.*

Et le goût des Tragedies pieuses s'est également soutenu dans le progrès, dans la force & dans l'affoiblissement de notre Poësie dramatique. Rotrou a fait le Martyre de Sainte Catherine, celui de Saint Eustache, &c. le grand Corneille, Polieucte & Theodore, *Tragedies Chrétiennes*. Mr Racine, Esther & Athalie, *Tragedies tirées de l'Ecriture Sainte*. Boyer, Judith. Mr Brueis, Gabinie, *Tragedie Chrétienne*, &c. On n'a pas pû faire de Comedies dévotes; mais il y a eu des Comedies où l'on a parlé de dévotion: Et si les termes dévots que Moliere a répandus dans le Tartuffe & dans le Festin de Pierre, n'y font pas un effet édifiant, au moins on ne sçauroit nier qu'ils n'y fassent un effet bien agréable. Enfin, nous avons des Comedies si sérieuses & si peu comiques, qu'au re-

gard du changement de caractère , c'est la même chose que si elles étoient dévotes. Néanmoins elles ont une réputation qui ne diminuë point : Les Visionnaires , de Desmarests ? le Misantrope , de Moliere , &c.

Certainement , Monsieur , quand ces Pièces d'un caractère particulier dans leur espece , ces Tragedies Chrétiennes & ces Comédies serieuses , n'auroient pas des beautez considérables qui leur sont particulieres aussi : elles auroient toujours le mérite de leur singularité , & il seroit toujours utile qu'il y en eût au Theatre , parce qu'elles y mettent une diversité très-nécessaire. Nos Opera , que nous appellons des Tragédies en Musique , ne sont pas plus ennemis des sujets tirez de l'Écriture ou de l'Histoire Sainte , que les Tragedies ordinaires. Peut-être au contraire , que comme le merveilleux convient mieux à nos Opera , qui sont , selon Mr Perraut & ses Sectateurs , un genre de representation toute consacrée au merveilleux , genre , qui avoit échapé à l'antiquité , peut-être que les Heros du Christianisme , les Martyrs , leur seroient aussi favorables , & ameneroient autant de merveilleux sage & touchant , qu'aucuns Heros & qu'aucuns Dieux de la Fable. Ce qui est

fort certain , c'est que l'Opera , si peu diversifié jusqu'à aujourd'hui , a un besoin pressant de l'être. La moindre variété y seroit sensible , la moindre occasion de variété y seroit précieuse. De quel prix une variété entière de sujet y seroit-elle ! Nos faiseurs de paroles d'Opera , cent fois plus resserrez & plus bornez que les faiseurs de Tragedies , devroient être beaucoup plus aises de changer quelquefois de matiere , & les changemens de caracteres & de passions qui s'en suivroient , ne pourroient pas ne pas réveiller , ne pas exciter davantageusement leur genie.

Et ces Poëtes n'ont pas manqué de sentir combien la diversité ~~les~~ soulageroit , & combien elle embelliroit nôtre Musique. C'étoit pour diversifier que Perrin avoit mêlé du burlesque dans Pomone ; & Quinaut dans Cadmus , dans Alceste & dans Thesée. Mais ressource pire que la pauvreté , & qu'il ne faut pas envier aux Italiens , qu'on imitoit en cela : non plus que les bizarreries de tons & d'accords que leur fertilité sans goût leur fournit encore. Ça été , si je ne me trompe , cette même envie de varier les sujets , & par là les pensées , qui a introduit les Pastorales , *Acis & Galatée* , *Isse* , &c. Ça été elle , qui depuis huit ou

dix ans, a introduit sur nôtre Theatre tant de Pièces irrégulieres, sans neud, & en quatre Actes, que nous avons nommées des Ballets : *L'Europe Galante, les quatre Saisons, le Ballet des Arts, &c.* Comment est-il arrivé que personne n'ait imaginé ou n'ait osé hazarder un Opera Chrétien ? Je ne sçache pourtant pas qu'il en ait paru aucun en aucun tems, si ce n'est le Jonathas de Charpentier, joié au Collége de Clermont : Mais, outre, qu'un Spectacle où les Jesuites se défendent de mettre la moindre femme & le moindre trait de la galanterie la plus permise, ne mérite qu'à demi d'être apeliée un Opera : Celui de Jonathas est, ce me semble, trop sec & trop dénué de sentimens de Morale & de pieté, pour être apellé un Opera Chrétien. Je voudrois un sujet tiré de la Bible ou de la Vie des Saints ; puis un fond de Christianisme, égayé par un juste mélange de galanterie hors d'atteinte. Cela ne seroit pas impossible à ajuster.

Lors que Mr de la Ferté eût entendu ce détail que je lui fis, non-seulement il demeura d'accord de ce que je lui disois ; mais il me voulut engager à faire moi-même un Opera, tel que je l'avois conçu. Il me dit qu'il croyoit vrai-semblable, que le premier qui paroîtroit,



auroit du succès , & que le spectateur, le Lecteur le plus délicat, gagné par la nouveauté du projet & de l'entreprise , excuseroit sans doute bien des choses. Mais l'amour du jeu , & divers autres amusemens , m'empêcherent alors d'y songer.

Cependant , Monsieur, m'étant trouvé depuis à la Campagne , en une maison où je n'avois point de Livres pour m'amuser le matin , l'idée de cét Opera Chrétien me revint dans la tête. Je crus me souvenir de l'Histoire d'une Sainte illustre , propre à me servir d'Heroïne. Je formai à la hâte un plan d'intrigue , ( vous l'entreverrez assez. ) Et sans m'arrêter à le dresser exactement ni à l'écrire , je me mis à faire quelques Vers de différentes Scenes , dans les intervalles de la promenade & du jeu. En une seule fois , qu'au sortir d'une mauvaise reprise , j'allai dissiper mon chagrin sur une terrasse écartée , je fis cinq ou six airs avec beaucoup de facilité ; entr'autres un recit qui commence par , *Dieu qui m'avez comblé* , & que vous trouverez peut-être d'une simplicité heureuse. Mon imagination étoit échauffée , je la détournai ces coups piquans qu'elle repassoit, sur une Assemblée de Chrétiens qui invoquent & qui benissent tendrement leur Dieu, de quoi je composois le divertissement d'un

7

de mes Actes : & m'étant souvenu de cét admirable Verset du beau Pseaume 136. *Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni dextur dextera mea.* Je tâchai de rendre une partie de sa noble vivacité. Je n'ai jamais fait huit Vers si vite que ceux-là, la plupart des autres que je faisois sans suite, & selon la situation que l'humeur où j'étois me portoit à donner à mes Heros, me vinrent aussi très-aisément : il ne m'en a pas coûté la valeur d'un ongle à tout ce que je vous envoie. Il s'en faut bien, Monsieur, que ce ne soit par vanité que je vous le dis, c'est plutôt pour vous prévenir sur les défauts que vous y verrez. J'y en connois plusieurs que j'aurois ôtés, si j'avois achevé ce dessein : mais je me dispensai de les corriger, en négligeant de travailler au reste.

J'avoüe pourtant que quand je revins ici de cette maison de campagne, mon intention étoit de continuer. Ma. S. dont j'ai coûtume de consulter le goût, fut la première qui me refroidit : Lors que je lui montrai ce que j'avois rapporté, *il me semble,* me dit-elle, *que cela devient un peu Sermon.* Je jugeai de là qu'en certains momens la perte de mon argent avoit pû me rendre trop détaché de la terre & trop âpre à la dévotion, & que j'avois outré ou gâté la doze qui

en peut entrer dans un Opera. Je songeai ensuite qu'il n'étoit guère possible que le mien parvint à être executé. Je ne suis pas à portée des Compositeurs ni des Entrepreneurs. Je n'y pensai pas davantage.

Voilà, Monsieur, l'histoire de ce que vous avez eu la curiosité de voir. Il n'y a qu'une Scene bien entiere.

*Prenez, & que votre peur cesse, &c.*

Le commencement de celle-là plut à ma S. & je l'achevai. Je pense que ç'auroit été la dernière du quatrième Acte. Tout délabrez que sont ces fragmens, je vous les ai volontiers ramassez, parce que j'ai esperé que la singularité, & même la bonté du dessein, que je croi assurée, les feroit valoir: D'ailleurs, la Poësie chantante a cela de bon, que les airs sont presque tous indépendans les uns des autres, & ne demandent point que les Scenes soient completes & suivies. Imaginez-vous que je vous envoie un recueil d'airs sur divers sujets, comme celui que Madame de... vous a montré. Je suis sur que vous rencontrerez des choses à votre gré dans ce dernier-ci. Celles que j'ai prises des anciens, nos chers Maîtres, ( par exemple a l'aimable plai-

a *Olim transeus eram ficulnus, inutile lignum: quàm faber, incertus scammam, faceret ne primum, maluit esse Deum. Sat. 8. l. 3.*

fanterie d'Horace ) ne manqueront point de vous faire plaisir , malgré ce que ma traduction leur aura ôté de graces. J'ai aussi traduit des traits de l'Ecriture , dont j'espere que le sublime ne se fera pas tout-à-fait perdu. Vous en reconnoîtrez deux de ce divin Pseaume 113. *Aures habent & non audiunt ; & Similes illis fiunt qui faciunt ea , & omnes qui confidunt in eis.* J'avois toujours eu envie de placer cette seconde pensée quelque part , car elle m'a infiniment touché. Si on me demandoit qu'elle est la plus belle pensée que j'aye jamais lûë , question embarrassante d'abord , j'avoüe que , sans être partagé par le souvenir des autres traits exquis de l'Ecriture , & de tous ceux d'Homere , de Virgile , d'Anacréon , de Catulle , &c. je citerois bien-tôt , *Similes illis fiunt qui faciunt ea , & omnes qui confidunt in eis.* Je ne connois rien de si simple , de si juste & de si fort que cela. J'ajouïterai ce qui m'a assez réjouï , que Mr Perraut loüant ce Pseaume dans ses \* paralleles , en raporte la meilleure partie , & n'oublie presque que ce Verset.

1077. 36  
p. 136

Quoique j'eusse quelque espèce de scrupule à mêler ainsi les pensées de l'Ecriture avec celles de l'antiquité Greque & Romaine & avec des sentimens de galanterie , l'idée des grands secours que

j'espérois tirer des Auteurs sacrez & prophanes, étoit ce qui m'excitoit davantage à poursuivre mon Opera. Je n'aurois point approfondi si le mélange des vols qu'on fait à des Auteurs fort différens, est aussi permis que les vols mêmes, ( & pourquoi non? ) & j'aurois pris & traduit à bon compte. L'antiquité est un champ toujours fertile, quelque pillé qu'il ait été, on y peut toujours glaner. Les Auteurs sacrez, plus riches peut-être que les prophanes, ont été si peu pillés, qu'ils présentent mille & mille pensées, qui auroient la grace de la nouveauté en nôtre langue. Quelle moisson, quelle ressource pour un faiseur d'Opera Chrétiens ! Il trouveroit de quoi en animer & en enrichir dix ou douze.

Quinze jours avant que de mourir, Mr de la Ferté me demanda si je n'avois pas achevé le mien, dont il avoit goûté les commencemens; & si je n'avois pas travaillé à un Traité de la Musique des Anciens, qu'il m'avoit exhorté d'entreprendre. C'étoit à lui que j'avois écrit la Lettre, qui est à la suite des trois premiers Dialogues. Il me dit qu'il se le faisoit lire par Mr son frere, & que ce seroit le dernier plaisir qu'il auroit. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, de vous parler tant de lui & de moi. Vous me par-

donnerez aisément de vous avoir parlé de lui, ou plutôt vous m'en remercirez. Pardonnez-moi les choses que je vous ai contées de moi-même, si elles ne sont pas tout-à-fait nécessaires à sçavoir, en faveur de la violence que j'ai pû me faire pour ne vous en pas conter davantage. Vous me devez tenir compte de ne vous avoir pas dit comment étoit située la terrasse sur laquelle je fis cinq ou six airs en un moment, & de quels arbres elle étoit plantée.

*FRAGMENS D'UN OPERA  
Chrétien.*

**U**N Dieu, Maître des Rois, à qui  
tout est possible,  
Veut être vôtre Epoux.

Pour tromper de ses yeux la lumière in-  
faillible,

Où vous cacherez-vous ?

Mon cœur, si vous êtes sensible,  
Spyez-le pour un Dieu si puissant & si  
doux.

Vous avez mérité sa vengeance terrible,

Il suspend son courroux.

Il goûte tous les biens dans un bonheur  
paisible,

Il vous les offre tous.

Mon cœur, si vous, &c,

*Chœur.*

Chantons tous la gloire  
 De nôtre Vainqueur,  
 Et de son grand cœur  
 La double victoire,  
 Il sçait conquérir  
 Plus d'une couronne,  
 Et faire cherir  
 Les chaînes qu'il donne.

.....

Qu'il nous paroïssoit redoutable,  
 Quand nous étions ses ennemis ?  
 Qu'il commença de nous paroître  
 aimable,  
 Du moment qu'il nous eût soumis !

.....

Il nous a fait changer de maître,  
 Il est le nôtre enfin, nous n'en  
 changerons plus.

Ceux qu'une fois il a vaincus,  
 Sont bien surs de ne le plus être,

.....

Recevez l'hommage sans feinte  
 Que nous osons vous présenter.  
 Nos chants ne partent point d'une ser-  
 vile crainte,  
 C'est l'amour qui sçait les dicter,  
 De nôtre résistance vaine  
 Triompha l'effort de vos coups :  
 Nos cœurs demeueroient fiers, & libres,  
 malgré vous,

Et

Et votre bonté les enchaîne.

.....

C'en est assez, allez, j'approuve & je reçois  
Ces doux gages de votre foi :  
Vôtre bonheur sera le fruit de ma victoire.

J'aime à voir les transports de votre  
amour pour moi,  
Et je prens plaisir à les croire.

Helas, qu'il m'ont gêné ! tant d'honneur  
m'est-il dû ?

Ils chantent mon triomphe, & je me sens  
vaincu.

Mais sans chagrin, souffrons nos tendres  
peines,

Renouçons sans rougir à nôtre liberté.

Avant nous il avoit été

Plus d'un vainqueur, chargé des  
mêmes chaînes.

Brillant present, douce image des

Dieux :

Piege, en vain reconnu, flâteuse tyrannie :

Tourment des cœurs, charme des  
yeux :

Des maux & des plaisirs, ô source réunie :

Beauté, trop puissante beauté,

Quel Heros vous a résisté !



Vous tombez à mes pieds , vous me  
rendez les armes ,

Mais vous me demandez mon cœur.

Et , si je l'accorde à vos larmes ,

Qui de vous , ou de moi , fera mieux le  
vainqueur ?

.....

Je commande à cent Rois , je fais trem-  
bler les autres ,

Je tremble moi-même , & je fers.

Toute l'Asie est dans mes fers ,

Et mon cœur gémit dans les vôtres.

S'il vous faut des grandeurs pour pren-  
dre des liens :

Je vous offre aujourd'hui le Trône d'A-  
lexandre.

Si vous voulez des pleurs , voyez couler  
les miens :

Le Maître des humains sçait pour vous  
en répandre.

.....

Plus vous m'attaquez tendrement ,

Plus vous m'obligez à vous craindre.

Loin d'adoucir votre tourment ,

Je ne doi pas même le plaindre.

.....

Si je vous puis toucher , que me font tous  
les Dieux ?

Triebliant auprès de vous , je brave leur  
puissance.

Eh , quels Dieux m'oseroient défendre  
 une esperance ,  
 Que me permettroient vos beaux  
 yeux ?

Vous méprifez des Dieux , incapables de  
 nuire ,  
 Votre main les a faits , elle peut les dé-  
 truire :  
 Il n'en est pas ainsi de celui que je sers.  
 Ce n'est point de métal une masse insen-  
 sible :  
 Et je dois réverer la Majesté terrible  
 De ce Dieu qui vous fit , moi , vous &  
 l'Univers.

Tels que passe un dard homicide ,  
 Qu'un oiseau passe dans les airs :  
 Tels , que d'une course rapide ,  
 Un Vaisseau passe sur les mers :  
 Tels, que passent les flots de l'onde:  
 Passent les vains plaisirs du monde.

De ces Dieux qu'a faits vôtre bras ,  
 Payens, contez nous les merveilles.  
 Ils ont des oreilles ,  
 Et n'entendent pas.  
*Le Chœur répète ,*  
 Ils ont des , &c.

Pour prix de vos soins, de vos vœux,

Et du zèle qui vous devore :

Que qui les adore ,  
Devienne comme eux.

*Le Chœur répète ,*

Que qui les , &c.

.....

Ah ! tout m'apprend à vous aimer ,  
Grand Dieu , tout m'apprend à vous  
craindre.

Je n'ai , je ne voi rien qui n'y doive con-  
traindre :

Vôtre main nous a sçû former ,  
Ces fleurs , elle les a sçû peindre.  
Ah ! tout m'apprend , &c.

Ce flambeau , que le tems ne sçauroit  
consommer ,

D'un mot vous pûtes l'allumer ,  
D'un mot vous le pourriez éteindre.  
Ah ! tout m'apprend , &c.

Si l'ardeur qui m'enflâme  
Est un crime odieux ,  
Ce crime de mon ame  
Est venu de vos yeux.

Vous m'accablez d'une peine mortelle,  
Vous aimez à l'entretenir.  
Parlez , hélas ! Parlez cruelle ,  
En moi , quelle autre offense avez-vous  
à punir ,  
Que celle de vous trouver belle ?

.....

Je ne veux point d'amans , ils causent  
mon courroux.

Quand j'en pourois souffrir , ce ne seroit  
pas vous.

Une innocente beauté  
Pleure vos ardeurs volages.  
Reportez-lui vos hommages ,  
Et me laissez ma fierté.

• • • • •

Faut-il que vôtre fierté vange  
Cét oubli de mon premier choix ?  
Princesse, ignorez que je change.  
Je ne changerai qu'une fois.

Celle qui ne m'a scû retenir par ses larmes,  
Eût assez de douceur , mais eût trop peu  
de charmes.

Si vous avez autant de douceur que d'at-  
traits ,

Eh , comment, & pour qui changeroit-on  
jamais ?

• • • • •

Comme l'inquiète hirondelle ,  
De son vol subit & léger ,  
S'abandonne au vent qui l'apelle :  
Un cœur une fois infidelle ,  
Se livre au plaisir de changer ,  
Et va volant de belle en belle.

Vous demandez que je vous aime.  
Eh , grand Dieu , de quel prix peut vous  
être mon cœur ?

Auteur de l'Univers, bien-heureux par  
vous-même,

Mes vœux augmentent-ils vos biens,  
vôtre grandeur ?

Vous demandez, &c.

Mais que suis-je, honteux de ma foi-  
blesse extrême,

J'envifage à regret mes maux & ma lan-  
gueur.

Vous demandez, &c.

Moi, vous aimer, hélas ! l'oserai-je,  
Seigneur ?

Pour moi, c'est une gloire, une faveur  
suprême.

Vous demandez que je vous aime.  
Consentez seulement à recevoir mon  
cœur.

Quel espoir pourroit me rester ?

Le Roi brûle pour la Princesse.

Il lui présente un trône, & son amour  
la blesse.

Daignera-t-elle m'écouter ?

Pour espérer de vaincre une ame si re-  
belle,

Je n'ai que le lien d'une commune Loi.

Mais, loin qu'elle la doive amollir com-  
me moi,

Cette Loi m'eût dû rendre insensible  
comme elle.

Vous qui voulez défendre votre  
cœur,  
Ne voyez point une beauté char-  
mante.

Nos yeux nous ont trahis, & l'amour est  
vainqueur,  
Avant que l'on le sente.

Que dois-je faire enfin, faut-il céder au  
Roi ?

Céder au Roi ! tout grand, tout Heros  
qu'il puisse être,

Il n'aime pas si bien que moi.

Pourquoi me vaincra-t-il ? pour-  
quoi

De ce que nous aimons, sera-t-il l'heu-  
reux maître ?

Cependant il prépare.... ah, spectacle  
mortel ! ....

Comment troubler l'éclat de ce jour so-  
lemnel ? ....

Je conçois un dessein.... mais est-il légi-  
time ? ....

Ne l'examinons point, & s'il est criminel,  
L'amour ferme mes yeux, je n'en voi  
pas le crime.

Pleurez, mes yeux pleurez. Le tour-  
ment que j'endure,

Ne s'adoucit que par vos pleurs.

Pleurez le plus grand des malheurs.

Que n'ai-je été plutôt à la mort la plus  
dure !

Pleurez mes yeux, &c.

D'un coupable dessein, j'ai suivi l'im-  
posture.

Des plaisirs innocens, je dois fuir les  
douceurs.

Pleurez mes yeux, &c.

J'ai méprisé les loix du Dieu de la na-  
ture.

La nature en courroux m'interdit ses  
faveurs.

Pleurez mes yeux, &c.

J'offre ici mon cœur  
Au Dieu de la Guerre,  
Par qui de la terre  
Je suis le vainqueur.  
Belle Princesse, c'est ici  
Qu'on adore Mars : Le voici.

.....

Où, Seigneur, & j'en sçai l'histoire.  
L'artisan incertain, si d'un si belyvoire,  
Il feroit ou la porte, ou le Mars de ce lieu :  
Aima mieux que ce fût un Dieu.

.....

Que dites-vous, Princesse, & quel mé-  
pris étrange ?

.....

Il n'a pas entendu, Seigneur, rassurons-  
nous.

Ou si ce Mars est Mars, qu'il agisse &  
se vange.

Je l'offense à ses yeux, me voila sous ses  
coups.

Mais l'hyvoire ne sent ni mépris ni loüan-  
ge.

Et s'il est contre moi sans pouvoir, sans  
courroux.

Est-il donc plus puissant, plus sensible  
pour vous ?

---

A qui vous adorè.

Le crime fait peur.

Mais hélas ! Seigneur,

Sans que je l'ignore,

Il séduit mon cœur.

Dieu plein de douceur,

Pardonnez encore,

A qui vous adore.

---

Taisez-vous....qu'avez-vous tenté ?

Qu'est-ce que vôtre fureur ose ?

Eh, depuis quand, démons, pouvez-vous  
quelque chose ?

Sur l'ame d'un Chrétien, & sur sa liberté ?

N'oubliez plus, semant une vaine épou-  
vente,

Que le moindre de nous vous tient assu-  
jettis.

Allez démons, troupe impuissante,  
Rentrez dans les Enfers, d'où vous êtes  
sortis.



Cette noire entreprise étoit donc vôtre  
ouvrage ?

.....

Helas ! je ne puis le nier.  
Connoissez mon amour, pardonnez à ma  
rage.

De mes secours, c'étoit là le dernier.  
En vain, pour vous fléchir, j'ai tout mis  
en usage,  
Tout le Ciel à mes maux n'a scû remé-  
dier :  
Cruelle, je tentois, pour ne rien oublier,  
Si les Dieux des Enfers y pourroient da-  
vantage.

J'aimerois mieux que vôtre cœur  
Cedât à mes soupirs, qu'à leur effort  
vainqueur :  
Mais n'importe comment, pourvû qu'en-  
fin il aime.

Ah, s'il répondoit à mes vœux,  
Je serois encore trop heureux  
De le devoir à l'enfer même.

Vous rebûtez l'amour extrême ;  
Dont je brûle pour vos apas :  
Eh, Junon, Diane elle-même,  
Pourroient s'en attendrir, & n'en rou-  
giroient pas.

.....

Est-ce là le moyen, & le soin de me plaire ?

Quels noms m'alléguez-vous ! quels indigues sermens !

Quelque pitié peut-être eût suivi vos tourmens,

Et vous irritez ma colere.

.....

C'en est trop, cruelle,

C'est trop de mépris.

Ma haine mortelle

En sera le prix.

Vôtre indifférence

Eclate en ce jour ;

Il faut que ma fureur, il faut que ma vengeance,

Eclate à son tour

Vous les faites naître

Ces funestes transports, dont je me sens troubler :

Ils sçauront peut-être

Vous faire trembler.

.....

Me faire trembler, moi ! quel pouvoir inquiete

Ceux qui méprisent le trépas ?

Princesse, je ne le crains pas,

Et chrétienne, je le souhaite.

.....

Eh bien, vous méprisez la mort :

Je vous prépare un coup plus fort.

Du Dieu que vous servez, j'attaquerai la gloire,

Je renverserai ses Autels ,  
 J'abolirai son nom, j'éteindrai sa mémoire  
 Et je l'arracherai du rang des immortels.

L'avenir ne voudra pas croire  
 Qu'il ait jamais reçu des honneurs so-  
 lemnels.

Inhumaine , tremblez : mon cœur hait  
 comme il aime,

Tremblez , si mon amour arme ma  
 cruauté.

Tremblez pour vos chrétiens , si ce n'est  
 pour vous-même :

Tremblez , du moins par piété.

.....

Avez-vous vû dans nos campagnes,  
 Sous le Ciel, qu'il nous cache, un nuage  
 flotant ?

Le Soleil, du haut des montagnes,  
 D'un seul de ses rayons, le dissipe à l'in-  
 stant.

Qu'avez-vous osé dire, & que croyez-  
 vous être ?

Apprenez qu'un Heros n'est rien  
 Devant le Dieu puissant, qu'on ne peut  
 méconnoître.

Des humains, qu'il fit seul, il est l'unique  
 maître :

Et le vôtre, comme le mien.

Sa colere vous a fait naître

Pour punir l'Univers

De ses crimes divers :  
 Son souffle, en un moment, vous feroit  
 disparaître,  
 Pour instruire les Rois, par un fameux  
 revers.

Foible Heros, foible Roy de  
 l'Asie,  
 Sçachez mieux mesurer vos  
 coups.

Délivrez-vous.  
 De la vaine fureur, dont vôtre ame est  
 saisie.

Qu'une bouche pleine d'apas,  
 Aisément touche !

Le moyen de ne croire pas  
 Ce que dit une belle bouche ?

Déjà par vôtre Dieu je me laisse charmer :  
 Vous sçavez trop bien me le  
 peindre.

Mais, que vôtre douceur me conduise à  
 l'aimer,  
 Quand vos discours me forcent  
 de le craindre.

On me disoit que vôtre loi  
 Rendoit un cœur si pitoyable.  
 Helas, Princesse trop aimable,  
 Fiere beauté, montrez-le moi :  
 Et, si vous méprisez le Heros & le Roi,

Ayez pitié du misérable.

.....

Ensemble.

Que ne ferois-je           pour plaire à vos beaux  
                                   point   yeux,  
 Ne cesserez-vous       de me blesser les  
 Soulagez mon tourment d'  
                                   un regard favorable,  
 Vous cherchez vainement  
           Pour                   puis                   les  
           vous je           braver           Dieux.  
 En                   doi                   vos

---

Dieu de la beauté qui me charme  
 Dieu que je ne connoissois pas,  
 Si je vous offensai que ma voix vous des-  
   arme,  
 S'il faut aller à vous, guidez vers vous  
   mes pas  
 Je vous soumets mon Trône, & mes  
   Dieux & moi-même,  
 Hormis cette beauté, je ne me retiens  
   rien,  
 Prenez mon cœur, être suprême,  
 Et me laissez prendre le sien.

.....

Qui s'abandonne à son envie  
 Tremble de voir finir son  
   fort :

Qui craint, qui doit craindre  
   la mort,

Ne peut bien jouir de la vie.

.....  
 Sans un repos, toujours durable,  
 Il n'est point de félicité :  
 Sans une vertu véritable,  
 Il n'est point de tranquillité.

.....  
 Dieu, qui m'avez comblé de tant de  
 biens divers,

Dieu puissant, par qui je respire:  
 Si j'ai quelqu'autre soin que celui de le  
 dire,

Si vous n'êtes l'objet de mes plus doux  
 concerts,

Que ma voix, de formais sans grace &  
 sans empire,

Ne sçache plus animer tous mes  
 vers :

Puisse ma main tremblante, inutile à ma  
 lyre,

Oublier l'art flateur d'accompagner mes  
 airs.

.....  
 Prenez & que vôtre peur cesse,  
 Mon bras ne vous vient point enlever la  
 Princesse,

*Il donne  
 son épée  
 aux Gar-  
 des.*

Ne craignez pas de trahison :  
 Coupable & glorieux du même crime  
 qu'elle,

Je viens dans la même prison,  
 Attendre une peine si belle.

Que faites-vous, Seigneur ? vous irritez  
le Roi.

Ce n'est qu'à moi  
Qu'en veut la rage.

.....

Ne m'est-il pas permis de venir l'affron-  
ter ?

.....

Nôtre Dieu nous invite à soutenir l'o-  
rage,

Mais nous défend de l'exciter.

.....

Le Roi, quand vous mourez, me doit la  
même peine.

S'il poursuit les Chrétiens, j'ai part à  
son courroux,

Et s'il veut mesurer ses coups,  
Sur ce qu'on a pour lui de haine,  
J'en ai mille fois plus que vous.

.....

Je ne hais point le Roi, la haine est trop  
terrible

Et ce n'est point en nous qu'elle sçait s'al-  
lumer.

Nôtre ame pleinement paisible,  
Se permet aussi peu de haïr que d'aimer.

.....

Que j'ai pleuré le succès de ses ar-  
mes !

Le tyran, le barbare ! il soupire pour  
vous,

Il ose à vos genoux  
 Laisser couler ses larmes,  
 Par le neud le plus doux  
 Il prétend sans rival posséder tous vos  
 charmes.

Ah, si c'est un bonheur où l'on puisse as-  
 pérer,

Etoit-ce à lui de l'espérer ?

.....

Ciel, que me faites-vous entendre ?

.....

Helas ....

Quelle foiblesse auroit pû vous  
 surprendre ?

Mais trop tôt...

J'ai parlé, jugez-en sans détour.

.....

Vous aimer .....

Je le sçai, je devois m'en dé-  
 fendre.

Un Chrétien n'est point fait pour un pro-  
 phane amour :

Non. Mais de tous les cœurs, mon cœur  
 est le plus tendre,

Et je vous voyois chaque jour.

Vous sçavez le secret de mon ardeur cou-  
 pable,

A vous le découvrir, j'ai trouvé des dou-  
 ceurs.

Remarquez seulement, Princesse redou-  
 table,



Qu'il ne m'est échappé qu'au moment que  
je meurs.

.....

Hé bien, j'ignore cette foiblesse extrême.  
Le Ciel veut l'oublier : venez venez à  
bout

De l'oublier vous-même.  
Vôtre sang va couler, il effacera tout.

Mais songez, à quel sort, votre Dieu  
vous attire.

Quand mes appas auroient regné de tou-  
tes parts,

Quand mon cœur donneroit l'Empire des  
Cesars,

Mes appas, mon cœur, & l'em-  
pire

Ne mériteroient plus un seul de vos re-  
gards.

Chassez-moi de votre mémoire,  
Ou d'un pere content, prenez les mou-  
vemens.

Ne soyons que Chrétiens dans nos der-  
niers momens,

Ne pensons qu'au bonheur, qu'à la com-  
mune gloire

De nos fers & de nos tourmens.

.....

Folles langueurs, funeste flâme.  
Eteignez-vous, éloignez-vous de moi.

Que je fus malheureux de vous ouvrir  
mon'ame !

J'en gemis . . . puissiez-vous quitter même  
le Roi !

O rage des bourreaux que j'attens sans  
effroi

Inventez le plus long , le plus cruel sup-  
plice

Pour augmenter un peu le prix du sa-  
crifice

Que je fais de moi-même à l'honneur de  
ma loi.

Ensemble.

Bannissons la crainte

Pour cette Loi sainte

Heureux de souffrir.

Redoublons sans cesse

Nos chants d'allegresse :

Nous allons mourir.

.....

Divine Loi ! Payens, qu'elle vous fasse  
envie

Et voyez qu'elle rend

Nôtre sort different.

Tout est perdu pour vous quand vous  
perdez la vie ,

La mort , de tous les biens est pour nous  
le plus grand.

.....

Ensemble.

Bannissons la crainte

Pour &c.

Que deux beaux yeux ont de puissance ! -

Ah qu'elle est de leurs traits la douce violence !

Je me voi mépriser , moi , mon thrône ,  
& mes Dieux.

Et j'aime encore ces deux beaux yeux.

Vains lauriers , vain amas de gloire ,

De quoi servez-vous aux heros !

Assuré de ce rang au temple de mémoire,  
Je pleure ici ma honte , & je perds mon repos :

Et , loin que ma grandeur me donne la victoire ,

L'hommage que j'en fais , n'adoucit point mes maux.

Vains lauriers &c.

Insensé que je suis , mon malheur est extrême.

J'ai sçû d'un monde entier devenir le vainqueur.

Que n'ai-je sçû plutôt me défendre moi-même !

Que n'aprenois-je ; hélas , à mieux garder mon cœur !

Il s'est rendu.... que dois-je faire  
Retournerai-je aux pieds d'une beauté  
severe ,

Qui , pour payer les feux , dont je me  
montre épris ,

Attache à ses froideurs les plus sanglants  
mépris ?

Suivons nôtre destin. Allez , qu'elle re-  
vienne.

Hé , que ne suis-je aussi flatté  
De l'amour de ma liberté ,

Que du plaisir de lui rendre la sienne !

La -voici. Quelle ardeur ne s'excuse à la  
voir !

Dieux !... J'ai tout oublié , Princesse que  
j'adore ,

Vous ressouvenez-vous encore  
Des effets de mon desespoir ?

.....

Non Seigneur ...

Bonté magnanime !

.....

Non Seigneur, vos fureurs ....

.....

J'en ai pleuré le crime.

.....

Non Seigneur, vos fureurs &  
vos emportemens ,

Foibles contre ame Chré-  
tienne :

Comme vos soins, vos vœux,  
 vos soupirs, vos sermens,  
 Ne sçauroient mériter que je  
 m'en ressouvienné.

.....

Quoi!...

Vous pouvez vous épargner  
 De differens transports, que je sçai dé-  
 daigner.

.....

Femme de Jupiter, Déesse de la  
 guerre,  
 M'oseriez-vous traiter ainsi?  
 Je vous ai méprisé, pour ce cœur en-  
 durci,  
 Vous, & les Dieux, & le ton-  
 nerre.

J'aurois bravé pour elle & le Ciel & la  
 Terre.

Vous en êtes vangez. . . Je le vais être  
 aussi.

Courrez, dispersez-vous, courez servir  
 ma haine.

Poursuivez à l'envi les Chrétiens de ma  
 Cour.

De tous côtez, qu'on les en-  
 chaîne.

Que leur affreux destin éternise le jour.  
 Qu'on les fasse expirer sous la plus rude  
 peine.

Gardez que leur triépas ne soit encor  
trop doux.

Que mon nom anime vos coups.  
Qu'ils sçachent qu'à la mort c'est elle qui  
les traîne.

Ce n'est pas moi, c'est vous,  
Oüi, c'est vous, inhumaine,  
Qui les immolez tous.

.....

Adieu Seigneur.....

.....

Cause de nos miseres,  
Croyez', que deux fois je respecte vos  
jours ?

Tout est prêt : vous mourrez, enfin,

.....

C'est où je cours.  
Je prétends partager le bonheur de mes  
freres.

.....



# COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE,

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

*DISCOURS SUR LA MUSIQUE  
d'Eglise.*

A MR L'ABBE' \*\*\*.



'A Y douté, Monsieur, s'il m'étoit permis de dire quelque chose de la Musique d'Eglise des Italiens & des François. D'abord, je connois celle-ci, moins que l'autre, que je ne connoissois pas trop bien. En second lieu, après avoir tant parlé, & d'une  
ma-

maniere si badine de la Musique profane , peut-être ne me convient-il point de passer à celle qui ne l'est pas. Vous avez pû remarquer que je me suis religieusement abstenu dans les Dialogues de toucher à la Musique d'Eglise , en plusieurs endroits , où même mon discours m'y conduisoit. M'en abstenir encore , est peut-être une espece de respect que je dois à l'idée de sainteté qui y est attachée. Je deviens volontiers sérieux là-dessus , & je me fais une justice assez severe , pour voir que je me suis rendu bien peu digne d'examiner comment il faut chanter des paroles saintes. Cependant , puisque vous m'en pressez , je me hazarderai , Monsieur , à discuter le plus brièvement que je pourrai , cette partie de la Musique , qui a sans doute beaucoup de liaison avec l'autre , & je tâcherai d'effacer la mauvaise impression qui peut vous être demeurée de ma gayerié , par un air plus sage & plus convenable à cette derniere matiere. Si on ne trouve pas ici des lumieres fort étendues , au moins on y trouvera de la sincerité & de la bonne intention.

Pour y mettre de la briéveté , je vais y mettre de l'ordre. Voyons premiere-ment quelle doit être la Musique d'Eglise. Secondement , quelle elle est en Italie & en France.





## PREMIERE PARTIE.

*Quelle doit être la Musique d'Eglise.*

### ARTICLE PREMIER.

*Règles pour juger de la bonté d'un Motet.*

**J'**A I établi pour principe dans le premier Dialogue, que faire de la Musique, c'est faire parler quelqu'un en chant : cela semble assez clair & assez prouvé par soi-même. Dans les Opera ce sont des Heros, des Amans qui parlent, & j'ai prétendu qu'en soutenant plus ou moins juste leur caractère, le Musicien travaille plus ou moins habilement. Cette conséquence s'esnuit, je croi, du principe. Il seroit ennuyeux & superflu de r'apeler à present les raisons sur lesquelles je l'ai encore apuyée. Laissez-moi, s'il vous plaît, me flatter qu'elles vous ont paru bonnes, & qu'elles le paroîtront à tous les gens de bon sens.

Un Musicien qui compose un Motet, ne fait donc autre chose que de prêter des tons à quelqu'un qui parle dans l'Eglise, & la perfection de ces tons sera né-

. Cessairement de convenir à celui à qui  
 on les prête. C'est là toujours le fonde-  
 ment de cette beauté. C'est là cette gran-  
 de *bienfiance*, que les anciens & ceux  
 de nos modernes qui le disputent aux an-  
 ciens, se proposent comme le but géné-  
 ral des bons ouvrages. De là viennent  
 les agrémens, & les graces. *Gratia decen-*  
*tes*, dit \* Horace. Il n'y a point d'Art, Ol. 4.  
li. 1.  
 dont la *bienfiance* ne soit le but & la fin.  
 La Peinture, la Poésie, la Rhétorique,  
 la Musique, visent également à la rem-  
 plir. *Probabo primum eum*, s'écrie \* Ci- Ad brui.  
orat.  
 ceron, *qui quid deceat videbit: is erit ergo*  
*eloquens*, conclut-il ensuite, *qui ad id*  
*quodcumque decebit poterit accommodare*  
*orationem*. Et de même Quintilien \*, Inst. orat.  
li. 2. c.  
13.  
*equidem maximè precipiam, ac repetens ite-*  
*rum iterumque monebo; res duas in om-*  
*ni actu spectet orator, quid deceat, quid*  
*expediat*: Ou, comme Horace \* l'a dit, De art.  
Poes.  
 pour ramasser en un seul Vers toutes les  
 règles de la Tragedie & de la Comedie.

*Singula quæque locum teneant sortita  
 decenter.*

Je croi, Monsieur, que vous enten-  
 dez & que vous goûtez ce mot de *bien-*  
*fiance*, qui est fort du monde: ainsi je  
 m'en fers avec plaisir. Mais afin de dé-  
 cendre à un détail clair & aisé, je vous  
 supplie de vous souvenir de ce passage de

Quintilien, formé de plusieurs autres de Cicéron, où Quintilien renferme tous les lieux communs de la Rhetorique, desquels il traite ailleurs plus au long\*.

*Instit. orat. lib. 4. c. 1.* *Hoc adjicio ut dicturus intueatur, quid, apud quem, pro quo, contra quem, quo tempore, quo loco, quo rerum statu, quâ vulgi fama dicendum sit: quid iudicem sentire credibile sit antequam incipiamus, tum quid aut desideremus, aut deprecemur.* Voila une explication entiere des bienséances. Et pour la rendre encore plus nette & plus méthodique, servons-nous de ce Vers fameux que l'on a fait là-dessus, & que tous ceux qui aiment & qui cultivent les beaux arts, doivent avoir sans cesse dans la pensée, comme un abrégé de quelque Art que ce soit.

*Quis, quid, ubi, quibus Auxiliis,  
cur, quomodo, quando.*

On peut s'allurer que ce Vers est le précis de tout ce qu'ont écrit Aristote, Cicéron, Horace, Quintilien, Hermogene, & Longin. Nous n'avons qu'à le parcourir, puisque, pour le redire une dernière fois, il nous presente toutes les règles de la bienséance, & que la perfection de la Musique, comme de tous les autres beaux Arts, dont la Musique est la sœur, ne consiste qu'à une observation exacte de cette bienséance. J'ai

de si bon garands de ce système, que je n'appréhende pas qu'on l'attaque. Et en un mot, si nous ne faisons cas de la Peinture, de la Poësie, de la Rhetorique, & de la Musique profane, qu'autant qu'elles attrapent le vrai, n'y auroit-il pas un caprice inexcusable à ne pas regarder la Musique d'Eglise sur le même pié ?

*Quis ?* Qu'est-ce que c'est que cét homme, qui s'exprime dans la Musique d'Eglise ? Un Chrétien.

*Quid ?* Quels sentimens exprime-t-il ? Ceux d'un pécheur, tel qu'un Chrétien est toujours obligé de se croire. Ceux d'un miserable, qui a toujours besoin de grace, mais qui par là même doit paroître tantôt plus gai, tantôt plus triste : selon le plus ou le moins d'esperance qu'il a, d'obtenir la grace dont il a besoin.

*Ubi ?* Où ? Dans un Temple plein de majesté d'un Etre éternel & infini. Et quand ce ne seroit pas réellement dans une Eglise, tout est Temple pour un Chrétien, qui prie un Dieu, toujours present.

*Quibus auxiliis ?* Quels secours, quel langage empruntons-nous pour oser parler à nôtre Maître & à nôtre Juge ? Des paroles toutes saintes. Quelquefois celles mêmes qui sont sorties de la bouche de ce Juge & de ce Maître : D'ordinaire celles

qu'il inspira à un grand Roi pénitent.

*Cur?* Pourquoi? Pour demander les plus pressantes & les plus importantes grâces que nous ayons à souhaiter.

*Quomodo?* Comment un Chrétien doit-il parler à son Dieu? Avec quelque respect & quelque ferveur assurément, en quelque tems & en quelque lieu que ce puisse être.

*Quando?* Quand? Ordinairement dans des jours solennels & consacrez par la mémoire de quelque mystere, de quelque fête qui nous donne droit d'espérer que nous ferons plutôt exaucez. Et voici la seconde mesure de la gayeté & de la tristesse d'un Motet. Il faut que le Chrétien marque de la vivacité, à proportion que le jour qu'il solemnise est auguste & heureux pour lui; de la joie ou de l'affliction, à proportion qu'il lui r'apelle des choses terribles ou consolantes, & qui excitent sa crainte ou son esperance. De ces sept règles, il y en a cinq fixes, & sans distinction. C'est toujours un Chrétien qui parle, qui parle en presence de son Dieu, qui parle avec des expressions pieuses, qui parle pour prier l'Arbitre de son Fort éternel; & qui, partant de raisons, parle avec une ferveur & un respect profonds. Mais les mouvemens de ce Chrétien varient, suivant

que les différentes situations où il se considère , les différens mysteres qu'il considère , & les différens jours où il les considère , lui donnent plus ou moins de confiance ou d'appréhension. *Quid, quando?* Ce sont ces deux seules règles , sur lesquelles la variété des mouvemens de la Musique doit être fondée , sur lesquelles on doit fonder la tristesse ou la gayeté d'un Motet.

Je vous avoie, Monsieus , qu'en faisant ces reflexions , je n'ai pû m'empêcher de rougir encore qu'elles fussent dans ma bouche. Je leur ôte de leur force , ou du moins de leur pieté. Mais enfin , oubliez moi. Ne songez point qu'elles viennent d'un homme , qui a eu la foiblesse de montrer de la Prose & des Vers peu édifians. Sont-elles vrayes au fond ces réflexions-là ? Ont-elles cette verité juste & puissante que nous voulons dans les préceptes d'un Poëte & d'un Orateur , qui nous instruit des maximes de son métier ? Je pense que oui. Qu'on y ait donc égard. Qu'on méprise, ou qu'on estime de la Musique d'Eglise, selon que le Compositeur l'aura ajustée à ces observations. Je suis touché de ce que dit \* la Mere d'Euryale , en voyant la tête de son fils.

*Ercid ii.*  
9.

*Hunc ego te Euryale aspicio , &c.*

*Eneid.* li.  
ii.

Je suis touché de ce que dit \* le pere de Pallas, quand on lui raporte le corps de ce jeune Prince.

*Non hæc, Opalla, dederas promissa  
parenti, &c.*

Pourquoi le suis-je ? Parce que je sens que cette mere & ce pere malheureux ne disent rien que de parfaitement juste & vrai, en la situation où ils sont : & je ne le serai pas d'un Motet, dont tous les tons seront vrais & justes, par rapport à la personne qu'on y introduit chantant ! Je perdrois le bon goût de ne le pas être. Mais, quelque ravi que je sois de la propriété, de l'enchâssement merveilleux des mots de Virgile, s'il faisoit tenir à une mere & à un pere desesperé, des discours remplis de pointes & de brillans, que la douleur ne dicte point, comme fait par exemple Senèque le Tragique : Que penserois-je de ce défaut de bien-séance ? Je vous assure que malgré la beauté plus qu'humaine de l'élocution de Virgile, je le traiterois de déclamateur & de Pedant. A l'aplication. Lorsque j'entendrai un Motet, je me souviendrai qu'un Motet est uniquement l'expression des sentimens d'un Chrétien qui adresse sa voix à son Dieu, & je croirai que je me laisserois aveugler si je mesurois la gloire du Compositeur sur autre chose,

que sur l'attention qu'il aura eue à garder là toutes les bienséances que nous avons expliquées.

On me dira, vous voulez la Musique d'Eglise bien dévote.... Je la veux vraie, je la veux juste; puis qu'elle ne le scauroit être qu'en devenant très-dévoté, je demanderai qu'elle le soit; & nous avons vû si clairement que l'air de dévotion lui est convenable, qu'on peut exiger sans détour & sans réserve, qu'elle l'ait. N'exige-t-on pas que la Musique d'Opera ait un air galant, un air du monde? Et qui ose douter que chaque Ouvrage ne tire ainsi son prix de cette convenance aux tems, aux lieux & aux personnes? Par la même raison qu'un Prêtre connoisseur siffieroit de la Musique d'Eglise sur le Theatre, un homme de la Cour d'un goût éclairé, sera contraint de mépriser une Musique de Theatre dans l'Eglise. Cela est reciproque.

Mais on ne voit pas, m'objectera-t-on, que tous les hommes soient à l'Eglise en l'état où il faudroit qu'ils y fussent, suivant vos principes. Ces idées d'humilité, de frayeur, d'espoir, de vénération, ne sont gueres communes, ne sont gueres vives en eux. Dans ce relâchement général, le Compositeur n'est-il point excusable de se relâcher aussi un

Z



peu, & de proportionner son chant à la disposition de ses auditeurs ? Je répondrai que la première règle, du Compositeur est de songer qui il fait parler, il a moins à songer qui l'écoute. Car, quand il ne seroit écouté de personne, son Motet seroit toujours le langage d'un Chrétien priant. Les sentimens des auditeurs sont à la vérité la seconde règle que le Musicien doit envisager, & l'intérêt de sa réputation lui rend cette seconde règle très-importante. Cependant la première, la principale, la règle immuable est certainement de s'attacher au caractère de celui qui chante. On peut avoir plus ou moins d'auditeurs, les avoir plus ou moins connoisseurs, les avoir d'une humeur capricieuse, d'un goût bizarre, il n'y a rien de réel ni d'assuré ici : au lieu que nos sept points sont réels & assurés en toute occasion & par tout pays. D'ailleurs, on a peut-être tort de ne pas conter les auditeurs pour de vrais Chrétiens. Je me persuade, moi, que la plupart le sont, & nous avons lieu de nous le persuader. Nous vivons dans un siècle où l'on est constamment mieux instruit de sa Religion, & où on la pratique mieux à l'extérieur, qu'on n'a fait depuis mille ans. Mais enfin, ce qui décide, les honnêtes gens qui vont à l'E-

glise , & qui ne sont pas en effet gens de bien , veulent pourtant qu'on les traite comme s'ils l'étoient , & leur Musicien est obligé par les loix de la bienfiance , de supposer que tous les hommes le sont là : de même que le Compositeur d'un Opera suppose tous ses auditeurs sensibles à l'amour , & aux passions qui accompagnent l'amour , quoiqu'il se trouve quelquefois à l'Opera des Philosophes. Comme il seroit trop long & trop difficile d'aller percer les cœurs des hommes ; les beaux Arts les prennent d'ordinaire non pas tels qu'ils sont , mais tels qu'ils doivent être , dans la situation où l'on a affaire à eux. C'est encore un principe très-positif , & que les faiseurs de Motets ne sçauroient trop avoir en vûë. Un Avocat traite tous les Juges de Juges integres & éclairés , parce qu'ils le doivent être , & quand il sçauroit lui-même que sa Cause n'est appuyée que sur une Jurisprudence nouvelle & douteuse , il ne parle que de bon droit infailible de son côté , & d'aveuglement punissable du côté de ses adversaires , parce qu'il doit parler de ce ton. Ainsi Mr Partru dans son Plaidoyer \* *contre les Ur-* Plaid. 17

a Ceux qui plaident se proposent toujours de faire voir que la chose dont il s'agit est juste ou injuste , & par conséquent se servent de tout le reste pour le dessein. Rhét. d'Arist. lib. 1. c. 3.

banistes, duquel Mr de Ficubet dit, que cela seroit admirable s'il défendoit le parti qu'il attaque, Mr Patru ne fait point façon de déplorer l'erreur, l'emportement, la résistance opiniâtre & envenimée des Urbanistes. Un Peintre, qui represente quelque action de l'histoire ancienne, la represente selon les manieres des tems & des lieux où elle s'est passée. Non qu'il ne sçache bien que plusieurs de ceux qui verront son tableau, en blâmeront l'ordonnance, ou s'en étonneront, n'ayant pas une connoissance exacte des mœurs de l'antiquité, mais parce qu'il doit supposer qu'ils l'ont; parce que son premier devoir étoit de remplir les bien-séances à l'égard de ceux qu'il peignoit, & qu'il a dû compter que ceux qui regarderoient lui sçauroient bon gré de les avoir remplies. Ainsi, lorsque Poussin peint nôtre Seigneur faisant la Cène, il le met sur de longs lits, lui & les douze Apôtres. Manger sur des lits! oui, puisque les derniers Juifs mangeoient de cette maniere. ( Car je croi que les Juifs du tems de David mangeoient assis, comme les Grecs d'Homere; mais nous aprenons du Persa de Plaute, de la dernière satire d'Horace, de Virgile, &c. que presque tous les anciens du moyen âge mangeoient couchés, ce qu'ils avoient pris  
des

des Perſes, ) puis qu'il paroît claire-  
 ment par le mot *discumbere*, qui eſt par  
 tout dans la Vulgate, \* *Vespere autem* M. 16.  
26. 19.  
*facto discumbebat cum duodecim*, que Je-  
 ſus-Chriſt fit ſans doute la Cène en cette  
 poſture. Si Pouſſin n'avoit pas ſuppoſé  
 qu'on ſçauroit cela, & nous avoit mon-  
 tré Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres aſſis ſur  
 des chaiſes comme nous, quel ridicule ſe  
 feroit-il donné, & quel ridicule ſe don-  
 neroit quelqu'un qui le voudroit criti-  
 quer ! Mais ſ'il arrive d'abord qu'on cri-  
 tique ce qui eſt vraiment beau, cela n'eſt  
 gueres général, ni ne dure gueres. Les  
 connoiſſeurs inſtruiſent les ignorans, la  
 raiſon ſe répand & ſe communique : à la  
 fin, tout le monde pénétré d'une certai-  
 ne lumière naturelle que jettent les bien-  
 ſéances, revient & s'accorde à admirer  
 les ouvrages où elles ſont obſervées.  
 Tant il eſt vrai que les Orateurs, les  
 Peintres, les Muſiciens n'ont rien à crain-  
 dre en repreſentant leurs perſonnages  
 avec une juſte exactitude, & qu'ils doi-  
 vent ſ'affurer que ceux pour qui ils tra-  
 vaillent, ne manqueront point d'être ſen-  
 ſibles à cette perfection. L'un eſt une loi  
 inviolable, l'autre eſt une ſuppoſition né-  
 ceſſaire ; & par conſéquent, les règles  
 d'un Compositeur de Muſique d'Egliſe  
 ſe réduiſent à deux. 1<sup>o</sup>. Il fait parler

un Chrétien. 2<sup>o</sup>. devant des Chrétiens.

Tom. 1.  
L. 7. ch.  
3.

Après avoir établi de cette sorte comment il faudra juger de la bonté d'un Motet, il me semble que j'ai trois choses à examiner. Le choix des paroles, la Musique, l'exécution. \* Kircher veut une quatrième perfection, que les paroles soient des vers bien rimez & bien mesurez. *Ut Rythmum, sive mensuram verborum harmonico rythmo mensuraque exacte cooptet.* Cela étoit bon pour les compositeurs de l'antiquité, mais nous quittons les nôtres de ce soin, ou du moins il ne sera pas assez important pour entrer en comparaison avec les trois autres choses que nous leur demandons maintenant. Et parce que ces trois choses, principalement le choix des paroles, dépendent en partie des qualitez personnelles du maître de Musique. Je croi que je ne ferai point mal de commencer par former le caractère d'un excellent Compositeur.

## ARTICLE II.

*Des qualitez d'un maître de Musique,  
& du choix des paroles.*

J'AI pris la méthode d'éclaircir & de prouver ce que je pense de la Musique par des inductions tirées de la Rhetorique de la Poësie, & des autres beaux Arts auxquels la Musique ressemble, & puisque la ressemblance <sup>a</sup> est certaine, ma méthode ne peut pas être mauvaise. Dans cette méthode, deux des plus considérables autoritez que je puisse alléguer, sont celles d'Horace & de Quintilien. Après Virgile avec qui personne ne va dupair, Horace est nôtre meilleur Maître. Quelque court que soit son Art Poëtique, on sçait que c'est un des morceaux de l'antiquité, dans lequel il y a le plus à apprendre. Si la paresse ou l'esprit libertin d'Horace lui avoit permis de donner un ordre clair & suivi <sup>b</sup> à cét amas de réflé-

<sup>a</sup> Est etiam illa Platonis vera, & tibi, Catule, certe non in audita vox omnem doctrinam harum ingeniarum & humanarum artium uno quodam Societatis vinculo contineri. Cic. de orat. l. 3. c'étoit aussi le sentiment de Pythagore. Iambliq. vic. de Pyth. ch. 9

<sup>b</sup> Quoique j'aye pour Horace un fort grand attachement, je ne puis croire ce que prétend M. Brueys dans l'avertissement de sa Paraphrase de l'Art Poëtique, qu'il régné un ordre dans tout le corps de ce Poëme.

xions exquisés, dont il s'y décharge, il n'y resteroit rien à desirer : Et enfin, comme l'art Poëtique d'Horace est entier, & que nous n'avons qu'une petite partie de la Poëtique d'Aristôte, je croirois qu'en fait de préceptes de Poësie, le Romain a plus d'autorité que le Grec. Quant à Quintilien, il nous a laissé des leçons de Rhétorique si achevées, que le jugement de Politien, qui pour le détail, préfere ses institutions aux Livres de l'Orateur de Cicéron même, n'a pas été contredit. Et en effet, Quintilien ayant profité des travaux de Cicéron & y ayant ajouté ce qu'une longue expérience, de profondes méditations, & un heureux fond, lui avoient fourni, a pû sans merveille le surpasser. Horace & Quintilien cités me dispensent d'en citer d'autres. Or, quoi qu'Horace fût d'une doctrine peu rigide, nous voyons qu'il demande à un bon Poëte pour premiere disposition, qu'il ait l'esprit sage, droit, épuré.

*Scribendi recte sapere est & principium & fons.*

On dira qu'Horace vivoit, ou qu'il entendoit par *sapere*, avoit le goût fin, *eum esse cui Palatus sapiat* : mais il entre dans un détail de raisons sérieuses, par lesquelles il montre de reste qu'il adoptoit là le sentiment des Philosophes, qui soute-

noient que le Sage seul pouvoit bien parler & bien écrire.

*Qui didicit patria quid debeat &c.  
Ille profecto.*

*Reddere persona sit convenientia cuique.*

Remarquez encore ce *convenientia*. Voilà ce que nous disions à l'article précédent, & voilà où Horace fait aboutir le fruit de la sagesse, l'utilité de l'étude, le comble du mérite. Il veut donc qu'un Poëte soit un honnête homme, & il confirme ce passage en cent autres endroits, où, *vir bonus*, est son terme, pour exprimer un homme capable de faire quelque chose de bien. Quintilien tient le même langage. Il définit, après Cicéron, le parfait Orateur, *vir bonus, dicendi peritus*: & de peur qu'on ne prenne pas cette définition assez au pied de la lettre, il employe un long \* chapitre à prouver qu'il est réellement nécessaire que son Orateur ait toute la probité, toutes les vertus de l'homme de bien le plus estimé. Serons-nous trop severes, Monsieur, quand nous prétendrons que ce soit là aussi la première qualité d'un compositeur de Musique d'Eglise?

*Le ch 1.  
dit 2. 126*

On m'objectera qu'il y a eu des Poëtes & des hommes éloquens, qui étoient de grands scélérats. Des Poëtes d'un mérite & d'une gloire médiocres; oui,



des Poètes du premier rang, qui n'ayent pas été d'honnêtes gens dans leur religion & dans leur état, je n'en connois point. On trouvera que quelques scelerats auront eu une adresse de persuader passagere, & en certaines occasions : des Orateurs illustres, & attachés au métier de l'éloquence, on n'en trouvera pas ; & quand on en trouveroit, nous dirions comme Quintilien : s'ils avoient été sages & vertueux, ils en auroient encore été plus éloquens. Au regard de la Musique, nous ne parlons point de la Musique profane. Celle-là n'a pas assez de rapport avec la vertu, pour demander que ceux qui la cultivent, ayent des mœurs très pures : cependant, il seroit avantageux à un Musicien du monde, de sçavoir mille choses, qu'un homme réglé apprendra plutôt qu'un autre. Mais nous soutenons qu'il est à peu près impossible qu'on devienne un excellent compositeur de Musique d'Eglise, sans avoir beaucoup de Philosophie Chrétienne, c'est-à-dire, de Religion. Et si l'ancienne Rome vouloit d'abord que ceux qui se mêloient de la divertir ou de l'instruire par leurs vers ; & de défendre ses loix & ses Citoyens par leurs discours, fussent Philosophes de cœur & d'esprit, il ne seroit pas que ceux qui animent par leurs chants les

55

Prières de l'Eglise, fussent d'un caractère moins pur & moins noble.

Je dis d'avantage. Je suis persuadé qu'il faut que le maître de Musique d'une Cathédrale, soit Prêtre. Je vais vous rendre raison de mon sentiment, en vous expliquant la définition entière que je ferois d'un excellent compositeur de Musique d'Eglise. Je la définirois, *un bon Prêtre qui sçait bien sa Religion, & très bien la Musique, pour laquelle il a du génie & du goût.*

Cette dernière partie convient également au Musicien d'Eglise & au Musicien d'Opera. Il est clair qu'ils doivent sçavoir très bien la Musique l'un & l'autre. J'ajoute qu'ils doivent avoir du génie & du goût, car une connoissance des règles sèche & froide, n'inspire point des chants vifs, une Musique féconde, cela ne coule que d'un heureux génie : & sans goût le plus heureux génie du monde devient inutile & dangereux. Le goût met le génie en œuvre, il le retient ou l'excite, il le gouverne ; & en vérité, cette qualité là est toujours fort supérieure aux autres.

Je veux que nôtre Compositeur sçache bien sa Religion, puisque c'est pour sa Religion, & sur sa Religion qu'il travaille. Le peu d'érudition de ceux qui

composent des Pièces Françoises est assurément leur plus grand malheur , & c'est la source de la plupart des fautes , dans lesquelles ils tombent. Bornez à sçavoir manier & remanier le ton majeur & le ton mineur & les sept notes, ils ignorent & la Fable & la Grammaire, & les règles du Theatre ; & par là, il n'est pas possible qu'ils ne fassent souvent des bévûës burlesques. Mais l'ignorance des faiseurs de Musique latine est d'une autre conséquence. Leurs bévûës ne sont pas burlesques, elles sont fâcheuses, & elles ont des suites, dont il n'est point permis de rire. Au lieu qu'un Compositeur habile dans sa Religion en tirera des idées, qui le conduiront à cent traits admirables.

Je le voudrois Prêtre pour quatre ou cinq raisons. Premièrement, on ne l'est point qu'on ait étudié auparavant. On a eu besoin d'apprendre un peu de Latin & de Théologie, afin d'être reçu. C'est déjà sçavoir sa Religion, ou du moins, c'est un pas pour la sçavoir. Cela a mis un Musicien sur la voye des sciences, qui lui sont nécessaires ; cela l'engage à les cultiver.

Secondement, un Prêtre est obligé de dire son Breviaire, ce qui l'avance encore, malgré qu'il en ait. Il lit chaque jour quelques Pseaumes & quelques mor-

ceaux de l'Écriture. Pour peu qu'il réfléchisse, qu'il médite sur ce qu'il a lu, le voilà en beau chemin. On m'avoüera que ce sont des avantages qu'un séculier n'aura pas.

Troisièmement, pour l'honneur de l'Église. Dans l'ancienne Loi, tous les Chantres, tous les Musiciens étoient Lévites. Celle-ci même a assez estimé les moindres emplois qui s'exercent dans nos temples, pour faire un ordre des fonctions d'Acolyte, de portier, & le maître de toute la Musique, *Magister chori*, il *Maestro di choro*, le maître du bas Chœur, comme il est appelé en plusieurs Eglises de France, sera sous sa longue robe & son Aumusse, aux lieux où il en porte, un homme sans caractère !

Quatrièmement, afin qu'il soit enchaîné à sa profession. Il n'est point agréable qu'un Musicien en place, soit exposé à la tentation de tourner casaque, & de passer du service de l'Église à celui de l'Opéra ; il y succombe quelquefois. Outre qu'un Compositeur fixé par son état à un seul genre de Musique qu'il ne peut plus quitter, y réussit mieux, il est bon qu'il ne puisse pas changer de décoration à la première fantaisie, & jeter l'habit noir pour en prendre un rouge. Les moindres changemens de décoration dans un

*Mém. 1g.  
t. 1.  
p. 137.*

homme qui a paru attaché à l'Eglise, ré-  
joissoient trop les rieurs. \* *Bacilly étoit  
toujours en habit long dans le tems qu'il  
montrait à chanter à Madame la Maré-  
chale de la Ferté, un jour M. le Maré-  
chal le trouvant en habit court, lui dit,  
Bacilly, es-tu toujours Prêtre ? pardon-  
nez-moi ce petit trait. C'est pour vous  
dire, Monsieur l'Abbé, que je ne vou-  
drois point qu'un maître de Musique fa-  
meux pût changer de figure, & qu'on lui  
pût faire une question aussi plaisante que  
celle-là.*

*Ch. dern.*

J'irois jusqu'à souhaiter qu'il fut un  
bon Prêtre, un Prêtre pénétré de l'ex-  
cellence de son Ministère, & de la gran-  
deur de ses devoirs. Ne croiriez-vous  
pas qu'une piété bien sincère & bien vive,  
lui aideroit beaucoup à trouver des ex-  
pressions, telles que nous avons conclu  
qu'il les faut pour la Musique d'Eglise ?  
Longin \* dit qu'un homme corrompu est  
incapable d'arriver au sublime, & ne ju-  
geons de ce que fera nôtre Musicien que  
par des comparaisons sensibles. On de-  
meure d'accord qu'un amant véritable  
produit mieux qu'un autre des pensées  
trés tendres : qu'un courtisan donne  
mieux à un Ouvrage l'air & la politesse  
du monde, que ne feroit un Solitaire. Il  
y a aparence qu'un Prêtre vertueux ex-

primera des mouvemens dévots autrement qu'un Musicien débauché & sans Religion. Oh, celui-ci en faisant son Motet, s'imaginera être un homme de bien... le peu de sensibilité qu'il auroit en lui-même, pour les sentimens de ses paroles, se trahiroit par quelque endroit. Mais un Compositeur plein d'une vraie foi, sera sans doute moins en danger de se trahir, de se tromper. Il connoîtra, il distinguera, il marquera juste & avec force, les différentes passions, que les différens jours & les différens Mysteres doivent exciter dans le cœur d'un Chrétien.

*Ille profecto.*

*Reddere personæ scit convenientia cuique.*

C'est précisément la décision & l'espece d'Horace, & selon le jugement de le fin critique, le Musicien que nous venons de décrire, sçaura encore choisir de belles paroles.

*Verba que provisam rem non invita sequuntur.*

Accoûtumé à feuilleter les Livres ou font répanduës toutes les bonnes manieres de peindre ce que nous sentons, & de le découvrir à nôtre Dieu, il se fera un art de les placer, de les assembler. Le Chrétien qu'il introduira chantant, ne dira rien que de raisonnable pour le

chant , & de favorable pour l'harmonie.

Je ne m'arrêterai point à montrer combien la beauté des paroles contribué à celle de la Musique ; j'en ai dit quelques mots dans le troisiéme dialogue , & c'est encore une de ces choses qui n'ont pas besoin de grande preuve. Je dirai seulement ici qu'il n'en va pas sur cet article des faiseurs de Motets , comme des faiseurs de Musique prophane. Ceux-ci manquent de paroles , ils sont embarrassés à en chercher , & dans la nécessité où ils se voyent de recevoir ce qu'on leur donne , ils ont souvent droit de rejeter sur le Poëte , les défauts de leur composition. L'embaras des Musiciens d'Eglise ne peut être que de faire un choix judicieux , dans la quantité de paroles admirables qu'ils ont en main. Lorsque leur Musique pèche , ils ne sçauroient s'entreprendre qu'à eux-mêmes.

D'abord , la langue latine , abondante , énergique , douce , grave , est parfaitement heureuse pour le chant. Je ne doute pas que la Grecque ne le fût davantage encore. Il me semble que Quintilien , bon Juge en cette matiere , & qui trouve \* le Latin dur , & presque méprisable en comparaison du Grec , en doit être crû. Mais de toutes les Langues usitées aujourd'hui , personne ne s'avisera de dis-

con-

*Instit.*  
*orat. l.*  
*12. ch.*  
*10.*

convenir que la Latine ne soit plus harmonieuse. Quelqu'un pourra m'objecter que le latin de la Bible n'est pas celui à qui ces loüanges apartiennent. Ce n'est pas une latinité pure, j'en conviens, les mots, les phrases n'ont pas la propriété & l'élégance de la diction de Virgile, de Catulle & d'Horace : mais les terminaisons sont semblables, ce qui suffit pour les oreilles. Et pour l'esprit de l'Auditeur, on est sûr qu'il sera content. Quelles pensées que celles de nos Pseaumes, de nos Cantiques, &c. quel sublime, & quels Auteurs prophanes en ont approché! il y a mille endroits dans la sainte Ecriture, au dessus de tout ce que Virgile, Catulle, & Horace ont de meilleur. Vous sçavez, Monsieur, qu'un homme de vos amis, qui en fait d'amour & de zèle pour ces Auteurs, sur tout pour le premier, ne fait pas trop mal son devoir, vous l'a toujours avoué. Nous avons des paroles d'Opera d'un grand prix ; néanmoins, qu'on les compare à certains Pseaumes, christianisme & dévotion à part, on verra qu'il s'en faut bien que Quinaut n'atteigne à l'élevation & au pathétique de David. Toute jolie qu'est la Poësie des Italiens, je ne pense pas qu'elle ôte au sublime de l'Ecriture, l'avantage que Virgile, Catulle, Horace, & Quinaut



font obliger de lui céder. Ajoutez que quand les paroles qu'on chante dans nos Eglises ne seroient pas aussi belles qu'elles sont, étant comme elles sont, consacrées & vénérables par leur antiquité, par leur sainteté, par la mémoire de ceux dans la bouche desquels elles ont été autrefois, elles ne laisseroient pas de plaire, & même d'imposer doucement à l'esprit des Auditeurs. Cette idée de respect, cette vénération gravée dans l'ame de tous ceux qui les viennent entendre, est un nouveau mérite pour elles, qui efface les taches qu'elles pourroient avoir, & qui augmente leur beauté. Mais, repliquera-t-on, souvent le Compositeur n'est pas le maître de prendre ces excellentes paroles-là, il se presente des jours & des occasions où l'on le force de travailler sur des prieres mal tournées, que les siècles barbares ont introduites dans notre Office... abus que cela. Il s'est coulé dans notre Office plusieurs prieres nouvelles, & entre lesquelles il y en a d'assez foibles: nous le confessons. Mais quelle loi contraint un maître de Musique de s'en servir? j'entens de s'en servir pour les Motets, pour les Pièces qu'on imprime, les grandes Pièces. Car je sçai qu'en quelques Cathédrales le maître de Musique est obligé de faire chanter par

les Musiciens, l'Antienne, & alternativement les Versets de l'Hymne du jour ; cependant il peut se contenter d'y faire, ou même d'y laisser faire du *a Eleuretis*, & en général, il n'y aura jamais la moindre nécessité qu'il mette en œuvre certaines paroles un peu plates, & non tirées de l'Écriture, qui sont demeurées en quelques Breviaires. Un Maître mal habile s'en sert, parce qu'elles s'offrent d'elles-mêmes : un homme entendu les laisseroit-là, & en iroit chercher d'autres à son gré dans ces inépuisables trésors de la Bible & des Peres, où il ne manquera point d'en rencontrer de propres à quelque sujet que ce soit. Je dirai encore que si les derniers siècles ont chargé l'Eglise d'un nombre de Prières, dont elle pourroit se passer, ils lui ont aussi donné des Hymnes, des Proses, des Oraisons, d'une majesté & d'une harmonie recommandables. Il ne tient qu'aux Compositeurs de profiter de celles-ci. De plus, il ne leur est pas défendu de faire de tems en tems quelques paroles de leur chef, soit pour lier des passages tirez de l'Écriture & des saints Peres, dont ils auroient assemblé une manière de suite & d'histoire, soit en d'autres rencontres

*a* Chant sur le Livre. Accords, espece de broderie sur la Basse ; que les Musiciens font sur le champ.

extraordinaires. En ces cas, il est bon, 1<sup>o</sup>, qu'un Maître suive la maxime de Kirker, *ut Rythmum, sive mensuram, harmonico rythmo mensuraque exacte coaptet.* 2<sup>o</sup>. Qu'il remplace dans les paroles, par une latinité pure & juste, le sublime du langage divin, auquel il n'arrivera apparemment pas. 3<sup>o</sup>. Qu'elles soient *affektives* & diversifiées, susceptibles de passion & de variété. 4<sup>o</sup>. Qu'il s'attache bien à prendre l'esprit de l'Eglise sur les sujets, à quoi il se mêlera de toucher. Mais un précepte plus court & meilleur fera que nos Maîtres s'épargnent le plus qu'ils pourront, la peine de créer des paroles. Qui seroit le Grammairien assez foû & assez présomptueux, pour aimer mieux composer des exemples de toutes les belles figures de la Poësie, que d'en emprunter d'Homere & de Virgile? Macrobe a trouvé dans ce second cinq cens traits de divers genres de pathétique, & on y en trouveroit cinq cens autres. L'écriture surpasse autant Virgile en fécondité, qu'en noblesse & en hauteur. Les Musiciens qui l'étudieront avec une assiduité attentive, y trouveront en abondance de quoi exercer leur génie sur toutes sortes de tons & de mouvemens.

Ils ont donc là assurément des sources merveilleuses de bonne Musique. Un

homme qui ne sçaura , ni Latin, ni Théologie , n'en profitera gueres. Cette richesse de l'Eglise lui deviendra incommode & à charge , loin que ce lui soit une avance. Comment fera - t - il valoir des paroles , qu'il n'entendra pas ? . . on les lui expliquera. Il aura donc à toute heure un siffleur à ses côtez. Ce siffleur pourra lui en faire entendre le sens en gros, mais lui mettra-t-il dans la tête la force de chaque mot , & puis celle de tous les mots rassemblez ? & quand on viendrait à bout de tout cela , est-il vrai-semblable qu'on lui fasse assez concevoir la hauteur & la vivacité des pensées , les rapports & les allusions d'un passage à l'autre, & tant de profonds Mysteres que l'Ecriture contient ? j'aurois de la peine à le croire : J'espere qu'on m'accordera qu'un Compositeur n'excellera jamais dans son métier , à moins qu'il n'ait de l'érudition , & ce ne sera pas vous, Monsieur, qui me nierez qu'il lui soit fort utile d'avoir de la pieté.

## ARTICLE III.

*De la Musique.*

**L**A Musique d'un Motet, qui en est, pour ainsi dire le corps, doit être expressive, simple, agréable. ( Le naturel fera partie de chacune de ces trois qualités en particulier. ) Elle sera différente seulement de la Musique profane, en ce qu'elle devra avoir les deux premières en un degré plus éminent, & se soucier moins de la troisième. Et la décision de saint Augustin pour lui-même, est une raison sans réplique de ceci. *Lors qu'il arrive, dit-il, \* que le chant me touche davantage que ce que l'on chante, je confesse avoir commis un péché qui mérite châ- timent.* Or, l'expression & la simplicité feront prendre plaisir principalement à ce qui sera chanté : l'agrément feroit prendre plaisir principalement au chant.

*Conf. la.  
10 ch 33.  
Traduct.  
d'And.*

La Musique d'Eglise doit être expressive. Les règles que nous nous sommes établies, la mènent là bien certainement. N'est-il pas évident que plus ce qu'on souhaite est doux, plus ce qu'on craint est terrible : & plus nos sentimens veulent être exprimez d'une manière vive & mar-

quée ? Or où est ce qu'on craint & qu'on souhaite de si grandes choses ? les passions d'un Opera sont froides , au prix de celles qu'on peint dans nôtre Musique d'Eglise : je ne compte point le ridicule des unes & la solidité des autres. Je parle en critique , & point en Prédicateur : je les compare les unes aux autres, telles que chacun les estime de son côté , & je soutiens que par les seules règles d'une juste proportion , les sentimens de nos Motets étans infiniment plus importants que ceux de nos airs, exigent une expression infiniment plus forte. Qu'est-ce que c'est que les passions de nos Opera ? la crainte de déplaire en découvrant son amour , un dépit, une jalousie, la douleur de n'être point aimé, le ressentiment de quelque mépris , la fureur d'être abandonné, ou sacrifié à un Rival ; au plus, un desespoir qui fait desirer la mort , & qui force le Heros, à se la donner de sa propre main. Cela est tantôt badin , tantôt un peu plus sérieux. Mais cela approche-t-il des interêts qui font parler le Chrétien ? un jugement irrévocable & sans appel, un bonheur sans fin & sans mesure , une éternité de tourmens épouvantables , cette inévitable nécessité d'avoir peut-être à l'instant, une de ces deux destinées , dont la simple pensée rend indis-

ferens tous les états de la vie, cette opposition perpétuelle entre la bassesse, l'ingratitude de l'homme, & la bonté, la grandeur incompréhensibles de Dieu. Quelles idées, quelles images, & quels tons puissans faut-il pour marquer une crainte & une espérance, qui ne regardent jamais de moindres objets que ceux-là ! un libertin de bon goût, qui ne croiroit rien, mais qui suposeroit ce Systême, comme on supose en Poësie le Systême de la Théologie Payenne, avoueroit volontiers qu'un Motet qui roule là-dessus, a toujours à appréhender de n'être pas assez expressif. *Ergo scientiam modulandi jam probabile est esse scientiam bene movendi.* \* La science de la Musique, & de la Musique d'Eglise plus que la profane, n'est autre chose que la science d'é-mouvoir vivement & à propos.

S. Aug.  
de Music.  
li. 1.

Mais il se presente ici une difficulté. Dans l'envie d'être expressif que doit avoir le Compositeur, ne visera-t-il qu'à exprimer le sens général des paroles de son Motet, ou descendra-t-il à l'expression particulière de chaque verset, & puis de chaque mot ? Il est constant que la plûpart des Pseaumes, des Cantiques, &c. ont une espece de dessein, une passion qui domine, & à laquelle tous les autres sentimens viennent aboutir : Je croi-

rois que le Compositeur doit suivre principalement celle-là, & selon que les autres y ont plus ou moins de rapport, les faire plus ou moins sentir. Par exemple, la tristesse régné dans le Pseaume 50. *Miserere mei Deus*. S'il s'y rencontre quelque passage de joye; comme en effet, le Prophete y marque en passant celle qu'il aura, lorsque Dieu lui aura pardonné; je coulerois plus légèrement sur ce sentiment étranger. Je n'apuyerois pas sur un bonheur éloigné, un bonheur en esperance, *exultabunt ossa humiliata*, comme sur un bonheur present & assuré, tel que David le décrit dans le Pseaume 147. *Lauda Jerusalem Dominum*. Il me semble que l'expression particuliere de chaque Verset, doit être ainsi liée & subordonnée à l'expression générale du Pseaume. Néanmoins, quand le Verset est d'un chant singulier, ou beaucoup plus vif que le reste, quand le Prophete lui-même a voulu faire une opposition de mouvemens, ou quand il rapporte les sentimens & les discours de plusieurs personnes, ce qui lui arrive quelquefois: on doit sans doute s'attacher à donner à ces Versets, une expression singuliere & remarquable, & le génie du Musicien peut se déployer & briller là par une variété féconde. Pour les mots, il y auroit & de la puerilité &



de la contrainte, à vouloir les exprimer tous à part. Je dis même certains mots distinguez dans toutes les Langues, & auxquels les Musiciens ont égard d'ordinaire. Ce seroit une petitesse que de n'oser passer *Fluvius* & *Fulgur*, sans y mettre des roulemens, parce qu'il est vrai que les roulemens sont propres à peindre le cours d'un Fleuve & la chute du Tonnerre. Ce sont des mots privilégiés, & il y en a quantité d'autres de ce genre, sur lesquels le Musicien a une espece de droit de s'égayer par l'autorité de l'usage. Qu'il en profite s'il veut, j'y consens. Mais de même qu'on lui pardonnera de s'y amuser & d'y couler un petit ornement, pourvû que cela n'aille pas au badinage; on lui pardonnera, & plus aisément encore, de les négliger, pourvû que cela n'aille pas à la sécheresse. Ce qui rend les expressions de mots belles, est l'art de les placer. \* *Est autem quid deceat oratori videndum, non in sententiis solum, sed etiam in verbis.* Lors qu'elles fortifient l'expression du Pseaume entier, lors qu'elles remplissent & qu'elles animent un verset, qui sans elles seroit languissant: lors qu'elles ont quelque nouveauté ou quelque grace qui ne nuit à rien, qu'on en use. La plus haute habileté du Musicien, consiste à y observer

*Cicero.*  
*Orator.*

un milieu raisonnable. C'est une règle universelle pour tous les beaux Arts, & si je ne me trompe, pour toutes les choses du monde, que je tâche d'établir, depuis le premier Dialogue, & avec laquelle on ne s'égarera point.

*Virtus est medium vitiorum, & utrinque reductum,*

Horac.  
ad Loll.  
Epist. 18.  
ll. 1.

Dit cet homme dont le bon sens décide si souvent nos questions. Qu'un milieu raisonnable soit la mesure de ces divers genres d'expression, qui peuvent embarasser un Compositeur de Musique latine.

Elle doit être simple, & parce qu'autrement elle ne seroit pas expressive, ni agréable, & parce que les raisons de bienséance que nous avons expliquées au premier article, lui prescrivent une grande simplicité. Le respect dû à Dieu, à son Temple, à son Ecriture, à ses Fêtes, ne souffre pas qu'on babille. Il demande une éloquence courte & resserrée.

Enfin, elle doit être agréable. Je me fers de ce terme pour comprendre la mélodie & l'harmonie sous un même mot. Puis qu'il a plû à nos Musiciens, que la mélodie \* fût un chant mélodieux d'une partie seule, & l'harmonie, une convenance de sons de plusieurs parties, je me soumets à cette diction: quoique les Dictionnaires, & celui de Trevoux même,

Ni vers  
traité de  
la compe  
p. 7.

ſçavant & abondant en définitions de Musique , ne s'y arrêtent pas ; & que *mélodie* ne ſoit gueres en uſage. J'entens donc par agréable qu'un Motet doit être mélodieux & harmonieux. Ce n'est pourtant que par tolerance , & pour compatir à nôtre foibleſſe que l'agrément eſt renfermé dans l'idée d'un bon Motet ; car à la rigueur , il lui ſuffiroit d'être expreſſif & ſimple. Mais un Motet eſt chanté devant des Auditeurs , dont les oreilles ſont bien aiſes d'être flatées , en même tems que le cœur eſt touché. Il n'eſt pas défendu au Compositeur de tâcher de leur donner ce ſecond plaisir de plus : à la bonne heure quand il peut obéir tout enſemble à la grande loi, qui eſt d'exprimer, & à la ſeconde , qui eſt de plaire. C'eſt à lui à voir quels ornemens peuvent convenir ſi naturellement & ſi juſte à ſes paroles , qu'ils y paroiffent preſque néceſſaires, & qu'ils y joignent l'agrément à l'expreſſion , & il a la liberté d'uſer de ces ornemens. Mais qu'il ſe ſouviene toujours que l'expreſſion eſt un devoir , & l'agrément une grace. Ses Auditeurs eux-mêmes le mépriſeront , s'il quitte l'eſſentiel pour le ſurabondant , & ſi e ſoïn de chatouïller leurs oreilles , le détourne d'aller à leur cœur. Dans la Musique des Opera , le badinage eſt fade &

cro-

grotelque : dans celle d'Eglise il l'est bien davantage, & il est outre cela impie & odieux.

Je vais confirmer ces principes par des réflexions sur l'origine & sur le premier usage de la Musique. Nous ne ſçaurions ignorer qu'elle ait été inventée pour la Religion ; puisque l'histoire nous apprend que ç'a été à quoi elle a d'abord été employée chez tous les anciens peuples. Les anciens Hébreux n'avoient de Poëſie que la Poëſie lyrique pour chanter les loüanges de Dieu & celles des hommes vertueux. Les anciens Egyptiens de même. Κατάπερ ἑκαὶ φασι τὰ τὸν πολὺν τῦτον σεσηομένα κρόντι μέλι τῆς ἰσίδος πυνῆματα γεγονέναι, dit \* Platon. *Ces chansons si anciennes & si long-temps conſervées en Egypte, étoient des Hymnes d'Isis.* Et dans le traité de la Musique qui est à la fin des Oeuvres morales de Plutarque ; Soterichus dit, qu'és temps plus anciens, les Grecs ne connoiſſoient pas même la Musique Theatrale, pource qu'ils en apliquoient & employoient toute la science au service & à l'honneur des Dieux & à l'institution des jeunes gens. Je dois vous citer auſſi les Chinois, à cause de l'antiquité dont cette nation se pique. *Parmi les Chinois, dit \* Mr de la Loubere, comme parmi les Grecs, la plus ancienne maniere d'inſtruire les peuples*

*Des Loix  
li. 2.*

*Du Ro-  
cume  
de Siam,  
t. m. 1.  
p. 519.*

étoit par la Poësie & par la Musique. Ils avoient trois cens Odes , dont Confucius faisoit grand cas , pareilles aux Ouvrages de Salomon. Car elles contenoient non-seulement la connoissance des Plantes , mais tous les devoirs d'un bon Citoyen Chinois , & sans doute toute leur Philosophie , & peut-être que ces Odes se sont conservées. Les Magistrats avoient soin de les faire chanter publiquement , & Confucius se plaint de ce qu'il voyoit de son temps cette pratique presque éteinte. Selon lui, la plus sûre marque de la perte d'un état étoit la perte de la Musique. Hébreux, Egyptiens, Grecs, Chinois, ont inventé & cultivé la Musique uniquement, afin qu'elle fît exaucer leurs prieres & fleurir leurs loix. C'étoit là lui confier, comme nous faisons dans nos Eglises, le soin d'obtenir les biens & de détourner les maux les plus grands. C'étoit vouloir operer à laide de ses tons, les choses du monde qu'ils avoient le plus à cœur : il n'y a pas moyen de douter qu'ils ne la rendissent expressive & simple, autant qu'ils le pouvoient, & ne nous siera-t-il pas bien de la rapprocher, autant que nous le pourrions aussi, de la pureté de son institution? Nous en attendons les mêmes effets que ceux qui la trouverent : ayant le même but, il semble que nous devions tenir la

même route, & conformer nos chants aux leurs. C'est une remarque très vraie du Cardinal bona, \* que tous ceux qui ont écrit de la Musique, ont loué la severité de l'ancienne, & condamné les embellissemens de la nouvelle. *Quotquot scripserunt de Musica, semper recentiori rejecta, antiquam commendarunt.*

*De cantu  
Eccles  
dno. 15.  
cap. 17.*

Au reste, ne pensez pas, Monsieur, que j'avance sur la vrai-semblance seule, que la Musique des anciens étoit expressive & simple. La vrai-semblance est, qu'elle l'étoit, & nous le jugeons assez par l'ardeur avec laquelle ils prioient, par la majesté & la durée de leur culte, & par le caractère de leur génie, ennemi des ornemens & de la moindre ombre de mollesse. Mais nous en avons des preuves précises. Horace, l'auteur du traité de la Musique attribué à Plutarque, &c. se plaignent nettement que la Musique de leur tems, qui étoit encore si mâle, avoit pourtant beaucoup dégénéré de celle de leurs ayeuls. *Tous ceux qui faisoient profession de la Musique au tems passé, dit \* Philon Juif, étoient en réputation & fleurissoient, non parce qu'ils donnoient du plaisir aux oreilles par des rythmes & chants de Musique : mais parce que s'il se trouvoit quelque chose dans l'esprit qui fut ébranlée ou rompue, ils le remet-*

*P. 1231.  
du plan-  
nement.*

toient, & ce qui étoit consonant & accordant, l'adaptoient aux mysteres de la nature & vertu. Ces Musiciens là se mettoient au dessus de l'envie de plaire, & faisoient leur capital de faire entrer la Religion & la pieté dans le cœur de leurs Auditeurs, malgré que leurs Auditeurs en eussent eu. Et Platon, le Philosophe de l'antiquité qui a le mieux scû la Musique, & dans les Livres de qui on trouve les idées les plus claires de celles des anciens, ( quoi qu'avec le détail où il descend, il ne soit pas possible, ou je suis trompé, de la bien connoître, & d'en comparer les règles aux nôtres, pour rectifier celles-ci sur celles-là. ) Platon, dis-je, nous represente en plusieurs endroits la Musique des Egyptiens, d'une force & d'une simplicité merveilleuses. Ils n'avoient que des chants & des danses severes, dignes de leur Religion, qui, droits & graves, portoient naturellement à la droiture & à la gravité. Et je vous citerai, s'il vous plaît, une loi singuliere qui vient à notre sujet, & que rapporte \* Platon. Les Egyptiens étoient tellement jaloux de la simplicité originale, & pour parler ainsi de la chasteté de leur Musique, qu'ils avoient défendu à tous ceux qui se mêloient d'en composer, d'ajouter à leurs ouvrages aucun enrichissement

*Des loix*  
*lt. 2.*

nouveau , aucune beauté inconnuë à leurs Ancêtres. C'étoit touÿjours la même maniere , le même goût. En sorte que , dit Platon , vous ne trouverez dans toute l'Egypte aucun ouvrage qui soit different d'un autre. Celui qu'on fit hier est semblable à celui qui est fait il y a dix mille ans. Nul changement , nul relâchement de goût , & cette loi d'uniformité étoit égale pour la peinture & pour tous les arts qui servoient à la Religion. Mais quel est le sentiment de Platon lui-même sur la bonne Musique des Temples : j'épouvanterois les Compositeurs si je leur rapportois ses discours , ou si je leur exposois au long combien il la veut touchante , grave , nuë : avec combien de rigueur il rejette les moindres ornemens , qui ne seront pas d'une nécessité presque indispensable... Oh , Platon est Philosophe... & nous chrétiens. Mais souvent il ne le prend point par la Philosophie. Il n'en juge que par des vûës de bon goût , par des raisons de cette convenance , aux temps , aux lieux & aux personnes que nous avons apellée bien-scéance , & qu'il apelle *décence* lui : c'est son terme. Lui , toute l'antiquité , tous les modernes d'un esprit droit réduisent là la perfection. Nous sommes les plus indulgens , & nous donnons peut-être trop à la délicatesse



des Auditeurs & à l'envie de briller des Compositeurs de ce siècle, en accordant que la troisième qualité d'un excellent Motet soit d'être agréable. Celle-là ne méritoit pas d'être comptée à part, & devoit résulter & s'ensuivre nécessairement des deux premières.

C'est sur ces principes que j'excuse volontiers la simplicité extrême de la Musique d'Eglise de Lulli : on prétend qu'elle est forcée. Pour cela, je le nie, mais je conviens qu'elle est quelquefois plate, ou comme on voudra la nommer, par rapport aux ouvrages des autres Compositeurs. Cependant, quoique j'aye le penchant que je dois à me soumettre au sentiment commun, qui va à ne faire qu'un cas médiocre de ses Pièces latines ( excepté de son *Te Deum* admirable en tout, digne en tout de lui pour l'expression, & pour la beauté du chant ) j'ai grande peine à mépriser celles qu'on goûte le moins, en ce qu'elles sont d'une simplicité outrée. S'il a peché en cela, en vérité ses fautes sont belles, & aident bien à nous faire comprendre qu'il n'étoit pas seulement un grand Musicien, mais un grand homme. Il falloit qu'il eût un merveilleux fond de bon goût, ou un jugement éclairé par je ne sçai quoi de supérieur. J'ajouteraï, que cette espece de Musique adressée aux

Dieux, qu'il a mise sur son Théâtre, comme les Sacrifices & les Invocations, nous présente des exemples admirables de l'observation exacte de nos règles. Qu'on les observe dans les Motets de nos Eglises aussi juste que lui dans ses Opera, genre pour genre, on fera prier des chrétiens excellemment, & même l'Auditeur ne tombera point dans la faute que le severe saint Augustin déclare un peché, *le chant ne le touchera point davantage que ce que l'on chantera.* Le plaisir que fera le chant sera attaché, sera mêlé à celui que fera le Pseaume: il sera vrai qu'on ne sera pas plus touché de l'un que de l'autre, ou du moins dans la douce émotion qu'on ressentira; on ne distinguera pas lequel du Pseaume ou du chant est la principale cause de ce plaisir. Regardons ce Sacrifice de Cadmus.

*O Mars, ô toi qui peux*

*Déchaîner, quand tu veux, &c.*

Mars est un Dieu fier, un Dieu terrible, & c'est un Heros qui l'invoque. Quels sont mâles, hardis! quel fracas! l'Auditeur frissonne. Dans Persée,  
*Himen, ô doux Himen, sois propice à nos  
vœux, &c.*

L'Himen est un Dieu flatteur & gracieux. On l'appelle aux nœces d'un Amant aimé, d'une Epouse contente. Quelle

douceur ! quels tons aîsez & coulans ! qui ne seroit agréablement ému ! & si j'ose vous alleguer un endroit dont un homme de bien peut être choqué , parce qu'il copie trop , qu'il jouë nos cérémonies , dans  
*Sc. dem.* \* le second Acte d'Atys , après qu'Atys reconnu pour Pontife par son Peuple , a fait cette Procession Episcopale , comment est tourné le recit ,

*Indigne que je suis, &c.*

C'est une Oraison composée d'un Acte d'humilité & d'une bénédiction. Quelle modestie & quels tons *affectueux* ! de cette maniere les Musiciens Grecs avoient avant Lulli , varié & proportionné avec sagesse , les tons & le caractère de leurs Hymnes. Les *Dithyrambes* , Hymnes en l'honneur de Bacchus , étoient sur le ton phrygien , ton brayant & fougueux. Les *Nomes* , Hymnes en l'honneur d'Apollon , étoient sur le ton lydien , ton doux & riant , & il est vrai-semblable , pour le dire en passant , que tel étoit le ressort principal des effets de la Musique des Anciens. Je ne pense pas qu'ils usassent de secrets fort extraordinaires & fort cachez. Un beau ton , parfaitement en sa place , une expression déjà touchante , relevée par la force d'une bien-séance exquise , étoient toute leur magie ; faisoient tous ces miracles que l'histoire assu-

se au pied de la lettre, & en feroient encore de pareils, si on les employoit avec une adresse pareille. Les Compositeurs de ce siècle n'ont qu'à proportionner ainsi leurs Motets au Dieu à qui on parle, au pécheur qui parle, &c. Sans embarras, sans petitesse, avec une beauté d'harmonie toujours chaste & innocente : ils nous donneront de la Musique d'Eglise, qui méritera l'aplaudissement des meilleurs connoisseurs. Le reste est inutile & superflu.

## A R T I C L E I V.

### *De l'exécution.*

**Q**Uand elle sera composée de ce goût sur les paroles les mieux choisies, il faudra la faire exécuter. Voilà un dernier point, & il est encore nécessaire qu'elle soit avantageusement exécutée, afin qu'elle ait tout son mérite. Je sçai que c'est un mérite inférieur aux autres, puis qu'elle ne perdrait pas sa beauté réelle par une mauvaise exécution, & qu'elle la conserveroit sur le papier pour ceux qui la chanteroient en particulier, & pour ceux qui voudroient la faire bien exécuter en quelque autre endroit & en quelque autre tems :

mais enfin, elle ne touchera, ni ne plaira ; lorsque son Auteur la produira la première fois, elle ne lui fera d'honneur qu'à proportion qu'il aura le bonheur ou le talent de lui procurer une execution heureuse. Ainsi, dans le dessein que nous avons d'examiner laquelle, de l'Italie ou de la France, l'emporte pour la Musique d'Eglise : il faudra voir chez lesquels des Italiens ou des François, on l'exécute avec le plus de bien-séance. Cela doit être compté en faveur des uns ou des autres, & cela entre dans le caractère d'un excellent Musicien.

En comparant la Musique d'Eglise aux Opera, ce qui ne sçauroit presque manquer de nous donner des lumieres justes, nous trouverons qu'un Opera de la plus grande beauté, qui paroîtroit pourtant peu de chose, étant représenté des-agréablement, tirera l'éclat de sa représentation de deux chefs : De la décoration, des Acteurs.

La Décoration comprend la propreté de la Scene, la magnificence des habits, les machines, &c. Dans les Eglises, qui sont sans difficulté, la vraie Scene des Motets, il n'y a ni magnificence d'habits, ni machines. Mais la *décence* des Eglises y répond, & fera un effet pareil pour la réussite de la Musique.

Les Acteurs contribuent assurément beaucoup au succès d'un Opera : ils ne contribueront pas moins à la réputation d'un Motet. Je pense que les Acteurs d'Opera doivent avoir trois qualitez, & soit paresse de chercher d'autres termes, soit rapport effectif ; il me semble que ces trois qualitez d'un bon Acteur, sont les mêmes que celles d'une bonne Musique. De la force d'expression, de la simplicité, de l'agrément. 1<sup>o</sup>. De la force d'expression. C'est le principal, c'est ce qui fait valoir un rôle important, & personne n'en doute. Des gestes vifs, un visage où la passion se peigne, une action, une demarche accommodées au personnage, une voix sûre, flexible, & qui sçache précipiter ou soutenir les tons. Tels étoient ce *Theodore*, a ce *Roscius*, b cét *Esopo*, c

a *Aussi peut-on dire qu'il y a tant de différence de l'un à l'autre, qu'il s'en remarque entre la voix de Theodore, cet excellent Comédien & celle de ses compagnons : parce que la sienne est si naturelle & si trompeuse, qu'il ne semble pas que ce soit un Comédien qui parle, mais la personne même dont l'action est représentée, au lieu que celle des autres paroît forcée & contrefaite. Arist. Rhet. 1. 3. ch. 2.*

b *Itaque ut ad hanc similitudinem hujus histrionis oratoriam laudem dirigamus, videtur ne quam nihil ab eo nisi perfecte, nisi cum summa veritate fiat, nihil nisi ita ut deceat, & uti omnes moveat, atque delectet ? itaque hoc tandem est consecutus, ut in quo jus sine artificio excelleret, is in suo genere Roscius diceretur. Cic. de Orat. lib. 1.*

c *Quid, ipsa actio potest esse vehemens & gravis & copiosa, nisi et animus ipse commotior ? eundem etiam in te f. pe. vidi, ut ad le. ora venimus, in Esopo familiari tuo tantum ardorem & tuam atque motum, ut eum vis quaedam abstraxisse à sensu videretur. Quint. de Div. lib. 1.*

admirez d'Aristote & de Ciceron. 2°. De la simplicité. Dans les gestes, dans le visage, dans les manieres. Un Acteur du premier ordre doit avoir des manieres unies, sans affectation, d'un homme de qualité, un visage qui ne grimace point, des gestes qui ne soient point outrez, & ne pas gesticuler à l'excez. En déclama-tion, comme en Musique ; le plus est un défaut, où le moins suffit. 3°. De l'agrément. Et ceci encore n'est pas si généra-lement nécessaire, & même ne convien-droit pas en quantité de rôles. Dans les deux *Amadis*, par exemple, s'il faut qu'*Oriane* & *Niquée* soient de grandes filles aimables & bien faites, il faut qu'*Arcebonne* & *Mélisse* le soient moins.

Les qualitez d'un bon Acteur de Musi-que d'Eglise sont d'un même genre, mais d'une espece differente. 1°. L'expression. Il est bon qu'il ait un visage qui sçache marquer vivement aussi les grandes cho-ses qu'il chante, quelques gestes qui ai-dent au sens des paroles, & une voix éga-lement aisée à gouverner. 2°. La simpli-cité. Il est bon qu'il ait la même, & qu'il en ait davantage. 3°. L'agrément. C'est ici qu'est la grande difference. La figure ne sert de rien à l'Acteur d'Eglise, & au lieu de l'air galant, il en fait un recueilli, modeste. Il est essentiel qu'il ait cent fois  
plus

plus de modestie & de recueillement, que l'Acteur de Theatre d'air galant. Mais je veux au chanteur de Motets deux talens en un plus haut degré qu'au chanteur de Musique profane. Premièrement, le talent de bien prononcer, parce que les paroles des Motets ayant un sens important & vénérable, & n'étant pas en langue vulgaire, ont besoin qu'on les expose plus nettement à l'esprit des Auditeurs. \*

*Itaque, dit un Critique, qui cantandi munere in Ecclesiâ fungitur, non modo cuncta verba officiorum proferre debet, sed etiam aperte distincte, atque articulate pronuntiare. Juxta quod ait divinus psalter, benedicite gentes Deum nostrum & auditam facite vocem laudis ejus. Cum enim istæ preces ad audientium documentum & edificationem institutæ sint, qui non facit illas audire, reddit inutiles.* En second lieu, je lui veux plus de science de Musique, parce qu'on chante d'ordinaire à livre, ouvert dans les Eglises, & qu'on n'a pas là le temps d'étudier ses rôles.

Le mérite des joueurs, d'instrumens est par tout semblable à celui des Acteurs: hormis que la contenance de ceux de l'Opera, cachez dans l'orchestre, est indifférente au spectacle, & que ceux de l'Eglise, qui sont en la présence de Dieu & à la vûe des Auditeurs, doivent aussi

*De reformand.*

*hor. can.*

*10<sup>e</sup> ste*

*inst. Cler.*

*maner.*

*conf. it.*

*ant. &*

*en end.*

*p. 20.*



montrer une modestie, qui quadre, autant qu'ils le peuvent au sujet de la Musique.

La bien-séance des Eglises tourne à l'honneur de la nation, le maître de Musique n'en est point chargé : mais la bien-séance des Acteurs tournera à sa loüange ou à sa honte. Il est leur maître, ou il doit être leur instructeur. Et voilà, Monsieur, le détail des choses que nous avons à examiner dans les Musiques de France & d'Italie. Voilà surquoi vous me permettrez de juger ensuite de la gloire & de la préférence des Italiens ou des François.

---

## ARTICLE V.

*Si l'usage de la Musique dans les Eglises  
est utile ou contraire à la piété  
des Chrétiens.*

**M**Ais on nous fait une question fâcheuse que je ferai bien de discuter auparavant. Après cette belle idée que je viens de donner d'un choix de paroles admirables, & d'une Musique parfaite & parfaitement exécutée, d'honnêtes gens demandent encore s'il ne seroit point à propos qu'on la bannît de nos Temples,

Vous connoissez un excéllent Religieux ; qui l'aime naturellement , qui est d'une vertu aussi douce qu'ardente & solide , & qui croit que quoi qu'on fasse , les Motets nuiront toûjours à la pieté des Chrétiens. Il est de nôtre interêt de détruire cette opinion. Pour cela je vais d'abord faire une petite histoire de la Musique d'Eglise.

Durant les trois premiers siècles du Christianisme , persecutez qu'étoient les Fidèles , & réduits à célébrer leurs Mysteres dans des Caves , ou dans des antres , ils ne pouvoient pas avoir de Musique ; & attachez à un culte très uni , ils n'en auroient peut-être pas goûté l'usage. Lorsque Constantin eût donné la paix à l'Eglise , qu'elle fut devenuë riche & florissante , & que voulant ressembler à David qui se vançoit d'avoir \* *aimé la pompe de la maison du Seigneur* , il eût bâti des Temples magnifiques , la Musique s'introduisit dans la célébration de nos Mysteres ; premierement à Constantinople , & puis à Alexandrie , ou saint Athanase établit des Chœurs nombreux de Musiciens. Véritablement ce que Socrate ajoûte , ne nous est pas favorable. Saint Athanase remarqua que les Chrétiens de son troupeau s'amolissoient par ces chants délicats & recherchez , que les mœurs

alloient peu à peu au relâchement. Il chassa les Musiciens, & fit reprendre l'ancienne Psalmodie, qu'il rendit même plus simple encore ; en sorte qu'en recitant les Pseaumes, on paroïssoit plutôt parler, que chanter : cependant, la Musique avoit déjà passé dans les grandes Eglises d'Occident, à Rome, à Milan, &c. Saint Augustin, pendant les premiers jours de sa conversion, alloit souvent entendre celle de Milan : il nous \* témoigne qu'elle le faisoit pleurer, & le souvenir de ces douces larmes qu'elle tiroit de son cœur, par les *mouvements de dévotion extraordinaire qu'elle y excitoit*, produisit depuis une aventure, dont nous allons nous parer. Saint Augustin devenu Evêque d'Hyppone, y trouvant une Musique, fut tenté de la casser, à l'exemple de saint Athanase, qui lui sembloit avoir pris le parti le plus sûr : mais la pensée qu'elle pouvoit émouvoir quelque pécheur aussi heureusement qu'elle l'avoit autrefois attendri, le retint : il la conserva. Saint Ambroise, homme severe, fit ou réforma l'Office & le chant de Milan, d'une façon conforme à son génie, & ce fut la maniere de chanter que les Gaules, grossieres alors, embrasserent : Gelase premier réforma celle de Rome, vers l'an 494. environ cent ans

Conf. 1.  
 ch. 6.  
 Ep. 10.  
 ch. 33.

après, saint Gregoire le Grand inventa le plein-chant, tel qu'il est encore aujourd'hui par tout, excepté en quelques Dioceses, comme Paris, où l'on l'a changé depuis peu d'années; & je pense avec desavantage. Le plein chant de saint Gregoire ne manqua pas de couler à fond la Musique en Italie, & quoique Cassiodore, saint Isidore, & le vénérable Bede, ayent composé des ouvrages sur la Musique, dans les six, sept, & huitième siècles, elle n'avoit gueres de cours. Vers l'an 660, & sous le Pontificat de Vitalien, Platine nous dit que l'usage des Orgues, qui avoient été inventez dès le tems de Julien l'Apostat, s'établit dans les Temples. En 753, le Pape Etienne étant venu en France implorer la protection du Roi Pepin contre Astolphe Roi des Lombards, persuada à Pepin de recevoir le chant Gregorien. En 789, Charlemagne son fils ordonna par un Edit qu'on voit dans ses \* Capitulaires, qu'il seroit reçu. cap. 30. Adrien premier lui envoya même un *Antiphonaire* Romain, & deux Chantres de l'Eglise Romaine, sous lesquels on

\* M. Baillet dit *Antiphonier*, disc. de le l'hist. de la vie des Saints, premiere partie, & le Dictionnaire de Trevoux qui dit *Antiphonier* ou *Antiphonaire*, semble préférer le premier. Mais puisque de *Breviarum* on a fait *Breviaire*, & du Grec *ἄσμα* ou du méchant Latin *Glossarium*, *Glossaire*, pourquoi ne faudra-t-il pas dire *Antiphonaire* ? du Grec *ἀντίφωνον*.

fonda des Ecoles de chant à Soissons & à Metz. En 831, Loüis le Debonnaire, qui étoit fort dévot & fort affectionné à l'embellissement du service, non content des soins que Charlemagne son pere s'étoit donné ; députa Fortunat, Evêque de Treves, au Pape Gregoire I V. pour le prier de revoir & de corriger de nouveau l'Antiphonaire de France : ce qui s'acheva une bonne fois. L'Office des Cathédrales de France, prit alors une dernière forme qui a duré pendant un grand nombre de siècles. Elle consistoit en un plainchant assez orné, les Orgues, & quelquefois une espece de Musique à quatre parties, qui chantoient toutes quatre le même chant : mais dont les trois parties supérieures le prenoient ; la première à la tierce de la basse, la deuxième à la quinte, & la troisième à l'octave. Cela étoit plus naturel qu'agréable, & cela est encore pratiqué chez plusieurs peuples, que la seule nature instruit. J'ai ouï dire que je ne sçai quels Ambassadeurs d'Asie, qui vinrent à la Cour, il y a quelques années, avoient à leur suite des Musiciens qui chantoient ainsi.

Le fameux Moine Benedictin, Guido d'arezzo, parut dans l'onzième siècle, sous le Pontificat de Jean vingtième, & l'Empire de Henry troisième, Il trouva en

1024, ou 28, les six notes, en chantant l'Hymne de saint Jean-Baptiste, *Ut queant laxis, &c.* il imagina sa Gamme & fit deux livres de Musique dédiés à Théobal ou Théodat son Abbé. Outre le succès & l'éclat qu'eurent ses Livres, écrits avec autant d'esprit & de politesse que ceux d'aucun Auteur de ce siècle-là, à ce que j'en ai pu juger sur les morceaux que le Pere de Jumillac en a citez dans sa *science & pratique du plein-chant* : Gui-D'arezze eût beaucoup d'écoliers, qui redonnerent de la vogue à la Musique. Elle regagna le dessus, de maniere que ce fut alors, selon Kirker & Gassendi, qu'on commença à user & à s'entêter de la Musique à plusieurs parties, qui avoit été très connue des anciens, comme j'ai commencé ailleurs de le prouver, mais qui ne leur avoit pas été très chere, de quoi je conviens volontiers. Quatre cens & tant d'années après Gui-D'arezze, quantité de Grecs habiles, échapez de la prise de Constantinople, ayant aporté en Italie la politesse, & les Papes de la maison de Medicis, délicats, amis des sçavans & des plaisirs, ayant favorisé tous les beaux arts : celui-là fut cultivé, perfectionné, raffiné avec toute la vivacité des Italiens. Ils porterent bien-tôt les ornemens de leur Musique d'Eglise à ces excez vicieux

In pro-  
fione 5  
famtan.  
Stradæ.

que j'ai repris dans leur Musique prophane d'aujourd'hui, & le Cardinal Sadolet, \* Secrétaire de Leon X. fait une peinture de ces mauvais raffinemens de l'une & de l'autre, que je n'ai point inferée dans les Dialogues, parce que je n'osois l'y mettre en latin, & que je desespérois de la traduire en un françois qui valût le langage de Sadolet, mais que je serai bien aise d'inferer ici, où elle ne viendra pas mal. *In Musicis, ne longius à Musis abeamus, in cantu vocum, atque nervorum, fastidit hæc ætas nostra, quem tamen superior quæsit concentum stabilem & gravem, plenumque authoritatis. Modulos nescio quos amamus, & frequentamenta quibus conciditur minutim cantus, fractusque dissiliat, ac plena illa & sonora vocum vis & potestas enervetur. Revocati præmissi que ex insperato numeri, collisi durius soni, suspensa illicò vox, & ubi minime expectes amputata, artis hodie medulla sunt, plausumque multitudinis consequuntur*: Il y a eu, comme vous voyez, des Italiens d'un bon esprit, & qui sçavoient estimer les choses ce qu'elles valent. Ceci, Monsieur, ne ressemble-t-il pas un peu à leurs sonates & à leurs cantates d'apresent? nous examinerons tantôt si leurs Motets sont de ce caractère. Enfin, le Pape Pie IV, scan-

dévalisé du point énorme de mollesse, ou la  
 Musique d'Eglise étoit montée de son  
 tems, conçût un dessein sinistre contre el-  
 le. C'est le danger le plus pressant que  
 les Maîtres de Musique ayent jamais  
 couru, & la circonstance la plus désagréa-  
 ble pour nous : Mais il ne faut rien dis-  
 simuler, & cette circonstance nous de-  
 viendra avantageuse. Je vais vous rapor-  
 ter les paroles d'un \* Jesuite, dont le stile  
 revient assez à celui du Cardinal Sadolet :

*Cum enim temporibus suis animadvertisset (Papa Pius quartus) in edium sacrarum Cantu atque Symphoniâ, nihil prope aliud esse, nisi quasdam murmurâtionés delicatas, & frequentamenta inania vocularum, è quibus fructus ad pietatem nullus colligeretur: Tridenti, in Concilio orbis terra proponere constituerat, de Musicâ è sacris Templis ejiciendâ. Jamque de negotio in sermone familiari cum purpuratis patribus & aliis illustribus hierarchis egerat, quod eius consilium cum Joannes prenestinus rescivisset, qui choro summi Pontificis & Musica præerat, ut ingenio fuit artificioque nobilis, promptè Missas eâ temperatione composuit, ut detractis illis velut cincinnis, modulisque vocum suavibus, quibus antea solæ aures capiebantur, & retineretur Simphonia, & verba omnia plane & liquido intelli-*

Lud. Cress  
 Hist. li.  
 3.



gerentur. Illas vero cum Pontifex audi-  
 visset, & videret utilitatem quæ percipi  
 potest à divinis rebus, quæ canuntur; in-  
 tellectis, cum suavitate posse conjungi:  
 voluntatem illam abiecit, & putavit non  
 tam esse de Musicâ tollendâ cogitandum,  
 quam de adhibendâ moderatione. Rem  
 narravit ipse prænestinus cuidam à Patri-  
 bus nostre societatis, à quo ego accepi. En  
 effet, le Concile de Tiente ne défendit  
 pas la bonne Musique, mais il défendit  
 la Musique indigne de la sainteté de la  
 Maison du Seigneur, qui est la Maison  
 d'Oraison. \* *Ab Ecclesiis vero Musicas  
 ubi sive organo sive cantu lascivum aut  
 impurum aliquid misceatur... Arceant,  
 ut domus Dei vere domus orationis esse  
 videatur ac dici possit.* Et la vérité est,  
 qu'en quelques endroits d'Italie on gar-  
 de des règles sur l'usage de la Musique  
 sacrée. L'Eglise de Milan, dans laquelle  
 saint Ambroise avoit laissé une pieuse ru-  
 desse de chant, en a conservé des traces.  
 On y souffre moins de mollesse, & moins  
 de sonates, qu'ailleurs. ( Car les gran-  
 des sonates sont pour les Eglises. La plû-  
 part de celles dont nous avons parlé, ne  
 sont que les petites sonates, *sonate da ca-  
 mera.* ) Un bon Prêtre de Séez, qui a  
 publié un des derniers Voyages d'Italie  
 que nous ayons, ne put pas s'empêcher

Doctrina  
 de Sacr.  
 Musæ.  
 Sess. 22.

de remarquer en passant à Milan , que  
 \* la Musique en est beaucoup plus simple  
 que celle de l'Office Romain. Dans la Cha-  
 pelle du Pape , la Musique est de même  
 d'une simplicité marquée , en un point.  
 Il n'y a jamais d'instrumens , & les voix  
 n'y sont point accompagnées , reste édi-  
 fiant de l'ancienne severité de l'Eglise ,  
 qui a long-temps <sup>a</sup> rejeté les instrumens ,  
 conformément au sentiment de S. Jean \*  
 Chrysostome, qui croyoit qu'ils n'avoient  
 été permis qu'aux Juifs , à cause de leur  
 grossiereté. Et les Philosophes n'étoient  
 pas non plus favorables <sup>b</sup> aux instrumens.

Voy. d' l'.  
 & de  
 quelque  
 endroit  
 d' All  
 en 1695.  
 & 1696.  
 p. 97.

In psal.  
 150.

La facilité que Guidarezze avoit apor-  
 tée à apprendre la Musique, ne la fit goû-  
 ter en France que bien tard & bien len-  
 tement. Les premières Eglises qui ad-  
 mirent la délicatesse de cét art, ne le firent  
 qu'environ au commencement du quin-  
 zième siècle , encore aujourd'hui cer-  
 taines Cathédrales & certains ordres ,  
 Lyon , Sens , les Chartreux , &c. la re-

<sup>a</sup> Les Casuistes Italiens l'ont eux-mêmes observé *Nella  
 Chiesa Christiana*, dit le Pere Razzi Jacobin , dans ses cent  
 cas de conscience , *quattro cento anni sono , anzi al tempo di san  
 Tomaso d' Aquino , no era l'uso de gli organo , ne d' altri instru-  
 menti musicali , per due ragioni La prima Accroche non pareffe  
 cioè si giudicava Zaffe , e la segunda perché cotati instrumenti piu tosto  
 muovono l'animo al corpora' di' etto , che eformano e eccitano intemor-  
 mite la divotione. Caso 95. p. 203*

<sup>b</sup> Pythagore n'aprouvoit pas l'usage des instrumens,  
 Jamblique vie de Pyth ch 25. In Soctate non plus , Arist.  
 Polit li 8 ch 7. Platon li 3 de la Répub. en condamne  
 & en bannit la plûpart , & Arist. Polit. li. 8. ch. 6. ne les  
 estime gueres.

jettent tout-à-fait. Pendant long-tems  
 l'Eglise de Paris ne s'est servie dans les  
 plus grandes Fêtes, que du *faux Bourdon*,  
 genre de Musique très-harmonieux aussi,  
 très-juste, sans aucune dissonance qui ait  
 besoin d'être sauvée, & très-mal nommé  
 en cela. Ayant même reçu & fondé des  
 Musiciens, il paroît que le Chapitre de  
 Paris s'en dégoûta, & résolut de réta-  
 blir la première simplicité de son Office.  
 Par des conclusions capitulaires du 28  
 Mars, du 13 & du 27 d'Avril de l'an-  
 née 1646, il fut ordonné qu'on repren-  
 droit le faux Bourdon. Cependant la  
 France s'étant, si j'ose ainsi parler,  
 éveillée dans le quinzième siècle, ou,  
 comme disent quelques Historiens gra-  
 ves, s'étant corrompue par le commerce  
 que les Guerres que Charles VIII. Louis  
 XII. & François I. nous donnerent  
 avec les Italiens, & ensuite la Reine  
 Catherine de Medicis, qui étoit souve-  
 rainement Italienne, ayant poly & for-  
 mé la Cour sur ses manieres, la Musi-  
 que devint tout d'un coup à la mode  
 dans les Temples, comme sur le Théa-  
 tre & dans les ruelles. Le Roi Henry II.  
 chantoit avec les Chantres de sa Chapelle  
 Charles IX. se mettoit de même parmi  
 eux & chantoit *sa Taille & le dessus fort*  
*bien*, dit Brantôme, & ce Prince y prit  
 tant

tant de goût, qu'il fonda la Musique de S. Innocent, seulement afin que ce fût une pépinière, un noviciat de Musiciens pour lui. Henry III. chantoit très-bien aussi, mais ils étoient differens tous deux en leurs airs qu'ils chantoient, & en ceux qu'ils avoient oui chanter à d'autres. Selon ce second passage de Brantôme, il semble que l'habileté de ces deux Princes alloit jusqu'à composer. En ces temps-là, les Calvinistes rendirent \* la *Version* de Marot, dont ils se servent, célèbre par les airs agréables que de doctes Musiciens y mirent. A l'entrée de ce dernier siècle, l'amour de la composition nous faist. Louis XIII. l'aprit, & fut plus Musicien qu'aucun de ses prédécesseurs. \* *Le feu Roi de glorieuse mémoire*, dit Mr Godeau, n'avoit pas dédaigné d'employer la parfaite connoissance qu'il avoit de ce bel Art sur quatre de ses *Pseaumes* qui ont été imprimez, & les plus excellens Maîtres ont admiré cette composition. Depuis 20 ou 30 ans, on a porté la netteté la facilité de la Musique au plus haut point, ou nôtre paresse pût la souhaiter, en laissant là les nuances, & en réduisant tout au ton

Préf. de  
Godeau.

ibid.

\* En réduisant toutes les nuances à une seule disposition de notes, *ut, re, mi, fa, sol, la, si ut*, avec quoi on monte ou l'on descend à l'infini, & en réduisant aussi tous les modes imaginables au majeur & au mineur, placez sur toutes les cordes imaginables.

majeur, & au ton mineur, tierce majeure, tierce mineure: de sorte qu'elle est devenuë si aisée que chacun se pique de la sçavoir, & qu'on dit, qu'on paroît la sçavoir, sans qu'on la sçache. Les modes de France ne s'arrêtent gueres à un milieu raisonnable. Celle-ci ne s'y est pas arrêtée, selon bien des gens, qui ont déclamé contre cét emportement pour la Musique. Mais, malgré leurs remontrances & leurs railleries, il s'est étendu jusqu'au Service divin. Le Plein chant est tombé dans le mépris, sans qu'on y distingue certains morceaux d'un goût singulier; l'Office du saint Sacrement, qui est d'un chant si majestueux & si naturel, les Lamentations de Jeremie, d'une expression si admirable, &c. Mille gens ne vont plus à la grande Messe ni à Vêpres aux Cathédrales, que quand l'Evêque y Office, avec une Musique renforcée, plus de ténèbres, à moins qu'on ne soit sûr que les leçons seront travaillées de la main d'un compositeur fameux. Il n'y a que 25 ans qu'on y mettoit des Tambours & des Trompettes. Enfin je connois des Eglises, entr'autres, une Paroisse de cette Ville, ou, le Vendredi saint on chante en musique la passion.

Ce petit détail des diverses fortunes de la Musique d'Eglise, montre qu'on l'a tantôt condamnée, tantôt approuvée. On a condamné la Musique indécente & le Pape Pie IV. a été tout prêt de la proscrire : nous ne demandons pas mieux que de la voir condamner & de la voir proscrire encore. On a permis la Musique sage : c'est celle que nous voulons faire régner. Je n'ai pas même dessein de justifier l'usage perpetuel & excessif de la Musique la plus sage. Nous étions tous choquez dès nôtre enfance, de cette Passion de la Paroisse de saint Sauveur, quoi qu'elle ne soit pas méchante, & je ne serois point fâché qu'on défendît la Musique à Ténèbres, comme plusieurs Evêques ont fait par des Mandemens exprés. Non qu'elle ne pût convenir à merveilles sur les Lamentations de Jérémie, mais parce que je suis persuadé que le plainchant de ces leçons est aussi tendre que les leçons mêmes, & c'est beaucoup dire. Il faudroit seulement qu'un bon maître le retouchât, pour lui donner quelque variété de mesure & de cadences, & pour le fixer. Après quoi il seroit digne d'être seul reçu dans toutes les Eglises du monde.

Mais Monsieur qu'on prétende interdire généralement tous \* *les chants*

*S. Aug.  
Conf. li.  
10. ch. 33.*

1611.

*harmonieux*, toute Musique, sous prétexte que telle que nous la prescrivons, elle nuira toujours à la piété. Voilà ce qui est outré, \* voilà pécher par un excès de sévérité ou de scrupule. Les deux reproches qu'on lui fait sont qu'elle cause des distractions, qu'elle porte à la mollesse. Quant au premier, une Musique qui quadrera juste aux paroles, & qui ne servira qu'à les faire plus vivement sentir, n'aura garde d'amolir d'une mauvaise manière les âmes des Auditeurs, car les paroles en sont bien éloignées. Il faut croire que les Musiciens de saint Athanase étoient des chanteurs effeminez, de qui les chants insinuoient la volupté des derniers Grecs. Au regards des distractions, sur ce pié là, on devroit donc bannir de nos Temples toutes les cérémonies & toutes les parures des Autels mêmes, puis qu'elles distraient aussi un Chrétien peu appliqué : mais quelle apparence qu'une Musique comme la nôtre, occupât assez l'esprit des Auditeurs pour les empêcher de s'élever de tems en tems vers Dieu, & de s'unir aux vœux & aux affections que l'Eglise formeroit par la bouche des chanteurs, bonne manière de prier, ce me semble ? vous avez vû que je n'ai pas oublié de demander & de louer ici une grande simplicité. Ça été en partie dans la

vûë qu'elle causeroit moins de distractions. Une Musique sacrée, de même qu'une prophane, en touchera mieux, étant très simple : mais de plus elle laissera davantage aux Auditeurs, la liberté de s'apliquer au sens des prieres, & de se joindre à l'intention de l'Eglise. On ne sera point embarrassé à suivre un long jeu de parties & d'instrumens. Je m'imagine \* que ces anciens Égyptiens & ces anciens Grecs, qui avoient orné leur culte de Musique, mais d'une Musique si chaste & si unie, avoient cette idée. Ils craignoient d'occuper, de partager trop l'esprit. Il est à propos que nos Compositeurs songent que ce seroit un inconvénient encore plus blâmable dans leurs Motets, & un inconvénient qu'ils peuvent éviter.

D'un autre côté, je vois cinq raisons très fortes pour autoriser la Musique d'Eglise. Premièrement, une raison de dignité, & ce fut celle qui la fit recevoir dans le quatrième siècle, lorsque Constantin eût élevé & doté je ne sçai combien de Temples. Toutes les Religions ont emprunté l'éclat & la majesté de la Musique, & Thomas \* Hobbe, homme peu facile, observe qu'en cela les Payens faisoient fort bien. La Religion Juifve, qui étoit autrefois la véritable, s'en ser-

*De la  
R. d. art.  
15.*



voit <sup>a</sup> & s'en sert. Pourquoi la Chrétienne en feroit-elle difficulté ?

Secondement, la Musique de soi-même est un art pur, innocent, agréable à Dieu. *Elle est plus du Ciel que de la Terre & de l'Eglise que du monde*, selon les termes & la pensée fameuse de Mr \* Godeau. *Tous les arts cesseront à la fin du monde, mais elle continuera dans le Paradis*. Et que voyons-nous de mieux marqué en mille endroits des Pseaumes que des invitations à célébrer la grandeur & la bonté de Dieu par toute sorte de Musique ?

Préf. de  
ses Ps.

Troisièmement, elle est propre à produire d'excellens effets. Il est sûr, qu'une Musique d'une certaine bonté, émût, soulève les cœurs, & dans cette douce émotion, ils sont bien plus susceptibles de tendresse & de sentimens vifs, que si on ne les remuoit point. On en fait, dit-on, une assez malheureuse expérience à l'Opera. La Musique d'Eglise peut donc ouvrir les cœurs des Chrétiens, & aider à y introduire des mouvemens d'amour pour

<sup>a</sup> C'est une coutume établie depuis la Synagogue, comme rapporte Zamoras en sa Grammaire. On y chantoit, dit cet Auteur, les cinq Livres de Moïse & les autres histoires sacrées d'un ton doux & plein, les Prophetes d'un accent rude & severe, les Pseaumes d'un air grave, qui venoit de l'extase & de la contemplation, les Proverbes d'une mélodie insinuante, le Cantique des Cantiques, d'un air gai, l'Ecclesiaste d'un ton sérieux. La Croix, art. de la Poësie Franç. idées génér. de la Mus. p 624.

Dieu , à quoi tout conduit là , comme à l'Opera , tout conduit à l'amour prophane. \* *delectatio quippe quasi pondus est anime, delectatio ergo ordinat animam.* S. Aug. de Mus. li. 6.

Mais des chants de Musique d'Eglise d'une expression puissante , des tons forts, des tons de maître soutenus d'un accompagnement convenable , seroient capables d'operer autre chose que de legeres émotions de tendresse. Les Pythagoriciens avoient certains airs de lyre , ( c'étoit leur seul instrument , ) au son desquels ils avoient coûtume de Réveiller le matin leur vivacité , & de l'endormir le soir. \* *Pythagoreis certe moris fuit, & cum evigilassent, animos ad lyram excitare, quo essent ad agendum erectiores, & cum somnum peterent ad eandem prius lenire mentes, ut si quid fuisset turbidiorum cogitationum, componerent.* Quint. 2. 9. 6. 4.

Jamblique <sup>a</sup> repete en quatre ou cinq endroits qu'ils calmoient & qu'ils guerissoient par des chansons leurs maladies de corps & d'esprit. Nous éprouverions la même efficace dans des Motets vraiment beaux , ils calmeroient les troubles qui s'élevent au dedans de nous. Empedocle defarma un furieux avec une symphonie ; Pythagore

<sup>a</sup> De la vie de Pyth. ch. 25. 29. 32. 34. Jamblique dit aussi ce qu'a voit dit avant lui Quintilien, des airs de lyre pour le matin & le soir.

*Castod.*  
*Mus.*

en avoit fait autant, Asclepiades guérit \*  
 un Phrenetique, saint Augustin de son  
 propre aveu, se sentoit excité par la Mu-  
 sique de Milan, à détester & à pleurer  
 ses péchez. Est-ce que nos Motets ne  
 pouroient pas rapeller un libertin à la ver-  
 tu, ou pénétrer d'une frayeur sainte quel-  
 que pécheur? Encore une fois, comtons  
 que \* par je ne sçai quelle secreete simpatic  
 toutes les diverses passions de nôtre esprit  
 ont du raport avec les divers tons de la  
 voix qui les excitent & les réveillent.  
 Comtons que a rien ne s'insinue si aisement  
 dans des ames tendres & molles que des sons  
 vivement varieez. On ne peut assez repre-  
 senter quel est leur effet en bien ou en mal.  
 Une preuve que la Musique moderne n'a  
 pas entierement perdu l'empire qu'avoit  
 l'ancienne sur les cœurs, c'est que celle  
 de Lulli trouve tous les jours le secret de  
 nous attendrir. Et nos Motets fortifiez  
 par la vuë des Autels, ne feroient pas ce  
 que fait Armide desolée sur un Theatre!

*S. Aug.*  
*Conf. li.*  
*xv. ch. 33.*

Quatrièmement, la Musique attire aux  
 Eglises & les fait aimer. Ce seroit un mal  
 de n'y aller volontiers que les jours de  
 Musique extraordinaire, mais ce n'en est

*a Assentior enim Platoni nihil tam facile in animos teneros at-  
 que molles influere, quam varios canendi sonos, quorum dici vix po-  
 t est quanta sit vis in utramque partem. Namque & excitat languen-  
 tes & langue facit excitatos, & tum remittit animos, tum contra-  
 dit. Cic. de Legibus. li. 2.*

point un que d'y aller un peu plus gayement ces jours là que d'autres. Ce seroit un mal que d'aimer les Eglises pour de méchans plaisirs ; mais ce n'en est point un que de les aimer pour des plaisirs dignes d'un Chrétien, souhaitables à un Chrétien. Ou, si c'est un petit mal, il en fauve, il en éloigne d'autres plus dangereux. Peu de Casuistes condamneroient le plaisir qu'on prend à entendre un Prédicateur éloquent, ou à assister à l'office d'une grande Abbaye de Benedictins, & qu'on ne prendroit point au Sermon d'un Missionnaire ignorant, ou au service d'une Paroisse de village. Mr de saint Evremont écrivant au sçavant Mr Justel, a donc eu raison d'oser lui dire que *la Musique de nos Eglises élève l'ame, purifie l'esprit, touche le cœur, & inspire & augmente la dévotion.* Tout grand qu'est cet éloge, il est précisément vrai, ou du moins il ne tiendrait qu'aux Compositeurs qu'il ne le devint. Mr de Priezac, \* dans ses discours politiques, n'en donne pas un moindre à une Musique bien entendue. *Une Musique mâle ferme & modeste, comme la Doriennne... que Platon admet presque seule dans sa république, & qu'il dit être la grande conservatrice des Etats... fait aussi les hommes constans, vaillans, chastes, modérez. A dire le vrai,*

*Des disc.  
& des  
carta liber.*

c'est la voix de l'Épouse du Fils de Dieu ; c'est l'harmonie de l'Église dans les Cantiques. C'est la mère de la pudeur, la compagne de la tempérance, l'aiguillon de la vertu, & l'attrait de la dévotion, en tant qu'elle est toute divine, toute pleine d'oracles & de sacrez enthousiasmes. Et montagne, dont la liberté de parler, pleine de sens, a mérité un crédit si général, avoit dit de même, avec la naïveté originale. *Il n'est ame si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos Églises, la diversité d'ornemens & ordre de nos cérémonies & oïr le son dévotieux de nos orgues, & l'harmonie si posée & religieuse de nos voix. Ceux même qui y entrent avec mépris sentent quelque frisson dans le cœur, & quelque horreur qui les met en défiance de leur opinion. Autoritez, qui doivent ôter aux gens de bien la crainte, que la Musique sacrée ne soit funeste aux gens du monde. Il est étonnant que les anciens esperassent tant de la leur, & que nous craignons tant de la nôtre.*

*Essais, li.  
2. v. 12.*

Cinquièmement : la Musique est aujourd'hui établie en la plûpart des Églises. N'est-il pas naturel de la laisser dans la possession où elle est ? Aimable, flatteuse, on auroit du moins autant de pei-

ne à l'en bannir, qu'elle en a eu à s'y introduire. Que celles qui l'ont rejetée, ne l'admettent point : que la Cathédrale de Lyon, les Chartreux, &c. rejettent jusqu'à l'usage des Orgues ; on ne la trouvera point mauvais. Mais que celles où elle aura été reçue la gardent, & tâchent d'en avoir de bonne. Difficilement me nierat-on que ce ne soit le plus court & le meilleur. \* *Pfallite Deo nostro, psallite, psallite Regi nostro, psallite, quoniam Rex omnis terra Deus. Psallite sapienter* : Voilà nôtre arrêt. *Pfallite*, qu'on chante. *Pfallite sapienter* ; mais qu'on chante sagement : Qu'on se serve de la Musique pour exprimer la hauteur de nos Mysteres ; mais que ce soit d'une Musique pure & chrétienne, & qu'on la rende pure & chrétienne si elle ne l'est pas. Au reste, il ne seroit point impossible de la mettre presque par tout au dessus de la censure, de la mettre en un état qui répondroit parfaitement à la sainteté de nos Temples, & des paroles surquoi elle est employée. Quelques réglemens que l'autorité des Evêques pourroit faire & entretenir sans effort, & qui même ne seroient pas très à charge aux Compositeurs, en viendroient à bout. Et peut-être vous dirai-je quelque jour, si vous me l'ordonnez, les pensées que

Conf. 1.  
10. ch 33.

j'ai euës là-dessus ; mais pour à present, après avoir conclu de toutes les raisons que je vous ai exposées, qu'elle ne feroit aucun tort, telle que nous l'avons dépeinte ; au contraire, & qu'on est obligé d'approuver, comme \* saint Augustin, que la coûtume d'en chanter se conserve dans l'Eglise, afin que par le plaisir qui touche l'oreille, l'esprit encore foible, s'élève dans les sentimens de pieté, je vais passer à l'examen de la maniere dont les Italiens & les François la traitent chacun de leur côté.



## SECONDE PARTIE.

*Quelle est la Musique d'Eglise en France & en Italie.*

### ARTICLE PREMIER.

*Examen des Italiens & des François, pour les qualitez d'un Maître de Musique, & pour le choix des paroles.*

**A**\* Ne juger des choses qu'en gros & par une vûë générale, l'Italie ne gagneroit assurément pas à être comparée

parée à la France, en ce qui regarde le sçavoir estimable & la vraye pureté des mœurs. Quant à la bonté des mœurs, je ne connois pas de siècle où ils l'ayent emporté sur nous. La subtilité de leurs idées s'est toujourns étendue jusqu'à leurs plaisirs, en quoi ils ont raffiné d'une manière peu loüée des Historiens sévères. La mollesse a toujourns été aussi commune en ce pais-là, que profonde & étudiée; & les Voyageurs d'aujourd'hui ne marquent pas qu'on s'y soit très-réformé. Mais quant à l'érudition, il est certain qu'il a été un tems, où ils nous surpassoient de beaucoup. Qu'étions-nous dans le quinzième siècle & dans le milieu du seizième, pendant que les Italiens, instruits & animez par ces Grecs délicats, qui s'étoient sauvez de la ruine de Constantinople, faisoient revivre les belles lettres en Occident? Erasme disoit hardiment d'un Anglois, dont il *admiroit l'esprit divin*, qu'il lui manquoit d'avoir été formé en Italie. Combien d'esprits polis, dignes enfans de Virgile & de Ciceron leurs Ayeüils, à Rome, à Florence, à Venise, &c. tandis que nous conservions une probité & une valeur

<sup>a</sup> *Quid tas te non prestisset admirabilis ista natura felicitas, si hoc ergo tam instructum esset ut hic?* Lettre d'Erasme à Frobenius. Elle est à la tête de l'Eutopie de Thomas Morus.



grossières. J'envisage avec respect, & , si je l'ose dire, avec tendresse, une foule de grands hommes que l'Italie nous a donnez, & de qui les noms ne mourront jamais en France, à moins que les écrits de Mr Peraut l'Académicien & de ses sectateurs n'y éteignent entièrement le bon goût : Ange Politien si excellent Traducteur des excellens Auteurs Grecs, Fracastor, Vida, imitateurs si heureux du maître des Poètes latins, Lelius Gregorius Giraldus, si profond dans la connoissance de toute la bonne antiquité, le Sénateur Nagerius, critique aprochant du Quintilius Varus d'Horace, Bembe, Sadolet, les Manuces, &c. & en fait de Théologie & de sciences sublimes, l'Italie méritoit presque la même gloire, qu'en fait de belles lettres. Elle enfanta plusieurs hommes célèbres à qui nous devons d'aussi bons ouyrages qu'il s'en pouvoit faire alors, que la Théologie n'avoit pas cette forme & ces principes solides qu'on lui donne maintenant. Mais, Monsieur, il n'est gueres demeuré de vestiges de cette ancienne splendeur de l'Italie. Si Nagerius y avoit vécu dans le dernier siècle, il y seroit mort de douleur, ou il s'en seroit volontairement exilé, pour ne pas voir le Phebus & le galimathias, la fureur des pointes & des équivoques, l'a-

mour des froides antitheses & des hyperboles perpetuelles , triompher parmi les Ecrivains de sa nation , avec un aplaudissement universel. Ils ne visoit qu'à ce mérite & en Latin & en Italien. De là est venu le mépris des Auteurs chez qui le latin s'apprend , & ensuite le mépris & l'ignorance du latin même. Depuis le Rossi , qui sous le nom en l'air de Janus Nicius Erythræus a fait ces aimables Pinacothèques ; je ne sçache pas d'Italien , dont la latinité se soit attirée de l'estime. Les Livres latins qui ont paru en Italie les dernières années , sont si pitoyables , que je veux éviter , en n'en parlant point le danger d'en parler trop aigrement.

Il est vrai que j'ai vû dans les mémoires \* de Trevoux , que les Italiens ayant

*Peor.*  
1704  
art. 29.

enfin conçu qu'ils avoient suivi , deux cens ans durant , une vilaine route en se jettant à corps perdu dans un stile faux & empoulé , veulent revenir au naturel & à la justesse. Ils ont envie de s'amender ; mais de long-tems , la nation entiere ne se fera convertie , & quand elle se convertirait tout d'un coup , il faudroit de longues marques de repentir pour assurer sa conversion , & pour faire oublier le passé. De vieux pécheurs , comme cela , plongez depuis un temps infini dans des habitudes détestables , ne doivent-ils pas , M<sup>r</sup>

l'Abbé, être éprouvez à loisir ? leur donne-t-on si-tôt l'Absolution ?

Au contraire ; la France qui s'est polie plus tard ; & qui a aux Italiens l'obligation de sa politesse & de son ouverture pour les belles lettres , a laissé dans le dix-septième siècle , ses maîtres de bien loin derrière elle. La crainte de paroître partial pour nôtre patrie ne m'empêche pas de le soutenir , mais elle m'empêche de faire une liste fastueuse de tous les hommes rares en chaque art , qui ont annobli la France , seulement sous le règne du Roi. Je laisse les scavans Hollandois , Anglois , Allemands , nos rivaux en bon sens & en profondeur , mais nos inférieurs en délicatesse , à juger ; eux qui sont dés-intéressés : combien nous avons obscurci , & sur les belles lettres , & sur la Théologie , & sur les grandes sciences , tout ce que l'Italie a jamais produit , & combien il nous seroit honteux d'entrer en comparaison avec ce qu'elle produisoit pendant que nous avons fleuri. Je me persuade que la Hollande , l'Angleterre & l'Allemagne , n'hésiteroient point à nous rendre justice. Peut-être sommes-nous sur le point de baisser considérablement , & c'est l'opinion où je suis que les mauvais livres de Mr Perraut & de ses Sectateurs en seront cause en partie , qui

m'inspire contre lui une vivacité que j'ai peine à modérer. Néanmoins, il est certain que la France fleurit encore ; son avantage sur l'Italie demeure encore en son entier. L'Eglise y a une très grande part. On a droit de douter qu'aucun Clergé ait jamais été si docte, que celui de France l'est à présent. Nos Vicaires de Village sont mieux instruits de leur Religion, que ne l'étoient nos Prélats dans le siècle de Calvin. Et à l'égard des mœurs, sans que je veuille relever ce que les Italiens ont dit plusieurs fois, *qu'ils font la Religion & que les autres l'observent*, à ne considérer que la police extérieure & que les dehors, il ne paroît pas que les Italiens aient tout-à-fait la piété droite & ferme des François. Le bon exemple du Roi qui n'a pas pû ne point operer depuis le tems qu'il le donne constamment, & qui a rendu au moins d'une hypocrisie loüable & utile, les courtisans qu'il n'a sçû rendre dévots ; la vie sans reproche des Evêques qui a autant contribué que leurs Séminaires à épurer celle du Clergé : & les réformes d'Ordres qui ont fini tous ces bons tours de Moines & tous ces contes plaisans que les rieurs faisoient autrefois ; bien souvent avec sujet, ont donné à la France une face vraiment chrétienne. Comme le caractère général de la

nation est un préjugé légitime du caractère de chaque particulier ; & comme nous avons montré que la piété, & l'habileté en Théologie & en Langue latine, sont des qualitez essentielles à un Compositeur : ce que je viens de dire ici n'est point une digression inutile. Cela signifie qu'il est vrai-semblable que nos Compositeurs ont communément plus de fond de Christianisme & d'érudition que les leurs. Approfondissons-en la vérité. L'érudition d'un Compositeur consiste à sçavoir sa Religion & du latin. Ils ne montrent pas dans leurs pièces imprimées, qu'ils sçachent mieux leur Religion que le petit peuple d'Italie, qui ne la sçait nullement bien. On y rencontre à tout moment des traits d'une dévotion hazardeuse, & qui a besoin d'une grande indulgence pour ne pas scandaliser. Souvenez vous de ce Motet à la sainte Vierge, où il y avoit *adoro te*, répété cinq ou six fois ; & qu'après une longue dispute, le chapitre de \* \* ne voulut point laisser chanter dans son chœur. Imprimeroit-on en France un Motet semblable ? au regard du latin, les Compositeurs seroient des docteurs en forme, & plus que des docteurs, s'ils en sçavoient, tant il est aujourd'hui peu commun qu'on en sçache en Italie. *Les Italiens n'aiment pas la Langue latine*, \* dit le

Prêtre de Sées, aussi ne sçauroit-on leur faire un plus grand déplaisir que de leur parler latin... Ces Messieurs pour l'ordinaire me répondoient en Italien, après leur avoir fait ma demande en latin. En entrant dans Parme, je fis rencontre d'un Abbé. Je lui demandai le logis du Grand Vicaire. Le latin l'embarassa, de sorte qu'au lieu de me répondre, il prit la peine de me conduire. Mais comme il y avoit assez loin, il s'ennuya. Apparemment qu'en marchant, il songeoit à ce qu'il me devoit dire, car tout d'un coup il s'arrêta, & en me montrant un beau Palais, il me dit. *Dominus, quando vestra dominatio erit ante hunc Palatium, tunc cognoscebis Dominum quàm petit.* Les Voyageurs modernes sont pleins de traits de cette force. On conviendra que le latin est plus usité que cela en France, & mieux sçû de tous les honnêtes gens. La plupart de nos Compositeurs l'entendent. Mr Mignon, Campra, l'Abbé Bernier, &c. Je ne nomme point Mr Brossard, qui est homme d'étude, & qu'on doit tirer pour l'érudition du rang des Musiciens ordinaires. Ce seroit-là une trop petite louange.

J'avouë pourtant que nous ne sommes pas encore assez au dessus des Italiens & de la critique, pour la connoissance de

Voyag.  
d'Ital. &  
de quel-  
que contr.  
d'Allem.  
en 1695.  
& 1696.  
p 110 &  
112.

cette belle langue, j'ai oïi assurer que *Lallouette* n'en sçait pas un mot. Ce défaut balance tous les avantages, que son beau génie & le bonheur extrême d'avoir été Secrétaire de Lulli, lui peuvent donner, & j'ai vû vingt choses réjoüissantes dans nos Pieces, des mots estropiez, séparés en deux, apliquez à contre-sens, &c. qui ne sçauroient non plus venir que de l'ignorance des Compositeurs en Musique latine. Dans une Messe de *Gontier*, il y a trois parties, dont la première dit, *non erit* : la seconde, *non erit si* ; la troisième, *non erit finis*. Dans un Motet pour le jour de Noël, *Lochon* met, *procedentis, dentes, dentes*. Si *Gontier* & *Lochon* avoient été habiles Grammairiens, ils n'auroient pas coupé ainsi par la moitié *finis* & *procedentes*. Et en effet, on m'a conté que ce *Gontier* & ce *Lochon*, qui ont certainement du feu, ne sont rien moins que sçavans. Ce sont deux hommes, un de Beauvais, l'autre de Tours, qu'un talent naturel a poussé à la Musique latine, contre toute sorte de règles & d'apparence. Ils en composoient sans la pouvoir noter, & ils la faisoient noter par des enfans de chœur, semblables, mais en un degré très inférieur, à Monsieur des Touches. Je dois dire ici, comme je l'ai dit dans les dialoges pour les Opera,

qu'en fait de science de Musique, les Italiens qui s'appliquent à la composition d'Eglise, ont d'ordinaire plus de fond que ceux qui briguent parmi nous les places de maître. Les Italiens l'emportent en ce point, moins cependant que nous ne l'emportons sur la Théologie & sur le latin. Reste le génie & le goût, que j'ai marquées aussi au second Article pour les qualitez nécessaires au Compositeur. Passons-les en cet endroit. Cela sera répandu dans ce que nous dirons bien-tôt. Nous prendrons l'idée que nous voudrions avoir du génie & du goût des Italiens & des François, de l'amas des différens traits que nous en rapporterons. Elle doit résulter du tout ensemble.

Quoique tout soit Prêtre & Moine en Italie; les Compositeurs ne sont ni l'un, ni l'autre. De cinquante maîtres de Musique, il n'y en aura que deux qui soient dans les ordres sacrez, peut-être aucun: & à proprement parler, il n'y a point là de maîtres de Musique; ou du moins, ils n'y sont pas en titre d'office. Les plus grandes Cathédrales n'ont ni Compositeur, ni Musicien attachez à elles. Point d'enfans de chœur, les *Castrati* en tiennent lieu. On prend des Motets du premier venu, lorsque l'on en a besoin. Ce sera un homme marié, un homme d'une



vie scandaleuse , un *Castrato* qui aura composé le Motet ou la Messe du jour de Pâques , & qui les fera executer par d'autres gens comme lui , ramassez de tous les côtez.

En France , cela est autrement réglé. Les Evêchez y étans plus grands & plus riches , chaque Cathédrales a sa Musique fondée , & à la tête son maître ; un sous maître très souvent : dans les Provinces , les deux tiers de ces maîtres sont Prêtres , ou au moins Ecclesiastiques , & il est de leur intérêt de l'être , parce que ces puissans Chapitres ont quantité de Benefices à leur nomination , & que le maître de Musique ne manque gueres d'en obtenir quelqu'un , qui en vaut la peine. Je confesse qu'il n'arrive que trop fréquemment à Paris qu'on reçoive des maîtres de Musique séculiers. *Charpentier & Bernier* à la sainte Chapelle , *Campra & Lalouette* à Nôtre-Dame , &c. mais ceux-là & quelques autres ont été des gens à qui on a fait grace , en faveur d'une habileté distinguée : il importe un peu moins qu'ils soient Prêtres à Nôtre-Dame de Paris , parce qu'ils ne sont qu'à demi les arbitres de la Police de la maîtrise , deux Chanoines députez font la dépense de la Table & veillent au reste , & en gros , il ne laisse pas d'être vrai que nos Compositeurs sont

ordinairement dans les ordres. Je demeure pourtant d'accord qu'il seroit fort bon qu'on n'en reçût nulle part aucun autre, ( remarquez en passant que les plus doctes, *M. Brossard*, *M. Lami* que je vais tout à l'heure citer, &c. sont Prêtres. ) Et outre les raisons que j'en ai données au second Article, on devroit considérer que par tout, hors à Paris, le maître de Musique est chargé de la conduite & de l'éducation des enfans de chœur. S'il ne sçait gueres le latin & sa Religion, comment les leur apprendra-t-il, ou comment tiendra-t-il la main que son sous-maître les leur apprenne ? mettez-là un fou, un homme de table & de plaisir, loin qu'il songe à leur former les mœurs, il les leur gâtera par une facilité vicieuse & par de mauvais exemples. Je me suis toujours imaginé qu'on pouvoit attribuer à ces mauvais exemples d'un maître de Musique mal choisi, séculier & débauché, le libertinage de nos Musiciens, dont la plus grande partie a été élevée enfans de chœur. Leur caractère est tel depuis long-temps, qu'à present sur le seul nom de Musicien, on se forme l'idée d'un homme peu régulier. C'est qu'ils se gâtent dès la petite soûtaine rouge, & quand ils l'ont quittée, ils vivent comme ils ont vû vivre leurs maîtres : ils s'entre-

resemblent & sont yvrognes par tradition.

Venons maintenant au choix des paroles. A le prendre à la rigueur, les Italiens ne choisissent point les leurs, car ils les font toutes. Lors qu'ils sont obligez de mettre en chant un Canticque, un Hymne, ou un Pſcaume, à caufe que la cérémonie du jour le veut absolument, ils s'y soumettent : mais il est fort rare qu'un Motet, dont ils font les maîtres, & dont ils se donnent à eux-mêmes le sujet, soit composé de passages de la Bible. La Bible est à leur égard, un vieux magasin, où ils ne tiennent compte de fouiller ; ils se croyent plus glorieux de travailler sur quelque chose de tout neuf, & ils créent les paroles aussi bien que la Musique. Je vous dirai en un mot, que ce défaut est le plus grand de tous, & la source de mille défauts.

Si par hazard quelqu'un d'entr'eux entreprend de rassembler des passages, ou d'ajuster des termes de l'Ecriture pour en faire un Motet, ils les lient & les ajustent d'une maniere, qui montre à merveilles que ce n'est pas leur métier. Je veux vous en rapporter un exemple, afin que vous en jugiez, & je vous assure que cet exemple-ci est un des moins defavantageux pour l'Italie, que je puisse vous

raporter. Voici les paroles d'un des plus fameux Motets du *Carissimi*.

*Peccavi, Domine, & miserere mei, te diligit anima mea, te semper quaesivit cor meum. Ergo, mi Jesu, mi Creator, mi Salvator, dimitte culpas, parce peccatis meis, quia tu salus, tu spes, tu vita mea es.* Cela n'est-il pas bien suivi ? j'ai péché, Seigneur, & ayez pitié de moi. Le joli & ! mon ame vous aime, mon cœur vous a toujours cherché. On n'a point péché, si l'on a toujours cherché Dieu. *Dimitte culpas.* Quel mot est-ce que *culpas* ? je doute que jamais l'Écriture l'ait employé, & je ne pense pas qu'aucun bon Auteur latin se soit avisé de s'en servir. Cicéron s'est servi une fois de *culpa*, *omnes culpa*, & il n'est point rude, mais *culpas* est insupportable à ceux qui ont un peu d'oreille. Un Musicien, qui en devroit avoir plus que personne, le dit le premier, sans aucune nécessité, en un discours de trois lignes, & ce Musicien est *carissimi*, un des maîtres de sa nation de la réputation la mieux établie ! vous me permettrez d'ajouter que ce Motet est digne d'être appelé beau. La Basse-continuë en est un peu esclave des fugues & des parties supérieures, & quelquefois manque de suite & de dessein, & je m'aperçûs encore qu'une des trois parties du

trio de voix étoit à moitié semblable à la Basse-continuë, & à moitié différente, ce qui est pauvre. Mais sans compter une harmonie aimable & flâteuse, ce Motet a des tons très estimables pour le chant & pour l'expression. Le seul ton qui est sur le mot *peccavi*, & qui fait beaucoup, parce qu'il est & qu'il doit être souvent répété, me paroîtroit d'un grand prix. C'est dommage qu'à travers toutes ces beautés, on sente que les paroles ne sont point bonnes.

L'Écriture nous est plus vénérable & plus familière; je croi que nous en avons l'obligation aux Huguenots, à qui nous en avons plusieurs, ce que Mr Colbert n'a pas craint de dire dans son testament politique. Le long commerce & les fréquentes disputes que nous avons eu avec eux, ont fait que la France est celui de tous les Royaumes Catholiques, où le goût de l'Écriture s'est le plus répandu. On l'aime, on la sçait, sa simplicité nous pique, & les compositions modernes, quelque mesurées & quelque rimées qu'elles soient, sont fades, au prix, pour les honnêtes gens. Nos Musiciens ont suivi ce goût louable. Ils travaillent pour l'ordinaire sur des Pseaumes, sur des passages rassemblez de la Bible, ou sur des Hymnes de l'Église. Telle est la méthode

de *Dumont*, de *Campra*, de *Bernier*, &c.

Non que quelques-uns, dans l'envie de se faire honneur des productions particulières de leur esprit, ne s'écartent de la route commune. *Mr Brossard*, par exemple, néglige l'Écriture, pour briller par des paroles qui paroissent purement de lui. De ses huit Motets, le dernier seulement est sur le Pseaume, *Quemadmodum desiderat cervus*, &c. & le quatrième sur l'Hymne de l'Assomption de Sainteüil, *O vos atheni*, &c. il a tiré de son propre fond les paroles des six autres. Ce que je dois à son érudition & à la patrie, ne m'empêchera point de l'en reprendre. Quelle rapsodie est-ce que les strophes de son Motet à voix seule *Ave vivens Hostia*, qu'il a mis en habile homme à la tête de son Livre, afin que le commencement fit goûter la suite, & dans lequel il y a sans doute des choses excellentes ? n'est-il pas joli de voir *Mr Brossard* conter fleurettes à la sainte Hostie, si j'ose ainsi m'exprimer, par de petits vers rimés & semés de pointes & de gentilleses ? & quel latin, quel langage ! *scrinum dulcoris*, dit-il au saint Sacrement. *Escriin*, petit coffre de douceur. Voilà assurément du langage & du latin d'Italie. Je suis sûr qu'il ne nous trouvera pas *dulcor* dans *Cicéron* : je l'ai cherché dans

la Concordance de la Bible, & j'ai vu qu'il n'est qu'en un seul endroit de l'Ecclesiastique. Mr Brossard, que rien ne contraignoit, pouvoit faire grace de ce mot là à des oreilles délicates. Il est heureux de s'être attaché, comme il a fait, à étudier les Ouvrages Italiens,

Maitre  
de Musi-  
que de  
Nôtre-  
Dame de  
R \* \*

Les paroles d'un Motet de \* *Mr Lami* sur le même sujet, pour l'élévation du saint Sacrement, sont d'un goût bien différent. Il les fit imprimer, lors qu'il étoit maître de la Musique de saint Innocent à Paris, avec celles de deux autres Motets, un pour le jour des Innocens, l'autre pour le jour de Noël. Ces deux Motets-ci sont deux especes d'histoires, tissées de divers passages de l'Ecriture, apliquez & liez avec beaucoup de justesse & de bonheur, sans qu'il y ait de lui qu'une strophe de quatre vers en chacune : mais, comme elles sont longues, je ne vous rapporterai que les paroles pour l'élévation.

Ps. 85. 5. *Quam bonus es, Domine, quam suavis ac-  
mitis es,*

Sap. 16  
20. *Quam bonus es, Domine, diligentibus te  
De cælo panem dedisti nobis, præbentem  
regibus delectamentum.*

*Quam bonus es, Domine, quam, &c.*

Ps. 22. 5. *Impinguasti in oleo caput nostrum,  
Et calix iste quam præclarus est!*

*Quam bonus es, Domine, quam, &c.*

*Nascens te das in socium,*

*Convalescens in edulium,*

*Te moriens in precium,*

*Regnans te das in premium.*

*Quam bonus es, Domine, quam, &c.*

J'espere que vous trouverez cela dévot & agréable, capable d'élever le cœur & l'esprit ; premierement, du Musicien lors qu'il compose, & ensuite des Auditeurs : & si je me trompe, un critique sans religion conviendrait que, dans l'opinion des Catholiques, c'est parler noblement de l'Eucharistie. J'ajouterais que j'ai vû dans les Poésies de Perrin deux pièces latines, <sup>a</sup> faites pour être chantées, & parfaitement propres à servir d'exemple du bon & du mauvais en ce genre là. La première, toute tirée de l'Écriture, est d'une beauté admirable, vive, gracieuse, semée des traits du monde les plus fins, les plus ingénieux, & qui convenoient le mieux à la fête pour laquelle elle étoit composée. La seconde, est une élévation qui consiste en cinq vers hexamètres, plats, sans force & sans onction, peu propres au chant. Si elles sont toutes deux de la façon de Perrin, comme il y a apparence, l'une devoit bien ra-

*S Thom.  
off S.  
Sac.*

*a Canticum in die matrimoni Ser. P. Ducis Andegavensis cum serenissima principissa anglæ, excerptum ex Scripturâ sacrâ. P. 230.*

*Alia in elevatione hostiæ. P. 234.*



battre la vérité que lui auroit pû donner l'autre. Je vous supplie, Monsieur, de vous souvenir de les lire quelque jour.

---

## ARTICLE II.

### *Examen des Italiens & des François, pour la Musique.*

**L'**Expression, la simplicité, l'agrément, sont les trois qualitez d'une excellente Musique d'Eglise. Une expression-excellente a aussi trois qualitez : elle est naturelle, vive, juste.

J'ai dit dans le cinquième Dialogue, pour ramasser en deux points tous les vices de la Musique profane des Italiens, que leurs sonates n'ont point de chant, & que leurs chants n'ont point d'expression. J'ose redire ici en gros la même chose de leur Musique sacrée. Elle est si semblable à la profane, le même génie, le même goût y régne avec tant de conformité & d'emportement, que c'est un triste préjugé contre elle; & cette conformité, dont on ne scauroit disconvenir, sera cause que je ne recommencerais pas à marquer leurs défauts en détail. Ce seroit vous fatiguer, Monsieur l'Abbé, que de vous répéter tout ce que j'ai répandu dans

les Dialogues. Vous voudrez bien vous ressouvenir de mes critiques & de mes raisons, & vous les apliquerez où vous jugerez qu'elles le devront être. Je vais seulement ajouter ici quelques faits particuliers. Le rapport que la Musique d'Eglise & la Musique d'Opera d'Italie ont ensemble, fera encore que celle-ci pourra se ressentir de fois à autre de ce que je dirai de celle-là.

Le défaut d'expression, est le défaut capital & insupportable des Compositeurs d'Italie. On peut toujours leur faire le reproche qui dit tout, que Cicéron <sup>a</sup> faisoit aux Stoïciens. *Ceux mêmes qui leur applaudissent, ne changent en rien de cœur en les écoutant, & s'en retournent les mêmes qu'ils étoient venus.* Néanmoins quand je soutiens que la Musique Italienne n'a point d'expression, je ne prétends pas qu'elle n'en ait jamais aucune: j'entends qu'elle ne l'a presque jamais telle qu'elle la devrait avoir. Ils ont de reste, selon les occasions; tantôt de la gayeté, tantôt de la tristesse, tantôt de la fureur; mais ils en ont trop ou trop peu, en quoi ils manquent de justesse, & cela ne coule point de source, ils font venir cela à force,

<sup>a</sup> *Quibus etiam qui assentiant nihil commutantur animo, & utem abeunt qui venerant.* Cicero, de finib. bonor. & mal., lib. 4.

& de trop loin, en quoi ils manquent de naturel.

Leur amour pour les chants extraordinaires, la torture qu'il faut se donner pour déchiffrer leurs éfroyables transpositions, la profusion importuné de leurs ornemens, la coûtume qu'ils ont de parcourir en cinq ou six mesures, deux ou trois oétaves de bas en haut & de haut en bas, & de changer à tout moment de mouvement & de mode, &c. font des marques très certaines que la Musique de leurs Motets n'est point naturelle. Cette seule habitude de changer à chaque instant de ton d'une façon si subite & si violente, est une conviction de leur manque de naturel. Voyons-nous qu'un homme qui parle naturellement, parle ainsi ? mais comme je l'ai dit en plus d'un lieu, ils font si peu de cas de la nature, qu'ils renoucent volontiers à l'honneur de la bien suivre ; ils s'en éloignent de propos délibéré, & ils n'ont point honte de croire que leur étude vaut mieux qu'elle. Peut être que ceux qui aiment les Motets Italiens, ne se soucieront pas de les défendre là-dessus.

Que l'expression ne soit point juste dans ces Motets, qu'elle soit outrée ou petite, il y en a cent & cent preuves. Outre toutes celles qui résultent de ce que je leur ai

reproché, de leur badinage, de leur affectation &c. je vous en marquerai deux en cet endroit. Ce sont deux défauts encore plus communs, si cela est possible, dans leur Musique d'Eglise, que dans celle d'Opera, & qui comme les autres, y sont beaucoup plus condamnables. Les Compositeurs Italiens ont l'attention de s'attacher à peindre chaque mot en particulier, & ils n'en rencontrent aucun, auquel ils ne donnent quelque coup de pinceau en passant. Voilà une petiteffe risible; cependant, c'est la folie de leurs premiers Heros. Ils oublient, ils affoiblissent l'expression générale du Verset & de la pensée, pour s'amuser à cette expression particuliere du mot... La pensée, le Verset, n'ont point besoin que l'expression particuliere de ce mot les releve, ils sont déjà assez vifs... n'importe. Ce mot est cher au Compositeur; & il ne le passera pas sans s'y arrêter amoureuxment. J'ai été très fâché de trouver une de ces petiteffes dans *le jugement de Salomon du Carissimi*. Quoique M... tiennent pour *buononcini*, qu'elles n'estiment des Compositeurs d'Italie que ceux qui ont fleuri depuis vingt ans, & que le *Carissimi* soit anterieur à cet âge de la bonne Musique Italienne, j'ai toujours été persuadé qu'il est le plus grand Musicien que l'Italie ait

produit, & un Musicien illustre à juste titre, plein de génie sans contredit, mais de plus ayant du naturel & du goût; enfin le moins indigne adversaire que les Italiens aient à opposer à Lulli: & de toutes les Pièces du *Carissimi* que j'ai entendues ou que j'ai vûes manuscrites, (car je n'ai rien vû d'imprimé de lui.) Ce jugement de Salomon, est ce qui m'a touché davantage. J'y fus charmé de plusieurs traits rares. Les criailleries des deux meres qui se disputent l'enfant, la majesté de Salomon en prononçant son Arrêt, &c. y sont exprimées avec une naïveté heureuse. Mais, il y a un *discernere* dont on ne peut pas n'être point choqué. *Discernere*; discerner, c'est examiner & connoître le bien & le mal des choses, & pour représenter cet examen & cette connoissance de toutes les choses du monde, *Carissimi* met sur *discernere* un chant qui parcourt toutes les cordes. Quelle puerilité, & comment apeller cela autrement?

Un second défaut qui montre qu'ils outrèrent & qu'ils veulent outrer l'expression, ce sont leurs répétitions. A fin de faire sentir un mot, ils le redisent un quart d'heure durant. Le secret est merveilleux & spirituel. *Bassani*, dans son premier Motet, répète neuf fois de suite, *fi*, & sept

fois non. Après cela, l'Auditeur a tort s'il ne goûte, s'il ne retient pas bien non & si : mais souvent des Auditeurs impatients, ou glorieux, s'ennuyent, ou se fâchent qu'on leur rebatte ainsi les mêmes mots. Ils disent que, c'est insulter l'esprit & lasser l'oreille. Les Italiens amoureux de leurs idées, & enflés de leur science d'accords, ne songent point au danger qu'on court de s'égarer en allant trop loin, ou plutôt ils pensent que quoi qu'ils fassent, ce ne scauroit être une faute, qu'on sera obligé de les admirer sans raisonner en vertu de leur harmonie détournée, & que leur autorité fera oublier les règles ordinaires de la sage médiocrité, au dessus desquelles ils se mettent, & ce des es du bon sens qu'ils ne daignent pas consulter. Si quelqu'un lisoit en Italie les bons Auteurs Grecs & Latins, la lumière viendroit & se communiqueroit, on instruiroit les Compositeurs qui pourroient revenir de leur fol entêtement d'abandonance, & qui apprendroient que l'excez ne scauroit être une perfection : qu'au contraire, la vraie perfection est par tout de fuir l'excez. En sorte, qu'il y aura lieu de soutenir, selon \* Aristote, que tout, ce qui est point dans l'excez, est un bien, puisque tout ce qui est excessif, & plus grand qu'il faut, est un mal. Tout, & en Poësie,

Reib. li.  
I. c. 6.

& en Peinture, & en Eloquence; & en Musique. Une mesure a  $\frac{6}{4}$  est vicieuse, ou la passion ne demande que la vitesse d'une mesure à trois temps. C'est un mérite que de faire un chant uni, composé de tierces & de quarts, sans b mol, ni diésis : quand cela suffit.

Μέτρα φυλάσσειν, καὶ τὸς δὲ ἐπιπασίῃ ἀΐεσσι.  
*Mensuram serva, modus in re est optimus  
 omni,*

**Εξ** **καὶ** **Πυθέει** **B. B.** Avoit dit en Grece \* Hesiode, dès le tems de la naissance des beaux arts, ce que Virgilè a depuis si admirablement pratiqué, & ce qu'Horace a tant enseigné à Rome. Mais puis qu'aucun Italien n'est plus d'humeur à aller étudier les leçons de ces Auteurs dans leurs Livres, il seroit à propos que quelque voyageur charitable fit graver sur les portes des Academies d'Italie & des maisons où logent les Compositeurs, ces deux Inscriptions que les Amphictions \* avoient autrefois fait graver sur celles du Temple de Delphes, & qu'Aristote \* appelle des *Sentences proverbiales*, tant elles étoient devenuës communes parmi les Grecs.

Plat. in  
 Charm.

Reth. li.  
 2, c. 22.

γινώτι σεαυτου. connois-toi toi-même.

μηδεν ἄγαν, rien de trop.

La premiere modereroit l'extrême confiance qu'ils ont en leur sçavoir, principe secret de leurs accords extravagans, &

cette

cette dernière les rendroit tout d'un coup d'excellens hommes dans leur métier, en cas qu'ils en profitassent bien.

Les François ont l'expression assez naturelle & assez juste, & médiocrement vive. On ne voit pas qu'aucun d'eux ait encore attrapé dans la Musique d'Eglise, l'art de ces expressions victorieuses, qui dans la Musique des anciens, ont operé des choses surprenantes : mais au moins, ils ne se sont pas fort écartez du chemin d'y parvenir.

Nous avoüons pourtant que plusieurs succombant à la tentation des chants détournés, se sont un peu éloignés de la nature, & les Italiens ont la gloire de les avoir corrompus, & le plaisir d'avoir empêché par là qu'on ne les surpassât tout-à-fait en un point. Si *Mr Brossard* s'étoit moins rempli d'érudition Italienne, il en auroit été plus coulant & plus suivi, il n'auroit pas changé de mouvement à chaque Verset de son *Ave vivens Hostia*, il n'auroit pas fait des *Amen* & des *Alleluia*, dignes du sifflet. Soit que *Campora* craignît de se copier soi-même dans son troisième Livre de Motets, soit que l'imitation des Italiens, à laquelle il paroît s'être adonné, l'eût gâté : il est constant qu'il y a beaucoup à dire, pour le naturel, des Motets de son dernier Livre à ceux



du premier & même du second, dont la douceur & la facilité méritoient la vogue qu'ils ont eüe. Aussi a-t-il éprouvé que le public n'est point duppe. La destinée différente des deux premiers Livres & du troisième, a dû lui apprendre que le prix & le pouvoir des vrayes & des fausses beautez sont bien differens. La science que *l'Abbé Bernier* a montrée dans ses Pièces imprimées, & qu'il a montrée assurément en un degré aussi haut que quelque Italien qu'on puisse vanter, lui a coûté cher. Ses Basses si travaillées n'empêchent point qu'on ne sente & qu'on ne condamne un génie contraint qui révolte. Quant à la justesse d'expression, à ce rapport exactement proportionné de la Musique & des paroles, je ne prétends pas non plus que nos François n'y manquent point. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent un soin entier de s'y attacher. Le moyen d'excuser *Mr Mignon*, quand on voit qu'au *Kyrie eleison* d'une de ses Messes, non content du triple noir, il met *gayement* : il ne se souvenoit pas que *Kyrie eleison* veut dire, *Seigneur ayez pitié de nous*. Je me suis apliqué à examiner *Campra*, parce qu'on ne sçauroit mieux témoigner sa bonne foi qu'en critiquant ceux qui nous font le plus d'honneur. Il exprime je ne sçai où *solemnitatem*, par

une Musique longue & brodée. C'est aparemment pour marquer que dans les grandes Fêtes, l'Office est long, & les cérémonies magnifiques. Dans *Lauda Jerusalem Dominum*, il exprime, *ante faciem frigoris ejus*, par une Musique, imitée des trembleurs d'Isis. Il devoit songer que *Lauda Jerusalem* est un Pseaume de joye, & que *ante faciem frigoris*, &c. n'est-là qu'un passage peu important, & sur lequel il ne sied point de s'arrêter : car il faut avoir égard, non-seulement aux paroles, mais même au tems & au lieu ou sont ces paroles, & qui doute, par exemple, que le *de profundis* de l'Office de Noël, ne demande un autre tour que le *de profundis* de l'Office des Morts? dans *in exitu Israël*, à *non clamabunt in gutture suo*. Campra fait un duo, qui crie long-temps & à pleine tête. Est-ce bien exprimer que les Dieux d'or & d'argent ne crieront point ? il ne s'apercevoit pas en tous ces endroits qu'il prenoit à gauche le sens du latin. Expressions Italiennes. Et j'ai entendu citer un trait du plainchant de Paris, que je ne passerai point ici sous silence. Pour exprimer *altare*, on s'est avisé de lier quatre notes, une basse, une haute, une haute; une basse,  $\begin{matrix} fa \\ re \end{matrix}$   $\begin{matrix} fa \\ re \end{matrix}$  & par ce moyen on représente nos Autels, qui sont carrez à

peu près. Qui ne siffleroit ? mais nous serons moins badius à l'avenir. Nous serons aussi moins prophanes. On ne verra plus de Messes Françaises sous ces titres. *Missæ ad imitationem modulorum*, j'ai couru tous ces bocages &c. j'ai senti les deux mains &c. On ne verra plus rien de pareil à cet autre trait d'une Messe de gantes. Elle fut composée en un temps que le Roi envoyoit un secours en Candie, ce qui avoit fait faire cette chanson, *allons en Candie, allons &c.* qui étoit dans la bouche de tout le monde. Gantes, voulant que sa Messe fût à la mode, fit son *Kyrie eleison*, notte pour notte, sur l'air de la chanson, *allons en Candie, allons*, & du même mouvement du commencement à la fin. N'en riez pas, Monsieur l'Abbé, ou plutôt permettez-moi d'en rire avec vous, & de redire ici à Gantes ce mot Italien, qui fut dit dans une occasion encore plus grave. *Il peccato è grande, ma vilo perdono, per l'inventione.*

p. 1896.

Le Journal de Trevoux du mois de Novembre \* 1704. a parlé de Charpentier en des termes qu'il faut que je rapporte pour la gloire de la France. Charpentier aussi sçavant que les Italiens, a possédé au suprême degré l'art de joindre aux paroles les tons les plus convenables. ( Nous parlons de la Musique latine, ) ou en a

*vû des effets qui rendent vrai-semblable ce qu'on dit de la Musique ancienne.* Je vous avouë qu'aux deux premières lignes de ce passage j'avois tremblé pour M<sup>r</sup> les Journalistes. Mais la Parentése me rassura, & me fit voir qu'ils sont gens prudens, qui ne se commettent point. Ils disent qu'on a vû des effets des expressions puissantes de Charpentier. Il a été leur maître de Musique au Collège & à S. Loüis, & on ne sçauroit refuser de les en croire. Or le prix d'une Musique qui agit, qui se fait sentir, n'est point douteux. Elle ne tend qu'à émouvoir les ames des Auditeurs; tous les autres mérites qu'elle peut avoir, dépendent & se forment de ce mérite où elle vise, où ne sont que des maïseries & des jeux d'enfant en comparaison. Du moment qu'elle émeut, qu'elle pénètre un honnête homme, elle est admirable; il n'est plus besoin de raisonnemens. D'ailleurs, il y a entre les Journalistes de Trevoux un Jesuite, qui avant que de l'être, aimoit & suivoit les spectacles, comme font tous les jeunes gens d'une grande naissance & de la Cour. Il n'a point perdu dans la retraite & dans ses études, l'amour & le goût de la bonne Musique, & il mérite mieux qu'un autre qu'on défere à ce qu'il en pense. Après quoi j'ai une sincérité scrupuleuse, qui ne

me permet pas de tirer avantage des choses, qui ne me paroissent vrai-semblables qu'à demi. Je n'ai point entendu de Motets de Charpentier. J'en ai cherché sans en trouver, & aparemment il n'y en a aucun d'imprimé de lui. Mais je ne comprends point par quel miracle Charpentier auroit été expressif, c'est-à-dire, naturel, vif & juste, dans sa Musique latine, lui qui étoit dur, sec & guindé à l'excez dans sa Musique françoise : ce que le méchant Opera de Medée, un recueil de chansons que je connois, & *Jonathas*, petit Opera, représenté au Collège de Clermont même & duquel j'ai vû depuis peu la partition, témoignent de reste. Pour la science, j'oposerai Charpentier aux Italiens, comme je leur oposerai Colasse, l'Abbé Bernier, &c. mais je croirois qu'on feroit une injustice à ces Italiens si méprisables pour l'expression, si on leur préféroit Charpentier sur cet article, & qu'on feroit un tort criant à Colasse, qui est quelquefois froid & gêné, mais qui est excellent quand il fait bien, & à l'Abbé Bernier qui a des traits recommandables dans ses Motets imprimés, & dont le *Te Deum*, non imprimé, approche de celui de Lulli, si on leur comparoit Charpentier en quoi que ce soit, horsmis en science.

Nous ne répétons pas la moitié tant que les Italiens, & nous ne nous faisons pas un devoir si sacré, d'exprimer le sens particulier des mots : néanmoins, il n'y aura pas de mal que nous méprisions davantage encore ces deux sortes de mérite. Vous voudrez bien que je vous raconte une petite histoire qui fait voir à merveilles, combien les expressions de mots sont burlesques & dangereuses. En 1680 ou 82, lorsque Dumont mourut & que Robert se retira, au lieu de deux maîtres de Musique que le Roi avoit à la Chapelle, il en voulut avoir quatre, & afin que ces places fussent remplies par des gens qui en fussent dignes, il envoya dans les Provinces une lettre circulaire, par laquelle tous les maîtres des Cathédrales étoient invitez à venir à Versailles composer pour ces places, & les disputer : il ne manqua pas d'y en venir beaucoup. Le *Sieur* maître de la Musique de Nôtre-Dame de Roüen, étoit un des prétendans : homme d'un génie heureux & fécond, sçachant le latin fort bien, & qui méritoit ce poste autant que personne. Comme il n'avoit pas de grands Protecteurs, il crut devoir se faire connoître, & donner bonne opinion de lui, avant que de composer pour le concours, & il fit chanter un jour à la Messe du Roi une Pièce de sa façon.

C'étoit le Pseaume 70. *Qui habitat in adiutorio*, &c. Pseaume admirable, duquel il avoit fait un Motet égal au texte, à ce qu'il croyoit, & qui véritablement étoit d'une Musique exquisite. Le Roi & toute la Cour l'écoutoient avec une grande attention. Au septième Verset, *cadent à latere tuo*, &c. Le Sueur avoit peint cette chute, ce mot *cadent*, par un chœur en fugue, qui faisoit un roulement de sept ou huit notes en descendant, & quand de grosses basses parcouroient cette octave bruyante, & apuyoient ferme sur le dernier ton, il n'y avoit point d'Auditeur qui ne dût se représenter, selon le Sueur que cette invention avoit charmé, un homme roulant du haut d'une montagne en bas, & faisant à la fin le bruit qu'on fait, lors qu'on tombe très rudement. Cette peinture ne frapa que trop un des Courtisans qui étoient là. *Bon*, dit-il, à un des éclats de la fugue, à un de ces *caaaa Adent*, en voilà un de bas, qui ne se relevera point. Cette plaisanterie troubla le sérieux & le silence de toute l'Assemblée. Le Roi en rit, & il sembla qu'on n'attendît que la permission de l'imiter. On en rit long-temps & de bon courage. Cependant, le Roi fit signe de la main qu'on se tût, & le Motet continua. Au dixième Verset, & *flagellum*

*non appropinquabit*, &c. le bon homme le Sueur, dont le malheur étoit de ne s'être pas élevé au dessus de ces puerilitez, avoit mis une nouvelle fugue sur *flagellum*. Cela faisoit un bruit long & aigu, qui representoit le cliquetis de cinquante disciplines. On auroit crû être au milieu de cinquante Capucins qui se seroient disciplinez de toute leur force. Oh, dit un autre Courtisan, las de ce tintamarre, depuis que ces gens-là se foientent, ils doivent être tout en sang. Le Roi fut repris d'une envie de rire, qu'il ne put contraindre. Ceux qui étoient auprès de lui, rirent de la seconde plaisanterie, qu'ils avoient entenduë comme lui : ceux qui étoient éloignez rirent, parce qu'ils le voyoient rire. Le Motet s'acheva, sans qu'on en tint compte, il ne fut plus écouté, & dans la suite, les Courtisans n'appelloient le Sueur que le *caaaa Adent* & le *flagellum, flagellum*. On enferma les Prétendans dans une maison, où ils furent cinq ou six jours, nourris aux dépens du Roi, & où ils ne parloient à personne, & chacun travailla de son mieux sur un Pseaume marqué pour ce concours, qui fut le Pseaume 31. *Beati quorum remissa sunt*, &c. mais dès qu'on commença à chanter dans la Chapelle l'ouvrage de le Sueur, au lieu de prêter



l'oreille aux beaux tons dont il étoit rempli, l'idée des deux endroits de son premier chef-d'œuvre, & des deux plaisteries, revint en la mémoire de tous les Courtisans. C'est le *caaaa Adent*, se dirent-ils l'un à l'autre, & ce fut une risée générale. *Colasse*, *la I ande*, *Minoret*, *Couppillet*, furent choisis. Les trois premiers dignes sans doute de ce poste, le dernier, non, & le Sueur s'en revint tristement chez lui faire executer dans le chœur de son Eglise un excellent *Beati quorum*, qu'on n'avoit point entendu à Versailles, & qui reçût à Roïen mille applaudissemens inutiles. Cette aventure que le Sueur a contée plusieurs fois avec un ressentiment fort vif contre la Cour, l'avoit pourtant si bien guéri du badinage & des fausses expressions, qu'il passa presque à un excez opposé. Il jetta au feu toute sa vieille Musique, extrêmement agréable & flâteuse, & durant le reste de sa vie, en fit à chaque occasion, de neuve, sage, jusqu'à la sécheresse.

A propos des deux malheureuses fugues qui ruinèrent la fortune de ce pauvre homme, je ne dois pas oublier de dire que les fugues sont à l'Eglise, comme à l'Opera, les délices perpetuelles des Italiens. La quantité les rend par tout viles & importunes, malgré leur agrément :

mais principalement à l'Eglise, où les règles de la justesse ordonnent qu'elles soient encore plus rares qu'à l'Opera. Car il y a peu d'endroits dans l'Ecriture qui souffrent qu'on rebatte les paroles, autant de fois que la fugue le demanderoit. Il est même difficile qu'on imagine des paroles d'Eglise, auxquelles ces fréquentes répétitions conviennent, & nous venons de fronder les répétitions hors de propos, Pour les doublés fugues qu'on fait différentes à même temps, le bon sens veut qu'il y ait donc deux chœurs qui chantent différentes choses, & c'est ce qu'on n'observe gueres. Au fond, les Compositeurs pensent-ils que cet usage des fugues leur apporte tant de gloire? Je sçai qu'elles plaisent à l'oreille, en ce qu'on aime à entendre un seul chant diversifié & traité sur toutes les cordes. Cependant ce n'est qu'un pur travail, un pur ouvrage de l'étude & de l'aplication, & où le goût n'a que la moindre part, une pure ressource des esprits bornés. Il ne sçauroit être fort honorable à ceux qui ont du génie, d'user souvent d'une chose, qui est le secours ordinaire de ceux qui n'en ont point. Nos derniers Compositeurs y doivent faire attention.

La simplicité, deuxième perfection de la Musique, consiste dans le naturel, la

netteté, l'épargne d'ornemens. 1<sup>o</sup>. Le naturel. Il est la source & la baze de toutes les beautés, & par conséquent il contribue à toutes les perfections. Nous n'en connoissons aucune en aucun art, à laquelle il ne soit nécessaire. 2<sup>o</sup>. La netteté, parce que, comme dit \* Descartes, d'assez bon goût pour un Mathematicien, *Le plaisir des sens consiste en une certaine proportion & correspondance de l'objet avec les sens.... & cet objet, pour plaire, doit être de telle façon qu'il ne paroisse pas confus au sens, qui ne doit pas travailler pour le connoître & le distinguer. De là vient qu'une figure, si régulière soit-elle, n'est pas agréable à la vue, lors qu'elle est embarrassée de plusieurs traits.* 3<sup>o</sup>. L'épargne des ornemens. Les ornemens ne sont point de l'essence des Pièces, le superflu devient aisément incommode, & d'abord qu'il est incommode; il est inexcusable. Rapellez ici, Monsieur, tout ce que j'ai dit dans les dialogues de la Musique d'Opéra des Italiens, ce que je viens de dire de leur Musique d'Eglise, & mon principe du troisième article de ce petit discours, que la simplicité doit régner dans cette Musique ci, en un degré bien plus éminent que dans l'autre: puis concluez quel peut être le mérite des maîtres d'Italie en ce point. Il est certain que leurs ou-

*Abregé  
de la  
M. Syr. e.  
p. 2.*

vrages n'ont nulle trace de simplicité. Je doute qu'ils sçachent seulement que c'est une perfection.

Les François ne l'ignorent pas, eux, & il n'y a que vingt ans qu'ils commencent à perdre de vûë de temps en temps, le soin de la conserver. Nôtre Musique profane avoit touïjours été plutôt trop, que trop peu simple, jusqu'à Lulli qui nous a laissé des exemples éclatans d'un juste milieu en cela, & nos premiers Auteurs de Motets, étoient amoureux aussi des beautés nuës. *Dumont*, le plus ancien de ceux dont je puis parler, ( ses Motets ne sont pourtant imprimez qu'en 1688. ) est d'une simplicité extrême, quoi qu'il ne négligeât point l'agrément, & que ce soit lui qui a amené, ou du moins qui a établi en France l'usage des Basses-continûës, dont nous nous passions auparavant. Lulli disoit, *je l'aime ce bon homme Mr Dumont, il est naturel*. Effectivement, l'art & le sçavoir infini des Motets qui sont venus ensuite, n'ont point fait mépriser ceux de Dumont. On les achete encore, on goûte leurs graces naïves, & ce dialogue d'un Ange & d'un pécheur, *peccator ubi es ?* se chante encore avec plaisir. On ne sçauroit accuser le premier Livre des Motets de *Campra* de manquer de simplicité. Elle y balle

souvent d'une maniere fort noble. Après quoi je ne nierai pas que nous ne nous soyons un peu relâchez sur ce chapitre.

*Desmarets*, Auteur du bel Opera d'*E-née & Didon*, doit être compté parmi les faiseurs de Musique d'Eglise, puis qu'il est constant qu'il composoit toute celle que *Coupillet* faisoit jouer à Versailles. Après que ce *Coupillet*, maître de Meaux, eût été nommé pour la Chapelle du Roi, parce que Madame la Dauphine que Mr Bossuet avoit sollicitée, le demanda : il se trouva très étonné & très fâché de se voir élevé à un poste, qu'il avoit brigué, moins par envie & par esperance de l'obtenir, que par vanité. Il s'avisa d'avoir recours à *Desmarets*, jeune homme, alors gueux & inconnu. Ils firent marché à tant le Motet, & dix ou douze ans durant, *Coupillet* vécut dans son emploi glorieux & estimé. Mais enfin, soit méchanceté, soit besoin ; *Desmarets* venant hautement se plaindre que *Coupillet* ne le payoit point, trahit & prouva l'intrigue, & *Coupillet* se retira. Je vous conte ceci, Monsieur, pour vous ajouter que cette Musique d'Eglise de *Desmarets*, jouée à Versailles sous le nom de *Coupillet*, étoit excellente, & sur tout naturelle & simple, à ce qu'on s'a assuré. Peut-être y en a-t-il quel-

ques morceaux imprimez, sur lesquels on en jugeroit ; car je m'en fie ici à la foi & au goût d'autrui. Je ne puis même vous taire que j'ai entendu un *Miserere* de Desmarets, qui m'avoit donné une idée médiocre de son talent pour la Musique latine. Il le fit chanter aux Peres de la Merci, à l'Anniverfaire de sa femme, en 1994, ou 95, & cela ne valoit pas à beaucoup près *Enée* & *Didon*.

Une Musique agréable, ( dernière perfection, & bien moindre que les deux premières dans une Musique d'Eglise, ) est naturelle, douce, liée & suivie. Nous la voulons naturelle, parce que nous demandons par tout du naturel, douce, afin qu'elle flatte les oreilles, liée & suivie, afin qu'elle les flatte uniment. Voici l'article où il semble que les Italiens vont triompher. Que ne sacrifient-ils point au desir & à l'honneur d'embellir leurs Motets, de les mettre en état de plaire. Tout ce qui leur paroît agréable, leur paroît bon. Platon qui crie si haut, qu'un agrément excessif est la honte & le ridicule de la Musique, & S. Augustin, qui parlant de cet art, non plus en homme nouvellement converti, mais en homme d'esprit, & en Musicien, leur dit, \* *in omnibus benefactis modus servandus est, & multa etiam in canendo & psallendo, quam*

*De Mus.*  
li. 2.

*vis delectent, vilissima sunt*, n'y ont rien entendu. Tant de traits fâcheux des Conciles, des Peres, des <sup>a</sup> Historiens, contre les chants effeminez, ne les retiennent point. Cependant, quelque empressez que soient les Compositeurs d'Italie, à donner de l'agrément à leur Musique d'Eglise, il demeure douteux qu'ils y parviennent, peut-être ont-ils le malheur de la rendre molle & énervée, sans la rendre aimable. Le crime d'une Musique d'Eglise molle & énervée est certain, il est certain qu'ils tombent dans ce crime, on ne m'obligera point de prouver ici ces deux points : il me suffira d'examiner si leurs Motets sont aussi agréables qu'ils le présumant.

D'abord, dans les agrémens de leurs chants & de leurs symphonies, il ne faut point chercher de naturel. De la douceur, on y en trouve. Ils y répandent des tons gracieux, ils les parément de passages & de roulemens flatteurs, &c. Mais j'ai deux défauts à leur reprocher, fort contraires à la douceur. 1<sup>o</sup>. Leurs vitesses terribles. Cela étourdit & irrite l'oreille, cela n'a pas de proportion ni de correspondance avec notre orgâne ; pour user du langage de Descartes, cela nous fait

<sup>a</sup> S. Jérôme, S. Bernard, Omphre, Polidore Virgile, Baronius, le Cardinal Bona, le premier Concile de Milan sous S. Charles Borromée, &c.

de la peine, \* de même que l'éclat brillant des rayons du Soleil, blesse les yeux de celui qui le regarde directement. La jolie tira de que les 68. doubles crochues de suite qui sont dans le premier Motet de *Bassani* ! & ce n'est là rien pour eux. 2°. Leur multitude de dissonances. Sauvées avec une régularité exacte, ce sont toujours des dissonances, dont chacune pique & dont le grand nombre pique excessivement : mais de plus, il est positif que souvent les Italiens dédaignent de les sauver. Ils ont le secret de les faire entrer dans leur harmonie toutes crues & toutes rudes, & ce secret est aux dépens de la douceur, ce n'est que de la mépriser. Que leur Musique soit bien liée & bien suivie ; ils ne le prétendent pas, eux, ni leurs Admirateurs. Et comment le prétendraient-ils ? quelle suite, quelle liaison subsisteroit parmi les vuides & les interruptions que leurs pauses y jettent de nécessité. Dans ce premier Motet de *Bassani*, que je vous ai cité déjà, vous compterez quand il vous plaira, 66 demi-soupirs en 46 mesures triple léger, & en un autre article, 48. demi-soupirs en 13 mesures. Les *Basses-continues*, portent aussi chez eux ce nom très injustement. Elles n'ont garde de l'être, coupées & interrompues comme elles sont sans cesse.

Abregé  
de la  
Musique  
p. 2.



Reste la profondeur & la variété que je n'ai point mises entre les qualitez d'une Musique estimable, & que j'aurois dû y mettre, à ce qu'ils prétendront. Le profond sçavoir n'est d'aucun mérite par lui-même, il n'en a qu'autant qu'il conduit à quelque beauté, c'est un de mes premiers principes. Quel gré faut-il que je vous sçache de vôtre habileté & de vôtre art, si je n'en retire du plaisir ? Faudroit-il que je vous sçusse gré d'être riche, si vous ne me faisiez pas de bien ? ainsi la science des Italiens, en quoi ils nous surpassent communément, est d'une petite considération, puis qu'on ne voit point qu'elle produise d'effets avantageux. Ils diront que la variété sert à l'agrément, & j'en conviens. Je conviens encore, suivant ce que vous avez lû au quatrième Dialogue, que s'étant mis au large en secôiant le joug où nous tient la justesse d'expression & par la permission qu'ils se donnent d'employer tout ce qui leur vient en pensée, ils font de la Musique plus variée que la nôtre : caractere commun à leur Musique d'Opera & à leur Musique d'Eglise. Néanmoins en celle-ci comme en celle-là, il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient abondans & diversifiés ; autant qu'on se le persuade. Examinez leurs Basses-continûës, elles sont pleines de redites ; &

par conséquent, elles obligent les autres parties de redire nécessairement. On trouvera les ouvrages de leurs meilleurs maîtres plats & pauvres par cét endroit. Les Basses-continuës de l'Abbé Bernier, sont supérieures aux leurs. Mais nous avons un avantage aussi brillant que naturel, & qui diversifie cent fois plus nôtre Musique dans les règles de la sagesse & de la bien-scéance, que toutes les extravagances des Italiens ne peuvent diversifier la leur. C'est l'usage de nos Basses chantantes. La France a des Basses chantantes admirables. Un Maître de Musique qui en peut oposer aux dessus de ses enfans de chœur, a beau jeu par là à faire des chants d'une variété harmonieuse. Quel secours pour les chœurs, pour les fugues &c ! au lieu que les maîtres d'Italie qui n'ont que des castrati, & par hazard quelques méchantes tailles, dont ils font des basses misérables, sont bornez à des chants qui crient, qui pipent toujours ; & ne scauroient sortir de ce haut si ennuyeux. Point de creux profond, presque point d'éclats de chant en descendant, & jamais de ces tons très bas charmans, par eux-mêmes, & par l'heureux contraste qu'ils font. Je n'ai point mis d'abord la variété entre les qualitez d'une Musique parfaite, parce qu'elle est en-

fermée dans l'agrément, parce qu'elle se suppose, & parce que nos Messes & nos Motets étans moins longs que nos Opera, ont moins besoin d'être fort variez. Je parle peu aussi de ces basses chantantes, parce que j'en ai assez parlé dans les Dialogues, & que vous vous rapellerez ce que j'en ai dit là, qui est égal pour la Musique profane & pour la Musique sacrée : mais j'espere qu'il n'y aura personne qui ne comprenne quelles suites a l'usage des Basses chantantes, en fait de variété, dans les Ouvrages des Compositeurs François. Quelque habiles, quelque féconds que soient les maîtres d'Italie, quelque steriles & quelque ignorans que fussent les nôtres, le secours de nos Basses chantantes, nécessaires en mille endroits pour la vrai-semblance & pour l'expression, donneroit à notre Musique, des beautéz & des agrémens, à quoi la leur ne pourroit atteindre.

Il est sans difficulté que les Motets François chantent assez. Quelques uns de ceux de *Dumont*, ceux des deux premiers Livres de *Campra*, le premier & le second Motet de *Mr Brossard*, le premier & le second de l'Abbé *Bernier*, quelques endroits des Messes de *Mr Mignon*, ont même un chant d'un prix singulier. En général, nous ne manquons

point de naturel, nous ne péchons point par la rudesse, & nôtre Musique est liée & suivie, jusques-là qu'on nous le reproche. Mais ce reproche nous honore, & si nous sommes sages, nous tâcherons de nous l'attirer toujours. Deux ans de suite j'ai entendu trois fois à Ténébres, un *Miserere* de *Lalouette*, que j'ose préférer à un Volume de pièces Italiennes, & que je croi d'une beauté exquisite pour tout. Quoique les Religieuses qui l'exécutoient, ne l'exécutassent pas avec toute la tendresse qu'il falloit; il n'y avoit personne dans leur Eglise, sçavant ou ignorant, qui n'en fût frappé, & le ton du mot *Miserere*, ménagé & relevé d'une manière ingénieuse dans un jeu touchant des deux dessus, valoit seul une longue Pièce. Horsmis qu'il pouroit y avoir un peu trop de gayeté en quelques Versets, & un peu trop de passages, qui même sont assez uniformes, c'est un modèle d'excellente Musique. J'entendis aussi à Versailles ce mois de Juillet dernier, le Motet de la Messe de Monseigneur, que je ne puis oublier ici. Il étoit d'un chant noble & aisé, de vrais tons de Lulli, des Chœurs merveilleux, (où les Basses crioient pourtant bien haut.) Une expression médiocrement forte, mais plus pure & plus chaste que les maîtres des Cathédrales ne

l'ont d'ordinaire, & que ne l'ont la plupart de nos Motets imprimez. On me dit qu'il étoit de *Lalande*, qui battoit la mesure dans la Galerie des Musiciens, & il me parut que le Roi étoit servi en Musique, comme il le doit être, & comme il l'est en tout le reste : en gros mieux qu'on ne l'est en aucun lieu de son Royaume. Je ne dis rien de ce que je ne connois pas, très content que vous me pardonniez la liberté que je prends de proposer mon sentiment sur ce que je connois, ce qui fait que je ne parle pas là de tous nos Compositeurs, & ceux dont je ne cite point les ouvrages, parce que je n'en ai point entendu, *Robert Minoret*, *Morin*, qui publia des Motets l'année passée, &c. feroient peut-être autant d'honneur à la France, que ceux que je cite. Mais si vous en estimez moins mon érudition en Musique d'Eglise, vous en estimerez davantage ma bonne foi. Je me contente d'entamer la matière : je n'ai pas l'ambition de l'épuiser.

Et je vais mettre des explications & des exceptions aux loüanges que je viens de donner aux François, sur l'agrément de leurs Motets. Tout bien compté, je demeure d'accord qu'ils sont d'un agrément très imparfait, ou du moins qu'ils n'approchent que de loin de l'excellence

qu'ils devroient avoir. Les Compositeurs que j'ai nommez, ont tous eu la finesse de placer le meilleur à l'entrée de leur Livre : que ne s'efforçoient-ils de rendre chaque Motet , tel que celui par lequel ils ont voulu nous gagner & nous prévenir. Leur ruse n'impose point , & leurs soins auroient un succès solide , éternel & assuré. J'arrangerai les défauts , dont je ne puis les excuser , sous les causes auxquelles je croi qu'on doit imputer ces défauts. J'impute donc les défauts d'agrément de nôtre Musique d'Eglise à trois causes. A la hâte de composer , à la paresse & à la négligence de nos Maîtres , à l'imitation des Italiens.

Premierement , à la hâte de composer. Elle est l'origine sensible du malheur de certaines Pièces qui sont sans graces & sans sel : malheur également commun, également triste dans nôtre Musique d'Eglise & dans nos Opera. Au sortir d'enfant de Chœur , un jeune homme entreprend une grande Pièce : le moyen qu'il y réussît , avec un esprit qui n'est point meur , & qui n'a nulles idées distinctes du bon & du mauvais , qui n'est aidé ni apuyé par l'expérience & par la science ? Quelque disposition que des enfans ayent à la Poësie , qui n'a pas ce détail de règles & d'observations qu'a la Musique ;

en voit-on faire bien une Elegie ou un Sonnet ? Passe pour une Chanſon ou un Madrigal. De même il ne faut pas préſumer qu'on faſſe à dix-huit ou vingt ans de bons Motets. Il n'eſt permis alors que de s'amuſer ſur des eſſais legers & faciles. Si un ou deux gens d'un génie extraordinaire & précoce , ont fait à cét âge des morceaux ſupportables , c'eſt un bonheur unique qu'il ne faut ni tenter, ni eſperer. Cependant un jeune François, qui, loin de ſçavoir méditer les véritables agrémens d'un Ouvrage , ne ſçait pas ce que c'eſt que de réfléchir ; emporté par ſa vivacité , jette ſur le papier des notes & des accords au hazard. Voila un Motet. Lors qu'il eſt devenu un Maître de Muſique connu , il s'avife de mettre au jour quelque choſe. Il ramaffe , & il préſente au Public ces avortons de ſon enfance , que l'amour aveugle que nous avons pour nos premières productions ne lui laiſſe corriger qu'à demi. Auſſi ces Pièces ſont reconnoiſſables. Vous y verrez des échapées de chant, ſi j'oſe m'exprimer ainſi , des traits heureux par ci par là ; mais un naturel plat, une douceur ennuyeuſe , une ſuite languiffante , des parties qui ſ'embroïllent au moindre jeu , des fautes contre les règles , & je confeſſe que ceci n'eſt point rare ;

rare, &c. L'agrément se perd ou s'affoibit de cette maniere. Les Italiens sont assurément très-loüables de composer plus tard & d'avoir plus étudié; & quoique leur extrême science leur soit préjudiciable, & les plonge dans la dureté & l'affectation, on ne sçauoit refuser des loüanges au dessein & à l'envie de bien faire qu'ils ont, en faisant ce fond de sçavoir.

Nos manquemens contre le précepte d'être agréable, doivent être imputez secondement à la paresse & la négligence. C'est le vice de nôtre Nation, & nous n'avons gueres de Motets où l'on n'en aperçoive des traces. Un Maître de Musique paresseux, ne compose que la fête, le jour qu'il faut faire chanter l'y contraint. Il a laissé passer mille bons momens, le génie se seroit échauffé, & le moment où il est obligé de travailler, est un moment malheureux, le génie est glacé. Ou bien il compose dans ses heures inutiles, mais tantôt avec une promptitude, tantôt avec une langueur, extrêmes. De là vient que vous entendez tous les jours des Pièces, dans lesquelles il n'y a pas un beau ton. Ce sont de ces chants communs, qu'un laquais trouveroit en sifflant; de ces chants froids, & qui ne signifient rien. Les tons sont les



pensées de la Musique, & il en est des  
 beaux tons comme des belles pensées.  
 Mettez quelque part cinq ou six pensées  
 naturelles & vives, qui conviennent &  
 qui peignent bien, il en sort une lumie-  
 re qui éclaire un ouvrage entier : elles le  
 parent & le soutiennent d'un bout à l'au-  
 tre. Mais de tous les défauts le plus fade,  
 est de parler sans penser, de parler pour  
 ne rien dire, comme font les femmes &  
 nos Auteurs modernes : au lieu que dans  
 ces admirables anciens, Homere, De-  
 mostene, Thucydide, Virgile, Ciceron,  
 Saluste, vous trouvez plus de choses que  
 de mots. Le sens est pressé, chaque phra-  
 se regorge de suc. La paresse des Musi-  
 ciens François, conduit leurs Motets à  
 n'avoir ni suc, ni agrément, & leur né-  
 gligence y souffre, même en ce qu'ils im-  
 printent, de petites fautes qui produisent  
 des desagrémens remarquables. *L'ave*  
*vivens Hostia* de Mr Brossard, commen-  
 ce par une octave harmonique. La note  
 qui est sur la première syllabe d'*ave*, est  
 à l'octave de la Basse continuë... c'est peu  
 de chose... oiii. Néanmoins cela se sent,  
 & cela étoit si aisé à réformer. Cette  
 note d'*a* est une blanche. Que n'en fai-  
 soit-il une noire, précédée d'un soupir ?  
 Dans le *Salve Regina* de *Campra*, à cette  
 fin, *ô pia, ô dulcis, Campra* joint l'*o* de

dulcis à celui de *pia*, après lequel il met un demi soupir. Par conséquent le chanteur dit, *ô pia ô*, & le demi soupir le force de s'arrêter sur le second *o* & de l'éloigner de *dulcis*. Ainsi, à moins que le chanteur ne prononce le *p* de *pia* très distinctement, on croit entendre une *m*, & c'est, *ô mia ô*, ce qui fait un miaulement de chat, & l'Auditeur rit. Campra place son demi-soupir après le second *o*, il n'avoit qu'à le placer devant, pour le séparer de l'*a* de *pia* : le sens, la prononciation auroient été justes. Bagatelle sans doute, mais bagatelle désagréable dans le Motet de Campra, ( la fugue de Bernier sur cet *ô dulcis*, est bien d'un autre prix. ) & une sage attention ôteroit ces négligences : on les éviteroit en travaillant avec soin... Oh, vous condamnez le travail, il enfante les excez que vous reprenez en la Musique des Italiens... je ne condamne point le travail en soi, un travail caché, & qui retranche les défauts, sans blesser la belle nature : Je condamne un travail qui donne des défauts, qui mène à de fausses beautez, & qui paroît. Un Ouvrage ne doit point paroître trop travaillé dit Mr Despreaux dans une Préface de sa dernière Edition, où il y a plus à profiter que dans quantité de gros Livres, mais il ne sçauroit être trop tra-

vailé ; & c'est souvent le travail même qui en le polissant, lui donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la différence entre des vers faciles & des vers facilement faits. Les écrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillés, sont bien plus naturels que ceux de Lucain qui écrivoit, dit-on avec une facilité prodigieuse. Nos Musiciens n'ont qu'à se régler là-dessus. Au reste, quand Mr Despreaux dit qu'un ouvrage ne se *seroit* être trop travaillé, c'est une manière de parler pour dire qu'il est rare, qu'il est difficile qu'il le soit trop par une main bien gouvernée. Car Mr Despreaux ne nieroit pas qu'il ne soit dangereux de trop retoucher un ouvrage, qui est une fois parvenu à un certain point de perfection. Les efforts de la lime se marquent, on court risque qu'un Lecteur délicat ne le sente, & Mr Despreaux ne le doit pas ignorer. La maxime \* d'Hesiodé & \* d'Horace subsiste toujours. Nos Compositeurs chercheront un milieu entre leur paresse, leur négligence, & le travail outré des Italiens.

Μέτρον  
 φιλoxe-  
 τερον  
 &c.  
 Vnus est  
 modus u,  
 &c.

Troisième cause du peu d'agrément de quelques-uns de nos Motets, l'imitation de la Musique de de là les Monts, en toutes ces choses que je lui ai reprochées. Je n'ai pas craint d'avancer que Mr Bros-

sard, Bernier, Campra, dans son dernier Livre &c. ont sujet de se repentir du soin & du temps qu'ils ont employé à copier les Compositeurs de ce pais-là : j'ajoute en cet endroit que les duo & les trio de Bernier, sont desagréablement marquez au coin de l'Italie. Eh, que n'a-t-il eu en vûë les duo & les trio de Lulli : que ne formoit-il les siens sur ce modèle qui nous est si commode & si present ! mais Bernier est assez éclairé pour connoître mieux que personne le peu de naturel de ses parties rassemblées & le peu d'agrément de ses parties prises en détail, & assez jeune pour nous donner un jour un autre recueil de Motets d'un goût opposé, & moins uniformes. Je finirai ce long article par une réflexion, que je croi vraie. Quand les beautez Italiennes ne seroient pas aussi faulles qu'elles le sont la plûpart, nous ne devrions nous les approprier qu'avec beaucoup de réserve & de précaution. Il faut suivre son génie, ce qui nous est étranger ne nous sied jamais excellemment. On ne réussit pas en forçant & en changeant son caractère, mais en le rectifiant & en le polissant d'une manière douce & aisée, & il est plus sûr & meilleur d'être médiocre dans ce caractère qui nous est propre, que sublime dans l'imitation d'un autre. Cultivons nôtre

génie françois, ne nous adonnons point à l'Italien; ils sont si differens qu'il est difficile de les lier & de les confondre: le mélange les gâte tous deux. Le Motet \* de *Campra*, *ubi es Deus meus*, n'est que le Motet de *Danielis* sur les mêmes paroles, revû, corrigé & augmenté. Voilà le génie François enté sur l'Italien, d'une bonne main, & d'une main qui n'est pas novice à imiter. Je ne dirai pas que le Motet de *Campra* ne vaut rien, il a son prix: mais je dirai qu'il n'est pas tel que je l'aurois esperé de *Campra*, travaillant sur un fond si riche. J'entendis d'abord le Motet de *Danielis* qui me parut fort bon en gros, celui de *Campra* que j'entendis ensuite, ne me parut point préférable. Si *Campra* en avoit ôté plusieurs défauts, ceux qu'il avoit pris étoient devenus plus sensibles, & il avoit été contraint d'affoiblir extrêmement plusieurs des traits qu'il en avoit copiez: vice de cet alliage des deux goûts. Non qu'il ne fût utile d'étudier les Compositeurs d'Italie, il y auroit du profit à les imiter quelquefois, & je pense m'en être expliqué au commencement du second Dialogue, mais il y faudroit une merveilleuse adresse & une merveilleuse retenue. Je n'attends rien de bon des nouveaux Motets dans le goût François Italien, de *Lochon*. Voi

une enseigne de mauvais présage. Je n'aurois point affiché une profession expresse de copier à moitié les Compositeurs Italiens. Je ne puis trop redire que leur usage des dissonances, des changemens de mode, des chants rompus, &c. ne quadrent point au tour de nôtre Musique, que cela ne se joint point bien. Nous cousons mal & nous ne sçaurions ne pas coudre mal ce que nous prenons d'eux. Malheur à qui les imite beaucoup.

### A R T I C L E III.

*Examen des Italiens & des François,  
pour l'exécution.*

**L'**Execution comprend deux grands chefs. La Décoration, les Acteurs. Ce second chef comprend les chanteurs & les joueurs d'instrumens. Les chanteurs de Motets doivent être expressifs, sçachant prononcer ce qu'ils disent, sûrs de leur partie, simples, modestes. Les joueurs d'instrumens doivent aussi avoir de l'expression, de la science, de la modestie.

Comme le Theatre est la Scene des Opera, l'Eglise est celle des Motets, & il sembleroit à tout le monde qu'elle devroit

p. 114.

seule l'être. Mais les Italiens se sont avisés de faire adresser au Seigneur des prières générales en un autre lieu. Ils font souvent excuter leur Musique d'Eglise dans les places publiques : cela est-il régulier & bien féant ? j'arrivai un peu tard à Regio, dit le Prêtre de Sées \* que j'aime à citer, parce que son caractère & sa naïveté rendent son témoignage irréprochables. Je fus surpris de voir la grande place qui est devant le Dôme remplie de monde, & quantité de flambeaux allumés. Comme c'étoit la veille d'une grande fête, ma surprise cessa bien-tôt, puisque je vis paroître sur deux Balcons, l'un qui est contre le portail de l'Eglise Cathédrale, & l'autre contre un logis qui est vis-à-vis de cette Eglise, deux Troupes de Musiciens & de joueurs d'instrumens. On y chanta des Pièces admirables, en l'honneur de la sainte Vierge.... On me dit que cette cérémonie se faisoit pendant toute l'année la veille des grandes Fêtes, & toujours aux flambeaux, même aux plus longs jours de l'Eté. Quelque admirables qu'eussent été véritablement ces Pièces, je ne sçai s'il n'auroit point été mieux de ne les point chanter, que de les chanter de cette façon, de les chanter là. Que seroit-ce si nous representations, nos Opera sous le portail de nos Cathédrales ? & pourquoi

ces flambeaux aux plus longs jours de l'Été ? est-ce parce que les Opera ne se jouent jamais au jour ?

La principale décoration des Eglises, est celle de l'Autel, & la meilleure décoration d'un Autel, est une simplicité noble & chrétienne, de n'avoir rien que d'auguste, rien de superflu. Le grand Autel de saint Pierre de Rome, qui dans la magnificence incroyable de ce superbe édifice, n'est paré que d'une Croix & de quelques Chandeliers, en est une preuve & un exemple sans réplique. J'ajouterai, & je l'ajoute volontiers que le grand Autel des plus magnifiques Eglises d'Italie est d'ordinaire de cet air. Par où je les loue fort en général, quoique leurs Nefs & leurs Chapelles soient peut être trop ornées, ce qui amuse les yeux, & trop claires, ce qui inspire une gaieté qui ne convient point à la maison de Dieu. Le goût de l'antiquité & de l'architecture gothique, qui donnoit aux Temples *la vastité sombre* qu'aime montagne, étoit plus pieux en ce dernier point.

Vous croyez, Monsieur, que je vais donc extrêmement estimer la Scene d'une Musique d'Eglise d'Italie, exécutée dans le Chœur. Bon s'ils conservoient cette Scene. Mais, par malheur, les jours de belle Musique, ils la changent en une au-



tre très contraire. Durant le carnaval, par exemple, on redouble à Rome les Fêtes & les cérémonies saintes, on les embellit, comme pour les opposer aux profanes. Chaque Cardinal prend soin de faire orner l'Eglise, qui est son titre. On commence par cacher tout-à-fait l'Autel & le Tabernacle. On élève au devant un Théâtre, sur lequel sont plusieurs figures qui représentent quelque histoire de la Bible. Au milieu est le saint Sacrement placé & enjolivé selon la vivacité d'imagination du Machiniste. Une fois le Cardinal Ottoboni avoit fait représenter la sortie de l'Arche. On voyoit en l'air la Colombe & un rameau à son bec : c'étoit sur ce rameau qu'on avoit perché le saint Sacrement. En bas étoient arrangez deux figures de chaque sorte d'animaux. Il y en avoit dans l'Arche bien des couples & d'une forme bien diverse, ainsi la Décoration étoit nombreuse & réjouissante. Elle emporta le prix sur toutes celles de Rome, & elle y fut admirée : vous jugerez combien elle le méritoit. Dans les autres Eglises & dans les autres occasions, chacun imagine, travaille à l'envi. Les Moines, qui sont en ce pais-là de puissans seigneurs, font merveilles. Et voilà comme une Musique sacrée d'Italie est souvent animée & favorisée par la Décora-

tion du lieu où elle s'exécute.

Nos Cathédrales & nos grandes Eglises ont des Autels de la même simplicité; & elles ne perdent jamais cette bien séance. Leur Décoration est toujours édifiante. Pour nos Paroisses & nos Couvens, je ne les défendrai point du peu d'honneur qu'ils font en ceci à nôtre Religion. *L'abus* est tel, que Mr Colbert, après qui vous me pardonnerez de me servir de ce terme, a crû devoir en avertir le Roidans \* son Testament politique. ch. 7. p. 426. Il l'exhorte à réformer la parure de certaines Eglises, & à la réduire à l'usage des Métropolitaines & de saint Pierre de Rome même, qui doit servir d'exemple aux autres, & où sur le Maître Autel, on ne voit qu'une Croix avec des Chandeliers, au lieu de tous les colifichets qu'on remarque dans les Couvens & dans les Paroisses. Cependant, je ne pense pas que nos Décorations extraordinaires soient aussi difficiles à excuser que celles d'Italie. On pare en certains jours nos Autels de Chandeliers, de Lustres, &c. mais on ne les cache pas, pour élever devant des Théâtres chargez de figures badines.

Venons aux Chanteurs. D'abord quels sont les Chanteurs d'Italie? ce ne sont pas des Prêtres. Les Prêtres & la plupart

des Moines d'Italie ne sçavent que dire la Messe, & ne chantent, ni Musique, ni Plein-chant : c'est pourquoi il n'y a ordinairement dans leurs Paroisses & dans leurs Couvents, ni grand' Messe, ni Vêpres. Lorsque quelque Fête veut qu'il y ait une grand' Messe, vous voyez à l'Autel les trois personnes nécessaires à la célébration solennelle du Sacrifice, & des Musiciens étrangers font le reste. Ils font le chœur & le Clergé. Ce ne sont pas non plus des Ecclesiastiques gagez & habituez que ces chanteurs. Ils n'ont d'Ecclesiastique, ni la robe, ni les mœurs, ni la réputation. Ce sont des Castrati rassemblez des quatre coins de la Ville. Douze ou quinze Castrati partagez en deux ou trois bandes, forment toutes les Musiques de Rome. Aujourd'hui en un lieu, demain en un autre. L'aspect de ces monstres volontaires, exposez à la vûë des assistans sur une Tribune qui est à côté ou en face de l'Autel ; & les idées qu'ils font naître, aident encore fort à insinuer dans les cœurs, des sentimens de componction & de recueillement, conformes aux paroles du Motet.

Les Italiens disent qu'il y a *una Musica manierosa*, & Mr Brossard n'a pas oublié ce genre de Musique dans ce Dictionnaire si utile aux François, qui  
apren-

aprennent ou qui apprendront la composition en Italien. Mais on peut assurer que toute Musique d'Eglise est grimaciere pour leurs Chanteurs. Ils tiennent des Prédicateurs, des Comédiens & de tous les gens de la nation qui parlent en public, du mérite desquels les contorsions & les postures violentes font une grande partie. Mais, comme des paroles saintes qu'un Chrétien adresse à son Dieu, demandent un visage humble, une action respectueuse; enfin une expression timide dans sa vivacité, les grimaces des Chanteurs Italiens leur vont ôter tout d'un coup trois qualitez importantes. Nous ne les croirons ni expressifs, ni simples, ni modestes. Cette troisième qualité qui feroit presque les deux autres, ou qui suffiroit presque seule ici, n'est point de leur partage. Leur contenance & leurs gestes ne ressentent & n'inspirent rien moins que la modestie. Sûrs de leur partie, ils le sont sans doute. Le Compositeur, à qui plusieurs ne céderoient pas en facilité de chanter à Livre ouvert, est en repos pour l'exécution de ses airs. Mais de douceur, de propreté, d'art de chant, ils n'en ont en verité nulle ombre. Representez-vous ces jeunes bergers qui s'en vont par la campagne chantant à pleine tête, & fai-

fant certains tours de gosier , certains glapiffemens & certains tremblemens , chévrotans en cascade , & coupez par un coup de gorge en fauffet : Voila une image de l'art de chanter des Castrati , j'entens des Castrati , qui n'ont en art de chanter que l'habileté de l'Italie , & qui ne font pas venus en France. Quant à la prononciation , les Italiens ne fçau-roient ne l'avoir point très méchante en ferrant les dents , & en chantant du latin , dont ils n'entendent pas un mot : Jamais homme qui n'aura pas appris d'un Maître de Paris à ouvrir la bouche , & qui ne fçaura pas plus que médiocrement la langue en laquelle font les paroles qu'il chante , ne pourra bien prononcer. Ils prononcent les *ou* de leur latin comme des *ou* , en quoi ils ont raison.

Les joüeurs d'instrument Italiens, tant pour l'accompagnement que pour les pièces , n'ont d'autre mérite que de tirer beaucoup de fon de leurs instrumens. Mais ils en tirént du fon les uns & les autres avec une dureté affommante , & qui choque plutôt les oreilles qu'elle ne les flatte. Vous croiriez qu'ils vont briser l'instrument à chaque coup de main. Ils ont par tout cette force , cette rudesse de main. Ils se tourmentent à l'Eglise comme à l'Opera , ils y paroiffent

faisis de la même fureur. Mr l'Abbé R. en loüoit les Violons à l'Opera , il n'y songeoit pas. Cét excés d'expression y est inutile & risible. A l'Eglise il est doublement mauvais, en ce qu'il les empêche de couserver cette modestie que la Religion , & seulement la bienséance , prescrivent à tout le monde en ce lieu-là. Du reste , quand l'agitation de ces joüeurs d'instrumens , ( de qui je révère le sçavoir pareil à celui des Compositeurs & des Chanteurs ) ne les empêcheroit pas d'être modestes , il est trop certain qu'ils n'auroient rien à prétendre à une loüange , qui est pourtant si essentielle.

La Musique de nos Cathédrales est autrement servie. Elle est exécutée par des Prêtres ou des Ecclésiastiques , & par des enfans de chœur , qu'on loge & qu'on entretient : cela lui donne quatre grands avantages pour l'exécution, sur celle des Italiens. 1<sup>o</sup>. On est le maître de ses Chanteurs , on est assuré de les avoir : au lieu que si Dom Livio Odescalchi s'étoit avisé de retenir tous les Castrati de Rome pour son Concert , il ne pourroit plus y avoir de Musique en aucune Eglise. 2<sup>o</sup>. Outre qu'une de nos grandes Cathédrales a plus de voix pour sa seule Musique , qu'il n'y en a pour

toutes celles de Rome ensemble, nos Musiciens n'ont qu'une parure, qui est celle qui leur convient. Ils portent également l'habit, les livrées de l'Eglise. Combien cette figure uniforme impose-t-elle plus & est-elle plus auguste que la figure différente & bizarre des Castrati? Je demande aux Italiens s'ils trouveroient fort noble que le cortège de leurs Cardinaux & de leurs Princes fût composé d'estafiers habillez au hazard de blanc, de rouge & de verd. Il est si glorieux d'être engagé au service du Seigneur & d'en porter les marques, que ma comparaison n'offensera point les Musiciens de nos Cathédrales. 3<sup>o</sup>. Ces Musiciens François élevez aux Ordres sacrez, ou qui y prétendent, ou qui du moins sont instruits par des Prêtres, & vivent parmi des Prêtres, entendent nos cérémonies & les respectent, la sainteté de nos Mysteres leur est connue & redoutable. Par là ils ont les qualitez, que nous avons souhaitées à un Chanteur de Musique d'Eglise: de l'expression, de la simplicité, de la modestie. Ils savent garder leur rang, & une contenance pieuse: ne pas follement gesticuler, & aider au sens des paroles & à la force des tons par une action, par un regard, par un mouvement vifs & bien placez. 4<sup>o</sup>. La plupart

d'entr'eux sçachant le latin, & les autres l'apprenant, ils le prononcent beaucoup mieux, qu'on ne fait dans les Eglises d'Italie. Leur prononciation approche de celle que Cicéron<sup>a</sup> demandoit. Elle n'est *ni dure, ni négligée, ni trop foible ni trop forte*. J'ai dit que les Italiens prononcent les *u* du latin comme des *ou*, & qu'ils ont raison. En France nous prononçons cet *u* comme il s'écrit, & nous avons raison aussi. Il est vrai-semblable par des passages de Quintilien, de Plin le Naturaliste, &c. que les anciens Romains prononçoient *ou*, *flouviou*, & non *fluvius*: mais cela ne sçauroit passer pour constant. Ainsi dans cette incertitude, chaque Nation a droit de le prononcer à son gré. Tout le monde dit *flouviou* en Italie, parce que telle est la prononciation de la langue vivante, en laquelle on dit *virtou*, & non *virtu*. Les Chanteurs de Musique latine font donc bien de dire *flouviou* en ce païs. Ils blesseroient les oreilles accoustumées à ce son-là, s'ils prononçoient *fluvius*. Par le même raisonnement, en France, ou, dans notre langue naturelle, l'*u* se prononce comme il s'écrit; la *vertu*, & non la *ver-*

<sup>a</sup> Nolo exprimi litteras putidius, nolo obscurare negligetius. Nolo verba exiliter exanimata exire, nolo inflata & quasi unbelata trahi. Cic. de orat. li. 3,



1011, quoique nous n'ignorions pas que  
 cette prononciation est contraire & à l'Ita-  
 lienne & à celle de presque tous les peu-  
 ples du monde : en France, où de tems  
 immemorial l'*u* des Latins s'est pronon-  
 cé simplement *u*, quoique nous sçachions  
 qu'en quelques mots *summus*, *mundus*,  
 &c. nous pronouçons le premier *u* à peu  
 près à la manière Italienne : il faut qu'un  
 Chanteur se conforme à l'usage général,  
 & qu'il dise *fluvius* & non *flouvius*.  
 Ceux qui veulent dire *flouvius* pour se  
 distinguer, se distinguent mal ; si je ne  
 me trompe ; & la raison qu'une person-  
 ne respectable aux Musiciens m'alléguait  
 un jour pour autoriser ici *flouvius*, qu'il  
 est plus sonore que *fluvius*, & plus pro-  
 pre à soutenir un long roulement, est  
 une petitesse qui ne suffit point à excu-  
 ser cette singularité, choquante aux oreil-  
 les françoises. Ne se moqueroit-on pas  
 à Rome d'un Castrato qui diroit *fluvius* ?  
 On doit suivre la prononciation com-  
 mune le plus qu'on peut, elle est bonne  
 quand elle n'est pas constamment mau-  
 vaise. On ne doute gueres que les an-  
 ciens Grecs ne *u* prononçassent *beta*, *eta*

*a* Le passage d'*Aristotele* qui dit que les Brebis for-  
*bes*, *bes*, est pressant, car elles n'ont jamais fait *vis*, *vis*,  
 les tems & les lieux ne changent pas leur bétail. Ju-  
 venal a écrit *beta*, &c. & nous-mêmes nous ne disons  
 pas un *alphabet*, mais un *alphabet* ; *dimadi* & *diuofinis*, *ma-*  
*amades* & *d'iofens*.

cependant si nous vivions avec les Grecs d'apresent qui prononcent *vita, ita*, si nous leur parlions le Grec même de leurs ancêtres, j'ai oûi décider qu'il faudroit s'accommoder à leur prononciation moderne. Ces quatre avantages qu'ont les Musiques de nos Cathédrales par leurs fondations, sont accompagnez de deux autres que nous donnent nôtre climat & nôtre politesse. Le premier, que nous avons des voix de chaque degré, des voix différentes, & de toutes les espèces. Des basses admirables, des tailles en quantité, des dessus d'hommes quelquefois, & à coup sûr des dessus naturels en nos enfans de chœur : abondance, variété qui a des suites merveilleuses ; & pour la composition, comme je le disois à l'article précédent, & pour l'exécution. Au lieu que les Italiens n'ont que des *Castrati*, toujours des *Castrati* ; c'est à dire toujours des dessus, rien que des dessus : brillant - fatigant, harmonie qui ne sera jamais pleine. Le second, que tous nos Musiciens chantent, sinon avec une finesse & une propreté égales, au moins avec un naturel, une facilité & une sagesse très aimables, & seules aimables.

Nous avons moins d'instrumens que es Italiens à nos Motets, nous qui en

avons plus ailleurs. Tant mieux. Aux Motets qui s'exécutent en face de l'Autel, il seroit à souhaiter que nous n'eussions qu'un petit orgue pour fixer le ton des voix, & pour empêcher qu'elles ne haussent ou ne baissent insensiblement. C'en seroit assez, avec les serpens, instrument d'un usage commodé; pour remplir, & privilégié à l'Eglise. Aussi n'y a-t-il que vingt-cinq ans que nous nous y permettons les instrumens à cordes : il n'y en a pas vingt que nous nous permettons les instrumens à cordes dans le Chœur, & *Campra* fut le premier qui eut le crédit d'en faire entrer dans celui de Nôtre-Dame de Paris. Mais enfin, encore aujourd'hui nous n'avons affaire que de deux ou trois basses de Viole ou de Violon pour joüer les basses continues, & d'autant de Violons pour joüer des préludes & des ritournelles, & il est rare que nous en mettions davantage. Quand on n'apelle pas des instrumens de dehors aux Motets de nos Cathédrales, où nos Ayeux n'avoient eu garde d'en fonder, ce sont les enfans de chœur qui en joüent : jeunes & peu expérimentez, ils cèdent pour l'habileté aux instrumens de Rome, mais ils l'emportent pour la modestie : quand on fait venir des instrumens des grandes Villes, ils ne sont gue-

Les plus modestes que ceux d'Italie, mais je soutiendrois qu'ils sont meilleurs. Remettez-vous en mémoire ce que vous en avez vû à la fin du troisième Dialogue. Nos Violons surpassent de beaucoup les Violons Italiens, par la propreté & par la délicatesse de leur jeu. Mr l'Abbé R. l'avoit accordé de son propre mouvement, & il n'est point de voyageur qui ne s'en aperçoive & qui ne le dise fort haut. Nos instrumens d'accompagnement sont aussi, à l'égard de ceux d'Italie, ce que seroit une voix douce & gracieuse à l'égard d'une grosse voix horriblement rauque & dure. Les Violons François sont moins profondément sçavans.... Qu'importe ? J'avoie que la science leur est nécessaire à l'Eglise, où ils n'ont pas le tems de prévoir leur partie; mais il n'arrivera point qu'un Violon d'une bonne école, un Violon apellé aux bons endroits, ne sçache pas jouer sa partie avec facilité. Si ceux qui exécutent nôtre Musique ont moins de science que ceux qui exécutent celle d'Italie, ils en ont moins besoin, puisqu'elle est cent fois plus aisée: eu égard à la difficulté de l'une & de l'autre, nos Musiciens ne sont pas moins capables que les leurs d'exécuter sûrement, & moyennant cette proportion qui est équitable;

& à laquelle on doit faire attention , je pourrois ne pas compter aux Italiens leur science pour un avantage ; mais je conviens volontiers qu'il est toujours beau & utile d'être sçavant. Ajoûtons , tandis que nous y sommes , que nos Compositeurs d'Eglise sont plus heureux en deux points que nos Compositeurs & nos Maîtres d'Opera. Le premier , en ce que par ces enfans de chœur ils ont bien plus de dessus , dessus agréables & naturels qui égayent & qui diversifient leur Musique.... Ces dessus ne sont pas d'une nécessité absolüe , & les voix de nos enfans de chœur ne durent point... Un peu de tout sied à merveilles , un dessus met du jeu & de la vivacité dans une Musique. C'est un malheur terrible pour l'Italie de n'avoir autre chose , & de les entendre éternellement piper : mais c'est un bonheur pour nous d'en avoir quelques-uns, qu'on place à propos, & dont on corrige l'aigreur par des basses pleines & moëlleuses. Quant à la durée des voix de nos enfans de chœur, elles servent six ou sept ans, n'est ce rien ? Et s'ils muent après cela , nous en avons à changer , & on en change. En second lieu , le Compositeur dispose à son gré de ces enfans de chœur & de ces Ecclesiastiques : il est assuré qu'il en fera ce qu'il voudra , qu'il

agréeront & qu'ils exécuteront de leur mieux ce qu'il leur aura donné. A l'Opera ce n'est pas de même. Sans parler des contre-tems & du tort que causent les travers & l'yvrognerie des Acteurs, quelle affaire est-ce que d'atteler trois ou quatre Actrices jalouses & capricieuses, qui se disputent l'une à l'autre les rôles qui leur plaisent, & par la tête desquelles il passe sans cesse de nouvelles fantaisies?

Voilà, Monsieur, des avantages d'un grand prix pour l'exécution de nos Motets. Il en faut un peu rabatre, lorsque le Maître de Musique n'est point Prêtre, ou n'a pas les mœurs & le sçavoir d'un Prêtre; car je suppose plusieurs choses qui s'ensuivent de là. Et il est vrai encore que la moitié de mes loüanges ne regarde que les Cathédrales ou les Eglises où il y a une Musique entretenüe. Mais c'est aussi de celles-là qu'il est principalement question. Je compare les Eglises considérables de Rome & de Paris, & celles des Provinces d'Italie & de France, qui sont d'une distinction particulière. On ne peut pas descendre à un détail universel. Il est évident que la Musique est beaucoup moins bien exécutée dans les petites Paroisses & dans les petits Couvents, défaut à pardonner

de part & d'autre aux Couvents & aux Paroisses pauvres des deux Nations. En Italie & en France les Eglises pauvres & qui craindront la dépense, n'auront que les mauvais Chanteurs, & en diminueront le nombre.

Mais nous éprouvons bien en France sur l'article où nous en sommes, sur l'article de l'exécution, la vérité de ce qu'ont dit tous les Philosophes, tous les Historiens, tous les Ecrivains: qu'il est dangereux de rien innover en Musique, qu'une nouveauté en attire une autre, la seconde nouveauté un relâchement. Que sous prétexte d'embellir la Musique, on l'énerve; & que de la mollesse on passe à la corruption. Nous n'usions il y a quarante ans dans nos Temples, que des instrumens à vent, des orgues, des serpens. On y a introduit sans nécessité les instrumens à cordes. Nous n'avions point de basses continuës, nous en avons présentement qu'on travaille autant que le sujet, &c. Passe encore pour cela. Mais de relâchement en relâchement, nous en sommes venus jusqu'à un abus honteux; & quand je devrois encourir tout-à-fait les mauvaises graces de l'Opera, avec lequel aussi bien j'ai beaucoup négligé mon commerce, je ne dissimulerai point que cet abus

éga

égal à ceux d'Italie, est de faire exécuter nos Motets par des Acteurs. Mr Lami quitta sa place de Sous-maître dans la Cathédrale de Roïen, par le seul chagrin qu'il avoit d'y en voir à tous les Motets des grandes fêtes. Délicatesse sans excès d'un honnête homme, qui connoît & qui aime la pureté de son métier. Que n'auroit-on point à dire de l'incapacité & de l'indignité de ces gens-là pour les moindres fonctions de l'Eglise ! Je vais réduire à trois chefs, ce qui me paroît devoir les exclure d'y chanter.

Premièrement, les Acteurs de l'Opera, paresseux, faineans, débauchez, accoûtumez à ne chanter que des rôles qu'ils ont étudiés à loisir, sont d'ordinaire moins sûrs de leur partie qu'aucuns Musiciens. Le latin n'est pas une langue de leur connoissance : le langage de l'Eglise ne leur est pas très-familier. Ils prononcent à faire pitié. Ils coupent, ils estropient, ils défigurent les mots d'une manière burlesque, & il n'est pas possible de s'empêcher de rire des contre-sens extraordinaires, & des plaisans galimatias qu'ils font.

Secondement, ils n'ont nulle expression, ou plutôt ils ont une expression déplorable. Quel spectacle dans le Chœur ou dans le Jubé d'une Eglise, que cinq



ou six figures ébraillées , habillées de diverse façon & véritablement comme des Comédiens , enfarinées jusqu'à la ceinture , tournant sans cesse la tête , prenant du tabac , riant , causant & grimaçant ! Le moyen de leur attribuer le moindre mérite de gestes convenables , la moindre simplicité , la moindre modestie ? Hormis *Dun* , en qui j'ai plusieurs fois remarqué un air différent de celui de ses camarades , une apparence de Chrétien , je n'en connois pas un que je voulusse justifier d'être un Acteur détestable à l'Eglise par nos règles de bienséance ; & quelque envie que j'eusse d'excuser là les autres , en faveur de ce qu'ils valent sur le Théâtre , je ne sçai comment je pourrois m'y prendre , pour détourner le mépris & l'indignation que mérite leur contenance scandaleuse. Vous permettrez que je vous dise une pensée qui m'est souvent venue à des Môtets , que je voyois exécuter par ces Messieurs. Je me r'apelois le malheur qu'ont les Pseaumes des Calvinistes , d'avoir été traduits par Marot. Lorsque ces Calvinistes , parmi lesquels il y a tant d'honnêtes gens , entendent chanter à leur Prêche les Vers de Marot , l'idée de la sainteté des Pseaumes & du bon Roi David , ne souffre-t-elle point du souvenir de ce que Marot étoit ?

Si j'étois Calviniste, je songerois, malgré moi, qu'un fripon & un scélerat, fort aimable à la vérité, mais enfin un scélerat & un fripon, & qui a fait d'autres Vers d'une saleté & d'un libertinage complets, est l'Auteur de cette traduction Françoisse, & cela refroidiroit ma dévotion. De même, lorsque j'entendois ces Pseaumes divins, chantez par des gens qui alloient jouer deux heures après *Admète*, *Lycomedes*, *Lycas* & *Straton*, l'idée du Theatre & de la vie qui l'accompagne, se mêloit à l'idée des paroles qu'ils chantoient, ce qui changeoit, je vous l'avoüe, en pensées profanes, les pensées saintes que les sentimens de David auroient dû exciter chez moi. Je m'imagine qu'il peut vous en être arrivé autant : à vous, Monsieur, tel que vous êtes, & par conséquent qu'il en arrive autant à bien du monde. Et quelquefois ces idées d'Opera sont si publiquement attachées à ces Chanteurs, qu'il est difficile de les séparer. Au commencement que nous eûmes l'Opera en cette Ville, il y avoit un Chanteur nommé *Antoine*, fameux yvrogne de son métier. Presque personne ne sçavoit son nom : mais personne n'ignoroit qu'il jouoit le rôle de Phaëton, & nos femmes peu connoisseuses,

persuadées qu'il le jouïoit avec une grace admirable & charmées de lui, ne l'apeloient que *Phaëton*. Ce nom étoit devenu le sien, comme j'ai vû à Paris *la Voix* comme sous le nom de Mr Vivien, parce qu'il avoit jouïé à son arrivée le rôle nouveau de *Mr Vivien* dans les vendanges de Suriène, & qu'il ne l'avoit pas mal jouïé. Antoine fut prié de chanter une Leçon de Ténébres, & on publia le jour & le lieu où il la devoit chanter. Ce fut une assemblée nombreuse. Il y vint au sortir de table, il ne chanta ni bien ni dévotement. Le soir toute la Ville disoit : *Phaëton a chanté aujourd'hui aux \*\*\*\* la premiere Leçon de Ténébres, mais il étoit fou*. Quel assemblage d'idées, Phaëton, fou, & la premiere Leçon de Ténébres ! Qui auroit crû que l'idée d'une Leçon de Jeremie seroit jointe à celles de Phaëton fou, & qui n'en seroit indigné ? Les Décorations & les Castrats d'Italie ne sont pas pis que cela. Au moins ceux-ci ne s'enyvrent point. En un mot, Monsieur, pour ne pas m'étendre davantage sur le ridicule qui suit l'Opera à l'Eglise : un jour consacré à la pieté, dans un Temple auguste qui l'inspire, à l'issuë d'un Sermon où l'on l'a prêchée avec une éloquence, une ardeur éfrayantes, faire chanter par des

Musiciens de l'Opera une Musique sainte, c'est, s'il m'est pardonnable de parler ainsi, donner au Seigneur de l'encensoir par le nez.

Troisième raison, raison la plus forte, raison accablante pour les en exclure. Ils sont excommuniés. J'en ai toujours été très fâché, mais je ne voi point quel détour les en sauveroit. Les décisions de je ne sçai combien de Rituels, nommément des Rituels de Roïen & de Paris y sont formelles; & la sévérité récente de Mr le Cardinal de Noailles envers *Chammélé*, honnête homme & homme d'honneur, dont le corps a été enfoüi dans ses choux, parle clairement. Les Musiciens d'Opera sont, dis-je, excommuniés en France, indignes d'entrer dans l'Eglise pendant leur vie, comme d'y être enterrez après leur mort, & on va les prier de tenir un rang considérable entre les Ministres de nos Temples ! De venir faire la noble fonction de chanter nos plus saints Cantiques, de prêter leurs voix aux plus pures loüanges de Dieu ! On les paye pour exécuter les Motets les plus pieux & les plus solennels ! Nous faisons mieux depuis quelques années : on loüe des Actrices, qui, derriere un rideau qu'elles tirent de tems en tems, pour sourire à des Auditeurs de leurs

amis, chantent une Leçon le Vendredy Saint, ou un Motet à voix seule le jour de Pâques. On va les entendre à un Couvent marqué : en leur honneur, le prix qu'on donneroit à la porte de l'Opera, se donne pour la chaise à l'Eglise. On reconnoît *Urgande & Arcabonne*, on bat des mains, ( j'en ai vû battie à Ténébres à l'Assomption, je ne me souviens pas si c'étoit pour *la Moreau*, ou pour *Madame Cheret.* ) & ces Spectacles remplacent ceux qui cessent durant cette quinzaine. Je raporte des faits, qu'il ne me scauroit être défendu de raporter. Je laisse aux gens plus sages & plus autorisez que moi à juger ce qu'on en doit penser, selon les loix du Christianisme. Quand on voit des femmes chanter à la Chapelle du Roi, il est sûr qu'elles sont d'un autre caractère, & on est témoin qu'elles ont une autre modestie. Néanmoins c'est encore un fait, que je voudrois ne raporter pas.

Faire chanter des Actrices, est une dévotion très-peu commune. Pour les Acteurs, on les recherche avec ardeur. Je ne puis taire qu'en une des Maisons de Paris, habitée par les plus scavans hommes, & des mœurs les plus irréprochables, ce que leurs ennemis, de quoi ils ne manquent point, leur accordent

en une Eglise où l'on entend autant de beaux Sermons qu'en lieu de France : on n'entend jamais Vêpres , qu'une partie n'en soit chantée par l'Opera. Le Jubé est paré de l'Opera en habit de Ville , qui exécute & qui représente un ou deux Pseaumes , comme pour s'essayer , pour se disposer aux personnages que ces Messieurs jouïront une heure après. Et cette Eglise est si bien l'Eglise de l'Opera , que ceux qui ne vont point à l'un , s'en consolent en allant à Vêpres en l'autre , où ils le retrouvent à meilleur marché , & qu'un Acteur nouvellement reçu , ne se croiroit même qu'à demi en possession de son rang & de son emploi , si on ne l'avoit installé & fait chanter là. Je conçois que c'est principalement là faute du Maître de Musique , sur qui les Religieux dévoués & occupez au service du Public , se reposent du choix de ses Chanteurs : Mais ne s'aperçoivent-ils point qu'il les choisit mal ? Ne leur est-il revenu d'aucun endroit qu'on en est peu édifié ? Il est à Paris d'autres Musiciens , aussi bons peut-être pour l'exécution d'une Musique Latine , sans doute moins mauvais pour tenir lieu de Chapelains à des Religieux éclairés. Un homme , que la seule piété conduiroit à Vêpres chez eux , ne seroit pas malheureux , malgré

la solidité du discours qu'il y entendroit, d'en sortir sans avoir ni gagné ni perdu, par les pensées prophanes dont on est saisi, pour peu qu'on tourne les yeux vers le Jubé. Une autre Communauté de Prêtres, d'une doctrine profonde & sévère, faisant chanter un *Te Deum* magnifique pour la convalescence de Monseigneur, reçût dans le Jubé de son Eglise cinq ou six Opera rassemblez. Cette occasion unique, & la nécessité où l'on étoit de se servir de Musiciens de toute farine, dans le nombre prodigieux de *Concertans* que demande le *Te Deum* de Lulli, excuse ces excélens Prêtres-ci : ils auroient pourtant pû songer, eux qui rejettent les orgues par amour de la simplicité de culte ; qu'un *Te Deum* qu'ils auroient chanté eux-mêmes de leurs voix innocentes & chrétiennes, auroit été plus agréable à Dieu & plus édifiant, que le brillant Concert qu'ils donnerent. Vous voyez, Monsieur l'Abbé, que je ne suis pas flatteur. Mais enfin, n'y ayant à présent en France que trois ou quatre Villes à Opera, l'usage des Acteurs dans les Eglises ne peut pas être fort répandu ; & dans ces trois ou quatre Villes, la vérité est qu'il n'y a que quelques Couvents, où ils viennent une fois ou deux l'année, & quelques Paroisses où l'on

les appelle une fois en quatre ans. Presque aucune Cathédrale n'en est souillée. Ils n'aprochent pas de Nôtre-Dame de Paris, Lyon les abhorre, ils ont été bannis de Nôtre-Dame de R \* \*. plus de six ou sept ans avant que nôtre Opera tombât, Lisle est sans Evêché, &c. Ainsi, tout bien discuté, la gloire de nôtre Musique sacrée ne doit pas beaucoup pâtir de cét abus, également infame & ridicule. Je dis ridicule; car je maintiens que si tous nos principes de bienséance & de bon goût ne sont faux, ce qu'ils ne sont point, il n'est pas moins choquant, moins insupportable de voir un Acteur de l'Opera en habit rouge, chanter sa partie dans le Chœur où dans le Jubé d'une Eglise, que de voir un Ecclesiastique en soutanelle & en petit collet, chanter dans les chœurs d'un Opera, apuyé contre une coulisse. Ces oppositions de l'un à l'autre sont d'une justesse exacte, & d'une force invincible. Et cette espece-ci de ridicule, n'est pas non plus inouïe. J'ai vû plusieurs fois de ces Chanteurs qui courent les Provinces, ( dans le monde Musicien ils s'appellent des *Vicaires*, & leur métier *Vicariier*. ) paroître à un Opera, où ils demandoient à être reçûs, & faire entendre leur voix parmi les Acteurs d'un divertissement,



se cachant derrière quelqu'un , non pas en fontanelle ; mais en petit collet & en surtout noir , façon de Prêtre. Aussi jusqu'à ce qu'ils eussent pris la cravate, c'étoit des huées & des plaisanteries générales , tant la bienfiance se fait sentir & respecter en quelque endroit que ce soit.

Or, pour en revenir à nôtre matière, le fort de la comparaison ne roule que sur les Cathédrales & sur les grandes Eglises d'Italie & de France. Celles-là sont susettes aux défauts , dont j'ai accusé leur Nation. Celles-ci ne le sont point à ceux dont j'ai accusé la nôtre : d'où il est aisé de conclure qui l'emporte pour l'exécution. Et quelle Musique d'Italie vaudroit en ce point-là une Musique de Nôtre-Dame de Paris ? J'ose soutenir qu'on a exécuté des Motets à Nôtre-Dame de Paris , avec une perfection approchante de celle que nous avons demandée. Representez-vous ce Chœur vaste & un peu sombre , rempli de Chanoines plus modestes qu'ailleurs ce me semble : d'une longue suite de Chapelains , d'un gros de Musiciens , & de douze enfans de Chœur : tout cela d'une figure uniforme suivant leurs rangs , propres , nets , ayant la mine d'être bien entretenus & bien payez ; & au milieu un Compositeur qui bat la mesure. Le silenc

est profond, la modestie paroît sur le visage des Chanteurs, ( un Chapitre qui a l'air dévot, n'est pas d'humeur à souffrir, que ceux qui dépendent de lui ne l'ayent pas. ) Ils prononcent, ils chantent, ils animent ce qu'ils disent en gens instruits de longue main, ou qu'on instruit soigneusement. Doutez-vous que plusieurs Motets exécutez de cette sorte, n'ayent eu le succès auquel tend toute la Musique d'Eglise, n'ayent remué les cœurs des assistans, ne les ayent attendris, échauffez pour Dieu ? Je ne vous parle point au hazard. J'ai entendu moi-même plus d'une fois des Pieces de Campa ; embellies par une exécution, telle que je vous la dépeins ; & quand je vous dis que j'ai entendu ou que j'ai vû, je vous supplie de vous y fier. J'aurais fort souhaité d'entendre ainsi exécuter dans le Chœur, \* *In te Domine spes unica mea* ; le meilleur de tous les Motets que je connoisse, & qui est d'une bonté exquisite & véritable ; ou je suis trompé, expressif, simple, agréable, d'un chant dévot & gracieux. Je me persuade que le plaisir que cette Piece nous fit deux-fois de suite à trente personnes & à moi chez Mr... qui voulut bien que nous la remandassions, se seroit changé en nous tous à la vue de l'Autel, en violente émotion \* de piété.

Camp li.  
1.

S. Aug.  
Conf. li.  
9. ch. 6.

## ARTICLE IV.

*De l'effet que paroît faire la Musique  
d'Eglise en Italie & en France.*

**C**Ar, Monsieur, voila dequoy il est  
uniquement question ici. Ce que j'ai  
tant répété, que la bonté d'un chant se  
doit mesurer sur l'effet propre & con-  
cevable qu'il fait, est positif: & si je me  
permettois de me tenir assuré de quel-  
qu'une de mes opinions, je me le tiendrois  
aussi de celle que j'ai avancée dans le si-  
xième Dialogue, qu'en ce tems-ci, com-  
me du tems d'Aristote/, c'est au peuple  
à juger de ces ouvrages de Musique,  
que ce sont les sentimens du peuple qui  
décident là-dessus certainement. Cette  
opinion, contraire à l'envie qu'ont tous  
les Auteurs de se tirer de la dépendance,  
seroit contredite, qu'elle ne laisseroit pas  
d'être vraie. Puisque tous les beaux Arts  
ne s'adressent encore aujourd'hui qu'au  
cœur & aux sens, ne travaillent que pour  
eux, differens en cela des sciences intel-  
lectuelles qui travaillent pour l'esprit:  
il s'enfuit encore qu'il appartient au peu-  
ple qui a plus de sentiment que les Sça-  
vans, par les sens & par le cœur, d'être  
le

le Juge des beaux Arts, & aux Sçavans, qui ont plus d'esprit & de raison que le peuple, d'être les juges des sciences intellectuelles.

Dans ce Systême, avant que de rien prononcer sur la préférence des Italiens ou des François en Musique latine, il faudroit donc examiner quelle impression fait la Musique latine des uns & des autres. La difficulté est, que cette impression ne se montre pas clairement : Le peuple d'Italie & de France, qui va aux Motets des Eghses, renferme, cache là ses mouvemens en soi-même, & ne les découvre pas par des signes extérieurs, comme il fait à l'Opéra par ses battemens de mains, par ses bourdonnemens, par ses cris ; & le respect dû au Temple, veut qu'en effet il y tienne ses sentimens secrets. Cependant il s'oublie quelquefois, ce qu'il ressent lui échape, il laisse paroître l'impression qu'on fait sur lui : & enfin les sentimens qu'il a eus à l'Eglise, se montrent par ceux qui lui restent lors qu'il est dehors. Ils se découvrent par des signes tardifs & éloignez, qui sont des indices d'une assez grande considération, pour être recueillis. C'est dequoi il sera bon que nous disions quelques mots dans cet article.

Quel effet paroît donc faire la Musi-

que sacrée en Italie ? Il ne me conviendrait pas de déclamer contre l'air dissipé, pour n'user pas d'un terme plus fort, dont les voyageurs de quelque créance qu'ils soient, ne manquent point d'être d'abord choquez dans les Italiens qu'ils voyent à l'Eglise : je croi même que c'est moins faute de foi, que faute de réflexion, que les Italiens y ont ces manieres indécentes ; & on observe qu'ils marquent plus de pieté, lorsque le Saint Sacrement est exposé : mais cet air dissipé, est pourtant un premier vice de méchant augure. Pendant ces solennitez du carnaval, de la décoration desquelles je vous ai parlé, & qui durent quinze jours chacune, la simphonie commence dès le matin, & ne finit que le soir : elle est interrompuë de tems en tems par un Motet & par des Sermons alternatifs d'un Prédicateur illustre, puis de quelque enfant. En France nous avons de même de jolis enfans de basse naissance qu'on fait prêcher dans les maisons, mais ils ne prêchent pas dans les Eglises. Après ces Sermons délassans, & ces Motets de voix, les instrumens qui ont repris haleine, recommencent toujours à jouer de grandes sonates, *sonate da chiesa*. Tout Rome vient là tour à tour, on entre, on sort, comme on fait à une

foire : On écoute , on regarde , on ne s'agenouille pas. Durant le reste de l'année , il n'est gueres de jours où il ne soit fête en deux ou trois endroits , & point de fête sans Musique. L'endroit est connu : ce sont de vieilles rubriques que les Romains , gens curieux & faineans , sçavent en perfection. C'est un Spectacle où l'on ne paye point à la porte , on va par procession au Couvent ou à la Paroisse où seront les plus fameux Castrati , & justement à l'heure du Motet. On se place vis-à-vis d'eux , le dos tourné à l'Autel. On les devore des yeux tandis qu'ils chantent ; & dès qu'ils ont cessé , on s'en retourne. Le pis est que les femmes , qui ont la liberté d'aller à ces sortes de dévotions , tâchent de les mettre à profit. Les desseins des Amans & la jalousie des Maris y font jouer de terribles scenes. Quelquefois la Ville se divise en deux partis sur la beauté des voix & sur l'excellence des Chanteurs : Delà naissent des irréverences , des querelles & des scandales si publics , qu'une fois le Pape fut obligé de défendre , sous peine d'excommunication , à deux Religieuses de Milan , qui avoient ainsi partagé & broüillé toute la Ville , de chanter ni l'une ni l'autre. Ces diverses choses & plusieurs autres , que je ne puis ou je ne dois pas

raporter, sont les sources de l'opinion fautive que prennent les voyageurs du Christianisme d'Italie. Aucun n'en revient édifié. D'où s'est formé parmi nous un proverbe desagréable, & qui est un des plus anciens que nous ayons. D'ailleurs, les mœurs des Italiens ne sont pas telles, que cet indice éloigné donne bonne opinion de leurs Musiques : Si ces fréquentes Musiques contribuent à rendre les mœurs des Italiens ce qu'elles sont, on ne peut pas dire qu'elles les épurent. Les Philosophes Grecs jugeroient desavantageusement par là des Motets d'Italie.

Tout ceci au reste, toute l'indignation que vous pourriez concevoir de cette peinture, & des peintures semblables que vous avez vûës plus haut, ne tombera, s'il vous plaît, que sur les Italiens sans lumieres, sur le peuple : Car je croi que ceux qui sont d'un état à condamner ces abus, les condamnent fort nettement : Il n'y a que cent ans qu'un Casuiste de Rome demandoit *a*, s'il est permis d'avoir

*a Cento casi d'incostanza raccolti dal reverendo padre fra serafino Razzi, dell'ordine de' predicatori, della provincia Romana. In Venetia. 1584.*

*Se nelle chiese de' mendicanti osservanti eletto sonare gli organi. Caso 95 p. 304*

*E da notare che per non offendere in ciò dio, da due cose deom coloro à chi s'aspetta guardarsi : La prima dal sonare troppo è di sonare troppo, perciò che assumendo si total suono nella chiesa per cagione*

des Orgues dans les Eglises des Mandians. Cette seule question a bon air. Après un raisonnement sage & sc̄avant, ce Docteur conclut qu'on peut les y tolérer, mais à deux conditions : la première, qu'on n'en jouie pas trop. La seconde, qu'on ne jouie dessus que des chants dignes du lieu. Haute de quoi, péché mortel & sacrilège pour qui toucheroit, ou feroit toucher, ou permettroit de toucher l'Orgue. C'est, Monsieur, la décision formelle d'un Jacobin Romain. On ne sc̄auroit micux décider : & où en seront les Italiens ; s'ils veulent examiner & justifier toutes leurs manieres sur ces principes ? Mais le malheur est que le peuple d'Italie ne tient compte du bon Pere Razzini de beaucoup d'autres, qui parlent peut-être du même ton, & que je n'ai pas lus comme le P. Razzi, que le hazard me fit tomber entre les mains dans un tems où je lisois tous les Auteurs Italiens que j'en rencontrois. Les méchantes

*dell' animo inferme nello spirito e comendicini da lontano, si dee usar parcamente, accioche non diminuisca ne tolga la devotiore à i sani. La seconda cosa da che si deono guardare gl' organisti siè dal suonar nelle chiese canzoni prophane è cose vane del secolo, perle quali si venisse a fare inguria al divin culto, e insieme à provocare gl' uditori à lascivia, è asianda lezzare gl' imperfetti nello spirito. Impercio che in questi casi si commetterebbe da chiunque scientemente così sonasse, ò facesse sonare, ò veto permettesse, dovendo è potendo ostare è impedire, peccato mortale di sacrilegio contra il divin culto, è contra il luogo sacro, à i quali cosa's s'oni prophani non convengono.*



habitudes du Général de la Nation , fortifiées par une ignorance & une mollesse extrêmes , mettent les gens en place hors de pouvoir d'y remédier , & les entraînent souvent eux-mêmes dans cette corruption commune, qui en est d'autant plus réjoüissante pour les rieurs , & qui en sera d'autant plus pitoyable pour vous. Il ne demeure que trop constant que les meilleurs Motets des Italiens ne paroissent nullement les attendrir , au moins envers Dieu.

Nôtre Musique d'Eglise n'est ni assez longue pour fatiguer l'attention , ni assez embroüillée pour l'occuper toute entière , ni assez badine pour la divertir. Les François y assistent modestement , ils en sortent modestement ; cela est visible. Pourquoi ne croirons-nous pas qu'elle les touche , leur fait pousser des prieres courtes & vives qui suffisent , & former des pensées secrètes d'amour de Dieu & de pénitence ? On n'a droit de juger que de l'extérieur. Je ne veux point dire qu'elle produit les effets admirables qu'elle pourroit produire : mais je puis soutenir qu'en aparence elle n'en produit que de bons. Et il n'y aura que la médisance & la mauvaise humeur qui trouvent les mœurs françoises ce qui s'apelle, corrompues. Ce sont des mœurs d'hom-

mes, & à l'Eglise elles sont fort bien réglées. Hormis un petit nombre de femmes & de jeunes gens qui ne sont point à compter, puis qu'ils ne vont qu'à des Messes de midy & d'une heure, où ils se scandalisent entr'eux sans conséquence, ceux qui fréquentent nos Temples, ne les prophangent point par des irréverences publiques. En un mot, qu'on me cite un Ecrivain étranger, Calviniste, qui se plaigne des scandales qui accompagnent ou qui suivent nos Motets; comme je citerai vingt Voyageurs qui décrivent les Motets d'Italie.

---

## A R T I C L E V.

### *Jugement sur les Italiens & sur les François.*

**J**E n'ai maintenant qu'à ramasser tout ce que j'ai dit. Il se trouvera que nous sommes fort supérieurs aux Italiens pour les qualitez personnelles de nos Maîtres de Musique, pour le choix des paroles, & pour l'exécution. Il ne s'agit plus que de sçavoir qui l'emporte pour la Musique, qui est assurément le principal, puisque le reste n'est important qu'à cause qu'il sert à en préparer & à en faire va-

loir la beauté. Mais avant que de m'expliquer sur le chef capital, il faut que je vous fasse faire deux réflexions.

La première, que l'Italie étant le païs des gens d'Eglise & des cérémonies Ecclesiastiques, y ayant là des fêtes & des Motets tous les jours, & n'y ayant des Opera que deux mois l'année, ils ont toujours eu encore vingt fois plus de Musique sacrée, que de profane : au lieu qu'en France, depuis soixante ans que le goût du chant nous a saisis, on a incomparablement moins cultivé la Musique d'Eglise, que celle du Théâtre. La seconde, qu'en fait d'Opera nous avons *Lulli*, homme hors du pair, homme auquel on chercheroit en vain un égal dans les seize siècles qui l'ont précédé, & qu'en Musique sacrée nous n'avons que des Auteurs médiocres : au lieu que les Italiens n'ont que des Auteurs au dessous du médiocre, en fait d'Opera, & en Musique sacrée, entre plusieurs Compositeurs recommandables, *Danielis*, *Lorenzani*, &c. ont un *Carissimi*, homme d'un mérite extraordinaire, & qui s'étoit long-tems formé en faisant chanter ses pièces aux Théatins de Paris, comme a fait depuis *Lorenzani*, & peut-être *Danielis*, qui toujours est venu en France. Voilà deux réflexions vraies & fâcheuses. Les Ita-

liens, qui nous surpassoient déjà en nombre de Compositeurs d'Opera, nous surpassent beaucoup davantage en nombre de Compositeurs de Motets : Mais les seuls ouvrages de Lulli éfacent, anéantissent tous les ouvrages Italiens du même genre, & les seules pièces de Carissimi \* valent presque toutes les pièces Françaises de ce genre-ci. La quantité merveilleuse des Motets Italiens, & la bonté de quelques-uns, sont à peser. Si *la Lande*, *Colasse*, &c. avoient publié quelque chose de considérable, si *Lalouette*, qui a une exactitude de composition, & une beauté de génie particulières, sçavoit du latin, & n'étoit point paresseux, si l'Abbé *Bernier*, & Mr *Brossard*, n'avoient point pris à tâche de se gêner, si *Campra* le plus fécond de tous, & celui que je placerai le premier en l'état où ils sont, quand on m'ordonnera de les arranger, nous avoit donné dans chacun de ses trois Livres quatre ou cinq Motets, comme son *In te Domine spes*, &c. ou seulement comme son \* *Jubilate*,

*Le Ionas,*  
*l'Exech-*  
*le Quis-*  
*descen-*  
*tu il*  
 &c.

*Premier*  
*Mot. du*  
*li. 2.*

éerêts, ( ceux de la gloire. ) Il n'a point vu  
 que l'Empire de la Musique d'Opera étoit  
 assuré à un Auteur original , dont il ne  
 pourroit aprocher que de bien loin, & que  
 le second rang lui seroit même disputé :  
 en effet , il l'est. Campra mal conseillé,  
 a usé son génie & son tems à des ouvra-  
 ges d'une autre espèce , que celle où il  
 seroit à souhaiter qu'il se fût attaché. Je  
 dois prendre les choses telles qu'elles  
 sont. Le malheur de l'Italie fit qu'elle  
 perdit Lulli & que nous le gagnâmes :  
 le malheur de nôtre Musique d'Eglise a  
 voulu que Mr Brossard , Bernier &  
 Campra , les trois Compositeurs imprimés,  
 desquels dépend l'honneur de la  
 France se soient ou perdus, ou fort égarés :  
 il seroit injuste d'oposer à l'Italie  
 des avantages en idée , & il ne faut nous  
 vanter que de nos biens effectifs.

Aujourd'hui donc , je croi que les  
 François l'emportent pour la justesse,  
 les Italiens pour le brillant & pour la  
 variété d'expression : nous pour la sim-  
 plicité , eux pour l'agrément : nous som-  
 mes dans la bonne route, mais peu avan-  
 cés : ils ont pris à côté , mais ils ont été  
 plus loin : nous sommes plus sages qu'eux,  
 ils sont plus riches que nous : nous avons  
 tout lieu d'esperer que nous les surpas-  
 serons un jour : ils ont quelque sujet , il

leur est pardonnable de se flatter qu'ils nous surpassent à present. Je parle de la Musique seule.

Et par là , Monsieur , je mets de la distinction entre les Partisans des Opera Italiens , & ceux des Motets : J'excuse les Partisans des Motets Italiens , s'ils les sçavent un peu choisir. C'est un plaisir de grand Seigneur d'aimer ce qui vient de loin & ce qui coûte cher ; & lorsque cela a quelque sorte de bonté , il n'y a rien à dire. Mais je ne comprends point comment les François , adorateurs de la Musique profane d'Italie , seroient excusables. Elle est grotesque , & ils en ont parmi eux d'excélente. Je ne puis m'empêcher de le redire hors d'œuvre , aimer la Poësie & la Musique d'Opera Italiennes , marque indubitable , caractère certain de méchant goût.

J'ai encore fait deux observations , par où je vais finir. 1<sup>o</sup>. Les Motets Italiens sont meilleurs en France , qu'ils ne le sont en Italie ; parce que les défauts de leur execution , qui les gâtent souvent dans leur país , en sont détachés dans le nôtre. Les Opera sont pires , parce que la représentation qui les sauve là , ne les sauve point ici. Car quoique la représentation des Opera ne soit rien moins que bonne en Italie , à l'examiner de sang

froid : elle impose pourtant, la magnificence des Décorations, & l'illusion des Machines étourdissent le goût des Spectateurs. 2°. Outre que nous prononçons bien le latin des Motets, & mal l'Italien des airs d'Opera, comme la justesse d'expression d'un Motet se mesure sur des règles de Christianisme, que l'on n'a gueres presentes en se réjoüissant chez soi, & la justesse d'expression d'un air sur des sentimens de galanterie, dont les gens du monde ont toujours des idées vives : il arrive que les défauts d'expression, défauts dominans des Italiens, ne se sentent pas tant dans un Motet que dans un air, quand on chante l'un & l'autre en particulier. Les ridicules des Motets choqueront moins alors un honnête homme, & il pourroit se laisser séduire par les agrémens : les ridicules des airs sont si choquans, qu'on est en garde contre les agrémens, malgré qu'on en ait. Ainsi, pourvû qu'on sçache conserver par tout l'estime dûë aux Opera de France, & le mépris dû aux Opera des Compositeurs d'Italie, nous ne trouverons point étrange qu'on se plaise à faire chanter chez soi leurs Motets. Les introduire dans Nos Eglises, non. L'Eglise, qui est la place naturelle des Motets, n'est point la place favorable aux Motets Italiens,

liens, & les nôtres y valent dix fois mieux en quelque pays qu'on les porte : mieux même par la Musique seule, & à plus forte raison en y joignant l'avantage de nos paroles & de nôtre exécution : mais j'avoie que ceux d'Italie ont leur prix, en oubliant & en changeant le lieu pour lequel ils ont été faits. On peut sans honte les aimer dans une salle. Les nôtres sont plus propres à honorer Dieu, & à contenter les gens d'une délicatesse sévère : (autre jugement abrégé & qui rassemble tout.) Les leurs plus propres à amuser, & à servir au plaisir des Musiciens. De cette manière, j'ai un jour entendu en concert un *Magnificat* Italien, que son brillant me fit paroître assez court. Quant à leurs grandes sonates, *sonate da chiesa*, heureusement pour nous & pour elles, nous ne les connoissons presque pas.

Voilà un essai de critique sur la Musique d'Eglise. Mon dessein n'étoit pas d'abord d'être si long. Je suis fort de l'opinion de Callimaque, μέγα βιβλίον μέγα είναι κακόν, qu'un grand Livre est un grand mal. Je lirois & je ferois plus volontiers trois petits discours qu'un grand. Mais un enchaînement de pensées, que j'ai suivies insensiblement, m'a conduit à cette étendue. Il faut, Monsieur, que



Je vous en demande pardon.

Et je ne sçai si je ne devrois point aussi le demander à bien des gens, qui pourront se plaindre de mon trop de franchise & de liberté. En cas que ma droiture un peu hardie chagrine quelqu'un, qu'il s'en prenne à vous. Vous m'avez engagé à faire ce petit Traité : vous sçaviez qu'ordonner à un homme très-sincère de parler, c'est lui permettre de parler fans fard. Cependant j'espere qu'on aura égard à ma bonne intention, qui n'est, je vous assure, mêlée ni de prévention, ni d'entêtement, ni de malice : j'espere que je ne fâcherai personne. Et quand j'aurois fâché tant soit peu les Maîtres de Musique de France, m'en sçauriez-vous mauvais gré ? Je ne dirai pas ce que Socrate disoit aux Athéniens, *qu'il me semble que c'est moi que Dieu a choisi afin que j'excite nos Compositeurs de Motets : \* que je les pique, & que sur ma parole, on eût eu de la peine à en trouver un autre qui s'en fût acquitté comme moi.* Ce sont des paroles qui ne seroient que dans la bouche de Socrate. Mais je me servirai de son admirable comparaison, dont la modestie me sied mieux qu'à lui, & j'oserai dire que Dieu m'a peut-être attaché à nos Compositeurs, *comme une mouche à un Cheval qui est noble &*

Oeuv. de  
Haut. tra.  
de Dacier  
Expo. de  
Socrate  
2. p. 51.

*généreux, mais qui à cause de sa graisse est pesant, & a besoin de quelque éguillon qui l'excite & qui le réveille. A la bonne heure qu'on les ait piquez, & qu'importe qui ce soit ? Je n'ai effayé de les piquer que par zèle pour leur gloire, ceci est très-vrai. Il ne seroit pas impossible qu'ils tirassent quelque profit des coups d'éguillon que je me suis hazardé à leur donner. Le 28. Avril 1705.*

---

**FRAGMENT D'UNE LETTRE**  
à Mr l'Abbé \* \* \*

..... Ce qui gâte fort les agréments de Paris. Vous croyez bien que tout cet embaras ne m'y a pourtant pas fait oublier entièrement nôtre Musique. J'allai quatre ou cinq fois au Motet de Laloüette le Samedi à l'issue de Vêpres, & j'entendis toutes les quatre ou cinq fois un *Hæc dies*, &c. qui n'est ni bon ni méchant. On me dit que depuis Pâques il n'avoit fait chanter autre chose : preuve publique de sa paresse extraordinaire. Je retournai le jour de la Pentecôte à la grand' Messe de Nôtre-Dame. Il me parut que Spectacle y étoit encore plus beau que je ne vous l'ai décrit. Un air de grandeur, beaucoup de modestie, celle de Mr le

Cardinal de Noailles me toucha. Dans la Musique de Laloïette, il y avoit de très-beaux morceaux, & on y sentoît une grande *correction* de composition, si je puis transporter ce terme, de la peinture à la Musique; mais on y sentoît aussi en quelques endroits que, faute d'entendre le latin, Laloïette avoit moins bien fait qu'il n'auroit pû.

Il a conservé la liberté que Campra avoit obtenuë de faire entrer des instrumens à archet dans le Chœur. Il y avoit deux basses de Violon: mais quoi qu'elles servissent assez à la Musique, cela faisoit ce jour-là un effet qui me remit bien-tôt en pensée ce que j'ai tant lû des suites fâcheuses du relâchement. Tous les Musiciens étoient en Chappe, & un d'eux qui jouïoit en cét état de la basse de Violon, choquoit plus, ce me semble, par l'indécence de son action, que tous les autres n'édifioient par la bienséance de leur parure.

L'après-dînée, j'allai à Vêpres aux grands Jesuites. Vous ne manquerez pas de vous apercevoir, Monsieur, que ce sont les Peres de cette Maison, que je reprends un peu vivement sur la fin du huitième article, de mettre tous les jours de fête l'Opera dans leur Eglise. Je vis qu'ils l'en ont chassé, & je me hâte de vous le dire.

La Musique de Vêpres fut chantée par des Musiciens particuliers, que je ne connoissois point. J'avouë que les Musiciens de l'Opera avoient de plus belles voix, ( cependant il y en avoit là plusieurs belles, & on n'a pas eu encore le tems de ramasser les meilleurs de celles qu'on pourra trouver. ) mais en récompense, au lieu qu'à la fin de Magnificat, l'Opera délogoit vite du Jubé pour aller au Théâtre qui l'attendoit à son tour, la Musique demeura ce jour-là ; & après un Sermon du P. de la Ferté, bon, & recité excellemment, on chanta au Salut un *Credidi propter*, passable. Il étoit sensible que la figure de ces Musiciens étoit plus modeste que celle de l'Opera.

Il y avoit déjà long-tems, à ce qu'on me conta le lendemain, que plusieurs Jesuites étoient choquez de cét usage de faire chanter l'Opera dans leurs Eglises. Un d'eux fort distingué de toutes manieres, dit un jour plaisamment : *Mais que diroit-on de nous à la Chine, si un Chinois venu de Paris, y racontoit qu'un Dimanche de Pâques, il vit presque tous les Jesuites se répandre chacun de son côté dans une Eglise & dans une autre, & désertter la leur, pour y laisser faire l'Office en leur place par des excommuniés ?* En effet, voila l'inquiétude que j'aurois eüe, quoique je ne l'eusse pas dit si bien que

cela ; & la plûpart de ceux qui avoient ri de ce discours , y avoient ensuite songé sérieusement. A la fin , le P. de la Ferté ayant témoigné que l'Opera devant son Sermon le désoloit , & le P. Guimon étant devenu Supérieur de la Maison Professe , on a écouté avec plaisir Mr le Cardinal de Noailles , qui a marqué que cette représentation le fâchoit aussi , & les Jesuites ont banni l'Opera de leurs Jubés de saint Louis & du Collège : à perpetuité aparemment. Je pense qu'on me dit encore que Mr le Cardinal avoit défendu par un Mandement exprés , de laisser chanter durant la quinzaine de Pâques , aucun Chanteur de Spectacles dans aucune Eglise. Je suis fâché que les soins de ma malheureuse affaire , m'ayent empêché de m'instruire de la verité de ce dernier fait : mais je me console toûjours par le plaisir de vous aprendre les autres , de ce que les trois mois d'embaras qu'elle m'a donnez , ont été cause que je n'ai pas mis mon petit discours en l'état où nous le voudrions , vous & moi. Je n'ai le tems d'y ajoûter que ceci , en trouvant cette occasion de vous l'envoyer. J'attens la replique de Mr l'Abbé R. qui enfin va dit-on , paroître au premier jour. C'est un Ouvrage long-tems retouché , & long-tems promis , &c. *Le 16. Aoust.*



# R É P O N S E

A

LA \* DÉFENSE

722 8.

Paris

1703.

D U

## PARALLELE.



J' E suis fâché que l'envie de voir & de réfuter, s'il en étoit besoin, le nouvel Ouvrage de Mr l'Abbé R \*\*\* ait retardé le mien de plusieurs mois : Du reste, je puis l'assurer que personne en France n'a été plus content que moi de son Livre, & n'a lû avec plus de plaisir toutes les injures qu'il veut bien me dire. Cela est bon pour la Musique françoise & pour moi. Sa colere nous fait honneur. Mais pourquoi la laissez-t-il tant paroître ? En critique comme en politique,

Corn. *Qui \* cache son courroux , assure sa vengeance.*

La premiere fois qu'il aura des injures à dire , soit à moi , soit à quelqu'autre , je lui conseille encore de les dire un peu plus poliment. Il n'a point repris de fautes de bienséance dans les trois Dialogues , où il pouvoit aisément s'en glisser : il ne seroit pas impossible d'en reprendre quelques-uns dans la *Défense* :

Déf p. 3. Il dit \* que j'ai traité d'impertinences & de sottises les fautes que j'ai crû voir dans

Dial. 3. son Livre. J'ai traité une seule \* fois de p. 21. sottise & d'impertinence une hyperbole qui méritoit pis , & que Mr l'Abbé n'a osé défendre, ni seulement rapporter. Encore me fais-je interrompre sur le mot d'impertinence , & je ne le dis qu'à demi, imperti... comme me faisant scrupule de le dire , même dans une vivacité vraisemblable en conversation , & pardonnable à l'effor d'un Dialogue. Cela n'autorise peut-être pas tout-à-fait l'emportement trop crû des faillies & des imaginations de Mr l'Abbé. Elles sont fort malignes assurément , & elles lui seront d'autant plus utiles , qu'il pourra les appliquer dans la suite, quand il voudra, à toutes les critiques du monde. Et par dessus cela le Journaliste de Paris , qui a fait \* l'extrait de son Livre , & qui s'est très-hum

3.

blément dévoué à son service , trouvé <sup>di 7.</sup>  
qu'elles *aprochent du naïf*. Mr le Jour- <sup>D. l'err-</sup>  
naliste se connoît bien en naïf. Voila un <sup>bre.</sup>  
moderne , un disciple de Mr Perraut.  
Mais tout bien compté , je me flatte  
néanmoins que la Défense & l'Extrait  
encore plus terrible à proportion , & dont  
l'Auteur se montre encore plus piqué ,  
comme tout le monde s'en est aperçû ,  
ne me deshonoreroient point.

On ne dit pas toujours ce que l'on  
voudroit dire ,

Et selon la maniere & le goût qui l'ins-  
pire ,

Nos mots changent de prix & devien-  
nent trompeurs.

En différentes aventures

Les injures sont des douceurs ,

Et les douceurs sont des injures.

Mr l'Abbé n'a point voulu profiter  
des avis que je pris la liberté de lui don-  
ner sur son stile. C'est toujours le même  
air d'élevation , il *déploye toujours les*  
*grandes voiles de l'éloquence* , & il plai-  
sante d'une maniere aussi sublime qu'il  
loüoit. *O mon fils* , disoit un jour le Poëte  
Mainard , *t'avois-je montré à t'y prendre*  
*ainsi ?* Et je ne vois pas cette fois-ci que  
Mr l'Abbé imite les Auteurs Italiens , du  
moins les Satiriques illustres : *Messer* ,  
*Pietro Aretino* , *Ferrante Palavicini* , le



*Boccalin*, &c. raillent autrement. Mais je commence à douter que Mr l'Abbé ait eu beaucoup de commerce avec les Livres de ce pais-là. On peut s'être gâté dans les rues de Rome, dans les chemins d'Italie. Une chose en quoi je l'ai pourtant trouvé bien Italien & bien dangereux, c'est qu'il tâche de me rendre criminel d'Etat, hérétique même.

*Boil. 1*  
*Sat. 9.*

\* *Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,*

*Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni Loi.*

Voilà ce que je n'aurois jamais craint. Si Mr l'Abbé me fait mettre à la Bastille, ou s'il fait mettre mon Livre à l'Index, je ne me jouïrai pas à lui une autrefois. Je m'étonne que Mr son Journaliste n'ait été aussi bon Catholique, & aussi bon sujet que lui.

Lorsque je dis que *les Musiciens François sont des anciens pour nous en comparaison des Italiens*, cela signifioit simplement que nos Compositeurs, auxquels nous étions attachés depuis 30, 40, 60 ans, comparez aux Italiens, dont la grande vogue n'a commencé en France que depuis dix ans environ, ont pû avoir part à la disgrâce des Anciens, dans l'esprit de Mr de Fontenelle, qui aime à préférer les derniers venus. Et nos Compositeurs  
sont

font encore des *anciens* par leur caractère , par leur simplicité & leur naturel , qualitez que Mr de Fontenelle n'a pas coûtume d'estimer beaucoup. Tous les efforts de dialectique de Mr l'Abbé , ne feront point que cette petite raillerie soit tirée ou obscure. J'ajouterai que Mr l'Abbé n'étoit pas obligé d'être si reconnoissant de l'aprobation que Mr de Fontenelle avoit donnée à son premier Livre. Ce ne fut pas en l'honneur de Mr l'Abbé , ni pour lui faire sa cour , qu'elle fut tournée si magnifiquement. Mr de Fontenelle s'en est lui-même expliqué , & on lui doit la justice de douter qu'il soit au fond *du sentiment du Parallele*. Je lui ai trop d'obligation d'avoir laissé passer ce dernier ouvrage en l'état qu'il est & sans donner de meilleurs avis , pour contredire ici l'éloge par lequel le bon Abbé veut s'aquitter , quand cet éloge ne seroit pas juste. Mais il l'est sans difficulté. Je me mets là de moitié de toutes les loüanges que Mr l'Abbé répand ; & je m'en mets d'autant plus sûrement , que Mr de Fontenelle qui se connoît mieux que personne , & qui a lui-même lû & aprouvé le Livre où est cet abregé de ses loüanges , ne les auroit pas souffertes , s'il ne les avoit crû vrayes. Cependant j'en excepterai celles où l'on

le compare à nos Maîtres. *La pluralité des mondes* est un ouvrage excellent ; mais je doute que *l'Entyphron*, *le Phedon*, *les Alcibiades* ; &c. ne soient pas au dessus. Platon n'établit-il point mieux la Scene de ses Dialogues ? Cette Marquise, qui seule chez elle, y garde huit ou dix jours Mr de Fontenelle tout seul, & qui le mène tous les soirs après souper se promener tête à tête avec elle au fond d'un Parc, étoit une bonne personne : Ou plutôt Mr de Fontenelle se fait traiter là un peu en Auteur, en homme un peu méprisé. C'est là comme Madame de Sevigny traitoit Ménage, ( mais Ménage n'en étoit pas le maître ) à ce que conte Mr de Bussi ; & franchement la respectueuse galanterie de Mr de Fontenelle, & ses discours de la Lune & des étoiles, ne soutiennent pas mal le rôle qu'il s'est donné. Platon observe admirablement toutes les bienféances, & apprend à ceux qui l'étudient, à les observer. Quant à ce que dit Mr l'Abbé R. que les Poësies Pastorales de Mr de

pag 15' Fontenelle \* vont de pair avec ce que Théocrite & Virgile ont fait de plus beau en ce genre, comment Mr de Fontenelle a-t-il agréé ce compliment ? Il étoit bien modeste ce jour-là, où il n'est pas fâché qu'on oublie la maniere dont il a parl

de ces deux Poëtes. J'avoüerai ici que les manquemens de respect qui ont pû m'échaper à son égard, ne viennent que de ce que je m'en souviens toujours.

*\* Hinc spargere voces*

*In vulgum ambiguas & querere con-*  
*scius arma.*

*Virg.*  
*Æneid.*  
*li. 2.*

Je ne puis pas ne point attaquer quelquefois en lui, l'outrageant critique de deux admirablés Auteurs, auxquels je dois sinon quelque étincelle de goût, au moins mille momens agréables. Mais j'espere bien les vanger un jour, si on me le permet, par un Ouvrage exprés, qui ne tient à rien.

*\* Et sur les bords du Tibre, une pique*  
*à la main,*

*Sertor-*  
*rius*  
*act. 3.*  
*Sc. 1.*

*Lui demander raison pour le peuple*  
*Romain.*

L'estime sincere que j'ai d'ailleurs pour un homme d'un aussi grand mérite que Mr de Fontenelle, ne m'empêchera pas de lui faire peut-être voir clairement, qu'il a mis quinze ou seize sistêmes faux, & deux ou trois fois autant de traductions fausses, & de plaisanteries comme celles de Mr l'Abbé R. dans son *Discours sur l'Eglogue*, & dans sa *Digression sur les Anciens & sur les Modernes*.

Le principe du courroux de Mr l'Abbé

contre moi paroît assez. J'ai dit de son Histoire de Cromvel, qu'il n'y a que deux vérités, comme disoit le feu Roi Jaques. Mr l'Abbé a senti cruellement ce trait, & il relève & détruit la maniere de parler du Roi Jaques en grand Dialecticien qu'il est, & d'une façon très-méthodique. A peine vis-je cela imprimé dans le premier Dialogue, que je me repentis de l'y avoir mis. J'eus le plus grand tort du monde, & j'en fais ici mille excuses à Mr l'Abbé. Non que j'aye inventé ce mot du Roi Jaques, j'en serois au desespoir. Je l'ai oüi citer à plusieurs honnêtes gens, de l'air dont Mr l'Abbé s'en défend, je m'imagine qu'il l'a oüi citer aussi, & il est constant chez tous les gens qui sçavent un peu l'histoire, que la vie de Cromvel est fausse & mauvaise en quantité de caracteres & de faits, écrits du reste d'un stile suportable dans ses négligences, en quoi j'ai pû dire, en flattant un peu là Mr l'Abbé, qu'il écrivoit bien & peignoît mal: mais enfin ce trait étoit étranger & indifferant à ma matiere, je ne devois point le rapporter. Je supplie très-humblement Mr l'Abbé de se souvenir des autres choses que je lui ai dites, & d'oublier celle-là.

Lorsque je songeai à réfuter le Para-

lelle, soit paresse de mon côté, soit que je n'y viffe aucun ordre, je ne pris pas pas d'autre méthode que de l'examiner page à page. J'en fus fâché depuis : cela m'embarassa & allongea mon discours. Mr l'Abbé pouvoit aujourd'hui se dispenser de suivre ma mauvaise maniere, & réduire à certains chefs pour la clarté & pour la briéveté, ce qu'il avoit à reprendre dans la *Comparaison*. Je serai plus sage à present ; & quoique j'aye peu de chose à lui répondre, parce qu'il ne m'a presque rien dit en tant de paroles, je vais rapporter à trois chefs, la langue, la Musique, mes fautes particulieres, ce que je veux réfuter ici de sa défense.

S'il accorde tout ce qu'il ne combat point, comme on peut le croire, la Poësie Italienne demeure peu estimable pour le chant. Mr l'Abbé me fait des querelles & des ennemis, il plaïsante & raille \* *selon le talent qu'il en a eu du Seigneur*; & il raille & plaïsante à merveilles, il a bien de l'esprit : mais enfin ses plaïsanteries ne sont pas des raisons, & ne détruissent pas ce que j'ai dit des élisions & des renversemens, des défauts de netteté & de clarté de la Poësie Italienne. Tout ce que j'ai pû extraire des faillies de Mr l'Abbé, se termine à deux choses pour la défense de cette langue. Premiere-

*Rom.  
Com'q.  
tom. 1.  
ch. 3.*

ment, il n'y a nulle difference entr'elle & la nôtre, dans les expressions dont l'une & l'autre se sert pour exprimer les passions les plus violentes, comme la colere, le desespoir, la fureur & la rage. Colere en François, & colera en Italien, desespoir & disperatione, fureur & furore, rage & rabbia, sont à peu près la même chose. Fort bien, & c'est là prendre l'objection en homme entendu. Non, il n'y a pas de difference importante entre ces propres mots-là, *desespoir* & *disperatione*, ( Il y en a pourtant un peu, *desespoir* est court & vif, *disperatione* long & languissant. ) Mais il y a une immense difference entre tous les mots en détail, les verbés, les adverbés, &c. qui expriment chez les Italiens & chez nous les mouvemens d'emportement.

page 33.

34.

En second lieu, \* le z donne de la dureté aux mots Italiens; parce qu'on prononce en Italie le z comme ts. Zephire est doux en nôtre langue. Zephiro dur en la leur; & il n'y a point de langue au monde où les z soient si fréquens que dans la langue françoise: car outre les z qui lui sont communs avec l'Italienne, elle a encore toutes les s qui sont entre deux voyelles, comme dans les mots raison, saison, muse, excuse, & dans une infinité d'autres semblables. Je sçai que le z Ita-

lien se prononce comme un *ts* : Je l'ai entendu prononcer, & à des gens revenus d'Italie, & à des Italiens naturels. Mais le *z* prononcé en *ts* est encore très-doux, & à la longue ( car c'est ce que j'ajoute toujours. ) très-fade. Il fait un petit sifflement badin, un petit son qui frise les lèvres d'une manière enfantine : vice perpétuel de leur prononciation, qui devient par là d'une mollesse excessive. D'ailleurs, on ne trouvera pas deux cens mots Italiens qui commencent par un *z* : on en trouvera deux mille, qui dans une des dernières syllabes ont un *z* efféminé, d'ordinaire deux. Les *z* vont d'ordinaire deux à deux en Italien. Mr l'Abbé n'a qu'à consulter seulement le *Rimario de Ruscelli*. \* *Agevolezza*, \* *Cogn-* Dans.  
*fermezza*, \* *Mezzi*, *Disprezzi*, &c. *bemb.*  
*Arloffe.*  
 Ce qui est toujours aux dépens de la gravité & de la force d'expression. Que nôtre langue soit fertile en *z*, Mr l'Abbé n'y a pas bien regardé ; & quiconque y regardera bien, n'y en verra que fort peu. Ce qui pourroit faire croire qu'elle en a beaucoup, est la coutume qu'ont prise les Imprimeurs d'en mettre souvent où il n'en faut point. Par exemple, ils mettent des *z* à la fin des participes en *es*, pour s'épargner la peine de mettre un accent sur l'*e*, *chantez*, au



lieu de *chantés* : mais ce ne sont point là des *z* véritables. Et point de doubles *z* en François. Quant à nos *z* de prononciation, à nos *s* entre deux voyelles, *raison*, *musse*, par malheur nous n'en avons gueres. Que Mr l'Abbé les compte comme il voudra, cela n'ira jamais à trois cens en tout : & il me permettra de lui dire, à propos des deux sortes de mots qu'il a cités, qu'en toutes les langues qu'on apprend communément, le Grec, le Latin, l'Espagnol, l'Italien, il ne m'en citera aucuns d'une douceur plus sage & plus noble que ceux-là. Ils forment en nôtre Poësie chantante des rimes d'une beauté admirable. Mais le Journaliste même de Mr l'Abbé n'a pas jugé à propos de faire mention de ces deux objections. Pour ce qui est des *e* muets, Mr l'Abbé verra dans le quatrième Dialogue, que j'ai prévenu son objection tardive. Il y verra que l'*e* muet qui se trouve \* dans toutes les langues, se trouve avec avantage dans la Françoisise. Et en verité sa défense sur ces questions de langue, & le respect où je l'ai tenu sur mon jugement un peu hardi des Auteurs Italiens, me persuaderoient, si cela me flattoit, que je sçavois plus d'Italien que je ne pensois.

En Grec  
même &  
en Latin.  
L'*e*  
muet ou  
feminin,  
dit la  
Gram-  
maire  
générale  
& rai-  
sonnée  
p. 8. est-  
ce que

Au regard de la Musique, Mr l'Abbé

est fort retenu , il cache sa capacité en cet art avec une modestie très-entière. Il se contente presque par tout de me mettre en contradiction avec moi-même , comme dit Mr son Journaliste , qui a créé cette jolie phrase exprés. Ce n'est pas ainsi que je traite Mr l'Abbé & Mr Perraut le Médecin. Je débrouille & je concilie leurs opinions , afin d'y répondre à fond. Eh , me dis-je , s'ils ne s'embrouilloient , s'ils ne se contredisoient point , n'aurois-je rien à leur opposer ? Je prétens que leurs opinions soient fausses , quelque bien soutenues qu'elles fussent. Mais j'ai examiné toutes mes contradictions prétendues : je n'en ai pas aperçu une qui demande que je me justifie , ou seulement que je m'éclaircisse. Pour toute réponse , je prie ceux qui entreront dans ce différend , de relire attentivement mon Livre. Mr l'Abbé & Mr son Journaliste , n'entendent pas qu'on accorde ou qu'on suppose en un tems , ce qu'on se réserve à combattre dans un autre , & qu'on peut regarder les hommes & les choses de plusieurs côtes , & sous différens jours : que n'y ayant même ni hommes ni choses qui soient d'un caractère entièrement uniforme & soutenu , qui soient entièrement louables ou blâmables , on est

les Hebreux  
apelles  
scheva.  
Et ce  
scheva  
se trouve  
nécessairement en  
toutes  
les Langues ,  
quoiqu'on  
n'y prenne  
pas garde ,  
parce  
qu'il n'y  
a point  
de caractère  
pour la  
marquer.

souvent obligé de reprendre ce qu'on a  
 loüé , & de loüer ce qu'on a repris.  
 Que Montaigne & la Bruyere se con-  
 tredisent souvent ! Si cette inconstance  
 de sentimens déplaît à mes deux Cen-  
 seurs , gens ronds en verité , qui n'ont  
 qu'un mot , & qui prennent parti sans  
 partage , ils auront pour agréable que je  
 ne laisse pas de continuer à la pratiquer.  
 Je tâcherai de voir touûjours également  
 le bien & le mal , & je le dirai touûjours  
 avec une égale franchise : j'admurerai  
 Mr de Fontenelle dans ses Ouvrages de  
 Philosophie , dans l'étenduë extraordi-  
 naire de son esprit , dans sa conversa-  
 tion : J'estimerai médiocrement ses Vers :  
 je n'estimerai nullement son goût. Ces  
 petites réflexions suffisent pour dissiper  
 la *complication* de contrariétés qu'on me  
 reproche. Autre terme de Mr l'Abbé &  
 de Mr son Journaliste , qui l'ont les pre-  
 miers déroché à la Medecine.

p. 2. Premier tort que j'ai eu. Je fus inex-  
 cusable de trouver à redire au dessein  
 du Parallele. *Nul François*, dit ici Mr  
 l'Abbé , \* de son ton humble , *n'a cer-  
 tainement fait par aucun Ouvrage , au-  
 tant d'honneur à nos Opera , que je leur  
 en ai fait dans les 23. premieres pages  
 de ce premier Livre. Et dans les pages  
 suivantes , quel honneur leur faisoit-il ?*

*Certainement*, excepté qu'il disoit par tout, ce qu'il a encore la bonté de redire dans la Défense, que les Italiens sont fort supérieurs aux François pour le génie & pour le goût en fait de Musique, nous n'avions pas lieu de nous plaindre.

J'avançai très-injustement, qu'il soutenoit des opinions nouvelles, puis qu'il \* y a plus de 65 ans qu'un François a p. 211 soutenu ces mêmes opinions à la face de toute la France. C'est un Mr Maugars. Mr l'Abbé \* n'avoit jamais entendu par- Défense  
ler de son écrit lors qu'il fit le Parallele. p. 166.  
Cette Piece \* se trouvera à la Biblio- p. 174.  
thèque du College Mazarin, dans un Recueil intitulé, *Pfelli Mathematica*, & Mr l'Abbé a la prudence de la faire imprimer à la fin de son Livre. Je devois moi, plutôt que lui, aller la chercher dans le *Pfelli Mathematica*, quand je fis mes Dialogues. Mais, ce qui a échappé à son profond sçavoir, elle étoit imprimée il y avoit plusieurs années dans *les Malades de belle humeur*, \* & je l'y avois vûë : me p. 3134  
voici encore plus coupable. Cependant comment me serois-je crû en obligation d'y avoir égard & de la citer ? L'Auteur des *Malades de belle humeur*, qui la rapporte tout au long, en fait le premier si peu de cas, qu'il ne tient compte d'y mettre le nom de ce Maugars inconnu.

C'est une Piece sans aveu, sans réputation, sans autorité, qu'on abandonne à la fantaisie des Lecteurs. Du reste, cette Lettre qui n'est ni bonne ni mauvaise, ne seroit pas si favorable à Mr l'Abbé, en la lisant attentivement d'un bout à l'autre. Pourquoi Mr l'Abbé ne l'a-t-il point fait imprimer toute entiere? Pourquoi en a-t-il retranché de tems en tems de petits passages comme ceux-ci, par où Mr Maugars conclut? \* *J'ai observé en general que nous péchions dans le défaut, & les Italiens dans l'excès. Il me semble qu'il seroit aisé à un bon esprit de faire des compositions qui eussent leurs belles varietez, sans avoir toutefois leurs extravagances....* \* Je confesse que je leur ai quelque obligation, & que je les ai imitez dans leurs accords, mais non pas en d'autres choses; la naissance & la nourriture nous donnant cet avantage, au dessus de toutes les autres Nations, qu'elles ne sçauroient nous égaler dans les beaux mouvemens, dans les agréables diminutions, & particulièrement dans les chants naturels des Courantes & des Ballets. Ces mots y sont précisément, & sont assez importants. Pour peu que je scüssse manier ces figures fortes de Mr l'Abbé, je ferois sentir que cela ne s'accorde point mal à mes idées. Et depuis 65 ans que

Matad.  
de la belle  
Symphonie.  
p. 344.

p. 345.

nous avions déjà ces avantages, nous avons poli, orné nôtre paupreté, nôtre *défaut*: & les Italiens ont augmenté avec art leurs excés bizarres, grossi leurs paures *extravagances*. Il est sûr que Mr l'Abbé est meilleur Rhétoricien que moi & meilleur Logicien, mais je suis peut-être de meilleure foi que lui. Je n'aurois point allégué Mr Maugars pour garand de mes *mêmes opinions*. Mr l'Abbé assure pourtant par reconnoissance, que \* *c'étoit un* Dés. p.  
172. *des plus habiles Musiciens de France*. Pour preuve de quoi ce Mr Maugars, à ce que conte Mr Maugars même, ( qui que ce soit ne le connoît que par son propre recit ) *monta à Rome dans une Tribune, où ayant été reçu avec aplaudissement, on lui donna quinze ou vingt notes pour sonner avec un petit Orgue, lesquelles il traita avec tant de varietez, que vingt-trois Cardinaux en demeurèrent très-satisfait.* Après cette galimafiee de Musique, ( ce ne pouvoit être que cela. ) sa réputation n'eut pas besoin de maîtrise ni d'emplois connus, ni d'ouvrages imprimés ni manuscrits pour être très-brillante; & le fidelle Journaliste, qui sur l'autorité de Mr l'Abbé, l'apelle pompeusement, *un des plus grands Musiciens François de ce siècle-là*, distribuë juste la gloire de la Musique.

Tartufe  
Act. 5.

\* *Pour moi j'ai grande honte , & demande pardon .*

*D'avoir toujours été sans connoître son nom.*

Mais j'avoie que je ne connoissois ni la personne ni la gloire de ce *grand Musicien*. Il est heureux d'avoir passé par les mains de Mr l'Abbé. Et véritablement tout ce que Mr l'Abbé touche devient or. Personnages historiques, Peintres, Musiciens, Ecrivains, Faits, Tableaux, Concerts, Ouvrages, sont tous chez lui singuliers, illustres, parfaits. Le dernier dont il parle toujours plus que les autres. Il épuise ses Lecteurs d'admiration. En lisant ses Livres, je croi toujours lire de ces *Contes de Fées*, où il n'y a rien que de merveilleux, ou ce ne sont que prodiges, qui augmentent de moment en moment.

Défense  
p. 53. &  
Comp.  
p. 54  
..

Il se plaint amèrement que je lui supose des mots & des crimes. Je lui ai fait dire \* que *les Italiens chantent des dissonances avec un extrême bonheur*. S'il est vrai, il passe condamnation sur tout le reste. Eh bien, je me suis mépris. Non, Mr l'Abbé n'a point dit que *les Italiens chantent des dissonances avec un extrême bonheur*; mais il a dit, \* *les Italiens dont l'oreille est rompue de jeunesse à ces dissonances, & a été accoutumée par la force de l'habi*

Paral.  
p. 40.

*tude, sont aussi fermes sur le ton le plus irrégulier, que sur la plus belle corde du monde, & chantent tout avec une hardiesse & une assurance qui les fait toujours réussir. Je lui ai fait louer les badinages de gozier. Non, il n'a point loué les badinages de gozier des Italiens, mais il a loué les Italiens de leurs goziers & de leurs \* sons de voix de Rossignol, de leurs haleines à faire perdre tête, & à vous ôter presque la respiration, de leurs haleines infnies, par le moyen desquelles ils exécutent des passages de je ne sçai combien de mesures, ils font des échos de ces mêmes passages, ils soutiennent des tenuës d'une longueur prodigieuse, au bout desquelles par un coup de gorge semblable à ceux des Rossignols, ils font encore des cadences de la même durée. Qu'il me pardonne de lui avoir prêté dans mes Dialogues les deux termes abrégés qui l'ont scandalisé, & qu'il me pardonne encore de n'oser rapporter ici plusieurs autres de ses passages, qui signifient la même chose. Son stile défait trop le mien.*

Mais que diront les Lecteurs habiles & de sang froid, en voyant le cas qu'il fait d'eux par la vrai-semblance du grand crime dont il m'accuse ? J'ai pris Corelli pour un faiseur d'Opera chantans. \* *Quelle joye, ai-je dit, quelle bonne opinion de soi-*

*Paral.*  
p. 78.  
& 79.

*Comp.*  
p. 48.



même n'a pas un homme qui connoît quelque chose au cinquième Opera de Corelli ! Voila Corelli faiseur d'Opera, mais pourquoi d'Opera chantans, & pourquoi ne puis-je pas apeler Opera les recueils de simphonie de Corelli, puis qu'il les a ainsi apelez, & que tout le monde les appelle, & continuera à les apeler ainsi ? Opera est un mot également Italien & François, dont on se sert dans les deux langues en tout sens. Et il y a une raison pour parler comme j'ai fait; c'est qu'Opera marque du moins des ouvrages de Musique. Au lieu qu'Oeuvres, loin de rien marquer, feroit plutôt entendre des Ouvrages de belles Lettres. Il est évident en vingt endroits que je connois Corelli; que je nomme par son nom *Arcangelo*, & ses simphonies : c'est endroit même où je cite nommément le cinquième Opera pour le plus difficile des cinq, (éc) qu'il est en effet, montre que je les connois bien; & ce qui est encore plus presant, lorsque j'ai repris dans \* la 11. sonate du 4. Opera, 26. sixièmes tout de suite, comment Mr l'Abbé a-t-il pû l'entendre ? La 11. sonate d'un Opera, une sonate, est-ce là une expression équivoque ? Mr l'Abbé méprise un peu le public. Il entend sans difficulté ce que c'est qu'une sixième : S'il veut approfondir mon

Dir 2.

2. 52.

érudition en simphonies , qu'il examine  
 si ces 26 sixièmes sont où je les ai citées.  
 Je croi qu'il les trouvera dans le prélude  
 de cette 11. sonate : 3 d'abord , & 23 in-  
 continent après , en deux parties diffé-  
 rentes. Et pour essayer de lui donner  
 moins méchante opinion de moi , je l'a-  
 vertis que dans ce seul \* prélude qui n'a *Prélu-*  
 que 24 mesures , il trouvera encore tous *d'o lar-*  
 les mauvais progrès imaginables , sans *g<sup>o</sup>*  
 aucune suposition qui les adoucisse. Pro-  
 grés de quarte diminuée sans suposition  
 de tierce dans le second dessus premiere  
 mesure , progrès de fausse quinte dans la  
 basse 2 mesure , progrès de triton au  
 même endroit , progrès de sexte majeure  
 dans le second dessus 4 mesure , pro-  
 grés de 9 dans le second dessus 9 me-  
 sure , & que sçai-je ? Ces progrès , com-  
 me Mr l'Abbé si bien , sont contre tou-  
 tes les règles : ils semblent ici placez en  
 dépit des règles , pour se moquer des ré-  
 gles , & de la suite & de la douceur du  
 chant , & ils font aussi des effets insupor-  
 tables. Il trouvera encore un vrai carillon  
 de mort dans la 17, 18, 19 & 20. mesures,  
 force redites par tout ; & ce qui est de  
 pis à mon goût , un premier dessus qui  
 est toujourns de la dernière pauvreté , &  
 qui n'a que le rebut du chant : il trouvera  
 enfin 12 septièmes de suite en une mesure  
 & demie , & ceci deux fois , ce sont 24

septièmes de suite en trois mesures. Ces septièmes, comme les sextes, sont en deux diverses parties; mais la vitesse extrême du mouvement, empêche qu'on ne puisse entendre la consonance qui les doit sauver, & cette complication de maladies, pour rendre à la Médecine le mot que ces Messieurs lui ont ôté, ne se sçauroit plus guerir. Le soin qu'a le Musicien de rehausser l'aigreur de la dissonance par la rapidité de la mesure, vient à bout de faire une harmonie mortelle aux oreilles naturelles. Quelle dureté quelles extravagances quelles bizarreries affectées! Et voilà le héros de tous les Abbés R. Voilà l'homme que la France Italienne admire, & que la féconde Italie copie bassement! Car j'entendis à Paris ce mois de Juin des sonates toutes nouvelles, (de *Micheli* ce me semble) qui ne sont que celles de Corelli un peu déguisées. J'en demande pardon aux Musiciens François. J'avois jusqu'ici flatté ce Corelli. La crainte de paroître partial & prévenu contre les Italiens, m'avoit conduit à trop de ménagement. Quand Mr l'Abbé m'en priera, j'acheverai de critiquer nôtre onzième sonate, qui est une des plus fameuses. En voici à présent ce qu'il en faut pour ne nous point fatiguer. Et ceci détruit un \* raisonnement sans expérience de Mr l'Abbé, que les

Italiens en haussant leurs premiers dessus, haussent leurs autres parties à proportion. Il oublie à dire qu'ils haussent la basse ; mais pour répondre à ses bontez, je lui aide à s'expliquer ; & en vérité son bon esprit lui a là fourni un expédient, que la science des Italiens ne leur fournit point. Il paroît par nôtre prélude, que les premiers dessus des Italiens ne sont quelquefois que de seconds dessus, qu'ils mettent à l'octave en haut, ( ils renversent tout. ) & qui ne font que crier de tems en tems, sans avoir que la moindre part au peu de chant du trio, qui est presque tout pour un second dessus d'une hauteur excessive ; & la basse, témoin celle de ce prélude, demeure absolument en sa place. Trio d'une nouvelle perfection.

Mr l'Abbé me fait un reproche de bon sens, & qu'il répète avec raison en plusieurs endroits de son Livre, c'est que je n'ai point été en Italie : ( il m'a bien épluché. ) il seroit bon que j'y eusse été, j'en conviens ; mais j'ai tâché de suppléer à cela, en écoutant & en étudiant un grand nombre de pièces Italiennes, en méditant à loisir dessus, & en faisant parler des Italiens mêmes des beautez de leur Musique. Il y a en France assez de Musique & de Musiciens d'Italie ; & les Italiens, à qui l'on demande en grace

qu'ils fassent connoître , qu'ils fassent sentir les avantages de leur Nation , n'en oublient aparemment aucun dans leurs exagerations fastueuses. Du reste , je cite des Voyageurs ; & quand je n'en cite point , ce n'est pas que je n'aye point de garand de ce que je dis , ce n'est que parce que ceux sur le témoignage desquels je parle , & qui sont assurément gens à en être crûs , ne veulent point être citez. Tout bien balancé , le témoignage de M<sup>r</sup> l'Abbé est suspect , le mien le seroit : peut-être que les autoritez étrangères que j'apporte , valent mieux.

Je cite encore souvent des Auteurs de tous les étages. M<sup>r</sup> l'Abbé n'a point goûté cela , mais qu'il le pardonne à la justice que je me rends. J'ai besoin d'appuyer mes pensées du nom de quelqu'un. Je sçai que d'elles-mêmes elles auroient peu d'autorité , je cherche à leur en donner , en les armant , pour ainsi dire , de celle d'autrui ; & cette seule raison fait que je cite , même sans grande nécessité. J'aime mieux qu'un autre que moi pense & dise ce que j'aurois pû penser comme un autre. Lorsque je serai aussi accredité , aussi respectable que M<sup>r</sup> l'Abbé , je parlerai plus de mon chef. On ne lui reprochera pas , à lui , qu'il cite trop. Il n'y a dans toute sa Défense qu'une seule citation , & il appelle une Lettre la pièce d'où

il la tire qui est une Dissertation, \* un Discours. Mr l'Abbé a moins employé les momens à la lecture, qu'à apprendre ce tour nombreux & ces magnifiques cadences de ses périodes. Mais que prouve cette citation unique, ce petit passage de Mr de S. Evremont contre tous les traits qui sont pour nous? Mr de S. Evremont a trouvé des choses admirables dans Luigi. Soit. Qui a dit le contraire? Est-ce qu'aucun Italien n'a rien fait de bon? Je ne l'ai ni prétendu, ni jamais pensé. Et celui-là étoit venu en France. Luigi s'étoit formé à Paris, ce que n'ont point fait les *Scarlatti*, *Buononcini*, *Bassani*, &c. derniers Orphées de l'Italie, qui loin de venir se dégrader auprès de nous comme les *Luigi* & les *Carissimi* leurs maîtres, ont soigneusement cultivé les défauts de leur Nation. Quand Mr l'Abbé aura l'Edition de Londres in 4<sup>o</sup>. des Ouvrages de Mr de S. Evremont, que j'ai eue ces jours-ci, qu'il lise dans le 2. Tome l'éclaircissement sur ce qu'on a dit de la *Musique des Italiens*, & la Lettre page 549. il verra à nud de quel sentiment Mr de S. Evremont étoit. Sa raillerie doit déplaire à Mr l'Abbé pour

*Ouvr.  
de S.  
Evrem.  
tom. 2.  
sur les  
Opera.*

\* Comme cette Edition de Londres du vrai Mr de S. Evremont n'a encore été

plusieurs raisons : ils ne pensent, ni ne raillent pas l'un comme l'autre. Je me remets ici devant les yeux combien Mr l'Abbé m'éclaire & est sévère à mon égard, afin de me garantir de la vanité

vûë de presque personne en France, où l'on fera peut-être difficulté de la permettre, on me sçaura bon gré de transcrire ici l'*Eclaircissement*, & quelques passages de la Lettre sur la Musique Italienne.

tom 2. \* On m'a rendu de si méchans offices, à  
P. 433. l'égard des Italiens, que je me sens obligé de me justifier auprès des personnes dont je desirerois l'aprobation, & appréhenderois la censure. Je déclare donc qu'après avoir écotté Syphace, Ballarini, & Buzzolini avec attention; qu'après avoir examiné leur chant avec le peu d'esprit & de connoissance que je puis avoir, j'ai trouvé qu'ils chantoient divinement bien: & si je sçavois des termes qui fussent au dessus de cette expression, je m'en servirois pour faire valoir leur capacité davantage.

Je ne sçaurois faire un jugement assuré des François, ils remuent trop les passions, ils mettent un si grand desordre en nos mouvemens, que nous en perdons la liberté du discernement, que les autres nous ont laissée, pour trouver la sûreté de leur mérite dans la justesse de nos aprobations.

que je pourrois prendre de m'être rencontré si juste avec un homme du goût & de l'expérience de Mr de S. Evremont.

*La première institution de la Musique, a été faite pour tenir nôtre ame dans un doux repos, ou la remettre dans son assiette, si elle en étoit sortie. Ceux-là sont loüables, qui par une connoissance égale des mœurs & du chant, suivent des ordres si utilement établis. Les François n'ont aucun égard à ces principes : ils inspirent la crainte, la pitié, la douleur : ils inquiètent, ils agitent, ils troublent quand il leur plaît : ils excitent les passions que les autres apaisent : ils gagnent le cœur par un charme qu'on pourroit nommer une espece de séduction. Avez-vous l'ame tendre & sensible ? Aimez-vous à être touché ? Ecoutez la Rochois, Beaumaviel, Dumefnil, ces maîtres secrets de l'intérieur, qui cherchent encore la grace & la beauté de l'action, pour mettre nos yeux dans leur intérêt. Mais voulez-vous admirer la capacité, la science, la profondeur dans les choses difficiles, la facilité de chanter tout sans étude ; l'art d'ajuster la composition à sa voix, au lieu d'accommoder sa voix à l'intention du Compositeur ? Voulez-vous admirer une*



Pour finir cét article de la Musique Mr l'Abbé a-t-il crû que son éloquenc ébloüiroit tous les Lecteurs, & leur fe roit oublier qu'il est question entre nou de quantité de faits, & d'un long détail des différentes sortes de pieces des Compositeurs Italiens & François? Réfute-t-il rien de tout cela? Y touche-t-il seu-

*longueur d'halcine incroyable pour les tenues, une facilité de gosier surprenante pour les passages? Entendez Syphace, Ballarini & Buzzolini., qui dédaignant les faux mouvemens du cœur, s'attachent à la plus noble partie de vous-même, & assujettissent les lumières les plus certaines de vôtre esprit.*

Lettre  
à M.  
Maz-  
zin. P.  
549.

*A Venise rien n'est égal.  
Sept Opera, le Carnaval:  
Et la merveille, l'excellence,  
Point de chœurs, & jamais de danse:  
Dans les maisons, souvent concert,  
Où tout se chante à Livre ouvert.  
O vous, Chantres fameux, grands  
Maîtres d'Italie,  
Qui de ce Livre ouvert faites vôtre  
folie:  
Apprenez que vos chants pour leur per  
fection,*

lement?

lement ? Il abandonne jusqu'au charmant *Ferini*. Et si tous les faits que j'ai marquez, si tous mes détails subsistent, à quoi sert au fond tant de dépense d'imagination, \* *la Maquina de tantos per-trechos* ? Que produisent en faveur de l'Italie tant de faillies qu'il voudroit bien rendre injurieuses, & qu'ils appellent lui & Mr son Journaliste, *les expressions les moins desobligeantes* ?

\* *Non tali auxilio, nec defensoribus istis* Don.  
Quint.  
Capit.  
l. 2.

*Tempus eget.*

Mr l'Abbé dans son nouveau Livre, a tâché de se défendre & de m'atta-

*Demanderoient un peu de répétition,  
Si vous n'entassiez point passage sur  
passage,*

*A chanter proprement, si vous don-  
niez vos soins,*

*Les méchans connoisseurs vous admi-  
reroient moins :*

*Mais aux gens de bon goût vous plai-  
riez davantage.*

*Suprême, divine beauté,*

*Dont tout le monde est enchanté :*

*Profond sçavoir, esprit sublime,*

*Qu'en mes Vers à peine j'exprime,*

*Permettez-nous que sur le chant,*

*Nous ne vous admirions pas tant.*

quer ; mais il n'a pas défendu la Musique Italienne , ni attaqué la Françoisse , & ce n'est proprement aussi que par honnêteté & pour entretenir commerce avec lui que je lui répons. Je ne m'en ferai pas accroire. Il est certain qu'il avoit droit de reprendre deux ou trois choses qui m'étoient échappées , ce que j'ai avoué ailleurs par avance , & qu'il pouvoit en dire plusieurs , qui auroient du moins suspendu le mépris que je veux inspirer pour la Musique Italienne. Cela, c'est ce qu'il n'a point fait : je ne sçai s'il s'en est tenu à ses propres forces en Musique , ou s'il a emprunté celles de quelque ami secret : mais je suis sûr qu'il n'a consulté ni *Couprin* l'Organiste de saint Gervais , serviteur passionné de l'Italie , qui , pour récompense l'a élevé un degré plus haut que Mr l'Abbé & l'a fait Chevalier Romain , ni Bernier , ni Mefd. V. ni Mefd. C. Peut-être Mr l'Abbé n'a-t-il point voulu les aprocher , n'ignorant pas qu'ils n'étoient pas tout-à-fait contents de son premier Ouvrage. Ils le seront davantage du second. Les Lettres de Citoyen Romain ne se révoquent-elles point ? Mais , si le cœur lui en dit, il ne tiendra qu'à lui de réparer le passé, en répondant à ma seconde & à ma troisième parties. Je prens ici la liberté de

l'y convier, mon Discours sur la Musique d'Eglise lui offrira dequoi exercer son zèle pour ses amis. En cas qu'il n'y réponde pas, j'oserai me vanter qu'il plie & qu'il ne le peut; & que pensera-t-on de la cause des Compositeurs Italiens, si on la voit abandonnée d'un Défenseur aussi affectionné que lui?

Le détail qu'il a pris la peine de faire de mes fautes particulieres, me donne trop bonne opinion de moi-même. Sans l'honneur de sa colere & de ses injures qui me rassure pleinement, je croirois qu'il m'épargne presque par mépris. Pas une faute de bienséance, fautes capitales, & à quoi les Dialogues sont si sujets; pas une pensée qui manque de justesse, rien de guindé. Encore un Censeur comme lui me rendroit vain. Mais je n'écris pas correctement; (j'y fais pourtant de mon mieux.) & il m'accuse de dix ou douze fautes de Grammaire. Seroit-il possible qu'en chicanant comme il fait, il n'y eût pas lieu de m'en reprocher davantage? Le P. Bouhours n'est pas plus exact que je le serois. Pour moi, je ne me suis point occupé à relever les fautes de Grammaire du *Parallele* (excepté *basses continues*, avec une *s* au pluriel, à cette dernière syllabe, que je relevai, parce que c'est un terme d'art.) Je ne m'occuperai

point à relever celles de la Défense , ni toutes les belles phrases de Mr l'Abbé , & je lui passe encore l'exactitude de style de son Histoire de Cromvel , qui est un chef-d'œuvre de Grammaire , hormis , par exemple , qu'il ne sçait pas , que le Royaume dont il traite , s'appelle en François *la Grand' Bretagne* , & non *la Grande Bretagne*.

De ces dix ou douze fautes sur lesquelles il me fait mon procès , il y en a la moitié qui consistent en quelques petites équivoques , quelques relatifs trop éloignez. Mr l'Abbé pourroit bien avoir raison en trois ou quatre endroits : cependant je ne les réformerai point. Il aura la bonté de songer que quand ces équivoques font si peu de choses au sens , que le Lecteur ne laisse pas de le voir sans s'y méprendre , l'Auteur feroit mal d'allonger & de rallentir sa phrase pour les corriger. Combien cette règle , qui est vraie par tout , est-elle à considérer dans des Dialogues ? Il y a positivement trois de ces petites équivoques dans les quinze dernières lignes de la première page de l'extrait , qui n'empêchent pas que ces quinze lignes-là ne soient fort bien écrites.

Mr l'Abbé chicane quelquefois si visiblement , qu'il me justifie là , ou du

moins qu'il prépare ma justification pour le reste. Par exemple, il reprend *des Opera ont tombé*. Il n'est point de terme d'un usage plus général. *Cette Comedie, cét Opera, cette Tragédie tombe, tombera*. Cela est à tout moment dans la bouche de tout le monde. On dit dans le même sens, *cette Tragédie, cét Opera se soutient, ne se soutient point*. On fait d'un Spectacle une espèce de personne. Mr l'Abbé a été plus sage que moi en France. Il n'a jamais été lié avec ceux qui aiment les Spectacles, ou qui les exécutent.

Mais voici effectivement deux fautes grossieres. J'ai dit, *en atteignant son Livre*: pour dire, *en tirant son Livre de sa poche*, & Mr l'Abbé le pardonneroit à peine à un Suisse. Sans examiner si c'est parler Suisse, je croi à present que c'est parler bon Normand: en quoi je suis d'autant plus obligé à Mr l'Abbé de m'en avoir repris, que j'aurois continué à m'en servir. J'ai dit encore, *quelque soit la médiocrité; au lieu de quelle que soit*. C'est un solecisme. Il a raison de même, un solecisme complet, & qu'une remarque expresse de Vaugelas que je sçai par cœur, auroit dû me faire éviter. Et voila comme je dispute.

Reste quatre façons de parler basses

ou surannées. Mais d'abord Mr l'Abbé & Mr son Journaliste ne sçavent-ils point que les Dialogues admettent, ou plutôt demandent ces façons de parler familières? Dès qu'elles sont constamment usitées dans la langue où on les employe, elles ne sont point basses en Dialogues: c'est ce qu'apprennent Platon & Ciceron.

Versus  
Anat.

\* *Quorum emulari exopto negligentiam  
Potius, quam istorum obscuram dili-  
gentiam.*

Si Mr l'Abbé & Mr son Journaliste étoient en commerce avec Platon & Ciceron, ( mais je ne pense pas que ces deux gens-ci soient fort de leur connoissance. ) Ils auroient remarqué dans les Dialogues de Platon & de Ciceron, des expressions qu'on ne trouve point dans leurs autres écrits. Ils n'ont qu'à voir comme Mr Dacier, qui connoît assurément le caractère du divin grec, prend soin d'accomoder de tems en tems, aux Dialogues qu'il traduit, nos mots & nos phrases les moins nobles; & combien le stile de ces beaux Livres de *Natura Deorum*, est-il plus lâche & plus négligé que le stile des *Offices*? C'est encore sur le précepte & sur l'exemple de Ciceron, que je me suis accoutumé à entremêler de tems en tems dans mon discours quelques Vers entiers ou coupez ou un peu changez. *Sape*

*etiam*, \* dit-il, *versus facete interponitur* De orat. l. 2.  
*vel ut est, vel paululum immutatus, vel aliqua pars versus.* Usage qui paroît n'être pas du goût de Mr l'Abbé. Mais voyons mes quatre façons de parler basses ou surannées. Quand les voix des amoureux sont si en faucet, cela a le défaut d'être trop damoiseau. Lequel de ces mots est ou bas ou suranné ? Des critiques de cette solidité & de cette importance devoient être nettes & précises. Est-ce des amoureux ? Ils ne savent donc point que c'est un terme de Théâtre. On dit au Théâtre les premiers amoureux, les seconds amoureux, pour dire les premiers, les seconds rôles : & j'avois mis aussi, quand les voix des amoureux, ( en italique ) sont si perçantes & si en faucet, &c. ce que ces deux méchants garçons suppriment. L'ortographe *faucet* pour *fauisset* est mauvaise, mais il n'y a que cela de vicieux, & Mr l'Abbé ni Mr son Journaliste n'y ont point songé. Dumefnil *fêté & admiré*. Cela seroit bien dans un stile plus relevé que le mien. Et est conversation *fêter* pour *caresser, estimer*, est si fort du monde, que je m'en servirai souvent, s'il leur plaît. *Des accords tout leur saoul, tout leur saoul.* Qui peut douter que les plus honnêtes gens & les plus puristes ne parlent tous les jours ainsi, & comment trouver mau-



vais qu'on parle une fois ainsi dans des Dialogues , qui doivent copier le tour de leurs conversations ? *Un air long comme une histoire.* Je suis surpris que Mr l'Abbé & Mr son Journaliste , avec toute l'érudition qu'ils ont en ces matieres-ci, ne se soient point aperçûs que c'est encore une espece de terme d'art. *Ils nous donnent un air long comme une histoire* , disoient tous ceux qui n'aimoient pas les grands airs à doubles de Lambert & de Camus. Il me sembla que je pouvois conserver ce terme . qui a quelque chose de naïf dans son défaut de justesse , & l'appliquer aux airs Italiens , auxquels il convient mieux ; & n'en déplaît à mes deux excellens critiques , je croi qu'il n'est point defagréable, sur tout où il est placé.

Mais rien ne plaît , rien ne contente ,  
 D'une main que nous n'aimons pas :  
 Et d'une main pleine d'apas ,  
 Il n'est rien qui ne nous enchante.

Ils seront charmez des ouvrages de Mr Perraut l'Académicien leur maître. Quoiqu'il en soit , j'aime mieux voir Mr l'Abbé révéler *impitoyablement à toute l'Europe , la turpitude de la complication de mes locutions abjectes , & me livrer ensuite aux qualifications collusoires de son foudroyant Journaliste* , que ne pas représenter quelquefois l'air libre de la conversation , par quelques mots de l'u-

sage le plus familier & le plus commun.

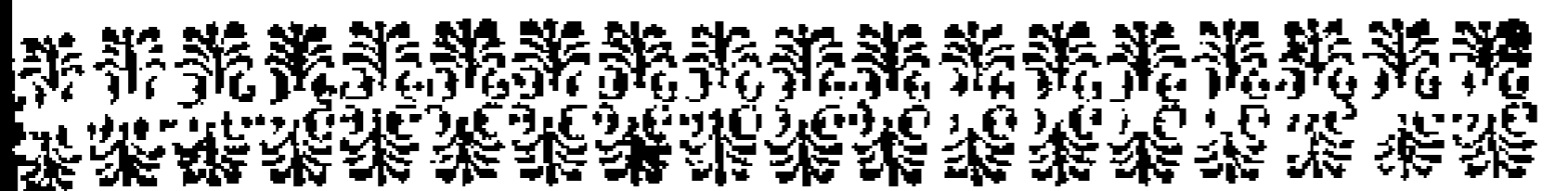
A propos de Mr Perraut, Mr l'Abbé & Mr son Journaliste, m'ont vivement reproché le trait du Chevalier contre le Poëme du siecle de LOUIS LE GRAND. Comme je cherche fort à les appaiser l'un & l'autre, je leur dirai que je m'étois reproché moi-même avant leur courroux, l'expression trop forte, quoique juste, dont j'ai usé en cét endroit. Je ne manquerai point de l'ôter. Et ici je commence à soupçonner un *Mathématicien habile, Philosophe profond, Poëte excellent*, d'avoir grande part à la mauvaise humeur du Journal. Il a fait faire par quelque homme à lui, cét extrait, qui se trouva prêt si heureusement, qu'il parut, à ce qu'on m'a mandé, plusieurs jours avant le Livre.

Mr le Journaliste finit son extrait par dire, qu'on ne laissera peut-être pas de demeurer persuadé, que la *Musique Française* vaut beaucoup mieux que la *Musique Italienne*. Il est toujours railleur. Ceci est une ironie d'autant plus piquante, qu'elle approche plus du naïf. Mr le Journaliste est sûrement en tout Italien de tout son cœur, & on lui procurera des Patentes de Citoyen Romain pour cét extrait.

Comme la matiere de nôtre dispute est intéressante, j'espere qu'on impri-

mera un jour ensemble les deux Ouvrages de Mr l'Abbé R. & les miens, dans l'ordre qu'ils ont été faits. Je ne puis m'empêcher de le souhaiter. L'avantage que j'assurerais à nôtre Musique par tant de faits & de détails précis, que Mr l'Abbé n'a osé seulement éfleurer, me consolera des defavantages personels que je puis avoir pour le reste, & que la politesse de ces Messieurs n'a pas pû cacher tout-à-fait. Je redirai encore ici, puis qu'enfin c'est le capital, qu'en ce qui concerne les faits & les détails de Musique, la *Défense* de Mr l'Abbé est l'aprobation la plus ample & la plus formelle de ma premiere Partie, que nous eussions pû lui demander. Il trouve à propos de dire, que j'ai été deux ans à faire les trois Dialogues. Les dates montrent clairement qu'ils étoient faits cinq ou six mois après le Parallele; mais du moins il ne se plaindra pas cette fois-ci de ma paresse à lui répondre. L'envie que j'ai eüe de lui rendre promptement ce devoir, pour mériter qu'il en use de même sur ma seconde & ma troisième Parties, me coûte quelque chose, & peut-être à lui aussi. Un peu plus tard, je ne lui aurois répondu que quatre mots; & une pitié pure & entiere, ne m'auroit pas permis la moindre malice.

*Le 23. Décembre 1705.*



## ECLAIRCISSEMENT

S U R

B U O N O N C I N I.

**J**E dois un éclaircissement particulier sur *Buononcini*, à sa grande réputation. Mr l'Abbé l'avoit confondu parmi les autres dans le Parallele ; mais cette fois-ci il le distingue, & il en \* parle *Défense*, fort bien, sans exagerations, & comme *P. 44.* les meilleurs Connoisseurs du parti. Ça été le seul endroit de la Défense qui m'ait inquiété.

Quand je fis les premiers Dialogues, je n'avois qu'entendu quelques airs qu'on m'avoit donnez pour airs de *Buononcini*. Je l'apelai là-dessus un *Cuisinier à épices & à sausses*. En faisant le quatrième & le cinquième Dialogues, je vis, c'est-à-dire, j'examinai les *duo*, & j'en fus si mal content, que je l'apelle là *le sublime Buononcini*, d'une maniere encore plus marquée. J'entendis cet Eté à Paris un assez grand nombre de ses Cantates entieres, pour en parler à present avec assurance. Elles me semblerent véritablement dignes

d'être loüées de ceux qui les loüent  
rafinées, piquantes.

*Imitat.  
de Desp.  
sat. 10.*

\* *Et qui n'ont en effet, quoi qu'on puisse  
conter,*

*D'autre défaut, sinon qu'on ne les peu  
chanter.*

Mais les Musiciens qui les chantoient  
quoique Musiciens de profession, pa-  
roissoient souvent détonner, tant les ton-  
 étoient transposés, hors du mode, disso-  
nans ; & souvent il étoit impossible au  
joueur de Clavecin qui jouoit les basses,  
de les jouer telles qu'elles étoient, sui-  
 un de nos Clavecins, qui n'ont point de  
touches coupées, comme ceux d'Italie. Je  
trouvai que le caractère de Buononcini a  
beaucoup de rapport à celui de Corelli. Ils  
font tous deux peu de fugues, de con-  
trefugues, de basses contraintes, beau-  
tez fréquentes dans les autres Ouvrages  
Italiens : & ils font l'un & l'autre leurs  
délices ordinaires de tous les intervalles  
les moins usités, les plus faux & les plus  
bizares ; en quoi je pourrois ne les pas  
reconnoître pour si sçavans ; car les fu-  
gues, les contrefugues, les basses con-  
traintes sont, ce me semble, les grandes  
preuves de science.

Je me souviens que dans une Cantate  
qui commence par *lontan del vostro bel  
viso*, qui est une plainte des maux de  
l'ab-

l'absence ; & qui , sur tout vers le milieu , est pleine de dissonances à *faire frayer*. Buononcini met sur la syllabe *nan* , du mot *Lontananza* , *éloignement* , un passage d'environ 35 notes , pendant lequel la basse fait un tintamarre merveilleux , & deux vers après à la rime *costanza* , un autre passage de huit ou neuf mesures , & de 55 ou 60 notes de trois modes , encore sur la syllabe *tan* , & pendant lequel la basse travaille encore de toute sa force. Premièrement , ces deux syllabes *nan* & *tan* ont été mal choisies pour des passages ; car elles font de nécessité hannonner , & après cela un roulement de 55 notes , où l'on change trois fois de mode , convient-il à *costanza* ? La constance est ferme , & presente à nôtre esprit quelque chose qui ne remuë point : Qu'un François veuille exprimer ce mot , il l'exprimera par une tenuë bien grave. Si j'osois adresser aux partisans du goût Italien , une des douceurs que Mr l'Abbé m'a \* dites , & celle-ci est une des moins p. 601 dres. Messieurs , leur dirois je , *vous n'êtes pas obligez comme hommes de savoir la Musique ; mais pouvez-vous vous dispenser de comprendre les choses pour l'intelligence desquelles il ne faut que le simple sens commun ?* La célèbre Cantate *quando ridi* , ou un amant se meurt pour

42

une belle bouche ? à quatre morceaux , quatre airs , de quatre modes différens : chaque air est encore semé de notes qui sortent de son mode , & le mode prétendu de cette pièce , celui en quoi elle commence & elle finit , est celui qui régne le moins : elle passe d'un air à l'autre immédiatement d'*E si mi b mol* en *E si mi naturel* , ce qui est une chose inouïe ; & il y a un endroit qui s'attire , & qui mérite une attention particulière. Voici les paroles : *Dolcissimo il morire , se da sì bella bocca veggio lo stral'uscir che morte scocca*. Le trépas m'est très-doux , si je voi sortir d'une si belle bouche le trait que la mort me décoche , ou bien le trait qui me décoche la mort. Ce *che morte scocca* , est équivoque. Mais en cas que ce soit le trait qui décoche la mort , il est singulier que le trait , qui est d'ordinaire décoché , décoche ici : en cas que ce soit la mort qui décoche le trait , il est plus singulier encore que la mort soit dans cette belle bouche , pour en faire sortir ce trait assassin. Je n'avois jamais vû la mort logée là. N'importe. Buononcini a toujours mis à bon compte sur l'*o* du mot *scocca* , une roulade de 30 notes à peu près , on la chante quatre fois , ce font 120 notes pour cet *o* seul ; & il n'est pas commun non plus que la mort

soit décochée & reçûe de cette gayeté. Cét Amant meurt assurément de fort bonne grace , nos Amans François rechigneroient bien davantage en mourant. Dans la Cantate , *amore e come mai d'un sguardo* , je remarquai une basse d'environ 20 mesures à 4 tems , de huit notes pour chaque tems , la vîtesse est violente ; & cela tandis que le dessus qui peint les soupirs d'amour , *ardenti sospiri* , fait un chant estropié & qui a deux pauses , par mesure. Pourquoi cette basse trouble , étourdit-elle ainsi les soupirs du Chanteur ? apparemment elle est en colere de ce qu'il soupire tant , ou elle veut le réjoïir.

Pour plus d'exactitude , j'ai emprunté depuis le Livre de Mr l'Abbé R. quelques Cantates de Buononcini , que j'ai examinées. Ce héros de l'Italie répand les richesses des ornemens de sa Musique avec une telle profusion , que la simplicité ne sçauroit être une vertu de sa connoissance. Il évite les chants unis & qui se presentent d'eux-mêmes , comme Lulli évite les chants trop recherchez : Buononcini ne se contente jamais de répeter deux ou trois fois les siens , il les rebat toujours cinq ou six , principalement ceux de ses basses : il ne met d'ordinaire à ses clefs que deux diesis ou deux



b mol, afin de parer sans cesse son chant de diesis, & de b mol d'accident : au lieu que s'il en mettoit d'abord trois, il ôteroit l'embaras de ces demi tons hors d'œuvre. Pour son expression, elle est très-Romaine, on vient de le voir : Nous usons quelquefois en Vers & en Prose de *contre-véritez*, dans lesquelles on entend fort juste le contraire de ce qu'elles semblent dire : peut-être les Musiciens Italiens veulent-ils user de *contre-expressions*, qui reviennent à l'expression vraie & convenable, à force de s'en éloigner visiblement. En ce cas Buononcini a un grand art d'exprimer. Quant à l'agrément, voici ce que je mets en fait, & sur quoi je défie Mr l'Abbé de me dédire. Il n'y a point de Cantate de Buononcini, où, l'un portant l'autre, je ne trouve une pause, un soupir, ou un demi-soupir, en chaque mesure : une dissonance ou un accord extraordinaire, inusité, en deux mesures : un changement de mode ou un mouvement outré & impraticable, en quatre mesures : un faux progrès, une neuvième ou une dixième, quelque ton que la voix ne puisse chanter sans contrainte & sans effort, en six mesures : Il n'y a point de Cantate enfin, où l'on me fasse voir un chant aisé & coulant, de la durée de deux mesu-

res. La rapsodie de toutes les duretez , les bizarreries , les affectations possibles , s'appellera-t-elle une Musique agréable & gracieuse ? Gracieuse & agréable donc pour des gens yvres ou furieux. Tel auroit été le caractère de celle que les Anciens auroient faite pour ceux qui célébroient les *Orgies* de Bacchus ou les fête de Cybele. Et quel naturel demeure dans tout cela ? Buononcini *chasse la nature avec une fourche \* si forte , qu'il l'empêche bien de re-* venir. J'ai dit que les airs Italiens du premier prix , méprisables du côté de l'expression , ont un beau chant. Mr l'Abbé me pardonnera de n'attribuer pas même ce mérite-ci aux Cantates de Buononcini. Elles ont des tons qui piquent de tems en tems , mais presque toujours un chant aigre & rompu , qui fait cruellement souffrir. Non-seulement les vieux Maîtres Italiens, les *Luigi* & les *Carissimi* lui font honte là-dessus : J'en ai vû de cet âge & d'une réputation médiocre , qui du moins n'ont point eu de rang dans les listes du Parallele , & qui le surpassent par cet endroit , *Mancini* , *Nicolo Fago* , &c. de la fécondité , de l'invention, du génie , Buononcini en montre. Il feroit fort bien , s'il ne prenoit pas à tâche de faire fort mal.

*Naturam expellas furcâ ,  
ramen usque redibit.*  
Horat.

Mais , quoique le défi que je fais ; qu'on puisse contredire ce premier détail, soit déjà précis , je veux entrer dans une discussion encore plus grande & plus pressante. J'ai rapporté dans les Dialogues les extravagances Italiennes en général , & j'ai espéré qu'on les croiroit , parce que Mr l'Abbé , l'homme du Sénat Romain , les avoit le premier rapportées pour les louer ; & parce qu'il ne faut qu'avoir des oreilles ou des yeux , & ouvrir ou entendre les ouvrages Italiens , pour se convaincre de la vérité de ce que je dis. Cependant j'ai eu tort d'espérer qu'on croiroit des faits généraux , il est besoin de spécifier tout-à-fait les lieux & les choses. Examinons donc une Cantate de Buononcini , comme nous avons examiné une sonate de Corelli , afin de satisfaire également Mr l'Abbé sur ces deux héros des deux genres de Musique. La Cantate *arde il mio petto amante* , venue très-sûrement d'Italie , & marquée du nom du Dieu des Cantates , nous ennuyera moins qu'une autre , Mr l'Abbé & moi. Elle est très courte & des plus sages , ( car mon propre intérêt m'oblige à choisir une des meilleures , de peur de ne point finir. ) cependant examinée encore d'une vûë indulgente , elle nous fournira assez d'exemples de ce que sçait faire *Buononcini*.

Et d'abord je donnerai un second échantillon des paroles Italiennes, qui fasse concevoir combien la Poësie & la Musique de ce Pais-là se ressembtent : Un Amant qui \* *benche cinto di piaghe, arde* Bien que eent de playes, brûle. qui ressent *faci \* e dardi*, c'est-à-dire, Feux & dards. qui est rôti & boüilli en même tems, se plaint ainsi dans le grand air de cette Cantate. \* *Vous me frapez & vous êtes* Misericordie sere belle, *belles, petites prunelles que j'adore, parce que les flèches des arcs des deux étoiles* l'opille- te adora- rare, che dagli Archi diduc s'elle sono dol- ci le saette. *sont douces.* Il ne rend pas d'autre raison des charmes que conservent pour lui deux yeux qui l'accommodent si mal & , *parce que les flèches des arcs des deux étoiles sont douces*, il est très-content de brûler. O Virgile, ô Catulle, ô Tibulle, l'Auteur de ces Vers demeure peut être au même endroit où vous avez fait une partie des vôtres !

La Musique de cét air est de la même nature que la Poësie. Cét homme transporté d'amour parle & chante avec une tendresse semblable. Je ne puis pas spécifier les ridicules de l'expression. Le détail d'un jeu de chant, qui n'a ni sel ni raison, ni but, se dérobe à l'envie que j'aurois de le décrire. Cette sorte de badinage-là se sent & ne se représente point. Mais en verité cela est *falot*, si j'ose user d'un terme bas, qui en donne quelque

idée , est-il possible que les François qui admirent Buononcini fassent la moindre attention à la maniere dont il exprime ses paroles ? Les entendent-ils seulement , sçavent-ils un peu d'Italien ? Et quand je songe à ceux qui sont charmez d'un air sans jager & sans pouvoir jager comment les paroles y sont exprimées , combien les tons conviennent au sens , je me souviens de ces héros de Roman , de l'*Almanzor* du Polesandre , &c. qui deviennent amoureux sur un portrait. Le péril de se tromper est grand & risible pour les uns & pour les autres. Maintenant j'aurai l'honneur de dire à Mr l'Abbé , que dans la douzième mesure de nôtre Cantate , le mot *amore* finit par une noire , suivie d'un soupir : c'est la dernière note d'une cadence , on devoit faire entendre cette note : Buononcini y met un soupir exprés , pour empêcher qu'elle ne soit entendue , il veut que la voix demeure en l'air : il en use ainsi trois fois dans cette Cantate de 42 mesures , & c'est par tout son usage favori. Ceci prouve en passant nettement la difference que j'ai tant relevée de la maniere de chanter des Italiens & de la nôtre. Au lieu que nous nous attachons à ne laisser aucune obscurité à ce que nous chantons , & pour cela à marquer les finales , à appuyer des

fus : les Compositeurs Italiens , par cette belle invention d'un soupir après la finale , contraignent leurs Chanteurs , fort portez à leur obéir , de ne la point prononcer du tout.

Les mesures 14 & 15 , sont un essai magnifique de duretez continuées jusqu'ou on peut aller. On entend premièrement une quarte toute pleine , de laquelle Buononcini monte à une septième , par un progrès de triton : de la septième il passe à la neuvième , d'ou il redescend à la sixième , puis à la quarte. Le chant est rare & agréable. Heures les oreilles de plomb en cet endroit ! *Tous les Maître de France citent Buononcini comme un modèle pour le gracieux* \* , dit Mr l'Abbé , *& c'est le seul Italien qu'ils citent en ce genre.* Accommodons-nous ici avec Mr l'Abbé. Croyons-le à moitié , mais ne le croyons qu'à moitié.

Déf. p.  
44.

Il ne seroit pas honnête qu'une Cantate fût sans quelque roulement qui en vaille la peine. Celle-ci , mesures 17 & 18 , en a un de 23 notes sur le mot *sguardi* , *piu vezzosi sguardi* , les regards les plus flatteurs. Ce roulement finit à la verité par deux octaves , ce qui n'est pas tout-à-fait permis ; mais en revanche il descend & remonte , & par là il peint

joliment l'action d'une belle personne, qui abaisse & relève ses yeux sur quelqu'un. Voilà une peinture ; cependant à combien de gens échapera-t-elle ? Je conseillerois aux Compositeurs Italiens de faire quelquefois comme cét *Orbaneia*, peintre d'*Ubeda*, qui quand il avoit peint un Coq, mettoit à côté, *c'est un Coq*, afin que tout le monde le connût. \* *Tab vez pintava un gallo de tal suerte y tan mal parecido, que era menester, que con letras goticas escribiesse junto a el, este es gallo.* Peut-être peignent-ils quelquefois à l'avanture comme lui, *al qual preguntandole que pintava, respondió lo que saliere*, il seroit utile & de bon sens qu'ils avertissent de même leurs admirateurs de l'expression qui s'est rencontrée dans leurs accords & dans leurs roulades.

Don-  
Guix.  
parte 2.  
libro V.  
cap. 3.

Mesure 19. la basse commence seule un chant, qu'elle continuë pendant les 16. ou 17. mesures suivantes, & que j'avoie être imité de la nature. Excepté qu'il est un peu trop vîte, c'est certainement le cri d'un coucou.

En passant de la 40. à la 41. mesure, Buononcini fait une tierce diminuée, une tierce composée de deux demi-tons. Celui-ci n'est pas suportable. J'ai été à Vêpres chez des Religieuses, ( les Reli-

gieuses de la Visitation ; si je me trompe. ) dont le *Deus in adiutorium* commençoit ainsi, Leur *Deus* étoit une espece de tierce pareille : nous faisons la mine sans y songer ; & j'ai oüi conter depuis qu'elles ont été obligées de demander permission de changer ce vilain chant. Le gracieux *Buononcini* le va chercher, lui, & tout cela, tout ce que je viens de reprendre, n'est qu'une petite partie de ce que je reprendrai, lorsque je ne lui passerai rien de mauvais. Mais enfin, sur ceci seulement, quel compliment pourrois-je faire à nos François Italiens ? J'ai de quoi leur dire des douceurs sans qu'il y aille du mien, Mr leur Orateur m'en a prêté en abondance : Messieurs, leur dirois-je, \* *Humilissima mente e con ogni riverenza*, vôtre goût me surprend toujours. \* *Il est impossible de l'expliquer autrement, que par la mécanique d'un cerveau, dont la constitution soit entièrement opposée à celle du cerveau des autres François. Il faut nécessairement, pour aimer ces beautés Italiennes, que tout ce qui étoit & qui est à l'endroit dans les cerveaux de nos peres & dans les nôtres, soit à l'envers dans les vôtres, que les parties qui étoient & qui sont dessus, soient dessous, & que celles qui étoient & qui sont à droit, soient à gauche.* Ces jolis traits

*Cardini  
Bentiv.*

*Déf. p.  
40.*



de Corelli & de Buononcini, dont vous êtes enchantez, choquent, renversent toutes les règles & de la Musique & du bon sens : ou vous défie de trouver quoique ce soit de pareil dans Boesset, Lambert, Camus, dans tous les Ouvrages de Lulli, & dans les Ouvrages de Campa de Desmarests, de Mr des Touches, qui ont eu du succès : toute la France, les gens de la Cour, les Connoisseurs, ont jusqu'ici méprisé, abhorré de si fausses beautés ; & vous, Messieurs, vous n'estimez, vous ne pouvez plus souffrir autre chose : vôtre cause avoit besoin d'un Défenseur d'une éloquence puissante, vous êtes bienheureux de l'avoir trouvé. Pour conclusion, ce Défenseur du goût Italien souffrira que je lui fasse un dernier défi : quoique je ne sois pas Compositeur de mon métier, quand je voudrai prendre une belle symphonie ou un beau chant de Lulli, \* *le Prélude des Muses*, par exemple, ou

*Zfis  
prot.*

*Roland  
Act. 1.  
Sc. 5.*

\* *Je ne verrai plus ce que j'aime.*  
Je gage d'en faire une sonate, une Cantate d'un mérite exquis, en les gâtant à plaisir, en les lardant à tors & à travers de pauses, de dissonances, de faux intervalles, de roulemens au hazard : & que Mr l'Abbé, avec toutes les ressources

ces de la science de Musique, raccommode & corrige comme il voudra telle sonate de Corelli ou telle Cantate de Buononcini qu'il voudra choisir, il n'en fera jamais une symphonie, un air François que nous admirions, parce qu'il n'en trouvera jamais le fond nécessaire d'expression ou de chant. C'est une épreuve que tous les Musiciens pourront faire, principalement à l'égard de *Buononcini*.

Traits du peuple en courroux, pommes \*, nesles \*, oranges,

Sifflets de toute espece & de toute grandeur,

Volez sur ce Compositeur,

Célébrez ses loüanges.

J'espere que Mr l'Abbé de son côté pesera mes raisons & mes citations, & voudra bien m'honorer d'une seconde réponse, que je lui demande de nouveau très-humblement, dans laquelle il examinera si elles sont justes. Et ne voudroit-il point aussi, lui, ou quelqu'un de ses amis, défendre le *Traité de la Musique des Anciens*, de Mr Perraut le Médecin ?

*Nespoli.*  
*Merangole*  
C'est la  
costume  
en Italie  
à en jeter à la  
tête des  
Musiciens,  
des  
mauvais  
Auteurs  
Quando  
na Musico o un  
attore fa  
del cogliane e  
dispiace  
al gl'

*volitori o a gli spettatori, nespoli e Merangole si tirano al suono  
cesso da tutte le bande.*